

GOVERNMENT OF INDIA
ARCHAEOLOGICAL SURVEY OF INDIA

CENTRAL
ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY

ACCESSION NO. 34194

CALL No. 705/Sys.

D.G.A. 79







SYRIA

(16)





SYRIA

A · N
9212

REVUE D'ART ORIENTAL ET D'ARCHÉOLOGIE

publiée sous le patronage
du Haut-Commissaire de la République française en Syrie

34194

TOME V



705
Syr

Ref 913.005
Syr

PARIS
LIBRAIRIE PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB (VI)

1924



CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.
Acc. No. 3419.4
Date 10.6.58
Call No. 8705/SyR

Un remaniement, qui s'est imposé après le tirage des phototypies, a obligé de sauter les chiffres V, VI et VII dans la numérotation des planches. Lecteurs et relieurs voudront bien prendre note de cette lacune accidentelle qui n'affecte que le numérotage.

HITTITE

PAR

EDMOND POTTIER

(Cinquième article.)

V

SAKJÉ-GEUZI.

Après Carchémich et Zendjirli, nous rencontrons dans les ruines de Sakjé-Geuzi le troisième emplacement qui permet le mieux d'étudier la civilisation hittite installée dans la Syrie du Nord, à proximité de l'Euphrate. Les fouilles y ont été conduites en 1908 par des explorateurs anglais, en particulier par M. Garstang, et ont fait l'objet de plusieurs publications⁽¹⁾. Le village actuel de Sakjé-Geuzi est seulement à une journée de marche au nord-est de Zendjirli. On ne s'étonnera pas de trouver dans la même région les mêmes éléments d'architecture et d'art décoratif, peut-être dus souvent à la main des mêmes ouvriers. Le style des monuments, fortement influencé par les formules assyriennes, est très apparenté à celui de Zendjirli dans la dernière période de sa prospérité (Hilani III, époque de Barrékouh)⁽²⁾; on peut donc placer cet ensemble entre le ix^e et le vii^e siècle av. J.-C. Toutefois il est certain que l'habitat le plus ancien remonte à une période beaucoup plus reculée, car en fouillant l'intérieur du tertre on y a recueilli plusieurs milliers de fragments provenant de poteries, les unes fumigées et noires comme celles de la Troude, d'autres peintes et rappelant le décor des vases susiens⁽³⁾.

(1) *Annals of archaeology, Liverpool*, I, 1908, pp. 97-117, pl. 33 à 49; V, p. 63, pl. 3 à 5; GARSTANG, *The land of the Hittites*, pp. 298-314. Les fouilles ont porté sur trois tells, dont le premier (A), Jebbe Eyuk, a fourni les sculptures dont nous nous occupons ici. Dans le tell B on a constaté l'existence de plusieurs

périodes dont la plus ancienne remonterait à la 18^e dynastie égyptienne et la plus récente à la 28^e dynastie (*Annals*, V, p. 66).

(2) Cf. ci-dessus, *Syria*, II, p. 89 et suiv., pl. 45.

(3) J. GARSTANG, dans *Annals arch. Liverpool*, I, p. 114 et suiv., pl. 43 à 48; V, p. 72.

Ainsi la première occupation date de la période néolithique et beaucoup de générations se sont succédé à cet endroit avant la construction du palais retrouvé par la mission anglaise.

La muraille la plus récente a été bâtie comme à l'ordinaire, sur une embase qui est une accumulation artificielle de terrains constitués par les débris de ces habitats successifs. Mais on l'a construite en suivant les contours naturels de la crête, les fortifications l'ont englobée dans un plan rectangulaire¹, ce qui accentue la ressemblance avec le plan carré des villes et des palais assyriens. On n'a pas retrouvé les poternes. Le mur de fortification, en petites pierres de blocage reliées par des parements de gros blocs taillés², est renforcé de distance en distance par des contreforts ou des tours saillantes (voir ci-dessus, Syria, II, p. 8).

La porte d'entrée du palais³ est indiquée par deux lions sculptés chacun dans un gros bloc avec le corps sillonné en relief sur le fond et la tête engeée en rond-torse (Pl. I, fig. 1 et 2)⁴. Nous connaissons déjà ce genre d'architecture pour les palais d'Assur, cher tant à intimider l'ennemi par l'image de redoutables et divines auxiliaires (ci-dessus, II, p. 18). Dans la vestibule du palais figurent au centre quatre statues dont l'analyse révèle aussi la recherche des puissances surnaturelles capables de protéger l'habitation et ses habitants (ci-dessus, II, p. 15 et pl. IV) : une base sculptée en forme de deux sphinx accouplés et portant sur leur dos un épais coussin, sur lequel devaient s'appuyer le fût d'une colonne en bois (Pl. I, fig. 3 et 4)⁵. Enfin le mur du palais figure comme de chaque côté des lions, forme un pilastre continu, le corbe de reliefs où l'on retrouve des sujets analogues à ceux de Carthage : un roi de Zaphar⁶ dont on a tête humaine barbu et à queue de serpent (fig. 5) avec le type attribué plus ancien⁷ Syria, I, p. 280, pl. 27; un homme d'après l'un des gobelets (fig. 6) ; quelques serviteurs indiens⁸, drapés à l'assyrien, l'un au côté d'un lion et au chasse-mouches l'autre un baron de l'Asie (fig. 6) ; c'est le portrait du roi d'Assur des princes hittites, comme

¹ *Annals*, *ibid.* pl. 36 et 37; V, pl. 3.

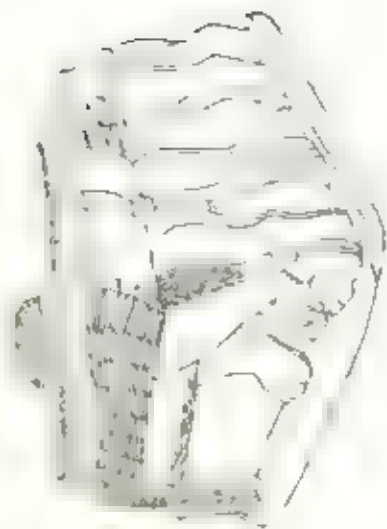
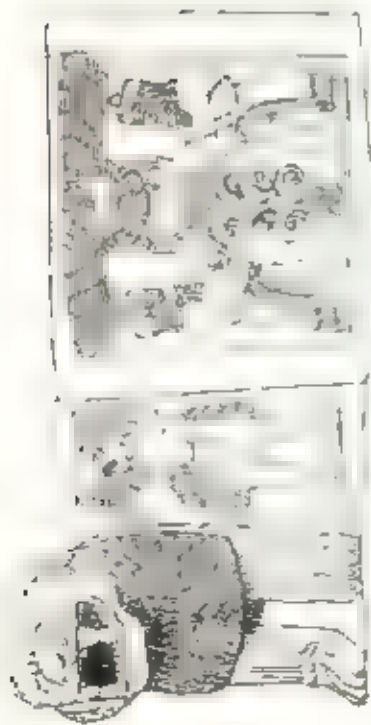
² *Ibid.*, p. 103.

³ *Annals* et *Temple* *ibid.* p. 102 nous font voir l'autre possible. Mais nous le donnons ci-dessus (cf. V, p. 3 et annex., pl. 1).

⁴ *Ibid.*, pl. 38, 39-41, *Annals*, *The land of the Hittites*, pl. IV et 21.

⁵ *Annals* *ibid.*, pl. 12 *Assyrian* *ibid.* pl. 31.

⁶ *Annals* *ibid.* p. 30, *Annals* *ibid.* pl. 31.



W. 1924.1. 544.1. 4. 1924



Fig. 1.

Нас-решет до Бук-решет.

ceux des mégalithes assyriens. Notons sur un autre relief l'angle de la même paroi (pl. I, fig. 1) des sujets représentés sur les reliefs de Khorsabad et sur les palais assyriens. L'arbre de vie surmonté du disque aile du soleil et accosté de deux hommes barbus qui sont des génies (pl. III, fig. 1) plutôt que des hommes, pour qu'ils n'aient pas les ailes que la religion assyrienne leur imposera par une sorte de règle immuable (1). On voit encore ici les habitudes plus anciennes de l'art hittite. Le cou-de-lion qu'ils tiennent d'une main et le fruit cueilli qu'ils montrent de l'autre sont des détails particuliers à la Syrie, et non au pays d'Assour. Par contre, le génie aile à tête de lion portant la statue d'eau et présentant un fruit (pomme de cèdre) est une combinaison d'éléments assyriens connus (2).



Mais le plus beau relief qui soit sorti de ces ruines n'a pas été trouvé dans les fondes anglaises; il avait été employé comme pierre de construction dans les murs du *Konak*, habitation du gouvernement militaire turc; on un voyageur allemand le remarqua et le fit descendre pour l'emporter au Musée de Berlin. Il compose de trois plaques juxtaposées, il forme une scène à plusieurs personnages, une des plus importantes que nous connaissions (Pl. II, fig. 7). C'est une chasse au lion sur un char attelé de deux chevaux; un seul visible, suivant une convention usée chez les Hittites, sont debout deux hommes barbus. L'un est l'arque qui tire les rênes et le fouet; l'autre est le chasseur qui tire de l'arc. Devant les chevaux un gros lion guette ouvert, semble fuir, mais il est arrêté par un autre chasseur, vêtu en guerrier, casque, qui des deux mains enfonce sa lance dans la tête de l'animal; un

(1) *Annals*, pl. II, fig. 100, p. 80. — *Ed. Meyer*, p. 20, fig. 14.

(2) *Annals*, pl. II, et *E. Porroen, Catal. Antiq. assyriennes du Louvre*, p. 18 à 22.

(3) Hermann Puchstein, *Reisen in Kleinasien*,

p. 272, pl. 40. — Puchstein, *Die Hittiter*, p. 8. — *Quesada*, *The Ind.*, p. 103, pl. 38. — *Trojan-Güter*, *Hist. de Berl.*, IV, p. 253, fig. 19. — *Ed. Meyer, Chetler*, p. 84, pl. 8. — *Strecher*, dans *Jahrbuch arch. Inst.*, 1907, p. 153, n° 10.

quatrième personnage en arrière plan, vient à la rescousse, s'appuyant sur une lance et brandissant une lourde double hache avec laquelle il s'apprete à frapper le lion. A ne voir que l'ensemble de la scène, on pourrait penser qu'il s'agit ici d'un épisode semblable à ceux qui figurent sur les murs des palais de Khorsabad et de Kouyoumdjik, où tant de fois les sculpteurs ont retracé les exploits épiques des monarques. C'est bien un roi, en effet, et le globe solaire qui étend ses ailes au-dessus de lui, comme pour le couvrir de sa protection, indique suffisamment le rang du personnage. Mais on aurait tort de conclure — on ne des comparses se souvient ceux qui aident au style chassent à tuer le lion. C'est à eux, en somme, que revient l'honneur d'assommer le fauve — et leur taille, leurs armes — en particulier la hache dont se sert l'indigne imberbe, vêtu à l'ancienne mode hitite, révèlent leur caractère véritable. Ce sont des dieux qui concourent à la victoire du roi et qui assurent son triomphe. M. Ed. Meyer ¹ a proposé de reconnaître le dieu Testoub dans le personnage armé de la hache. M. von Luschan ² a contesté cette interprétation, mais à tort, croyons-nous. Tout ce que nous avons vu précédemment de l'art hitite montre à quel point l'artiste hitite — plus encore que l'artiste assyrien, se préoccupait de mêler partout le divin au réel (cf. supra, Syria, I, p. 277). C'est la caractéristique essentielle de cette imagerie. L'art phénicien héritera des mêmes principes et le graveur de la célèbre coupe de Paléstrine, si bien expliquée par Clermont Ganneau ³, ne manquera pas d'attribuer à une intervention divine le succès du chasseur tueur de gorille.

Notons aussi les roses jetées dans le fond de la composition. On sait combien elles se sont multipliées dans le décor assyrien — sur les vêtements, les meubles — les frises architecturales, on sait avec quelle faveur les céramistes coréens, corinthiens, chalcédiens, attiques les ont accueillies dans leur repertoire décoratif. La date de leur apparition sur les monuments grecs (VII^e et VI^e siècles) coïncide justement avec la grande extension du style assyrien dans les pays d'Asie qui avoisinent la Méditerranée. Cependant il ne faut pas

¹ Même symbole dans des scènes du genre sur quelques bas-reliefs assyriens de Kouyoumdjik. *Examen Mon. of Assyria*, pl. 12, 24. Cf. Ed. Meyer, *Chetler*, p. 20 et 22.

² *Op. cit.* p. 84.

³ *Sandwich*, p. 240.

⁴ *Clermont Ganneau, Imaginaire phénicienne*, p. 4, pl. 4. *Praxos et Lysippos*, III, p. 759, fig. 543.

oublier que l'art hittite en a fait usage de bonne heure, non pas seulement sur des monuments d'époque assez récente, comme ceux de Sakp-Guzzi, mais dans des compositions plus anciennes qui décorent certains cylindres ¹.

La roue du char à huit rayons, le harnachement du cheval avec les grosses huppettes qui pendent l'arrière de la croupe avec une tête d'animal saillante, attestent aussi, d'après les justes observations de M. Stuliczka ², que la date de la sculpture est assez récente et coïncide avec celle des œuvres assyriennes. Il est entendu aussi que la voiture est attelée de deux chevaux et



FIG. 8



FIG. 9

que — par une convention familière à cet art ³, une des bêtes de trait est supprimée — mais il y a quatre roues. Un trait de peinture délimitant sans doute la silhouette du cheval placé derrière l'autre.

La tresse qui borde en haut et en bas le tableau est un très ancien ornement que par l'art chaldéen ⁴, qui a survécu dans la glyptique syro-hittite ou il est devenu comme une marque de fabrique ⁵. De là il a passé dans la céramique grecque-ionienne ⁶. Le grand intérêt des œuvres hittites est de montrer comment le répertoire asiatique le plus ancien s'est introduit dans

¹ Et MEYER, *ibid.* p. 48, fig. 39. COHNHAUS, *Glyptique syro-hittite*, p. 27, n° 189.

² *Jahrb. Inst.*, 1907, p. 133.

³ Voir les fig. 6 et 1 du *Jahrb. ibid.* pp. 152-153 et ci-dessous SYRIA, II, p. 28, fig. 70.

⁴ MEYER, *Catalogue antiqu. chaldéennes*,

p. 122, fig. 12 et ci-dessous I, p. 267, fig. 6.

⁵ MEYER, *Ornements orientales* de l'art, p. 145. COHNHAUS, *Glyptique syro-hittite*, p. 140.

⁶ POTTER, *Chal. antiqu. mays*, p. 179.

Corp. vase. antiqu. Louvre II, I, pl. 3 et 5.

une petite table à trois pieds et servi par un assistant debout (fig. 10). Ce rite du « banquet funéraire », si fréquent à une certaine période de la civilisation classique, fut donc pratiqué en Asie dès une période ancienne et devança la création du motif hellénique.



FIG. 10

Carchemisch, Zondjirli, Sakje-Gentzi, voilà les trois points que nous avons voulu d'abord étudier pour mettre en lumière les principaux éléments d'architecture et de sculpture qui nous semblent caractériser la civilisation hittite dans la région de la Syrie du Nord qui avoisine la vallée de l'Euphrate. En même temps nous y avons trouvé l'occasion de distinguer les différentes périodes d'art que les reconstructions intéressantes des palais et des villes ont mêlées et confondues sur le terrain dans une sorte de désordre chaotique. Nous avons cru y démêler trois couches successives. 1^{re} *Période archaïque* ou se manifeste le véritable style hittite ancien, remontant aux XIV^e et XIII^e siècles, se continuant ensuite pendant un espace de temps qui va jusqu'aux environs du I^{er}. Les plaques les plus anciennes de Zondjirli (SILVER, II, p. 27, fig. 68 à 80) appartiennent à cette période — elles sont de style un peu plus vague à Carchemisch (I, p. 279, fig. 20 à 31) — elles manquent jusqu'à présent à Sakje-Gentzi. 2^e *Période morte*, à partir des X^e et IX^e siècles, où l'art hittite, se développant parallèlement avec l'art assyrien, obéit aux mêmes préoccupations d'esthé-

¹⁰ *Annat-Esch-pouh*, pl. 35, fig. 1. — *Journal of Hitt.*, p. 102; E. MEYER, *Skulptur*, p. 143; K. VON L. L. SCHTAR, p. 370, fig. 35.

¹¹ Voir D. MONT, *Revue de l'Art*, 1869, II, pp. 233-4, et *Revue de l'Art*, et l'épigraphie d'Ass. DUMONT (HOMOLLE), p. 69.

lique, ou la santé, la vigueur physique, le rang même des personnages s'expriment par l'empatement des formes, l'embonpoint et presque l'obésité des corps, ou les vêtements s'allongent, se raidissent et s'enrichissent de broderies ou la coiffure et la barbe deviennent l'objet de soins particuliers. Les artistes des deux régions ne se copiaient pas, mais ils s'inspirent des mêmes idées. L'aspect assyrien des figures hitites ne doit pas nous tromper et nous faire méconnaître le fonds original des compositions et des sujets qui demeurent indigènes. La plus importante décoration de Carthage (cf. p. 278, fig. 9 à 19) relève de cette période ou l'on ne sait pas encore qui va l'emporter de la vieille confédération des princes syriens ou du naissant et redoutable empire des conquérants novites. — 3^e Quand le sort des peuples est décidé et que la puissance hitite est définitivement ruinée, il est naturel que l'influence de la nation victorieuse s'exerce sur les vaincus. C'est ce que nous appellerons la *Période récente*, entre le ix^e et le vi^e siècles ou l'art hitite, avant de disparaître, revêt de plus en plus la livrée assyrienne comme nous l'avons vu dans la dernière phase des reconstructions de Zondjirli (*ibid.*, II, p. 97, fig. 81 à 87, 91 à 97) et comme nous le voyons à Sakje-Gouzi. Toutes fois nous y notons encore certaines particularités où s'affirme la vitalité de l'ancien fonds. Jusqu'au bout l'art hitite a voulu être original, cherchant à exprimer ses conceptions propres en dépit des circonstances et malgré les servitudes politiques qui lui étaient imposées.

Notre tâche est maintenant simplifiée pour aborder l'étude des autres monuments qui appartiennent à la région de la Syrie du Nord. Nous les examinons plus brièvement en signalant par quels coles ils s'apparentent aux antiquités précédemment décrites.

E. POTTIER

(A suivre.)



Fig. 6.

DEUXIÈME MISSION ARCHÉOLOGIQUE A SIDON (1920)

PAR

LE D^r G. CONTENAT

(Deuxième article)

II

LES SANCTUAIRES

Sondages au Temple d Eshmun.

À quatre kilomètres au nord de Sidon se dressent sur la rive gauche du Nahr-Awwali l'ancien Asképios, les vestiges du Temple que les Phéniciens avaient consacré à Eshmun, auquel s'identifient Adonis et Esculape. Situés à flanc de colline, les murs qui subsistent encore se voient de très loin, notamment de toutes les hauteurs qui bordent la rive droite du fleuve. Les ruines avaient été peu à peu recouvertes par les décombres et envahies par la végétation, elles devaient être presque invisibles en 1860, pour n'avoir pas éveillé la curiosité de Renan. On trouve une allusion à ces murailles dans la *Mission de Phénice* (p. 398) : « Les culées du pont sur l'Awwali ont été bâties avec les pierres d'une ancienne construction, rangées à tort et à travers. Le passage en est saigné ». Pres de là, sont des assises de gros blocs identiques peut-être à ces « murailles en ruines dont les pierres ont 12 pieds de longueur », que mentionne Porcèbe. C'est ressemblé à une figure. « Et plus loin, p. 596 et 607 note : « Une note qui me fut donnée par un chercheur de trésors me signalait également, près du pont de l'Awwali, une grosse construction comme celle de Sayidet al-Mantara. »

Après qu'en 1906 les fouilleurs clandestins eurent découvert par hasard les inscriptions que renfermaient ces murailles, Maerdy Bey conservateur du

Musée de Constantinople déblaya au cours de plusieurs campagnes (1901, 1902) ce qui restait du Temple. Depuis lors, les flammes et les fourrés ont poussé entre les joints des pierres, les indigènes ont exploité comme carrière les blocs traînant sur le sol, les pluies d'hiver ont fait couler le long des cannes la boue de la montagne, et les grands murs restaient seuls apparents lorsque je suis venu effectuer des recherches au Temple d'Eschmoun. L'endroit où se trouvent ces ruines s'appelle Ikstan eh Ghirkl — elles appartenaient à Nessib Pacha qui avec son affable concubinaire et comme gage d'une amitié déjà ancienne m'autorisa à travailler sur ce terrain. Malheureusement, le jardin n'est qu'orangiers, abricotiers et bananiers — une maison de jardinier, qui faisait déjà le désespoir de Maeridy Bey, s'élève sur un point qu'il serait intéressant d'explorer — bref, il semble que pour faire au Temple d'Eschmoun les investigations archéologiques et complètes qui s'imposent, il faudrait que l'État se rendit acquiescent de ce don unique d'un qu'on puisse pousser le travail à fond sans souci des plantations à ménager. Une des photographies jointes à ce travail (pl. III, 2) montre les précautions prises à de bonnes recherches — qu'il a fallu prendre pour sauvegarder les archives de rapport. Le plan (fig. 11) des travaux de 1920 prend pour point de départ celui qui figure dans le compte rendu de Maeridy Bey ressuant le travail qu'il accomplit en 1901 *. Il est à souhaiter que l'auteur publie les documents encore inédits qu'il possède sur ses explorations du Temple d'Eschmoun ainsi que le plan détaillé des ruines qu'il a fait dresser par l'architecte attaché à sa mission.

L'enceinte du temple. — Ce qui reste du Temple d'Eschmoun se compose essentiellement d'une enceinte d'environ 17 m. de large sur 37 m. de long, accolée au flanc de la colline dans la direction Sud-Nord face au torrent. En haut, une esplanade d'environ 12 m. de long s'étend sur toute la largeur de l'enceinte, adossée à la colline, au nord a demi détruit dresse, à peu près au milieu de l'esplanade, sa masse large de 13 m. à la deuxième assise et haute de 4 m. Les angles supérieurs de l'enceinte, encore apparents, se continuent jusqu'en bas de la colline par une ligne de murs de fondation dont peu de chose reste visible, ces portions de terrain ont changé d'aspect depuis les fouilles de 1901. Les traces du mur Est ont presque disparu.

* *Le temple d'Eschmoun à Sidon*, Paris, 1904. auquel le lecteur devra se reporter pour la

connaissance des recherches antérieures à 1920.



1



2



3



4

1 Le mur Nord du Temple d'Ibhen près le test 2 La grille au mur Nord du Temple d'Ibhen 3 Les tours de Hénouar
4 Le mur Sud espagnol du Temple d'Ibhen près de Hénouar

Les murs latéraux. — Le mur Ouest peut être repéré de place en place, c'est sur son trajet que se trouve la plate-forme de la maison dont je parlerai plus haut.



FIG. 11. — Plan des travaux au Temple d'Eshmoun.

Le mur Nord. — Lorsqu'après plusieurs nivellements les murs des côtes atteignent la terrasse inférieure (1), en direction du fleuve, c'est tout le comble qui a le plus souffert, tandis que l'angle Ouest est représenté dans la direction Ouest-Est par plusieurs pans de grands murs, qui sont en somme la ligne de fermeture de l'enceinte. C'est dans ces murs qu'on a été trouvées les inscriptions. Ce

qui subsiste aujourd'hui a besoin d'interprétation. Le fragment central du mur inférieur, celui du Nord, se composait avant la recherche des inscriptions, de 5 lits de pierres parallèles élevant en forme de rempart un fauché plan, fig. 11, sur ce plan, le lit central n'est pas dégage, le lit extérieur est du plan, fig. 11, composé de beaucoup de pierres corrodées par le temps, mais beaucoup aussi, bien ajustées, présentent des refends et des bossages, c'était une façade, et la limite de l'enceinte puisqu'il est à l'alignement des coins Nord-Est et Nord-Ouest retrouvés par Mariady Bey. Au contraire, le coin Ouest de ce mur du bas (2 et 3 du plan fig. 11) n'offre pas les caractères d'une façade, il n'est d'ailleurs pas à l'alignement général, c'est qu'en effet le lit ou les lits de pierre nécessaires pour constituer une façade faisant suite à celle qui nous reste encore au centre, ont disparu, d'ailleurs le bloc formant l'angle Nord-Ouest de l'enceinte (1 du plan, fig. 11) est situé profondément et en avant. Nous pouvons donc par ces deux vestiges restituer ce qui était le mur Nord du temple d'Eschmoun : un rempart formé de blocs réguliers mais posés sans ordre rigoureux à l'intérieur de la masse, rempart présentant une façade extérieure à refends et bossages, et dont le lit en contact avec la pente de la colline, se compose de blocs entaillés pour s'appliquer contre la terre, et non plus d'une surface plane et droite. La destination de ce mur, par ce qu'il en reste encore, n'est pas douteuse : c'était un soutien des terres, un mur de terrasse, en un mot.

Le mur Sud. — Tout en haut, au contraire, que représente le mur Sud (MN) de l'esplanade ? Lui aussi s'appuie contre les terres de la colline, mais il n'est plus formé de lits parallèles destinés à créer une masse sur laquelle on puisse se reposer en toute sûreté : ce qu'il en reste évoque l'idée d'un mur de fond destiné à masquer le haut de la colline et à former au-dessus des rebords d'une corniche pl. III 4. En effet le côté extérieur de ce mur, dont il subsiste une hauteur de quatre lits au-dessus de l'assise de soubassement, est à refends et bossages et constitue, lui aussi, une vraie façade. Le mur latéral de l'Est AB fig. 11, ayant été dégage par Mariady Bey jusqu'à une grande profondeur, sa façade était extérieure, donc destinée à être vue. L'intérieur au contraire, grossièrement taillé, devait être caché. Il est évident que nous avons là les parois d'une toute gigantesque qui devait être remplie de terre, en un mot, des murs de terrasse supportant un terre-plein à parois à pic sur la vallée.

Forme de la terrasse aussi délimitée — La question se pose de savoir s'il s'agit d'une seule terrasse formant bloc, ce qui accorde à la muraille du Nord une hauteur hors du sol triple à quadruple de ce qu'il en reste aujourd'hui, ou bien s'il existait plusieurs terrasses formant gradins. Dans l'état actuel des recherches, nous ne pouvons nous prononcer avec certitude — il faudrait pour cela un travail d'ensemble allant jusqu'au roc à des niveaux différents. S'il s'agit de terrasses et étages nous aurons chance, vu la configuration en pente du terrain, de trouver à chaque niveau des vestiges provenant de ces terrasses; si au contraire il s'agit d'un seul socle enfoncé comme un coin dans la montagne, tout vestige archéologique aura disparu et nous ne retrouverons plus rien. Disons de suite que deux sondages exécutés en tunnel à flanc de la colline n'ont rien donné, et font pencher vers la seconde hypothèse. D'autres indices semblent la corroborer. La distance à vol d'oiseau de l'extrémité de l'esplanade Sud au niveau du mur de soutien Nord prouvé par la mesure en hauteur 37 m. environ, semble bien courte pour permettre plusieurs étages qui n'auraient été dans ce cas que les marches d'un grand escalier. D'ailleurs la pente est actuellement assez raide et l'on n'y remarque aujourd'hui qu'une rampe oblique de deux mètres de large environ taillée à flanc de colline pour permettre de descendre au pied de ce grand talas. D'autres raisons incitent à conclure à l'existence d'un seul terre-plein avançant d'un jet au-dessus de la vallée — c'est l'état de la partie Ouest des ruines, en haut.

Là, bien plus de blocs qu'à l'Est ont été conservés et l'on se rend compte du mécanisme de la construction du terre-plein. On remarque sur l'esplanade du haut que partant du roc affleurant les Phéniciens l'ont regularisé et qu'ils n'ont fait intervenir les blocs de pierre que pour combler les vides. Cette esplanade finit à l'angle Est par un talus de terre et de poutrelles descendant vers la vallée mais sur la partie Ouest ce sont plusieurs dénivellements brusques dus à ce que de nombreux blocs de pierres joints au rocher sont encore en place (pl. IV, 1). Sur cette partie Ouest, au bout de 12 m. de longueur d'esplanade depuis le mur du fond qui se présente un dénivellement de 3 m., 3 ou 4 m. en creux tout 7 m. du plan et l'on arrive à la maison du jardinier posée elle aussi sur un socle de blocs qui vient rejoindre le sommet de la partie Ouest du grand mur du bas que nous avons décrit. On se rend parfaitement compte en raison des inégalités de niveau des blocs en place, et du

peu de surface à attribuer à chaque terrasse, qu'il s'agit là l'un ou le unique dont nombre d'assises ont été arrachées, créant ainsi des relais factices qui ont subsisté jusqu'à nous. Le contenu de la boîte de pierre qui étaient les murs du temple était un amoncellement naturel de terre et de rocher qui se trouvaient partout recouverts pour obtenir une assise régulière de blocs bien dressés, réservant une place au rocher aplani lorsqu'il émergeait à la surface. On conçoit que la poussée ait dû être formidable. Le mur du bas résista mal à cette poussée : on fut jugé insuffisant pour supporter un accroissement des constructions supérieures : il fallut le consolider. C'est, en effet, ce qu'a constaté Macridy Bey lors de ses fouilles : ce mur du bas se compose de deux parties distinctes, trois assises parallèles, 1, 2, 3, dont 1 forme façade, sont appliquées contre les deux assises primitives 4 et 5. L'assise 4, lorsqu'on a démoli le mur pour y prendre les inscriptions s'est révélée façade à blocs bien alignés, portant refends et bossages.

Une autre hypothèse encore possible, quoique peu probable, c'est celle, au bout de l'esplanade du haut, d'une suite de degrés affectant de loin l'apparence d'une sorte d'escalier de géants et d'un bel effet décoratif : mais une telle disposition aurait laissé peu de place au sommet pour les constructions du temple et je crois plus volontiers à une seule terrasse large de près de 57 m., s'avancant vers la vallée sur une longueur d'environ 37 m. On reste confondu lorsqu'on pense à la somme d'efforts nécessaires pour édifier un tel pedestal en blocs généralement longs de 1 m. 50, d'une largeur de 0 m. 60 à 0 m. 70 et d'une hauteur de près de 1 m.

Inscriptions phéniciennes du temple d'Eshmun.

Le Musée de Beyrouth ne possédant pas encore d'inscriptions du temple d'Eshmun, j'ai résolu de prélever deux des inscriptions qui contiennent encore ses merveilles. Comme on le sait, ces inscriptions ont été trouvées dans le mur Nord de la terrasse, composé de cinq lits de pierre adossés les uns aux autres (1-5).

La nécessité pour avoir ces inscriptions de vider l'intérieur du mur l'a réduit à un véritable couloir comprenant de l'extérieur à l'intérieur (pl.

IV, 3) une paroi d'un lit de pierre ¹ un espace vide correspondant à deux lits (2 et 3) large d'environ deux metres, et deux lits de pierre (4 et 5), le lit 5 entaillé à sa face postérieure pour épouser la forme des terres contre lesquelles il s'appuie. Comme le lit 4 presente vers l'exterieur un abriement parfait, des refends et des bossages, comme les inscriptions se sont rencontrées dans les lits 2 et 3, on a conjecturé avec beaucoup de raison que les lits 4 et 5 representent une façade primitive et que les lits 1 à 3 ont été appliqués en avant pour augmenter la resistance des deux lits 4 et 5, lors de l'agrandissement ou de la restauration du temple par le roi Bodashtart. Les inscriptions de ce roi ne valent donc que pour la partie nouvelle 1-3. Les debris de toute sorte ont comble le couloir jusqu'à une certaine hauteur.

En explorant le lit 4, façade primitive d'après les conjectures antérieures, et n'appartenant pas à la construction de Bodashtart, j'ai relevé, non plus entre les joints des pierres, mais sur un bloc en façade, une inscription gravée évidemment au moment de poser les assises 1 à 3. J'ai prélevé deux inscriptions gravées sur les joints des pierres de l'assise 1 qui constitue la façade de Bodashtart. Comme au niveau où étaient situées ces deux inscriptions (7^e assise en partant du sommet), le côté extérieur était doublé par une autre construction dont je parlerai plus loin, je ne risquais pas d'éventrer ce mur d'une façon disgracieuse. Un des deux blocs portant une inscription a été gratté. Les constructeurs de la muraille écrivaient le texte à l'avant. Au moment de la pose, si un bloc n'était pas tout à fait d'éq. terre, le maçon ne se faisait pas scrupule de l'égaliser, c'est ce qui est arrivé à l'une des inscriptions. Toute la partie gauche a été grattée; en certains points, on voit encore les traces de la couleur rouge dont était peint l'intérieur des lettres. Le souci d'égaliser la pierre a fait aussi disparaître une ou deux lettres de l'autre bloc: là encore, des traces de couleur rouge rappellent les lettres manquantes.

Les inscriptions du temple d'Eshmun reproduisent jusqu'ici deux types distincts: les premières trouvées qui sont aussi les plus longues, ne font mention que du roi Bodashtart et énumèrent certaines parties de la Sidon antique

¹ Une bibliographie très complète des travaux publiés sur le Temple d'Eshmun et ses inscriptions a été donnée au n° 763 du *Recueil de l'Épigraphie sémitique* le n° 766

reproduit toutes les inscriptions alors connues le n° 764 introduit quelques corrections et classement. Je reproduis pour les références la numération employée par le n° 766

breche dans la 4^e assise pour arracher l'inscription identique (n° 1) qui y est gravee en façade — elle a été laissée *in situ*. Il est probable que le mur renferme encore de nombreuses inscriptions, mais vouloir les extraire entraînera sa dégradation définitive.

Sondages en avant du mur nord de l'enceinte — Ainsi que je le disais plus haut, le travail de déblaiement des fouilleurs qui m'ont précédé a été en grande partie recouvert par un amoncellement de décombres de toutes sortes — seuls les grands murs du Nord et du Sud et la ligne d'enceinte qui borde l'esplanade du haut restent visibles. J'ai pensé qu'il était inutile de faire un nouveau déblaiement après les premiers travaux de Macridy Bey. Par contre, la partie Nord, celle qui est constituée par le mur inférieur, mur aux inscriptions, m'a paru mériter un supplément d'enquête. Le long de la partie centrale de la tranche f de ce mur Nord, presque vers le milieu s'avancait une petite plate-forme sortant peu de terre et supportant quelques gros blocs échafaudés qui s'adossaient à cette façade (ca, fig. 11 et pl. IV, 4). Macridy Bey constata d'ailleurs la présence de cette amorce de construction — il remarqua de même que la pierre formant le coin Nord-Ouest de l'enceinte était suivie d'autres pierres se dirigeant vers le Nord — je pratiquai un grand sondage en avant de toute cette partie (pl. VI, 2 et 3) : la plate-forme c-k était en réalité une assise de gros blocs semblables à ceux qui formaient le mur aux inscriptions et qui émergent seuls maintenant elle se continuait, mais à un niveau inférieur, par une assise longue de 14 mètres d'Est en Ouest, 24 m. en comptant la partie recouverte par la plate-forme), allant finir à 5 m. 50 en avant du coin Nord-Ouest (pl. IV, 3). Ce pavement était composé de blocs longs reliés parfois entre eux par des queues d'aronde ou l'on avait coulé du plomb — les gros blocs étaient parfaitement ajustés et leurs surfaces supérieures bien planes — étaient de même niveau comme dans les assises des autres grands murs du temple. Ce sondage étendu jusqu'au mur central (x-z, pl. IV, 3), et à sa section Ouest dont le pavement avait été arraché, a montré que nous avions là un autre amas de maçonnerie dont la plate-forme visible c-k et ses blocs échafaudés en avant du mur central Nord étaient la partie supérieure — au pied de la partie Ouest du mur central même constatation : des blocs formant gradins viennent rejoindre cette assise (pl. IV, 4 et 3). Il y a là une grande plate-forme dont les assises supérieures ont disparu, collée à ce qu'on considère comme le remaniement du temple du au

roi Bodashtart. Jusqu'à quelle hauteur cette plate-forme s'élevait-elle ? Nous l'ignorons. Les quelques blocs échafaudés qui se dressent le long de la façade du mur central à une hauteur de 2 mètres sont la hauteur maxima que nous puissions enregistrer (coups, pl. IV, 2). Cette maçonnerie doublait-elle tout le travail antérieur, ou était-ce un terrasson s'avancant seulement sur un côté du temple ? Un autre terrasson semblable se trouvait-il en vis-à-vis du côté Est ? Autant de questions qui restent à résoudre. Je crois cependant qu'il n'y avait pas de correspondance à l'Est, ou que s'il s'agissait d'un renforcement du grand mur, tout, comme le grand mur lui-même, a disparu au moins jusqu'à une grande profondeur, car au coin Nord-Est le dénivellement est brusque, tandis qu'à l'Ouest une terrasse pouvait nous avertir de la présence d'une construction sous-jacente.

Quoi qu'il en soit, ce que nous avons relevé de ce nouvel amoncellement de blocs avait beaucoup souffert, tandis que certaines pierres étaient encore ajustées comme au premier jour, au point que l'humidité les avait soulées de façon à faire croire à la présence d'un ciment, la plupart étaient un peu écartées les unes des autres — il est probable qu'il faut attribuer à un tassement du sol, dû peut-être à une secousse sismique, ce déplacement des blocs. Entre le coin Nord-Ouest de l'enceinte du temple et l'angle de ces nouveaux blocs, on compte 5 m. 77. La pierre formant l'angle et celle qui la suit en façade de cette nouvelle terrasse offrent une disposition particulière, on remarque sur leur bord une suite de queues d'arondes multiples, sans doute parce que le mur paraissait déjà menacer ruine. Il semble qu'à ce niveau de la nouvelle terrasse il y ait eu encore un remaniement. Toute la ligne de ces blocs qui finissent à 5 m. 77 en avant du mur central antérieurement connu est de niveau, ai-je dit, ce qui n'a lieu que sur les façades. Or, en avant de ce massif, sur une longueur de 2 m. 30 vers le Nord, la terrasse se prolonge par un massif de pierres de beaucoup moindre taille, à grain friable, et que les indigènes appellent du *ramlek*. Il y a là sans doute un prolongement fait après-coup, peut-être garni d'un parement de gros blocs, qui a, en tout cas, disparu. À la distance de 2 m. 30 de la ligne des grands blocs (8. 07 au total depuis le mur 1-2), ce massif cesse brusquement. Je l'ai suivi en profondeur à 3 m. 80, le long de la paroi Ouest : les ouvriers ont ramené de la terre mêlée à de la pierreaille et à des débris de poterie commune de la partie 9 et A, pl. IV, 3. Celle-ci

était composée de fragments plus ou moins épais de vases faits dans le pays dont la forme établie depuis le premier millénaire avant notre ère a persisté pendant des siècles, et de débris de vases en terre plus mince, rouge, sonore, décorée de stries longitudinales bien régulières. Formes et décors qui ont été très employés jusqu'à l'époque romaine. Par contre, nous n'avons vu sortir de ces sondages aucun débris de céramique noire estampillée, ni de céramique grecque plus ancienne. Cette nouvelle terrasse finissait à l'Est au niveau de ce qui paraissait à l'origine la petite plate-forme en avant du temple. Néanmoins, en poursuivant la tranchée vers l'Est, on a encore trouvé trace de petits murs en direction oblique Sud-Est Nord-Ouest et tout à l'entour des restes de bétonnage.

Fragment de stèle. — Un sondage a été exécuté immédiatement en avant de la fin de ce massif de pierres sur une portion du jardin légèrement en contre-bas (o du plan, fig. 11). Je n'ai plus retrouvé de murs, une tranchée exécutée plus à l'Est (p du plan, fig. 11), mais à un niveau inférieur en descendant vers la vallée, a mis au jour des restes de mur dont les pierres étaient orientées Sud-Est Nord-Ouest et un frag-

ment de plaque sculptée de marbre blanc très fin de 0,21 sur 0,12 et qui appartient sans doute à une stèle votive. Le sommet représentait le disque solaire enserré dans deux uræus et prolongé par des ailes; au-dessous un espace vide

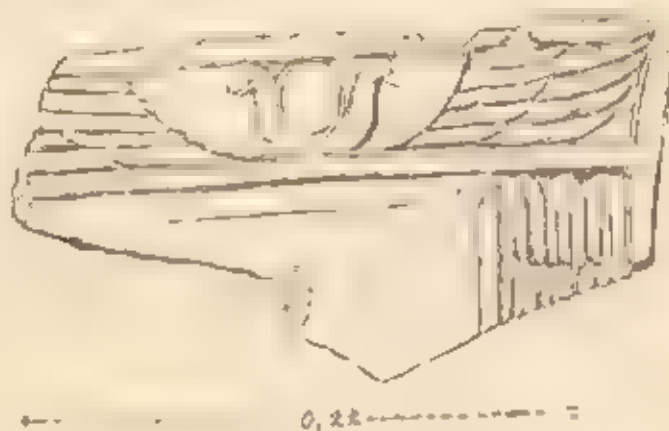


FIG. 12 — Fragment de stèle

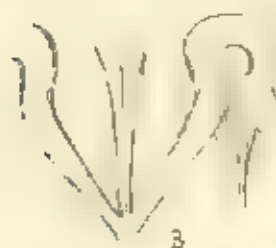
bordé des deux côtés par des ornements en forme de plumes arrondies. La sculpture très soignée est d'un faible relief (fig. 12).

Ce motif en plumes d'ailes semble avoir été fort apprécié des décorateurs du temple d'Eschmoun — parmi les débris épars dans les gravats laissés par Macridy Bey, se trouvaient plusieurs fragments d'ailes à plumes petites ou longues, mais toujours représentées droites à la manière de celles qui composent les ailes des génies assyriens, jamais coquillées.

Les débris que l'on recueille au cours des sondages se composent de fragments de sculptares, moulurages, débris de colonnes, statuettes, etc. Un des



A



B

Fig. 14. — Débris de fragments
du Temple à Lézama.

motifs les plus intéressants qui ornaient les bases de colonnes (fig. 14, B), se retrouve à l'Artémision d'Ephèse.

Deux autres tranchées ont été exécutées à la partie la plus basse de la vallée, au pied de cet énorme talus; l'une (N du plan, fig. 11) n'a rien donné; l'autre (S du plan, fig. 11) a mis au jour des restes de murs et même de plateforme couverte d'un dallage assez mince et très régulier; près de cette construction, on a recueilli un fragment de masque de lion en pierre, et un débris de statuette sectionnée au cou, aux genoux et aux coudes; le personnage portait une sorte de longue tunique à plis multiples, serrée par une ceinture dont les extrémités volumineuses retombent par devant entre les jambes.

Figurine de terre cuite. — Un sondage de 3 m. de long, 2 de large, 4 de profondeur, exécuté au niveau du grand mur inférieur (1-5) mais à 3 mètres en dehors de l'enceinte côté Est, n'a rien fourni. J'ai rencontré sur la terrasse supérieure lors d'un gentillage du sol au point a, figure 11, une statuette-amulette cassée (fig. 15). Le petit monument pouvait avoir 0 m. 065 de haut; la figurine est brisée à mi-cuisses; le second fragment, un peu usé, se compose des pieds et du socle. La figurine en terre siliceuse blanc jaunâtre représente un personnage nu, du sexe masculin campé de face les poings sur les hanches. La tête, malherbe, a des traits accentués qui lui donnent un aspect grimaçant; elle semble couverte d'une sorte de calotte enlôtant étroitement la tête et finissant au niveau du front; des oreilles part un ornement peu distinct qui forme pont au-dessus des épaules sur lesquelles il repose par une extrémité. La poitrine est ornée d'un collier formé de petits carres maintenus par un double fil, en haut et en bas du carré; les cuisses dont il ne reste que la partie supérieure sont renflées comme chez les Hottentots. La base se compose d'un petit socle

carre ; les deux pieds de la statuette ne reposent pas directement sur le socle, mais sur deux animaux allongés rayés de stries aux pattes repliées sous eux, qui veulent être des crocodiles. Il s'agit d'un personnage aux membres inférieurs écourtés comme dans la figuration du dieu Bès. La figurine semble collée contre un support plat ovale, orné au revers d'une curieuse façon. Une déesse nue, les épaules de face, mais de profil des la poitrine de façon qu'un seul sein soit visible, se tient debout, les deux bras à demi étendus et allant toucher le bord de la plaque ; le bassin, les cuisses et les jambes sont de trois quarts, la tête de profil, est coiffée de la longue perruque dont les extrémités suivent l'une, le bras droit, tandis que l'autre tombe sur la poitrine. Sur le sommet de la tête se dresse un haut ornement en forme de plume. Parallèles à ses bras sont des lignes en chevron qui coupent l'ovale du fond ; les compartiments ainsi délimités sont striés de lignes verticales ; de chaque main de la figurine part un ornement en forme de grande plume qui va rejoindre le sommet de celle qui surmonte le sommet de la coiffure. Sur le fragment inférieur se voient, de profil, les pieds de la déesse. Dans les creux de la figurine on remarque un dépôt jaune soufre qui est un reste d'émaillage.

Ce fragment, pour sa pâte et pour son style, est à rapprocher de deux fragments que nous avons recueillis lors de la mission de 1914, l'un représentant une base de statuette, dont les jambes étaient flanquées de lions ⁽¹⁾ l'autre une amulette en forme de luste qu'on pouvait suspendre, le revers portait également une déesse égyptienne la tête ornée de plumes ⁽²⁾. Je n'avais pu en donner qu'un dessin au trait. M. Virolleaud veut bien me communiquer une photographie du service des Antiquités que je reproduirai plus loin. Ces statuettes, faites en imitation du style égyptien, sont-elles des objets faits sur place par des Égyptiens mal au courant des besoins religieux de la population et mêlant des symboles de leur propre religion à ceux de la Phénicie, ou sont-elles des objets importés ? En



Fig. 15. Terre cuite du Temple d'Eshmoun.

(1) *Mission archéologique à Sidon, 1914*, fig. 104, G.

(2) *Ibid.*, fig. 104, H.

tous cas, c'est un compromis entre la pensée égyptienne et la pensée phénicienne. Ce dieu Bès notamment, imberbe, à tête servie par un handrau, au collier à plaquettes et aux pieds posant sur des crocodiles, se rapproche plus du dieu Ptah que du dieu Bès.

Résumé — Le temple d'Eshman était situé sur une esplanade à mi-hauteur d'une colline dominant la rive gauche du fleuve Asklépios. Cette esplanade occupait le sommet d'une terrasse à demi taillée dans la colline, à demi artificielle et formée dans cette partie, de terres et de pierres rapportées. La base des murs qui constituaient les parois de cette terrasse a été retrouvée. Le mur Nord, celui de la face la plus proche du fleuve, qui soutenait les terres, se composait de deux lits de pierres parallèles. Le roi Balashtari pour consolider ce mur y fit accoler un nouveau mur de trois lits de pierres. Les inscriptions se trouvent aux joints des pierres de ces trois lits, noyées dans l'épaisseur du mur, ou sur ce qui était la face de l'ancien mur et que le travail de consolidation a masqué. En avant de ce mur Nord, d'autres renforts enfouis dans le sol ont été découverts. Des sondages exécutés plus en avant dans la direction du fleuve ont mis au jour les vestiges de diverses constructions.

Les ruines d'Hemmar Eulmān.

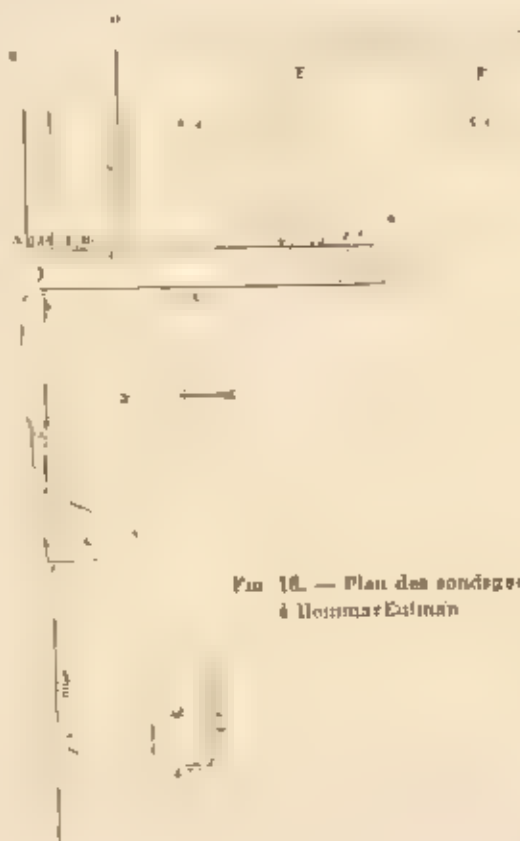
Le village d'Eulman situé en face du temple d'Eshman, sur le sommet des collines qui bordent la rive droite du fleuve, se compose de deux parties : Eulman proprement dit et un peu plus loin Hemmar Eulmān (حصار علمان). Nous y avons remarqué en 1914, longeant sur une vallée parallèle à celle du Nar Awwab quelques murailles dont les pierres, de dimensions beaucoup plus modestes que celles du temple d'Eshman, étaient cependant, pour quelques-unes, de belle taille (pl. III 3). J'y ai fait pratiquer un sondage. Deux murs A B et C D (fig. 16), se voyaient côte à côte, séparés par une sorte de petite encoche ouvrant vers l'Est mais réunis en A C par un mur, ces deux murs ont été dégagés, ils contenaient beaucoup de blocs de taille moyenne en même temps que des pierres beaucoup plus grandes, bien taillées, ayant refends et bossages. La tranchée A C a suivi sur son côté Est un mur d'assez

grosses pierres finissant par une sorte de blocage mal aggloméré avant d'aboutir à la terre végétale. Une tranchée E est venue rejoindre A G, se terminant à l'extérieur dans le talus des pierres éboulées; une autre, F, a suivi sur le côté Sud un mur de pierres

mal taillées, haut de trois mètres et finissant en bas, à son coin Est, par une pierre à refends et bossages. De cette tranchée sont sortis des fragments de verre, de poterie commune et de poterie rouge mince, sonore, à stries horizontales comme on en trouve à l'époque romaine. A 7 m. de distance de la tranchée A G se trouvaient quelques pierres en alignement; elles appartenant à un mur H de 7 m. 30 de long, faisant retour vers le Sud (I), sur une longueur de 2 m. Un sondage (K) exécuté à l'intérieur de cette construction et mené à la profondeur de 2 m. 50 n'a rien donné. Tout ce côté du plateau a été occupé par des bâtiments qui durent être importants

à en juger par leurs vestiges, mais tout a été ruiné et rendu méconnaissable comme il est de règle en Syrie; on peut cependant des débris exhumés et des échantillons recueillis, conclure que nous nous trouvons en présence de constructions d'époque romaine ayant utilisé un certain nombre de blocs phéniciens plus anciens.

(A suivre.)



Plan 16. — Plan des sondages à Himmah-Est (plan 16).

G. CONTENAU.

LES FORTIFICATIONS DE DOURA-EUROPOS

PAR

LE COMMANDANT RENARD ET FRANZ CU MONT

Dans mon rapport sur les fouilles de Sakhivch ¹, je ne m'étais pas hasardé à fixer la date des fortifications qui défendent la place, d'après l'étude superficielle que j'en avais faite. Aucune inscription ne nous avait appris le nom de leur constructeur, nous n'avions relevé à Sakhivch aucune marque d'appareillage, aucun signe de tacheron sur les blocs qui forment ses murs, et la surface de ces pierres friables étant aujourd'hui très fruste, peut-être ne serait-il jamais possible de retrouver aucune indication gravée sur les parois. Mais une observation importante, qui avait déjà été faite par M. Breasted et qui est confirmée par le commandant Renard, fournit un précieux *terminus ante quem*. Dans le temple des dieux palmyréens, le mur sud — sur lequel est peinte la grande scène de sacrifice — appartient à une des tours de l'enceinte ². Or, grâce aux inscriptions, nous pouvons fixer la date de ce tableau à la fin du I^{er} siècle de notre ère ³. Il s'ensuit donc que l'enceinte, ou tout au moins la portion de l'enceinte où le temple est encastré, est antérieure à la période romaine, car Doura ne fut pas occupée par les légions, même temporairement, avant l'expédition de Trajan, en 115. Mais, s'il en est ainsi, toutes les probabilités tendent à faire admettre que dans leur ensemble, et sauf certaines réparations partielles, les fortifications dont les ruines subsistent encore sont celles dont Néanor entoura Doura, lorsqu'à la fin du IV^e siècle av. J.-C., il y fonda une colonie macédonienne pour garder la ligne de l'Euphrate ⁴.

Les nouveaux éléments d'information que le commandant Renard met à notre disposition corroborent cette manière de voir et justifient la conclusion qu'il avait lui-même tirée de la date des peintures.

¹ Cf. *Syria*, t. IV, 1922, p. 44.

² *Syria*, t. IV, 1922, p. 49.

³ Comme on le voit clairement, *Syria*, t. III, 1922, pl. XXXVI.

⁴ Cf. *Syria*, t. I^{er}, p. 32.



[illegible][illegible]

1. Die in der Tabelle aufgeführten Personen sind in der Tabelle aufgeführt.

Wiederum ist $\mathcal{L}(S) \subseteq \mathcal{L}(S \cup \{x\})$ für jedes $x \in \Sigma^*$.

Tazewell, Description de l'Ale Minours, 2. III,
planches 147-8.

$$S_{\text{un}} \rightarrow 1,$$
[illegible]

[Faint handwritten notes]

[illegible]

è tratto da tenaglia di

(b) *Polson*, VII, § 5 = p. 83, 8, *Scordus*.

Charinus et Diades accompagnèrent Alexandre dans son expédition¹. On ne s'étonnera pas dès lors de trouver les principes de Polyèdes appliqués en Asie jusque sur les bords de l'Euphrate.

Platon note² que dans ce genre de fortification il convient de construire aux entrées dangereux des tours pentagonales dans les intervalles des courtines. Il est assurément remarquable qu'à Salihyeh nous trouvons précisément une tour de cette forme dominant encore de sa masse imposante le ravin du Sud³.

Le tracé en zig-zag oppose nettement la place forte de l'Euphrate aux camps romains du fond d'Arabie, quadrilatères réguliers garnis de tours rondes ou carrées⁴. Il n'y a différence aussi des constructions défensives qui persistent à l'époque byzantine les traditions des vieux architectes orientaux, comme le mur d'Adadnadmah à Tello, milieu du II^e siècle av. J.-C., tour formé d'une suite de ressauts et de rentrants rectangulaires, qui ressemblent à des rainures verticales⁽⁵⁾.

Doura nous offre aussi, si je ne me trompe, le type mieux conservé que nulle part ailleurs en Syrie, les fortifications dont les ingénieurs militaires munirent ces colonies grecques qui furent fondées dans toutes les régions du vaste empire des Séleucides. Par une heureuse fortune, un dessin tracé à la pointe et que nous avons estampé dans le temple les deux palmyréniens (fig. 4) permet de reconstituer soigneusement la partie supérieure des murailles et des tours crénelées, que le temps a décapitées⁽⁶⁾.

C'est assez dire quelle est l'importance pour l'histoire de l'architecture militaire dans l'antiquité des renseignements nouveaux que nous fournit le commandant Renard sur les défenses de la vieille forteresse de Nicanor.

Fr. G.

¹ Cf. P. et J. Wessely, *Recherches*, p. 19.

² Charinus et Diades.

³ Platon, *op. cit.*, p. 36, 37. Schorn, *Vitruvius*, I, 5, 4.

⁴ Cf. pl. XII, fig. 1. Cette tour, comme l'on pu le constater l'autonomie d'écarter, on ne trouve pas où la situe le plan d'ensemble d'après une photographie d'avion (fig. 4). Elle occupe la place de la troisième tour du plan à partir du mur ouest. Elle s'étend au sud. Elle est longue d'environ 10 m.

étendue pour être protégée tout entière par le ressaut du mur qui la flanque, et elle est ainsi véritablement placée, comme le veut Platon, « à un endroit dangereux ».

⁵ H. et J. von Harnack, *Die Provinzialen Arabien*, I, 4, p. 433; t. II, p. 8; p. 24, p. 29, etc.

⁶ Cf. E. de Saurer, *Découvertes en Chaldée*, publiées par Renard, t. I, p. 327, 328, 329, t. II, pl. 33 bis.

⁷ Cf. *op. cit.*, p. 32, fig. 4.



1 - Palais et Tour nord de la Citadelle



2 - Mur ouest de l'enceinte - vue de la Porte nord prise de la Porte centrale

1. — Le site de Kalaat-Salihyeh.

Percée sur un éperon du plateau, le Kalaat-Salihyeh domine de sa masse imposante toute une vaste région. Sauf en bordure du fleuve, où les cultures des villages et de petites plaines parsemées de tamaris et quelques rares bouquets d'arbres viennent égayer le paysage, c'est partout le désert aride et même en été verdoyant quand les pluies abondantes de l'hiver y ont fait croître, en quelques jours, une maigre végétation herbacée.

Aux pieds de la forteresse, l'Euphrate, qu'elle surplombe de 50 mètres en son point le plus élevé, forme un fossé de 4 à 500 mètres de largeur orienté du Nord-Ouest au Sud-Est : une étroite bande d'alluvions, couverte de touffes de tamaris, s'étend actuellement entre la falaise et le fleuve, dont les eaux battaient autrefois la base même de la citadelle (pl. IV, fig. 1). Au delà de la vallée, s'étendent à l'infini les molles ondulations de la Djezireh. En amont comme en aval, le regard contemple sur des kilomètres les méandres de l'Euphrate. Vers l'Ouest, le plateau de Lhanné, absolument plat et dénudé, était sous l'œil des guetteurs de l'enceinte et des avancées de la place.

La valeur de cet observatoire est indiscutable, mais ce n'est pas le seul intérêt de la position. Limité du côté du fleuve par une falaise infranchissable, le Kalaat se trouve en outre comme encaissé entre deux ravins profonds, à raepentes abruptes, distants l'un de l'autre d'environ 1 kilomètre et dont la dépression vient former avec celle de l'Euphrate, une sorte de pentagone irrégulier non fermé (t. III, Pl. XXXI, 1).

Une telle position s'imposait à l'attention d'ingénieurs militaires. A vrai dire, il leur restait encore à faire pour compléter l'œuvre de la nature, fermer par une muraille le côté Ouest, couvrir sur le plateau, flanquer par des ouvrages appropriés les fossés naturels du fleuve et des ravins, construire une citadelle, réduit de la défense, etc., le génie grec devant trouver ici à exercer ; il semble que c'est à lui que revient sinon le mérite de la création de la ville, du moins celui des constructions qui ont fait de Doura, en même temps qu'une place de guerre de premier ordre, une des grandes villes des bords de l'Euphrate.

2 — L'enceinte

(Fig. 1)

Le rempart — De même que la plupart des villes antiques de cette région, celle de Hama a subi de ce point de placement et d'encerclement une modification. Des vestiges plus ou moins importants en subsistent sur tout le pourtour, mais les plus précieuses se sont disparus ou détruits en partie sous l'incendie du temps et pour les autres, les murailles plus ou moins reconstruits sous l'occupation des siècles, les superstructures et du sable apporté par le vent du desert. Une fortification totale à l'entour de la ville comme à l'extérieur, est à peine visible, on ne voit que de débris et de terre fertile d'une profondeur qui n'excède pas 3 à 3 mètres. Au-dessus de ce sol rampant, le rempart en terre fréquemment de 5 à 10 mètres. Ainsi que nous le verrons plus loin, la paroi supérieure de ce mur d'enceinte a été autrefois couronnée d'une ligne de créneaux.

La forme générale de l'enceinte est celle d'un polygone irrégulier à un angle concave, partageant sa forme, si l'on ne tient pas compte de la brisure du ravin l'aval, hexagone, si on la prend en considération. Vu d'un avion survolant l'Euphrate, l'ensemble offre l'impression grossière d'une tête de non-gueule ouverte tournée vers l'aval, l'ensemble s'ajoute à la valeur, mais bien caractéristique, de cette antique cité du desert⁽¹⁾.

La face parallèle à l'Euphrate, 300 mètres large, a vu dans sa partie qui lui est opposée vers le service de l'enceinte, le ravin d'abord à un développement de 100 mètres, et au plus longue de 200 mètres l'aval atteignant 300 mètres. Le périmètre était donc de 3.300 mètres.

En bordure du ravin et à ses deux extrémités, se trouvait la section est le terrain qui a supporté la citadelle, c'est-à-dire le terrain de la citadelle suivant le bord d'aval, les murailles antiques, les constructions pour un usage en cas de siège, les constructions pour un usage en cas de siège, appuyées par des tours formant bastion.

(1) Fig. 1, regardée le Nord en bas.

(1) Cf. *supra*, p. 25 [K. D. L. D. — Les notes de cet article sont de M. Franz Cumont]

Du côté du désert, le plateau pierreux et dénudé s'élève en dehors de la ville en pente insensible constituant un véritable glacis sans la moindre déniv-

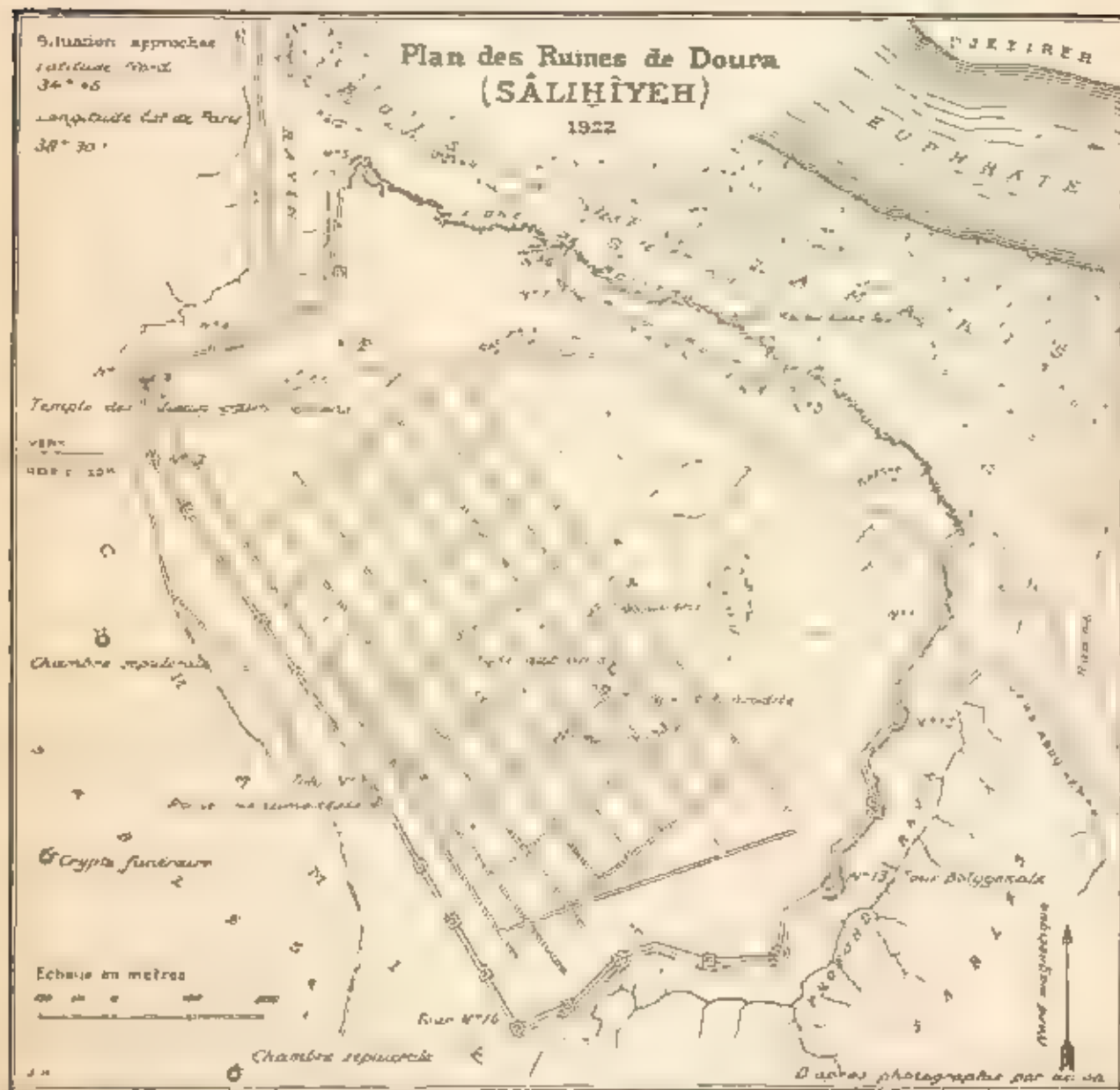


Fig. 1. — Plan des ruines de Doura.

vation : la nature n'y requiert aucune forme particulière de la ligne de défense : aussi le rempart y est-il rectiligne (fig. 1 et pl. IV, fig. 2) il n'y

existe aucun fossé naturel ou artificiel, mais les tours y sont multipliées : on en compte douze sur ce seul front. Il est vrai qu'un fossé ou des fosses peuvent fort bien avoir existé et avoir été comblés par le sable que le vent a accumulé contre l'obstacle que lui offrait la muraille ¹⁰.

Le mur d'enceinte est d'épaisseur variable suivant les endroits; il a de 4 à 6 mètres sur le front du désert, de 4 m. 50 à 3 mètres sur les autres fronts; il est construit, sauf de rares exceptions, en très bel appareil : ce sont des blocs d'une pierre gypseuse à lamelles brillantes que fournit la région. Les pierres sont rectangulaires et bien taillées. Leur longueur est variable, mais leur épaisseur est constante dans un même lit ¹¹. On remarque fréquemment dans une même assise l'alternance de blocs longs de 4 mètre à 4 m. 20 avec des blocs plus courts, de 0 m. 50 à 0 m. 70, les pierres d'un lit sont toujours placées en couvre-joints sur celles de l'assise inférieure. Il ne s'agit pas seulement de parements extérieurs, mais du corps même du mur, d'un ensemble homogène, où il n'y a trace ni de blocage, ni d'alternance de matériaux divers.

Le mort est constitué par un excellent mortier de plâtre ¹² qu'on retrouve

¹⁰ Philon (II, = p. 84, 43 Schœne, cf. p. 81-86) prescrit de ne pas creuser autour de trois fossés en avant du mur d'enceinte pour empêcher les machines d'approcher, et d'en rejeter la terre de façon à en faire des remparts. Rien de ceci n'a subsisté. Par contre, une autre recommandation de l'auteur grec est intéressante non seulement pour Doune, mais pour Palmyre et d'autres villes syriennes. « Il faut, dit-il (II, 2 = p. 85, 43 Schœne), élever en forme de tours les tombeaux des hommes de bien, ainsi on rendra la ville plus forte et au même temps ceux qui se sont distingués par leur vertu ou qui sont morts pour leur patrie, y recevant une sépulture honorable ». Les épaisseurs tours funéraires de la nécropole de Doune s'élevaient en effet autrefois, comme autant de forts détachés, en avant du mur thénit, le plus exposé aux attaques (cf. Syria, t. IV, p. 86). « Ces tombeaux servaient aux défenseurs de postes d'observation, d'autant plus précieux que l'assaillant, retenu par une crainte superstitieuse, n'osait généralement les attaquer (A. de Ro-

chaix, *Principes de fortification antique*, »

¹¹ Ce mode de construction est fréquent. Ainsi à Prénos, dont les murs datent de l'époque d'Alexandre, les parements ont des assises de hauteur différente, mais d'un bout à l'autre d'une même assise, les blocs soigneusement équarris ont la même hauteur. Cf. WOODARD et BURNETT, *op. cit.*

¹² Philon I, § 3 = p. 79, 7, cf. 80, 1 Schœne) recommande de réunir les pierres du mur à l'aide de plomb ou de fer ou de les lier par du mortier de plâtre râpé), afin de leur permettre de résister aux coups des machines. Il revient à plusieurs reprises sur la nécessité de cimenter les blocs à l'aide pour assurer la solidité de la maçonnerie (cf. la note de Graux, p. 108 s.). Ce mode de construction devait d'ailleurs en Syrie être antérieur à l'expédition d'Alexandre. Arrien *Anab.*, II, 11, 3) note à propos du siège de Tyr par le conquérant que les murs de cette ville étaient liés par devant le *τοίχον* *κατασκευασμένον*. Le plâtre pouvait être obtenu très aisément à Doune en raclant le gypse de la moulaysne

invariablement dans toutes les constructions de la ville. La surface extérieure n'avait aucun crépi ou enduit.

Entre les deux tours 2 et 3 du ren part face à la chaîne, le muraille présente une particularité de construction : que la brèche ouverte pour le passage de la piste permet de constater. Au lieu d'une maçonnerie massive et de belle qualité, on trouve successivement en venant de l'extérieur trois murs en blocage, juxtaposés, puis un mur en briques crues : constatation curieuse, chacun

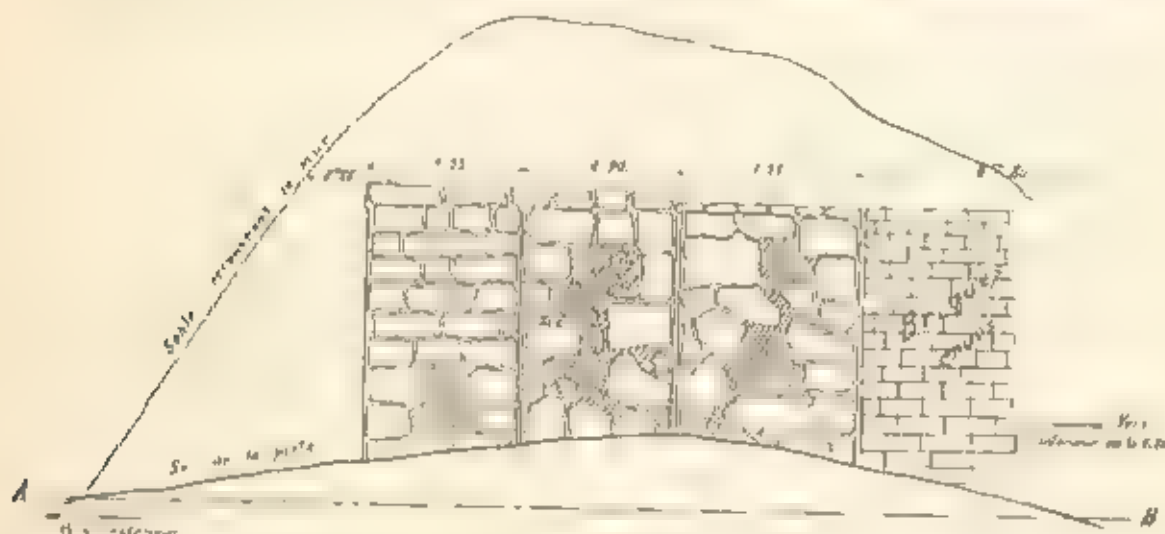


Fig. 1 — Coupe du mur Ouest

des trois premiers est recouvert d'un enduit sur ses deux faces. Les épaisseurs sont de 1 m. 33, 0 m. 90, 1 m. 50, 4 m. 80.

Sur la face tournée vers Abou Kenal et près du bastion 12 existerait une portion de rempart analogue.

Se trouve-t-on là en présence d'une enceinte antérieure à celle que l'on voit partout ailleurs, ou bien s'agit-il d'une réfection ? Il est possible que les premiers occupants, pressés de fermer la ville du côté ouvert au désert, aient construit un premier mur, qu'ils auraient renforcé petit à petit avant que les bâtisseurs plus experts ne soient venus édifier l'enceinte que nous admirons actuellement.¹⁰

¹⁰ Figure 2 — Voir une photographie où cette portion du mur est reproduite Syria, t III, pl. XXXV n° 1.

¹¹ Voir le post scriptum, p. 39

Il est à remarquer que la muraille entre les tours 2 et 3 n'est pas dans le prolongement de la ligne droite de l'enceinte mais s'inclinchait légèrement vers l'intérieur.

Des observations faites en divers endroits donneraient à penser qu'une partie au moins du rempart était doublée à sa base intérieure d'un large mur en briques crues¹⁰.

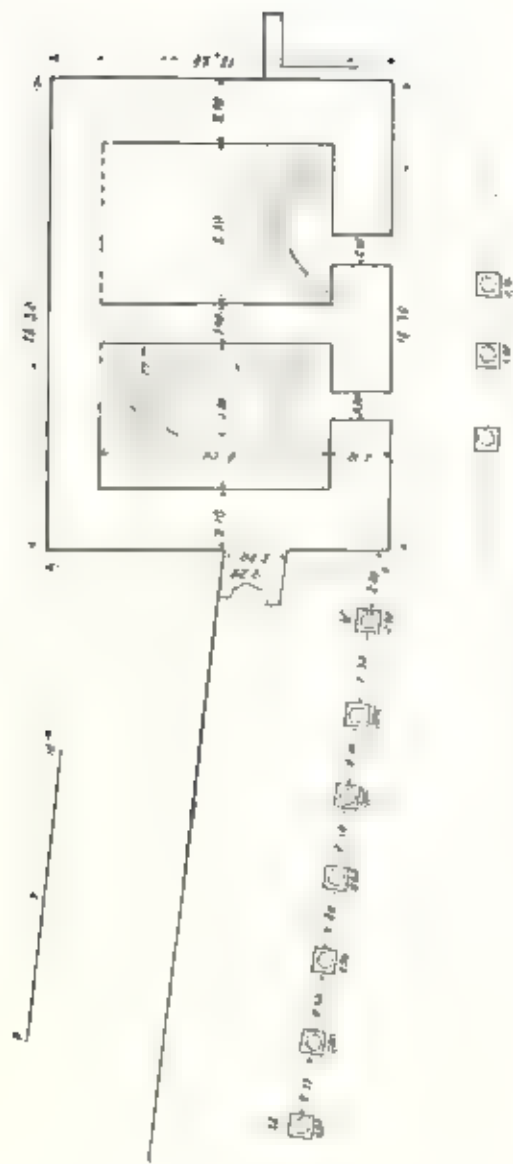
La planche VIII donne l'ensemble du front bordant le ravin d'alent, il montre le tracé de la muraille, arrondie en certains endroits, masquée en d'autres par la terre qui la recouvre, émergant ailleurs des décombres de 4 à 6 mètres, dominant la berge de l'Euphrate d'une hauteur de 30 mètres au point de soudure avec la face qui longe le fleuve.

Les tours de l'enceinte. — Tout le pourtour de l'enceinte était flanqué de tours, les unes carrées, d'autres rectangulaires, construites de la même façon et avec les mêmes matériaux que les remparts. Face au désert, là où le sol est plan et la ligne de défense rectiligne, elles étaient à peu près régulièrement espacées d'environ 75 à 80 mètres l'une de l'autre. Partout ailleurs elles étaient à des intervalles variables, c'était le terrain qui fixait leur emplacement, généralement à un saillant. Une tour d'angle avait un rez-de-chaussée et un étage, sinon davantage.

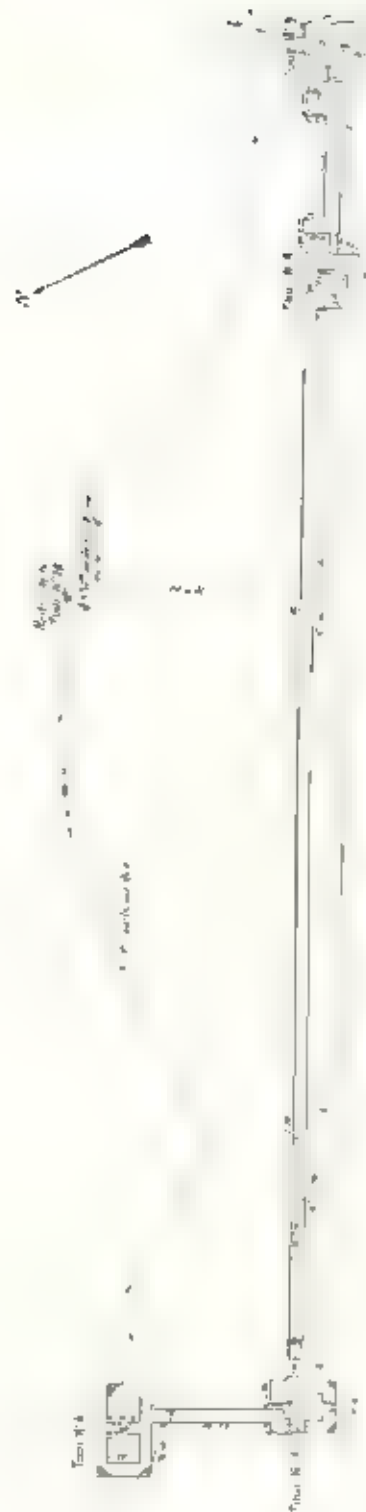
Parmi ces tours, les unes, surtout celles du front de l'ennemi, avaient leurs côtes parallèles ou perpendiculaires à la direction générale de la muraille qu'elles dépassaient extérieurement de plus de la moitié de leur épaisseur (cf. III pl. XXXV, c) ; les autres étaient disposées plus ou moins obliquement au de leurs angles extérieurs faisant ainsi saillir plus que l'autre — la tour d'angle n° 1 a pl. VII n° 1 et débordait à la fois les deux faces auxquelles elle appar-

¹⁰ L'enceinte de Bysance, lorsque Sévère en fit le siège, était bordée d'un mur de gros blocs liés entre eux par des crampons de bronze. Ce mur avait été renforcé à l'intérieur par des remblais et des constructions qui semblaient se former avec lui qu'un seul rempart fort épais (Dion Cass., LXXIV, 10, 4 : Τὰ τεῦχος αὐτῶν (τῶν τειχῶν) αὐτὸν ποιεῖται καὶ ὑποκατασκευαῖται ἐκ τῶν ἐν τῇ πόλει κειμένων λίθων καὶ τῶν ἐκ τῆς γῆς ἀναστάντων).
¹¹ Le motif de cette disposition nous est

donné par Philon (I, 2 — p. 79-83 Schueman). C'est que les coups de boue perpendiculaires tombent sur une face de la tour l'ébranlant fortement, tandis que, quand on angle lui saillit, les coups frappent le mur obliquement et ricochent (cf. Ouzon et Rocher, p. 110, note). ailleurs (VII, 13 — p. 83, 84 Schueman) Philon spécifie que les deux angles qu'une tour forme avec le rempart devraient de préférence être l'un à angle droit et l'autre obtus.



Pl. X — Plan de la tour n° 1



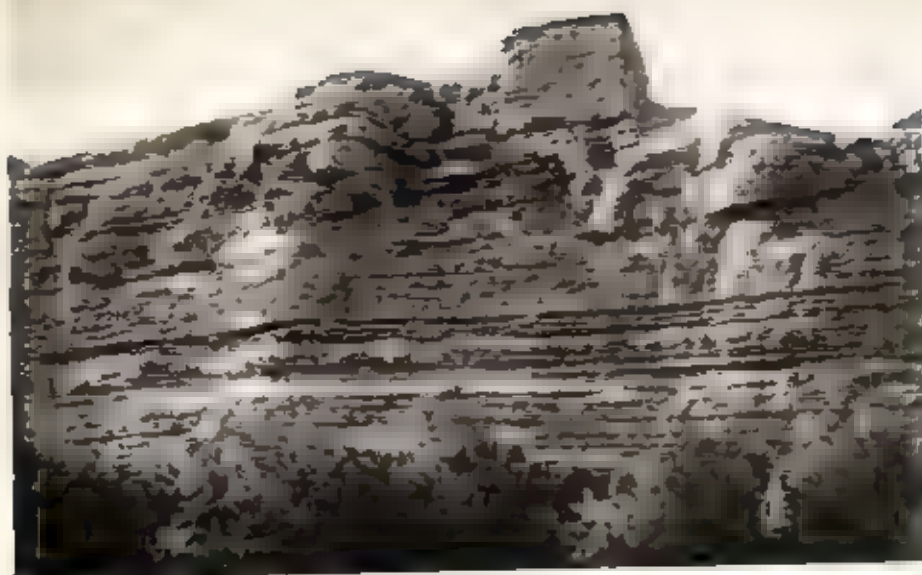
Pl. XI — Plan de la citadelle de Bouen Karague



Fig. 1. — La plage dans le mur Sud de l'enceinte (porte de Hadda). Au fond, la citadelle.



Fig. 2. — Passage entre la citadelle et la rocade intérieure (p. 40).



1 - Tour nord de l'enceinte (vue du Nord-Est)



2 - Mur sud de l'enceinte

tient et constituant un véritable bastion; par contre, les tours 3 et 4 ne flanquent que le rempart du desert.

Nous avons dressé le plan (Pl. X n° 1) de la tour n° 4. Celle-ci mesure 16 m. 30 de long et 12 m. 20 de large. L'épaisseur du mur est 2 m. 10. Le rez-de-chaussée est partagé en deux pièces ouvrant chacune sur l'intérieur de la forteresse; le mur de séparation est fort de 1 m. 40; l'intérieur des chambres, entièrement rempli de terre, n'a été dégagé qu'en faible partie¹¹. De l'étage qui surmontait ce rez-de-chaussée, on ne voit plus que la naissance des parois. L'ensemble s'élève actuellement à 4 m. 30 au-dessus du sol intérieur de la ville. La saillie du coin Nord-Ouest à l'extérieur de l'enceinte est de 7 m. 20, alors que celle de la corne Nord-Est paraît être de toute la largeur de la tour.

La tour n° 11 mérite une mention particulière : c'est en effet un véritable bastion polygonal, comme le montre la figure pl. XII, 4.

La porte de la forteresse (fig. 3). — Un examen attentif de toute l'étendue de l'enceinte y révèle l'existence d'une porte unique : la piste de Deir-oz-Zor à Bagdad franchit l'ici le rempart en deux endroits, mais, à l'entrée comme à la sortie, il s'agit de simples brèches ouvertes dans le mur à une époque récente. La voie antique devait passer en dehors de la ville, parallèlement au front de Chamme, et franchir le mur Sud à sa naissance¹². Toutefois il paraît certain qu'au moins une passerelle permettait de communiquer directement avec le fleuve, et d'autres poternes s'ouvraient sans doute au-dessus des ravins aux endroits où il était possible d'y descendre¹³.

La porte monumentale s'ouvre sur le desert : elle n'est pas au milieu de la face puisqu'elle a quatre tours d'un côté et sept de l'autre; la largeur plus grande de la cite dans sa partie Sud explique d'ailleurs cette asymétrie. La construction se compose de deux tours parallèles, rectangulaires, mesurant

¹¹ Cette tour, d'où ont été tirés la plupart des parchemins trouvés à Doura, a été entièrement vidée en 1923. Nous avons constaté que ses murs de pierre avaient été doublés par des murs en briques crues (voir Post-scriptum). De plus, au milieu de la salle de la tour se levait à l'intérieur un pilier, pavillément de briques crues percé de trous pour y fixer des

poternes, qui avaient dû soutenir les planchers joignant la tour en étages superposés.

¹² Cf. *supra*, p. 25.

¹³ Voir *Post-scriptum*, p. 40.

¹⁴ Pluton VII = p. 82-83-85. En chaque point le danger de nombreuses poternes existait, pour faire plus facilement des sorties et pouvoir rapidement se retraiter.

chaque tour 22 mètres sur 8 m. 50 et séparées par un intervalle de 5 mètres (fig. 3, Pl. XIV fig. 5, et Pl. IV pl. V fig. 2). Cet intervalle n'était pas entièrement couvert, mais deux portes ou arcades de pierre entre réunissaient les deux tours. L'épaisseur de leur embrasure est de 2 m. 45. L'une de ces ouvertures est placée sur l'alignement intérieur des tours, il n'en reste que quelques voussours, à la naissance de la voûte, l'autre se trouve à la partie médiane de

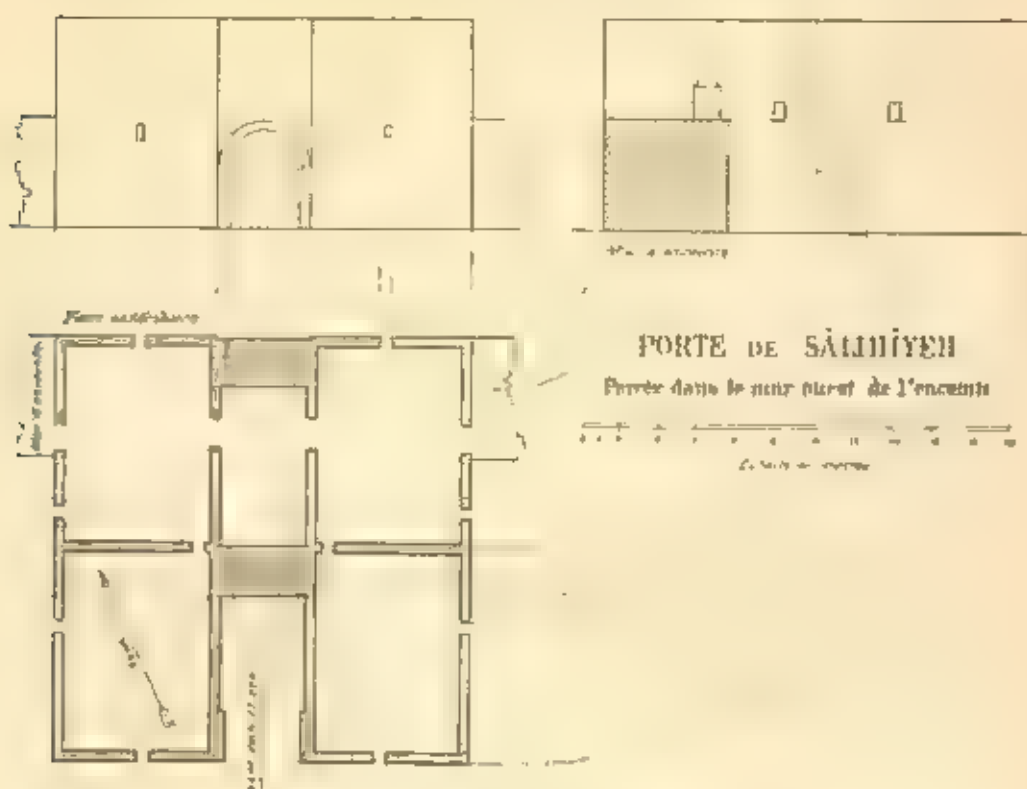


Fig. 3. — Porte de l'enclosure (mur ouest)

l'édifice, elle est intacte. On serait tenté de chercher une transition accrue à l'entrée, du côté extérieur, mais aucune trace n'en est visible, il n'a pas dû en exister.

Chaque des tours avait un rez-de-chaussée et un étage au moins, le rez-de-chaussée est entièrement noyé dans la terre, chaque étage comprenant deux pièces communiquant entre elles par une ouverture rectangulaire.

La porte forme dans son ensemble un parallépipède à base carrée de



Fig. 1. - Mur de la colonne incertaine

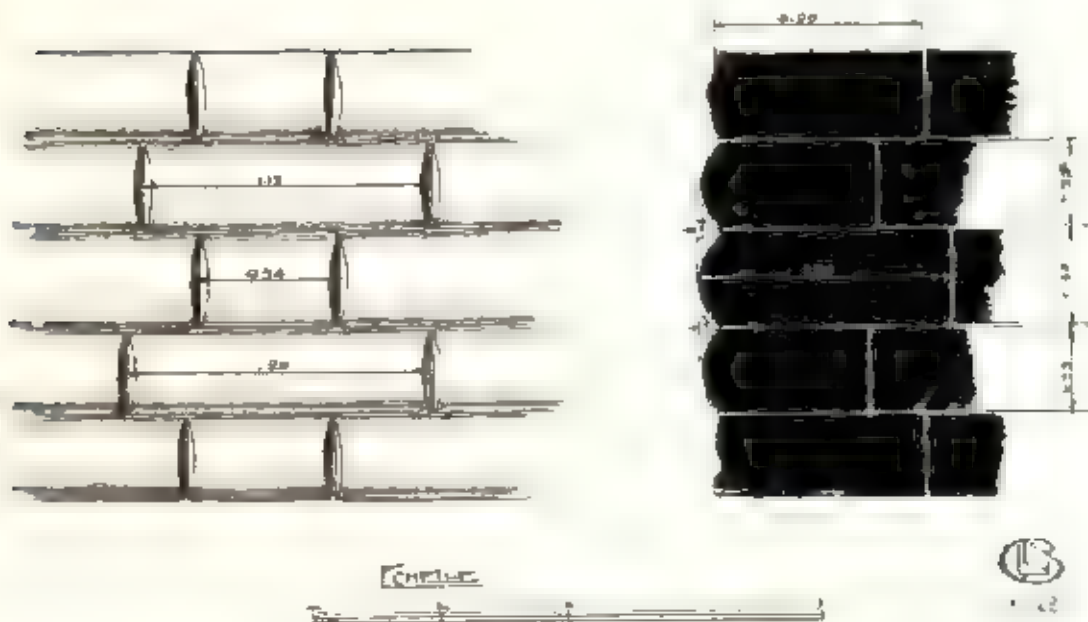


Fig. 2. - Murs de la colonne incertaine
(Dessiné de M. L. L. L. L.)

22 mètres de hauteur, et qui atteint encore 11 mètres au-dessus du sol actuel. La muraille inférieure étant enterrée, on ne discerne rien du système de fermeture à part quelques trous on sont encore engagés des fragments de pièces de bois ayant environ 30 centimètres de diamètre.

Quant aux organes de défense, rien n'apparaît non plus hormis quelques fenêtres ou meurtrières indiquées sur le plan — mais, un graffiti trouvé sur le



FIG. 1 — Graffiti du temple des dieux palmyréniens

mur Sud du temple aux fresques (fig. 1) paraît pouvoir compléter notre documentation sur ce sujet.

Ce dessin représente la muraille d'une forteresse — il est naturel de supposer que l'artiste a reproduit ce qu'il avait sous les yeux, c'est-à-dire le rempart de sa ville, or si l'on compare le graffiti aux représentations photographiques ou autres de la porte du Kalaat, certains rapprochements s'imposent : on constate de part et d'autre l'existence d'une entrée à accolades entre deux tours rapprochées — au milieu de la face de chaque tour s'ouvre une fenêtre carrée ou une embrasure, latéralement, des tours régulièrement espacées servent de défense à une muraille crénelée. Il semble donc que le dessin à la pointe est bien l'image de la porte de Salhiyek et d'une partie de l'enclave ; en l'état présent il ne manque que la superstructure avec ses créneaux. A vrai dire, dans l'œuvre de l'artiste la construction paraît plus élancée, mais il faut remar-

quer que le niveau du sol actuel est surélevé par rapport au niveau ancien ⁽⁴⁾.

3. — La citadelle.

Planche X, fig. 2.

C'est en bordure de l'Euphrate et accolée au mur de l'enceinte qui forment une de ses faces, que se dresse la citadelle. La fosse de plus de 100 mètres de large l'isole de la ville, si on remarque que le sol intérieur du *castrum* n'est en pente, parfois très forte, à mesure qu'on se rapproche du bord de la falaise, on sera porté à conclure que le fossé susdit n'est qu'un ravin ou encore ce serait la nature qui aurait déterminé le choix de l'emplacement de l'acropole.

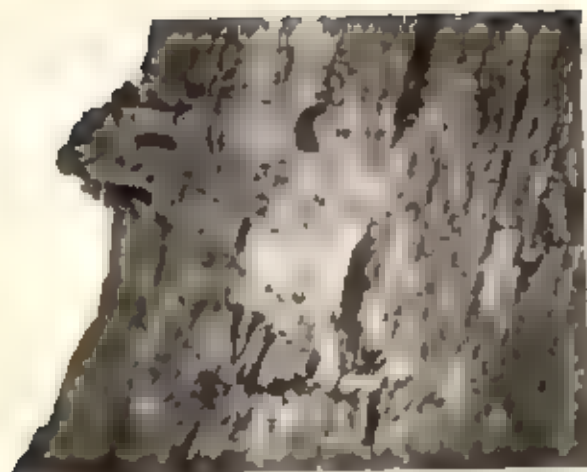
La forme générale devait être celle d'un rectangle allongé parallèlement au fleuve sur 140 mètres de longueur, avec une cinquantaine de mètres de largeur. Le grand côté tourné vers la ville subsiste en ruine son étendue (Pl. XXIII) par contre le front opposé a disparu par suite de l'éloignement de la falaise, on n'en voit plus que la base n° 6 formant son extrémité Nord-

" Ce dessin est précieux puisqu'il offre l'image de la partie supérieure des fortifications qui, en Syrie, n'ont presque partout disparu. Les ouvertures crénelées qui sont alignées vers le haut des deux tours flanquant la porte, sont les arces embrasures supérieures servant aux défenseurs de la place à lancer des projectiles à l'aide de machines (Pallas, IV = p. 40, 10 Schoenen, 3 autres monuments plus étroites servaient au tir des archers p. 40, 25 Schoenen). Ces archedentées ne sont pas figurées par le dessinateur mais on les voit sur les photographies de la porte et de la citadelle. Au contraire, le graffiti a représenté avec soin les créneaux qui surmontaient les tours et les courtines. Cf. Pallas, III, p. VIII, 45 (p. 30, 31, 34, 5 Schoenen, et la note de Giroux-Rodière, p. 129) et le mur crénelé con-

forme le complot, il se compose de deux parties : 1° Un mur inférieur qui ne peut dépasser 1 mètre d'élévation ; 2° Au-dessus de cette base, des merlons alternant avec des créneaux crénelés. Le défenseur se met au créneau, la partie supérieure du corps étant seule découverte pour laisser aux ennemis l'assillant (p. 129) subir la torture que les ennemis souffrent. » « Ailleurs encore à Hama, nous avons retrouvé au graffiti gravé sur une large paroi de la citadelle (Mon. Syria, pl. I, XVI) 1923 (note provisoire) Sur le dessin que nous reproduisons, le cercle ou plutôt la roue qui sert à couper la mur est d'une autre main, et il est certainement de même des deux personnages placés au premier plan, peut-être une tour portant un caprichon devant en luttant les mains jointes comme si elles étaient liées (reconnaitre).



4 - Porte centrale du bloc local au del du mur de la ville



5 - Les débris du mur de la ville au del du mur de la ville



6 - Partie du mur de la ville au del du mur de la ville

Ouest et quelques restes d'une autre (n° 10 du plan). D'après ces vestiges, et en tenant compte de ce qui a été observé pour l'enceinte, la ou elle borde un escarpement, le trace du rempart de la citadelle du côté de l'Anphipole devait être en ligne brisée bastionnée à certains endroits. Les pierres faiblement perpendiculaires au fleuve sont mieux conservées. Celle l'amont subsiste en entier, celle d'aval est marquée uniquement par son bastion Sud (tour n° 9) et une portion de la courtine atténuée d'une douzaine de mètres.

Les trois angles subsistants de ce réduit sont pourvus chacun d'une tour formant bastion; une autre tour (n° 8) se trouve sur la grande face, à 36 mètres seulement du bastion n° 9, tandis qu'elle est distante de 220 mètres de la tour n° 7, sans qu'on puisse se rendre compte des raisons de cette anomalie (Pl. X, fig. 2; pl. XV, fig. 8).

Des restes d'une tour (visuelle n° 10), semblent indiquer que le rempart bordant la falaise était bastionné à cet endroit, qu'on ne se trouve en présence d'une construction ayant une destination particulière. L'édifice en question se présente en effet sous un aspect singulier dont la pl. XIV, fig. 7 donne une idée.

Deux pans de mur se dressent verticalement, formant entre eux un angle droit. Celui de droite est percé d'une large fenêtre rectangulaire. À chacun de ces murs est doublé à 1 mètre environ d'intervalle d'une deuxième paroi, il en résulte deux couloirs dont l'un, celui de gauche, contient un escalier descendant de l'extérieur vers l'intérieur du monument.

Le dardre formé par les murs se continue en dessous d'eux dans la falaise qui est taillée verticalement des deux côtés; dans la partie droite, à 5 ou 6 mètres approximativement au-dessous de la fenêtre on aperçoit une sorte de grande niche, en forme de portion d'hémisphère, dont la paroi est recouverte d'un enduit. Il y a une relation probable entre l'existence de la fenêtre et celle de cette espèce de caveau; on remarque en effet dans l'encadrement inférieur de la fenêtre une profonde entaille qui rappelle celles que portent les margelles de puits. On peut admettre qu'une corde devait passer les fardoux de la niche à la fenêtre ou les descendre en sens inverse. Que pouvait bien être cette niche? Caverne, ergastule, ou bien cachette que l'éboulement

* L'état des ruines empêchant au bas du vide non permettant pas l'accès, la photographie a été prise de la berge de l'Anphipole.

C'est-à-dire en contre-bas d'une quarantaine de mètres, et ce que l'on voit au-dessous de la construction est la falaise à jour.

de la falaise a mise au jour*. Pareille question peut se poser au sujet de la maçonnerie de la partie supérieure. Peut-être s'agit-il d'un escalier se continuant quatre fois dans les roches aujourd'hui crevées et s'adaptant à un contour secret communiquant avec l'extérieur ou bien menant au fleuve*.

Trois portes, *a, f, g* (pl. XV, fig. 2) donnaient accès à la citadelle, toutes trois sont près d'une tour, sur la face regardant le ville, et consistent en une voûte en plein centre de l'arcade de l'autre. Elles sont ensablées presque jusqu'au sommet de leur contour. Il a fallu les déblayer en partie pour pouvoir pénétrer à l'intérieur (pl. XV, fig. 8 et 4, IV, pl. XI, 4).

Les murs du caste luna et les bastions sont construits comme ceux de l'enceinte. Leur épaisseur moyenne est de 2 m. 00. Dans la partie *a b*, leur hauteur au-dessus du pied d'escal de la muraille actuelle 10 m. 40, elle se réduit à 7 m. 40 dans toute la partie *b c* où le pied supérieur de la muraille est creusé depuis fort longtemps sans doute jusqu'au niveau du terrain actuel sur le sol.

Ces tours avaient un rez-de-chaussée, à l'heure actuelle ensablé, et probablement deux étages, les chaudières du premier étage avaient environ 6 mètres de haut, on y observe de nombreux trous au ventant se liget les extrémités des solives du plancher aujourd'hui disparu. Les tours 7, 8 et 9 n'ont qu'une pièce à chaque étage. Le bastion n° 6 qui occupe l'angle Nord-Est en a deux (cf. pl. XV, n° 10).

Les fenêtres des tours sont presque toutes du type suivant : intérieurement l'embrasure est linéaire en haut non par un linteau, mais par un arc brisé, les pierres ne sont pas taillées et posées en sautoir, mais placées à plat et en encorbellement l'une sur l'autre. Aux deux tiers de l'épaisseur du mur, l'embrasure se rétrécit brusquement pour se terminer en un arc brisé.

L'intérieur de la citadelle est encombré de tours et l'on ne distingue aucune construction (pl. XV, fig. 9). Le terrain monte rapidement à mesure qu'on se rapproche du bord de la falaise. Le point *d* le plus élevé est à 34 mètres au-dessus du mur au point *d'*.

La tour d'angle Nord-Ouest (tour n° 6) montre une substruction qui ne se

* Cf. l'élég. IV, p. 80 du Schéma. Les embrasures doivent être larges à l'intérieur, plus étroites à l'extérieur avec la partie inférieure.

rapport en pente vers le dehors. Il faut les regarder dans le mur et les tours qui ont souvent des encadrements en pierres et pétrole.



8. Angle Sud-Ouest de la table de la Petite Vierge



9. Angle Nord-Est de la table



10. Vue générale de la table de la Petite Vierge

revelé nulle part ailleurs : c'est un surbassement débordant largement la construction ; sa partie inférieure a une forme à peu près cylindrique se raccordant par une courbe avec la tour (pl. XV, n° 1 et 3, III, pl. XXXV).

Commandant Eugène REXAND.

Post-Scriptum. — Les fouilles entreprises au mois d'octobre 1923 ont permis de préciser sur certains points les données fort utiles qu'avait fournies le commandant Bernard sur les fortifications de Douba. Tout d'abord ces fouilles ont établi que — comme il le supposait (p. 32), le mur en briques crues doublait tout au moins une large portion du rempart Ouest. Le mur, formé de rangées de briques égales, séparées par des lits de roseaux, et épais de plus de 5 mètres, s'étendait certainement depuis la brèche où passe la route de Douz-ez-Zor jusque devant la tour n° 1 du plan, coudigne au temple des dieux palmyréniens. Bien plus, en déblayant la tour n° 3 (p. 33), nous avons constaté qu'à l'intérieur ses murs Est et Ouest étaient pareillement doubles par un autre mur en briques crues de 40 cm. d'épaisseur. De même les décombres qui remplissaient la tour n° 3, provenaient en partie de l'éboulement d'un mur de briques et de roseaux, en partie des blocs de pierre tombés du mur extérieur.

Quant à la date où fut construit ce mur, des constatations décisives permettent maintenant d'assurer qu'il est postérieur et même de beaucoup postérieur au mur de pierre de l'époque hellénistique. Nous avons retrouvé dans une salle qui s'étendait devant la tour n° 3 une nouvelle peinture, qui ne paraît pas antérieure à la période romaine. Or, cette peinture avait été en partie enfouie dans le mur de briques qu'il fallut démolir pour la dégager. Le même mur à son extrémité nord masquait une porte du temple des dieux palmyréniens, bati, ce semble, au I^{er} siècle de notre ère, et obstruant le passage entre deux parties du sanctuaire.

Il s'ensuit que ce mur — constant à l'architecture locale du pays, fut élevé pour renforcer le rempart et les tours. A la date où on l'éleva, les fortifications des ingénieurs grecs étaient vieilles de plusieurs siècles et leur partie supérieure s'effondrait sans cesse. On le voit par la pierre qu'ils avaient employée : état au mieux. On usa pour leur rendre leur solidité d'un procédé habituel sous l'Empire, presque tous le trouvons employé aussi à Byzance (p. 32, n° 1).

..

Le commandant Hamrahmet p. 11, que la route qui traverse aujourd'hui les ruines de la ville contournaît autrefois celle-ci et descendait dans la vallée de l'Euphrate par le ravin du Sud. A ce titre — aujourd'hui encore — à la saison des pluies quand les crues sont hautes et que les voitures venant de Bagdad ne peuvent suivre ce piste traditionnelle, elles empruntent ce ravin du Sud pour monter sur le plateau. Ceci tendrait à confirmer la manière de voir de notre collaborateur. Toutefois, je suis porté à croire qu'à l'endroit où se ouvre la « porte de Bagdad » — c'est-à-dire le route d'Amonkhemul travers l'encinte — il y avait déjà dans l'antiquité une porte permettant de laisser entrer les caravanes et les troupes arrivant de la vallée de l'Euphrate ou avant traverser le fleuve. Il est vrai que la largeur de l'ouverture pt. A1 fig. 1 est telle aujourd'hui qu'il ne subsiste rien de cette porte, sauf peut-être les grands blocs enfouis dans la terre et qui affleurent au niveau de la route. Mais cette entrée de la ville a pu être moins puissamment fortifiée que celle du mur Ouest, car ses approches étaient bien défendues. La route qui s'élève en longeant le pied de la hauteur dominant la vallée est presque parallèle — comme on le voit même sur notre petit plan fig. 1 — au mur d'encinte qui la domine — elle étant ainsi sur un long parcours exposée aux coups des défenseurs de la place. Puis, une fois franchie la porte aujourd'hui détruite, cette route passait dans un véritable défilé — pt. A1 fig. 2 — entre la citadelle et un ouvrage fortifié, dont la présence à l'intérieur de l'encinte ne s'explique pas si l'on a voulu garder au passage par où l'ennemi pouvait pénétrer au cœur de la cité. Cet ouvrage — couronne l'extrémité de la colline — qui commande un ravin remontrant vers l'Ouest — au point marqué sur notre plan, d'après la photographie d'avion — par des petits traits parallèles — fig. 1.

Il en subsiste aujourd'hui un mur de plus de 25 mètres de long et large au sommet le 2 m. 40 pt. A11 fig. 1. Formé d'au moins quinze assises superposées, il est construit dans toute son épaisseur en gros blocs carrés — sans blocage — absolument comme le mur d'encinte extérieur. A son extrémité Ouest, dont l'angle s'est écroulé, il subsiste une portion d'un mur perpendiculaire à celui-ci et qui le rattache à la déclivité de la colline, de façon que l'ensemble a dû former une formidable redoute rectangulaire. Certes, la route qui passe au pied

de cette redoute il y a part au pied de la citadelle de l'autre, s'offrant point en arces comme le c l'assillant par auant face la porte de l'enceinte. De plus, au coin Nord-Ouest, se voit une sa cathédrale, sur l'est. Une muraille qui descendait dans le coin et l'aurait de l'égout à tendre à l'entour de se glisser par ces creux jusqu'aux rues de la ville.

Nulle part le parement des fortifications ne s'est conservé aussi bien que celui du gradin noir de la rade de — sans doute parce que ce type de ouvrage vers le nord a pu être mieux protégé. La face extérieure des blocs de chaux est lisse et lisse en message, comme on le voit même sur notre copie reproduite, et les traces des coups de canons qui ont frappé la pierre sont nettement distinctes. Ces messages augmentent la force de résistance de mur les coups qui par la est près des joints. L'appareil mureur automatique et la lisse peut être aussi de sa violence. La pierre, adaptée ce principe les joints apparaissent dans Pluton le Bizet et nous les avons chez lui la reconnaissance l'employer les blocs en message rustique (αργυρευμένη), ce qui répond à la même intention.

Pl. C.

NOTE ADDITIONNELLE.

TABLE

LEONCE BRUSSE

Nous avons reçu de Bevroutte trop tard pour être insérée dans le corps de l'article du commandant demandeur de la supériorité de M. Leonce Brusse, architecte du Service des Antiquités, la construction qui couronne le plateau de la ville en face de l'angle S-O de la citadelle.

Nous venons l'exprimer également qu'elle a pu être construite en elle la grande largeur des murailles — dans toute leur épaisseur de blocs — par les surs du rapport, rapproche cette forte bâtisse la l'enceinte et du cimetière qui offrent le même type d'architecture.

(*) POULOS, p. 41, 47 ss. ; p. 83. 1 échelle.

Le bossage, sur lequel M. Brossé nous apporte des précisions bienvenues, est destiné, nous l'avons dit, à empêcher les coups de frapper perpendiculairement une surface plane et à amortir la violence de leur choc. Les bords latéraux des pierres, qui n'étaient pas protégés par leur courbure, sont rabattus en chautreaux pour qu'on ne puisse les atteindre près des joints et en faire sauter des éclats. Le soin avec lequel cette construction militaire a été exécutée apporte un indice nouveau de son origine hellénique.

F. G.

Un peu au S. de l'extrémité E. de la rue principale de la ville antique, un ravin se creuse entre deux pentes rapides, mi-rocheuses, mi-terreuses. Son thalweg orienté d'abord d'E. au N., puis tournant brusquement vers l'E., vient finir dans la dépression que suit la route d'Alep à Bagdad, entre la cite et la citadelle. Au S. de ce ravin un plateau presque horizontal s'étend jusqu'à l'enceinte méridionale de Doura.

Une énorme muraille decouronnée, dont les ruines ont aujourd'hui l'aspect d'un mur de soutènement, limite le bord Nord du plateau dominant de près de 20 mètres le fond du ravin (pl. III, fig. 1).

Face au Nord, le parement de ce monument est orienté de 7° grades de l'O. S. O. vers l'E. N. E., et il en existe encore, sur environ 20 mètres de long, deux tronçons séparés par une brèche étroite et profonde que ravinent les eaux de ruissellement. L'extrémité Ouest de la muraille forme vers le Sud un angle droit.

Sa fondation a été taillée sur le socle d'un escarpement vertical de roche gypseuse, feuilletée en lames minces, qui atteint 8 mètres en sa plus grande élévation tandis que sa base est presque partout noyée, invisible, sous le rapide talus détritique.

Il reste de la construction 16 assises assez régulières, d'une épaisseur variant de 0 m. 33 à 0 m. 40, ce qui fait environ 6 m. 70 de hauteur. L'appareil du mur entier est composé de blocs taillés dans la roche gypseuse du lieu, de médiocre solidité. Dans chaque assise alternent des blocs de face longue de 1 m. 13 à 1 m. 20 n'ayant que 0 m. 60 à 0 m. 70 de profondeur et d'autres n'ayant que 0 m. 40 à 0 m. 50 de large, mais de 0 m. 90 à 1 mètre de quene. L'épaisseur totale de la muraille, toute en pierres, le talon liés par un mortier au plâtre, atteint 7 mètres. Mais la très remarquable particularité de cette construction est dans le genre de taille des blocs qui la constituent. La face

vue de chaque pierre est en forme de *bossage cylindrique horizontal*, de 0 m. 07 à 0 m. 08 de saillie, ce qui correspond à un rayon moyen de 0 m. 37 (cf. pl. XIII, fig. 2).

Chaque extrémité du relief cylindrique est abattue en chapeau, et l'effet de ces angles creux correspondant aux joints verticaux qui interrompent à des distances irrégulières les surfaces arrondies est d'une frappante originalité.

Doura Europos offre le seul exemple que j'aie rencontré en Syrie de cet emploi du bossage cylindrique sans refend. Le bastion pentagonal du centre de la partie Sud de l'enceinte de la ville ⁽¹⁾ est aussi, à ma connaissance, unique dans cette partie de l'Asie, et il est possible que cet ouvrage militaire soit le plus ancien de ce type, l'ancêtre primitif du modèle répandu plus tard par notre Vauban.

⁽¹⁾ Cf. *supra* p. 30 et 3, p. 12.

LES TRAVAUX ARCHEOLOGIQUES EN SYRIE EN 1922-23 ¹

PAR

CHARLES VIROLIÉAUX

La fin de l'année 1922 a été occupée par les nombreuses recherches de M. Pierre Montet à Byblos — et par les très importants travaux de la Mission de Saladye sur l'Égypte. Les travaux de l'Académie avaient été dirigés par l'un de ses membres, M. Franz Cumont².

Ainsi, cette année 1922, qui avait été si féconde déjà, se terminait de la façon la plus brillante et il paraissait légitime de penser que l'année 1923 verrait nous donner l'achèvement de l'œuvre commencée en 1920 et qui n'avait pas cessé depuis lors de se développer de mois en mois.

Il n'en a, malheureusement, rien été. Les crédits archéologiques du Haut-Commissariat en Syrie — sous le effet de divers incidents — au 1^{er} janvier, à tel point que nous avons dû renoncer à organiser pour ce printemps quelque mission qu'elle pût être. Privés inopinés de la « Mission archéologique permanente », forcés de ne compter que sur nos seules et très maigres ressources, nous avons cependant entrepris — au risque — d'assez grand nombre d'excursions dont quelques-unes ont produit d'intéressants résultats.

•••

À village de Harma, sur la route de Tyr à Haïfa et à deux pas du mausolée de Harma, on a découvert fortuitement en janvier 1923 une sépulture d'un type nouveau, dont on n'a pu être seulement à pu être logé. Cette tombe consistait en une construction par excubations dans la roche, dont on a

¹ Rapport présenté à l'Académie des Inscriptions dans la séance du 25 octobre 1923.

² Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions, 1923, pp. 84-107.

C. R. A. 1923, pp. 12-11. Syria. IV, p. 18-18.

Ver. I, C. R. A. et Com. 1923, p. 17.

ges d'un *locus*, où l'on a relevé quelques ossements, une bague d'oreille et une bague en or qui porte sur le revers l'image du caducée (fig. 1).

Les trois dalles qui limitent ces *locus* et les séparent l'un de l'autre, sont ornées sur leur face antérieure de symboles sculptés en relief et qui surmontent une base, de sorte qu'on dirait trois enseignes qui se dressent à l'entrée des caveaux funéraires. Le premier de ces symboles, celui de gauche, est ~~entièrement~~ le second le ~~est~~ *signe* de l'anté, et le troisième, un simple cercle (fig. 2 et 3).



Fig. 1. — Bague en or.

Or, si le caducée se rencontre partout dans le monde méditerranéen, pour autant le signe de l'anté, associé au caducée, n'avait pas été signalé jusqu'à présent ailleurs qu'à Carthage, où il est du reste si fréquent. Il y a donc dans la série des monogrammes monétaires de Syrie un signe qui ressemble beaucoup à celui de l'anté, mais comme ce monogramme se rencontre par ailleurs, on avait pensé qu'il y avait la simple analogie accidentelle⁽¹⁾.

La découverte de Hamme paraît prouver que cette ressemblance n'est point un effet du hasard. Elle atteste que le signe de l'anté était bien connu en Phénicie et qu'il y était associé, non seulement, comme à Carthage, au caducée, mais aussi à un autre symbole, qui est peut-être le disque solaire.

Il n'est certes pas impossible que le *locus* de Hamme soit celle d'une famille carthaginoise, ce qui ne paraît ni surprenant, ni, si on était ainsi notifié, révéler la fin d'un nouveau témoignage des relations de la grande colonie tyenne d'Afrique avec sa métropole. Si au contraire cette sépulture est proprement tyenne, la question de l'origine phénicienne de la *l'anté* paenne se trouverait, sinon résolue, du moins posée.

A l'ouest de Tyr, non loin de l'actuelle *l'anté* du *l'anté* et sur la rive gauche,

(1) Cf. E. GAULT, *Atlas de l'Afrique du Nord*, t. IV, p. 378 n. 3. Dans BARBAUD et A. HANSEN, *Atlas, Nord, Catalogue des monnaies*, n° 1213, on a vu de *monnaies* *monogrammes* signalés sur un plan de provenance de Tyr ne faut-il pas reconnaître « signe dit du Tani et caducée » ?

Il y a lieu de noter, en effet, qu'à après

De *monnaies* de Syrie, t. IX, 143, cité par M. GAULT, *Atlas de l'Afrique du Nord*, t. IV, p. 393, Carthage avait envoyé à Tyr, en l'an 310, des *monnaies* d'or. D'après M. DECAUP, *Syrie*, 1913, p. 146, 'Aldemokar qui érige un beau temple de marbre à Sidon en l'honneur du dieu Salomon, était un *roi* carthaginois.

Mme le Lasseur avait exploré en 1921 le site de Mahalib, et elle y avait visité notamment, au nord-est des ruines, une grotte dans laquelle on avait trouvé jadis un sarcophage de plomb. Ce sarcophage est probablement le même qui nous a été présenté par un antiquaire de Tyr comme provenant de Mahalib (pl. XVI). Il est orné d'un décor emprunté au cycle dionysiaque et paraît dater



Fig. 1. Sarcophage.

du début du V^e siècle, ornant transition entre l'art grec-romain classique et l'art chrétien de Syrie.¹⁾

M. René Dussaud nous a communiqué la note qu'il a lue sur ce monument devant l'Académie des Inscriptions (29 juin 1923).

En Phénicie, la vogue des sarcophages en plomb semble tenir aux représentations qui y étaient figurées et qui attestent les préoccupations de l'époque sur le sort de l'âme après la mort. Jusqu'ici, les sujets qui apparaissent sur ces monuments sont empruntés au mythe de Psyché²⁾ ou au cycle dionysiaque. A ce cycle se rattachent un sarcophage au musée de Boston³⁾ et un autre publié par M. Clermont-Ganneau⁴⁾ qu'il est parti-

¹⁾ Nous avons constaté la présence de trois sarcophages en plomb de ce type au musée de Constantinople. Un autre réside chez un particulier de Beyrouth. Un onguent de plomb du même genre, contenu dans un sarcophage en pierre, a été découvert, en décembre 1923 dans une grotte funéraire, à proximité du Qal'at Ibrahim.

²⁾ Trois sarcophages de Sidon signalés par Roux-Mitzi in *Les Phéniciens*, pp. 427-428 pl. LX, fig. 1-3. 806, sarcophage dans Penna et Campana, *Etat de l'art*, III, p. 177, au Louvre, Leconte-Labé *Des monuments phéniciens*, I.

³⁾ *Archaeolog. Anzeiger*, t. XII, p. 73.

⁴⁾ Reproduit dans nos *Le monument Lasseur*, *Album d'Anth. Orient.*, pl. L.



Sarcophageaux en plomb de Matalith



1. La porte principale de Harasud
Vue de la face ouest et plan

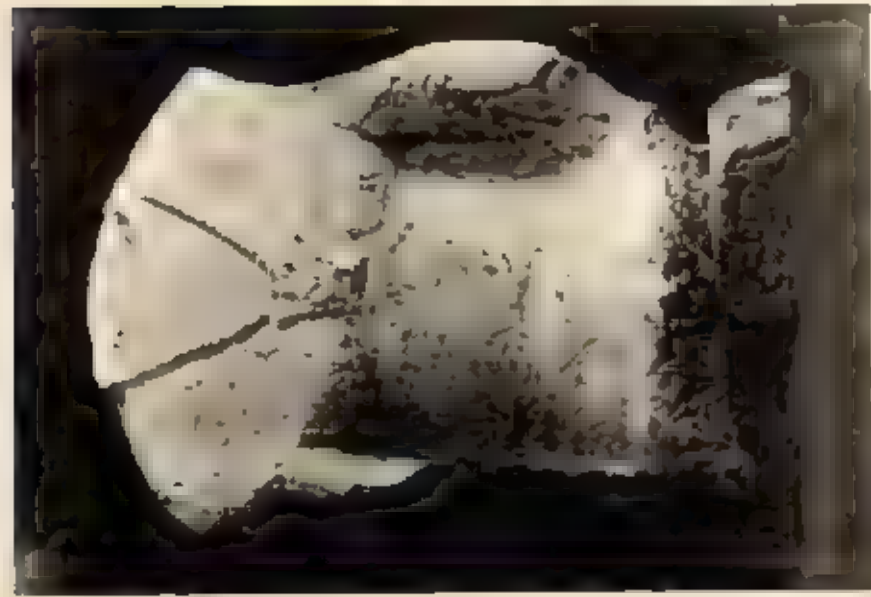


Fig. 1. Stria.

« quelques pièces en terre adaptées aux vases locaux et que, notamment, le grand vase d'ou
pâtissent les pampres est une survivance du canthare qui servait aux mystères diony
siaques. »

..

Les ruines de Sidon, autre incépisable, ont produit quantité de docu
ments. L'un qui racine fouille régulière n'a ait été pratiqué. Le plus récent aus
De ces documents les plus remarquables paraissent avoir été trouvés dans
des conditions d'ailleurs mal définies non pas à Sidon même mais à Bostan-
ech-cheikh, où se dressait encore les murs de fondation du temple
d'Echmoun.

Ce sont d'abord de six statuettes en marbre de l'époque hellénistique mal-
heureusement brisées et qui représentent des enfants nus et assis. Il est
probable, par analogie avec les objets du même genre qui ont été recueillis à
Chypre, que ces statuettes hautes dans leur état actuel de 15 à 16 centimètres
étaient des ex-votos offerts au dieu guerisseur Echmoun protecteur des
enfants. Notre musée de Beyrouth possédait déjà les fragments scabbes¹
provenant aussi de l'Asclepion de Sidon, mais
les deux non ceux qui viennent d'être retrou-
vés (pl. XVII) sont de beaucoup et si multiples
qu'ils soient, les plus importants de ce groupe.

Du temple d'Echmoun également proveni-
drant le torso de statuette magique que M. Dus-
saud a déjà présentée à l'Académie et que les
reproductions de la fig. 4 et de la pl. XVIII
permettent d'étudier dans les moindres dé-
tails. Au sujet de l'inscription pseudo-hiéro-
glyphique du dos de la statuette, il y a lieu de
noter que les signes qui la composent, et qui
paraissent être au nombre de vingt-six (dont il faut à une seule excep-
tion près, les uns des autres. En outre, et à ce qu'a bien voulu me le signaler
M. Franz Cumont, les deux groupes de ces signes en bas et en haut se ren-
contrent fréquemment dans les manuscrits astrologiques grecs. Le premier

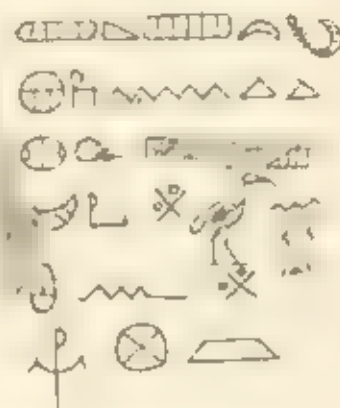



Fig. 4. — Voir planche XVIII

¹ Voir déjà C. R. Acad., 1913, p. 288.

² C. R. Acad., 1923, p. 287.

³ Cf. Syria III, p. 119 n° 21 et 22.

le sens de *syria*, la second désignant la culmination supérieure *perroptvna*. Et j'ajouterais que le second signe paraît être identique à un cryptogramme figurant à l'état isolé sur un cachet de bronze, recueilli à Byblos en 1921 par M. Montet¹ et dont la forme est exactement celle-ci .

L'influence de l'égypte n'est pas moins sensible dans un petit monument en pierre calcaire long de 35 centimètres à la base, provenant de la collection formée par M. Chukri Abula de Sams et dont nous devons la communication à l'obligeance de M. le commandant Capdegeille, et qui cette collection appartient maintenant (pl. XIX, 1). Au centre, la barque de Sokaris portée, semble-t-il, sur quatre poutres et reposant sur une sellette, à droite et à gauche, au pylône au milieu duquel figure dans un encadrement, le symbole funéraire bien connu, l'ardj Osiris². L'association de l'ardja à la barque de Sokaris est tout à fait étrangère à la symbolique égyptienne mais les analogues de ce genre sont on le sait, de règle courante en Phénicie.

II

Dans le Hauran et dans l'état du Djebel-Druze plusieurs morceaux de sculpture et quelques inscriptions ont été recueillis.

Tous ces documents ont été transportés, les uns à Damas par les soins de M. Eustache de Lurey, les autres au séral de Surveida, sur l'ordre de l'officier interprète principal, l'ingénieur-gouverneur du Djebel-Druze et correspondant de notre Service des antiquités.

Il y a lieu de noter spécialement :

1° Le lion de Chalb-Said qui avait été signalé il y a longtemps déjà³, mais qui étant resté à moitié enfoui, et qu'il importait de mettre enfin en lieu sûr.

2° Le statue de la Vierge, qui a été trouvée à Chahla Philippopolis et qui paraît bien être, suivant l'expression du capitaine Carillet qui l'a décou-

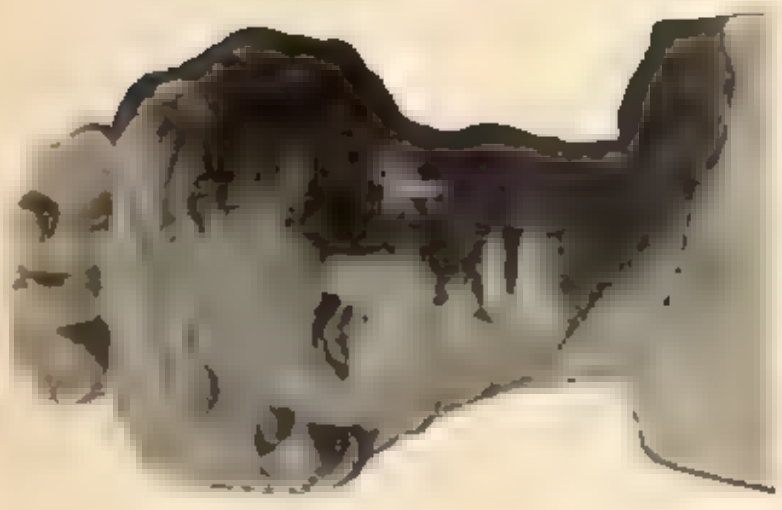
¹ *Monuments et Mémoires Fondation Piot*, tome XXV, p. 204, fig. 20, 8 et p. 223.

² Ce document a été soumis à l'examen de MM. Bénédict et Boreux, à qui nous sommes redevable de l'indication relative à la barque de Sokaris.

³ Cf. R. Dussaud, *Mission dans les régions désert de la Syrie moderne*, p. 444. Ce monument sera publié par M. G. Cozzanau dans *Syria*, 1924. Il sert de vignette à la couverture de *Syria*.



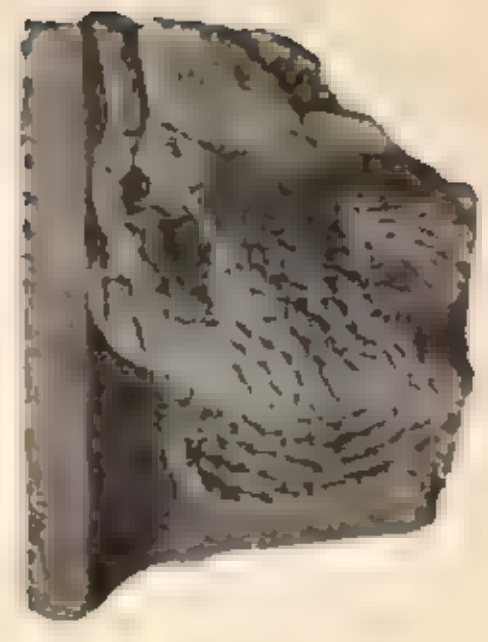
Fragment of a stele



Fragment of a stele



Fragment of a stele



Fragment of a stele



Fragment of a stele



1. Votives de basalte.



2. Statue du temple.



3. Figure féminine du temple.

verte, « la plus finie de toutes les pierres antiques actuellement connues du Djebel-Druze » (pl. XX, 1)⁽⁹⁾.

Cette statue, qui a été taillée dans la pierre noire et très dure du Hauran, est brisée un peu au dessus du genou. La tête manque, ainsi que le bras droit, qui était détaché du corps. Les ailes ont disparu également, mais le dos est creusé de deux cavités carrées dans lesquelles elles étaient implantées. Le bras gauche paraît être resté machévé ou avoir été traité sommairement et est collé au corps et orné de deux bracelets. Les doigts de la main sont phés de façon à rebouter un objet assez indistinct, ce qui paraît être un petit vase de forme ovale. La Ankolote préte à prendre son vol, le corps légèrement penché en avant, et son pied droit débordé un peu en deçà. Elle est vêtue d'une longue robe, que le vent ou le mouvement rejette en arrière, et qui se parait en une masse un peu lourde, destinée visiblement à servir de contre-poids au corps de la déesse. La tunique qui couvre la robe et descend jusqu'aux hanches est serrée à la taille par une ceinture dont les deux bouts forment un grand nœud très symétriquement disposé. La face antérieure a été traitée avec un soin particulier, non sans quelque recherche d'ailleurs, et avec le souci évident de laisser paraître à travers l'étoffe les seins et le ventre. Telle qu'elle est, la Nole de Chalyba produit dans l'ensemble une réelle impression de grâce que donnent bien rarement les monuments qui ont été signalés jusqu'à présent dans ces régions.

La statue de Charys-Shoubeih (pl. XX, 2). Nous remercions ici la communication faite par M. René Dussaud à l'Académie des Inscriptions, le 26 octobre 1923 :

M. le commandant Ferron a signalé au service des antiquités de Syrie, qui l'a communiqué à M. le Secrétaire général, la découverte d'une courtoise statue en basalte dans le bourg de Charys-Shoubeih, gros village druze au sud du Djebel ed Druze. Avant l'été, qui n'a déjà fourni un nombre remarquable de textes nabatéens et grecs, même le milliaire romain. Y compris la base, cette statue mesure 1 mètre 58 et représente un homme debout, les pieds nus, vêtu d'une tunique serrée à la taille par une ceinture et d'un himat ou cape couverte le bas du corps et dont les plis descendent sur le bras gauche.

(9) Le *prototypus* sur lequel la statue a été posée ne provenant pas de l'Asie, il n'est pas évident qu'il soit d'origine grecque. Selon M. Dussaud, *Asie*, p. 435-436, il paraît

être d'origine égyptienne ou de date assez récente. La statue a été achetée par M. Dussaud et est exposée au Musée de Constantinople et la version en bronze.

Le personnage tient une corne d'abondance dans le bras gauche, et une potère dans la main droite. Les cheveux longs sont ramenes derriere la tete et surmontes du colathos ou plutôt de la couronne musala particuliere aux statues de Tyche. Le visage à l'expression rude au nez l'gerement aigue, s'encadre d'une barbe abondante. L'utilisation de la pierre basaltique, la lourdeur de l'exécution, certaines particularites comme les yeux tres grands qui on retrouve sur d'autres têtes de la region attestent un travail local. Bien que la statue soit remarquablement conservee, on est assez embarrasse pour lui assigner une place dans le pantheon syrien de l'Auranitide et l'on ne peut emettre qu'une hypothese.

Le trait caracteristique de cette figure est de voir reporter sur un personnage masculin les attributs d'un statuif de Tyche qui est frequemment en Syrie la grande deesse locale Atarte ou Atargatis. Il nous fait chercher un dieu qui ait ete considere comme le protecteur des vites et en même temps un dieu agricole plus spécialement un dieu de la vigne puisque les grappes de raisin sont tres nettement mises en evidence autour de la corne d'abondance.

Or le dieu nabateen Dushares répond a ces conditions. Il est d'une part identifié à Dionysos et, de l'autre, il est le protecteur attitré des villes de l'Auranitide et de la Balanea. Il est notamment le fondateur de Sor-wes-ha-Son-ha qui a pris de lui son nom de Dionysios et M. Fuessaud developpe l'hypothese que notre statue representera l'Dushares en tant que gené et fondateur de Dionysios.⁽¹⁾

1^{re} Stele funeraire de Markia Flauta Marathie, âgée de 12 ans (pl. XX, fig. 3)

Paru les *inscriptions*, l'une provenant de Tafas et gravee sur une colonne, relate la construction d'un pont sous les invincibles empereurs Constat et Constance II, par le gouverneur Hieroclès. L'autre, de Tafas aussi, remonte au temps de Néron: il y est fait mention d'un gouverneur qui venait de prendre possession de la Province.

Tafas a produit également une tres belle patère en bronze, de 24 centimetres de diametre, et dont le fond est decore d'une scene mythologique.⁽²⁾

A 6 heures ou N.-O. de Hama, au village de Heit, on a decouvert une mosaïque byzantine de 4 m. sur 4. Elle est decoree, au centre, d'un fleuron triangulaire entouré des demis-cerclés noirs et rouges, juxtaposes, et elle porte une inscription de onze lignes qui nous apprend que deux pieux donateurs, dont un soldat, l'avaient offerte à « la très sainte église », mais le nom de l'église n'est pas mentionné.

(La suite.)

CHARLES VIBELLEAUD

⁽¹⁾ Voir *C. R. Acad.*, 1933, pp. 297-401.

⁽²⁾ Sera publiée ultérieurement dans *Syria*.

UNE FORMULE ÉPIGRAPHIQUE DE LA CÉRAMIQUE ARCHAÏQUE DE L'ISLAM

PAR


S. FLI RY

La céramique musulmane des premiers siècles était presque inconnue. Il y a quelques années. C'est le grand mérite du regretté Maurice Perard d'avoir ouvert, par sa publication monumentale, un champ de travail aussi nouveau que fécond aux études d'art et d'archéologie musulmanes. Les documents si variés que *la Céramique archaïque de l'Islam* nous présente ne forment pas seulement la base indispensable pour l'étude de la céramique en général, mais ils contiennent aussi les premiers essais d'un procédé décoratif, qui caractérise les manifestations artistiques de tous les pays musulmans et leur impriment une unité idéale. Cette unité, qui existe malgré la nature différente des pays et des races qui ont subi l'influence de l'Islam, se manifeste dans le décor épigraphique.

Perard a consacré tout un chapitre à l'épigraphie de la céramique archaïque. Il insiste à bon droit sur l'importance de ce genre d'études. Avec un bel enthousiasme il a entrepris cette tâche aussi difficile que nouvelle, en se proposant modestement d'attirer l'attention des spécialistes arabisants sur ces matériaux nouveaux et de faire naître d'intéressantes controverses.

Si il s'agissait de textes difficiles dont le déchiffrement demande tout l'appareil compliqué de la langue arabe, on devrait en laisser l'étude aux arabisants. Mais il me semble qu'au point de vue épigraphique les petits textes céramiques n'ont pas beaucoup de valeur et qu'il faut plutôt souligner l'intérêt artistique qu'offre la graphie variée de mots identiques plus ou moins insignifiants. Très souvent il ne s'agit que de quelques lettres ou syllabes qui n'ont aucun sens. Beaucoup de potiers illettrés s'en sont servis sans les comprendre pour le remplissage des espaces vides ou pour imiter des textes épigraphiques. Le meilleur exemple de ce genre nous est offert par le mot *Isahibih* («à son possesseur») qui,

mal compris, fut dénombré dès sa première apparition dans la céramique archaïque de l'Islam. Nous en parlerons plus bas.

On ne saurait contester la justesse de cette remarque générale que les inscriptions des différents types de céramique musulmane apparaissent les mêmes dans l'ensemble et que, dès le début de l'Islam, certaines formules épigraphiques sont déjà fixées. On n'aura nullement besoin d'en chercher l'origine sassanide¹. Le mot *q*, on l'emploie du plus souvent dans les inscriptions céramiques des premiers siècles de l'hégire aussi bien que dans celles des époques postérieures est  *baraka* (bénédiction). Il est bien probable que ce terme d'origine semitique très ancienne est connu des tribus arabes avant qu'elles soient parties pour la conquête, et qu'avec la langue du Coran « la bénédiction d'Allah » employée dans un sens religieux ou magique, fut bientôt familiarisée aux nouveaux convertis. Inscrite sur les armes et les ustensiles de ménage la *baraka* musulmane fut répandue dans les provinces les plus éloignées.²

Analysons maintenant quelques types de *baraka* dans la céramique archaïque, pour nous rendre compte des variations que les caractères arabes ont subies au cours des siècles dans les différentes provinces.

Nous trouvons la formule complète sur un bol émaillé à lustre métallique de la collection Kheikhan, qui est actuellement déposé au Victoria and Albert Museum à Londres (pl. XXI, XXII)³.

Le centre du bol est occupé par un personnage assis, dont le visage, la coiffure et le costume correspondent exactement à ces types primitifs, presque barbares que Potard a signalés sur la céramique lustrée du premier style.⁴ Le décor épigraphique est reparté assez régulièrement sur le fond blanc, entre le personnage et le bord peint en festons de couleur olive clair et foncé. En haut à droite un peu isolé, nous voyons le mot principal *baraka* (bénédiction), en bas, séparé par les pieds du personnage *لصاحبه* « à son possesseur ». La même formule est répétée sur le côté gauche, formant comme un bandeau décoratif. Sur l'interprétation de ce décor épigraphique il ne peut y avoir aucun doute,

¹ Cf. loc. cit. p. 180 la remarque sur « *q* » *q* » et le mot correspondant *توكّل* « confiance ».

² Notons en passant la belle sculpture en pierre de l'an 547 de l'hégire, à Taragona, qui porte l'inscription : « la bénédiction d'Allah au serviteur de Dieu Abd er-Rahmân ».

³ M. Kheikhan a bien voulu me permettre de publier cette pièce et M. D. Hackham m'en a obligeamment fait procurer deux photographies.

⁴ Cf. loc. cit. p. 158 et pl. LXIV sury.



Fig. 1. Fragment of a ceramic vessel, from the Victoria and Albert Museum, London.



[6] H. STEGEMANN, *Die Zahlentheorie*, (Verlag von August Mülver in London).

bien que le style de ces caractères couthiques écrits au pinceau soit assez libre. On notera les petites différences entre les quatre *ha* finals¹ et les deux *kaf*. Le petit fleuron qui surmonte les *zaf*, se rencontre souvent dans la céramique de cette époque. Jetons encore un regard sur le revers de notre bol (pl. XXII) avec ses cinq compartiments limités par des lignes droites. Leurs cercles concentriques remplis de cercle et contournés d'un assemblage de gros points et de petites lignes plus ou moins incurvés ont été aussi signalés par l'épigraphiste par plusieurs représentants de cette espèce de céramique. Plus rares sont les motifs lancéolés qui semblent jetés au hasard sur deux des compartiments. Mais ce qui nous intéresse le plus c'est le mot *baraka* au milieu du cercle formé par le pied du bol. Ici les lettres *ra* et *ha* sont écrites d'une manière plus cursive, le *za* n'a pas le crochet final et la hampe verticale du *ha* est incurvée. Le motif à trois lobes qui surmonte le *bâf* ne sert qu'à remplir le vide de la partie supérieure.

Les cercles des pieds de vase émaillés sont souvent décorés de *baraka* jusqu'au commencement de l'époque fatimide. On y trouve parfois même la formule entière que nous avons relevée à l'avant du bol de la planche XXII. Sur la figure 1 *بركة صاحبه* « benédiction à son possesseur » est écrit sur trois lignes superposées, parce que le petit cercle ne se prête pas à la graphie arabe. Ainsi l'expression *لهذه* (*hazihidha*) « à son possesseur » est couquée en deux.

Ce démembrement d'un mot très fréquemment employé dans le décor épigraphique a eu des conséquences bien remarquables. Les potiers illettrés qui copiaient des inscriptions sans en comprendre le sens traitaient les deux motifs d'un seul mot comme deux mots différents — et les combinaient avec d'autres. On peut donc s'attendre à rencontrer nombre de documents céramiques avec des inscriptions qui n'ont aucune valeur épigraphique. Des exemples typiques de ce genre se voient, loc. cit., sur les plinthes CXXI et CXXII. Le

¹ Le premier *ha* final qui n'a que du bouc et forme un dessin répandu dans les arabes primitives. Parce qu'il ressemble à un *lam* Piquet a souvent lu *توكّل* au lieu de *بركة*. Je n'ai levé *توكّل* qu'une seule fois sur la planche CXXIV.

² Cf. l'épigraphiste, op. cit. CXXIII, 2 et les remarques dans le texte, p. 184.

³ Il est vrai que les lettres *ص* avec d'autres peuvent donner quelquefois l'air de *ص* par exemple dans ce groupe *ص* ne peut être lu *ص* *اصل*, parce qu'il est toujours écrit de la même façon : *lam*, *pad*, *alif*.

gobelet de la planche CXXVII, 3 (cf. fig. 2) appartient aussi à ces documents pseudo-épigraphiques. Le premier groupe de lettres en haut **لعل** ne veut rien dire par lui-même. La raison pour laquelle les céramistes ont employé de préférence ces lettres est claire: les deux hampe's verticales de **lam** et **alif** forment



fig. 1



fig. 2

avec le **sad**, au milieu, un ensemble décoratif qui se prête aisément à des emplois très variés.

Il semble que les artistes musulmans aient remarqué très tôt les éléments purement décoratifs que l'écriture arabe leur offrait. Sous ce rapport le fragment céramique reproduit sur notre planche XXIII, 1 est bien précieux¹⁰. Le céramiste qui a créé ce décor graphique a probablement souvent vu la formule de bénédiction écrite à la manière de fig. 1 et, frappé par la symétrie du groupe de lettres au milieu, il l'a employé isolément. À la place du fleuron sur le dos du **sad** il a mis un triangle de petits points, surmonté d'une tache plus grande puis ajouté encore quatre taches vertes, qui coulent dans le brun des lettres.

Quand on se demande si le groupe de lettres sur notre fragment a une signi-

¹⁰ Il est entre au musée de Bâle, il y a un an, avec une collection de 600 fragments trouvés en Égypte. Parmi les centaines de fragments fatimides examinés à Bâle à Londres et à Paris, je n'ai rien trouvé de pareil. Quant à la technique, notre pièce appartient à

la céramique égyptienne et syrienne. Le pied en cercle est très bas et sans émail. Les lettres jaunes = vert foncé dans certains cas, brun-rouge, les quatre taches sont d'un vert émeraude. Diamètre: 11,5 cm. Le fragment late probablement de l'époque abbasside.



FRAGMENTARY

M. A. B. 176 (M. B. 176) K. 176

tion purement décorative il ne faut pas oublier que l'homme primitif et illettré a, de tout temps, considéré les signes graphiques comme une chose mystérieuse, douée de vertus magiques¹. Il est donc bien probable que notre ornement graphique a gardé un sens religieux ou magique en raison de son origine.

Quant aux autres emplois de **لع** on les trouvera dans le chapitre épigraphique de Pézard sous la rubrique **أصل** : « La bordure composée de **لع** répété indistinctement nous intéresse tout spécialement et **لع** et **للع** et **للع** parce qu'elles l'évolution de l'écriture vers le décor s'accuse le plus nettement » (Karabouck²). Je signale une bordure tout à fait analogue à la nôtre³ mais le dénombrement du mot **ألم** appartient à une époque beaucoup plus récente que celui de **ألم** (ألم).

Revenons aux variantes de la formule *baraka* dans l'ouvrage de Pézard, pour en rapprocher quelques documents épigraphiques de date certaine, qui ont été publiés dans *Syria*.

Au point de vue paléographique, l'inscription de souhats sur la grande vasque de la planche XXVIII (cf. fig. 1 A, B) mérite d'être mentionnée en premier lieu. On notera que la plupart des lettres sont agrémentées de motifs floraux : de demi-palmettes et de fleurons à trois lobes. Les terminaisons allongées de **ra** et **na** (fig. 3 A) suivent étroitement les corps des lettres et finissent au bord supérieur en trois lobes dont l'un s'épanouit en demi-palmette. La terminaison en archesque des lettres doit être soulignée en premier lieu. Les mêmes demi-palmettes se retrouvent dans le mot **ألم** « à son possesseur » (fig. 3 B).

Nous sommes donc en présence d'un véritable contigue fleuri. Et peut-être s'agit-il du plus ancien représentant de ce genre d'écriture qui ait été trouvé jusqu'à ce jour. Un autre détail important pour l'histoire de l'écriture contigue est encore à signaler : le *kif* de *baraka* (fig. 1 A au milieu) ne présente pas la

¹ Cf. E. DODD, *Myth and Religion in Africa du Nord*, p. 145 suiv.

² Cf. *ibid.*, p. 185. La bul. de M. de Lottin et pl. LII. Il n'est pas dans cette catégorie.

³ Cf. I. KARABOUCK, *Die Bedeutung der Arabischen Schrift für Kunst und Gewerbe des Orients*, Nürnberg 1877, p. 44.

⁴ Quant à la plaque de revêtement de la planche LII que Pézard fait remonter au VIII^e siècle je ne crois pas qu'elle puisse être antérieure au X^e siècle.

⁵ Dessinée d'après une photographie que Pézard m'avait envoyée pour l'analyse paléographique.

forme commune à deux traits parallèles, mais le type tressé. Or, on sait que le coudique tressé a pris un essor rapide et brillant dans les provinces musulmanes de l'Ist et l'on ne s'étonnera plus de trouver les produits étranges de ce



FIG. 1

style d'écriture des les ^x et ^{xv} siècles au bord de la mer Caspienne ¹⁰ et dans l'île de Zanzibar ¹¹ quand on sait que les lettres tressées étaient déjà employées dans la céramique archaïque de l'Islam en Perse ¹².

Si la date que Pezard a proposée pour la vasque trouvée par M. E. Vignot a été et est prouvée, le coudique fleurirait remonterait à la fin du ^x siècle J. C. ou à la première moitié du ^{xii} l'absence de matériaux de comparaison qui appartiennent à la même série céramique (cf. *loc. cit.*, p. 80) on n'en saurait établir la chronologie exacte en se fondant sur la seule parographie. La plus ancienne inscription datée qu'on puisse rapprocher du coudique fleur de la céramique archaïque a été publiée en partie dans la revue *Syria* tome II (1921, pl. XXXIV). La stèle du Marquis qui date de l'an 213 de l'hégire présente des éléments décoratifs qui sont apparentés à ceux que nous venons d'étudier : les crochets des *ha* se terminent en demi-fouilles et les lettres sont agrémentées de palmel-

¹⁰ Cf. l'inscription de Bâlkân datée de 411 H. *Syria* 1921, pl. VI, p. 54 suiv. et *Islamische Schriftbänder*, pl. XIV.

¹¹ Cf. *The Kufic Inscriptions of Zanzibar*, Mosque, Zanzibar, 500 H. *Journal of the Royal*

Asiatic Society, April 1922, pl. V, p. 257 suiv.

¹² J'ai trouvé un type du même genre sur une tesselle provenant de l'Asie Centrale, qui appartient au Victoria and Albert Museum n° 85-18906 (cf. fig. 4).

les, un *nom* et un *qr* se penchaient en arabesque et des rosaces polylobées meublent parfois le champ épigraphique. Il est vrai que les terminaisons des lettres *ra* et *qam* y montent pas encore au-dessus de la ligne de base de l'écriture, sous ce rapport le contour fleuri de la figure 3 est beaucoup plus développé que celui du Mequas. Même les inscriptions de la mosquée d'Un Touloun, qui datent de la seconde moitié du ix^e siècle, ne représentent qu'une écriture fleurie très simple¹⁰. Nulle part on n'y trouve des lettres analogues aux *ra* et *qam* de la figure 3. Je n'oserais donc pas affirmer que le contour fleuri ait déjà existé à la fin du viii^e siècle, mais le fait n'en est pas moins certain que la vasque de Rey constitue un des plus anciens documents de ce genre d'écriture.

Quant au contour tressé on pourra corriger les remarques faites dans la revue *Syria* sur la chronologie de ce style d'écriture¹¹. Le *kaf* tressé de Rey est, sans aucun doute, bien antérieur à l'an 1000. Au sujet de la provenance des caractères tressés, on constatera que Rey est sur la ligne de marche du contour tressé, esquissée dans l'analyse de l'inscription de Radkan¹².

Il me semble de plus en plus certain qu'on trouvera le point de départ de ce genre d'écriture à l'extrême frontière orientale des pays de l'Islam. Il était répandu en Afghanistan à en juger d'après les premiers documents épigraphiques que M. Godard m'a envoyés tout récemment de Chazma. Et l'hypothèse que l'Asie Centrale a vu naître, pour sa part, la variation des caractères arabes est appuyée par plusieurs fragments céramiques de Samarkand qui sont entrés dans les musées de Londres et de Paris. La



Fig. 4

¹⁰ Cf. *Syria*, 1921, p. 237 et note 2. M. A. Lippman a bien voulu m'envoyer plusieurs photographies de la mosquée d'Un Touloun, elles confirment mes remarques sur les inscriptions de cette mosquée.

Le mot *baraka* du petit ustensile de pierre,

provenant des fouilles de la mihrab J de Mequas à Samarret, Paris, 1921, p. 11, fig. 2, est resté le même style de la première époque du décor épigraphique fleuri.

¹¹ *Syria*, 1921, p. 59 en haut.

¹² *Ibid.*, p. 54 et 55.

figure 3¹⁰ en donne un spécimen bien remarquable. Les deux bordures ornementales qui limitent l'inscription, de même que les caractères serrés sur la ligne de base de l'écriture, nous permettront de faire remonter ce fragment céramique au ix^e siècle.

La tendance décorative qui a présidé à l'évolution de l'écriture en Perse s'accuse encore plus nettement dans un autre document céramique attribué au viii^e siècle de l'hégire. La figure 3 en reproduit le premier et le dernier mot.²



Fig. 3

Au lieu du *butrapu* de la figure 3 A, on trouve ici une hampe longue, qui se termine en biseau au bord supérieur du bandeau; la queue du ra prend une allure très dégagée et les terminaisons des *nas* fig. 3 B, entre les mots de souhait, présentent le contour de ce mo-

tif en arc qui est si répandu dans les inscriptions cunéiformes à partir du xi^e siècle. Les vides entre les lettres sont meublés de rinceaux auxquels se rattachent des motifs végétaux difficiles à préciser. On constatera que l'artiste qui a fait cette inscription, ne s'est pas occupé de la facture du détail. Il n'a pas même calculé la longueur de son petit texte, et arrive au dernier mot *مناجاة* il a dû quitter la ligne d'écriture et placer la suite du mot au-dessus de la première. Les petites lignes tracées dans le *sa* indiquent encore son essai de faire entrer tout le mot dans la ligne de base (fig. 3 A, à droite). C'est en partie à cause de la négligence de l'artiste que l'inscription en question semble plus archaïque qu'elle ne l'est en réalité. Tout en reconnaissant l'avancee

¹ Calkin d'un croquis fait dans la Victoria and Albert Museum.

² Cf. *loc. cit.* pl. LX, et page 185.

de la Perse sur les autres provinces de l'Islam dans l'évolution de l'écriture, on ne peut pas attribuer le bol de la collection de M. A. Kann à une époque antérieure au x^e siècle. Son décor épigraphique fait plutôt penser aux inscriptions du x^e siècle.

Encore un dernier spécimen de *baraka* (fig. 6)¹⁰, qui appartient à la céramique archaïque à décor peint, provenant de l'Asie Centrale¹¹. La figure 6 donne la moitié de l'inscription d'un couvercle de vase, rapporté par la mission Dieulafoy de Susse. Les mots du souhait « *بركة و عطفه* » : « *benediction et prospérité* ». C'est l'absence de motifs floraux qui caractérise le décor épigraphique de ce couvercle de vase. A la place des rinceaux on ne voit qu'un simple semis de points, qui suit de plus ou moins près les contours des groupes de lettres. Les éléments graphiques formant le principal décor du champ à remplir, les queues de lettres y jouent un rôle prépondérant. Celles des *ra* et des *war* présentent une forme que nous n'avons pas encore rencontrée dans la céramique archaïque. Elle fait sa première apparition au Caire dès le début de l'époque fatimide¹² et se trouve fréquemment dans les inscriptions d'Amida du x^e siècle¹³.



FIG. 6

celui-ci est entré au musée des Arts Décoratifs.

Dans les inscriptions de la mosquée d'el-Azhar il n'y a que le nom final auquel se rattache un demi-cercle qui est surmonté d'une hampe droite.

¹⁰ Cf. loc. cit., pl. XLIII, fig. 1, p. 187, en haut.

¹¹ Cf. les remarques de Pézant sur l'école dite du Turquestan, loc. cit., p. 140. Samarkand doit avoir été un centre de fabrication, à en juger d'après la belle série de fragments céramiques que Major W. I. Myers a trouvés à cet endroit et donnés au Victoria and Albert Museum en 1898. Dernièrement une collection du

même genre est entrée au musée des Arts Décoratifs.

¹² Dans les inscriptions de la mosquée d'el-Azhar il n'y a que le nom final auquel se rattache un demi-cercle qui est surmonté d'une hampe droite.

¹³ Cf. Syria, 1920, pl. XXIII, XXIV, XXV, et XXXVII.

On notera le *kaf* archaïque dans le mot *baraka* (fig. 6 a droite), la forme plus récente à coté de *exgne* semblable au *jā* du mot suivant, se prêterait tout naturellement à meubler la zone supérieure de l'inscription. L'autre fait qui caractérise le style de cette inscription de souhaits mérite une observation particulière. La ligne droite de l'écriture — qui est de rigueur dans les anciens documents cooptiques, n'est pas observée — le *kaf* et le *ha* de *baraka* sont joints par une mince ligne incurvée et l'attaque du *ha* dans le mot *ghibaa* est arrondie. Peut-être s'agit-il ici d'une première tentative d'introduire l'arc de liaison dans la ligne de base.

Il serait intéressant de suivre le développement du mot *baraka* dans les différentes provinces à travers les siècles. Une pareille étude démontrerait le grand parti que les artistes musulmans ont tiré de ce souhait classique, mais elle dépasserait de beaucoup le cadre de cet article.

Jetons encore un coup d'œil sur quelques variantes de *baraka* qui ont été trouvées en Egypte. Elles méritent une attention particulière, parce qu'elles proviennent du Caire qui, pendant des siècles, a été un des centres d'art les plus importants dans le monde musulman.

Le plus ancien représentant de *baraka* se trouve sur la figure 7 A⁽¹⁾. Quant au décor et à la forme des caractères il rappelle la figure précédente. Les compartiments, meublés de lignes incurvées et de petits tronçons⁽²⁾, qui épousent plus ou moins les contours des lettres, la queue du *ra* et le col raide du *kaf* nous permettent d'attribuer ce fragment au V^e siècle J.-C. Le fragment de la figure 7 B⁽³⁾ — par contre, ne peut être antérieur au milieu du XII^e siècle, s'il est d'origine égyptienne. Les petits motifs floraux qui agrémentent le marbre plat, dont la figure 7 B donne la moitié, sont trop insignifiants pour en tirer une conclusion chronologique, il n'y a que la forme des lettres qui puisse servir à ce but. Or, on sait que les lampes brisées en céramique et suivant le bord supérieur du bandeau — au si que les petits arcs placés obliquement dans les lampes verticales, n'apparaissent au Caire que vers la fin de l'époque fatimide. En

⁽¹⁾ Cf. *La Céramique Égyptienne de l'Époque musulmane* Frobenius S. A. Hild 1933 pl. 17.

⁽²⁾ L'a. trouve le même décor sur un fragment de Samarra qui appartient au British Museum.

Cf. *loc. cit.* pl. 17 en haut à droite بركة

⁽³⁾ Au point de vue épigraphique il est à noter que les simples souhaits s'enrichissent de « parfait, éternel, etc. » au cours du temps.

déterminant la date des fragments céramiques trouvés en Egypte il faut toujours tenir compte de la possibilité de l'importation ou de la présence d'ouvriers étrangers dans la capitale fatimide. Si, par exemple, la *baraka* de la figure 7 B était peinte par un céramiste d'Amala, elle pourrait remonter au commencement du x^e siècle.

Dans la faïence à lustre métallique à laquelle appartiennent les fragments A et B nous trouvons une grande variété de souhaits ou formules pieuses. Le mot *el-younn* « la bonheur » y semble tenir une place plus considérable que *baraka*. C'est d'autant plus remarquable que M. G. Marcais a déjà signalé l'importance de la formule *el-younn* dans la céramique de la Qal'a des Beni Hammad du x^e siècle : elle « semble être devenue une sorte de cliché des faïenciers de la Qal'a ». Peut-être a-t-elle été apportée par un même courant oriental au Caire et à la Qal'a¹².

Notre planche XXXI, 2² donne un des types les plus élégants de la formule *el-younn*. Il peut être attribué au x^e siècle. Quant au style des caractères et des rinceaux, ce fragment se rapproche beaucoup d'une coupe fatimide reproduite dans le *Manuel d'art musulman* II¹³ et d'unesson de ma collection, publiée



Fig. 7

¹² Cf. G. MARCAIS, *Les Poteries et Faïences de la Qal'a des Beni Hammad*, p. 23 et pl. XV.

¹³ Dans la collection de fragments céramiques provenant des fouilles d'Afrasiab. Avec une notice qui lui est donnée au Musée des Arts

Decoratifs par M. H. KRAFFT j'ai trouvé d'autres représentants de la formule *el-younn* (D. 45 9101 et D. 46 9102).

Ce fragment appartient au Musée de Bâle.

¹⁴ Cf. G. MARCAIS *loc. cit.* fig. 243.

dans la *Céramique égyptienne*. La repartition du champ épigraphique en deux zones, dont l'une est réservée aux lettres basses et l'autre aux rinceaux et aux hampes de l'arcade, donne à la petite inscription céramique sa note spéciale.

La formule *baraka* est employée de préférence dans un genre céramique moins coûteux et d'une apparence plus modeste que celui de la faïence lustrée : la céramique à décor grave sous couverte vitreuse. Si ce genre était réservé en premier lieu à l'usage des gens illettrés du peuple, on comprendra que le décor épigraphique y joue un rôle très restreint et que la simple formule *baraka* y prédomine⁴¹. C'est encore le mérite du regrette P. zard d'avoir signalé, pour la première fois, le grand nombre de déformations ou de simplifications décoratives de *baraka* dans la céramique à décor grave⁴².

Les figures 8, 9 et pl. XVIII, 1 donnent trois types de ce genre caractéristiques de l'époque fatimide, qui diffèrent considérablement l'un de l'autre quant à la forme des lettres et des motifs ornementaux. Les hampes lisses de *ba* et *ha* (fig. 8⁴³) et la forme précise des motifs floraux, qui entrent dans la composition du cercle, témoignent d'un goût décoratif qui apparente ce décor épigraphique à celui des inscriptions fatimides du XI^e siècle. Le col du *haf*, cependant, qui est agrémenté du motif en arc et termine en rinceau, fait penser plutôt au XII^e siècle⁴⁴.

La *baraka* de la figure 9⁴⁵ accuse une facture technique plus primitive que celle de fig. 8, mais la sûreté de main avec laquelle les lettres sont tracées, n'en est pas moins remarquable. Notons avant tout les hampes biseautées des caractères, celle du *ba* est agrémentée d'une volute tournée en haut et celle du *ha* d'une autre tournée en bas. Ces hampes à volutes aussi bien que les lignes incurvées qui meublent les vides du fond sont de petits faits significatifs

⁴¹ Cf. loc. cit., pl. 31 à gauche.

⁴² En composant les planches de la *Céramique Égyptienne* avec M. Aly Bey Bahgat, nous n'avions à notre disposition que les cinq fragments à décor épigraphique reproduits à la planche 60. Trois de ces fragments donnent le mot *baraka*. Qu'on compare à ce sujet les 22 documents analogues de la céramique lustrée des planches 17-32.

⁴³ Cf. loc. cit., p. 188 suite. On trouvera un

exemple de ce genre dans la *Céramique Égyptienne*, pl. 60, en bas à gauche.

⁴⁴ Cf. la *Céramique Égyptienne*, pl. 60, en haut à droite.

⁴⁵ Le Victoria and Albert Museum possède un fond de bol de ce genre c. 1075-1091, que j'attribuerais volontiers au XII^e siècle.

⁴⁶ Cf. loc. cit. pl. 60 d'al. J'ai bichané les caractères de la figure 9 pour les distinguer clairement des ornements du fond.

qui nous rappellent l'origine étrangère du genre céramique à décor gravé¹⁾. L'esprit conservateur qui a présidé à l'évolution de l'écriture cursive en Égypte a préféré les lampes simples à celles de forme compliquée jusqu'à la fin de l'époque fatimide. On est donc autorisé à croire à une influence de



Fig. 8



Fig. 9

l'étranger des qu'on rencontre des critères paléographiques tels que la figure 9 nous les présente.

Le dernier représentant de *buraka* (pl. XVIII, 3¹⁾, qui appartient à la collection de M. R. Korchin, semble avoir été très en vogue dans la céramique égyptienne, à en juger d'après les fragments du même genre qui sont entrés dans les musées européens. Et cela se comprend. L'heureuse opposition des lettres vigoureuses et des ornements fins fins et touffus qui ne laissent aucun vide dans le fond prête un charme tout particulier à ces derniers produits de

¹⁾ Déjà dans la céramique de Samarra du IX^e siècle, il y a toute une série qui est caractérisée par l'emploi des motifs à volutes. Cf. F. Sauer, *die Kleinfunde von Samarra*, la revue *Islam*, V, pl. 2, fig. 4. Grâce à l'obligeance de M. R. L. Hobson, j'ai pu étudier plusieurs fragments décorés de volutes d'une apparence tout à fait chinoise. Il serait fort intéressant de faire une étude détaillée des éléments décoratifs que les différents courants venus

de l'Extrême-Orient ont laissés dans leur parcours à travers les provinces musulmanes dès les premiers siècles de l'égire jusqu'à la basse époque mamelouke pourrait suivre l'influence profonde que la Chine a exercée sur la céramique de l'Islam.

²⁾ Je dois la photographie à l'obligeance de M. Raymond Koeboe qui a bien voulu me permettre de travailler dans sa remarquable collection de documents céramiques.

l'époque fatimide. En regardant de près les rinceaux et les motifs floraux, on constatera peut-être une certaine dégénérescence des formes classiques, mais elle ne fait pas tort à l'effet esthétique de l'ensemble. Au contraire, elle nous fait penser à la valeur de la formule *baraka*, qui reste immuable, bien que le décor qui l'entoure change et dégénère⁽¹⁾.

Après cette petite note sur *baraka*, il ne sera pas nécessaire de souligner encore une fois l'importance des formules de souhaits, universelles dans la céramique ainsi que dans tous les autres domaines de l'art musulman.

Ces documents épigraphiques dont l'art et l'archéologie ont tiré si peu de profit dans le passé prendront un intérêt scientifique de tout premier ordre, quand ils seront bien analysés et classés l'après leurs formes et leur contenu, car n'oublions pas que c'est le décor épigraphique qui distingue, avant tout, l'art de l'Islam des autres arts du monde.

Tous les travaux de ce genre devront utiliser les matériaux que le regrette Pozard a rassemblés dans la *Céramique archaïque de l'Islam* et sa mémoire restera ainsi attachée aux études du décor épigraphique de l'art musulman.

S. FLUKT.

⁽¹⁾ Cf. la *Céramique Égyptisane*, pl. 90, 1-3.

BIBLIOGRAPHIE

British School of Archaeology in Jerusalem. Supplementary Papers I, 1923. Index of hittite names. Section A. Geographical. Part I. Collated and edited in collaboration with the Director by L. A. MAYER with notes by J. GARSTANG. Issued by the Council at 2 Hinde Street, London, gr. 8°, 54 p.

Cette première partie d'un ouvrage qui comprendra tous les noms propres hittites, contenant les noms géographiques tirés des textes de Boghaz-keui déjà traduits. Puisqu'il s'agit de matériaux d'étude, les auteurs ont indiqué toutes les variantes de chaque nom, qu'elles proviennent réellement du texte hittite ou de la transcription des traducteurs (par exemple Ha-ad-ti, Ha-at-ti). De même les noms ont été reproduits à tous les états grammaticaux où ils ont été rencontrés (par ex. Ha-ad-tu-sa, Ha-ad-tu-shi). De cette façon il est possible de vérifier les terminaisons casuelles et les suffixes indiqués par Hrozný, Friedrich, Ferrer et Sommer (par ex. Ha-ad-tu-sha, Ha-ad-tu-sha-an, Ha-ad-tu-sha-as, Ha-ad-tu-sha-ah-sha, Ha-at-tu-shu-mi-asu).

La partie critique est due à M. Garstang, dont les travaux sur les Hittites sont autorisés. Il a proposé une identifica-

tion de la plupart des localités citées par les textes hittites. On voit ainsi que beaucoup de noms géographiques de l'Asie Mineure ont peu changé soit à l'époque moderne, soit durant l'antiquité classique. La comparaison met en lumière les règles qui président aux changements de consonnes dans ces noms passant d'une langue à une autre. C'est ainsi que l'État d'Arriawa (d'où proviennent des lettres de la trouvaille d'El-Amarna), qui s'étend de la Cilicie à la Lycie incluse, comprenait à l'ouest les districts de Kawaša (devenu Khabbas) et de Miras (Milyas) avec les villes de Wiyannawanda (Oenandos) et plus à l'est les villes de Hapalla Caballa, Udu (Hyde), Tuwana (Tyana).

L'ouvrage est conçu d'une façon très pratique. À côté du nom géographique se trouvent ses diverses transcriptions. Une abréviation indique s'il s'agit d'une ville, d'une montagne ou d'un fleuve. En regard se trouvent les références, en même temps qu'un signe conventionnel indique l'époque des textes qui ont cité ces noms. MM. Mayer et Garstang distinguent trois périodes : 1° primitive; du début, c'est-à-dire de l'époque de Sargou l'Ancien (2830 environ) jusqu'à Mourshili I^{er}, le conquérant de Babylone (1625); 2° moyenne, qui comprend Telabinnah et va jusqu'au

xv^e siècle; 3^e tentative de Shubbuliuma (environ 1400 à la chute de l'empire hittite d'Asie Mineure vers 1200).

Comme on pouvait s'y attendre, certains noms hittites trouvent leur équivalent dans les tablettes sémitiques de Cappadoce qui datent de la seconde moitié du troisième millénaire. Ces tablettes proviennent de Césarte qui répond au site de l'ancienne Mazaca. Les villes auxquelles ces tablettes font couramment allusion sont donc de cette région. Telles Kamah (qui doit être toute proche, si ce n'est la ville même des tablettes cappadociennes), Durashhatin (à assimiler, je pense, à Durashhanda = Durshatanda) Durash seul n'existe pas; j'ai rectifié cette mauvaise lecture dont je suis responsable (!). Wushshushana. Je proposerai deux identifications nouvelles. Shalatiwana qui se trouve dans les textes hittites de la première période doit être le Shaladnar, Shaladuwan des tablettes de Cappadoce, et Zalpa, de même période, trouve peut-être son équivalent dans Zaniba de la tablette cappadocienne du British Museum, nom qui peut être géographique l'après le contexte, aussi bien que nom propre de personne.

Une excellente carte de la frontière de l'Est de l'empire hittite à l'époque des tablettes de Boghaz Keui (seconde moitié du troisième millénaire) termine le volume. Cette carte, qui appellera peut-être des corrections de détail, donne dans ses grandes lignes des indications qu'on peut juger définitives. On y voit le tracé des routes partant d'Hattushash, la capitale, l'une par le Nord, l'autre par le Sud, pour venir rejoindre Malitash (Malatya), tron-

çons de la grande route du Nord de l'Asie Mineure qu'Hérodote a connue sous le nom de Route Royale. Les États frontaliers de l'empire hittite de Boghaz-Keui seraient ainsi identifiés en parlant de Hatti Cappadoce: Kizuwadna (Pontus), Harri (Arménie), Gashga (petite Arménie), Arzawa (la grande Cilicie).

Lorsque cet ouvrage sera terminé, il constituera un précieux instrument de travail et une remarquable contribution aux études hittites.

G. CONTENAU.

PAUL DUBOIS. — L'emploi métaphorique des noms de parties du corps en hébreu et en akkadien. Un vol. in-8° de 183 pages. Paris, Caluda, 1923.

Le savant assyriologue qui dirige aujourd'hui l'École d'études bibliques à Jérusalem, poursuit dans un domaine limité, mais aux acceptions riches, une étude comparative des mots et de leur emploi plus ou moins métaphorique en hébreu et en akkadien — ce dernier terme a l'avantage de comprendre l'assyrien et le babylonien. Ce travail minutieux aboutit à des résultats intéressants que nous ne pouvons exposer ici. Nombre de passages bibliques s'éclairent par la comparaison avec les passages similaires de la langue akkadienne. Nombre de termes y trouvent une précision nouvelle (!). Citons cette conclusion assez inattendue sous la plume d'un assyriologue: « Dans l'état de nos connaissances, il est clair que la comparaison entre l'hébreu et l'akkadien fait toucher du doigt jusqu'à quel point l'imagination hébraïque l'empor-

(1) Dans *La Glyptique syro-hittite*, p. 9-10.

(2) Ainsi p. 25, l'auteur établit que le trône de Salomon était décoré de têtes de taureau.

l'est sur celle des Babyloniens et des Assyriens race positive et réaliste ».

Le travail de P. Dhorme, important déjà au point de vue lexicographique, pourrait être utilisé par l'historien des religions comme le meilleur recueil de renseignements sur l'« animation » de la nature. Les expressions qu'il relève n'étaient pas toujours, primitivement du moins, des métaphores, c'était l'expression de croyances naïves, mais réelles. La lune était vraiment conçue comme l'« œil des cieux »; la terre était vivante, c'est pourquoi elle entr'ouvre la bouche pour engloûtir les humains dans son ventre. Le fleuve vit parallèlement et la nature entière, de la même vie que l'humain.

R. D.

GUSTAVE A. EISEN. — *The Great Chalice of Antioch on which are depicted in sculpture the earliest known portraits of Christ, Apostles and Evangelist*. Deux vol. 43 cm. 6 x 36 cm., de x et 104 pages l'un, de 60 planches l'autre. New-York, Kouchnakji frères, 1923. Prix 150 dollars.

Cette magnifique publication décrit et reproduit sous toutes ses faces, en grandeur naturelle et en agrandissement, le beau calice découvert à Antioche en 1910, dont Syria (1921, p. 81) a déjà donné une vue avec un commentaire de M. Charles Dahl (1).

L'intérêt de ce monument n'est pas en question, non plus son authenticité, mais

simplement la date. M. Dietl le fait descendre au III^e ou IV^e siècle tandis que M. Eisen le classe au I^{er} siècle, et M. Strzykowski qui a eu l'occasion d'examiner la pièce à New-York chez MM. Kouchnakji, incline, semble-t-il, dans l'avis de l'Antiquaire. Propos de l'ouvrage, à adopter les conclusions de l'archéologue américain : « And now Dr G. A. Eisen comes with his proofs that the Great Chalice of Antioch, which is beyond doubt a Christian monument, must have been created between A. D. 50 and 70 (1). »

M. Eisen nous paraît avoir démontré que les douze figures assises sont réparties en deux groupes constitués chacun par cinq apôtres entourant le Christ. Une première fois, le Christ assis tend d'une main le rouleau de l'Évangile. La seconde fois, le Christ assis, peu après la résurrection, est entouré de l'agneau qui tourne la tête vers lui, de la colombe « figurant le Saint-Esprit », d'un plat contenant sept pains et des poissons, tandis qu'au-dessous de lui se dresse un aigle aux ailes déployées « symbolisant l'empire romain ». Enfin, tout en haut, apparaît l'étoile de la Nativité.

Cette description ne nous semble qu'en partie exacte. Il n'y a d'abord pas d'étoile de la Nativité, qui n'a guère sa place ici, mais une rosette comme toutes les autres décorant le bord du calice. L'ensemble peut figurer une couronne, mais sur les excellentes reproductions, auxquelles nous croyons pouvoir nous fier, aucune des

(1) M. Eisen a réuni, p. 187-191, une abondante bibliographie. Il y aura pu être utilement, *Gazette des Beaux-Arts*, 1920, I, p. 175 et R. D., *Revue de l'hist. des religions*, 1919, I, pp. 240-241.

(1) On ne comprend pas très bien, sous cette formule, quelle est exactement l'opinion de M. Strzykowski. On comprend encore moins qu'il ait eu besoin d'ajouter : « In Europe, questions like the present are only too easily lamped with the odium of politics. »

rosaces ne se détache intentionnellement. La colombe représentée au-dessus du Christ ne paraît pas non plus viser le Saint-Esprit, dont la représentation serait plus en situation au-dessus de l'autre figure du Christ. Il y a neuf colombes représentées au milieu des pampres.

Mais c'est l'aigle surtout dont M. Fisen nous paraît avoir méconnu la fonction. L'auteur rappelle l'épisode conté par Jouskas, *Ant. Jud.*, XVII, 6, 3-4, de l'aigle duré qu'Hérode voulut placer à l'entrée du temple de Jérusalem. L'émotion qui s'ensuivit, dut imprimer dans l'esprit des populations l'idée que l'aigle symbolisait l'empire romain et, qu'une fois au moins, un roi des Juifs le reconnaissant comme au-dessus de tout. Le calice d'Antioche soulignerait l'intention de placer le Christ au-dessus de l'empire romain et, du même coup, au-dessus de la religion juive.

Nu faut-il pas plutôt chercher une explication plus en rapport avec le sujet empreint d'une grave sérénité? Cette seconde figure du Christ n'est plus de ce monde, elle a subi l'apothéose et c'est ce que l'aigle ne pouvait manquer de signifier pour tout Syrien. Nous renvoyons le lecteur à l'étude de M. Franz Cumont où le rôle de l'aigle dans l'apothéose a été éclairé de tant d'exemples⁽¹⁾. On y verra, d'après les reliefs de Priape (région d'Apamée sur l'Oronte), le mort couronné par la Victoire et porté au ciel par un aigle⁽²⁾. Ce sont aussi des dieux que l'aigle véhicule : Malakbel, Jupiter héliopolitain,

Sarapis, etc...⁽³⁾. Les milieux juifs et chrétiens acceptèrent cette fonction de l'aigle. M. Cumont cite *Exode*, xix, 4; *Deutéron.*, xxi, 11; et vers le début de notre ère, l'*Assomption de Moïse*, x, 3: *Tunc felix eris, Ierobel, et ascendes supra cervice et alas aquilarum... et altabit te Deus et faciet te horere celo stellatum*⁽⁴⁾. De même, les *Actes d'André et de Matthieu* montrent les aigles descendant des cieux pour enlever les âmes des disciples des deux apôtres et les conduire au paradis éternel⁽⁵⁾.

Cependant, il s'agit de l'ascension du Christ, non d'une assomption⁽⁶⁾, et c'est pourquoi l'auteur du calice Kouchakji s'est contenté, par la seule présence de l'aigle aux ailes déployées, de marquer que le Christ est figuré dans le ciel. En Occident, on exprimait que le Christ était au ciel en le représentant au-dessus d'Ouranos. Ce sont deux langages mythologiques différents, mais également expressifs.

L'absence de tout signe symbolique chrétien comme la croix, le christos, alpha et oméga, et — pour un monument oriental — le Christ imberbe, enfin, le grand style de la composition, laissent à penser que cette œuvre est antérieure à la paix de l'Église. On a proposé de la placer au III^e siècle en la comparant à la pyxis

⁽¹⁾ Cumont, *Ibid.*, p. 80.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 74 note 2 et p. 84.

⁽³⁾ *Ibid.*, p. 81.

⁽⁴⁾ Toutefois, l'art réaliste des Syriens ne répugnait pas à faire enlever le Christ par un appareil ailé, comme on le voit sur une miniature du ms. syriaque de Batula (reproduite dans *Dietl. d'Arch. chrét. et de liturgie*, I, ed. oct. 1932). Il ne paraît pas que l'appareil emprunté aux visions d'Ézéchiel ait été substitué à l'aigle.

⁽⁵⁾ Fr. Cumont, *Études syriennes*, p. 38 et suite. Il faut aussi mentionner l'étude de M. FRANK MULLER, *L'Ascension d'Alexandre*, en cours de publication; et *Syria*, 1933, p. 85.

⁽⁶⁾ Cumont, *Études syriennes*, p. 84.

d'ivoire du musée de Berlin ou à une colonne du musée de Latran. M. Ebersolt écarte ces objections à sa propre datation en remontant ces monuments eux-mêmes au 1^{er} siècle de notre ère⁽¹⁾.

Il ne nous a pas convaincu. En effet, il passe sous silence les sarcophages chrétiens de beau style qui datent pour la plupart du 4^e siècle : un des plus remarquables, celui de Junius Bassus, mort en 359, le cède à peine au calice pour la noblesse des attitudes du Christ et des apôtres. Quant au décor végétal, nous aurons prochainement l'occasion de le comparer à celui de deux fragments d'architrave en marbre indus provenant de Sidon ; là aussi nous aboutirons à la même conclusion, c'est-à-dire à la date du 1^{er} siècle.

R. D.

JEAN EBERSOLT. — Les arts somptueux de Byzance. Etude sur l'art impérial de Constantinople. Paris, Leroux, 1923, in-4°, 165 p. et 67 grav.

M. Ebersolt, qui s'est déjà fait connaître par de savants travaux sur l'art byzantin, a estimé avec raison qu'à côté des grands manuels comme ceux de M. Diehl (1910) et de M. Dalton (1911), il y a encore place pour des livres consacrés à des séries spéciales de monuments ou d'objets.

Cette fois il a entrepris d'évoquer le « décor tangible » de la vie à Constantinople, de donner à ses lecteurs une idée

exacte de ce que fut un intérieur byzantin, il a rapproché des récits des historiens ou des voyageurs les œuvres subsistantes, et il a déroulé sous nos yeux un tableau d'une somptuosité inouïe.

Il a étudié successivement les ateliers de Constantinople et les arsenaux impériaux ; puis l'activité de l'école de Constantinople et l'expansion de l'art impérial, depuis le 4^e siècle jusqu'au 15^e ; enfin il a essayé de dégager, dans l'art impérial la tradition antique, et dans celui de Constantinople les influences orientales.

Ce seraient sans doute celles-ci qui intéresseraient plus particulièrement les lecteurs de *Syria*. M. Ebersolt a indiqué comment les empereurs byzantins ont reçu des monarches asiatiques le goût du luxe et de l'ostentation. Il en a cherché la trace dans la parure et dans l'art du vêtement, dans le goût pour les pierres fines, pour les tissus précieux. Analysant rapidement certains motifs décoratifs, il a cherché à déterminer l'origine du dragon, de l'aigle à deux têtes, du griffon nité. Il a noté que Constantinople recevait des vêtements de Syrie, des tissus de Sidon, des tapis de Perse. À propos des céramiques, il a relevé dans celles que l'on connaît des imitations de certaines séries orientales ; ajoutons qu'il y aurait là matière à des recherches spéciales très intéressantes, amorcées déjà par le petit catalogue des poteries du musée de Constantinople, que M. Ebersolt lui-même a publié en 1919.

On ne saurait d'ailleurs reprocher à l'auteur de n'avoir pas traité en détail, dans un ouvrage d'ensemble et pas très étendu, toutes les questions qu'il était amené à soulever. On doit au contraire lui savoir gré de nous avoir donné cette

(1) Il est suivi de près par M. Strzykowski qui place maintenant la pyxis de Berlin au début du 3^e ou du 4^e siècle après l'aveux consulaire comme une œuvre de l'école d'Antioche des 3^e-4^e siècles ; cf. *Hellenism und Kopt Kunst in Alexandria*, p. 11.

vision exacte de la somptuosité byzantine.

J. MARQUET DE VASSELOT.

G. MIGNON et ARMENAG BEY SARISIAN. —

Études d'art musulman. La céramique d'Asie Mineure et de Constantinople, du XIV^e siècle au XVI^e siècle, 4^e, 48 p. et 22 fig. Paris, Geuthner, 1923. (Extrait de la Revue de l'art ancien et moderne, tomes XLIII-XLIV.)

La plupart des points de repère qui permettaient de délimiter les centres de fabrication de la céramique musulmane et la date précise des produits, font le plus souvent défaut. MM. Mignon et Armenag Bey Sarisian, après de patientes recherches, ont réuni des documents susceptibles de dissiper cette obscurité.

Jusqu'au milieu du xiv^e siècle le développement de la céramique en Asie Mineure est parallèle à celui de la céramique persane et reste sous l'influence iranienne. C'est ainsi qu'à Konia sous l'occupation Seldjouk (xiv^e siècle), à Sirinchali-Médressé, on relève la signature d'un architecte persan, ce qui s'explique, historiquement, par l'école d'artistes du Khorassan sous la poussée mongole; d'ailleurs, le mot classique des auteurs turcs pour désigner les carreaux de revêtement et les pièces de forme en faïence, est dérivé du nom de la ville de Kachan, en Perse, renommée pour ses faïences.

Au début du xiv^e siècle l'ornementation est faite en mosaïque, par application, dans un lit de plâtre, de briques à tranchée vernissée ou de morceaux découpés dans une plaque monochrome; le plâtre reste en réserve pour les fonds. Plus tard, à Karatay Médressé de Konia, la mosaïque de faïence est continuée. Les couleurs sont

celles de la Perse : deux bleus, dont le bleu turquois, le blanc et le noir. Le décor passe peu à peu de l'ornement géométrique aux feuillages stylisés qu'on appelle *roumis* : le minaret de la mosquée d'Ibn-Kalsoun en Egypte (1318) et le Gour-Émir de Samarcande (1403) reproduisant ces procédés.

On ne connaît pour ainsi dire pas de revêtement céramique du xiv^e siècle en Asie Mineure. Pour le xv^e, la région de Brousse a conservé d'importants revêtements notamment dans la Mosquée Verte, achevée en 1419. Là encore, nous retrouvons l'influence iranienne, tant dans la signature de l'artiste, originaire de Tébrik, que dans l'emploi de procédés persans dans la technique, notamment l'application d'or après cuisson de la faïence. On y relève les contours de Konia avec l'aigleillon discret du jaune et du vert qui sont caractéristiques de cette céramique ottomane du xv^e siècle. Le décor reste le même, mais subit en plus l'influence chinoise dans ses lotus stylisés et ses fleurs naturalistes.

Les victoires du Sultan Selim I sur la Perse (1514) ont pour conséquence la déportation d'artistes faïenciers à Constantinople. Il en résulte qu'au début du xvi^e siècle, la ressemblance entre les céramiques de l'Asie Mineure et de la Perse est telle qu'il est parfois possible de les confondre. Cependant, la production se généralise en Asie Mineure et acquiert des caractères distincts; pendant la première moitié du xvi^e siècle le décor est parfois à éléments épigraphiques; ce qui domine, c'est une stylisation intense comme en Perse, une même gamme de tons : deux bleus, lilas et subergine, blanc et noir, avec en plus le jaune et le vert pistache.

À partir du milieu du xiv^e siècle la céfence d'Asie Mineure s'émanoepe de l'influence servile de la Perse. Celle de la Renaissance par suite des échanges commerciaux de l'Italie avec la Turquie conduit à l'adoption d'un décor floral stylisé. En même temps, la palette des artistes se modifie ; le jaune et le vert platane disparaissent et sont remplacés par le rouge tomate et le vert feuille. De bons exemples de cette technique se voient au turc de Roketane morte en 1538, et à la mosquée de Rustem pachà (1580) à Constantinople.

On sait maintenant, et MM. Migeon et Armonag Bey Sakisian nous en apportent les preuves, que le grand centre de fabrication de ces faïences, autrefois attribuées à Rhodes, fut Nicée. Des documents d'archives le prouvent, ainsi que l'expérience négative de la campagne de fouilles d'une mission danoise à Rhodes ; elle n'y rencontra pas le moindre fragment de cette céramique. C'est de Nicée, dont la fabrication, à son apogée au xiv^e siècle, durera jusqu'au moment où Kutayeh devient célèbre, que proviennent également les lampes de mosquée à flore stylisée et polychrome, les cruches et les choppes de même technique.

Cette céramique fut d'ailleurs imitée dans les ateliers de la Corne d'Or, tandis qu'en Syrie les faïenciers fidèles aux bleus et verts persans n'employant pas le rouge tomate et traçant un décor moins libre que celui des artistes de Nicée (faïences de Damas) (1).

(1) Cette influence vivace de la Perse sur la céramique damasquaise a été bien mise en lumière, pour une époque antérieure, par les fouilles récentes de M. de Looze à Bab el Sherqî, ancien quartier des potiers à Damas.

Le xiv^e siècle, en Anatolie, marque la décadence de Nicée. La composition reste élégante, mais un peu confuse ; l'artiste affectionne les grands cyprès, les feuilles de vigne et les grappes de raisin qu'il colore avec une palette plus restreinte, comme au Harim du Vieux Sérail de Stamboul. Au xv^e siècle, Kutayeh devient le centre principal de fabrication ; alors le rouge tomate passe au brique, et l'on voit réapparaître le jaune pâle qu'on ne connaissait plus depuis le xiv^e siècle.

L'étude de MM. Migeon et Armonag Bey Sakisian, qui est accompagnée de nombreuses figures, est une importante contribution à la connaissance de la céramique orientale. Elle pose les principes qui permettront maintenant le classement sûr de nombreuses faïences dont la provenance et la date restaient jusqu'ici incertaines. Elle dégage de façon saisissante les caractères distinctifs de la céramique d'Asie Mineure en regard de la céramique persane, dont elle se différencie nettement à partir du milieu du xiv^e siècle.

G. CONTENAU.

COMTE R. DE GUSTAVE-BIRON. — *Comment la France s'est installée en Syrie (1918-1919)*. Un vol. de 354 pages avec 2 cartes. Paris, Plon-Nourrit (1923).

On conçoit, d'après l'énoncé du titre même, quel est l'objet du présent livre : l'auteur s'est donné pour but d'écrire l'histoire de l'administration française en Syrie depuis l'entrée à Beyrouth des troupes françaises, en 1918, jusqu'aux événements d'où résulte immédiatement

Dès la fin du xiii^e siècle, Damas imitait les produits persans.

le combat de Khan Meisoun. En d'autres termes, c'est l'exposé de la manière dont un des artisans du pacte franco-anglais de 1916, M. Georges Picot, put interpréter en action les textes à l'élaboration desquels il avait travaillé. Le sujet touche à la plus brillante actualité, mais, à part une exception que je signalerai plus loin, l'ouvrage a une tenue qui défie toute polémique. Historien loyal, l'auteur a su nous faire oublier qu'il avait appartenu à la mission de M. Georges Picot. Autant que mes souvenirs personnels m'ont permis de le contrôler, M. de Gontaut-Biron a atteint le but qu'il s'était assigné. On pourra, dans l'avenir, fournir de plus longs développements sur cette période agitée de l'histoire syrienne: l'essentiel est là dans ce livre, présenté clairement, et avec un réel effort d'impartialité, exception faite de la diatribe contre la monnaie syrienne.

Ce récit causera de profondes déceptions à tout lecteur français: par des faits l'auteur établit que l'armée anglaise d'occupation nous montrait une certaine hostilité. Je ne veux pas insister dans cette Revue, me bornant à ajouter à la narration attachante de M. de Gontaut-Biron un épisode nouveau. Je me souviens d'avoir exercé mes connaissances d'arabisant sur des exemplaires de la traduction arabe de la déclaration du 9 novembre 1918 (*Comment la France*, p. 74), que distribuaient des officiers anglais. Pourquoi cette traduction différait-elle de celle que la presse arabe avait spontanément donnée, et d'une façon tendancieuse?

Mais ce n'est pas sans une certaine fierté que les Français se rendront compte de l'effort accompli, en Syrie, par nos compatriotes. On se préoccupa, dès l'ins-

tallation, des centres d'assistance et de ravitaillement (chap. v): le premier convoi de vivres arriva à Beyrouth plus tôt que ne le croit M. de Gontaut-Biron, le 18 novembre exactement (p. 82, n. 1). Puis, nous assistons à la réorganisation des services administratif, judiciaire et financier (chap. vi): ce fut un véritable puzzle que d'adapter les lois ottomanes, toujours en vigueur, aux nécessités du moment. La situation économique resta peu brillante, quoique, dès le début, pour les besoins du ravitaillement, on ait procédé à la réfection du réseau routier. Cependant, les écoles françaises de tous les degrés ouvraient leurs portes et se remplissaient d'élèves (chap. vii).

Sur la question arabe, M. de Gontaut-Biron s'étonne justement de l'importance que certains voulurent attribuer à l'émir Faisal, dont les contingents bédouins avaient joué un rôle pitoyable, en Arabie comme en Syrie. Un historien des Campagnes d'Orient a vanté sans ironie la souplesse des nomades d'Arabie: le récit très pittoresque des auteurs du *Chemin de Damas* (chap. 21) nous permet de porter sur le courage bédouin contemporain une appréciation aussi sévère que celle du Père Lammens (*Merceu de l'Islam*, I, p. 185, seq.) pour le passé.

J'ai fait allusion plus haut au chapitre (viii) traitant du sionisme: c'est un peu un hors-d'œuvre, fait d'autant plus frappant que la documentation y est parfois sommaire et que le ton n'y est pas toujours très sérieux. On reprochera d'autant moins à l'auteur son attitude violemment hostile au sionisme qu'elle veut s'abriter derrière la haute autorité de M. Sylvain Lévi, mais je paraîtrais à croire que cette attaque est intempestive dans cet ouvrage.

Les premières pages témoignent aussi de recherches un peu hâtives, et il faut arriver aux faits contemporains pour voir M. de Contaut-Lireux donner toute sa mesure. Tout le monde verra d'ailleurs, une insuffisante déduction des annales (p. 21), une hypothèse un peu trop risquée sur l'origine des Métouanis (p. 21), l'émir Hakim (p. 23) est aussi pénible que serait le maire du palais Louis XIV. Enfin, il n'est guère français d'écrire que la race des Ansarihs « s'est infiltrée les lamellifères » (p. 23), et sur le fond, la pensée de l'auteur est discutable.

Je m'excuse de ces critiques, car *Comment la France s'est installée en Syrie* est un livre excellent, dans lequel les faits déjà connus sont exposés avec ordre et clarté. On y trouve d'ailleurs des parties tout à fait inédites, notamment les conversations de M. Georges Picot et de Moustapha Kémal, qu'on ne peut lire, en 1924, sans une certaine mélancolie.

G. WINT.

PÉRIODIQUES

P. DHORME. — Palmyre dans les textes assyriens. *Revue biblique*, 1924, p. 106-108.

C'était un sujet d'étonnement qu'on n'ait jamais relevé le nom de Palmyre, Tadmor, dans les textes assyriens. Le R. P. Dhorme vient de combler cette lacune en relevant, dans deux inscriptions similaires de Téglath-plaïear I^{er}, la mention de « la ville de Te-ad-mar qui est au pays d'Amourrou ». L'existence de Palmyre est donc attestée dès 1115-1100 avant J.-C.

NOEL AIMÉ-GIRON. — *Glanures de mythologie syro-égyptienne*, extr. du *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, t. XXIII. Le Caire, 1924.

Sous ce titre sont groupées deux études relatives aux cultes et aux nomenclatures phéniciens. La première publie une statuette de bronze rapportée par M. Clermont-Ganneau, en 1895, d'Alexandrie au musée du Louvre. Cette jolie pièce figurant Imhotep était restée inédite bien qu'elle portât quelques caractères hiéroglyphiques gravés sur le volumén que le dieu tient sur ses genoux et même un petit texte phénicien gravé sur trois côtés de la base. C'est que M. Clermont-Ganneau n'était pas parvenu à une lecture qui le satisfît complètement (*). Même, se posait pour le texte phénicien une question d'authenticité.

M. Giron a résolu les difficultés, de la plus heureuse façon, en retrouvant le nom d'Après dans celui du dédicant, sous la forme *Wahphere*, et en montrant que le texte phénicien fait suite au texte hiéroglyphique pour lire : « Imhotep, fils de Ptah, donne vie à Après, fils d'Eschmounytan ». Nous mettons en italiques la partie qui correspond au texte phénicien. Du coup aussi l'authenticité du texte phénicien est mise hors de doute, puisque la graphie sémitique rendant le nom d'Après n'a été connue que postérieurement à l'entrée au Louvre de la statuette d'Imhotep.

Ce point réglé, M. Giron développe des considérations sur l'assimilation possible d'Imhotep avec Eschmoun, si bien qu'« Après, en dédiant au statuette à

(*) *Annuaire du Collège de France*, 1912, p. 49; et *Syria*, 1923, p. 144, note 2.

Imhotep, croyait donc s'adresser à un dieu du pays de ses ancêtres ». La mention, dans un texte démotique, d'une chapelle consacrée dans la Serapeum de Memphis au dieu Imhotep et à « la grande déesse Astarté » est tout à fait curieuse. Il est possible, comme essaye de le montrer M. Giron, que le rapprochement d'Imhotep avec Adonis-Eshmoun ait été facilité par certaines analogies de leurs mythes respectifs.

La seconde étude porte sur « les épis du diadème de la Dame de Byblos » et tend à accorder une importance exceptionnelle à la coiffure-nœud que le décret de Canope consacra à Bérénice, fille de Ptolémée III, morte en bas âge. En effet, cette coiffure faite de deux épis séparés par un urseus et munie d'un sceptre de papyrus autour duquel s'entoula l'urseus, aurait été adoptée par les Gébittes, pour complaire à leur souverain légide, comme coiffure de leur déesse nationale, la Ba'alat-Gebal, dès 240-230 av. J.-C. D'autre part, ce type serait devenu en Égypte celui d'une nouvelle Isis plastique. La coiffure de Bérénice divinisée aurait servi de modèle à celle de la statue d'Isis adjointe à Serapis » et cela d'autant plus facilement que les épis du diadème faisaient pendant à ceux du modius ». Enfin, la diffusion du culte isiaque répandit cette coiffure dans tout le monde connu et nous la retrouvons dans la représentation d'Isis-Tyché.

Tout cela paraît s'enchaîner logiquement et, cependant, certains rapprochements n'emportent pas la conviction. Notamment si, même en lui adjoignant les cornes de vache et le disque, on compare la figure 2 donnant la coiffure originale de Bérénice à la figure 6 reproduisant la

coiffure de la Dame de Byblos, on ne peut, à notre avis, en conclure que la seconde dérive de la première. Il n'y a pas identité, ni même ressemblance réelle; les éléments de l'une et de l'autre sont simplement empruntés au même répertoire.

R. D

LOUIS POINSSOT et RAYMOND LAURIER. —
Un sanctuaire de Tanit à Carthage.
Revue de l'Histoire des Religions, 1923,
I, p. 32-68

Les auteurs décrivent les divers étages d'un lieu de culte punique, le plus curieux qui ait encore été découvert à Carthage, où chaque autel ou stèle, chaque objet se trouvait *in situ*. La découverte, due à MM. Leard et Gieley, fut exploitée par la Direction des Antiquités avec le concours des inventeurs. Le sanctuaire a longtemps servi. Aussi, quand les ex-voto avaient rempli la place, on bourrait de terre et de pierres et on recommençait à dresser les ex-voto sur cette nouvelle plate-forme. On a reconnu quatre étages. Le fidèle qui avait offert son sacrifice recueillait les ossements calcinés dans un vase en terre cuite qu'il déposait dans le sanctuaire. Au-dessus de vase il dressait un autel ou une stèle sur laquelle il gravait parfois sa dédicace.

Sur une stèle, « un personnage debout tourné vers la gauche, le bras droit levé et replié, la main portée en avant dans un geste d'adoration. De l'autre main, il tient contre sa poitrine un petit enfant nu ». Cette représentation prend un intérêt particulier du fait que, au rapport de M. Pallury et du docteur Henry — qui ont formulé leurs conclusions de façon tout à fait indépendante — dans toutes les urnes

qui ont été examinées « en trouve toujours des débris osseux, dents, os crâniens, vertèbres, os longs qui appartiennent à une espèce zoologique qui ne peut être que l'espèce humaine ». Les cendres déterminées sont celles d'enfants depuis le nouveau-né jusqu'à l'enfant atteignant deux ans et demi ou trois ans. Dans les urnes les plus volumineuses, celles des trois premiers étages, on a rencontré parfois des restes d'oiseaux et de quadrupèdes généralement mêlés aux ossements humains. Il n'est guère douteux que nous soyons en présence de sacrifices d'enfants, non pas de ces sacrifices publics à grand tapage qu'on pratiquait en grande pompe lors d'une calamité publique et dont les auteurs anciens font mention ; mais de sacrifices particuliers qui ne s'opéraient, à en juger par le rapport des spécialistes, que sur des enfants en bas âge. Il y a là un rite analogue à celui qu'on a constaté à Gôzer. On a soulevé des objections dans l'un et l'autre cas, mais, à Carthage tout au moins, où de nombreuses stèles spécifient qu'il s'agit de l'accomplissement d'un vœu, on ne peut contester le sacrifice humain. Même nous pensons que deux textes puniques, dont l'un relevé précisément dans le nouveau sanctuaire punique, mentionnent en termes très nets le sacrifice de l'enfant (*). L'étude de M. Poinssot et Lautier décrit minutieusement les cliques et stèles découvertes, avec les symboles qui y sont gravés.

R. D.

(*) Nous renvoyons aux explications que nous avons données dans *Bulletin archéol. de Comité des travaux hist.*, 1922. Nous devons probablement cette mention exceptionnelle à ce que, dans le cas de nos deux textes, le sacrifice était offert uniquement à Tanit. Or,

G. DE JERPHANION. — Le rôle de la Syrie et de l'Asie Mineure dans la formation de l'iconographie chrétienne. *Mélanges de l'Université Saint-Joseph, Beyrouth (Syrie)*, t. VIII, fasc. 5.

Cet article est fondé en partie sur les résultats acquis par les remarquables *Recherches sur l'iconographie de l'Évangile aux IV^e, V^e et VI^e siècles* (Bibl. des écoles fr. d'Athènes et de Rome, fasc. 109), que M. Gabriel Millet a publiées en 1914, en partie sur les fructueuses explorations de l'auteur dans les églises de Cappadoce qui donneront lieu à une publication intégrale dans la Bibliothèque archéologique et historique du Service des Antiquités de Syrie.

Au point de vue iconographique, les vestiges remontant aux V^e et VI^e siècles sont jusqu'ici peu nombreux, et chose à peine croyable, plusieurs et des plus importants n'ont pas été publiés intégralement de façon satisfaisante. Le P. de Jerphanion cite notamment l'évangélaire syriaque de la Laurentienne à Florence, œuvre du moine Rabula achevée en 586 — et tenue sous le bonseau, — les ampoules de Monza, les colonnes de Saint-Marc à Venise, la chaire de Ravenna. Les calices et patènes trouvés dans la région d'Antioche ont été plus exactement reproduits (1).

Le P. de J. expose la méthode suivie par M. G. Millet, développement de la méthode comparative inaugurée par Kondakov. « Le mérite de M. Millet a été de préciser les thèses de ses devanciers. Pour

nous avons des raisons de croire que ce sanctuaire n'était pas consacré à Tanit, mais à Ba al Hammon.

(1) Voir Ch. Diehl, *L'école artistique d'Antioche et les trésors d'argenterie syrienne*, dans *Syria*, 1921, p. 32 et suiv.

chacune des étapes que l'on a coutume de reconnaître dans le développement de l'art oriental ses analyses minutieuses fournissent un nombre — nous l'oublions — de rapprochements d'où il ressort que, presque toujours les thèmes traités par l'Occident se rattachent à la réduction d'Antioche et à l'iconographie cappadocienne, plutôt qu'à la réduction de Constantinople. Et il n'est pas douteux qu'il s'agit d'emprunts proprement dits.

L'importance de la Cappadoce apparaît surtout lorsque la Syrie, la Palestine et la Mésopotamie, sous la domination musulmane, seront à peu près perdues pour l'art chrétien. « Au 2^e siècle, dit le P. de J., c'est la Cappadoce qui nous apparaît l'héritière des vieilles traditions orientales. Elle a d'ailleurs son originalité, et quelques-uns des motifs qu'elle figure et qu'elle lèguera à d'autres, lui sont propres. Néanmoins, dans l'ensemble, elle se rattache étroitement, par son iconographie, à la Syrie et à la Palestine. »

HAROLD LAGHOLT. — Bibliographie de Charles Clermont-Ganneau, dans *Revue archéologique*, 1923, II, p. 131-136.

Le jeune savant danois avait déjà donné dans le tome précédent de la *Revue archéologique* une notice sur la vie de M. Clermont-Ganneau. Il nous offre aujourd'hui la bibliographie du regretté maître rangée par années, présentée sous une forme abrégée, mais suffisamment claire. La difficulté de ce travail, qui débute par l'année 1866 pour se terminer avec l'année 1923, résidait non seulement dans la multiplication des périodiques utilisés par M. Clermont-Ganneau, mais aussi dans la répétition d'un même article dans différentes revues ou journaux. Il

faut remercier M. Lagholt de cette utile publication.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

Les fouilles en Palestine. — De bonnes nouvelles parviennent des fouilles que M. HARMON WELLS a reprises à Jérusalem sur le site d'Ophel. Le savant professeur à l'École des Hautes-Études est assisté de M. DUFF, un hébreux qui a travaillé à Paris, et de Mlle ZELWOR, ancien élève de l'École du Louvre. Les travaux ont dégagé l'extrémité sud de l'enceinte jéhuite et ont permis de fixer exactement son tracé. Un grand tombeau, appartenant certainement à la nécropole royale antérieure à Ezéchias, a été découvert, en meilleur état que les trois tombes reconnues en 1911 et que les carrières de l'époque romaine avaient complètement éventrées. Malheureusement cette tombe, avec puits d'accès, fut complètement vidée de son contenu dès l'antiquité et transformée en citerne.

M. R. WEILL a, d'autre part, entrepris des fouilles à Gezer et la découverte de tombes d'époques diverses, au mobilier intact, permettra de vérifier le classement établi jadis par M. Macalister.

Les objets ainsi exhumés prennent place à Jérusalem dans le musée Edmond de Rothschild. On sait, en effet, que les frais de la mission Weill sont entièrement supportés par le distingué membre de l'Académie des Beaux-Arts.

Également sur la colline d'Ophel, mais plus au nord M. MACALISTER a ouvert un chantier qui a déjà fourni de nombreux vestiges céramiques et architecturaux. Ce savant, qui fouille pour le compte du Palestine Exploration Fund, aurait atteint la couche de l'âge du bronze.

Toujours à Jérusalem M. Natan Slouson, pour le compte de la Jewish Palestine Exploration Society, a dégagé le soubassement du monument funéraire, connu sous le nom de tombeau d'Absalon et a retrouvé les chambres funéraires correspondant à la tombe dite de Josaphat.

Enfin, M. Fienau est rentré d'Amérique pour reprendre au printemps, avec des moyens poissants, l'exploration profonde du site de Beisan (Scythopolis).

La Syrie à travers les âges. — Sous ce titre, six conférences ont été données dans la salle de la Société de géographie pour exposer au grand public les résultats des principaux travaux archéologiques entrepris en Syrie depuis le mandat français sous l'active impulsion de M. le général Gouraud et de son successeur M. le général Weygand. Ces conférences, qui ont été très suivies, ont pu être organisées grâce au patronage du Haut-Commissaire, M. le général Weygand, et au concours du Comité de l'Asie française, de la Société française des fouilles archéologiques et de la Société Henri-Renan. Voici la liste des sujets traités.

1^{re} Conférence. — *Lundi 11 février, 5 heures.* **Les Phéniciens : Fouilles de Sidon** (avec projections) par M. le docteur G. Coignac, docteur ès lettres, chargé de mission, sous la présidence de M. le général Coignac, gouverneur militaire de Paris, membre de l'Institut, ancien Haut-Commissaire en Syrie et au Liban.

2^e Conférence. — *Lundi 18 février, 5 heures.* **Les Égyptiens en Phénicie : Fouilles de Byblos** (avec projections) par M. Pierre Moisy, professeur à l'Université de Strasbourg, chargé de mission, sous la présidence de M. René Cagnat,

secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

3^e Conférence. — *Lundi 25 février, 5 heures.* **Grecs et Palmyréniens : Fouilles de Doura dans le désert de Syrie** (avec projections), par M. Franz Cumont, membre de l'Institut, chargé de mission, sous la présidence de M. Théophile Hottel, membre de l'Institut.

4^e Conférence. — *Lundi 10 mars, 5 heures.* **L'Époque byzantine : Les étudiants en droit de l'Université de Beyrouth au V^e siècle.** par M. Paul Collinet, professeur à la Faculté de droit de Paris, sous la présidence de M. Charles Ihant, membre de l'Institut.

5^e Conférence. — *Lundi 17 mars, 5 heures.* **Les Croisades : L'Art franc du moyen âge en Syrie** (avec projections), par M. Camille Enlart, Directeur du Musée de sculpture comparée, chargé de mission, sous la présidence de M. Emile Sauter, membre de l'Institut.

6^e Conférence. — *Lundi 24 mars, 5 heures.* **La Société musulmane. La Propriété foncière en Syrie au temps des Arabes**, par M. Louis de Bary, avocat à la Cour d'appel de Paris, sous la présidence de M. Auguste Tannir, délégué du Haut-Commissaire de Syrie. M. Louis de Bary, étant tombé malade, a été remplacé par M. René Dussaud qui a exposé les découvertes du regretté Maurice Pérois, de M^{me} D. de Lasserre, de M. Pupit et de M. de Lorey.

Le jour même où se tenait la dernière conférence, les représentants du Ministre de l'Instruction publique et du directeur des Beaux-Arts, assistés de M. le général Charpy, représentant le général Gouraud, du comte François Delaborde, président de l'Académie des Inscriptions et de

M. René Cagnat, secrétaire perpétuel, ont inauguré l'exposition temporaire des Fouilles françaises de Syrie, autorisée par M. le général Weygand et sur laquelle nous reviendrons dans le prochain fascicule.

Ernest Babelon. — Né dans la Haute-Marne en 1834, le savant conservateur du Cabinet des médailles, membre de l'Académie des Inscriptions depuis 1897, professeur au Collège de France, est mort le 3 janvier 1924 après une courte maladie. L'histoire et l'archéologie orientales lui sont redevables de travaux importants. Peu après sa sortie de l'École des Chartes, il fut chargé d'achever l'*Histoire ancienne de l'Orient* qu'avait entreprise François Lenormant. Il écrivit aussi un *Manuel d'archéologie orientale* de lecture agréable.

Mais son véritable titre à la reconnaissance des orientalistes est l'établissement de ses deux catalogues de la Bibliothèque Nationale, l'un intitulé *les Rois de Syrie, d'Arménie et de Commagène*, l'autre *les Perses Achéménides* (1893). Sous ce dernier titre, l'auteur embrasse non seulement la numismatique des rois achéménides, mais aussi celle des satrapes et des dynastes de Cilicie, d'Asie Mineure, de Lycaonie, de Chypre et de Phénicie. Les questions complexes que soulèvent ces monnayages n'ont cessé, par la suite, d'être envisagées par lui notamment dans de nombreux articles, et son monumental *Traité des monnaies grecques et romaines*, malheureusement inachevé, en offre dans le tome II (1910) de la deuxième partie une nouvelle mise au point. Rien de ce qui touchait la numismatique et même la

gravure sur pierre ne lui était étranger. Une rare puissance de travail et une curiosité toujours en éveil l'ont porté à aborder les sujets les plus divers.

Ernest Babelon a consacré une part importante de sa surprenante activité à encourager les fouilles archéologiques et, soit dans les commissions de l'Académie des Inscriptions, soit à la Société française des fouilles archéologiques qu'il présidait depuis l'origine, il n'a cessé d'envisager tout spécialement les recherches à entreprendre dans les régions syriennes. C'est ainsi que les P. P. Jaussen et Savignac ont pu mener à bien leur exploration de l'Arabie septentrionale et qu'ils ont pu publier leurs découvertes.

Howard Crosby Butler (1872-1922). — La publication par les soins de M. Howard Seavoy Leach de la bibliographie du savant archéologue américain (Princeton, 1921; extrait du volume consacré à la mémoire de H. C. Butler par les soins de la Princeton University Press, 1923) nous fournit l'occasion de déplorer cette mort prématurée qui constitue une perte douloureuse pour nos études. S'il s'était intéressé à la Grèce propre, s'il a participé aux fouilles de Sardes, c'est en Syrie qu'il a dépensé le plus de sa remarquable activité, comme l'atteste la part qu'il a prise aux grandes publications qui sont le fruit des deux expéditions américaines en Syrie, *American archaeological Expedition to Syria in 1899-1900. Publications*, New-York, The Century Co, 1903-1914, et *Princeton University Archaeological Expedition to Syria in 1904-1905 and 1909. Publications*, Leyde, Brill, 1907-1922.

Le Gérant : PAUL GELTUSCH

LA PEINTURE CÉRAMIQUE PALESTINIENNE

PAR

L. R. VINCENT, O. P.

I — PRÉLIMINAIRES

Le titre même de cette note en limite clairement le but. Il ne s'agit pas en effet d'étudier la « céramique peinte » de Palestine — ce qui comporterait l'examen détaillé de la technique et des formes — mais uniquement cette variété spécifique du décor obtenu par le peu de couleurs appliquées sur la surface, les vases et par les figures diverses que leurs combinaisons produisent. Encore se propose-t-on beaucoup moins d'scruter ce qui lie et intrinsèquement quels en sont les éléments constitutifs, les procédés, le répertoire ornemental et l'évolution, que de rechercher ses sources profondes d'inspiration, c'est-à-dire, en pratique, les influences qui ont pu régir son développement. Aussi even est-ce le peu d'importance d'une classification vraiment scientifique le seul qui donne à la céramique la valeur d'un document d'histoire et d'ethnographie quelque peu en forme dans la chronologie de son évolution (1).

Dans l'état présent de notre information il est assez vite fait d'indiquer à quoi se resume la peinture céramique palestinienne dans les diverses phases déterminées par l'archéologie générale de la contrée :

Inexistante à l'époque paléolithique — dont nous ignorons pratiquement encore la poterie elle-même — elle apparaît sous une forme naïve et brute sur les tessons ou les vases frustes de l'époque néolithique : simples taches de

(1) Cf. notamment dans la forme et l'usage, pour la céramique peinte, les plus récentes sur lesquelles il est possible d'établir une chronologie. L. R. VINCENT, *Le décor peint sur la céramique néolithique en Palestine* (1911), p. 125, cf. p. 143-54. On

est d'ailleurs que M. Fournet se montre très rigoureux et très sévère sur les plus récentes, les plus récentes trop récentes.

Sur cette nouvelle classification générale, voir la note sur 1921 p. 142-55.

couleur souvent « bleue » en lignes épaisses tracées avec gaucherie, et même l'argile. Bien rares sont les vases l'ordonner ces lignes en ligne quelconque ou en réseau géométrique appréciable.

Dès le début de l'âge du bronze — puisque nous n'avons encore aucune attestation positive d'un art de la céramique plus transcendante que dithyque ou chalcidithyque — se révèle un parfait ornément qui va servir à donner plus de noblesse à la décoration. On le trouve en fait sur un fond : 1. à géométrie simple l'ornementation pointillée suivant des combinaisons linéaires. Le premier résultat est obtenu au moyen d'un lavage avec des règles céramiques qui donnent aux vases une finition superficielle très soignée, pareille à celle que l'on fait saillir les lignes peintes ensuite en couleur appropriée. Le second n'est qu'un sur-céramique plus régulier et plus clair, des incisions primitives dans l'argile fraîche. Les lavages colorés, ces sur-céramiques « géométriques » simplistes de ces débuts sont à peu près inexistantement clairs et dans la terrible monotonie des argiles seulement les argiles jaunes et ocre sont plus répandues, largement dérivées, quelque chose comme les « barbotines » modernes. Les couleurs mises en œuvre par le peintre sont donc peintes et toujours mates et dans des tons variant du blanc au noir, mais quelle que soit la tonalité, le dessin demeure exclusivement monochrome. On peut les tracer sur des engobes blancs, rouges, bruns, parfois jaunâtres, ce blanc ou ocre sur des fonds gris foncé ou rouge clair. Le géométrique est donc, est à peu près exclusivement employé, car ce sont les éléments archaïques apparaissant déjà.

Dans la seconde phase du bronze, la pratique des engobes se généralise. Le peintre, déjà beaucoup plus fréquent, a aussi plus d'ornementation à sa portée. Elle est beaucoup plus riche, sur des fonds généralement clairs. Toutefois l'association plus courante du style curviligne aux motifs rectilignes fournit des combinaisons multipliées : et surtout la polychromie, ajoutant la ressource de quelques tons rouges — plus rarement bleutés — aux nuances brunes et noires augmente l'effet de la peinture, qui reste néanmoins toute linéaire.

(1) On peut l'entendre au sens généralisé de couleur « ornée » appliquée sur la surface d'un vase. Pour la voir à l'œuvre voir *Lebrun*, op. cit., p. 80 s.

(2) Le pulvisage ou lustrage obtenu par frottement (angl. « burnishing ») est pratiqué abun-

damment sur un engobe blanc et peut, en certains cas, produire des nuances de couleur par le jeu de la réflexion sur le décor peint. Il n'en sera donc pas fait état en ce moment.

La progrès sensible marque la troisième phase du bronze. Il ne consiste pas seulement en une technique plus ferme et dans une meilleure exécution des engobes sur lesquels doit s'inscrire le dessin. Le dessin est transformé par une distribution plus stylistique et l'introduction de motifs empruntés plus ou moins directement à l'observation de la nature : arbres ou plantes stylisés, poissons, quadrupèdes et oiseaux prennent une place prépondérante. Le style demeure essentiellement géométrique, mais les éléments linéaires, mieux répartis pour souligner les formes essentielles des vases, s'ordonnent de manière à former le cadre de compartiments distribués en frises continues sur le pans ou l'épave, un motif figure, végétal ou animal, occupant chaque compartiment ou motif. Le vase présente ainsi comme une série de petits tableaux coordonnés dans un groupement symétrique. Un grand nombre de ces tableaux n'étaient que des variations géométriques : damiers, triangles opposés par leur sommet, fuseaux, losanges pointillés, cercles concentriques, spirales et autres fantaisies dessinées de la ligne ou résultant d'une stylisation à partir d'elle. Dans l'ordre animal, des cervidés survolés d'oiseaux, des poissons et quelques variétés d'oiseaux de basse-cour et d'oiseaux d'eau sont les éléments favoris du répertoire. La représentation humaine n'a pas encore été signalée, si ce n'est un quelque essai tout à fait timide. Pour le reste, c'est toujours le procédé traditionnel de décor en peinture mate — claire ou foncée — sur un fond clair et lisse. Quand l'appareil — ça et là, quelque pièce pendue enroulée l'estrois, il est facile de se rendre compte qu'il s'agit de vaisselle usagée, ou d'un peulissage pratique après la peinture.

Avec l'âge du fer tout progrès paraît s'interrompre. La technique se lève dans une routine d'atelier et le répertoire s'étend. Bientôt s'inaugure une dégénérescence qui transforme rapidement les motifs animés en arabesques ou en motifs rigides et secs, pour les annuler finalement dans une convention linéaire intellectuelle. La polychromie devient bidouble et disparaît. Dès la seconde phase, c'est-à-dire vers le milieu du VI^e siècle avant notre ère, on ne constate plus qu'un style exclusivement linéaire, barbare et inexpressif. La peinture céramique paléstinienne a presque pratiquement disparu. C'est le temps où les élégants vases grecs font leur première apparition et désormais les ateliers locaux ne produisent plus guère que de la vaisselle commune.

Si par vre qu'elle se révèle, cette peinture céramique locale avait pourtant

son intérêt. De tous points en harmonie avec le reste des arts palestiniens, clairs, essentiellement symétriques et sans grand caractère, elle devait refléter à sa manière les influences du dehors. Pour autant, il était ne cessaire de chercher à pénétrer ces influences et à dégager leur rôle : à quoi ne se déroberent point les spécialistes.

On peut dire que la céramographie palestinienne est née d'hier, puisque les premières recherches techniques furent inaugurées en 1890 par M. Flinders Petrie, à l'occasion de ses sondages à *Tell el Hesi* — Lachis. Le schéma était catégorique et simple : la peinture céramique palestinienne s'inaugurait vers le *xv^e* ou *xvii^e* siècle avant notre ère et se groupait en trois phases : — « amorite » — influencée surtout par l'Égypte et, sur le tard, par le monde égéen — « phénicienne » — qui représentait la prédominance égéenne par l'intermédiaire de Chypre et sous le fûtis chypriote caractéristique de la décadence égéenne ; — « juive », où n'intervenait plus aucun art.

Au fur et à mesure du développement des séries céramiques dans les fouilles plus approfondies, l'attention des spécialistes se porta sur la décoration. Dès l'année 1906, en technique non nombre que M. F. B. Welch lui consacrait une compacte d'ensemble où il s'attacha surtout à dégager l'apport précis des influences égéennes. Cette orientation devait peser d'une manière à peu près fatale sur la suite des travaux entrepris dans ce domaine. Sans s'attarder aux comptes rendus superficiels et trop maigres de douze centation céramique dans les diverses fouilles ultérieures, on peut aller droit aux deux seules monographies scientifiques sur le sujet : celle de M. Macalister sur la céramique de Gêzer, et celle de M. Watzinger sur la céramique de Jéricho¹. Dans la première, plus minutieusement descriptive et stratigraphique, il n'est à vrai qu'une place à peu près insignifiante au commentaire archéologique. À peine dégage-t-on en termes fort généraux quelques vagues influences égyptiennes, égéennes et chypriotes indiquées en bloc. Dans la seconde, notablement plus approfondie au point de vue esthé-

¹ Welch, *The influence of the Aegean civilization on Syrian Pottery* (L. S., 1906) p. 342-350, reproduit dans *Annals of the Brit. School at Athens*, VI, p. 111-124.

² Macalister, *The Excavation of Gezer*, I, II, p. 128-230 (1912). — Watzinger, *Jericho*,

p. 57-169 (1913). Dans le mémoire que M. Watzinger consacra à ses premières fouilles d'Aïn Seneh, *Notiz über die Ausgrabung der Keramik* (1913), il ne parle pas de la céramique et ne paraît pas même s'en être occupé. *J. d. P. Annuaire*, II, 1913, p. 10 et

tique et nourrie de rapprochements très érudits, l'horizon est plus exclusivement encore méditerranéen, sans sans un excellent effet pour subsister aux allégations par trop sommaires d'influence « égéenne » l'indication mieux justifiée et plus précise de courants artistiques dérivés en effet de la «*Crete*» mais spécifiquement aussi de l'Égypte continentale, des Cyclades, de Chypre et de la Turquie. Pas un regard n'est jeté vers l'Orient chaldéo-mésopotamien, alors qu'on sait fort bien et qu'on souligne du reste judicieusement les influences babyloniennes en d'autres domaines — la glyptique par exemple ou l'architecture¹. Le peu plus infatigable et sûr — et sensible surtout dans la monographie de M. Walzinger — c'est la durée même de la peinture céramique dans son ensemble qui est définie d'une manière un peu parvinienne, puisqu'elle prendrait corps seulement à une époque aussi basse que le XVI^e siècle environ, quoiqu'il en soit des origines rélegnées dans une obscurité qu'on réputait impenétrable.

Phénomène étrange, en vérité; car à la date ou parut au moins la seconde de ces monographies très érudites, le mémoire révolutionnaire de M. E. Pottier sur la «*Céramique peinte de Susse*» avait fait connaître son rôle dans «*l'histoire générale de la céramique antique*» en esquissant au magistral « *résumé sur la peinture de vases en Orient*»². Bien avant cette publication — en surplus, M. Pottier s'était efforcé de préciser l'apport de l'Orient mésopotamien et élamite, sans sans se garder avec circonspection contre l'outillage des thèses

¹ L'absence de presque toutes ces influences mesopotamiques ou élamites sur la céramique ne se présente même pas sous forme d'hypothèse chez M. Walzinger, alors qu'il évoque — par exemple la possibilité de je ne sais qu'une «*influence*» élamito-jordanienne « *ou* «*inabite*» (sup. L., p. 111 et s.). On serait bien en peine, si ce jour, de dire en quoi elle a pu consister (chez M. Macchiateri, il est bien question au folio, à la continuation, d'un «*contaminant assyrien*» — au Assyrien «*ferling*» — *Excat.*, II, 194, à propos de certains détails plastiques sur trois tessons de Gezer; mais ce détail ne reflète pas autrement son attention — nous le retrouverons plus tard — et toute perspective d'écoulement n'intervient plus dans sa monographie.

On ne voit pas davantage que cette perspective ait attiré M. H. Thiersch dans les analyses très diligentes qu'il a consacrées aux séries céramiques palestiniennes (*Archaeolog. Anzeiger*, 1901, 1909, *Zeits.*, XXXV I, 1911, p. 51-91), ni M. R. von Lammers dans ses monographies *Die Künste der neugestrichenen Kultur im Neopatrien in Palästina* (*Mittheilungen der Deutschen Orient-Gesellschaft*, 1911) et *Die neugestrichene Kultur*, 1911.

² *Mémoires de la Délégation en Perse*, t. XII, *Recherches sur la céramique de la céramique peinte de Susse et petits monuments de l'époque achéménide* (P., 1913, 1914). L'ouvrage est riche et chronologique sur les vases peints de l'Assyrie de Susse (1913).

enthousiastes présentant par exemple la poterie susienne comme « la source unique et primordiale de toute la céramique répandue dans le bassin du la Méditerranée »¹⁰.

Or non seulement ce prudent rappel à une enquête assez compréhensive pour ne plus faire abstraction de l'Orient mésopotamien n'a pas encore eu d'écho dans la céramographie paléstinienne, mais la recherche paraît aiguillée de plus en plus exclusivement vers Chypre — substance d'embiez au monde égéen — vers les côtes d'Asie Mineure et par là vers l'Europe, non sans

Pottery, *Lebanon*, p. 19-21. Pour riza, *Revue de Paris*, 15 fév. 1907, p. 827-830, 1^{re} mars, p. 100-109. La poterie du sud Maroc. On notera surtout p. 179 ss. la discussion sur « les influences orientales » et le vers « asiatiques », qui réagissent déjà d'ensemble contre les exagérations (innuancées du *Mirage oriental* allégué avec brio par M. S. Reinach. La réaction en ce sens d'un rappel aux « influences orientales » l'ayant été fort cédées a été poursuivie par le même maître », p. 6, propos de « documents céramiques du... Louvre »; *Bull. de corresp. hell.*, XXXI, 1907, p. 117-118. 228-264. M. Dussaud, *Les Civilisations préhelléniques*, 2^e ed., 1914, p. 10-11, 12-13, 14-15, 16-17, 18-19, 20-21, 22-23, 24-25, 26-27, 28-29, 30-31, 32-33, 34-35, 36-37, 38-39, 40-41, 42-43, 44-45, 46-47, 48-49, 50-51, 52-53, 54-55, 56-57, 58-59, 60-61, 62-63, 64-65, 66-67, 68-69, 70-71, 72-73, 74-75, 76-77, 78-79, 80-81, 82-83, 84-85, 86-87, 88-89, 90-91, 92-93, 94-95, 96-97, 98-99, 100-101, 102-103, 104-105, 106-107, 108-109, 110-111, 112-113, 114-115, 116-117, 118-119, 120-121, 122-123, 124-125, 126-127, 128-129, 130-131, 132-133, 134-135, 136-137, 138-139, 140-141, 142-143, 144-145, 146-147, 148-149, 150-151, 152-153, 154-155, 156-157, 158-159, 160-161, 162-163, 164-165, 166-167, 168-169, 170-171, 172-173, 174-175, 176-177, 178-179, 180-181, 182-183, 184-185, 186-187, 188-189, 190-191, 192-193, 194-195, 196-197, 198-199, 200-201, 202-203, 204-205, 206-207, 208-209, 210-211, 212-213, 214-215, 216-217, 218-219, 220-221, 222-223, 224-225, 226-227, 228-229, 230-231, 232-233, 234-235, 236-237, 238-239, 240-241, 242-243, 244-245, 246-247, 248-249, 250-251, 252-253, 254-255, 256-257, 258-259, 260-261, 262-263, 264-265, 266-267, 268-269, 270-271, 272-273, 274-275, 276-277, 278-279, 280-281, 282-283, 284-285, 286-287, 288-289, 290-291, 292-293, 294-295, 296-297, 298-299, 300-301, 302-303, 304-305, 306-307, 308-309, 310-311, 312-313, 314-315, 316-317, 318-319, 320-321, 322-323, 324-325, 326-327, 328-329, 330-331, 332-333, 334-335, 336-337, 338-339, 340-341, 342-343, 344-345, 346-347, 348-349, 350-351, 352-353, 354-355, 356-357, 358-359, 360-361, 362-363, 364-365, 366-367, 368-369, 370-371, 372-373, 374-375, 376-377, 378-379, 380-381, 382-383, 384-385, 386-387, 388-389, 390-391, 392-393, 394-395, 396-397, 398-399, 400-401, 402-403, 404-405, 406-407, 408-409, 410-411, 412-413, 414-415, 416-417, 418-419, 420-421, 422-423, 424-425, 426-427, 428-429, 430-431, 432-433, 434-435, 436-437, 438-439, 440-441, 442-443, 444-445, 446-447, 448-449, 450-451, 452-453, 454-455, 456-457, 458-459, 460-461, 462-463, 464-465, 466-467, 468-469, 470-471, 472-473, 474-475, 476-477, 478-479, 480-481, 482-483, 484-485, 486-487, 488-489, 490-491, 492-493, 494-495, 496-497, 498-499, 500-501, 502-503, 504-505, 506-507, 508-509, 510-511, 512-513, 514-515, 516-517, 518-519, 520-521, 522-523, 524-525, 526-527, 528-529, 530-531, 532-533, 534-535, 536-537, 538-539, 540-541, 542-543, 544-545, 546-547, 548-549, 550-551, 552-553, 554-555, 556-557, 558-559, 560-561, 562-563, 564-565, 566-567, 568-569, 570-571, 572-573, 574-575, 576-577, 578-579, 580-581, 582-583, 584-585, 586-587, 588-589, 590-591, 592-593, 594-595, 596-597, 598-599, 600-601, 602-603, 604-605, 606-607, 608-609, 610-611, 612-613, 614-615, 616-617, 618-619, 620-621, 622-623, 624-625, 626-627, 628-629, 630-631, 632-633, 634-635, 636-637, 638-639, 640-641, 642-643, 644-645, 646-647, 648-649, 650-651, 652-653, 654-655, 656-657, 658-659, 660-661, 662-663, 664-665, 666-667, 668-669, 670-671, 672-673, 674-675, 676-677, 678-679, 680-681, 682-683, 684-685, 686-687, 688-689, 690-691, 692-693, 694-695, 696-697, 698-699, 700-701, 702-703, 704-705, 706-707, 708-709, 710-711, 712-713, 714-715, 716-717, 718-719, 720-721, 722-723, 724-725, 726-727, 728-729, 730-731, 732-733, 734-735, 736-737, 738-739, 740-741, 742-743, 744-745, 746-747, 748-749, 750-751, 752-753, 754-755, 756-757, 758-759, 760-761, 762-763, 764-765, 766-767, 768-769, 770-771, 772-773, 774-775, 776-777, 778-779, 780-781, 782-783, 784-785, 786-787, 788-789, 790-791, 792-793, 794-795, 796-797, 798-799, 800-801, 802-803, 804-805, 806-807, 808-809, 810-811, 812-813, 814-815, 816-817, 818-819, 820-821, 822-823, 824-825, 826-827, 828-829, 830-831, 832-833, 834-835, 836-837, 838-839, 840-841, 842-843, 844-845, 846-847, 848-849, 850-851, 852-853, 854-855, 856-857, 858-859, 860-861, 862-863, 864-865, 866-867, 868-869, 870-871, 872-873, 874-875, 876-877, 878-879, 880-881, 882-883, 884-885, 886-887, 888-889, 890-891, 892-893, 894-895, 896-897, 898-899, 900-901, 902-903, 904-905, 906-907, 908-909, 910-911, 912-913, 914-915, 916-917, 918-919, 920-921, 922-923, 924-925, 926-927, 928-929, 930-931, 932-933, 934-935, 936-937, 938-939, 940-941, 942-943, 944-945, 946-947, 948-949, 950-951, 952-953, 954-955, 956-957, 958-959, 960-961, 962-963, 964-965, 966-967, 968-969, 970-971, 972-973, 974-975, 976-977, 978-979, 980-981, 982-983, 984-985, 986-987, 988-989, 990-991, 992-993, 994-995, 996-997, 998-999, 1000-1001, 1002-1003, 1004-1005, 1006-1007, 1008-1009, 1010-1011, 1012-1013, 1014-1015, 1016-1017, 1018-1019, 1020-1021, 1022-1023, 1024-1025, 1026-1027, 1028-1029, 1030-1031, 1032-1033, 1034-1035, 1036-1037, 1038-1039, 1040-1041, 1042-1043, 1044-1045, 1046-1047, 1048-1049, 1050-1051, 1052-1053, 1054-1055, 1056-1057, 1058-1059, 1060-1061, 1062-1063, 1064-1065, 1066-1067, 1068-1069, 1070-1071, 1072-1073, 1074-1075, 1076-1077, 1078-1079, 1080-1081, 1082-1083, 1084-1085, 1086-1087, 1088-1089, 1090-1091, 1092-1093, 1094-1095, 1096-1097, 1098-1099, 1100-1101, 1102-1103, 1104-1105, 1106-1107, 1108-1109, 1110-1111, 1112-1113, 1114-1115, 1116-1117, 1118-1119, 1120-1121, 1122-1123, 1124-1125, 1126-1127, 1128-1129, 1130-1131, 1132-1133, 1134-1135, 1136-1137, 1138-1139, 1140-1141, 1142-1143, 1144-1145, 1146-1147, 1148-1149, 1150-1151, 1152-1153, 1154-1155, 1156-1157, 1158-1159, 1160-1161, 1162-1163, 1164-1165, 1166-1167, 1168-1169, 1170-1171, 1172-1173, 1174-1175, 1176-1177, 1178-1179, 1180-1181, 1182-1183, 1184-1185, 1186-1187, 1188-1189, 1190-1191, 1192-1193, 1194-1195, 1196-1197, 1198-1199, 1200-1201, 1202-1203, 1204-1205, 1206-1207, 1208-1209, 1210-1211, 1212-1213, 1214-1215, 1216-1217, 1218-1219, 1220-1221, 1222-1223, 1224-1225, 1226-1227, 1228-1229, 1230-1231, 1232-1233, 1234-1235, 1236-1237, 1238-1239, 1240-1241, 1242-1243, 1244-1245, 1246-1247, 1248-1249, 1250-1251, 1252-1253, 1254-1255, 1256-1257, 1258-1259, 1260-1261, 1262-1263, 1264-1265, 1266-1267, 1268-1269, 1270-1271, 1272-1273, 1274-1275, 1276-1277, 1278-1279, 1280-1281, 1282-1283, 1284-1285, 1286-1287, 1288-1289, 1290-1291, 1292-1293, 1294-1295, 1296-1297, 1298-1299, 1300-1301, 1302-1303, 1304-1305, 1306-1307, 1308-1309, 1310-1311, 1312-1313, 1314-1315, 1316-1317, 1318-1319, 1320-1321, 1322-1323, 1324-1325, 1326-1327, 1328-1329, 1330-1331, 1332-1333, 1334-1335, 1336-1337, 1338-1339, 1340-1341, 1342-1343, 1344-1345, 1346-1347, 1348-1349, 1350-1351, 1352-1353, 1354-1355, 1356-1357, 1358-1359, 1360-1361, 1362-1363, 1364-1365, 1366-1367, 1368-1369, 1370-1371, 1372-1373, 1374-1375, 1376-1377, 1378-1379, 1380-1381, 1382-1383, 1384-1385, 1386-1387, 1388-1389, 1390-1391, 1392-1393, 1394-1395, 1396-1397, 1398-1399, 1400-1401, 1402-1403, 1404-1405, 1406-1407, 1408-1409, 1410-1411, 1412-1413, 1414-1415, 1416-1417, 1418-1419, 1420-1421, 1422-1423, 1424-1425, 1426-1427, 1428-1429, 1430-1431, 1432-1433, 1434-1435, 1436-1437, 1438-1439, 1440-1441, 1442-1443, 1444-1445, 1446-1447, 1448-1449, 1450-1451, 1452-1453, 1454-1455, 1456-1457, 1458-1459, 1460-1461, 1462-1463, 1464-1465, 1466-1467, 1468-1469, 1470-1471, 1472-1473, 1474-1475, 1476-1477, 1478-1479, 1480-1481, 1482-1483, 1484-1485, 1486-1487, 1488-1489, 1490-1491, 1492-1493, 1494-1495, 1496-1497, 1498-1499, 1500-1501, 1502-1503, 1504-1505, 1506-1507, 1508-1509, 1510-1511, 1512-1513, 1514-1515, 1516-1517, 1518-1519, 1520-1521, 1522-1523, 1524-1525, 1526-1527, 1528-1529, 1530-1531, 1532-1533, 1534-1535, 1536-1537, 1538-1539, 1540-1541, 1542-1543, 1544-1545, 1546-1547, 1548-1549, 1550-1551, 1552-1553, 1554-1555, 1556-1557, 1558-1559, 1560-1561, 1562-1563, 1564-1565, 1566-1567, 1568-1569, 1570-1571, 1572-1573, 1574-1575, 1576-1577, 1578-1579, 1580-1581, 1582-1583, 1584-1585, 1586-1587, 1588-1589, 1590-1591, 1592-1593, 1594-1595, 1596-1597, 1598-1599, 1600-1601, 1602-1603, 1604-1605, 1606-1607, 1608-1609, 1610-1611, 1612-1613, 1614-1615, 1616-1617, 1618-1619, 1620-1621, 1622-1623, 1624-1625, 1626-1627, 1628-1629, 1630-1631, 1632-1633, 1634-1635, 1636-1637, 1638-1639, 1640-1641, 1642-1643, 1644-1645, 1646-1647, 1648-1649, 1650-1651, 1652-1653, 1654-1655, 1656-1657, 1658-1659, 1660-1661, 1662-1663, 1664-1665, 1666-1667, 1668-1669, 1670-1671, 1672-1673, 1674-1675, 1676-1677, 1678-1679, 1680-1681, 1682-1683, 1684-1685, 1686-1687, 1688-1689, 1690-1691, 1692-1693, 1694-1695, 1696-1697, 1698-1699, 1700-1701, 1702-1703, 1704-1705, 1706-1707, 1708-1709, 1710-1711, 1712-1713, 1714-1715, 1716-1717, 1718-1719, 1720-1721, 1722-1723, 1724-1725, 1726-1727, 1728-1729, 1730-1731, 1732-1733, 1734-1735, 1736-1737, 1738-1739, 1740-1741, 1742-1743, 1744-1745, 1746-1747, 1748-1749, 1750-1751, 1752-1753, 1754-1755, 1756-1757, 1758-1759, 1760-1761, 1762-1763, 1764-1765, 1766-1767, 1768-1769, 1770-1771, 1772-1773, 1774-1775, 1776-1777, 1778-1779, 1780-1781, 1782-1783, 1784-1785, 1786-1787, 1788-1789, 1790-1791, 1792-1793, 1794-1795, 1796-1797, 1798-1799, 1800-1801, 1802-1803, 1804-1805, 1806-1807, 1808-1809, 1810-1811, 1812-1813, 1814-1815, 1816-1817, 1818-1819, 1820-1821, 1822-1823, 1824-1825, 1826-1827, 1828-1829, 1830-1831, 1832-1833, 1834-1835, 1836-1837, 1838-1839, 1840-1841, 1842-1843, 1844-1845, 1846-1847, 1848-1849, 1850-1851, 1852-1853, 1854-1855, 1856-1857, 1858-1859, 1860-1861, 1862-1863, 1864-1865, 1866-1867, 1868-1869, 1870-1871, 1872-1873, 1874-1875, 1876-1877, 1878-1879, 1880-1881, 1882-1883, 1884-1885, 1886-1887, 1888-1889, 1890-1891, 1892-1893, 1894-1895, 1896-1897, 1898-1899, 1900-1901, 1902-1903, 1904-1905, 1906-1907, 1908-1909, 1910-1911, 1912-1913, 1914-1915, 1916-1917, 1918-1919, 1920-1921, 1922-1923, 1924-1925, 1926-1927, 1928-1929, 1930-1931, 1932-1933, 1934-1935, 1936-1937, 1938-1939, 1940-1941, 1942-1943, 1944-1945, 1946-1947, 1948-1949, 1950-1951, 1952-1953, 1954-1955, 1956-1957, 1958-1959, 1960-1961, 1962-1963, 1964-1965, 1966-1967, 1968-1969, 1970-1971, 1972-1973, 1974-1975, 1976-1977, 1978-1979, 1980-1981, 1982-1983, 1984-1985, 1986-1987, 1988-1989, 1990-1991, 1992-1993, 1994-1995, 1996-1997, 1998-1999, 2000-2001, 2002-2003, 2004-2005, 2006-2007, 2008-2009, 2010-2011, 2012-2013, 2014-2015, 2016-2017, 2018-2019, 2020-2021, 2022-2023, 2024-2025, 2026-2027, 2028-2029, 2030-2031, 2032-2033, 2034-2035, 2036-2037, 2038-2039, 2040-2041, 2042-2043, 2044-2045, 2046-2047, 2048-2049, 2050-2051, 2052-2053, 2054-2055, 2056-2057, 2058-2059, 2060-2061, 2062-2063, 2064-2065, 2066-2067, 2068-2069, 2070-2071, 2072-2073, 2074-2075, 2076-2077, 2078-2079, 2080-2081, 2082-2083, 2084-2085, 2086-2087, 2088-2089, 2090-2091, 2092-2093, 2094-2095, 2096-2097, 2098-2099, 2100-2101, 2102-2103, 2104-2105, 2106-2107, 2108-2109, 2110-2111, 2112-2113, 2114-2115, 2116-2117, 2118-2119, 2120-2121, 2122-2123, 2124-2125, 2126-2127, 2128-2129, 2130-2131, 2132-2133, 2134-2135, 2136-2137, 2138-2139, 2140-2141, 2142-2143, 2144-2145, 2146-2147, 2148-2149, 2150-2151, 2152-2153, 2154-2155, 2156-2157, 2158-2159, 2160-2161, 2162-2163, 2164-2165, 2166-2167, 2168-2169, 2170-2171, 2172-2173, 2174-2175, 2176-2177, 2178-2179, 2180-2181, 2182-2183, 2184-2185, 2186-2187, 2188-2189, 2190-2191, 2192-2193, 2194-2195, 2196-2197, 2198-2199, 2200-2201, 2202-2203, 2204-2205, 2206-2207, 2208-2209, 2210-2211, 2212-2213, 2214-2215, 2216-2217, 2218-2219, 2220-2221, 2222-2223, 2224-2225, 2226-2227, 2228-2229, 2230-2231, 2232-2233, 2234-2235, 2236-2237, 2238-2239, 2240-2241, 2242-2243, 2244-2245, 2246-2247, 2248-2249, 2250-2251, 2252-2253, 2254-2255, 2256-2257, 2258-2259, 2260-2261, 2262-2263, 2264-2265, 2266-2267, 2268-2269, 2270-2271, 2272-2273, 2274-2275, 2276-2277, 2278-2279, 2280-2281, 2282-2283, 2284-2285, 2286-2287, 2288-2289, 2290-2291, 2292-2293, 2294-2295, 2296-2297, 2298-2299, 2300-2301, 2302-2303, 2304-2305, 2306-2307, 2308-2309, 2310-2311, 2312-2313, 2314-2315, 2316-2317, 2318-2319, 2320-2321, 2322-2323, 2324-2325, 2326-2327, 2328-2329, 2330-2331, 2332-2333, 2334-2335, 2336-2337, 2338-2339, 2340-2341, 2342-2343, 2344-2345, 2346-2347, 2348-2349, 235

remettra à l'honneur les influences latentes depuis longtemps alléguées sur les fondements surtout imaginatifs — influences qui commencent à devenir perceptibles aujourd'hui — qui sera certainement le point de départ mais qui n'est pas improductif d'exagérer surtout pour en faire le point de départ d'une pénétration d'un art céramique original et créateur, issu de la Transjordanienne ou de la Haute Asie. On vient même de voir la plus récente synthèse technique mettre à peu près en bloc la céramique de Syrie-Palestine sous la dépendance du « cycle Troie-Chypre-Égee », c'est-à-dire à l'antipode des influences « plus récentes », par conséquent orientales, alléguées si fermement au point de départ des études céramographiques palestiniennes. Encore M. Woolley qui préconise cette théorie, rabaisse-t-il avec conviction au xiv^e ou au xiii^e siècle l'époque de ces influences d'où serait ne pourtant à peu près tout le décor peint appréciable.

La mémoire des substantiel de M. le docteur Albright, qui ne paraît pas avoir connu l'énergique réaction antérieure de M. Potier, a déjà remis au point vigoureusement le monde chronologique dans laquelle tendent à se comprimer la céramique palestinienne et son décor peint. Il ne s'agit pas avec une moindre urgence de les « manipuler » de l'horizon trop unilatéral dans lequel on les a placés depuis quelques années, et de couvrir la perspective orientale chaldéo-mésopotamienne sur la céramique tout aussi bien que sur le reste de l'archéologie de Palestine.

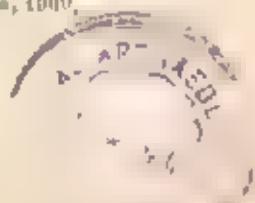
Qu'on vienne donc se point méprendre à ce propos. La question n'est pas de choisir dans l'ornementation céramique peinte de ce pays tel procédé technique ou tels éléments du répertoire décoratif pour les mettre sous la

¹ Voir en particulier HANSEN, *op. cit.* p. 163-164. *Light on Bible Lands* (1913), p. 37 s., 200, à propos des excavations de céramique peinte à Lachish et à Gezer. À l'époque où fut publiée la brève synthèse de Hansen (p. 207 ss. — 1907), la céramique sassanide encore à peine révélée, mais déjà en cours d'exposition dans les galeries du Louvre permettait seulement d'en indiquer la portée pour l'histoire de cet art (cf. *op. cit.*, p. 323 s.). Dès les premières publications dans les *Mém. de la Délég.*, il paraît évident qu'il y avait là beaucoup plus que des « similitudes superficielles » avec la

céramique de Palestine — pour ne rien dire des autres. — La R. B. s'attacha donc à le faire ressortir et Hansen y consentit (R. B., 1914, p. 315-8, en attendant de pouvoir venir de plus près le problème des influences positives).

² Cf. WOOLLEY, *Syria*, II, 1921, p. 180-181, 191.

³ Dussaud, *Palestine in the biblical history of Period*, *Journal of the Pal. Oriental Society*, II, 1922, pp. 110-138. Voir, pour notamment, POTIER, *Céramique peinte...* p. 81; DE MONTAIGU, *Les Premières Civilisations*, 1910, p. 206 ss.



mouvance directe de l'art céramique de Suse, de Babylone ou de Ninive, cette dérivation ou quelque sorte mécanique serait manifestement une chimère. Si l'on songe que la production céramique assyrienne par exemple (telle que nous la connaissons au jour d'hui) classe d'ordinaire ses identifiables productions au III^e millénaire avant J.-C. et est hors de doute qu'on ne saurait concevoir une survivance assez prolongée pour que certains éléments de son répertoire décussent leurs racines aux peintres de vases dans la Palestine du second millénaire. La méthode est autre. Elle consiste à chercher, plutôt que de bien rares emprunts directs, la filiation qui permet de retracer l'évolution d'un procédé et les transformations d'un motif jusqu'à leur véritable patrie artistique, où ils retrouvent leur sens initial et leur exacte portée. On n'a pas beaucoup, je suppose, débattu la valeur d'un motif quand on l'a déclaré « chypriote » ou « péon » aussi longtemps qu'on n'a pu en saisir la plus précise nuance ni mieux déterminer où en place ces termes, *chypriote* surtout qui est fort élastique et couvre une aussi immense étendue. ¹⁶ Admettons qu'on ne se pût de mots et qu'on ne spéculât sans le voir, ces dilettants problèmes. L'histoire d'un art n'admettent plus guère les anciennes catégories rigides qui pouvaient opposer l'Égypte à Mycènes, Mycènes à l'Étrurie, la Grèce à l'Asie Mineure ou à l'Orient mésopotamien. Il ne suffit plus d'un faïence général nuancé, ou d'un motif interprété d'autre sorte pour justifier l'autonomie artistique; pas plus, d'ailleurs, qu'une superficielle similitude ne saurait aujourd'hui fonder une « parenté » quelconque ou un contact que la spéculation de l'esprit humain suffit largement à expliquer ¹⁷.

Le motif de la difficile est en ceci, existe-t-il ou n'existe-t-il pas, dans la peinture céramique, *par exemple*, des motifs ou plutôt d'éléments décoratifs dont l'origine doit être cherchée en Orient Mésopotamien Chaldéen ou Suseen? Voici de longues années que la question ainsi posée fut résolue par

¹⁶ « On a vu et on ne verra jamais... » dit un proverbe qui se dégage de ses produits et, même la Syrie, de l'unique et unique de toutes manières qui se présente à elle » (Perrin, *Céramique péonienne*, p. 83), Cf. H. B., 1923, p. 103, n. 1.

¹⁷ Enfin, par exemple, mieux que dans M. Perrin, *Céramique péonienne*, p. 87 sq., on ne

peut pas dire que la question de « l'art spontané et l'art par contact », et ce qui est le fait d'imitation ou de l'art par contact, n'est pas absolue sécurité dans ce domaine total. Mais c'est précisément une raison de plus, en abordant le problème, de s'inspirer de la circumspecte et pénétrante méthode brillamment tracée par ce maître.

la solution franchement et sûrement que paraissent bien justifier les brillantes découvertes céramiques de la *Dolqon ou Pesse*. Il se peut que, dans le programme ethnographique de ces premières expositions attestant le merveilleux épanouissement d'un foyer artistique chaldéo-élamite du 3^e à 2^e millénaire av. J.-C., le 19^e siècle ayant hérité de ces savants explorateurs avec l'exagération sur l'Asie Antérieure — la Syrie-Palestine et la Méditerranée occidentale¹. Dès 1907, les premiers groupes par M. de Morgan simplement par quelques aspects de la technique d'exécution et ceux d'autres motifs favoris du répertoire pictural avaient fait force de conviction. Admettant la simultanéité d'un « foyer égyptien » et d'un « foyer chaldéo-élamite » à l'aurore lointaine des temps historiques, il faut considérer que l'expansion plus active — la seconde avant de bonne heure — marque son empreinte sur la peinture céramique des régions méso-mésopotamiennes et fait probablement sentir son influence presque dans les plateaux d'Asie Mineure et les îles de la Méditerranée orientale. Il n'avait guère, assurément, le prestige artistique que la manière d'avec laquelle elle absorbe l'assévit² substituant, ses tons ou son empire aux tendances spontanées du genre vainco. Loin d'imaginer rien qui ressemble à une coupole, à quoi s'exposent manifestement les conditions de l'espace et du temps, M. de Morgan faisait toucher du doigt cette lente mais insensible pénétration, que diverses causes — les quelques recherches plus efficacement actives qu'une révolution politique et toute volonté humanitaire — la mode, le goût, le umisch³ l'exotisme faisaient toujours — à travers le monde — les plus féconds de diffusion esthétique. Et la diffusion est d'autant plus rapide que l'objet d'art offre une supériorité plus marquée et que le milieu nouveau dans lequel il pénètre est plus apte à se l'assimiler. Si je ne me trompe pas l'intention de M. de Morgan lorsqu'il faisait exposer la céramique peinte chaldéo-élamite à travers l'Asie Antérieure jusqu'au monde égéen du 19^e siècle avant notre ère. Dans son judicieux point de vue, ce rapprochement était si peu

¹ On lit plus souvent cette exagération à M. J. de Morgan, sans soupçonner peut-être aux jugements humains de sa thèse. Jusqu'à dans la synthèse très générale qu'il présente dans ses *Principes de l'histoire* (p. 198 ss.), et malgré l'insistance cruelle de corroborer par un tableau synoptique (p. 261).

² *Assévit* = 7.

des influences aussi délicates, M. de Morgan a pris soin de multiplier les observations restrictives qui sauvegardent l'autonomie et le goût créateur des civilisations sur lesquelles il se voyait l'influence chaldéo-élamite prédominante.



Fig. 31. The rock paintings of the prehistoric period. The figures are shown in various poses, some with antlers or horns, and some with large, circular heads. The paintings are located in the rock shelters of the Vindhya region.

Les exemples du groupe hiéroglyphique ne sont point rares en Égypte, au moins dans l'art de la XVIII^e dynastie, si nous ne voulons pas faire intervenir les gravures des « plaques de schiste » les premières hiéroglyphes. Les exemples fusseraient dans l'art syrien, assyrien, égypto-syrien et crétois. On en connaît depuis longtemps la fréquence dans les écoles mésopotamiennes¹. Telle est même cette fréquence, telle aussi l'apparente banalité du sujet, qu'on finit de mettre l'origine de ce groupement au compte de quelque emprunt d'une civilisation à l'autre. M. Joffe s'est mis à songer que la nécessité d'y voir un phénomène très simple de polygenisme en chacune des régions où on le constate². Il y aurait été engendré par quelque préoccupation de magie prophylactique ou de zoologie, à moins qu'il ne résulte tout bonnement de l'inspiration naïve d'artistes primitifs désireux « de montrer à la fois les deux côtés du même animal », comme dans le cas analogue des « plaques d'ivoire des fêtes monstrescuses » à monothémales avec deux corps³, quand ce n'est pas trois ou quatre. Encore fallait-il pour que le polygenisme ait pu légitimement intervenir comme explication satisfaisante du sujet, en restreindre la manifestation aux conques ou bouquets et palmiers sont des élé-

ments l'impression d'un thème favori qui avait subi manifestement une évolution déjà longue dans l'art égyptien primitif, avant d'aboutir à la stylisation qui affectait ces archaïsés gravés tout au début du III^e millénaire. Ils sont antérieurs à Sargon d'Assur⁴ et à leur popularité sur les archaïsés et empruntés comme jusqu'ici on n'a pu le douter⁵. L'assurien, *op. cit.*, p. 4), par conséquent, leur influence est due plus vraisemblablement sur la glyptique et la sculpture chaldéennes de l'époque des palais. On voit comment le problème a changé de face depuis les travaux de Joffe, en 1904 et de Hübner, en 1908, sur le sujet (cf. A. REICHERT, *Zur altbabylonischen Gruppe*, dans *Monatsh.*, II, 1908, p. 83-94).

(1) CASATI, *Les Mésopot.*, fig. 59 enregistre l'attention sur un sujet archaïque et très exactement connu dans les archaïsés égyptiens du III^e siècle (LÉONARD, *op. cit.*, pl. XII, 193; XVI, 2). (2) JOFFE, *Mon. Egypt.*, XII, p. 120, no 129, p. 134 ss., no 137 s.

(3) Hübner, *op. cit.*, dans *Verh.*, II, 1907, p. 127 s.

(4) Cité d'après W. HUBNER, *Über die Konventionen primitiver der Kunst der Ägypt.*, XXVI, 1918, p. 2; et PORTER, *EGH.*, 1907, p. 233.

(5) HUBNER, *op. cit.*, p. 103. L'explication qui paraît avoir été tentée d'abord par M. HUBNER, n'est valable, naturellement, qu'aux origines. Le motif des bœufs crus lui être consacré pour lui-même, et sans doute avec un sens, par des artistes qui eussent été capables de traduire la perspective d'un animal sans recourir à ce procédé simpliste des primitifs. S'ils ont voulu cette duplication, apparemment valant, c'est évidemment parce qu'ils y trouvaient une ressemblance, au sens du principe juif tel qu'il est traité par M. CLERMONT-HANAU : résumer les actions pour exprimer la variété des notes (L'imaginaire phénicienne et la mythologie iconologique chez les Grecs (1880), p. x).

ments acclimatés. Que s'il se présente par ailleurs, dans la composition de l'alphabet et dans son exécution technique, des traits communs d'une exploitation beaucoup moins spontanée, fortu est bien de se remettre en face du problème de derivation et d'affiliations. Tel est certainement le cas du présent sujet. La juxtaposition de quelques exemples typiques parmi les plus anciens connus dans l'art égyptien, étrusque, égéen, chypriote, syrien, hittite, mésopotamite, chaldéenne aide peut-être de saisir la dissimilation plus près qu'on ne paraît l'avoir fait jusqu'ici quand on a cherché la patrie primordiale de ce motif. Aussi bien, la loutre fait tout à tour dériver de l'Égypte, de l'Égée, de Phénicie ou de quelque autre province du monde oriental¹⁰.

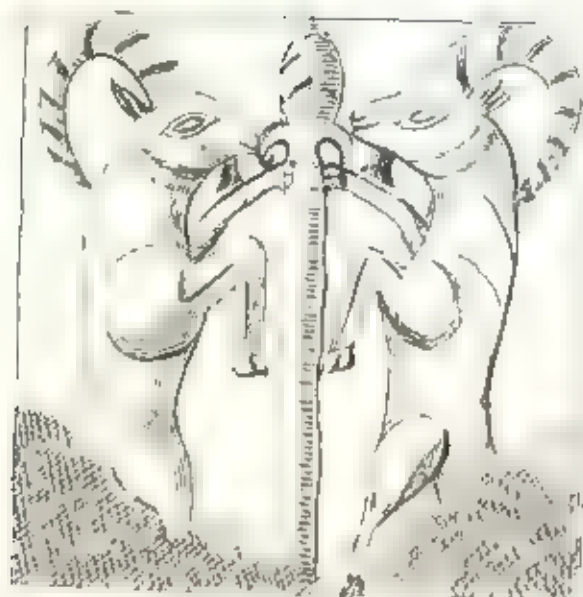
Les particularités déterminées de l'écriture égyptienne s'accroissent à cet égard comme attestations la plus récente d'une reprise d'habitude. L'art de la VI^e dynastie, on l'on voit des rivières se dressant symétriquement des deux côtés d'un arbre pour en lacérer les feuilles, ce qui est une scène prise sur le vif.

a) Origine égyptienne : J. de Mör, *Rev. archéol.*, 1904, II, 208 et fig. 2; Foucart, *Jahrbuch*, 1891, XXVI, 1911, p. 333; et *Der Orient*, 1912, p. 10; Picotier, *Peintures de Delphes*, t. V, 1908, p. 23 s., à propos du même groupe des « palmiers à cote de style oriental » depuis et longtemps dérivées et qu'il rattache, en fin de compte, à l'Égypte. Voir aussi Brugs, *Mykenische Iree und pille rull*, *Journ. of hell. Studies*, XXI, 1901, p. 138. — b) Origine chyprio-myécénienne : Picotier, *les Civil. préhell.*, 2^e éd., 1914, p. 302 ss., 312 — de même implicitement.

c) Origine syrienne : von Hase, *Journ. of hell. Studies*, 1910, p. 198 s. ; — d) l'origine phénicienne : en premier lieu en allemand, c'est la thèse de Decker, *Central. de Hellag. et de l'Égée*, 1907, p. 101, qui n'a cependant pas d'attestation explicite, au moins dans les ouvrages qui m'ont été accessibles. — e) La prédominance du motif dans l'art assyrien : c'est plutôt l'opinion de M. Picotier, *Peintures de Delphes*, t. V, 1908, p. 23 s., qui n'a cependant pas d'attestation explicite, au moins dans les ouvrages qui m'ont été accessibles. — f) La prédominance du motif dans l'art assyrien : c'est plutôt l'opinion de M. Picotier, *Peintures de Delphes*, t. V, 1908, p. 23 s., qui n'a cependant pas d'attestation explicite, au moins dans les ouvrages qui m'ont été accessibles.

maison en étant restés la date et para spécifier mieux sa véritable patrie, cf. De Saurat-Hauser, *Les civilisations en Chaldée*, p. 90, où l'effacement et la symétrie sont attribués caractéristiques de l'art chaldéen primitif, par opposition à celui de l'Égypte. Enfin, pour M. Pottier, *Les civilisations en Chaldée*, p. 28 et 104, ce motif a des variantes affrontées de chaque côté. Les palmiers sont donc bien de ce genre, mais dans l'art chaldéen primitif et, par le fait, d'Asie Mineure, pénétrés dans le monde égéen. Je comprends tout pourquoi M. H. Schwob, *Athen. Mitteil.*, 1918, p. 110, n. 5, n'a pas précisément ce passage pour prêter à M. Pottier une attribution primordiale du motif à l'Asie Mineure. Pour M. Picotier, le groupe capotendu est une forme de l'art chaldéen primitif. Mais, quand les Soudites de Chaldée l'adoptèrent, une modification essentielle. (Mém. Del., XII, 97.)

¹⁰ J. de Mör, *Rev. archéol.*, 1904, II, 208 — étant l'arbre, *Deokmiller*, t. II, pl. 108 et 111. M. G. Lefebvre, qui je suis heureux de remercier très cordialement ici, non l'obligeance de me présenter d'excellents critiques



1



2.



3.



4



5.



6



7.



8




9

Le groupe anthropomorphe comprend les figures 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9. Les figures 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 sont des figures anthropomorphes.

Décompte fait de cet exemple demeure sans fondement jusqu'ici, sauf erreur. Dans les monographies consacrées à ce thème décoratif on le voit surtout reparaître à une époque beaucoup plus tardive et sous une forme ou la stylisation manquant profondément le naturalisme encore cependant pleine de vie. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur la jolie corniche (pl. XXV, 4), peinte dans une fresque du fondéau de Rumschli — mais encore sur l'admirable encre en argent la frise de Tell Basta (pl. XXV, 1) — près de Zagazig, que M. C. Edgar attribue à la XIX^e dynastie. — De part et d'autre c'est le même traitement des animaux — cervidés ou capridés, il n'y a que le pas de le leur rendre — un réalisme saisissant, plus souple et plus animé qu'on ne l'observe dans les meilleures représentations préhistoriques ou protohistoriques. Le souffle d'un vent peut-être antique et plutôt égyptienne et y

des deus des Lagunas que je n'avais pu voir
la nuit. Le sujet est représenté deux fois, avec
des variations très curieuses sur les figures et sur
l'ornementation. Les deux scènes se trouvent
qu'en l'un et l'autre cas l'artiste de l'Antique
Empire traduisait au mieux de sa virtualité
une scène postcoïtale dont la pollesque faisait
charme, et, notre pl. XXIV, à St. Eusebio —
au contraire — est tout conventionnel, et
fait valant la source (?) d'un de l'animalité
et du caractère dans l'attitude vigilante du chien
dans les attitudes vives ou nonchalantes des
chèvres, dans les gestes du berger qui veut
de prendre un jeune chesman sur ses bras et
qui s'adresse aux chèvres trop audacieuses.
M. Evans (*Journ. Hell. Stud.*, XXI, 1901,
p. 152) ajoute il est vrai que l'esquisse pré-
liminaire de Mirraconpolis, où figurant deux
lucifères (?) nous a été vue par un artiste
arabique par un personnage turcique. À se laisser
guider par un élément tout voisin, dans
à cette époque, l'artiste de l'Antique
fig. 148, où le peintre met aux prises un
lion et une énorme antilope (?) ou jument
qui s'agitent en vue de l'animal qui les
inspire peut-être par un sentiment analogue
à celui d'un procédant les peintures simi-
laires dans les cavernes d'Espagne. L'homme
aux lucifères de Mirraconpolis est il ailleurs

une curieuse répétition d'un thème familial dans l'imagerie étiologique suggérée par l'usage de l'argot. Quel est aux arènes ce titre qu'on voit sur la palme ? Le mot est un qui est. Poulaire les allèges encore d'abstraction... (11), p. 224, n. 2), elles sont hors de cause, car les précédant un affrontement direct, car arbre et autre viennent interposés. On s'étonne de ne pas voir citer de préférence, pour cet autre thème, le remarquable vase prédynastique d'Abydos, où l'on voit :  et deux autres oiseaux les uns en face des autres dans une ronde qui les groupe autour, quel, oiseaux prenant leurs ébats sur un arbre, d'autres ébats en couples (moins faciles à reconnaître, malgré la physionomie particulière de l'ensemble) et, pl. XXIV, 6. (Après l'opus Abydos, I, 1902, pl. I, et p. 251. Lirent, les *Revue*... p. 114 et fig. 82 et 83. 1907, *Revue*... 1907, II, fig. 2 p. 200

dans *Wormen, de Minder Aegypten*, t. II, p. 67 et pl. XLIII (1907). Cf. von Huzar, *Zeichn.*, *Arch.*, 1910, p. 199.

10. Perrin, *Herpetologiques*, 1, 1900, pl. XII, 1-3. N. XII, 2, XIV, XVI, XXVI. Voir aussi une figure groupée dans Lissacq, *Les Reptiles*, Gz. 23, 35, 42, 75, 87, 118.

marquer une empreinte égée et basse indiscutable — nul ne fait difficulté d'en convenir. Car il serait certainement erroné de mettre le réalisme apparent au compte d'un sentiment plus profond de la nature observée avec plus de goût et plus de pénétration. Si vivantes qu'elles soient, ces chèvres sauvages, gazelles, antilopes ou ce qu'on voudra, dont on admire le gracieux élan sur la coupe du Tell Basta, ne traduisent pas plus une espèce zoologique directement étudiée par le graveur égyptien du *xix*^e siècle que leurs sœurs dans la peinture flammée postérieure d'un siècle et demi sous leurs et différant tout au plus par l'élire de leurs bois ou de leurs cornes. Ce réalisme tout superficiel tient dans le tour de main qui exfolde un *petit* être dans la circulation sous son influence à déterminer et qui trouve faveur dans le goût du temps. Qui partagerait encore la robuste confiance de M. Poelsén, je suppose — dans les spéculations que l'histoire naturelle peut déduire des représentations archaïques pres et qui serviraient à fonder une géographie artistique analogue à celle des espèces animales des métaux ou des races humaines? Cette géographie n'est pas un vain abus sans doute. Aux origines d'une civilisation, quand l'art simple et spontané s'inspire exclusivement de son influence matérielle, on conçoit que ses images traduisent ce qui lui présente la flore et la faune locale. Des lors, quand on rencontre dans des représentations franchement primitives — les images de rennes, de bœufs

Il M. de Mollep. I., p. 208; d'exprime la-dessus comme M. Poelsén (*ibid.*, *correspondence*, 1907, p. 123).

¹ Ce réalisme — d'après ce que l'on voit — n'est ni nouveau, ni égyptien — mais ancien — content — n'aurait pu arriver d'Aché? Qui l'on rapproche par exemple du même ruminant qui nous occupe le groupe animalier gravé dans une frise à Soudjeh (pl. XXV, 6, d'après von Lásca, *Leipzig*, III, fig. 147), ou sur un cylindre « syro-égyptien » (Museum, *Colat des cyl. assien de la Biblioth. Nat.*, 1910, p. 203; pl. XXXI, n° 161). Il n'y a pas entre eux la relation de copie à modèle. De part et d'autre on sent la maîtrise d'expression que pouvait seule engendrer une observation minutieuse

de la nature. Telle est pourtant l'analogie de transformation de la nature que l'un et l'autre artistes dû se guider moins sur un végétal et sur des bouquets vivants que sur un *passer* à la main. La nature n'est ici qu'une inspiration lointaine à qui l'on n'emprunte plus des formes vraies, mais le conseil de présenter des formes folles, dans un bel ensemble.

² Dans *Der Orient*, p. 17 s., il trace la géographie zoologique de la chèvre sauvage, « après l'avoir vue » et reproche à M. Haney de l'avoir interprétée de manière absolument erronée comme « l'âne à l'âne » sur la vase d'Entenou. Haney s'en détermine sous le stylet d'un graveur ou le pinceau d'un peintre, soudeux l'un et l'autre de décorer un vase, non d'illustrer un traité d'histoire naturelle.

phants, de girafes, d'hippopotames ou de chameaux, il est clair qu'elles doivent refléter les milieux concrets fort différents les uns des autres. La présence de sujets dont la diffusion géographique est plus vaste, les variétés apécifiques plus ténues, le problème est déjà substantiellement compliqué : devant une gravure fruste de primat ou quelque silhouette peinte sur un tessalon, il sera manifestement très ardu de discerner par exemple entre un bouquetin et une antelope, et plus encore de diagnostiquer raisonnablement le *Liber alternatus* et le *Liber sandwicensis*. Dès que l'artiste apporte à l'observation directe plus ou moins juste ou naïve de l'écorce le caprin, et les ressources de son imagination, la flore et la faune qu'il exprime se défont d'autant plus radicalement et plus vite de leur caractère scientifique local que cet artiste est mieux doué, plus capable d'idéaliser la nature et d'en adapter les motifs à ses compositions. Et quand enfin s'est dressée dans une évolution plus prolongée la routine des clichés, quand surtout interviennent les contaminations inévitables que provoque la connaissance des civilisations étrangères, comment se persuader encore que les compositions esthétiques s'identifient avec une fidélité consciencieuse des éléments locaux spécifiques lorsqu'elles ont une couleur naturaliste ?

Il serait donc téméraire d'mettre en mouvement les spécialistes de l'histoire naturelle pour déterminer dans le genre cerf ou dans le genre chèvre, l'espèce représentée dans nos petits libanx sur la coupe de Tell Basta ou la fresque de Thèbes, afin d'affirmer que ces gracieuses bêtes sont ou ne sont pas aborigènes en Egypte. Dans l'hypothèse d'un retour systématique à la nature, voit-on quelque moyen d'accorder, avec la traduction soi-disant « naturaliste » des cervidés ou capridés, la stylisation à outrance du végétal, arbre ou plante autour duquel ils sont affrontés dans une si charmante allure ? Ce végétal est, sans contredit, la reconnaissance d'un palmier, plutôt qu'une simple palmette ou un arbuste indéterminé : le panache de tiges sylvées rayées de stries alternées, les longues feuilles tombantes comme si

A propos de la « coupe » phénicienne de Pausanias : M. Chérin-Gutman a dû se tromper. L'espèce d'introduction qu'il cite en Afrique (*Chrysomela phoenicea*, p. 322, 63 a.). La végétation maigre et basse du royaume égyptien n'est pas de faire de l'histoire

naturelle scientifique sur les documents archéologiques. — p. 28. Les remarques de M. Lezén. A propos des capridés égyptiens dans la typologie égyptienne. *Mus. Soc. Arch. XVI*, p. 22 et.

elles fléchissaient sous les palles des banquettes, les épaules ou les rognures de dattes assez correctement accrochées. Tout caractérise le *genre* palmier, mais dans aucun climat et sous aucune latitude. On pense, on se rencontrera l'*espèce* précisément choisie, à deux siècles d'intervalle, par deux artistes égyptiens décorant dans le même goût l'un une coupe d'argent, l'autre une paroi de tombe. Le palmier est donc un *poncif*, tout autant les banquettes qui l'encadrent. En d'autres termes, le petit tableau spirituel et animé, qui tranche visiblement sur le naturalisme son erre et sur les conventions de l'art égyptien à dater de la XVIII^e dynastie, implique à tout le moins une reconnaissance égyptienne au souffle de quelque inspiration de génie, si tant est qu'elle ne soit pas venue de l'étranger.

Quittons l'Égypte pour aller à la recherche de notre motif à travers le monde égéo-cretois. Nous l'y trouverons sous peine, car il y a beau temps qu'on en a colligé de multiples exemples dans la sculpture, la glyptique, la peinture et l'orfèvrerie. Choisissons, dans la peinture céramique, un exemple assez topique pour dispenser d'en accumuler d'autres. Il ne saurait en être produit de meilleur que le cratère de Louvre publié par M. Potliet avec un commentaire archéologique ne laissant rien à désirer¹¹. Le vase provient d'un mobilier funéraire découvert à Lagaditro, dans la région de Phaestus, sur la côte méridionale de la Crète. Sa date est fixée aux environs du *xv^e* ou *xiv^e* siècles¹², c'est-à-dire dans les premières phases du « *monocyclisme* », par conséquent dans un synchronisme très satisfaisant avec la XVIII^e dynastie égyptienne.

Par le fait seul que nous sommes en présence d'un objet d'art crétois, il est naturel d'attendre une composition originale, savante, esthétique et de grande allure. Tel est bien notre petit tableau. La description très fine de M. Potliet en montrera l'existence à qui n'en serait point frappé au seul vu de la pièce, ou la démentirait mal dans le raccourci perspectif du vase. Si quelque part on pouvait se croire en droit de spécher scientifiquement une représentation archéologique, c'est bien dans cette peinture cretouse si puissamment autonome, vivifiée par un sentiment si noble de la nature et si adroite à la lecture. Au pays les *agoutis* et le *Li chèvres* Amalthée. Hesitation possible.

¹¹ *Documenta ceramologica da Louvre. Bull. grec. hell.*, XXXI (1907), p. 147 *et*, fig. 4 *et*.

¹² On voit lire notre cratère, pl. XXV, 6.

¹³ Potliet, *op. cit.*, p. 149.

elle subsister sur la nature concrète des jolies créatures saisies dans l'impétuosité de l'élan qui les déesse jusqu'à la ramure de l'arbre ? M. Pothier, qui est cependant un juge averti, nous présente avec réserve « deux bouquets ou chèvres sauvages » : c'est donc qu'il est en défiance de cette zoologie picturale apparemment si explicite ; non moins de la botanique, puisqu'au lieu du pignon que des commentateurs pas assez circonspects auraient rapidement diagnostiqué dans cette image — sans envisager si la Cète en est dotée — il parle « d'un « long » plante » dont le sommet se partage en un bouquet de deux grandes volutes » (notre pl. XXV, 6).

Ce qui saute aux yeux, c'est l'affinité que rappelle ce tableau crétois à ceux que nous venons d'examiner en Égypte. Sous un naturalisme plus réel et plus expressif, c'est la même composition, le même sentiment décoratif — pour ne pas faire intervenir une signification symbolique dont ce n'est pas le moment de s'occuper — et il n'est pas jusqu'à certains éléments accessoires qui ne soient identiques : tels ces dix-pas radiaux et cercles pointillés semés dans le champ supérieur apparemment comme déterminatifs du ciel, tandis que des plantes inférieures déterminent le sol. Après confrontation attentive du thème crétois et les thèmes égyptiens, on se gardera de conclure hâtivement que ceci est la copie de cela ; on ne veut que mettre en relief une analogie trop intime pour être explicable par coïncidence pure et simple. Et puisqu'il paraît inéluctable d'admettre un contact esthétique, il se présente inévitablement sous un doute légitime : ou bien le thème égyptien, plus serré, moins animé, d'inspiration plus factice, aura fourni seulement la donnée qu'un artiste crétois mieux doué devait transformer avec maîtrise et brio — ou bien ? l'œuvre crétoise, nettement supérieure, a pu révéler aux artistes égyptiens le traitement d'un motif de leur propre répertoire. Le classement chronologique des monuments ferait pencher la balance en faveur de la priorité crétoise. Aussi n'a-t-on pas hésité tout à l'heure à parler d'influence égeo-crétoise sur les tableaux égyptiens de la XIX^e et de la XX^e dynasties.

Le thème crétois du VI^e-XV^e siècle n'est pourtant pas lui-même assez directement dérivé de la nature — ni d'une inspiration tellement spontanée en tous ses éléments — pour qu'on le puisse d'emblée proclamer indienne de toute influence étrangère s'il se rencontrait quelque part un thème analogue.

M. Pottier concluant donc à bon droit qu'il pouvait y avoir lieu d'envisager ici quelque « transmission et diffusion » artistique des types orionaux¹⁹ et il en indiquait succinctement déjà la documentation dont il faut maintenant attendre l'examen. Aussi bien serait-il à peu près superflu de s'attarder aux analogies faciles à recueillir dans les civilisations méditerranéennes postérieures au début de l'art chénoxyrien. Puisque le problème se pose de la même manière pour tous les exemples intermédiaires qu'on pourrait grouper, mieux vaut aller droit des ornans aux types orientaux qui sont incontestablement les premiers en date. Sans présenter de cadre théorique au traitement capable d'expliquer les fronges et les contours des représentations alléatoires dans une auro très abrogée, leur influence cessera d'être un postulat hypothétique et il ne restera qu'à en examiner les modalités.

L'exemple type auquel se réfère M. Pottier est fourni par une stèle trouvée à Suse et dessinée avec soin par M. Jequier²⁰ qui la classe à l'« époque des *patéas* » correspondant en gros au III^e millénaire. Dans un petit registre au bas d'une face latérale de la stèle, deux chevres sauvages sont affrontées, avec un cornement pour de naturel et de vie devant un végétal extrêmement stylisé (pl. XXXI). M. Jequier le présente comme « un long sceptre terminé par une pointe qui se fesse en deux petites ailes retombantes ». Au-dessus de ce tableau une zone horizontale ornée de deux rangées parallèles « de petits cercles concentriques... représente peut-être le ciel », et en effet dans le registre supérieur, beaucoup plus important, voici paraître probablement « le dieu Ishtar qui apparaît la jambe gauche sur la tête d'un lion étendu à ses pieds et tient d'une main un « sceptre » identique à celui devant lequel s'alignent les chevres sauvages dans la zone inférieure. Le caractère religieux et symbolique de tout le cycle des reliefs développés sur trois faces de la stèle ne permet pas de douter que toutes ces sculptures aient eu quelque valeur analogie. Il n'y a plus besoin de faire la preuve, que dans la primitive religion de Chaldée et d'Elam, le cerf et ses congénères furent étroitement associés aux représentations divines, tantôt comme attribut symbolique ou comme emblème, tantôt comme vu l'un de choix pour le sacrifice. A côté de l'images directe et explicite du dieu, l'artiste plaça

¹⁹ *Op. cit.* p. 120.

²⁰ *Mém. Délég. en Perse*, t. VII, 1905, p. 25 et pl. III.

volontiers son symbole iconographique ou amémique, ce symbole intervenant seul dans d'autres représentations, moins claires aujourd'hui pour nous, mais tout aussi limpides aux regards et à la pensée des anciens que le seraient, dans tous les antiques chretiens, le christos, l'agneau mûr, le poisson, substitués à l'image du crucifix ou de la simple croix.

Même sous sa forme dite de « sceptre », l'objet qui sépare les chèvres dressées n'est pas très difficile à concrétiser mieux. Sa relation avec une divinité s'explique par le fait que ce même sceptre, insigne d'Ishtar, figure deux fois encore sur notre stèle : ici aux mains d'un homme en pied, complètement nu ; là dans celles d'un « *gaur* » à corps humain et à pattes de taureau¹⁶. La nudité et toute l'attitude du premier personnage suggèrent un *adant* qui étendant le symbole de son doigt pour en recevoir l'effluve salutaire ou pour recueillir sa supplication. Un labellet religieux assien d'époque bien postérieure nous rend le même thème en composition hiéroglyphique : les supplicants affrontés dans une attitude étonnante ont un genou en terre. L'objet sur lequel se portent leurs mains tendues présente avec le « sceptre » du bas-relief archaïque une très frappante analogie : mais cette fois on suggère judicieusement la figuration d'un palmier « symbolique ». L'autre personnage hybride et fabuleux n'est évidemment qu'une variante dans l'immense famille des taumastres que l'imagination orient de primitive écria pour en faire les associés des lieux au besoin leurs représentants, et surtout les gardiens de leurs symboles. Un autre bas-relief archaïque de Suse reproduit un de ces gents où l'assemblage des éléments humains et animaux très disparates — torse et visage d'homme, cou sans physionomie fantastique impressionnante, oreille de cerf plantée sur le front, deux dentelles repliées en large volute, pattes et arrièrestripes de lion. Devant ce monstre dresse — par ses cornes apparentes — à nos yeux peints — un chevreau sauvage — « ou fût vertical duquel sortent de petits rejetons recourbés » — joute manifestement un « *che* » analogue, sinon exactement identique, à celui du « sceptre » placé entre les deux chèvres.

¹⁶ Jéquier, *op. l.*, p. 85.

¹⁷ Cf. Pl. XXVI, 1, d'après H. de MEYERHOF, *Gründes de l'art du temple de Chachanek. Mém.*, VII, p. 72 et fig. 150. Cf. le thème analogue sur un sceau assyrien pl. XXVI, 2,

d'après Wain, *Cyrt. and Seal.*, Coll. Morgan, n° 289.

¹⁸ Cf. Pl. XXV, 2 d'après Jéquier, *Mon. Daléq.*, VII, p. 22 et pl. I, A.

bomhessantes. Le genre, qui s'attèle à pleines mains les rejetons piqués sur le « fût vertical », concentre visiblement toute l'unité de son regard sur la ramure et les fruits dont ce fût est couronné. Malgré l'extrême stylisation ne reconnaîtra-t-on pas un palmier ? Palmier ou non que la botanique définira peu importe, l'essentiel est que le caractère religieux de cet arbre apocalypique ne saurait être mis en doute. Or pour compléter le rapprochement on notera que le bas-relief en son état primitif représentait deux ministres similaires affrontés symétriquement devant l'arbre sacré⁽¹⁾.

À une époque aussi lointaine peut-être que l'aurore du III^e millénaire, le thème iconographique des bouquins liés hiéramiquement affrontés devant un arbre symbolique était donc connu dans le repertoire artistique. L'élan et de l'habileté. La virtuosité de traitement qui atteste le bas-relief syrien suppose une pratique raisonnée, par conséquent une tradition de longue date de l'art mis au service des idées et inspiré par la religion. Ses compositions, pour étranges qu'elles nous semblent aujourd'hui, sont cohérentes et expressives, chaque détail ayant un sens direct ou emblématique.

Un fait depuis longtemps acquis dans ce domaine de la mythologie orientale primitive, c'est que le dieu, ses attributs et ses symboles sont interchangeables : groupes parfois dans une représentation très explicite, ils sont le plus souvent associés et réduits à une sorte d'idéogramme conventionnel dans lequel l'initié ou l'artiste peut condenser l'expression de plusieurs fonctions divines ou resumer plusieurs symboles : un disque radie tradira par exemple finalement Bel ou Samas, une étoupe ou un croissant Elar et Sin. À suivre dans le détail les degrés de cette simplification graphique de concept religieux on trouverait probablement la clef de maints détails mystérieux au terme de l'évolution, quand le symbole de plus en plus abstrait et à morphologie amoindrie a une forme vide, finalement effacée par le goût et le caprice de l'artiste, jusqu'à

(1) Il ne subsiste plus du second que la main droite en cuivre et l'index de la main gauche, témoins néanmoins suffisants pour valider ce dont la composition est ce genre anthropologique. Si le « *torse nu, nuageux* » dont il reste un vestige ne représente pas le serpent *serpent* dont le corps symbolisait le serpent sacré *l'apollon* (comme l'appellation des objets exotiques (v. g. la *Table de bronze* : De Morgan,

Mon., I, 1200), p. 161 a. et pl. XII), on l'associe aux deux sur les *longueurs* et le *Mon.*, op. cit., p. 170 n° 1 VII p. 112, n° 15 (1) ou *égyptienne* (n° 112 avec M. Jéquier, qu'il a dû s'être paré d'un autre personnage). (Institué par le 1^{er} 1^{er} L'arbre sacré se joint au culte d'une divinité ou d'un objet qui est dans toutes les minutes.

jour où il osera franchement éliminer cet accessoire encombrant pour le traiter comme un pur motif linéaire⁽¹⁾.

Qu'on veuille bien se reporter aux diverses interprétations palestiniennes, égyptiennes, crétoises, mycènes-chypriotes du thème des bouquets affrontés devant l'arbre sacré, passées en revue tout à l'heure: on observera partout le même trait anormal, difficilement intelligible, de ces longs appendices retombant avec symétrie comme pour envelopper le tronc. Le peintre céramiste de Megiddo n'a cure de les éclaircir: car il se borne à tracer son pinceau dans une double ligne verticale régulièrement ondulée, dont l'effet décoratif n'est pas plus appréciable que n'est d'abord perceptible au sens quel qu'il soit⁽²⁾. Plus astucieux ou plus exheméristes le peintre et le graveur égyptiens interprètent ces appendices à la manière de feuilles de mesurement agrandies, qui ont l'air de fléchir sous le poids des bouquets à qui elles servaient d'appuis. L'imagination du peintre crétois les exagère en les traitant comme simple motif de remplissage et les a sur la palette de l'annexe pl. XXV, cet élément perturbateur se perd dans la transformation de plus en plus stylisée de l'arbre sacré primordial⁽³⁾. L'imagerie mythologique enal les élamite n'en laverait-elle pas encore ce détail même de nos compositions décoratives ultérieures?

(1) On trouvera le modèle de cette enqûble sur l'évolution graphique d'un emblème religieux dans les monographies de M. Hureau, *La masse d'armes et la chapiteau assyrien des Orig. orient.* p. 183 ss. — *La masse d'armes de Goudéa* (ibid., p. 201 ss.). M. Tchernin s'en est fait comme une spécialité; v. g., *Études sur le serpent, figure et symbole dans l'antiquité élamite* (Mém. asiat., XII, p. 153 ss. — *Le lion cornu et la palme à Suse* (Rev. d'assyriol. et d'arch., etc., XIII, 1916, p. 69-89. — *Les vases à la ciguë dans la céram. assy.* (ibid., p. 193-203); *Sur la figuration et le symbole du scorpion* (ibid., XIV, 1917, p. 187-203). Le point éventuel de ces dérivations trop rigoureusement enchaînées suggère une grande circonspexion, mais ne saurait en faire réviser l'intéressante réalité.

(2) Ce sont apparemment des spatules de palme mâle, ou des régimes de dattes qu'il traduisait au contraire avec une certaine

clarté par les deux motifs queviligues munis d'un pied central et attachés sous le fûtceau de bractées. (Ib. pl. XXIV, 2.

(3) Il est, par malheur, difficile de fixer la date de cette palette. Bien que publiée d'abord par H. Col. Goeckell, la pièce appartient au fameux « trésor » de l'imagier et auteur Luigi di Cesnola, dont les imprudences ne sont plus un mystère pour personne; voir l'excellent exposé de M. Dussaud, *Les Civil. préhist.* 2, p. 247 ss. Elle pourrait remonter aux premiers âges du bronze et du fer: XII^e-XI^e siècles, mais plus vraisemblablement n'est-elle pas antérieure aux IX^e-VIII^e siècles. MM. Perrot et Chipiez la choisissent d'ailleurs à bon droit « comme spécimen de la prédominance des formes vides » associées par la fantaisie d'artistes qui possèdent à tous les répertoires (ibid., III, 187), dans leur conviction, ces artistes étaient « Phéniciens », tandis que pour M. Dussaud ils auraient été soit-

Parmi les sujets familiers dans la sculpture et l'glyptique archaïques, celui qui exprime l'action divine féconde sous forme d'un ruissellement d'eau n'est ni le moins curieux, ni le moins fréquent. Tantôt sous les traits de génies symboliques adossés au pourtour d'un vase monumental¹, tantôt apparaissant en personne, le dieu inonde la terre de l'eau vivifiante dont il est la source inépuisable. L'eau bienfaisante jaillit parfois d'un vase dont l'exagération, contrastant avec l'abondance des flots qu'on en voit sourdre, accentue la puissance créatrice de la main divine qui le tient. Mais le vase peut être omis et l'on voit alors jaillir l'eau du sein même du dieu². Tout comme d'autres images le montrent en quelque manière incorporé dans le fouillage et les fruits des végétaux dont il est également le principe³. Symbole et image

ment à Chypriotes » (*ibid.*), p. 306, dans prendre part dans le débat, on observera que l'arbre est ici représenté par une palmette pyramidale. Plus de familles déclinantes, et tout au contraire les volutes relevées de la palmette inférieure supportant la palte des bracquettes droites. Mais une autre palte prend son point d'appui sur deux tiges amorcées au pied même de la potasselle et relevées en une courbe symétrique au mouvement général des anneaux supérieurs. Sur une d'elles coupes asymétriques de Nimrod (*cf. BOUSSAC, Des Orient*, p. 6, fig. 1), ces tiges basses se poursuivent dans un végétal qui évoquerait mieux que tout autre chose ces volutes d'olive. Avant d'explorer ce détail en faveur d'une origine égyptienne, on fera bien de noter que dans la peinture ramesside (pl. XXV, 1) on rencontre aussi un motif avec une courbe plus réaliste. Il s'accroche à un palmette stylisé (il ne figure pas dans la gravure au pen antérieur de Tell Basta (XXV, 3), tandis qu'il a un équivalent tout à fait stylisé sur le cratère de Lagartyno (XXV, 6) : flux et reflux d'influences successives qui couvraient singulièrement la détermination d'origine pour un sujet dont la vogue, permanente dans les civilisations syncrétiques du Chypre et de Phénicie, nous a valu tant de répliques.

¹ On a tout de suite en nomtre la « Table

de bronze » suscitant cette plus haut, car « les cavités moulées sur les côtés, le sont avec lequel la pente vers ces cavités est calculée moult » qu'elle était préparée pour quelque « autel destiné aux libations ou aux sacrifices » J. de MARIAS, *Mus. Lib.*, I, 161. Cf. le bas-relief de Tellah : De SARRAS-HENRY, *Déc. en Chabrier*, p. 161 n., pl. XXI, 5.

² Voir à ce sujet Pl. XXVI, 4, d'après BASSAC, *Cont. ext. Lib. Ant.*, n° 74 et à la.

W. de MARIAS, *ibid.*, n° 80; HENRY, *Le bassin sculpté et le symbole du vase jaillissant* (*cf. sig. or.*, p. 149-171) et les attestations fournies par « la glyptique syrienne » (*ibid.*, p. 172-182). La liste des exemples s'allongerait sans grand profit en multipliant les cornues de cylindres, tasses et cachets orientaux. Cf. e.g. BASSAC, *op. cit.*, sous les rubriques « vase jaillissant », « vase caractérisé par un flot », par un vase jaillissant », etc., dans l'index alphabétique, en L. SARRAS, *Cont. des tabl. de cinquante ans* (1917), dont les tables analogues facilitent la recherche. Il semble que M. Legendre, en traitant des *Emprunts... à l'Égypte* (*Mus. Soc.*, XVI, p. 3), ne distingue pas assez le « vase aux flots jaillissants » du vase contenant un animal ou du pot de fleurs — autres emblèmes divins.

³ Cf. BASSAC, *op. cit.*, sous la rubrique « libation agricole », Un des plus remar-

explicité étant interchangeable —, l'arbre-sacré peut notamment prendre la place de l'image anthropomorphe de la divinité joshuiste — s'il est per-

quelque exemple est fourni par ce cylindre archaïque de Tadmor, au nouveau dinid; bilingue dans la Dictionnaire. C'est de cyl. de Louvre (1920), p. 11, T. 103. On y voit à la fois la divinité des «*oum*» et des «*oum*», ou non, l'une et l'autre émergeant de fîges végétales qui plongent leurs racines dans le corps divin. Mais en même temps la déesse — spécifiée par le nom de Nisaba — l'un ou au moins droite la main jointe — double symbole de la fécondité répandue dans l'univers. Autre exemple typique de «*Dieu de la végétation*» dans le cylindre de la collection de Gery, Mémoires, Louvre, pl. XVI, n° 140.

[illegible]

lique — sur le cylindre de Suse (pl. XXVI, 3, d'après Pézard, *Mon. Belgae*, XII, 1802, n° 466 et pl. II), publié avec un bon commentaire. Cette fois pourtant il n'y a plus qu'une seule masse en relief ne servant qu'à une unique symbolisation dressée vers l'arbre sacré planté au sommet de la montagne. D'après M. Lagelin, qui publie des variantes du même sujet (op. cit. pl. VIII, 14) n. 221, n° 318 a.), « la sculpture est un monticule sur lequel se dresse le cône de l'Élam » (p. 47; cf. p. 19). Qui ne songe aussitôt à la sculpture égyptienne de Gizeh où la déesse apparaît sur un rocher. Mais peu de temps après Lagelin, la *Revue archéologique*, p. 54, fig. 17, d'après l'*Annuaire of the School of Athens*, VII, fig. 107. Au pour-
 lant du même cylindre une scène nécessaire-
 ment présente également deux antiques ou deux bouquets au groupe symbolique autour
 d'un arbre analogue, agrémenté de deux
 plantes fleuries figurées en passant la rap-
 porter à la scène qui tient il avec la
 vieille tabelle élamite élamite, la réplique
 modelée sur une masse « négative », de date
 un peu floue, mais postérieure peut-être à
 2.000 ans (Pérez, *Revue de Belgique*,
 t. V, 1904, p. 176, fig. 135) : la montagne
 rocailleuse est remplacée par un amoncelle-
 ment de « feuilles ébréchées », mais conserve
 deux pointes, autre lesquelles « une tête de
 l'oe, de face », surmontée de deux étoiles, a pr-
 le place du dieu mésopotamien ou du son arbre
 emblématique. Et par une autre contamination
 possible, au chevron brisé dans le champ
 au-dessus d'un des bouquets affrontés de-
 vant plusieurs ou sans analogie avec le cre-
 tère cretois de Lagelin, qui avait « une des
 formes primitives en même d'autres ex-
 cellon du groupe « capridé-arbre-sacré » sur
 lequel « l'anté M. Pézard en traitant des in-
 stances élamites. Le cas est cretois, pl. XXV, fi-
 g. 14 ap. Lagelin, op. cit., n° 64 ne serait-il pas
 déjà une stylisation rudement élamite ?

peut-être devenant donc intelligible et nous remettant sur la bonne voie pour interpréter dans les autres compositions similaires, un détail graduellement estompé, voire même défiguré, au cours des migrations plus lointaines de ce thème iconographique.

Par où l'on a cubed, d'ailleurs, pour le moment, ni définir le sens que le céramiste crétois ou palestinien attribuait à sa composition, ni conclure tout du go à quelque transmission directe et comme autonome partant d'une allure progressive en curieux petit sujet depuis les très vieux ateliers de Lagas ou de Suse jusqu'à ceux de Palestine et du monde méditerranéen, plus jeunes d'un à deux millénaires.

La seule conclusion qu'on veuille actuellement dégager se réduit à ceci : le thème ornemental des bouquets hiéroglyphiques groupés devant un arbre sacré se rencontre en Syrie-Palestine, en Egypte, dans les divers centres égéens crétois et ceux qui en dépendent. À partir de la seconde période du bronze, mais surtout dans le troisième, on peut employer un synchronisme moins étroit entre le xiv^e et le xiii^e siècles avant notre ère. Le traitement du sujet dans ces divers milieux présente certaines affinités, d'autant moins explicables par l'hypothèse *polygénétiste* qu'elles portent sur des détails peu spontanés et presque intelligibles. D'autre part, ce même sujet apparaît dès le milieu au moins du III^e millénaire dans l'art de Canaan et d'Élam. Il y a manifestement pour donc très grande faveur, et il trouve dans les concepts religieux de ces centres un sens légitime pour tous ses éléments. Par la maîtrise esthétique aussi bien que par l'autorité de l'école, l'art cananéno-élamite serait donc, à ce jour, la plus vraisemblable source de cette composition. À tout le moins avait-il su lui exprimer un schéma capable d'influencer par la suite les compositions analogues dans les centres artistiques méditerranéens, par une transmission dont nous aurons à examiner les modalités.

L. H. VINCENT, O. P.

(suite)

INSCRIPTIONS LATINES DE SYRIE

PAR

M. RENÉ CAGNAT

M. Virolleaud a envoyé à l'Académie des Inscriptions la copie ou l'estampage de quelques inscriptions latines, relevées par les soins de son Service, soit au Musée de Beyrouth, soit dans des localités diverses de la Syrie.

1^{re} Inscription de provenance inconnue. Haut des lettres : 0 m. 07 à la première ligne, 0 m. 045 à la seconde. Estampage.

GENIO SACRAMENTI
VETERANI

On sait l'importance qu'avait, pour les soldats, le serment au drapeau ; rien de plus naturel que de voir des vétérans élever une statue au Génie du *sacramentum*. On n'avait pas encore rencontré la mention de ce Génie militaire, il prend place à côté de tous les autres dont on avait déjà trouvé la mention ⁽¹⁾.

Les trois textes suivants sont des dédicaces aux divinités qui constituaient la triade bien connue des *de Hieropolitana* : Jupiter, Vénus et Mercure.

2^e Inscription gravée sur un socle de calcaire gris découvert dans les ruines de Mar-targuis. Quand c'est de Rayck. Lettres de 0 m. 076, les soignées. La cartouche a quelques d'aronne ou elles sont gravées mesure 0 m. 34 sur 0 m. 278. Copie dessinée de M. Brousé.

I O M H

I(oui) O(ptimo) M(aximo) Hieropolitano).

⁽¹⁾ Cf. les Recueils *Inscr. orient. grec. et lat.* de Cagnat, III, p. 473 et suiv.

⁽²⁾ Cf. E. Jaccard, *Les inscriptions de la Syrie*,

1906, p. 95 et suiv. *Mémoires de la Faculté de Saint-Joseph*, 1900, p. 475 et suiv.

3^e Inscription découverte à Beyrouth en 1919 et signalée par M. Virolleaud à l'Académie, en 1922⁽¹⁾. Lettres de 0 m. 03. Estampage.

VENERI DOM·
CANINIA·PR S·S
ET Q·ET FIL·MAX
V L A S

Veneri dom(in)e Caninia pro salute sua et Quinti et filii Maximi salutem. (Lectus) dominus, salutem.

4^e Dedicace gravée sur un cippo quadrangulaire recueilli au Musée de Beyrouth en 1919. Haut. des lettres : 0 m. 04. Estampage.

MERCVRIO
DOMINO
Q·ANTONIVS
EVTYCHES
SACERDOTIA
NVS PRO SAL·
TE SVA ET VXO
RIS ET FILIO·
V L A S

5^e Bloc de calcaire blanchâtre employé dans un mur de soubassement à Mousch ou Mâzi, devant la porte d'un petit temple, transformé d'abord en église puis en mosquée. Haut. des lettres 0 m. 08. Copie dessinée de M. Brussé.

YOSAA·ANAT·
M LONGINVS
ALCIDIANVS
ATVRNOARDSP

Cette inscription n'est pas inédite. Bonin la connaissait déjà. Elle a été publiée au tome III du *Corpus*, n° 136, d'après la copie d'un Arabe, de la façon suivante :

R.....CA
AOSAAIBOATIA·
N.....NTFRA
M LONGINVS
EALCIDIANVS
ATVRNOARDISE

(1) *Comptes rendus de l'Acad.*, 1922, p. 81.

Plus tard le P. Julien en a envoyé une autre copie à M. Herot de Villefossé, qui l'a communiquée au *C. Isp.* n° 12092 après en avoir fait mention dans nos *Comptes rendus* ⁽¹⁾. Le P. Julien avait lu :

PRO SAM CAESAR
M LONGINVS
TALCIDIANVS
RATVRNOARDSI

La nouvelle lecture de M. Brossé permet des précisions :

Il est certain que les lettres m et n ne seules pas ligées, dans la copie de l'Arabe, aux lignes 1 et 3 n'ont jamais existé sur la pierre. L'inscription ne se compose que de quatre lignes.

À la deuxième, il semble bien que le graveur a écrit LONGINVS non LONGONVS, car on ne l'est suppose au *C. Isp.*, il faut admettre que le dernier jambage du N doit être regardé en même temps comme un I.

Quant à la première ligne la lecture *PRO SA* ^{homo} paraît très probable, formule peut-être suivie de *Caesar(ia)*.

On aura *Pro salute M Longinus Talcidianus Saturnum auctor fecit*

Bien entendu il s'agit ici de Sol Saturnus, c'est-à-dire le Bel, il figure sur trois inscriptions grecques de Syrie ⁽²⁾. Aucune autre inscription latine du pays, hors la présente, ne le mentionne.

6° Dans l'*Annuaire II-III of American School in Jerusalem*, pages 116 et suivantes, M. James A. Montgomery a publié une dédicace trouvée à Ain-Ksour dans le Liban ; il en a imprimé le texte ainsi qu'il suit :

Q M R I V S
M A X I M V S
I R A I F I L I V S
I O V I M O - A
D E S V O F E C I T

ajoutant : « I cannot divine what the epithet after OV, is, nor could my colleagues help me. The donot's name is to be identified with the Hebrew royal name Qouri r, etc.

⁽¹⁾ *Comptes rendus de l'Acad.*, 1890, p. 178

⁽²⁾ *Ins. gr. ad ev. rom. pontificales*, III 1076, 1086, 1185.

Une copie de la pierre a été prise par M. Bresse. La hauteur des lettres varie de 0 m. 07 (1^{re} ligne) à 0 m. 04 (3^e ligne) : « Cette inscription est entière, » a-t-il noté. De nombreux trous et éclattements de la pierre rendent la lecture très difficile. « Son dessin porta :

C N R I V S
M X I M S
J M F I V S
O V I A R V I A
D E S V O I E - I A

Ce qui donne la lecture :

C. Marcus Maximus Maximus filius C. n. arabinus de suo fecit et

A la première ligne M et A étaient liés, à la seconde il manque le début du M initial.

Le dedicant ne porte donc que des noms purement romains et le mot *son* n'est suivi d'aucune épithète.

7^e Plus récemment, M. Virelbeaud nous a fait parvenir l'« estampage d'une belle inscription découverte à Beyrouth (rue du Maréchal Foch) » (proximité de la grande mosquée). La pierre mesure 1 m. 01 de longueur sur 0 m. 54 de largeur et 0 m. 33 d'épaisseur. Les lettres sont hautes de 0 m. 10 à la première ligne, de 0 m. 08 à la seconde, de 0 m. 07 à la troisième. On lit sans aucune hésitation possible :

imp. caes. VESPASIANI : aug.
VM ET COL TABER *ham ou nas*
SIGNVM LIBERI PATRIS :

Le texte non plus n'est pas inédit : il figure au troisième volume du *Cypris* sous le n° 160 (d'après une copie de Cyrille d'Ancône), mais on lui a attaché cette note étonnante : « neque a suspitione aliena est » qui n'a encore aggravé en accompagnant dans les *Indices* le n° 160 d'un astérisque. Il est ainsi reproduit

CAES. VESPASIANI
SIGNVM LIBERI PA
TRIS

L'envoi de M. Virelbeaud est donc une réhabilitation. Il est d'ailleurs impossible de compléter le texte d'une façon certaine.

M. Virolleaud ajoute dans sa lettre d'envoi :

« J'ai rapporté récemment de Samoula, capitale du Djebel Druze, les copies de deux autres inscriptions :

a) Sur un bloc de calcaire (27 x 37 x 20).

PRO SALVT
IVLIAE AVG
GENERA CCC
EMERAST

(Aucun estampage n'accompagnait malheureusement la copie)

b) Sur la partie inférieure d'un cippe qui paraît avoir été scié en deux.

LEG III
GALLI
CAE

La partie supérieure de la pierre a disparu.

Il est superflu de rappeler que la légion III^e Gallia a tenu constamment garnison dans le pays depuis Vespasien jusqu'aux derniers temps de l'Empire.

RENÉ GAGNAT

* Une photographie que M. Virolleaud nous a adressée récemment confirme de tous

côtés sa lecture. Les lettres sont de nouvelle époque.

LES TRAVAUX ARCHEOLOGIQUES EN SYRIE EN 1922-1923

PAR

CHARLES VIROLLEAUD

(Second article.)

A Baalbec, M. Michel Alouf, conservateur des ruines — qui est aussi notre correspondant — a recueilli dans le Musée local dont il a la garde, plusieurs documents des époques grecque et romaine, et notamment une statue — image d'Hermès protecteur des troupeaux, surnom d'Adonis — qui aurait été trouvée pendant la guerre par la mission archéologique allemande, près de la Source des Quarante Martyrs à Ymnene (Pl. XXVII, 2).

Dans la région de Baalbec, au village de Serati, les restes — les moindres, d'un édifice de l'époque romaine, un temple sans doute (Pl. XXVII, 3) ont été relevés par nos soins, ainsi que la nécropole rupestre qui est située à peu de distance de ces ruines.

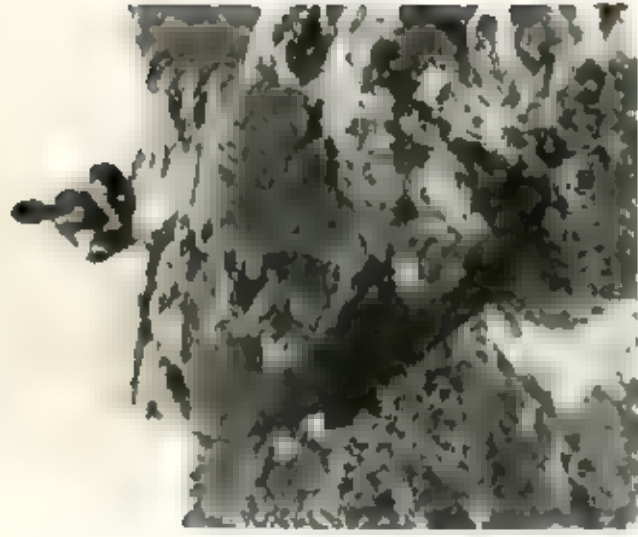
Dans le Liban Nord nous avons visité la nécropole de Burza, que Heugot avait déjà décrite, et la photographie que nous avons prise du bas-relief qui décore l'un des caveaux (Pl. XXVII, 4), permet de corriger sur plusieurs points le dessin qui a été publié par l'architecte Thobois dans la *Mission de Phénicie*.

Au pied des contreforts du Liban septentrional, près des sources de L'Oronte, dans la petite ville de Hermel, des marins ont trouvé dans une maison en démolition, un autel dédié à Jupiter Heliopolitain⁽¹⁾ par un certain Aulennus [Aulennus]. Ce nom qui est nettement l'origine semitique est connu déjà, notamment par l'inscription de Hammârah, où il se trouve sous la forme du gentil Aoummeus.

La face antérieure de l'autel de Hermel, lequel ne mesure que 35 cm. de

(1) Cf. C. R. Ac., 1922, p. 50, et 1923, p. 289.

(2) Voir, en dernier lieu, R. MONTAUDO, *Archeologia Vatic. St-Joseph*, t. VIII, pp. 163-54.



1. Stone block with small object



2. Stone block with small object



3. Stone block with small object

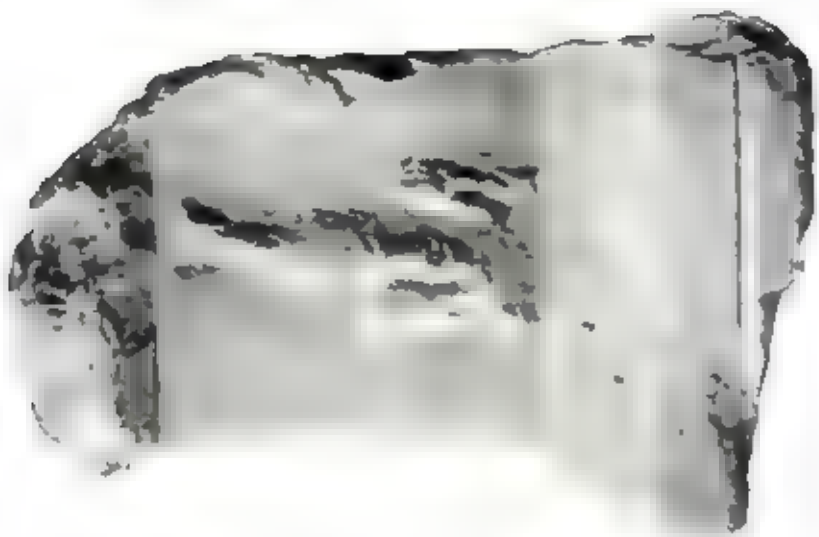
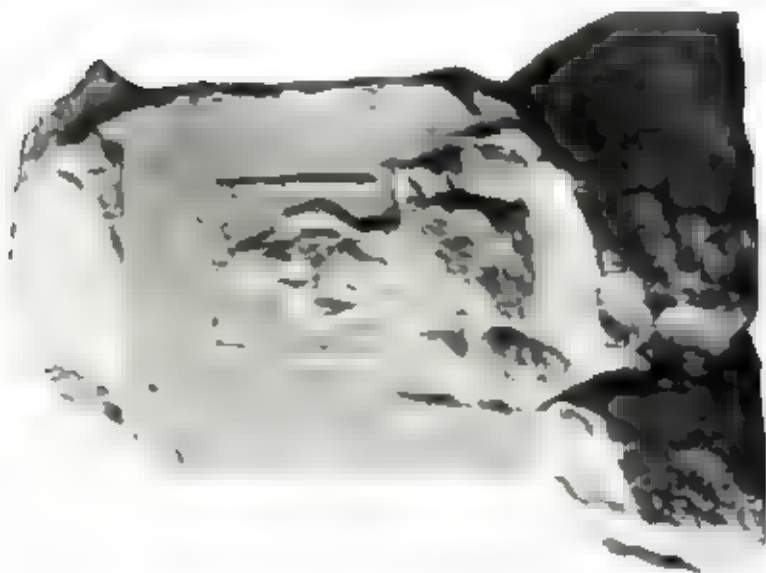


4. Stone block with small object

2



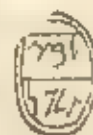
1



A Alep, l'autorité militaire a été amenée, par des motifs stratégiques, à faire déblayer les galeries de la puissante citadelle qui domine la ville et toute la région alentour. Au cours de ces travaux, on a leuvasque l'entrée d'un escalier de deux cents marches qui descend jusqu'au niveau de la plaine et aboutit à une grande citerne composée de trois salles voûtées qui forment comme les trois branches d'une croix, la quatrième branche de cette croix étant constituée par une galerie fort bien conservée large de 4 m. haute de 4 m. 75, et qui est, en somme, le canal par lequel la citerne était autrefois alimentée d'eau¹⁾.

La citadelle d'Alep, occupée jadis par une garnison turque, était alors complètement inaccessible aux archéologues. Les travaux qui y ont été entrepris par l'Armée du Levant peuvent aboutir à de véritables découvertes; car il est bien vraisemblable que les antiquités des Khakhouci et de Berce tenaient tout entières sur cette colline, haute de 60 mètres environ, et que, conformément à l'empereur Julien, le temple de Zeus, c'est-à-dire le temple de Baal²⁾.

M. Henri Marro, directeur distingué de l'Université d'Alep bien connu de tous les amateurs, nous a communiqué un scarabée de tout bon reproduisons l'impression ci-contre, à la grandeur naturelle. La lecture materielle n'offre de doute que sur une lettre 𐤀 ou 𐤁 , mais l'interprétation du nom propre reste incertaine, plusieurs combinaisons étant possibles en détachant 𐤀 . M. Diezmann le lit plutôt à lire 𐤀𐤁𐤁𐤀 et à reconnaître un nom propre Theophore constitué avec le nom du dieu Baal-Bethel³⁾. La forme véritable 𐤀𐤁𐤁𐤀 serait la même que celle qu'on trouve en palmyrénien à l'aphe 𐤀𐤁𐤁𐤀 .



Sur l'épave de la frondeant P. Terrier, chef du service des renseignements dans le secteur d'Amon-keual, à la frontière de l'Iraq, a bien voulu, sur ma demande, visiter le Tell-Acharah, au sud-est, au troisième millénaire la ville de Turqa, capitale de ce royaume. Il y a recueilli, entre autres documents, une tablette cunéiforme à peu près complète, et plusieurs fragments. Comme les tablettes de Turqa sont encore très peu nombreuses, tout texte qui

¹⁾ Voir sur ce terrain un article de M. Paul Barbaut, dans le *Journal de Syrie* n° du 15 mai 1922 et dans *Syria* IV p. 189.

²⁾ Cf. Franz Cumont, *Études syriennes* p. 41.

³⁾ Sur ce scarabée voir Diezmann, dans *Kleinasiatische Studien* n° 100 p. 197. Voir aussi M. Diezmann, *Les scarabées cunéiformes du nord-est anatolien* p. 231 et suiv.

vient s'ajouter à cette série nous est précieux. De tous les sites archéologiques de la Syrie, telle qu'elle est aujourd'hui dévastée, celui de Tell-Acharah est d'ailleurs celui où l'on a le plus de certitude de trouver, et sans grands frais peut-être, des inscriptions cunéiformes. Il est à souhaiter que le Service des Antiquités puisse, dès l'an prochain, en entreprendre l'exploration.¹

De la haute vallée du Khabour à l'extrême limite septentrionale des territoires « de Mandat », les officiers méharistes ont transporté jusqu'à Der-*ez-Zor* quatre petits bas-reliefs qui proviennent sans doute des fouilles pratiquées, avant la guerre, par le baron Von Oppenheim à Ras-el-*am* (Rasama), au nord du chemin de fer de Bagdad. Les bas-reliefs sont d'un style barbare, mésopotamien-mittanéen; deux d'entre eux (Pl. XXIX, 1-2 et Pl. XXX, 1) sont en pierre volcanique et les deux autres (Pl. XXIX, 1 et 2) en calcaire. Ils portent tous les quatre une courte inscription assyrienne, maladroitement gravée, au nom d'un roi ou d'un prince appelé Kapara, fils de Haldi ou d'un autre. Les deux premiers, conservés au Museo de Beyrouth, ont respectivement 18 cm. et 30 cm. de hauteur. La palme de Pl. XXIX, 3 est sculptée sur la tranche gauche du relief à l'orchel. Le genre du Pl. XXX, 1, unique par sa pose qui il servait le souflement à un dore, peut être à l'image d'une divinité.



L'antiquité même n'a pas, cette année non plus que les précédentes, absorbé toute notre attention. Nous avons fait aussi une large part au moyen âge, je veux dire aux monuments érigés de l'époque des croisades.

Le plan de l'abbaye du château de la Lal — Byblus — qu'avait commencé l'antiquaire par M. Roux et Jussier et a été achevé — 3 m. travail analogue a été entrepris par M. Bessac pour le château de Saint-Louis à Saida.

Nous avons recueilli, à Saida encore, une épigraphe du *xiii^e siècle*, en français, au nom de Juge ou Jaire ou Josse Tramon, fils de Sir Angerand, chevalier. Un autre fragment du même genre est conservé à l'École anglaise de Tyr¹².

¹ M. THOMAS DRAHIS et L. P. DUBOIS ont pratiqué un sondage à Tell-Acharah en septembre 1912. Les résultats seront publiés dans un prochain fascicule de la *Revue de l'Asie*.

¹² SYRIENNES sont les quelques textes provenant de ce site.

¹³ On n'a encore rien pu recueillir à présent.





1. Demeter.



2. Hermes.



3. Ras el-Yun Khudoor.



4. Haterri.

Au Nord de Byblos, entre Batroun, Tripoli et Bkerre, s'étend une contrée d'accès difficile, et qui n'avait pas été jusqu'ici explorée complètement. Nous y avons trouvé, dans un espace restreint, quatre églises ou chapelles du moyen âge que personne, semble-t-il, n'avait signalées. Deux de ces églises sont situées près du village de Koubba, un peu au nord de Batroun. L'une, en ruines et très petite, était placée sous le vocable de Saint Jacques Mar-Yakoub. L'autre, très simple, mais à peu près intacte, s'appelle l'église du Saint-Sauveur. Mais c'est surtout de l'église de Saint-Phocas à Antoua et de la chapelle rupestre de Deddâ que je voudrais parler.

L'église d'Antoua s'élève à 20 kil. au Sud de Tripoli, près de la route qui conduit aux Cèdres. Elle a été gravement endommagée par le tremblement de terre d'octobre 1918. L'abside surtout a beaucoup souffert, et l'événement est d'autant plus regrettable que l'abside de Saint-Phocas, comme l'ailleurs les parois des collatéraux et les piliers de la nef, étaient recouverts de peintures encore très fraîches, bien qu'il n'apparaissent qu'au travers d'une couche assez épaisse de badigeon. L'al sud et est le décor d'une scène de la Résurrection, mais il n'en subsiste plus que le groupe de droite, où l'on voit figures David et Salomon, et une partie du groupe de gauche, qui représentait Adam, Ève et Abel. Tous ces noms sont écrits en grec, ainsi que le nom du saint à qui l'église était consacrée (ΑΓΙΟΥ ΦΩΚΑ) et dont l'image figure sur l'un des piliers de la nef.

À proximité de l'Abbaye cistercienne de Holmont¹⁰, près du village de Deddâ, sur la route de Djebail à Tripoli, se dresse une falaise très escarpée, dont la partie supérieure est creusée, naturellement, en forme de grotte. Le fond de cette grotte, que les indigènes appellent Morina, est décoré de peintures qui sont repeintes en huit tableaux, de dimensions variées et dont chacun représente une scène de l'Évangile. Le long mur total de ces peintures est de 8 m. 40, leur hauteur devait atteindre, à l'origine, environ 3 mètres, mais toute la partie inférieure a malheureusement disparu, la roche ayant été entaillée, à une époque assez récente, en vue sans doute d'une utilisation nouvelle de la grotte.

qu'une vingtaine de tableaux de diverses tailles, se rattachant au Paganisme, au Christianisme et au Judaïsme de l'époque. — voir aussi la notice par M. C. Es-

saert dans son ouvrage sur l'Architecture des Églises, qui est actuellement sous presse.

¹⁰ Cf. C. Escaut dans Syria, IV, p. 122.

Ces peintures ont par ailleurs beaucoup souffert des intempéries. En outre, le visage du Christ et des saints ont été intent ornementalement effacés. Telles qu'elles sont, ces fresques ressemblent à beaucoup celles d'Anicon; elles sont sans doute de la même époque, et peut-être sont-elles l'œuvre du même artiste. Les peintures d'Anicon et de Dohli sont, jusqu'à présent, des documents uniques en Syrie, et il faut aller à Abou-foukh en Palestine pour rencontrer des peintures du même genre.

En reste, les fresques de Marra portent les traces très visibles de remaniements. On dirait qu'elles recouvrent en partie de moins les peintures plus anciennes. Jusqu'elles transparaissent par endroits. De plus, les inscriptions qui accompagnent ces tableaux et les expliquent sont les unes en grec et les autres, plus nombreuses, en arabe. Toutes sont peintes en noir mais la plus lisible est celle qui se détache sur le fond des tableaux VI et VII et qui est écrite en caractères de 4 cm. Ο ΑΓΙΟΥ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ

∴

Des raisons d'ordre administratif ont rendu nécessaire la reorganisation complète de notre musée de Beyrouth, qui a été fait intégralement ouvert le 10 juin, en présence de M. le général Weygand.

On trouve aujourd'hui réunis dans ce Musée — regains et classes, dans la mesure du moins où la disposition des locaux le permet — le produit total des fouilles qui ont été exécutées dans ces trois années, à Kadish, à Tyr, à Sufon et à Byblos, pour ne citer, parmi les sites explorés, que les plus célèbres.

Nous avons aussi réuni dans notre Musée de Beyrouth le produit des fouilles de Sakhirah, mais seulement à titre de dépôt. Ces objets, trouvés dans l'Etat d'Alep, lui appartiennent et nous les lui remettrons, les que la Ville d'Alep aura été choisie, selon son vœu, l'un Musée archéologique.

Le Musée ci-dessus doit contenir, en outre, un certain nombre de documents trouvés à Beyrouth même, plusieurs acquisitions et quelques dons. Nous signalerons l'abélisque de Bozad, offert par le commandant Trahand, gouver-

*) Elle sera publiée ultérieurement par M. du Meuil du Huisson.



1 Bronze



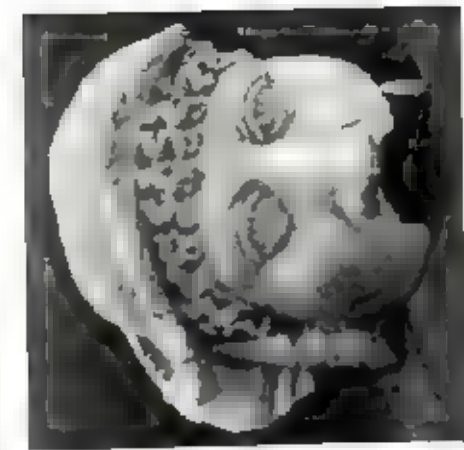
2 Limestone (pale) — Seal



3 Ashurûlagar — Piece



4 Ishtar — Limestone Piece



1. *Deity, head, etc.*



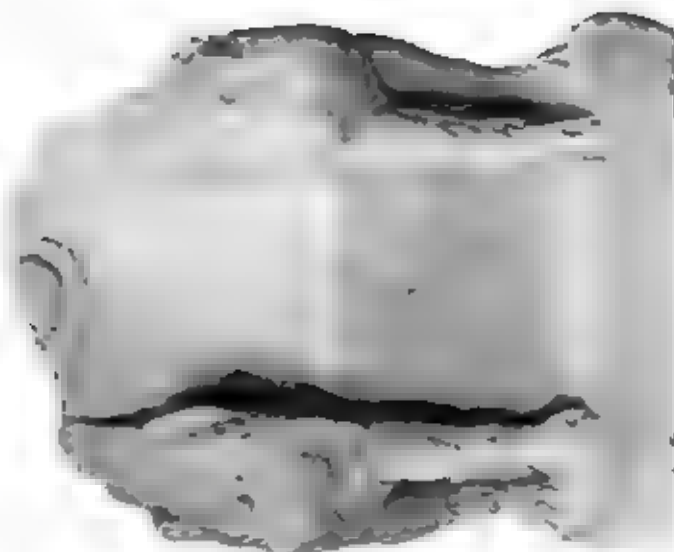
2. *Deity, head, etc.*



3. *Deity, head, etc., etc.*



4. *Deity, head, etc.*



5. *Deity, head, etc.*

neur du Grand-Laban, monument du temps de Thoutmès III⁶, un bronze phénicien au type du dieu guerrier (Pl. XXVI, 1, haut. : 415 mm.), un bas relief (Pl. XXXI, 3) figurant Astarte assise de profil à droite sur un trône accosté de lions. Cet ex-voto (haut : 0 m. 23) de provenance inconnue est de style phénicien. Une terre cuite (Pl. XXXI, 2, haut. : 1 cm. 16) qui provient de Sanda offre un type très particulier dont on peut rapprocher certaines potes originaires de Mesopotamie. Nous reproduisons (Pl. XXII, 3) une anse d'amphore provenant de Byaces et estampillée au nom de Germechapt, ce qui porte à trois le nombre des jarres estampillées à écriture phénicienne jusqu'ici sorties du sol de Phénicie. Les deux autres ont été découvertes à Tyr par Mme D. le Lasseur.

Un tronc d'Astarte (Pl. XXII, 4-5) est de provenance inconnue. La base rectangulaire offre 30 centimètres de long sur 11 centimètres de large (hauteur actuelle, 43 centimètres). Sur le siège, entre les deux sphinx, est gravée une inscription grecque qui sera publiée par M. Bernard Haussoullet.

Nous ne ferons que mentionner une tête de femme (Pl. XXX, 1, hauteur 0 m. 24), une tête romaine (Pl. XXX, 2, hauteur : 0 m. 44), un petit bras funéraire en marbre (Pl. XXX, 4; longueur : 0 m. 24), la torche abaissée d'un côté, l'autre main figurant le masque en pierre provenant de Latakié (Pl. XXIII, 1, hauteur : 0 m. 32), l'aube de Byaces publiée par le P. Montet le 7 (Pl. XXVII, 2, hauteur : 0 m. 77), un enfant sur un dauphin (Pl. XXVIII, 1, hauteur : 0 m. 27), un bœuf de Bannas (Valence) (Pl. XXVIII, 2).

Un important bas-relief funéraire en marbre (Pl. XXVIII, 3) marque l'inspiration occidentale⁷, tant pour le détail de la mobilier que pour l'ordonnance du sujet. Le sculpteur s'est attaché à rendre le lit avec précision et il a tenu, en rabattant la table du guerrier, à montrer les objets qu'elle portait : une coupe, deux vases et une chaise. La défunte, chevelue en canthare avec le menton droit, semble représentée sur son véritable lit, avant la mort. Une servante s'est empressée vers elle, tenant une conchue et une patère; mais l'artiste l'a

⁶ Cet obélisque qui mesure 12 cm. de haut sera publié prochainement dans *Syria* par M. P. Montet.

⁷ Montet, *Mélanges Faculté orientale de Beyrouth*, t. VII, p. 390 et suiv.

La robe et l'auréole de l'avec son maillage ont un relief du Louvre, § Buxant, *Les ras de poche*, p. 48, qui figure la *conclama-tillo*.

figurée de côté pour ne pas masquer le sujet principal. Le chien qui manifeste son attachement, les deux *capra* et le gueridon remplissent bien l'espace vide sous le lit.

Au sujet du bas-relief découvert à Hama (Pl. XXX, 4), M. René Dussaud nous écrit :

Le bas-relief de Hama — et on le croit de notre ère — est de facture grossière mais fort intéressante. Il nous montre le dieu solaire cavalier dont on connaît plusieurs exemples en Syrie¹, et il se rattache très étroitement au relief possédé par le Louvre (à publier M. Leon Heuzey avec des développements) qui n'en a rien perdu de leur valeur². C'est la même tête de face, le même vêtement oriental, notamment l'ample pontabonnet et la cheville, les hausses en pierre, le même harnachement du cheval. Le motif du fût de la colonne se dédouble que dans le bloc de marbre et le *palatium* du Louvre sur le relief du Louvre. Le dieu de Hama tient le fouet et porte, attaché à la selle, le carquois et le sac à fronde, les armoiries d'argent paraboliques du fût sont attachés autour du poignet. Ces particularités s'expliquent par comparaison avec le socumert du Louvre.

D'autres détails ne figurent pas sur ce dernier : le Soleil et la Lune dans les angles supérieurs du culte, le serpent regardant la terre sous le cheval, le pyxide devant le cavalier, le pyxide rempli de charbon de bois, le fût et le tronc à la gauche dans ces monuments. Il marque que le dieu solaire attend le point culminant de sa course. Et c'est à ces symboles que nous sommes parvenus, par suite de la même représentation, même que sur le relief du Louvre, exécuté du troisième avant J.-C. à l'époque qui précède le début de l'ère par excellence — particulièrement dans le socumert de Hama.

M. Clermont-Ganneau incline à rapporter le relief du Louvre à Palmyre. La découverte de Hama prouve que l'hypothèse est justifiée. Il est plus simple d'admettre que la

¹ Relief en pierre d'el-Ferzoul, voir nos *Notes de Mythologie syrienne*, p. 32 et suiv. Pour le bas-relief d'el-Bouweita, corriger ce que nous en disons, *ibidem*, p. 57 et suiv. d'après Syriac, 1923, p. 179, note 2.

² L. Heuzey, *Un dieu cavalier*, *Ann. G. R. Acad.*, 1902, p. 190-201. Date : 110 ap. J.-C. Nous avons déjà dit (*Notes de Myth. syr.*, p. 37, note 4) que les objections de M. Clermont-Ganneau *loc. cit.* *Arch. orient.*, t. V, p. 154-163, à la lecture de M. Heuzey : « Au dieu syrien, dieu national, Baalshamin et Mars ou son fils, etc. », ne nous paraissent pas fondées. De même Lussan, *Epheq. sur comit. Heger.*, II, p. 51-53, qui cependant fait trop bon marché de l'influence palmyrénienne, et le P. Rouzevalle en divers

écrits. Tout récemment, le P. Rouzevalle, *Mémoires de l'Université Saint-Jacques*, t. VIII, p. 445-446.

³ Voir P. Lussan, *Tarbes et monuments figures relatives aux mystères de Mithra*, I, p. 112.

⁴ *Notes de myth. syr.*, p. 35-36.

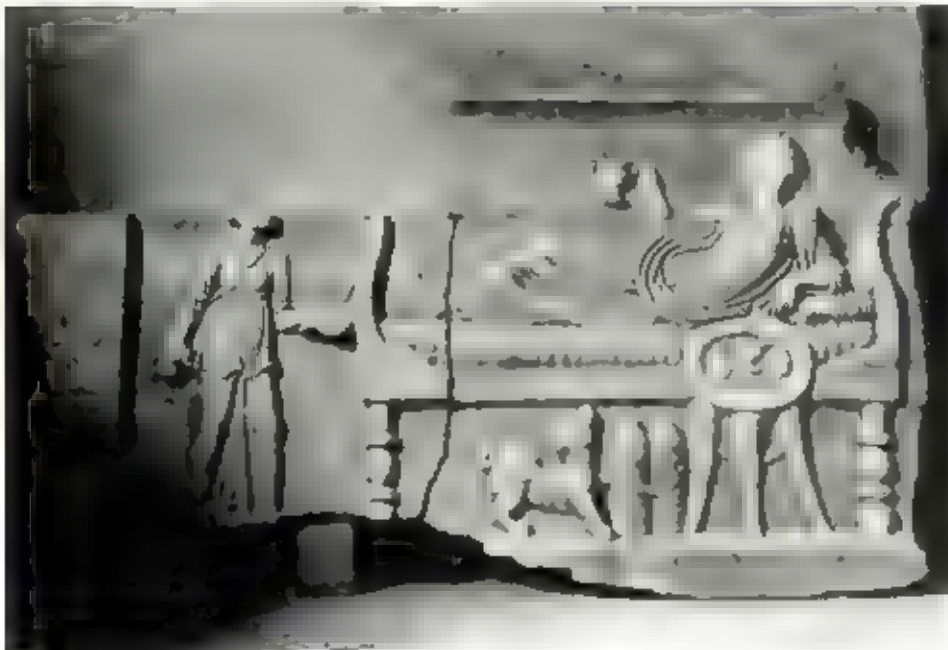
⁵ L. Heuzey, *G. R. Acad.*, 1902, p. 193 et suiv. Le P. Rouzevalle, *G. R. Acad.*, 1906, p. 8, a publié un autre relief du dieu cavalier, moins étroitement apparenté au relief de Hama et de provenance inconnue, région de Damas. Le costume est différent, pas de carquois; par contre le dieu tient dans la gauche, non les rênes, mais une massue. Ce dernier point est d'ailleurs, en tout cas, cet objet est placé à la place de l'archer du relief d'el-Ferzoul et en fait fonction.



1 Provenance: 004-01



2 Marble fragment of a statue



3 Residual fragment of a statue

4 Stone fragment

dédicace de Marathanas, dont le nom et la coutume témoignent d'une influence palmyrénienne certaine, provient de la vallée de l'Oronte.

Grâce au concours de la délégation à Paris du Haut Commissariat de Syrie, et grâce aussi au bienveillant appui de la direction de *Syria*, nous avons pu publier sous ce titre « Travaux archéologiques en Syrie de 1920 à 1922 » un fascicule de 80 pages, qui présente le tableau de l'activité du Service des Antiquités et de la Mission depuis leur fondation et qui est destiné à servir un travail grand public, les résultats acquis dans ces trois premières années.

D'autre part, la « Bibliothèque archéologique et historique », que nous avions fondée en 1921, s'est enrichie de deux nouveaux volumes : *Le temple de Saptahut* de M. G. Gauthier, et *la Syrie à l'époque des Mamelouks, d'après les auteurs arabes*, par M. Gaudelroy-Demonfroy.

Nous avons également mis sous presse, dans cette même collection, deux importants ouvrages, dont les premières fascicules paraîtront au cours de 1924, et qui sont intitulés : *Les temples capsiens de Cappadoce* par le P. de Jerphanion, l'autre *L'architecture sévécienne et domitienne d'Asie Mineure dans le Royaume de Jérusalem*, par M. Camille Fauriat. Dans ce dernier volume, on trouvera réunis tous les documents recueillis par l'auteur dans sa fructueuse mission de l'hiver 1921-22.

En vue de remédier à l'insuffisance numérique — très exiguë — de personnel de notre Service des Antiquités, nous avons créé un corps de correspondants de ce Service, correspondants syriens, grand libanais et français. La plupart de nos correspondants français sont des officiers de l'Armée du Levant. C'est grâce à eux, surtout, que notre action, qui ne dépassait guère au début les limites de la Phénicie, a pu s'étendre progressivement à travers la Syrie tout entière, de l'Antioche à la frontière de l'Iraq, et de Moudjah au Hauran.

Reppellerai-je à cette occasion, que les fouilles de Duora-Schihyeh ont été reprises, en 1922, par un détachement que M. le général Gauthier avait mis, sur la demande de l'Académie, à la disposition de M. Gauthier, et que si ces mêmes fouilles ont pu être reprises, cette année-ci, c'est que M. le général Weygand a bien voulu envoyer spécialement à Saadieh un détachement pareil à celui de l'an dernier.

De son côté, la division navale de Syrie, alors commandée par l'amiral Grandjean, nous a prêté l'aide la plus obligeante et la plus utile pour le redressement de la colonnade de l'époque romaine que M. Montet avait découverte à Byblos, à égale distance du château des Croises et du Temple d'Isis.

J'ajouterai que les Etats Syriens ont manifesté, à différentes reprises, l'intention de s'associer, spécialement, à nos travaux et que, en particulier, la Fédération nous a promis déjà son concours pour les fouilles d'Antioche, qui doivent commencer à l'automne 1924, et dont l'Académie a confié la direction à M. Paul Perdrizet.

Il y a bien de noter également qu'un assez grand nombre de particuliers, dans l'entourage de Zakaria-Jahoud, ont entrepris à leurs frais, et sous notre contrôle, diverses fouilles par deux points notamment, ont fort bien réussi : à Saint-Nail, où l'on a retrouvé les restes d'une Villa romaine de l'époque de Constantin¹⁹, et à Santa, où l'on vient de découvrir tout un groupe de grottes funéraires d'un style entièrement nouveau, dont l'exploration se poursuit en ce moment même.

Qu'il me soit permis, en terminant, de rappeler que le Haut-Commissariat de Syrie s'est associé à l'hommage qui a été rendu en France à Ernest Renan à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance. C'est le dimanche 18 mars que cette cérémonie, tout intime, a eu lieu, à Ancelut, non loin de Byblos, près du tombeau d'Henriette Renan, dans la maison de la famille Zakaria-Jahoud, dont Renan et sa sœur avaient été les hôtes, et chez qui s'est conservé vivant, le souvenir de l'illustre créateur de l'archéologie phénicienne.

LOUISES VIGOUZEAU

¹⁹ On a retrouvé dans ces ruines une belle militaire plate de l'époque de Constantin dont

le dessin est publié par M. GARNAT dans les *C. R. de l'Acad.* 1923, p. 194.

DEUXIEME MISSION ARCHÉOLOGIQUE A SHON (1920)

PAN

LE D^r G. CONTENAU

(Troisième article.)

III

LES NECHROPOLES

Eulmân.

Lors de la campagne de 1914, nous avions été amenés à faire, au village d'Eulmân, عُلْمَانْ, des sondages qui firent découvrir, dans un caveau qui n'était pas le sien, une stèle de marbre, actuellement conservée au Musée de Beyrouth, aux effigies et aux portraits des défunts : elle a été publiée ¹. Le nom de la défunte était Alaphata, celle, disait l'inscription, « qui avait acheté le terrain et construit » le mausolée.

Cette inscription se retrouvait, augmentée d'une inscription, sur une plaque de marbre achetée alors par l'agent consulaire anglais de Saida et qui doit être maintenant au Musée de Constantinople. Un nouveau sondage effectué en 1920 auprès de la grotte au avant en face la trouvaille, a révélé la présence d'un petit puits (on a déjà signalé l'existence de puits en relation avec les demeures funéraires) : ce puits contenait une plaquette de marbre brisée en trois morceaux où l'on peut lire

Θεωρος Ἀλ. ΑΦΑΘΑ Π ΔΓΟΡΑCΑCΑ
καὶ εἰσεδὼς]ΗCΑCΑ ΤΟΝ ΤΟΗCΙΝ

c'est-à-dire : « Theoros et Alaphata, celle qui a acheté et qui a aménagé la tombe. »

¹ *Mission* p. 109 et suiv.

Cette troisième inscription constitue donc un nouveau témoignage de la richesse et de l'importance spéciale de cette sépulture. La forme des lettres me paraît corroborer la date — fin du III^e ou début du IV^e siècle de notre ère — attribuée au monument.

Kafer Djarra.

Au village de Kafer Djarra كفر حزر la mission avait reconnu en 1914 des tombes très anciennes, datant environ de la moitié du second millénaire. Lors d'un sondage dans la nécropole, j'ai rencontré, sur le sommet du plateau et tout près de la périphérie, une tombe de la forme en four de cheminée. Elle était puée depuis longtemps, mais en la déblayant j'ai eu la satisfaction de trouver l'ouverture intacte, avec la charnière qu'on y avait placée. L'entrée avait été grossièrement encastrée dans la paroi et avait une largeur de 0 m. 75 de diamètre. La pierre qui la bombardait était plate à l'extérieur, bombée à l'intérieur, épaisse de 0 m. 21, haute de 0 m. 75 et large de 0 m. 65. Comme la largeur de la pierre était moindre de 0 m. 10 que celle de l'ouverture, on avait artificiellement retreci celles-ci en accolant sur un des côtés une mince pierre plate destinée à empêcher l'entrée de la terre lorsque l'on comblait le puits. L'examen de la terre et des débris retirés de ces tombes a diverses reprises a permis de reconnaître une sépulture en un thésopole, il est de petite taille, plus allongée que celle qui a été trouvée en 1914 dans une tombe du même plateau. Comme lui, il est rudimentaire et anépigraphé.

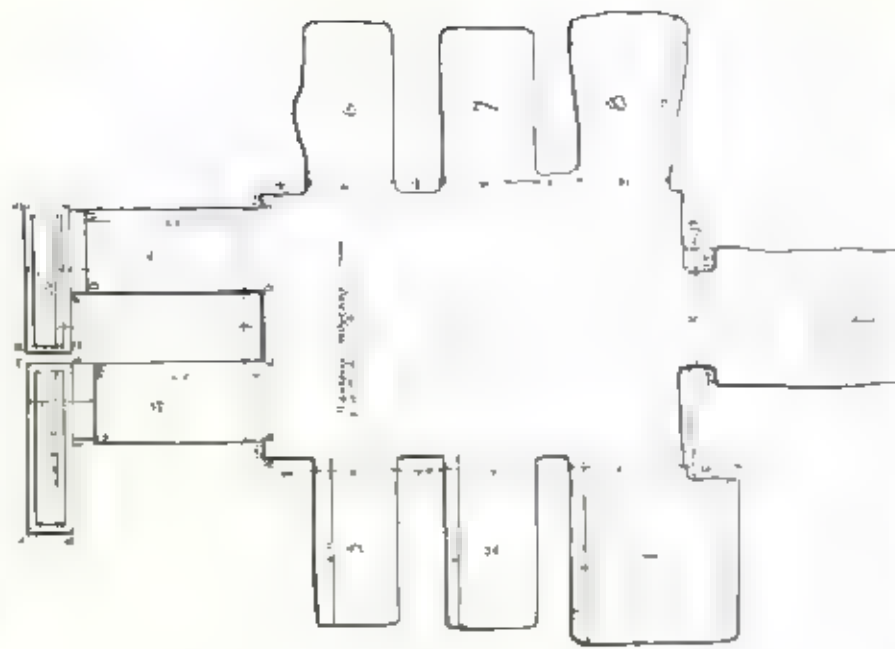
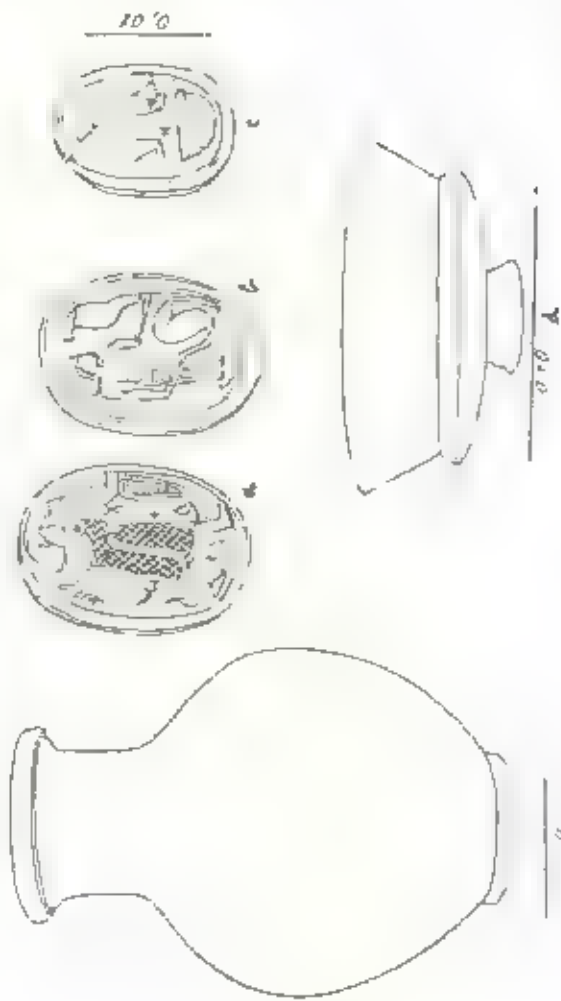
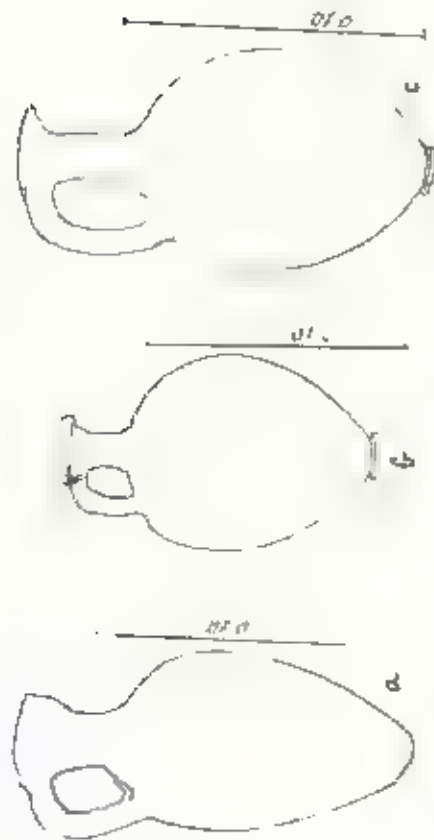
Nous avons rapporté de cette visite à Kafer Djarra un grand vase (pl. XXXV), et des fragments de stola ornant entre autres quelques beaux exemplaires de céramique provenant de Kafer Djarra (pl. XXXV fig. a-b). C'est toujours cette terre rouge foncée, un peu dure, assez soyeuse, avec pour le grand vase quelques lignes tracées sur l'extérieur sans doute par un travail au piquet.

Les vases de la pl. c-h XXXV sont la rareté la plus précieuse que nous connaissions jusqu'ici. L'un est cette sorte de cruche à pause pointue, à l'apex aplati de la ouafer nechée, que l'on rencontre fréquemment dans les tombes de Gazar (milieu du second millénaire). Les deux autres sont des cruches de type cou-

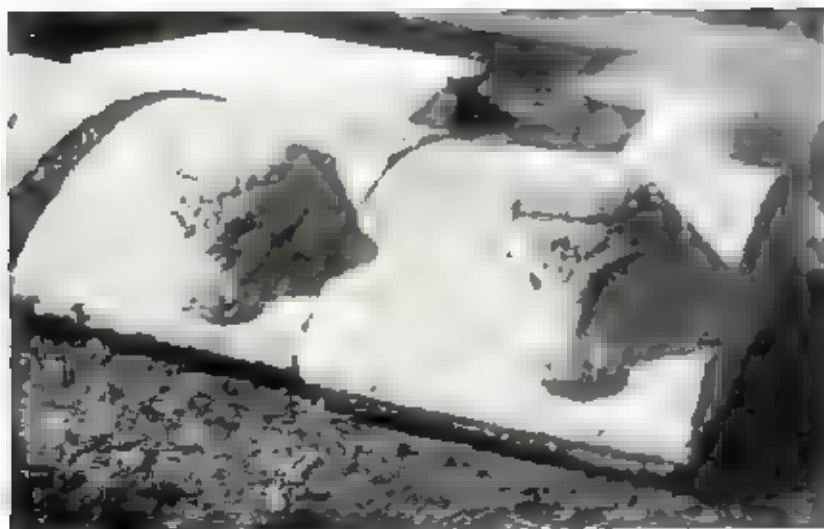
⁽¹⁾ *Muséon archéologique de Salon*, p. 57 et suiv.

CAVERNE SÉPULCRALE DE LA PLAINÉ DE BRAMIEH N. E. DE SAÏDA.

213. Plan de la caverne sépulcrale.
214. Plan de la caverne sépulcrale.
215. Plan de la caverne sépulcrale.
216. Plan de la caverne sépulcrale.



213. Plan de la caverne sépulcrale. — 214. Plan de la caverne sépulcrale.



ΕΛΕΥΘΕΡΙΟΝ ΣΑΡΑΠΟΥ, — ΕΛΕΥΘΕΡΙΑ — ΤΟΙΧΟΓΡΑΦΙΑ Ε. ΒΡΕΜΠΕΡ

rant; un bol à pied reproduisait intacte une forme voisine de celle que faisaient présenter des fragments trouvés en 1914 *in situ*¹. Les formes très variées concordent bien avec la date attribuée à ces sépultures. Il est remarquable que cette céramique a le plus souvent comme pied une petite pastille ou galette de terre, selon la taille du récipient; mais cette petite base au lieu d'être horizontale suit à peu près la forme du vase de façon que la stabilité de ces récipients, même lorsqu'ils ont un pied, est tout à fait précaire.

Cette tombe du plateau ovale de Kafer Djarra qui mesure environ 30 m. sur 50 rappelle les sépultures de Lazer en Palestine, décrites par le P. Vincent² et qu'on peut dater du Cananéen moyen, c'est-à-dire avant 1200. Certaines tombes dégagées en 1914 s'écartent un peu de ce type par leur situation au pourtour du plateau. Leur ouverture donne directement à l'extérieur, une d'elles, et celles que j'ai explorées cette fois-ci, sont au contraire tout à fait comparables aux sépultures de la période cananéenne. Même petit puits d'accès, nécessaire puisque l'ouverture est située sur le côté de la tombe creusée dans le rocher.

Je donne un croquis (pl. XXXIV, fig. a-c) de trois scarabées provenant de ces tombes et appartenant à un collectionneur de Saïda. Ces scarabées de pierre blanc jaunâtre assez tendre sont un témoignage de la glyptique syrienne au milieu la seconde millénaire; elle est sous l'influence de l'Égypte. Tantôt ces scarabées dits scarabées Hyksos sont, comme celui qui fut recueilli à Kafer Djarra en 1914³, graves de signes hiéroglyphiques ou de leurs dérivés, tantôt ils sont ornés de diverses figures ou de symboles comme dans le cas présent. L'arcus joue un grand rôle dans cette décoration, et l'on saisit sur le vif les transformations que fait subir l'artiste aux modèles égyptiens. Le personnage revêtu d'un vêtement quadrillé porte bien la perruque égyptienne, mais son costume est celui de la Syrie, le manteau largement ouvert en avant et orné d'une bordure large et épaisse que nous voyons reproduit sur les petits bronzes et sur les cylindres syro-hittites. C'est jusqu'ici dans la glyptique et dans la céramique qu'il faut chercher les plus anciens documents d'art de Syrie et de Palestine⁴.

¹ *Mission*, fig. 33.

² H. Vincent, *Canéan*, Paris, 1907, p. 215.

³ *Mission*, p. 68, fig. 39.

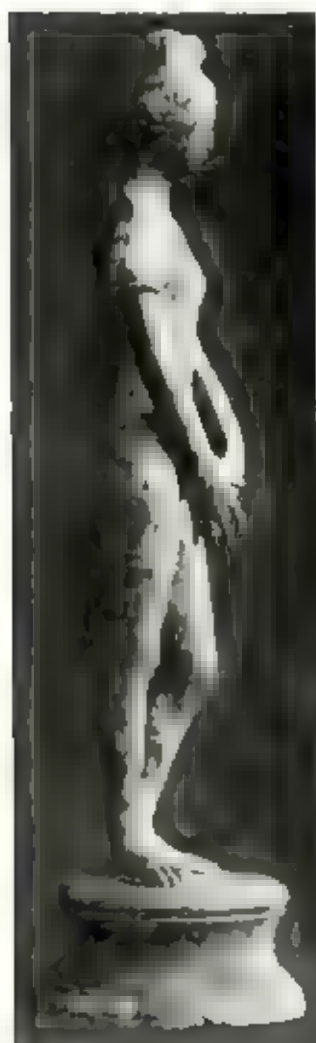
⁴ Cf. Contenau, *la Glyptique syro-hittite* Gauthier, 1923, p. 132-135.

Sarcophage trouvé à Hara.

Un sondage exécuté sur les pentes en terrasses de la colline dominant le village de El Hara a fait découvrir une cuve de sarcophage en pierre de grain grossier, sorte de breche à éléments mal agglomérés, qui portait des représentations assez intéressantes. Il mesure 2 m. 21 de long, 0 m. 73 de large, et 0 m. 65 de haut y compris un rebord de 0 m. 12. La cavité intérieure mesure 1 m. 92 sur 0 m. 47 et 0 m. 43 de haut. Sur quatre côtes, deux seulement sont ornées, un grand et un petit. Sur le petit côté se trouve un griffon, fonelle accroupi (pl. XXXVI) d'assez bon style. Il reproduit le type habituel, une patte un peu raidistinée, posée sur une roue, mais assez bien proportionnée.

La grande coté (pl. XXXVI) représente au centre une large coquille plate à sept côtes allant en diminuant de chaque côté de la ligne médiane. Elle affecte ainsi une forme générale presque circulaire, presque sa hauteur maxima est de 0 m. 40 pour une largeur de 0 m. 39. À gauche se tient un génie marin qui de ses deux mains semble soutenir la coquille. Le corps est de trois quarts à droite et la tête tournée de trois quarts vers le personnage qui vient après lui, le corps est celui d'un monstre marin à des jambes de queue fourchant en sabot encadré un corps humain qui trace deux enroules volutes et s'arrête en queue trilobée. Sur un des volutes de la queue repose un génie vu de dos, la tête tournée de profil vers le centre de la composition. Sur le dos du génie sont figurées des ailes repliées. La jambe gauche est penchée, l'on a aperçu que la plante du pied droit car la jambe droite est repliée sous le personnage dont le corps est penché vers le centre de la composition. De ses deux mains il tient dressées une tige supportant à l'ongle une banderolle flottante semble se détacher le son épaul, qu'il le et se dirige vers l'extrémité du sarcophage.

La partie droite du sarcophage représente le même génie à corps de monstre marin, un autre génie assis sur les volutes de sa queue est de face, ses ailes déployées ornent le fond de la scène et correspondent à la banderolle, du côté gauche, des deux nous le génie porte à sa bouche un instrument



Statue of Dima - Vase of Vires - Head of Dima

fruste qui paraît une date de l'an. L'élevation de ce sarcophage est assez sommaire : c'est cependant un morceau d'un agréable effet décoratif.

Couvercle de sarcophage à têtes de taureaux.

A côté de l'entrée de la demeure des petits-fils d'Ali-Pacha, est déposé un couvercle de sarcophage rompu en trois morceaux. Ce couvercle (pl. XXXV), en bloc breche rose, long de 1 m. 90, est large de 0 m. 79. Il a la forme d'une simple dalle taillée en segment de cylindre dont la hauteur maxima est de 0 m. 22. En guise d'acrotères, quatre têtes de taureaux sont placées un peu en retrait sur le couvercle. Ces têtes semblent sortir de la pierre car elles ne sont aucunement engagées. Elles mesurent les naseaux aux oreilles 0 m. 28, la largeur entre les oreilles est de 0 m. 19. Leur hauteur des oreilles jusqu'à la pierre du couvercle, est de 0 m. 13. Une large frise ombre le front de l'animal; les cornes sont très courtes; c'est une représentation fidèle de la race brachycère particulière à la Syrie et que la sculpture de la région reproduit habituellement. Les dimensions de ce couvercle nous ramènent à une assez basse époque, celle où les sarcophages ayant perdu leurs larges proportions de poids étaient réduits au strict minimum. Je pense qu'on peut l'attribuer au début de l'ère chrétienne.

Tombe peinte de Bramieh.

Renan, dans sa *Mosée et Phénicie* a consacré quelques pages à la description des caveaux ornés de peintures d'Assada. Les sépultures qu'il a vues alors et dont beaucoup ont été ouvertes à cette époque en raison du soin qu'on prenait à les recycler, ne sont plus aujourd'hui qu'un souvenir. Seules des débris de vases en métal et d'innombrables os ont été trouvés détruits ces productions délicates. Presque deux millénaires ont marqué l'activité des chercheurs, on n'en découvre plus guère aujourd'hui de nouvelles. Dans le compte rendu de la mission de 1914, j'ai décrit une caverne où se trouvaient encore des inscrip-

C Photographie de ~~Sera~~ des Antiquités.
 Le couvercle a été taillé en trois morceaux

et les deux extrémités ont été réunies pour
 faciliter la reproduction. Les têtes

trons¹⁾, en 1920 plusieurs sondages au flanc de la colline qui borde le village d'Helalich-Hout ont dégagé des cavernes funéraires du plan habituel, mais sans peintures. Il est intéressant de remarquer sans prétendre pour cela faire dériver une coutume de l'autre, que le plan fort simple des demeures funéraires est celui que répètent les vivants, en Syrie, pour leurs habitations : une salle centrale sur laquelle donnent, à droite, à gauche et en face, au certain nombre de chambres. Dans une de ces cavernes, pillées comme presque tout ce qu'on découvre à Saida, les violateurs avaient oublié quelques débris de feuille d'or assez mince, qui avait servi à la confection d'un bandeau de front pour le mort.

Nous avons visité dans la plaine de Brannieh une caverne à peintures ouverte depuis peu par les habitants. Le Service des Antiquités a bien voulu m'en communiquer la photographie (pl. XXXV), le plan pris par M. Brosse (pl. XXXIV), et m'autoriser à les publier. Cette caverne, du type habituel, comprend une salle centrale dans laquelle on accède par un escalier de quatre marches, de chaque côté de cette salle s'ouvrent trois chambres à sarcophages d'une largeur allant de 1 m. 10 à 1 m. 25. Au fond, deux chambres assez longues mesurent l'une 1 m. 05 sur 2 m. 18, l'autre 1 m. 10 sur 2 m. 23. Dans le fond de ces deux chambres, perpendiculairement à leur axe, sont creusés à même la pierre deux sarcophages : celui de gauche mesurant 0 m. 37 de largeur intérieure sur 2 m. de long, celui de droite 1 m. 00 de long. Par conséquent, au fond des chambres 1 et 2, le visiteur se heurte à la paroi de cette caverne creusée en longueur qui forme balustrade. Entre les deux chambres du fond, on a ménagé un mur de soutènement de 0 m. 90 de large. Le mur, l'encadrement de la chambre 4, toute la chambre 3 et la niche ou est sculpté le sarcophage 5 sont couverts de peintures. La niche 4 et son diverticule 5 sont décorés, selon le thème habituel, de taches rouges et vertes, simplification de boussons aux fleurs et loses parmi lesquelles se jouent des oiseaux. Chaque panneau est délimité soit par un trait rouge-brun, soit par une ligne verte ornée de courtes feuilles très serrées. Un large encadrement rouge-brun semble tendu comme une guirlande à travers les panneaux. Cette décoration simple est cependant d'un effet agréable.

¹⁾ Dagnis. Mme D. de Lussac a décrit (Syria, 1923, p. 14-23) une tombe à peintures très

bien conservées, trouvée par elle dans sa Mission de Tyr.

Les motifs de la façade du mur de séparation sont plus originaux. Un encadrement de feuillages verts, semés de taches rouges, représentant des fleurs, entoure l'ouverture de la niche et vient s'arrêter à l'extrémité du panneau D, à l'extrémité où commence la tache a. Le panneau délimité en haut par cet encadrement et sur les côtés par deux lignes brisées verticales rouge-brun, porte des représentations animales. C'est, en allant de haut en bas, un gros oiseau noir et jaune qui se dirige vers la gauche, puis, au-dessous, une gazelle dans la station debout, l'avant train vers la gauche. La tête est tournée en arrière, l'animal semblant regarder dans la direction d'où il vient. Nous avons là un exemple de plus de cette pose de prédilection dont les artistes antiques ont tant usé et abusé. L'animal peint en brun aux oreilles pointues, aux cornes recourbées la courbe en avant, aux pattes fines et nerveuses, est d'une vie très intense, il repose, comme l'oiseau décrit ci-dessus, sur une ligne de terre brune d'où partent quelques plantes. Toute cette composition est encadrée de deux tiges feuillues terminées par un fer de lance de l'une à l'autre de ces tiges et spirant l'une au-dessus de la gazelle, pendant un croissant qui s'attache à chaque tige par un nœud aux coques très apparentes. Le ruban est entrelacé de feuilles vertes; au-dessus du quadrupède, est figuré un pampre dont les feuilles sont légèrement d'acier noires, mais dont le fond rouge-brun a la forme très reconnaissable d'une grappe.

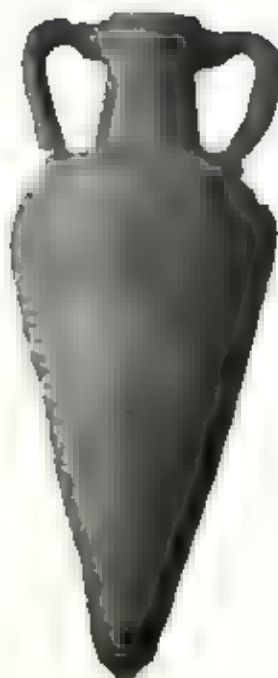
La chambre W, au fond, ne présente, non plus que le reste de la grotte, de décoration du même genre. Déjà dans la Caverne aux Inscriptions, décorée en même temps que les tombelles de 1914, nous le voyons dans à des occurences successives de la caverne étaient superposées. L'une d'elles ne portant comme ici, que sur deux chambres situées au fond et à gauche. Il semble que les anciens n'aient pas été choqués de ce manque de symétrie et d'équilibre que constituent, dans de tels ensembles funéraires, la présence d'une ou deux chambres seules décorées, il y a lieu d'en venir à ce propos la façon de comprendre le symétrisme particulièrement la colonnade et dont les échos sont venus jusqu'à nous par l'intermédiaire des Romains et plus tard de l'architecture romane. Les motifs se peignent, mais *grasso modo* et sont composés d'éléments quelque peu différents.

La même disposition se retrouve dans une autre grotte depuis longtemps ouverte au sud de la colline de Blanche. Au fond le labyrinthe desquels il y avait

de chaque côté qui dont chambres sepulchrales, s'ouvrait au *toritus* de 2 m. 40 de long sur 1 m. 25 de large. La décoration était faite d'un large quadrillage en losanges, de liges feuillues vertes, telles que nous les avons vues plus haut. Au milieu d'elles se trouvaient des fleurs rouges à larges pétales simulées, comme dans la grotte précédente, des roses ou des oeillets. Au plafond, dans un semis de feuilles et de fleurs se jouaient des oiseaux. Le défunt était ainsi placé dans une tonnelle en herceau, fleurie et égayée d'oiseaux, sans rien de cet appareil funèbre dont nous avons pris l'habitude d'accompagner le mort. Cette décoration générale et quelque peu banale se retrouve dans les autres tombes de même époque. Une caverne à peintures très effacées, qui est située près de la demeure des petits-fils d'Abi Païsa, offre, à côté de deux personnages frustes, l'ornement en forme de hampe feuillue terminée par un fer de lance. Le tout se retrouve, lance, feuillages, fleurs et oiseaux, dans une caverne très dégradée qui est au flanc de la colline supportant Nela-Ydina, un peu au sud de ce monument. Ce sont ces hampe feuillue dont parlent les indigènes lorsqu'ils décrivent des cavernes à peintures « ornées de lances ».

Fouilles du Mogharet-Abloun.

Lors de la campagne de 1913 nous avons déblayé toute une portion de la nécropole négligée par Renan lorsqu'il explora la nécropole du Sud de Samla. Cette année, les recherches ont continué plus au nord-est, entre les anciennes fouilles et le lit actuel du Barghout. Une grande tranchée longue de 40 m. sur une largeur de 3 m. et dont l'extrémité Sud est au point de jonction de trois lignes prises à la boussole qui partaient, l'une de la sépulture d'Eschem-nazar 106° à droite, l'autre du boujon du ciel 264° à droite, la troisième de Mar-Elias 297° à gauche et plan de Renan a été conduite sans rien donner jusqu'à la profondeur de 2 m. A ce moment trois puits ont été forés et marés jusqu'à une profondeur totale de 3 mètres à 5 m. 60 niveau du rocher. Le roc était exploité en carrière sans que je l'ai remarqué à ma précédente mission; la terre n'avait pas été renouée depuis de longues années, elle était assez pure, peu mélangée de pierres, elle n'a donné que des débris insignifiants de poterie commune, de fragments estampillés et quelques poutres



de fleches au me al. En même temps je faisais exécuter quelques sondages dans le lit de sa chenal sur les bords du Barghout. Nous avons ouvert les plusieurs tombes de la plus ancienne sépulture. Un des sarcophages en rando grossierement taillé, recouvert d'une simple dalle de 0 m. 27 d'épaisseur, a livré une paire de boucles d'oreilles (66). Le type courant, tôle creux à extrémités minces, et deux pièces d'bronze complétant les brastes. Ce sarcophage contenait les ossements de deux individus.

Ces découvertes prouvent que le lit du Barghout s'est déplacé depuis l'antiquité — comme le lit de la grande tranchée — et dessus d'elle ne présentait pas de pierres rudes telles qu'on en trouve dans les forêts et dans leur voisinage, je pense qu'il faut assigner au Barghout antique un cours plus septentrional.

À l'Est des anciennes fondes de Rnan, nous avons exploré en partie un terrain qui passait pour n'avoir pas été régulièrement fouillé jusqu'ici. Ce terrain est une presque à fleur de sol de 0 m. 30 à 1 m. 30, quantité de sépultures — ce sont tantôt de simples fosses, tantôt les sarcophages — parfois des fosses ont été creusées dans la terre qui recouvre les sarcophages. Les sarcophages — les simples, étaient formés par un couvercle en Jos d'angle très obtus, avec quelques dactylores aux angles. La creux était de dimensions très exigües. L'un mesurait en moyenne 0 m. 38 de large, 0 m. 38 de haut, 1 m. 80 de long. La pierre assez mince, avait bien souvent cédé sous la poussée des terres. Beaucoup de sarcophages avaient celai et leurs parois s'étaient rapprochées. Certains contenaient des débris d'ossements ayant appartenu à deux personnes. L'un d'eux a donné au poids de bronze de 0 m. 017 de côté et de 0 m. 004 de hauteur, dont la face supérieure est ornée d'un luseau. d'autres nous ont livré une ou deux monnaies de bronze effusées — un autre encore — ne bague (pl. XXXVIII). C'est dans l'un d'eux d'espèce aussi pauvre que ses voisins — que nous avons trouvé le petit trésor funéraire dont nous allons donner la description.

1° Une aiguille de bronze de 0 m. 123 de long, épaisse d'environ 0 m. 003 au niveau du chas dont l'ouverture mesure 0 m. 004.

2° Deux perles en pâte de verre opaque, l'une bleu marine, côtelée, haute de 0 m. 012 et de 0 m. 014 de diamètre, l'autre plus petite, sans côtes, d'un bleu tirant sur le vert.

3^e Un chaton de bague en fer portant en or enchassée une intaille en cornaline ¹ de 0 m. 011 de long sur 0 m. 011 de large et représentant un guerrier coupé sur sa jambe, l'autre légèrement fléchie. Il est vêtu d'une courte tunique et coiffé d'un casque dont le cimier finit en crinière; un de ses bras, à demi replié, s'appuie sur sa lance; à ses pieds, contre la lance, est posé le bouclier. L'autre bras est à demi étendu sur la poignée de la lance se dressant en objet indistinct qui semble cependant porter des ailes. Ce doit être une petite Victoire et le guerrier est sans doute le dieu Mars. Le travail de cette intaille est assez sommaire.

4^e Une paire de boucles d'oreilles d'or, l'une est intaille, l'autre lisse. La boucle d'oreille (pl. XXXI) se compose d'un tube creux terminé à une extrémité par un anneau dans lequel vient se fixer l'autre extrémité du tube étirée en fil. Sur la face externe de la boucle d'oreille est un chaton circulaire en or de 0 m. 01 de diamètre, entouré de grénétis. Dans ce chaton est enchassée une plaquette ronde en pâte de verre bleu marine foncé imitant le lapis. Une pendeloque d'or molle est attachée à la boucle d'oreille; un petit tube hexagonal en pierre vert clair est enfilé sur la pendeloque dont la longueur totale est de 0 m. 017.

5^e Deux monnaies de bronze un peu effacées, l'une, de 0 m. 02 de diamètre, percée d'un trou, est attachée à un anneau fait d'un fil de bronze.

L'une est une monnaie d'Antioche, datée de 56 de notre ère ². L'autre une monnaie de Sabab, à l'effigie de Trajan, datée de 116-117 de notre ère ³.

6^e Ébau une statuette de Vénus en bronze (pl. XXXI) haute de 0 m. 197 pèse sur un socle de 0 m. 361. Hauteur totale 0 m. 23 environ. La statuette est intacte, sauf l'index de la main droite, que l'on a pu retrouver et se coller le temps. La recouverte d'une belle patine verte; les bras, au niveau du milieu du bras, et sont rattachés à gauche la ligne d'union est dissimulée sous un bracelet en fil tressé, il ne semble pas qu'il y ait eu de bracelet à droite. Sous l'influence du temps, les parties de la statue se sont dessoudées du socle, de même pour les soudures du bras. Le bras droit et le torse à côté de la sta-

¹ WILKINSON, WILKIN, *Catalogue of the Greek coins of Antioch*, *Imperial Museum, Syria on the east of the Taurus*, Londres, 1839, p. 100 n. 74, pl. XIX, fig. 8.

² Cf. BURNETT, *Catalogue of the Greek coins of Antioch*, in *The British Museum*, Londres, 1840, p. 173 n. 217, pl. XXII, fig. 16.



Fig. 1. Fragment of a tablet (a) and (b) from the collection of the Museum of the History of the City of Moscow.

mette il est possible de le remettre dans sa position exacte qui était celle de l'accueil, la main grande ouverte. Le bras gauche étant ramené contre le corps, la main ouverte masquant le poignet, lorsque le bras s'est détaché, il s'est déplacé sans tomber. L'oxydation a fait son œuvre de façon que la main est maintenant fixée un peu plus écartée du milieu du corps qu'elle ne l'était réellement. La dosse entièrement nue se tient debout sur la jambe droite, la jambe gauche étant légèrement fléchie, le buste va en s'amincissant jusqu'au niveau des seins, où la poitrine un peu étroite présente deux seins un peu faiblement développés et séparés par un espace moindre que leur diamètre. Sur les épaules légèrement tombantes pendent les tresses de la chevelure. La tête un peu penchée en avant et à droite, de profil grec, offre une grande expression de douceur, les cheveux, séparés par une raie sur le sommet de la tête, s'épandent en ondes sur les tempes et finissent en un chignon bas placé sur la nuque. Deux hautes coques de cheveux se dressent sur le haut de la coiffure.

Comme la statuette était couchée sur le dos dans le sarcophage, la tête touchant la pierre, alors que les pieds fixés sur le socle étaient un peu plus élevés, le bronze, en contact au niveau de la tête et des épaules avec les liquides provenant de la décomposition du corps, a été envahi par un enduit marron et luisant, sous lequel se retrouve la patine. Le bronze, dont les pieds sont bien traités, mais à quel on pourrait reprocher un peu de longueur des membres supérieurs et des mains, est d'un modèle assez sommaire; ce n'en est pas moins une pièce d'un fort joli effet. Le socle, rond, haut de 0 m. 031, large à la partie supérieure de 0 m. 075, à la partie inférieure de 0 m. 065, est creux, il est intact, sauf une légère fêlure à la base. Le plateau supérieur est tenu à la base par une gorge ornée de stries horizontales en deux ou trois points.

Cette statuette, une main largement ouverte et faisant le geste d'accueil, l'autre raménée sur la région pectorale, s'apparente à un bronze de la collection Desbordes (pl. VIII, n° 44). Le type se retrouve dans le Répertoire de M. S. Reinach. D'autres statues, qui ont la même attitude de la main gauche, tendent également le bras droit, mais tiennent une perle au lieu d'offrir la main largement ouverte.

¹ *Repertoire de la Statuaire grecque et romaine* IV 2^e éd. 1911 p. 216-219.

Un quelque peu désolé sur cet ensemble qui, par la présence des monnaies datées, nous permet de situer dans le temps les différents pièces de ce petit noyau fragmentaire. Il a le mérite d'avoir été trouvé en place. On manque jusqu'à présent de renseignements sur les conditions de la découverte de ces monnaies qui proviennent en général de fouilles clandestines.

Telles sont, en résumé, les découvertes de la mission de 1920. Cette mission a pu être réalisée grâce au concours de M. Chamonard, directeur leur du Service des Antiquités, que je suis heureux de remercier ici.

Depuis mon départ de Syrie, de nombreuses nouvelles ont été reçues dans la région. M. Yacoub avait bien pu communiquer la photographie pl. XXXVII et XXXVIII. Une statue et le plus grand spécimen de vases d'époque romaine, du type de ceux que les fouilles de 1914 ont fait si fréquemment découvrir, mais en fragments. On y voit la dernière évolution de la terre cananéenne et la terre romaine en plein développement des parcs romains.

La pl. XXXVIII reproduit la photographie fournie par le service des Antiquités, d'une petite terre cuite brisée en 1914 (Yac.) et décrite dans le complément de la mission p. 142. Cette terre cuite peut être rapprochée de celle qui a été découverte en 1920 au temple d'Eshtun et qui est décrite ci-dessus.

G. CONTENAC.

LES INSCRIPTIONS PHÉNICIENNES DU TOMBEAU D'ABRAM, ROI DE BYBLOS⁽¹⁾

PAR

RENÉ DUSSAUD

1. L'ÉPIGRAMME D'ABRAM, ROI DE BYBLOS. — TEXTE ET TRADUCTION. — 2. COMMENTAIRE.
— 3. DATE DU TEXTE. INSCRIPTION ET LECTURE. — 4. JUSTIFICATION DE LA DATE PAR
L'ÉPIGRAMME. — 5. L'INSCRIPTION DE ROI ABRAHÀ. — 6. ÉVALUATION DE L'ALPHABET
PHÉNICIEN ABCHADIC. — 7. LE NOM DES LETTRES. — 8. ORIGINE DE L'ALPHABET
PHÉNICIEN. — 9. DIFFUSION DE L'ALPHABET ARCHAIQUE.

M. Pierre Montet a consacré sa troisième campagne de fouilles (1923) sur le site de Byblos à explorer trois tombes remontant à la XII^e dynastie égyptienne et, en dernier lieu, une tombe hypogée V qui a été creusée au temps de Ramsès II. Les renseignements les plus circonstanciés qui vont en être donnés sur ces fouilles récentes dont les résultats sont si brillants, se trouvent dans la correspondance échangée de Byblos par M. Montet à M. R. Cagnat, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres⁽²⁾ et dans les *Comptes rendus* de cette campagne⁽³⁾.

Au cours du débarrasment de l'hypogée V, un premier texte en caractères alphabétiques phéniciens était apparu sur la paroi sud du puits d'accès, environ à mi-hauteur. Plus tard, quand M. Montet fut entré dans la chambre funéraire, il découvrit, sur deux bords du couvercle d'un superbe sarcophage en pierre, une inscription gravée dans les mêmes caractères que ceux du puits. Des vestiges archéologiques qu'il releva, il conclut immédiatement qu'il se trouvait en présence d'un texte phénicien de 400 ans plus ancien que l'inscription de Mesé⁽⁴⁾. Nous dûmes immédiatement que nos recherches confirmeront cette opinion que nous eûmes pas sans causer quelque surprise.

⁽¹⁾ Ce mémoire est lu à l'Académie des Inscriptions, le 14 mars 1924.

⁽²⁾ Publié dans *Syria*, 1923, p. 331 et suiv.

⁽³⁾ *Syria*, 1923, p. 331 et suiv.

⁽⁴⁾ *Moniteur*, lettre à M. le Secrétaire perpétuel, *Syria*, 1923, p. 352 et suiv.



LES INSCRIPTIONS PHÉNICIENNES DU TOMBEAU D'ABIRAM 137

d'ʿšmʿmʿmarar — langue de 22 lettres, d'offre que 5 exemples de l'article, alors que l'hébreu l'aurait employé 28 fois. Dès la stèle de Mosa, l'hébreu

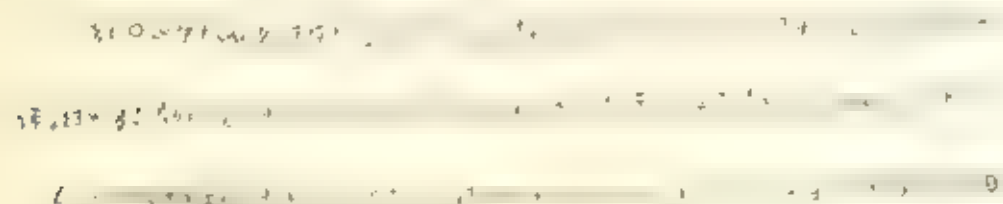


FIG. 1. — Inscription du sarcophage d'Abiram. Copie de M. P. Montet.

notait certainement l'article 18 fois sur ses 22 exemples restitués, nous reprenant que me leurent les dialectes officiels, stériles. On s'explique que la poésie littéraire conserve, à des archaïsmes, emploie nous l'article, pour la prose.

Il est curieux que les Israélites, ayant emprunté la langue phénicienne, aient prêté les Phéniciens dans l'usage courant de l'article. Les Juifs se demander si cet usage n'aurait pas été d'ail d'ail de la langue cananéenne.

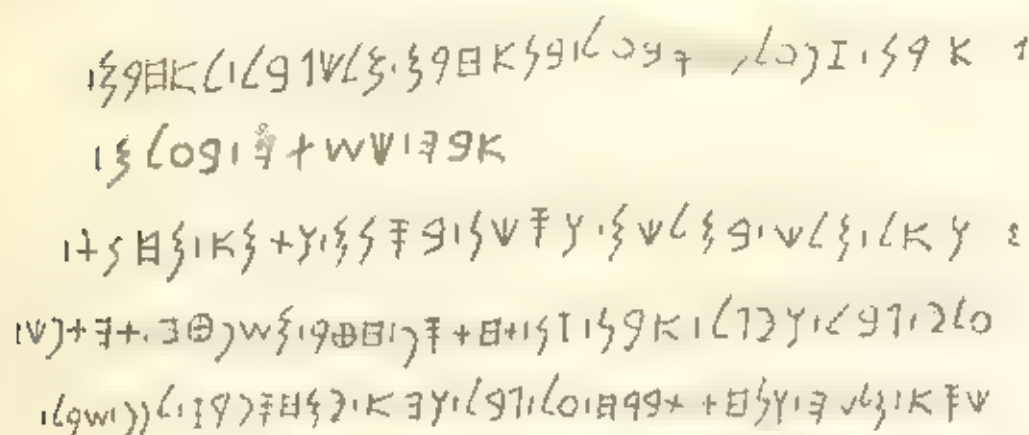


FIG. 2. — Inscription du sarcophage d'Abiram. Les caractères en rouge.

par ces nouveaux venus qui en auraient en la pratique l'usage, la langue, probablement un dialecte arabe, parce qu'en en avant de p. n. et en l'arabe, certains de ces dialectes, comme le safat, mettaient en l'et l'arabe par ou h.

Le démonstratif dans le texte d'Abiram est en la forme en l'arabe, et cela indistinctement, puisque nous le voyons l'arabe et l'arabe forme en l'arabe.

au même nom ʔx. On retrouve ces deux formes du démonstratif dans la stèle de Byblos (C78, l. 1), puis ʔ disparaît de l'usage en phénicien, tandis qu'il se conserve en cananéen sous la forme complétive ʔx. On ne rencontre pas ailleurs la seule forme en l'absence de ʔx, mais on voit que le trait de séparation est placé entre le substantif et le démonstratif : « un sarcophage, celui-ci, a fait... ».

Le nom du roi qui « a fait ce sarcophage » est-il à restituer Hoba'ah, comme l'a pensé M. Mantel et comme nous l'avons supposé après lui¹⁶, tout comme le roi de Tyr, mentionné dans I *Roi*, xvi, 34, nom écrit *Tubalu* en cananéen¹⁷ ?

C'est possible, ce n'est pas favorable à cette lecture, car on voit les traces à peu près certaines d'un *saah* au lieu du *hai*. Si nous ne sommes pas victime d'une illusion, nous croyons apercevoir l'élément d'un *phé* et aussi quelques traces d'un *ahph*. Dans ces conditions il faudrait lire Aphusha al le nom du roi, ou mieux Ippusha al « il a fait cesser ».

Le nom « père Hiram » mentionné est écrit « est écrit » de bonne force cananéenne ou le roi écrit dans I *V*, l. 1, comme « fils d'un fils de Benjamin »¹⁸, aussi dans les textes assyriens sous la transcription *Ahirame* ou *Haramme*. Il n'est pas certain que ce soit le même nom qu'il est plus probable que l'hebraïsme causé la transcription assyrienne *Hiramme* et de la transcription grecque *Ἥραμος*¹⁹. Il semble que Hiram se rattache à la racine *haram*; mais il est difficile, en présence des transcriptions assyriennes et grecques d'accepter, qu'il n'a le W. Le *h* ou *h* qui vient peut-être pour la vocalisation du livre Jos Chroniques « Hiram. Il n'y a vraisemblablement là qu'une confusion de plume. L'élément « hams » qui ne s'explique pas. Il nous semble que le nom propre Hiram doit disparaître des lexiques, car dans I *Chr.*, viii, 5, il constitue une méprise évidente pour Hompham d'après *Nombres*, xxxi, 38.

ʔx. Il s'agit de suffixes de la troisième personne mas. se ʔx n'est

¹⁶ *Revue de l'histoire des religions*, 1931, p. 114.
¹⁷ *Revue de l'histoire des religions*, 1931, p. 114.
¹⁸ *Revue de l'histoire des religions*, 1931, p. 114.
¹⁹ *Revue de l'histoire des religions*, 1931, p. 114.

¹⁶ *Revue de l'histoire des religions*, 1931, p. 114.
¹⁷ La graphie *Hiram* de I *Roi*, x, 34 et 35, ne laisse rien plus certain d'un
¹⁸ *Revue de l'histoire des religions*, 1931, p. 114.



NAKAGAWA'S PAPER

PLATE I
NAKAGAWA'S PAPER

𐤔𐤓. On remarquera l'usage du *cas constructif*. Il s'agit du verbe 𐤔𐤓 qui, isolé, veut dire « couvrir » ou « mettre à nu ». Ainsi Michée, 1, 6 : « je mettrai à nu ses fondations ». Ici, il s'agit de débiter le sarcophage.

𐤔𐤓. En hébreu, ce mot signifie une « dalle », généralement la dalle du seuil, mais aussi le linteau quand celui-ci est constitué par une pierre (Amos, ix, 4). Ici, le mot est pris collectivement et désigne le dallage. *belren* = *rospha* ou *ma'aphet* qui, précédemment, recouvrait les puits funéraires dans la nécropole royale de Byblos. Le même sens de dallage convient à un texte phénicien de Tyr : « on a creusé il s'agissait d'un bassin — on il faut comprendre lignes 1-2 : « nous avons fait ce dallage en pierre de Tyr », et lignes 5 et 6 : « la mortie de ce dallage ».

𐤔𐤓 ne peut se présenter que la forme *Hathor*, déjà rencontrée sous cette forme dans *UŠ*, I 233 et 234, ainsi que dans la grande inscription de Maadai. On y reconnaît un témoignage nouveau de l'identification fort ancienne de la Ba'alat Ubal avec Isis-Hathor.

𐤔𐤓𐤔𐤓 offre une difficulté. Le plus simple serait de comprendre « son jugement, son arrêt » : c'est « bre » = *Hathor* « rendre son arrêt », car le texte de l'arrêt suit. Il est cependant peu vraisemblable qu'on ait, dans ce cas, sous-entendu le verbe. Meux vaut supposer un participe *post* ou *post* d'après Job, ix, 15 : « *Ua* or le jugeant » : c'est-à-dire le « châtiant », puis vient le texte du châtiment.

𐤔𐤓𐤔𐤓, de la racine 𐤔𐤓, est un imparfait troisième pers. féém. d'une forme verbale identique à la forme arabe, c'est-à-dire une forme *hypothétique* au lieu de l'*hypothétique* habituelle. Cependant, par analogie du même ordre s'était rencontrée dans la stèle de Mesa ou elle pouvait passer pour un arabaïsme¹. Même, elle avait servi à M. Jahn pour contester l'authenticité de cette inscription. C'est prouver, une fois de plus, combien il est imprudent d'incrimer l'authenticité de la stèle de Mesa en invoquant les difficultés du texte, puisque celles-ci se résolvent peu à peu à mesure que progresse la connaissance de la langue².

Du nouvel exemple que fournit l'inscription d'Ahiram, il résulte que la

⁽¹⁾ CROISSANT-GUYOT, *Recueil d'Archéol.*, n° 1, p. 85 et s. et 110 et s. (cf. *Revue*, n° 8).

⁽²⁾ *Mem.*, I, II, 12, etc.

⁽³⁾ Cf. p. 8. *Ma'aphet* = *puits funéraires* et *puits* d'après Maadai du Louvre, p. 49.

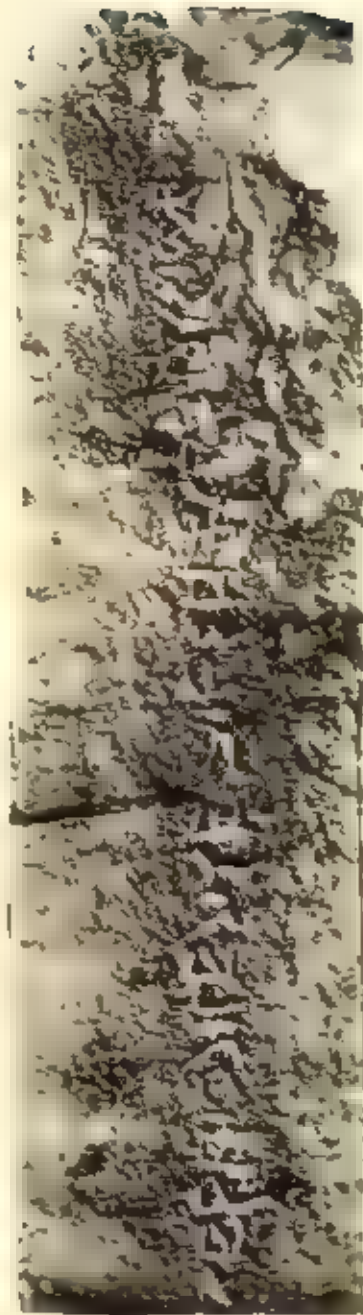


PLATE 101. CONT.

101. CONT.

forme réelle araméenne n'est pas *l'hiptet* mais *l'hiptat* conservée en hébreu classique dans les verbes à première radicale sifflante. Ainsi ce ne sont pas, comme les grammairiens l'enseignent, les verbes à première radicale sifflante qui ont subi la métathèse, mais au contraire, les autres en prenant la forme *hiptat*. Les dialectes araméens, tout au moins celui de Bétlès, se conforment, conformément sur ce point à l'arabe et à l'assyrien.

𐤁𐤏𐤕𐤕 𐤏𐤕𐤕 « le trône de son roi » soit le roi du gouverneur, soit le nouveau roi de Gebal.

𐤏𐤕𐤕, vise le profond, etc. De cette graphie il résulte que le pronom de la troisième pers. masc. sing. se prononçait *hou'a*.

𐤏𐤕𐤕 𐤏𐤕𐤕. Les mots ne sont pas séparés et l'on peut hésiter à couper ainsi le verbe pouvant être 𐤏𐤕𐤕. Notre lecture s'appuie sur le sens primitif de *spher* conservé dans les expressions *ho-spher* « par écrit » ou *ga-lu-spher* « connaître l'écriture savoir lire ». Dans *Ysaïes*, x, 25, le prêtre mel par écrit, *ho-spher*, l'imprecation, et ensuite l'efface *moth* dans l'eau.

𐤏𐤕𐤕 𐤏𐤕𐤕 est de lecture matérielle certaine, mais nous ne trouvons pas de sens satisfaisant. Le premier mot peut s'expliquer comme une reduplication de 𐤏𐤕 « ouverture, ouverture » cf. 𐤏𐤕𐤕 d. *Padma*, I ALX, 6 et I an, xii, 15. Un autre, ensuite la notation du *sheol* — qui équivaut de l'araméen babylonien. Dans une autre voie on pourrait comprendre « tranchant » au lieu de « bouche » c'est-à-dire que l'inscription serait effacée par le tranchant d'un instrument, mais la préposition serait *be* et non *le*.

3 Date du texte (inscription du puits) — La date du creusement de l'hypogée A la date du grand sarcophage qu'y a trouvé M. Montet et la date de l'inscription gravée sur ce sarcophage sont-elles contemporaines ?

En premier lieu, on ne saurait douter que l'inscription est contemporaine du sarcophage puisque Iphthachal déclare avoir fait le sarcophage. Si celui-ci était remployé et si l'inscription avait été gravée lors de la réutilisation la formule serait toute différente ainsi qu'on peut le constater pour l'inscription de l'abîm. Donc, sarcophage et inscription sont contemporains.

De plus, il nous paraît évident — cependant nous examinerons dans un

1 Cf. E. de xxx, 31 et 32 Decc. 11
4, etc.

La bouche du sheol dans *Padma*, xlii, 7

nière au temps de Ramsès II et l'on s'interroge à quel point l'écriture était déjà en usage puisque ce graffiti n'est évidemment pas l'œuvre d'un scribe.

Fig. 4. — Copie de M. P. Montet.

Fig. 5. — Fac-similé de la photographie.

Voici le texte du graffiti d'après une copie (fig. 4) et une photographie (fig. 5) prises par M. Montet :

ʿṣṣ	1
ʿṣṣ ʿṣṣ	2
ʿṣṣ ʿṣṣ	3

« *Avi !* Voici ! Tu porte (est) ci-dessous. »

Ligne 1 — ʿṣṣ : infinitif de ṣṣ qui s'emploie fréquemment sans régime : « à connaître », comme nous disons : « avis ». Ou bien on peut supposer *ṣṣḥr* comme régime sous-entendu et comprendre : « à lire ».

Ligne 2 — ʿṣṣ représente l'hiéroglyphe et montre que le 2^e a + i, c'est-à-dire la contraction de a + i.

ʿṣṣ se joint à *ṣṣ* et se détache. Dans la langue rituelle « exclure, exposer » pour cause d'impureté ou de violation de la loi, ce qui était tout un. Ainsi dans Exod. x, 18, les Israélites qui ne se rendent pas à la convocation des chefs et des anciens verront leurs biens frappés d'interdit et leur personne exclue de la communauté. De même Isare, xvi, 3, etc. Ici il s'agit de l'exclusion d'entre les vivants.

Cette menace n'a pas suffi à arrêter la cupidité des violateurs. L'hypogée V avant d'être pillée lorsque M. Montet y est revenu et cela explique qu'avec des végètes mycééniques, il ait trouvé, dans la terre du puits, des fragments de poterie chypriote, caractéristiques du III^e siècle, qui fixent ainsi l'époque de la violation. Avec un fragment plus récent n'a-t-il découvert. Or il est certain que les inscriptions de l'hypogée V ne peuvent descendre à une date aussi basse. Entre

l'époque de Baouss II et le vi^e siècle, il n'y a aucun doute qu'il ne faille adopter la première.

Un gisement funéraire, creusé sous Baouss II, l'hypogée aurait été, deux ou trois siècles après, vidé de son contenu et creusé pour recevoir le sarcophage de Adam. Le temple ne porterait plus sur le sarcophage, mais simplement sur l'hypogée. Nous venons en effet d'en tirer, après le texte d'Alaba al, qu'il faudrait placer cet aménagement entre l'époque de Baouss II et celle de Sheshong, même en certain temps avant cette dernière pour permettre à l'écrivain l'évolution qui marque le passage d'un texte à l'autre. Mais il ne s'agit pas d'en tirer une preuve d'hydropisie, il faut la démontrer. Si l'on travail à la fin du vi^e siècle, aussi bien que la fin du iii^e ou du vii^e siècle, ont l'usage des tombeaux rectangulaires creusés à peu près l'indication qu'on place et au vi^e siècle d'en se laisser reconnaître par les vases qu'on a déposés avec le mort. Or, on ne trouve aucun vestige de cette époque.

1. Justification de la date par l'écriture. — Si l'hypogée, en raison des circonstances n'en est pas permis à M. Moutet de dater exacte ne l'hypogée. L'inscription, du moins l'examen de ces dernières aurait suffi pour établir très nettement leur antériorité à l'inscription de Mesa. Les mots sont séparés par des traits verticaux, preuve indéniable de haute antiquité et le même procédé est employé. Le trait de séparation est peut-être de dimension plus réduite dans le texte d'Alaba et appartenant, comme nous l'avons vu, à la seconde moitié du x^e siècle. Cependant, avec ce système, il y a incertitude sur la fin des phrases. Aussi, est-il pas surprenant de relever dans le style de Mesa, peut-être à partir du iv^e siècle, un progrès notable qui, malheureusement, ne se manifeste pas et qui consiste à séparer les mots par des points et les phrases par des traits verticaux. En regardant la comparaison des caractères alphabétiques avec les monuments d'Alaba et de Mesa est certaine.

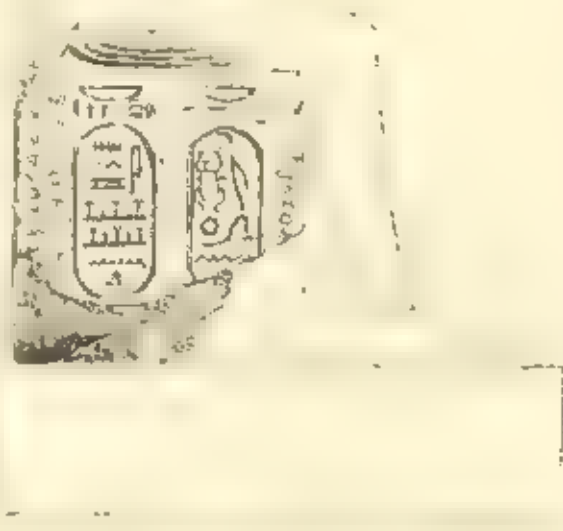
Même les lettres qui dans l'un et l'autre texte, offrent la plus grande ressemblance, ne cessent pas de présenter quelque différence. Ainsi le caractère du sarcophage d'Alaba, présente généralement une incurvation dans le bas de la haste, et cela dans un sens opposé à celle qu'il prendra plus tard. De même, la haste du rest est penchée dans le sens inverse de celui qu'il adoptera dans la suite. La stèle de Mesa offre cet état intermédiaire entre l'inscription



d'Adiram et les textes séloniens d'époque perse (Tabat, Ishoumiza) — la haste est verticale. Pour d'autres lettres, telles l'alph ou le kaph, l'espace entre l'inscription d'Adiram et le st h de Mésa est beaucoup plus grand qu'entre celle-ci et les textes séloniens d'époque perse. Ainsi donc, du point de vue paléographique, l'espace de quatre siècles (fin du VI^e siècle et 852) date très approchée de l'inscription de Mésa — qui, d'après les constatations de M. Montet, se parerait Adiram de Mésa — se justifie parfaitement. On en jugera mieux par une étude comparative des inscriptions séloniennes quand nous aurons examiné un texte connu depuis longtemps, mais qu'on n'a pu jusqu'ici situer chronologiquement. Nous allons voir qu'il est d'un siècle plus ancien que la stèle de Mésa.

5 L'inscription du roi Abiba al — Il y a un trentième d'années, M. Lœvyvel sauva des ruines de Byblos, exploitées en carrière, un fragment portant des signes hiéroglyphiques, notamment les cartouches de Sheshonq I. et trois lignes incomplètes de caractères phéniciens. Ce texte fut publié par M. Clermont-Ganneau ⁽¹⁾, — dont nous reproduisons (pl. XIII) l'estampage aujourd'hui déposé à l'Institut, — puis repris par M. Lidzbarski ⁽²⁾, mais on ne pouvait à cette époque en reconnaître tout l'intérêt parce qu'on confondait le kaph avec le shin de forme récente.

Cette correction faite, non seulement le personnage mentionné Abira al change sa qualité de drogman



Pl. B. — Restant du socle de la stèle de
Sheshonq I. et fragment phénicien.

(1) *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1903, p. 379 et suiv. et *Revue d'Archéologie*, 1904, p. 74 et suiv. — voir *Revue d'Égyptologie*, n° 306. Ce fragment mesure

0 m. 25 sur 0 m. 22, il est en grand grès et a

été découvert par M. Lœvyvel en 1903, à Byblos.

(2) *Revue d'Égyptologie*, n° 306. Ce fragment mesure

dans un bas-relief de Byblos sous les traits du dieu Amon, qualifié en égyptien de « seigneur de Gebel¹⁰ ».

Quoi qu'il en soit, la cette restitution, le fait intéressant à relever, au point de vue paléographique, c'est que l'inscription d'Abiram, d'un siècle antérieure à la stèle de Mesa, est manifestement plus récente que l'inscription d'Abiram. La discussion qui suit le montrera nettement.

6. Évolution de l'alphabet phénicien archaïque — Le plus anc en texte phénicien, ou celui qu'on estimait le plus ancien avant les découvertes de M. Montet, et il gené sur les fragments de coupes dédiées au Ba'al-Labanon par un « soken de Qarthadasht¹¹ », c'est-à-dire gouverneur de Cition pour le compte de Hiram II, roi de Tyr, peu après la milieu du VII^e siècle.

Bien que gravée en Transparabasse, la stèle de Mesa doit nous représenter assez exactement l'écriture phénicienne un siècle plus tôt, c'est-à-dire vers 612 av. J.-C. Nous avons vu que la dédicace du roi Achab est plus qu'un siècle auparavant et plus anciens encore sont les textes Montet.

Ce classement établi, il ressort du tableau (fig. 7) que nous avons dressé de ces divers alphabets archaïques ainsi que des explications qui vont suivre, que ces écritures ne constituent pas des divergences locales, mais les étapes de l'évolution d'un seul et même alphabet. Cette remarque s'étend à d'autres textes découverts hors de Phénicie, à Zindjirli dans la Syrie du Nord et à Nora en Sardaigne. Les inscriptions de Nora sont très voisines de l'inscription de Kalamita-Zindjirli, c'est-à-dire à la fin du IV^e siècle, et cela oblige à recarter la forme de *sonak* qu'on a cru devoir voir dans un des textes de Nora et qui n'apparaît que plus tard¹².

Nous devons mentionner encore le texte cyro-ni appelé le calendrier de Tazer. Comme l'a reconnu M. Lelidarska¹³, l'ancienneté de ce texte ne le cède pas à celle de la stèle de Mesa. Malheureusement nous ne pouvons l'utiliser ici parce qu'il ne constitue qu'une exerce, de scribe inexpérimenté, comme en témoignent certaines mesures. La maladresse de l'apprenti scribe n'apparaît pas seulement dans le manque d'assurance du tracé des

¹⁰ Motre *Gamfara* « monde » et *Tombeaux* *Inscriptions*, 1931, p. 167.

¹¹ CJB, I, 144 et 145.

¹² Les traces de la lettre init C. S. I 145, sont plutôt celles d'un *mem*.

¹³ *Paläst. Exped. Fund. Quart. Stat.*, 1909, p. 16.

lettres dans la diversité de formes des *het* ou des *sade*, mais aussi dans le *kaph* de la ligne, dont il avait l'arc prolongé la haste de gauche au lieu de celle de droite. Il a entre ces deux caractères le *ay* confondant le *car* et le *hé*, peut-être parce que ces deux lettres sont voisines¹⁰. Ainsi il nous est impossible de faire état de ce texte dans un tableau des différentes formes de l'alphabet. Tout fois, il démontre que l'écriture de Moab, comme par la suite de Mésa, ne différait en rien de l'écriture cunéiforme usitée en Canaan, c'est-à-dire en Phénicie.

Il est donc établi que la période archaïque de l'alphabet phénicien, allant du *xiii^e* jusque vers la fin du *viii^e* siècle, se caractérise par une remarquable unité de l'écriture dans des pays fort éloignés, d'autant plus remarquable que cette écriture évolue avec le temps; mais elle évolue partout de même. Rien n'atteste mieux le rayonnement, à cette époque, de l'influence phénicienne, l'activité du commerce phénicien, l'emprise de ce peuple sur tout le pourtour de la Méditerranée. L'unité de l'écriture phénicienne, fonction du commerce de cette population, nous permettra d'en retracer l'évolution.

L'*aleph* des textes Moabites présente une forme inattendue. On ne peut plus y reconnaître un *let* ou le *lent*, tout au plus les *carres* et encore seraient-elles dissymétriques, l'une étant droite, l'autre recourbée à son extrémité. Il est donc difficile de voir dans le mot de la lettre *aleph* autre chose qu'un appel acrophonique.

Entre le texte d'Abram et celui d'Alabaal, une évolution très nette se remarque. L'usage du cunéiforme a ramené à tracer sans l'aide la main les deux traits latéraux de la lettre, qui ont ainsi constitué un angle aigu dont la pointe a naturellement débordé, sur la gauche, la haste verticale. Cette évolution, complètement d'accord avec la suite de Mésa, amène à la forme classique de l'*aleph*. Les Grecs ont fait leur *alpha*. Il en résulte que l'emprunt de

[¹⁰ Récemment M. Mayer-Lambert, *Revue des Études Juives*, 1923, II, p. 61 et suite, a émis l'hypothèse que cette lettre égyptienne, qui représentait, dans ses variantes, la suite de deux lettres de *sa* — *sin* et *aleph* — se composait pour ce peuple de deux lettres pour les autres lettres — elles sont exagérées dans la

reproduction de M. Mayer-Lambert qui fait même intervenir des traces de caractères appartenant à nos inscriptions plus anciennes — et, pour les chiffres 2 et 3, nous devrions avoir une autre reproduction de l'unit.

* Voir VICTOR BÉLOU, *Les Phéniciens en Palestine*, 2 vol.

l'alphabet par les tirets est postérieur au texte d'Abba al, c'est à dire postérieur au troisième quart du 1^{er} siècle avant notre ère.

Le *bet* des textes Montet est franchement reployé sous lui-même. Le *gamel* est remarquable par sa haste verticale.

Le *daleth* ne se rencontre pas dans le texte grave sur le sarcophage, mais il apparaît dans les bas-reliefs gravés relevés par M. Montet sur la paroi sud du puits. Il affecte une rare trapue de triangle équilatéral, mais dans une position qui exerce tout rapprochement avec le sens de « porte » par suite, le mode de *daleth* donne à la lettre n'a pas d'autre raison d'être que le principe de l'acrophonie. Dans la stèle de Mesa le *daleth* conserve une forme triangulaire, mais tend à devenir une petite lettre. Peu après, le *c* de *bet* et le triangle fait saillir par le bas et le *c* de *sa* concourent au point à amorcer une confusion avec le *resh*.

Dans le texte d'Abba al le *he* offre deux aspects, suivant que la haste verticale dépasse ou non vers le bas. Le *kar* est tout à fait surprenant. La lettre est constituée par une bouclevetée inférieure et la haste s'incurve vers la gauche. La forme hiéroglyphique du mot *resachet* de la ligne 2 est une simple négligence de gravure. Dans la stèle de Mesa la haste est droite et verticale; plus tard, elle s'incurvera, mais en sens contraire de l'incurvation primitive.

Le *lam* se présente avec la forme régulière que nous attendons.

Le *pat* est constitué par un rectangle barré horizontalement en son milieu avec dépassement en haut des hastes verticales. Les deux types se rencontrent dans l'inscription. Du côté sud, la lettre sera entièrement biseignée par les deux grandes hastes verticales, au point qu'il n'apparaît plus que ces traits transversaux soient au nombre de deux ou de trois. Comme pour d'autres caractères, l'inscription. Le Ba al-Heban n'a que deux au point que le déséquilibre dans la longueur des hastes marque une longue évolution.

Le *pe* a une forme plus ancienne que dans la stèle de Mesa. La régularité de cette ancienne forme est significative pour souligner le caractère archaïque de l'alphabet primitif sur lequel nous revenons dans un instant.

Le *qad*, quand on l'examine attentivement, a des caractères qui le distinguent bien de celui de l'inscription de Mesa. D'abord ses dimensions, puis l'incurvation de trait supérieur, à laquelle on rejoindra, en partie, après une

période où la lettre prend un caractère angulaire. Le *qet* d'Abiram est verticalement posé sur une base. Tous ces traits se déformeront pour donner finalement une lettre très petite.

Le *ka,ḫ* est de forme inattendue qui a l'air «*le* dentelle » par M. Montet. Nous l'avons retrouvé également dans l'inscription d'Abba'al. Entre l'époque de Sheshnq I^{er} et celle de Mesa, on n'a pas le droit de prolonger sur le trait du milieu, soit plutôt le trait de droite ; on a des exemples de l'un et de l'autre dans la stèle de Mesa. Puis, le dernier procédé devient de règle avec redressement de la lettre.

Dans le texte d'Abiram, le *lamed* se présente soit sous la forme incurvée, soit sous la forme angulaire. Ce n'est qu'à l'époque perse que le *lamed* s'ajoutera un troisième trait d'abord à peine sensible et bientôt formellement portant de la lettre.

Le *mem* est remarquable par sa position verticale qui s'attache à *qet* dans l'inscription d'Abba'al et se fait à peine sentir dans la stèle de Mesa. Les textes de Nora (I, 25, 1, 144 et 145) et de Kition semblent en servir mieux la forme ancienne de cette lettre que la stèle de Mesa, sauf en ce qui concerne l'incursion de la hampe qui disparaît. Dans les dédicaces au Ba'al-Lebanon, le *mem* archaïque a rebattu son évolution : les zigzags sont remplacés par la figure d'ordure et la hampe est verticale. Dans la suite de graves déformations atteindront cette lettre. Précisément, à cause de leur évolution rapide, le *mem* et le *kaph* sont particulièrement utiles pour classer les écritures phéniciennes archaïques dans l'ordre suivant : Abiram, Abba'al, Mesa, Nora, Saddingar, Kition, Ha'ad¹ et des cases au Ba'al-Lebanon d'hyper. Dans le texte d'Abiram, on remarquera certains *mem* où le graveur a cherché à rendre les traits accablés du calame.

Le *nom* des anciens textes de Byblos a un aspect trapu qu'il a déjà perdue dans la stèle de Mesa.

On pourrait définir les écritures phéniciennes archaïques comme celles où le *sauek* conserve sa forme primitive, c'est-à-dire trois traits horizontaux régulièrement posés sur une base verticale qui les coupe en sa moitié. Le

¹ On pense généralement les textes de Ha'ad et de Hadad, trouvés à Zandjirli, parmi les écritures archaïques ; mais, en réalité, ce

sont des textes phéniciens à écriture phénicienne.

amck qu'on a cru reconnaître dans une inscription de Nora (S. I, 144) est nous l'avons dit impossible à cette date — au lieu de *amck*, il faut probablement lire *mem*.

Le *am* également, est d'une remarquable fixité plus encore que le *amck*, puisqu'il se maintient jusqu'à l'usage de l'écriture phénicienne, avec simplement une tendance à réduire ses dimensions. Tout au contraire, cette lettre évoluera profondément dans l'écriture araméenne.

Le *ph* du texte d'Atharim a l'aspect d'un crochet typographique ou d'une parenthèse. Il n'offre pas la tête angulaire (Mesa et Kalanur) ou arrondie (Nora et Hadad) qui le caractérisera dans la suite.

Le texte d'Atharim ne contient ni *gald*, ni *gaph* — celui d'Abih'al fournit un très ancien *sab* extrêmement intéressant et sur lequel nous revenons quand nous examinerons comment s'est constitué l'alphabet phénicien.

Le *sch* est de la forme attendue, mais on remarquera que son mécanisme est l'inverse de celle qu'on adoptera dans la suite. L'intermédiaire est fourni par Mesa. Dans l'exemple des dédicaces à Ba'al-Ebanon, il faut tenir compte de la tendance du graveur sur métal à régulariser les lettres en posant verticalement toutes les hastes — il semble avoir voulu ainsi gagner de la place.

Le *skn* est ramené dans tous les alphabets archaïques. Dans la suite, il évoluera parallèlement au *mem*.

Le *tar* a la forme d'une croix grecque — mais un tel tracé exige un fort déplacement de la main que les scribes auront immédiatement tendance à réduire. Déjà dans le texte d'Atharim, la croix perd quelquefois ses angles droits. Dans Mesa la forme régulière est la croix de saint André, dont le trait le plus mal exécuté sera bien sûr l'intermédiaire. On voit par notre tableau que le *tar* d'un de nos exemples Ba'al-Ebanon qui ne pourrait tenir pour fort ancien — répond au redressement — systématique chez ces graveurs sur métal — de la grande haste.

7. Le nom des lettres. — Si l'on cherche à établir une définition un peu stricte de la forme des lettres par le nom qu'elles portaient, on n'aboutit pas dans la plupart des cas à un résultat satisfaisant. Ces noms sont certainement anciens, s'ils ne sont pas primitifs, puisqu'ils ont passé en grec.

Pour diminuer un peu le nombre des discordances entre le nom et la

preuve leur expérience des signes cunéiformes aux ^{xv}^e et ^{xiv}^e siècles — par les gloses cananéennes introduites dans leurs inscriptions épigraphes, ils ont affirmé leur nationalité. Il est fort probable qu'ils connaissent aussi les principales écritures égéennes — qui offrent les signes semblables aux leurs — à côté d'autres beaucoup plus compliqués de forme.

Les Phéniciens n'ont adopté aucun de ces systèmes et leur création, bien qu'aidee par la connaissance de ces écritures — et les autres marquant qu'on le supposait — M. M. Lutzarska, qui admettent que l'alphabet fut l'œuvre d'un Cananéen ayant quelque familiarité du système égyptien, admettent que les Phéniciens la connurent à leurs débuts et que des inventions — M. Kafirka adopte l'hypothèse la plus récente — d'après laquelle les Phéniciens ont reçu l'alphabet des nomades de l'Est.⁽¹⁾

Il faut rendre aux Phéniciens ce qui, de tout temps, leur appartient. Ils ont été les auteurs d'une des plus grandes inventions de l'humanité — le papier — ils ont rompu délibérément avec les écritures syllabiques qui étaient alors en usage — ou ils ont découvert vingt-deux symboles permettant de noter les diverses articulations — tous caractères de leur langue et où ils ont créé — le toutes pièces un système de signes d'une remarquable simplicité, dans lequel chaque lettre se distingue à première vue de toutes les autres. Du premier coup ils ont atteint la perfection — les reformations que le temps a fait subir à leur système ne l'ont pas amoindri.

Le caractère artificiel et original de l'alphabet d'origine a été reconnu par Joseph Halevy pour certaines lettres qu'il estimait dériver l'une de l'autre⁽²⁾. Le texte d'Abibam renforce constamment ce caractère. Non seulement on peut le tenir pour démontré, mais on peut l'étendre à tout l'alphabet⁽³⁾.

(1) Sur une de la d'une tombe de Zafar Pa-poura au Liban. Evans, *The Prehistoric Foundations of Assyria*, p. 12 appartenant à la même époque mycénienne, on lit deux signes qui représentent exactement le signe et le nom d'Abibam. M. Evans admettait que ce soient des signes d'écriture, mais simplement des marques de distinction, la dalle ayant été brisée, selon lui, de l'ancien palais de Knossos. Un seul de ces signes se retrouve dans les inscriptions.

(2) *Idem*, l. ^{cvi}, p. 302 et suiv.

(3) Voir Halevy, *Sur le caractère artificiel de l'origine de l'alphabet*, dans *Revue archéologique*, t. ^{xv}, 1900, p. 300-311. — De Lagarde, *Der Ursprung des Alphabets*, dans *Ephemeris für Sem. Epigr.*, t. ⁱ, p. 261-271.

(4) Voir De Lagarde, *Idem*, *op. cit.*, t. ^{xv}, 1901, p. 168-173, où il est le seul jusqu'ici à admettre le caractère artificiellement artificiel de l'alphabet phénicien, mais sa démonstration d'un ordre très peu géométrique se fondait, en partie, sur des formes tardives.

En effet, il est évident pour l'hié que le *bet* est dérivé du *he* par l'addition d'un trait et de *u* au *u* du *sin* du *can*, le *gide* du *chin*, le *qeph* du *ain*. Le *mem* est la reduplication du *n* du *non* de *u* avec la jonction des deux traits formant l'angle de dent du *bet* et du *ph*. Le *pe* est évidemment une combinaison du *ain* et du *ta*. Si le *lamed* primitif était angulaire, la parenté des formes *lamed*, *meat*, *nom* serait évidente. D'autres lettres se rapprochent quant à la forme, mais non plus par le son, ainsi *dalet*, *resh*, *bet*.

4. Diffusion de l'alphabet archaïque. — On se rendant assez bien compte que les formes des lettres y sémitiques n'étaient pas toujours les plus anciennes, c'est pourquoi nous avions supposé l'existence d'un alphabet prototype, sans pouvoir juger qui l'avait créé. Depuis les découvertes de M. Montet, il apparaît que cet alphabet prototype, qui existait des au moins le *xiii^e* siècle avant notre ère, est l'œuvre des Phéniciens.

Tous les autres alphabets en découlent. Nous avons déjà observé, à propos de la forme du *ph*, dans l'inscription d'Alad, que les Grecs n'ont pu emprunter l'alphabet aux Phéniciens avant la fin du *x^e* siècle. D'autre part, cet emprunt est antérieur au développement pris par un des codes du *dalet*, donc antérieur aux textes de Nora et de Byblos, c'est à dire antérieur à la fin du *ix^e* siècle. On voit donc ainsi l'opinion généralement acceptée que les Grecs ont adopté l'alphabet à leur langue au cours du *ix^e* siècle. En fixant au *x^e* siècle l'introduction de l'alphabet phénicien en grec, Szanto a avancé « qu'une hypothèse vraisemblable » (grecque), ou plutôt l'origine de l'alphabet grec au début du *ix^e* siècle, se fonde sur ce que les alphabets lycien et carien qui en placent le début l'alphabet grec, sont eux aussi la fin du *ix^e* siècle.

L'opinion grecque est pas fait sans quelques variantes qui perturbent le travail d'adaptation, mais, dans l'ensemble, la conservation des formes est remarquable. Il en va autrement pour l'alphabet sabéen ou himyarite.

Les tentatives qui ont été faites pour déduire l'alphabet sabéen de l'alphabet phénicien ont échoué. Bien qu'il soit évident que le premier s'inspire du second, le solution qui consistait à trouver un intermédiaire dans les

(1) Dans les *Illustrations préhelléniques*, 2^e éd., p. 434-435, et déjà dans les *Arabes en Syrie au l'Égypte*, p. 67 et 68.

(2) Szanto, *Chad Pa et Wissowa, Deutung*, 2. Alphabet.

(3) Szanto, *Hermes*, XL, 1905, p. 344-364.

alphabets de l'Arabie du Nord d'hyanite, satisfaisant ne paraît guère acceptable. Il nous semble que les adaptateurs de l'alphabet phénicien à l'écriture sabéenne et aussi les anciens alphabets grecs, comme nous avons essayé de le montrer — ils ont travaillé d'autant plus fidèlement, avec les formes phéniciennes et grecques devant les yeux, qu'il leur fallait décodifier certains sons pour rendre les réflexes de leur langue. Par une transformation raisonnée et profonde des écritures connues, ils ont abouti à dresser un alphabet dont le rapport avec les prototypes n'est pas toujours facile à saisir.

On doit expliquer de même l'écriture libyque, qui offre au premier regard beaucoup plus fantaisiste par rapport aux alphabets courants.

RENÉ DÉSARD.

¹ PHAETONOUS, *Hebrew and Aramaic* (Jerusalem), *Hebrew Alphabet*, ZDMG. 1904, p. 715-726.

² *Les Arabes en Syrie avant l'islam*, p. 67-99.

BIBLIOGRAPHIE

CH. CLEMONT-GANTREL. — *Recueil d'Archéologie orientale*. tome VIII, avec index général des volumes précédents. 1^{er} vol. in-8° de 430 pages et 7 planches. Paris, Editions Ernest Lefoux, 1924.

La moitié de ce volume avait paru en fascicules en 1907. On l'a complété, du vivant de l'auteur, par des articles parus dans des périodiques et dont voici les titres : *Le grand Hermès et le Baal El de Carthage*; *Deux épitaphes grecques de soldats sermées en Syrie*; *Les épitaphes de la province d'Arabie*; *La fantaisie cosmique d'Antipatros*; *La lampe et l'olivier dans le Coran*; *Les Nabatéens en Égypte*; *Une nouvelle inscription nabatéenne datée du règne de Rabbel II Harsochdhas à monogénée*. Le savant maître qui a pu réviser tout ce volume, y a joint la note suivante qu'il suffira de reproduire : « La dernière partie du présent volume contient, outre nombre d'additions et de rectifications aux tomes I-VIII, une Table analytique très détaillée des principales matières traitées dans les cinq volumes. Cette table, dressée avec le soin le plus consciencieux par uno de mes élèves, Mme Douyso de Lasseux, fait suite à l'index général des tomes I-III (1); elle permettra

(1) La table des trois premiers volumes a été dressée par M. l'abbé J. B. Chérel.

au lecteur de se reconnaître plus aisément au milieu de toutes ces questions traitées au jour le jour et se présentant en ordre dispersé. »

G. CONTESSAU. — *La Glyptique syro-hittite* (*Bibliothèque archéologique et historique* du Service des Antiquités de Syrie. t. II). 1^{er} vol. in-8° de xii et 217 pages avec XLVIII planches. Paris, Paul Geuthner, 1922.

Les innombrables cylindres et cachets, sortis des fouilles régulières ou clandestines dans la proche Oront, sont aujourd'hui en grande partie publiés et peuvent être étudiés par régions et par époque. M. W. H. Ward s'y est employé avec succès; M. Hogarth a plus spécialement examiné les sceaux hittites. M. G. Contessau part des empreintes de Cappadoce pour étudier les cachets et les cylindres qui proviennent soit de Cappadoce soit de la Haute Syrie. Le terme de syro-hittite qu'il adopte comprend des peuples disparates. Cependant ce vocable perd peu à peu sa valeur géographique pour décrire une civilisation hiéroglyphique, on nous décrit un costume syro-hittite, des armes syro-hittites, des divinités syro-hittites. On risque de se laisser entraîner à cette conclusion, car l'auteur sait mieux que personne que la diversité de civilisa-

tion, et en particulier la langue, a toujours séparé syriens et hittites. Ils ont subi les uns et les autres l'influence mésopotamienne ; ils ont pu s'emprunter temporairement tel ou tel élément ; les Hittites ont même pénétré en conquérants assez avant en Syrie ; mais il n'y a jamais eu fusion. Le phénomène est semblable à celui qu'on peut constater de nos jours où Musulmans sunnites, Maronites, Druses, Melawité, Yezidis, etc., coexistent depuis des siècles sans se pénétrer.

On conçoit la difficulté de doser la part de chaque population, mais c'est le premier travail qu'il faut s'efforcer de mener à bien ; les grandes synthèses seront alors faciles à broser. À dire vrai, nous ne pensons pas qu'on aboutisse ainsi à des conclusions sensiblement différentes de celles qu'a présentées M. Contreau, mais du moins sentons-nous mieux les particularismes. Voici deux ou trois exemples qui nous feront mieux comprendre.

S'il est deux séries de monuments qui apparaissent bien distinctes, c'est assurément les cylindres et empreintes dits cappadociens et remontant jusqu'au milieu du troisième millénaire, d'une part, et, d'autre part, les cachets dits de la première période. Cependant, M. Contreau les bloque sous le nom de syro hittite. Il y a là une confusion inutile. Les cachets sont bien hittites, mais les empreintes sur les tablettes cappadociennes appartiennent à une culture sémitique, étrangère au Cappadoce, culture syrienne ou assyrienne qui n'a absolument rien de hittite.

On constatera avec surprise la disparition complète du terme « phénicien » — le mot ne figure pas à l'index — ou de son équivalent « cananien ». Syrien et can-

anéen ne peuvent se confondre, quelle que soit l'influence que les Phéniciens aient exercée sur les Syriens (Amorréens, puis Araméens, et réciproquement). Cependant, on doit à M. Contreau la première trouvaille — dont on n'a pas encore tiré toutes les conséquences — qui jette quelque lumière sur la question des Hyksos. Ces derniers sont, à n'en pas douter, des Sémites, des Cananéens ; les éléments asiatiques ou égéens qui se sont associés à eux dans l'invasion de l'Égypte ne figurent qu'à l'état sporadique. Les scarabées dits Hyksos se rencontrent, en dehors de l'Égypte, en Palestine et en Phénicie. Aujourd'hui, on peut se demander si ce type de scarabée, inconnu à la Haute Syrie et à l'Asie mineure, n'a pas été en vogue en Phénicie dès au moins le temps de la XII^e dynastie, c'est-à-dire avant l'invasion Hyksos.

M. Contreau propose d'établir rapprochements entre les cylindres égyptiens, ceux de Gêze et les empreintes de Kerak, le tout remontant à la seconde moitié du deuxième millénaire. Mais suffit-il d'en conclure que « l'Assyrie du milieu du second millénaire fait partie du monde syro hittite plutôt que du monde babylonien » ? Ne seraient-ce pas des contingents assyriens qui apporteraient à l'Égypte comme au Canaan l'usage de ces cylindres caractéristiques ?

Ces observations montreront au lecteur l'importance et aussi la difficulté des questions traitées dans cet ouvrage. L'étude de la glyptique qui paraît bien spéciale et un peu étroite, soulève les plus graves problèmes d'origine et d'influence. On ne peut, actuellement surtout, espérer les résoudre complètement ; mais c'est beaucoup, comme l'a fait M. Contreau grâce à

ses connaissances étendues, de poser les questions et de les éclairer par des documents nouveaux.

R. D.

G. CONYBEARE. — *Éléments de bibliographie hittite*. En vol. in-8° de xvi et 130 pages.

C'est un très utile instrument de travail que l'auteur a présenté comme liasse complémentaire pour le dictionnaire des lettres. Les ouvrages ou articles sont classés par ordre chronologique et souvent l'article est résumé en quelques lignes. Cette excellente bibliographie est précédée d'un tableau des études hittites où sont rapidement discutées le nom des Hittites, les données de l'Ancien Testament, des monuments égyptiens, documents assyriens, lettres d'el-Amarna, tablettes de Boghaz-Kœui, les explorateurs, les hiéroglyphes hittites qui gardent toujours leur secret, la langue ou plutôt les langues, le hittite ou kaneshite, le suthrien, l'accadien, le hatti, le proto-hittite, le luwien, le palatque, puis l'art, les fouilles, la glyptique, la religion ; enfin, la race.

Rectifions un détail qui touche les régions syriennes : ce n'est pas comme il est dit p. 17 ; cf p. 31 Conder, en 1877, qui a le premier identifié Qadesh au sud du lac de Homs, mais le voyageur et missionnaire américain Thomson dès 1868. Il eût fallu rappeler à ce propos les fouilles de J.-E. Gautier, *Comptes rendus Acad. des Inscriptions*, 1895, p. 461. À vrai dire, la bibliographie hittite de M. Conybeare est fort complète et très clairement présentée.

AUGUSTE BOUTRICA. — *Notes sur deux cylindres orientaux*. Brochure in-8° de 14 p. Genève, Henri Jarry, 1924.

Le savant assyriologue définit d'abord

comme une sorte d'amphore, un « vase sacré », le symbole tenu par le dieu, qui a été pris pour un candelabre, pour un caducée ou pour un sceptre. Puis, il reproduit un beau cylindre de 70 mm. de long et de 19 mm. de diamètre, dont l'intérêt nous paraît être de conserver l'image d'une œuvre de la grande statuaire. La déesse nus y est figurée, entre deux oiseaux, dans une sorte de arche supportée par un soubassement important sur lequel sont sculptés en bas-relief deux personnages, un genou en terre, soutenant à deux mains la base de la statue précédente. Dès lors l'attribution, que propose M. Boussier, du cylindre au « groupe assyrien » ne peut-elle être précisée ? Dans ce groupe monumental nous avons une situation bien connue par des monuments de Zondjiri et de Karkemish, c'est donc à la même région de la Haute Syrie qu'il faut attribuer ce cylindre.

R. D.

CHARLES-F. JEAN. — *Le Milieu biblique avant Jésus-Christ. II, la Littérature*. En vol. in-8° de xix et 617 pages. Paris, Paul Geuthner, 1923.

Les découvertes accumulées depuis près d'un siècle et le travail de débrouillement dans les divers domaines linguistiques de l'Ancien Orient, ne sont que difficilement accessibles au grand public ; aussi, l'idée de mettre à sa disposition un choix abondant de textes est des plus heureuses. M. Jean sait mieux que personne, pour l'avoir tentée, les difficultés de l'entreprise, d'autant plus que l'auteur embrasse non seulement la Mésopotamie, l'Asie antérieure et l'Égypte, mais aussi la Grèce et la littérature juive tardive. Ainsi sont présentées des textes sumériens et babyloniens jusque

et y compris l'époque d'Hamourabi, des textes égyptiens jusqu'au Nouvel empire, puis les lettres d'el-Amarna, les textes hittites récemment déchiffrés, la littérature babylonienne sous les Cassites, puis au temps des Assyriens. Nous revenons en Egypte avec le Nouvel Empire, de là en Assyro-Babylonie pour l'époque néobabylonienne et l'avènement de Cyrus. On nous donne également les textes les plus représentatifs des littératures moabites, araméennes et phéniciennes, puis quelques extraits philosophiques grecs, et l'on termine par des notices concernant la littérature juive tardive, alexandrine et palestinienne.

Tel qu'il est compris, l'ouvrage rendra les services que l'auteur a envisagés. De nombreuses notes et un lexique final permettront de s'y orienter.

I. H. VINCENT et E. J. H. MAREAT. —

Hébron. Le Haram el-Khalil, sépulture des patriarches, avec la collaboration de F. M. AUBI. Un vol. de texte gr. in-4° de vi et 236 pages et un album de 28 planches. Paris, Editions Leroux, 1923.

« On trouverait difficilement, déclarent les auteurs, dans la Palestine contemporaine, un monument ancien plus intact et aussi imparfaitement connu que le monument érigé sur la caverne de Macpelah, sépulture traditionnelle des Patriarches. Il n'en est guère non plus d'aussi curieux par la destination et par la variété des restes architecturaux depuis l'époque d'Hérode jusqu'à nos jours ».

Le volume de texte est divisé en deux parties. La première est consacrée à l'archéologie : description générale du Haram, la grande enceinte, la caverne sépulcrale

des patriarches, analyse archéologique et classement chronologique des édifices du Haram. La seconde est relative à l'histoire : la sépulture des patriarches d'après la Bible, histoire du Haram depuis l'époque hérodienne jusqu'aux Croisades, sous la domination latine, enfin depuis les Croisades jusqu'à nos jours. L'ouvrage se termine par cinquante pages consacrées aux textes arabes et ce dernier chapitre n'est pas le moins important : notre auteur et collaborateur M. G. Wiet s'en occupe dans le prochain fascicule.

Il a manqué au P. Vincent et au capitaine Mareat, pour que leur étude soit définitive, de pouvoir pénétrer dans la caverne aux épitaphes. On n'y voit certes rien de sensationnel, mais la solution de certains problèmes en est facilitée. On comprend mal qu'on ait laissé échapper cette occasion et les protestations des auteurs, renouvelées de celle de Renan dans la *Mission de Phénicie*, sont parfaitement justifiées.

La belle ordonnance de l'enceinte du Haram el-Khalil est célèbre avec ses grandes assises, ses contreforts judicieux, son excellente conservation, et l'on admettait généralement qu'il fallait y voir une œuvre d'Hérode le Grand. La nouvelle publication en apporte la preuve. La construction est attribuée à des architectes locaux qu'il ne faut pas hésiter à qualifier de « syriens », car la Palestine ne fut pas le seul point où de telles murailles s'élevèrent. Si elles ont disparu ailleurs, la tradition s'en est conservée dans des constructions postérieures et cette tradition étant plus ancienne que la venue d'Alexandre. C'est ce qu'ont voulu dire les archéologues qui, tout en y reconnaissant un travail relativement récent, ont cru retrouver dans

l'encinte d'Hébron un souvenir de l'art phénicien et leur erreur, s'il y a erreur, comme le croient nos auteurs, n'est pas très grande.

Le terrain, fort élevé, sur lequel cette encinte a été construite, était certainement marqué par la tradition. Comme curieuse, les entrées actuelles ne paraissent pas anciennes. Le P. Vincent et le capitaine Mackay n'ont pu retrouver « une très primitive », mais ils suggèrent fort ingénieusement qu'elle est cachée par la muraille de Joseph adjointe à la muraille. L'emplacement asymétrique d'une telle entrée aurait dû être déterminé par la relation du portique avec l'entrée de la caverne.

Le *hédra* des patriarches était construit par la caverne qui devait surmonter les monuments funéraires mentionnés par l'historien Joseph. Mais à quoi servait l'escalade au mur et au toit de la caverne et pour laquelle on s'est imposé de donner à l'encinte une telle hauteur? Les savants archéologues ne paraissent pas s'être posé la question. L'encinte a-t-elle pu servir d'observatoire? L'encinte ne devait-elle pas comporter des *néphoth*, monuments avec base carrée et pyramide comme il en existe encore dans la vallée du Cedron et dans toute la Syrie — les plus anciens étant les monuments phéniciens d'Amrit — à raison d'une *néphoth* par tombe? Comme toute, bien que la muraille et la décoration aient été complètement transformées, la disposition actuelle ne s'écarterait pas essentiellement de ce qu'on voyait au temps d'Hérodote.

On pourrait encore se demander si un culte ne se pratiquait pas dans l'encinte; mais nous nous contenterons, pour l'instant, de poser la question. On notera que les niveaux antiques découverts dans la

muraille par le P. Vincent et le capitaine Mackay — l'un d'eux mesure à son extrémité 31 cm, 2 < 21 cm, 5 — n'étaient peut-être pas seulement destinés à l'écoulement des eaux de pluie.

Ces quelques observations montrent l'intérêt de cette publication et nous n'avons rien dit des constructions médiévales ni du beau minbar qui est à peu près intact et se classe en très bon rang parmi les rares chaires fatimides déjà connues. La précision et l'élégance descriptions attestent le soin avec lequel on a procédé aux relevés, l'abondance des illustrations, d'autant plus précieuses que le monument est inaccessible, la connaissance intime que les auteurs possèdent de l'architecture et des lieux, font de cet ouvrage un guide unique pour l'étude du Haram et d'Al-Haké. La présentation est remarquable et fait honneur aux presses de la maison Arnaud.

(11)

M. RAYMOND. — *L'Art islamique en Orient. 1^{re} partie. Vieilles fontaines turques en Asie Mineure et à Constantinople*, 48 pl. en couleurs; 2^e partie. *Fragment d'architecture religieuse et civile*, 30 pl. en couleurs. Prague, Schulz, 1922-1923.

Si, pour les monuments du Caucase, le grand ouvrage en trois volumes de Prisse d'Avesnes, paru en 1878, a été la plus grande source, ces deux grands albums de M. Raymond n'en rendent pas de moindres. Dans ce grand format, avec de bons relevés de détail, ils vont fournir sur les monuments musulmans de la Turquie d'Europe et d'Asie Mineure des renseignements précieux. M. Raymond, qui lui-même est architecte, étudie ces monu-

ments non seulement en leur plan et en leur disposition, mais aussi en leurs détails architectoniques ou de décoration extérieure et intérieure, et même en leur mobilier.

Et comme toutes ces mosquées et ces tombeaux comportent la plus importante décoration de revêtement céramique, les grandes planches en couleurs de cet ouvrage permettent de ne perdre aucun détail décoratif des ensembles.

G. M.

COMMANDANT MALINJOD. — *Guide de l'interprète en Syrie*. Damas, 1924. In 8°, 240 pages, autographié.

L'École d'interprétariat de Damas a été créée en 1921 par le général Gouraud. Son but initial était de former au corps d'occupation des interprètes militaires. La direction en fut confiée au commandant Malinjud et ce choix fut très heureux. Le directeur de l'École, qui a fait toute sa carrière dans l'Afrique du Nord, est honnête et habitué de longue date à l'administration des populations musulmanes; ses fonctions antérieures l'appelaient en quelque sorte à la tâche délicate qui fut confiée au Haut-Commissaire. Les résultats ne se sont pas fait attendre et le modeste programme de l'École a été rapidement chargé. Elle a eu pour résultat de préparer des élèves aux fonctions d'interprètes des services civils, puis au brevet et à la prise de langue arabe en Syrie. Enfin, l'École a été ouverte aux auditeurs libres dont le nombre approche actuellement de la centaine.

L'enseignement de l'École se compose de 15 cours. Il comprend : 1° cours de 3 cours d'interprétation de l'arabe en français et du français en arabe; 1 cours

d'arabe dialectal syrien; 1 cours d'arabe bedouin; 4 cours de français littéraire et 3 cours de français pratique; 2 cours de grammaire arabe; 2 cours de littérature arabe; 1 cours de droit, mœurs et coutumes; 1 cours de turc et 1 cours de persan. Cinq professeurs y suffisent dont deux officiers : le directeur et l'officier interprète Stackler; 1 adjoint Gerton; 1 distingué savant syrien Nedjm ed-din Bey qui enseigne le turc et le persan; et le Chahine. Malinjud a donné des cours de grammaire et de littérature arabes. C'est peu; le budget de ce service est maigre, mais le dévouement du directeur et de ses quatre adjoints ont fait le reste. En fait, l'École est une des plus hautes écoles initiatrices du Haut-Commissariat et l'un des meilleurs agents de notre action en Syrie. Son succès est indéniable; j'en ai eu le témoignage par des Syriens et des journaux locaux qui, par ailleurs, ne nous valent pas notre administration. Si notre politique syrienne est critiquée dans certains milieux, il n'est qu'équitable de signaler les actes du Haut-Commissariat unanimement loués par les intéressés.

Restait à pourvoir les étudiants de manuels. Le commandant Malinjud s'y est employé avec sa compétence habituelle. L'étude approfondie de la dialectologie syrienne et la connaissance personnelle des questions administratives qui se posent chaque jour lui ont permis de rédiger un *Guide de l'interprète en Syrie* qui répondra à tous les desiderata. Le volume de textes divers qui vient de paraître n'est qu'un chapitre du *Guide*, mais il en constitue la partie essentielle, celle qu'il fallait sous toutes formes à la disposition des étudiants. Ces 88 textes reproduits en caractères arabes, en transcription fran-

causes et traduits en français, traitent des sujets les plus variés. On y a judicieusement envisagé les cas les plus fréquents, en indiquant la solution qui s'impose à l'administrateur civil ou militaire. La langue de ces textes est extrêmement savoureuse et retient l'attention des linguistes et des dialectologues. Les étudiants des deux langues, arabe et française, y trouveront également profit. Il y a lieu de féliciter le commandant Motin-Jourd pour sa belle publication et exprimer l'espoir que les autres parties de *Toutle* puissent prochainement paraître. Le bon renom de l'École d'Interprétariat et de notre administration en Syrie ne peut qu'y gagner.

GEORGE LEBLANC

PERIODIQUES

HENRI GUTHIER. — Un nouveau décret trilingue ptolémaïque, dans *Comptes rendus Acad. des Inscript.*, 1925, p. 571-572.

M. Henri Guthier, inspecteur en chef des Antiquités de l'Égypte, a communiqué à l'Académie des Inscriptions la découverte sur le site de Pithon, dans le Delta égyptien, d'une stèle trilingue (hiéroglyphes, démotique et grec) constituée par un décret rendu par les collèges sacerdotaux de l'Égypte au I^{er} an II du roi Ptolémée IV Philopator (217-210 av. J.-C.). M. Guthier, professeur à l'École des Hautes Études, s'est chargé d'étudier la partie démotique.

L'intérêt de ce texte est d'apporter la version égyptienne de la fameuse bataille de Haphta où Ptolémée IV triomphe d'Antiochus III, roi de Syrie, et s'assure ainsi pour quelque temps la possession de la Phénicie et de la Coelé-Syrie. Cette ba-

taille était connue par Polybe (V, 84-86) et, du côté juif, par quelques passages du troisième livre des Maccabées.

La description de la bataille ressortit au plus fâcheux style officiel égyptien; mais elle signale le voyage triomphal du pharaon dans les places où il restaura les statues divines expulées par Antiochus.

Il combla de présents les divers temples et ramena en Égypte les images divines qui avaient été emportées en Asie lors des invasions persanes. Ces actions méritoires valurent au roi la reconnaissance des prêtres qui s'exprime dans ce décret.

GABRIEL EKLART. — La salle haute du Cénacle à Jérusalem dans *Revue d'histoire française*, t. I (1924), pp. 64-79.

M. Eklart a profité de sa mission en Syrie pour visiter la Palestine où il a étudié les nombreux témoins de l'activité des architectes occidentaux à l'époque des Croisades. C'est ainsi qu'il a pu vérifier la parfaite exactitude des relevés du Cénacle qu'on doit au P. Vincent et qui ont été publiés dans *Jérusalem*, II, pl. XLV-XLIX. D'une étude minutieuse des divers éléments architectoniques, le savant directeur du Musée de sculpture comparée conclut qu'on a été bon à tort la reconstruction du Cénacle, tel que nous le voyons, au XIV^e siècle — sauf la restauration de la travée de l'est avec de simples arcades souterraines, qu'il attribue à cette dernière époque. Car, contrairement à ce qui s'est passé à Chypre, les chrétiens de Palestine ne firent plus de voûtes d'ogives après le XII^e siècle. La salle haute du Cénacle n'a pu être rebâti, c'est donc le temps de l'occupation de Frédéric II, de 1229 à

1241), dates qui s'accordent à merveille avec le style de l'édifice. »

NOUVELLES ARCHEOLOGIQUES

Sarcophage d'époque romaine. — Le Service des antiquités de Palestine a mis au jour à Tell Barak, près de Caesarea, un sarcophage qui porte le motif bien connu du combat des Grecs avec les Amazones. Les analogies — jusqu'aux griffons figurés sur la face arrière — avec le sarcophage

de Jérusalem. Dans *Beaux-Arts*, 1924, p. 24, M. Théodore Reinach a signalé d'autres rapprochements, notamment avec le sarcophage Fugger de Vienne.

Si l'on en juge par les linceux encore intacts la conservation du monument est remarquable. Nous devons la photographie que nous publions à l'obligeance de M. Garstang, le savant directeur du Service des antiquités de Palestine et de l'École archéologique anglaise de Jérusalem.



phage de Salonique conservé au musée du Louvre sont grandes. Les artistes travaillaient d'après des « patrons » qu'ils ont plus ou moins habilement combinés. Ainsi le genou plié du premier combattant à gauche ne répond pas à une attitude debout, ni le plutôt, comme c'est le cas sur le sarcophage de Salonique, à un genou posant à terre et le poids du corps collant la cuirasse à la jambe.

Le monument a été reproduit sous toutes ses faces dans le *Bulletin* n° 5, pl. IV, de l'École archéologique anglaise

Les fouilles d'Ophel. — Les fouilles de M. Macalister et celles de M. Raymond Weill se sont terminées en printemps à Jérusalem avec des résultats intéressants sur lesquels nous avons déjà appelé l'attention dans le précédent fascicule. Dans les derniers jours des travaux, M. Weill a pénétré dans de vastes galeries sous roc dépendant du système fort complexe d'aqueducs qui se dirigent vers la pointe meridionale de la cité de David. « On a là, nous écrit le savant explorateur, le débouché du canal II (à flanc de côte, judéen 1^{re} période, d'avant le canal III d'Eze-

chues), point très différent de ce que j'avais induit en 1914, mais profondément défectueux, romainé, inutilisé pour le passage d'un ouvrage extrêmement important qu'il faut sans doute appeler *canal II*, d'un temps où le *canal III* d'Ézéchias était déjà en usage et où l'on voulait perfectionner l'utilisation des eaux dans le régime de ce *canal III*. Qu'ils que puissent être les détails techniques que l'on a perdus du travail en ce mot nous révèle, là encore, est tout à fait stupéfiante ».

Sheikh Saïd Hanouss. — L'attention a été attirée sur ce modeste village du Hanouss, au nord de Dera par le transport à Damas, d'un oux solus de M. de Lorey, du beau lion en basalte que M. Contreau publie dans le prochain fascicule de *Syria* et que nos lecteurs peuvent voir déjà sur la couverture de la Revue. Le savant professeur de l'Université de Prague, M. Hrozný bien connu pour les progrès qu'il a fait faire au déchiffrement des textes de Hittite, assisté d'un architecte tchèque, vient d'entreprendre des fouilles à Sheikh Saïd. Presque immédiatement, il a sorti du sol des fragments sculptés dont certains peuvent remonter à une haute époque et qui permettent de bien augurer de la suite des travaux.

Les fouilles de Palmyre. — Sur la proposition du Haut-Commissaire, l'Académie des Inscriptions a émis un avis favorable à l'envoi à Palmyre d'une mission archéologique composée de M. Gabriel, chargé de cours à l'Université de Caen, de M. Dunand, ancien élève de l'École des Hautes Études et de l'École du Louvre, actuellement membre de l'École archéologique française de Jérusalem et de M. la

gholt, jeune savant danois, chargé de mission par son gouvernement.

M. Gabriel ayant été empêché, les premières recherches ont commencé avec MM. Dunand et Luginell que M. Vrobleand, chef du Service des antiquités, est allé installer à Palmyre. M. le général Weygand a mis la main-d'œuvre militaire à la disposition des deux archéologues. Les premiers coups de pioche ont été dirigés sur les deux murailles des inscriptions inédites, dont plusieurs bilingues, ont été découvertes quelques textes importants n'ayant pas encore été retrouvés. Le théâtre a été débarrassé et une maison privée a fourni des éléments décoratifs, peintures, reliefs sculptés, statuettes en plâtre qui rappellent les découvertes de Doura.

Deuxième campagne à Doura-Sallibiya

— M. Fraitz Clement a communiqué à l'Académie des Inscriptions (*Comptes rendus*, 1923, p. 17-31) un substantiel rapport sur les fouilles de 1923 faites avec le concours de la main-d'œuvre militaire. Les soldats détachés, par le colonel Andréa, de la 15^e compagnie du 4^e régiment de la Légion étrangère, étaient commandés par le capitaine Jannoumari et le lieutenant Vassard.

M. Clement a d'abord les recherches vers le temple des deux palmyréniens qui avait déjà fourni de si importantes peintures (*Syria*, 1922, p. 177 et suiv.; *Monuments Piot*, t. XXXI, p. 1 et suiv.). Le tableau nouveau fut découvert qui figurait cinq dieux de Palmyre debout sur des sphères célestes comme « maîtres du monde », avec, à leur droite, deux personnages qui leur offraient un sacrifice. Les murs des salles voisines du temple portaient de nombreux graffiti grecs.

La tour contre laquelle s'appuyait le temple a été vidée en partie et a fourni des débris intéressants : tissus, fleches de bois, morceaux de cuir, notamment un soulier bleu conservé, fragments de verre, enfin « de nouvelles épaves des archives de Doura, feuilles détachées et rongées... Le plus important de ces lambeaux de parchemin, qui portent des copies de pièces juridiques, est celui où se lit la fin d'un acte de vente mentionnant les années 117 et 123 de l'ère des Séleucides, c'est-à-dire 193 et 180 avant J.-C. C'est le plus vieux texte grec sur parchemin qui nous soit parvenu » et il achève de ruiner la légende de l'aventure de la charta *Pergamena* par le roi Eumène. Cet acte démontre que dans cette région, aujourd'hui désolée, les jardins et les arbres fruitiers entouraient les maisons d'habitation. La découverte des ossements colorés sur la peau d'un bœuf a fait naître des questions historiques et géographiques dont M. Tamon a pu faire voir l'importance.

La ville elle-même a été explorée. Les fouilles s'inscrivent au plan oriental : pièces disposées autour d'une cour centrale ; murs en pierre à la base, en briques crues au-dessus. Le plan des maisons saxonnes pourrait servir de modèle en égyptien. Comme décor intérieur, une corniche de plâtre avec sujets hiéroglyphiques dont l'auteur porte le nom persan d'Artabanabazé. Même des statues en plâtre ont été relevées.

Le butin épigraphique a été très important. Citons une dédicace à Marcus Verus qui remonte en 168 une grande victoire sur les Parthes, non à Éuropos-Karkemish, mais, comme l'a montré M. Tamon, à Europos-Doura. Dans les derniers jours

de la campagne, une trentaine de textes grecs furent trouvés d'un seul coup en retournant les dalles de pavement dans une salle du temple. « La forme des blocs dont la plupart sont absolument semblables à ceux employés dans le temple aux gradins » et la comparaison avec les nouveaux documents a permis d'établir que seuls des noms de femmes apparaissent dans ces textes qui marquent la place qu'occupent dans les cérémonies sacrées les Jévoles d'Arménie. Les dates s'étendent de l'an 8 av. J.-C. jusqu'à 150 après notre ère.

Dans une note plus développée (*Campagnes romaines*, 1914, p. 51-52, le *Journal étranger* de l'Académie a signalé les unions entre proches, communes aux citoyens de Doura et aux Perses.

Recherches à Beyrouth. — Les importants travaux édilitaires entrepris à Beyrouth offrant une occasion unique pour fonder la topographie ancienne de cette cité, le ministre de l'Instruction publique a chargé le comte du Mesnil du Buisson, dont nos lecteurs ont pu apprécier les études sur la Beyrouth médiévale, d'entreprendre les recherches nécessaires. La Société Française des Études archéologiques, qui présida aujourd'hui M. Théophile Monod, contribue également à cette mission.

Un effort particulier va être tenté sur le terrain dit des colonnes des quarante martyrs. En attendant l'expropriation des boutiques qui l'encadrent, M. le général Weygand a confié à M. du Mesnil du Buisson une mission à Homs et à Maïrife (18 km. au N.-E. de Homs). Ce dernier site a fourni plusieurs tombes importantes, pa-

10 Syria, 1913, p. 43, pl. XII, et p. 204 et suiv.

raissant remonter à la fin du deuxième millénaire avant notre ère.

À propos d'un texte de Doua. — Nous relevons dans les *Débats* du 9 avril 1924 la note suivante adressée à ce Journal par notre distingué collaborateur, M. Francis Cumont :

« Dans les *Débats* du dimanche 9 mars, un correspondant, qui signe C. B., a inséré une note curieuse sur une inscription de Doua, datée de l'an 31. Il émet l'opinion que le Lysanias nommé dans ce texte serait le patriarche d'Abilène, mentionné dans l'Évangile selon saint Luc. Voulez-vous me permettre de vous signaler les raisons qui me paraissent rendre inacceptable sa conjecture ingénieuse ? »

« Le nom de Lysanias est extrêmement fréquent à Doua : on ne le trouve pas moins de neuf fois dans la quarantaine d'inscriptions fort brèves que j'ai publiées (*Syria*, 1923, p. 203 ss.) et il se rencontre, à plusieurs reprises, dans d'autres textes encore inédits. Dans ces conditions, si le Lysanias dont il est question dans la dédicace de l'an 31 n'avait pas été un simple parent ou ami du personnage qui a fait graver l'inscription, mais bien un dignitaire aussi considérable qu'un patriarche d'Abilène, il est certain que quelque titre et épithète honorifique auraient été ajoutés à son nom.

L'exposition des Fouilles françaises en Syrie au Musée du Louvre. — La décor

somptueux des Persees achéménides, qui s'étale aux murs de la salle Doulafay, convenait tout particulièrement à l'exposition des découvertes survenues depuis deux ans. On trouvera dans le *Monde illustré* du 19 avril 1924 une excellente description des objets exposés, écrite d'une plume vivante par M. Henri Verné, chef du Secrétariat des Musées Nationaux, avec la reproduction de quelques belles pièces. *L'Illustration* du 3 mai 1924 a donné un article de M. Pierre Montet sur sa dernière campagne à Hyllos, faisant suite à un récit paru dans le même journal le 15 décembre 1923. Il n'est pas jusqu'à la presse quotidienne qui n'ait reconnu l'activité de nos archéologues en Syrie et les beaux résultats si rapidement obtenus. Il nous suffira de citer l'article de tête paru dans le *Matin* du 7 avril 1924 et l'article de M. H. Grunnet dans le *Temps* du 10 juin, qui n'a pas oublié de signaler l'activité du Service des Antiquités, qui dirige avec tant de dévouement M. Ch. Virolleaud.

Le Général Weygand, Haut-Commissaire, a honore l'exposition de sa visite et a tenu à se charger lui-même de rapporter à Beyrouth toutes les pièces de Hyllos. Plusieurs ont pu être remises dans leur état primitif, ainsi le grand miroir d'argent, d'autres dont le décor disparaissait sous une épaisse oxydation ont été remis en état, comme le couteau à lame d'argent plaquée d'or ou les harpes.

Le Gérant : PAUL GRUTHYER.

LA CÉRAMIQUE PHILISTINE

L'AR.

E. SAUSSAY

Lorsqu'on visite la salle d'objets archaïques du Musée impérial de Jérusalem et qu'après en avoir fait le tour, on cherche à se faire une idée d'ensemble, la vision que l'on le plus souvent l'imagination est certainement celle assignée à la « période philistine », d'abord parce qu'on avait vu jusque-là des pièces attribuées aux époques des « Premières Lampes », du « Premier âge du Bronze », du « Deuxième âge du Bronze » et que l'on est surpris de voir une classification chronologique ainsi rompue par une dénomination ethnographique — ensuite parce que, pour un étudiant Israélite, l'ensemble de pièces réunies est sans doute le plus intéressant de la collection. La surprise ne diminue pas si l'on apprend que cette collection a été tout entière constituée qu'après de nombreux et loquaces débats entre elle et ses voisins. Comment s'est-il, en demandant-on, que l'apogée de la production céramique palestinienne soit due à une population que l'on imagine communément avoir laissé peu de traces, et que l'on se représente vivante s'entretenant d'une guerre fixe en pays voisins, et qui ne manifeste pas en sa faveur une forte présomption de supériorité intellectuelle et artistique ? Sur quels faits et par quels arguments cette constatation surprenante a-t-elle été établie ?

Nous nous sommes demandé à nous-mêmes et nous avons écrit sur quelques pages pour tenter les éléments d'une réponse. Ici, que nous les avons trouvés dans la bibliographie du sujet et dans l'examen de la collection de Jérusalem, tels aussi que nous les avons recueillis de la bouche même de spécialistes qui se sont penchés de cette question et ont d'ailleurs donné des réponses assez différentes ; aussi ne pouvons-nous publier cet essai sans exprimer notre reconnaissance au Père M. Vincent qui, avec une inépuisable bienveillance, nous a fait profiter sur maint point de sa profonde connaissance de tout ce qui touche à la céramographie, et à M. Phythian-Adams qui nous a si amicalement ouvert les portes et même les livres du Musée impé-

eipal de Jérusalem et nous a donné toute liberté de reproduire des vases dont plusieurs sont inédits.

2.

Tout d'abord il ne paraît pas inutile de montrer avec quelques détails comment la céramique « philistine » a fait son apparition dans la céramographie et quelle place elle y occupe.

On chercherait vainement son nom dans les comptes rendus, les fouilles antérieures à *Quatern d'après l'Exposition universelle* ou dans l'ouvrage posthume du Père Vincent. On se le trouve pas davantage dans l'aperçu général de Welch *The Influence of the neopatriotic culture on southern Palestine*.¹ Muirhead ne paraît même pas avoir songé à ce mot, à en juger, le moins par les *Reports* qu'il nous a laissés dans *Quatern Settlement* et même par le *Report final The Excavations of the site* paru en 1912. Il est cependant le premier à avoir attribué aux Philistins le résultat de ses recherches archéologiques; il ne s'agissait d'ailleurs pas de céramique, mais d'un groupe de tombes de Gezer qui ne furent accidentellement fouillées les autres, mais ne contenaient point de poterie et qui ont été fort censurées. Malheureusement attribuer aux Philistins² — L. Woolley — la poterie perse³ — le Père Vincent, tout en accueillant avec réserve l'hypothèse de Muirhead⁴ — ne juge pas suffisantes les raisons de Woolley.⁵ Dès 1913, Watzinger⁶ les attribuant au x^e ou au vii^e siècle avant J.-C. C'est la solution à laquelle semble vouloir s'arrêter aussi le Père Vincent.

Pendant que cette discussion suivait son cours, la céramique « philistine » faisait son apparition. S'il errait, c'est l'erreur qui en a fait la première « terminaison explicite ». Rendant compte des fouilles de Tell-es-Gafi, il y consistait de deux séries de poteries d'inspiration égyptienne, et considérant la pre-

¹ *J. E. B. and Op. Sc.*, 1900, pp. 312 sqq. (réimpression: *Annals of the British School at Athens*, VI, 1900, pp. 117 sqq.).

² Muirhead, *loc. cit.* 1905, p. 122. *The Excavations of Gezer*, I, I, pp. 89 sqq.

Woolley, *Annals of Archaeology and Anthropology*, VII, 1916, p. 128, et *Syria*, t. II, 1921, p. 488. L'attribution à l'art perse a été proposée en premier par R. Duss-

seau, *Les Civilisations préhelléniques*, 2^e éd., 1914, p. 391, note 4.

³ Vincent, *New Biol.*, 1922, p. 101.

Watzinger, *et al.* *Die kanaanäische und assyrische Kunst*, I, 1913, p. 101.

⁵ Vincent, *Le baroque des origines*, 1908, coll. 278 sqq.; cf. aujourd'hui *Z. D. P.*, t. XXXVI, 1914, pp. 68 v.

nière comme une véritable production autochtone importée, et au que la deuxième, plus grosse et en terre, le pays, était une imitation locale. Or, fait que le lieu de la découverte est très probablement de cette exécution d'importation, et que « une telle œuvre ne peut être que philistine ». A cette affirmation que l'on peut presque qualifier *la preuve*, l'auteur une rapide énumération de quelques caractéristiques que nous examinerons en leur lieu, et se croyait ainsi en droit de déclarer : « La poterie philistine n'est désormais plus à chercher. »

On ne demanda pas à cette affirmation d'autres titres de crédit que ces trois colonnes d'une revue technique. Watzinger, dans son *Fach* (p. 111), considère la céramique philistine comme « quise Ma alister »¹⁷ qui n'y avait jamais songé, l'admet sans difficulté et lui consacre quelques lignes dans son ouvrage sur les Philistins.

Quatre part, les espères qui ont fait entre des découvertes récentes dans le monde asiatique, les horizons nouveaux qu'elles semblent nous ouvrir, font que, depuis quelques années, l'on se préoccupe beaucoup des « Peuples de la Mer ». A ce titre les Philistins ont eu un regain d'actualité. Aussi se demandait-on quels renseignements pourrait nous fournir sur eux la céramique, dont on sait maintenant se servir comme d'une source de la protohistoire. C'est pourquoi, en 1911, la Palestine Exploration Fund décida d'explorer un site palestinien où il y eût chance de découvrir une céramique philistine associée aux produits de la céramique locale. Il choisit Ain Shears, la Beth Shearsli antique et, les Philistins étant généralement considérés comme étrangers, ce lieu, il confia la direction de ses travaux au docteur résidant le plus qualifié pour diagnostiquer une céramique influencée par l'étranger — D. Mackenzie. Les travaux ayant été interrompus par la guerre, cela n'a pas encore pu être de même détaillé sur la poterie de ce site. Il n'a pas non plus entrepris de le faire le cas qui n'a ni la céramique philistine dans ses rapports précédents¹⁸; néanmoins elle y intervient constamment — ainsi dans le premier, du moins dans le deuxième — comme une espèce de ligne et incontestable.

Mais le site par excellence qu'il y a lieu d'interroger sur la question philistine est évidemment le fort d'Ascalon. Dès 1911, Mackenzie, examinant la

¹⁷ MACKENZIE, *The Philistines, Their History and Civilization* (The Schweich Lectures, 1911),

Palestine Fund, Annual 1911-12,

13.

coupe naturelle que la mer y a pratiquée, y déterminait « un horizon archéologique philistin ⁽¹⁾ ». Au lendemain de l'installation de l'administration anglaise en Palestine, le nouvel Institut archéologique anglais, combinant son labeur avec le *Palestine Exploration Fund* résolut de s'y attaquer pour jeter une lumière nouvelle sur le problème philistin ⁽²⁾.

Cette entreprise considérable n'est encore qu'à peine commencée, aussi ne saurions-nous lui demander d'apporter beaucoup de résultats. Pourtant dès le début on a cru y trouver une confirmation de la théorie nouvelle ⁽³⁾, sans d'ailleurs apporter aucune spécification technique. L'exposé provisoire, récemment publié par M. Phythian-Adams dans le *Quarterly Statement* avril 1923 ajoute peu de précisions aux lignes qu'écrivait Thiersch en 1908.

Contre cette hypothèse qui semble s'être ainsi introduite sans effort dans le domaine d'un paléontologique en archéologie, la réaction a été très peu marquée. Dès le début M. Dussaud a parlé de la « céramique philistine ⁽⁴⁾ ». Mais il ne semble pas qu'on ait fait grand et il des raisons brièvement exposées mais fort solides, qu'il a données pour inviter à la réflexion. Nous y reviendrons. Maintenant, pourtant, on commence à s'alarmer de la place prise par une théorie qui, jusqu'à présent, a été surtout une affirmation. Le Père Vincent ⁽⁵⁾ a pu se « paradoxer » au sujet de Woolley — représentant l'époque philistine comme l'apogée des influences égéennes en Palestine ; dans une note provisoire — sur les fouilles d'Ascalon il met tellement en question la soi-disant céramique philistine.

Ainsi que nous venons de le montrer, on n'a jamais vraiment entrepris de définir techniquement la céramique « philistine ». Aussi, si nous voulons maintenant voir ce que recouvre cette appellation courante mais imprécise, nous devons nous-mêmes recueillir les caractéristiques qui ont été proposées et qui sont éparses dans des monographies, essentiellement les trois suivantes :

THIERSCH, *Archaeologische Tagesblätter*, 1908 (coll. 178 sqq.) — MACALISTER, *The Philistines* (Schweich Lectures, 1914), p. 121. — PHYTHIAN-ADAMS, *Report on the*

⁽¹⁾ P. E. F., *Quart. Statement*, 1913 pp. 8 sqq., commenté dans THOMSON, *Z. D. P. V.*, 1914, pp. 57 sqq., *Q. S.*, 1918, pp. 85 sqq.

⁽²⁾ *Q. S.*, 1920, pp. 87, 123, 145.

⁽³⁾ *Q. S.*, 1921, pp. 11 sqq., 73 sqq., 162 sqq.

⁽⁴⁾ Dussaud, *Civilisations préhelléniques*, 5^e éd., 1914, p. 302.

⁽⁵⁾ VINCENT, *R. Bibl.*, 1921, p. 125.

⁽⁶⁾ WOOLLEY, *Syria*, I. II, pp. 177 sqq.

⁽⁷⁾ VINCENT, *R. Bibl.*, 1922, pp. 98 sqq., 103 sqq.

stratification of the dol. P. E. F. *Quarterly Statement* April 1923, pp. 60-78.

Toutefois trouve caractéristiques, parmi les formes : l'écuelle mycénienne profonde, à deux anses, et le vase à ébrrier ; dans la décoration : les motifs floraux, l'oiseau, le cervidé — la spirale centrée sur une croix de Malte, les daniérs — la prédilection pour la repartition des dessins en frises à métopes séparées verticalement par des groupes de perpendiculaires — des lignes en zigzag, ou des antéfixes de boucles.

MACINTYER caractérise brièvement la différence entre deux des périodes qu'il a distinguées dans sa classification — le II^e Sémitique (1800-1400 av. J.-C.) et le III^e Sémitique (1400-1000). Cette dernière période *marque* l'époque philistine, peut-elle même coïncider exactement avec celle-ci dans la pensée de l'auteur quand il dit qu'il n'est pas obligatoire de faire remonter plus haut que l'arrivée des Philistins le début de cette période et que celle-ci prend brusquement fin avec leur chute. Quoi qu'il en soit, la différence entre ces deux techniques est que — dans la première les figures sont silhouettées à larges traits, et les espaces vides sont remplis, en partie ou en totalité, avec une autre couleur — au lieu que, dans la deuxième, le dessin devient « hiéroglyphique » et les sujets sont traités en lignes fines et monochromes. Il énumère les thèmes du II^e Sémitique : poisson, oiseau, dessin géométrique au général, sans juger à propos de parler de ceux du III^e Sémitique, ce qui semble-t-il, est le plus proprement son sujet.

PERRINAS-ABRAM, rendant compte des premières fouilles d'Ascalon, en profite pour caractériser les différentes époques céramiques que distingue la nouvelle classification ¹ adoptée par les trois écoles archéologiques de Jérusalem. Nous trouvons les caractéristiques de la poterie philistine dispersées à travers tous les paragraphes de cet article.

En ce qui concerne les formes (p. 71) on nous signale tout d'abord que la fin du dernier âge du bronze est marquée par une invasion subite d'une « anse horizontale », nommée « horizontal loop handle » voire « anse oblique » qui est caractéristique, même par rapport aux anses de même forme d'existence tardes en Palestine auparavant. Bien plus, les vases ornés de cette anse déter-

¹ Comparez *Kennet's and others* (I) p. 173 où MacIntyler présente la même distinction sans nommer les Philistins.

² Classification publiée dans le même numéro du Q. S., p. 51.

tent par leurs formes, un changement non seulement dans la technique, mais dans les habitudes de la vie. À l'un des côtés, les arbalètes et les javes, nous avons maintenant des cratères, des coupes et des déculies. Comme ces formes se rencontrent en même temps en Grèce, à Milo et à Rhodes, on pense aussitôt au bracelet « à l'en » de Guballa et on en conclut que ces poteries d'un type nouveau sont phéniciennes.¹ Il faut noter aussi que l'épaulement métallique a disparu.

Les vases sont en grossière argile locale, recouverts parfois d'un lavis blanc et de coques en rouge et noir mates. Au même temps apparaît le polissage au caillou qui a généralement laissé des traces en forme de crevases en longueur.

En matière de décoration (p. 73) il nous est dit que « à côté des styles antiques qui se conservent le peaufage en fer voit apparaître des motifs nouveaux toujours associés aux formes antiques par les Phéniciens. Ce sont la spirale, la croix de Malte aux branches généralement différentes en largeur, l'échiquier, le swastika (p. 77) que nous n'avons réussi à discerner sur aucun des vases ou fragments que l'on a eu l'obligeance de nous laisser examiner. L'oiseau à plume de cygne (p. 74) qui nous est-il expliqué (p. 78 et note), n'a rien de commun avec l'oiseau des artistes carcéens. En effet cet oiseau a toujours une seule aile, insérée sur le dos et relevée, et nous est parfois représenté la tête tournée vers l'arrière. Il ne fait pas de doute que ce soit là l'aspect original de ce motif car l'oiseau en train de nettoyer ses plumes. Par la suite, l'artiste a compris l'attitude que voudrait représenter une aussi fidèle observation de la nature. C'est pourquoi il a tourné la tête du notre volatile vers l'avant, tout en laissant son aile relevée. Donc, le thème n'est pas nouveau et puisqu'il se retrouve tout pareil en Grèce durant le III^e Hellénisme, c'est qu'il en a été apporté par les Phéniciens.

« La différence de technique entre les artistes carcéens et Phéniciens, ajoute M. Phyllis-Adams (p. 75), a été depuis longtemps notifiée » et il nous renvoie à *Gannan d'après l'exploration récente*, p. 324.

¹ « When we realise that vessels of exactly the same kind have been found in Greece, Melos and Rhodes, and there must be the First Late Redon Period, there is between

Guballa and the B. C. ware, we are led to think of a trade in the southern direction of Guballa and to Xanthos, who probably contributed the production of Phoenician origin » (p. 71, no 13).

∴

Que l'on veuille bien maintenant pour juger comment la théorie a été appliquée dans l'identification et le classement des objets, examiner avec nous les vases du Musée de Jérusalem, que nous allons décrire un à un. — Nous avons exclu de notre description un vase qui, bien que placé dans la vitrine qui nous intéresse, est considéré par le classificateur comme égyptiole. Tout en nous abstenant de poser *a priori* aucune affirmation générale relative à nos vases, nous devons indiquer ici que l'on y rencontre seulement deux couleurs : 1° un rouge vermillon entre un vermillon assez tiré vers le noir, à une seule exception près, et une teinte brune de vin; 2° une couleur perdue et l'absence de l'éclat de l'éclat, devant généralement être noire, mais à toujours passé au brun. Selon ce que cette couleur paraît à première vue (car, à l'examen, elle est toujours brune), nous l'avons qualifiée de « noir » ou de « brun ».

1. Gobelet en verre, environ 25 centimètres de hauteur. Embouchure aplatie débordant également l'intérieur et l'extérieur. Base brisée. Ansas obliques allongées s'implantant solidement dans le haut de l'épaulement.

Couverture rose. La cassure laisse voir la terre rouge, homogène et brillante.

Sur le plat de l'embouchure quatre groupes de 4 à 8 traits noirs normalement à la circonférence; deux exactement au-dessus des anses, les deux autres coupant inégalement les deux moitiés ainsi de l'autre. La zone décorée au sommet de l'épaulement est délimitée en haut par une simple bande rouge soulignant la base du cratère, en bas par un liseré de 4 bandes rouges desquelles. Dans le champ une double spirale noire à volutes centrées chacune sur une spirale de Mille et dont les branches sont festonnées symétriquement en rouge et en noir. Ces spirales se terminent à droite par des prolongements rectilignes raccourcis au centre par une ligne verticale en zigzags.

Entre la spirale de gauche et la ligne divisionnaire en zigzags un rectangle aux lignes concaves encadrant une figure identique dont la surface est couverte par un réseau forme d'une série de traits noirs coupés par une série de traits rouges.

Provenance : *Unbek.* Le principe du décor a d'énormes analogies avec le décor d'une bouteille de Gizeh associée dans la tombe Gizeh avec de très vases à éléphant à importation mycénienne, *Mycenaean, Exportations of Egypt*, pl. LXXI, 2. Comparer

pl. CLVIII 16. Le d'après MACALISTER, *Semitic III* 1890-1900. Comparer aussi à un « Philistine vase » orné d'une frise de spirales et losanges; MACKENZIE, *Journal* II, 1912-1913, pl. XVI en couleurs, sans description.

2. GRAND CRATÈRE (Pl. XLIII, 1). — Environ 30 centimètres de hauteur. Même forme, mais les anses sont redressées.

Couvercle blanc.

Sur le milieu de la panse, double bandeau rouge. Un autre bandeau rouge, au bas de l'épaule, délimite inférieurement la zone décorée qui se développe jusqu'à la gorge du vase; celle-ci est soulignée d'un bandeau rouge. Le champ est orné d'un carrousellement de posos sur un fond strié de traits verticaux symétriquement repartis. Le tout est tracé en noir.

Acrotère. — Même rapprochement que pour le vase précédent.

3. CRATÈRE à panse renflée (Pl. XLIII, 2), à base étroite consolidée par un listel évasé. L'extérieur est recouvert d'un engobe lissé d'un assez $\frac{1}{2}$ au blanc, et l'intérieur lavé blanc léger.

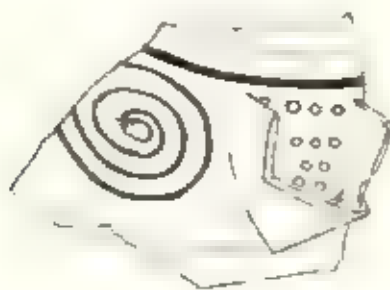
Sur la panse, un bandeau composé d'un fillet rouge entre deux filets bruns. Sur ce bandeau repose un motif d'apparence géométrique qu'il y a peut-être lieu d'interpréter comme une tête de bœuf stylisée. Les deux cornes sont représentées par des faisceaux de lignes brunes dont les plus intérieures forment un $\frac{1}{2}$ au blanc. Le triangle entre les deux cornes est occupé par des chevrons superposés dont le supérieur en haut est recouvert par deux disques à point central, dont le centre des yeux de l'animal stylisé. A une époque où l'artiste n'avait pas conscience du motif qu'il dessinait, chaque disque est relié à l'extrémité de la corne du même côté par une ligne de points bruns.

L'embouchure du vase est bordée d'une large bande brune. Les anses sont soulignées chacune d'un fillet brun.

A l'intérieur l'embouchure est bordée d'un bandeau formé d'un fillet rouge entre deux bruns, qui se répète plus bas, sur la plus grande largeur du vase. Le fond est occupé par quatre cercles concentriques bruns.

Acrotère. Vase clairement de la fin de la période mycénienne versant à celle du Bronze III en Palestine.

4. Fragment d'un petit cratère, représentant à peu près les deux cinquièmes du vase et une anse. Même forme que les deux grands cratères, mais l'anse



oblique est proportionnellement plus grande et sa cavature plus régulière. L'embouchure n'est pas aplatie, mais légèrement étusée.

Enfin Haas : La cassure lisse, voir la *Revue de la céramique*, t. 1, et d'après son dessin.

Sur l'épaulé du vase, de son haut représentant une superposition de chakrons, encadrés de chaque côté par un groupe de 3 lignes verticales parallèles repliées en volutes. Immédiatement sous la base de ce motif trois ou deux filets rouges très pâles.

Notes — Découvert récemment et rapporté par le docteur J. de la Torre, à Tel-el-Hesi. M. Haas, *Excavations in Palestine*, pl. XXXV, n° 11 et 12, fig. 1 et 2. Même remarque que pour le cratère précédent. Le type de Tel-el-Hesi est peut-être à titre de comparaison pour les dérivations mycéniennes de ce type, par exemple dans l'exemple de la Vierge de la Paros, *Revue de la céramique*, t. 1, fig. 1 et 2, p. 72, fig. 81.

5. Petit cratère de forme plus épurée. Le vase n'est pas régulier. L'embouchure n'entre ni pas dans un plan horizontal. La terre est d'un rouge brun qui se montre à l'intérieur; à l'extérieur le vase est revêtu d'un engobe rose.

Trois bandeaux d'un rouge vermillon dont on ne retrouve pas l'équivalent dans les autres vases. Le premier se situe sur la gorge du vase, les deux autres groupés sur la panse.

Type très commun, présent depuis l'époque III et IV jusqu'à l'époque romaine.

6. Petit cratère. Même forme, engobe rose plus clair.

Un ruban rouge foncé borde extérieurement le vase. Trois bandes recouvrent la panse.

7. Éléctre : même forme, mais la gorge convexe est beaucoup plus développée. Silhouette irrégulière. Epais engobe blanc jaunâtre, mal étalé. Dessin brun interrompu d'une anse à l'autre. Double spirale du même type que dans le cratère n° 1, mais réduite à des éléments assez faiblement stylisés.

Sixtuboon, plus simple, même type à l'embouchure. *Revue de la céramique*, t. 1, fig. 1 et 2. Haas, *Excavations in Palestine*, pl. XXXV, n° 10.

8. Éléctre de forme plus massive. Plus ou moins épaisses. Terre rouge. Traces d'un engobe rose, rien n'est resté du dessin.

9. Éléctre de même forme. Trois ou quatre grosses anses dissymétriques et dissymétriquement posées.

Sur le milieu de la patase trois hauteurs rouges maladroitement tracées

10. L'encolure a un bandeau de centres noirs de hauteur trois gouttes brise-
bé latéral en forme de goutte rose. Argile rougeâtre couverte rosée.

La patase du vase n'est pas décorée dans le bas. L'épaulé est divisée en quatre panneaux délimités horizontalement par deux séries l'une de trous, l'autre de quatre rubans roses et verticalement par des filets noirs encadrant une multitude de festons superposés. Les panneaux contiennent :

1° Un grand oiseau très stylisé. La silhouette dessine une courbe régulière dont les deux extrémités sont exactement tangentes à la ligne sur laquelle posent les pattes. La surface du corps est garnie de dessins géométriques de pure fantaisie : il semble difficile de déterminer de quels éléments naturels ils pourraient provenir par stylisation.

2° et 4° Une spirale dont le centre est occupé par une croix de Malte. Celle-ci a une de ses branches garnie de noir, l'autre non remplie.

3. Le bec orné de deux rubans : l'un rouge, l'autre noir.

A l'exception de la branche rouge de la croix, le dessin de la zone décorée est entièrement noir. Le col est orné de deux séries de courbes paraboliques concentriques qui reposent sur le bandeau supérieur.

Un type analogue à Tell es Gallyeh provient de Beth-Mahabiyeh, *Excavations in Palestine*, pl. XLIV, description p. 90. Classé au même temps-là ; date probable Perse.

11. L'encolure a un bandeau noir qui la protège. Une petite zone l'épaulé couverte rosée.

Decorations analogues sur l'épaulé : une lise de motifs délimitée horizontalement entre deux fuseaux de trous basés aux rouges et verticalement par des groupes de sept filets noirs encadrant les festons superposés précédents. Le dessin est tracé en noir. Le grand oiseau qui y alterne avec la spirale est semblable au précédent, mais il a la tête tournée vers l'arrière et les parties non dessinées de son corps sont colorées en rouge lie-de-vin. De plus dans un coin de cette zone qui lui paraissait trop peu garnie, l'artisan a jugé à propos de ajouter un demi-cercle du même rouge souligné double d'un demi-circulaire noir. Sur le col des deux côtés du goullet, un groupe de quatre demi-circulaires noirs dont la plus inférieure est garnie de rouge sombre. Le bec est orné de deux bandeaux. L'un noir l'autre rouge.

Ain Shems (= Beth Sheimsh) « Philistine vase », d'après Macalister, *Excavations at*

Deux filets rouges très pâles au-dessus de l'épaule. Un bandeau rouge dans le milieu de la panse.

Type commun depuis le second âge du Bronze.

18. Petite jarre ovale. Deux anses plus développées dont l'une représente seulement par son attachement l'oreille. Léger rétrécissement au sommet de l'épaule, à l'attache du col cylindrique très long et légèrement évasé. Terre rouge, enduit blanc; pas d'ornements.

19. Maximum à panse globulaire, orifice rétréci, deux petites anses attachées immédiatement au-dessous de l'embouchure; bascuplatine, parois très épaisses et régulières. Terre rouge; pas de trace d'enduit ni d'ornements.

20. Couvre au galbe honte de vases métalliques; anses horizontales insérées exactement sur l'embouchure. Terre rouge très fine et bien cuite; pas d'enduit. À l'intérieur, un bel tour noirci au-dessous de l'orifice. Le fond du vase est occupé par une spirale noire au centre d'une ligne noire point.

M. PHILIPON-AUBIN déclare cette forme « inseparably connected » avec le II^e Âge du Bronze (C. S. vol. I, 21, p. 68, et pl. I, n^o 10). Sans doute est-ce en raison de l'horizontalité trop banale » qu'il a attribué ce vase à la Période Philistine.

21. Bercy pures, grasses. Terre rouge, trace de converti rose. Bande intérieure et extérieurement d'un bandeau rouge.

22. Extérieur rouge. Intérieur à revêtement d'un grossier enduit blanc jaunâtre qui bave sur tout le pourtour.

À l'intérieur, essai barbare de décoration: une large bande, déterminée par deux traits parallèles, est occupée par une ligne sinuée. Un gros trait noir, qui lui est perpendiculaire, est coupé à chaque extrémité par un faisceau de traits obliques, visant peut-être, d'après le Père Vincent, à l'interprétation d'un palmier.

23. Paire identique.

M. VASSIER *Le bronze et le fer* II fig. 301, p. 110. Description p. 190. Ce type et décor sont d'usage commun dans les périodes III et IV (C. S. vol. II, 300).

46. Les vases du Musée possèdent un assez grand nombre de fragments provenant de 'Ain Shems, Ascalon, Tell Djemmeh, considérés aussi comme « philistins » et qui présentent beaucoup de particularités que nous ne rencontrons dans les vases. Aussi ne nous y arrêterons-nous pas. Les formes qu'ils pré-

seulement se retrouvent toutes dans les vases. Nous n'adoptons seulement ici deux détails nouveaux : l'aspect lenticulaire du pied, le godfleur, avec l'apertion le pourtour, perforée pour l'écoulement du lait, qui lui correspond (Pl. XIII, 12) et l'aspect du *rimus* du pied, avec l'astiquage, à vue de face (Pl. XIII, 7).

Tous ces fragments proviennent de vases en terre rouge généralement recouverte d'un engobe rose ou d'un jaune terne. La décoration est le plus habituellement horizontale avec les deux couleurs que nous avons décrites, mais en monochrome en outre n'est pas très rare.

En matière de décoration, les éléments les plus décrits — parfois combinés un peu l'un avec l'autre — sont : le capitule des arbrisseaux, le damier — les éléments végétaux (rares) — ex. Pl. XIII, 81 — le poisson unique : Pl. XIII, 93, le damier — si nous nous trouvés, par M. Phyllis Adams, tout à fait caractéristique par sa disposition rectangulaire et ses arêtes en fil de bronze (voir *Q. S. Syria* 1921, p. 75, pl. IV, n° 25, et pl. III, n° 27).

...

Avant d'examiner en eux-mêmes les caractères de ce lot, produisant certainement nous devons constater que l'attribution aux Philistins s'est heurtée à de sérieuses objections *a priori*.

La première a été formulée par M. Dussaud. Celui-ci fut remarquer *in situ* que la plupart des pièces algériennes recouvraient nettement plus haut que la limite d'installation des Philistins en Palestine. C'est d'ailleurs ce que les autres des lieux de ces objets nous ont permis de nous reconnaître d'après la stratigraphie des fouilles Macalister III d'abord, commençant vers 1300 la période dans laquelle il les place, et quand on lui faisait que il n'est pas obligé, force de lui faire remarquer aussitôt qu'il le fait avec raison de cette restriction. Aussi nous ne sommes pas le droit de se presser d'être rétrospectif d'ailleurs que l'impression première a été acquise sur le terrain de fouilles et formulée sans idée préconçue, au lieu que la dénégation ne s'est produite ensuite que sous l'influence d'une théorie à démontrer.

Mais consentons même à ne pas être trop exigeant pour les dates. Si nous laissons de côté la question de l'authenticité de l'engobe ceramique par rapport aux Philistins, il est du moins un point sur lequel tout le monde est d'accord, c'est

qu'elle atteint son apogée immédiatement après l'installation de ceux-ci en Palestine. M. Pritchard-Adams a l'impression que, depuis ce moment jusqu'à l'introduction de l'influence grecque, nous ne constatons qu'une localité continue. Il faut donc admettre que les euxalussiens apportèrent cette céramique toute formée d'une patrie d'origine ou elle avait déjà un long passé. Et c'est bien la pensée de M. Pritchard-Adams, pensée qu'il laisse entrevoir dans l'article plus haut analysé (*Quoties et Stetant*) et qu'il a beaucoup plus explicitement développée dans une conférence récente sur les Philistins. Le fait que l'on trouve des récipients à base oblique de cercles de spirales au lieu creux de Malle, en cours du III^e Iléadique, à Argos, Mycènes, Milo, Rhodes et à Thessalie, serait à expliquer par une invasion par le sud des Hyksos et avant l'attaque la Grèce par le Nord, ne serait ensuite divisée en plusieurs fractions, dont l'une aurait formé les Philistins. Nous n'examinons pas cette affirmation en détail, car il a été plus facile et plus court d'isoler de l'ensemble local dont elle faisait partie chacune des pièces prises comme point de comparaison qu'il ne le serait de montrer comment toutes ces formes naturellement dans l'évolution céramique de ce lieu d'origine. Nous ne pouvons que renvoyer aux ouvrages cités par M. Pritchard-Adams et dont les auteurs ne semblent pas y avoir vu difficulté⁽¹⁾.

Ainsi nous ne sommes pas d'accord sur le *terminus a quo*, il est sûr le même du *terminus ad quem*. Mais il est mieux la bien que celle céramique est une brusque fin « aux environs » de la chute des Philistins. Mais si nous constatons la fin, en effet assez brusque, le début nous ne constatons point la chute des Hyksos. Nous avons bien peu de données sur les éléments ethniques qui servent de support à des traditions peut-être fantastiques et surtout religieuses qui se ramblaient fort tard. Ce qui est sûr, c'est qu'à l'époque de la monarchie israhélite, Sargon ne se sentait pas capable de vaincre les Philistins sans le secours du Pharaon. On ne peut donc pas dire qu'ils fussent alors devenus. Or, dans les régions mêmes où l'on conservait une mémoire incontestée, la céramique « philistine » est en pleine décadence, deux siècles à peine après la date où elle aurait été introduite par eux.

Comment expliquer ce fait, si vraiment les Philistins étaient devenus du genre

(1) Voir la bibliographie donnée dans Pritchard-Adams, loc. cit. p. 71.

esthétique original que suppose la création et l'implantation d'une forme d'art, si humble qu'elle soit. En réalité, cette originalité est bien contestable. Tout ce que nous savons d'eux porte à croire qu'ils ont été très complètement sensibilisés. Et lorsque, dans sa récente conférence, M. Phyllian-Adams chercha à recréer les grands traits de civilisation, il n'en ressortit rien des éléments qu'il pouvait lui-même consacrer, excepté naturellement l'armement, où le « bouclier achéménide » doit lui avoir sa place d'honneur. Si les Philistins avaient vraiment créé une faïence égyptienne originale et s'ils l'avaient imposée aux populations rencontrées par eux au cours de leur longue migration, populations qui déjà eux-mêmes ou imitaient des vases fort honorables, il n'y avait pas de raison pour qu'ils ne la conservassent pas, *a fortiori*, en Canaan où la technique n'était point sortie de la barbarie, (ceci dit, bien entendu, en nous plaçant au point de vue de notre auteur, c'est-à-dire en retirant de la céramique tout ce qui n'est que le reflet de ce qu'elle avait déjà peu près présenté le pour en faire honneur aux Philistins.)

Si, maintenant, nous examinons en eux-mêmes nos vases, nous verrons qu'ils ont normalement leur place dans l'évolution de la céramique en Palestine, tout de même que ceux auxquels on les compare, ont leur place dans les évolutions correspondantes en leurs lieux d'origine.

En ce qui concerne les formes, nous ne croyons pas devoir revenir en détail sur ce que nous en avons dit, quand nous les avons examinées un à un. De cet examen nous pensons pouvoir conclure que certaines ne peuvent vraiment rien caractériser (dol, cruche, amphore sans décor); que d'autres, en Palestine, sont trop largement répandues dans le temps (cratère, amphore de cuisse) ou dans l'espace (grande cruche à base en gouttière) pour pouvoir caractériser une industrie aussi étroitement déterminée; que d'autres, enfin, sont d'évidentes imitations locales de types mycéniens (vases à étrier).

La décoration nous amène à des conclusions analogues: d'une part, nous avons affaire à des éléments locaux, où l'on nous les très anciens: ainsi le bichrome en rouge et noir qui est aujourd'hui considéré comme spécifiquement asiatique¹, ou des éléments décoratifs naturalistes comme la plante, les cer-
vides, le poisson. Mais la ceramique dernière n'a eu le même et rien d'une innovation et

[1] Cf. Perrot, *Delégation en Perse*, t. XIII, Céramique peinte, p. 75.

nous devons noter que l'exemple précisément choisi par Macalister comme caractéristique de la technique « amorite » par opposition à la technique « philistine » (*Philistines*, p. 121), présente l'aile relevée unique qui caractérise cet oiseau « philistin » de M. Phythian-Adams). D'autre part, certains motifs tels que le monogramme, la spirale rentée et sur une croix, le Motte, les motifs géométriques en général attestent les influences mycéniennes et crétoises.

Quant à la différence de technique qu'indique Macalister, elle n'est pas malade. Seulement si, pour connaître aussi l'opinion de M. Phythian-Adams à ce sujet, nous lisons la page du *Canaan d'après l'exploration récente* (p. 324) à laquelle il nous renvoie sans plus de précisions nous trouvons bien cette différence caractérisée à peu près de même que par Macalister : dans les Philistins un ternement point pour l'expliquer et elle est expliquée par une évolution (non une révolution) dans la ceramique locale sous des influences méditerranéennes (crétoises, mycéniennes, cycladiques, etc.) qui, perceptibles depuis le II^e âge du Bronze, deviennent prépondérantes au cours du III^e et se décèlent par les caractéristiques que nous venons d'indiquer.

Pour ces raisons, nous nous croyons fondé à conclure, d'une part, qu'il n'y a pas lieu d'attribuer aux Philistins la ceramique dont nous venons de parler, d'autre part que cette ceramique ne représente qu'une phase de la production palestiniennne, phase dans laquelle, à un substrat d'éléments indigènes que nous retrouvons dans toutes les pièces, nous voyons se superposer des éléments étrangers, indices d'une influence méditerranéenne.

Nous ne nous défilons pas la possibilité de trouver un jour ou l'autre des pièces philistines : nous nous contentons de refuser ce nom à celles qui nous ont été jusqu'à présent données comme telles. Mais nous ne nous sentons pas en droit de préjuger de ce que nous réservent les fouilles d'Ascalon, ou telles autres qui pourraient être entreprises. Puisseut les archéologues anglais qui, avec tant d'activité et de méthode, s'appliquent à ramener au jour les restes de la civilisation des Philistins, nous apporter bientôt des données décisives pour une connaissance plus nette de ce petit peuple, qui préoccupe à la fois l'histoire, l'archéologie et l'exégèse.

E. SASSKY.

Jérusalem.

Stora. — V.

LA PEINTURE CERAMIQUE PALESTINIENNE

PAR

LE P. H. VINCENT

(Deuxième article.)

2. Le groupe oiseau et poisson.

Le problème est de première ardeur pour un autre tableau passablement original dans la peinture céramique — celui qui associe dans un même ensemble de motifs, sur la paroi d'un vase, des poissons et des oiseaux avec un contexte végétal, floral ou aquatique. On l'a rencontré dans la céramique palestinienne, et ce contexte est stylisé jusqu'aux formes d'expressives d'une géométrie purement abstraite. Le groupement de cette nature n'est évidemment spontané qu'en des régions où peuvent prospérer à la fois la chasse et la pêche — c'est donc le cas du Jordan, pour qui parle assez certainement dans la facilité d'observation scientifique du fabricant ceramiste d'étudier avec attention genre et espèce de chaque faune et flore aquatique ou aéro-aque, traduite par son procédé, pour s'assurer qu'elle coïncide avec la biologie et la zoologie régionales, et l'un lui fait l'hypothèse absolue d'un polygénisme indépendant. Disons tout de suite qu'une aussi rigide hypothèse est sans doute plus guère de partisans. Quand un ornemaniste indigène ait séparativement traduit les formes typiques des genres ornithologiques cygne, canard ou colombe et les silhouettes génériques non moins tranchées entre poule et faucon — nul assurément, n'en voudrait disconvenir, mais il n'est pas douteux qu'on ferait fausse route en cherchant dans ses tableaux des spectacles assez nombreuses pour établir que ses poissons et ses oiseaux, invariablement peints d'après nature, reflètent l'influence d'aucun poncif étranger. Et en lui le compte l'élément est elle si naturelle dans l'esprit humain — choisir parait-il la variété les autres animaux spécialement des oiseaux et des poissons pour les faire alterner, les aligner ou les superposer en files continues dans la décoration d'un vase? On recule seulement la difficulté quand on allègue le fait — l'usage primordial et les pratiques usuelles de

la magie prophylactique si constantes que se révèlent ces pratiques, si universels et si uniformes qu'on s'empresse les premiers comme pils franchistes dans l'humanité, leur influence de nouer un cap de d'expliquer ce choix profondant de poissons et d'oiseaux et surtout la façon d'arranger de les faire le plus souvent évaluer ensemble « les associations qui ne peuvent « guère être l'effet du hasard » suivant la pénétrante remarque de M. Pottier¹.

Moins on flippé s que les oiseaux, les poissons ne font point de pas défaut dans la peinture céramique paléstinienne. Il est même remarquable que dans la documentation actuelle, ils soient à peu près l'apanage exclusif de la même période stylistique (après le second âge du bronze jusqu'à vers le début de l'époque romaine)². Comme les compositions décoratives dans lesquelles ils interviennent paraissent avoir été réservées à de la vaisselle élégante (à sa fragilité voulant plus l'élancer et à la rendre « on n'est pas surpris d'en retrouver la plupart du temps que de quelques tessons. Aussi cette décoration comme une particularité bonne fortune pour l'élite supérieure d'un petit état bourgeois de l'antiquité que les céramistes les plus capotées (Pl. XLIV A). La période est classée par M. Macalister³ en « seconde période stylistique », par lequel on comprendra le milieu envahissant du second âge du bronze vers le VIII^e siècle. Sa décoration est nettement « style géométrique et frustes en polybrunne » les sur noir et rouge sur fond rose ou blanc. Une que les « charnières » de bandes horizontales assez fines « adhérent » le rebord cause deux groupes analogues de bandes plus grilles se développant sur la pièce « interlatent » sous l'attribution inférieure les unes. Entre ces zones horizontales des groupes verticaux de doubles lignes polyédriques « stylisées » ou plus fines avec une ligne noire ondulée. Les « motifs » sont répartis symétriquement sur l'épaulé qu'ils partagent en « compartiments réguliers ». L'ensemble de ces motifs est occupé par

¹ Pottier, *op. cit.* p. 87 et 100. 1907, p. 120.

² Voir Macalister, *Kanaan-Gesetz*, II, 173, fig. 214; p. 192, où il note que « le poisson est un motif commun sur les bols de la même période sémitique ». Cf. Salama, *Tell Fara*, *op. cit.*, fig. 12, Macalister, *Kanaan, Palestine*, pl. XL, n° 141, etc.

³ *Kan. Ges.*, II, p. 163 fig. 324.

⁴ L'usage s'est établi de désigner ces com-

partiments par le nom de « charnières ».

Ces formes empruntées au vocabulaire architectural sont communes, et d'ailleurs assez typiques surtout dans les vases à décor incisé, cf. pl. XLIV B. M. R. Schweitzer, qui a longuement étudié ces éléments « architectoniques » de style géométrique, paraît les estimer originaires de l'Orient, spécialement de l'Asie mineure (AIA, *Mitteil.*, 1919, p. 55 et. 58,

alternativement par un poisson et par un oiseau. Poissons et oiseaux défilent probablement toute identiquement se défilant par positive malgré les nuances que le jeu de l'artiste s'est plu à marquer. Ils se meuvent uniformément vers la droite dans une adre raisonnée pour que la frise touchante profondise l'impression de mouvement sans fin. Mais tandis que les poissons évoluent de manière très normale, nageoires dilatées, les grands oiseaux pressants — d'espèce aigle ou mac — se meuvent visiblement sur leurs pattes dont l'attitude, comme celle des ailes collées au corps, exalte sans doute l'idée d'un mouvement de nage ou de vol.

À l'époque où se place le vase, il ne saurait être question d'en expliquer le décor ni par zodiaque céleste ni par préoccupation de magie levante à faciliter les succès de la chasse et de la pêche, ni par le souci technique de grouper les figures les plus efficaces pour mieux assurer la conservation de l'œuvre ou la beauté de son décor. Il s'agit, à coup sûr, de formes vides, que la fantaisie de l'ornemaniste juxtapose ou les dissocie malgré l'apparente unité de la frise créée par quelque routine d'atelier. Que si leur groupement garde un sens plus profond que le caprice esthétique, ce sens terriblement abstrait ne se révèle guère à première vue.

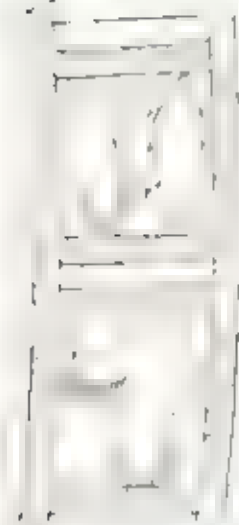
M. Macdister est persona qui ut tel d'œuvre est d'origine mycénienne — sans justifier davantage son impression, ni même envisager si l'art mycénien serait bien le plus approprié pour la création d'un aussi curieux sujet. La céramique mycénienne est, sans contredit, un domaine d'élection pour rencontrer de telles associations où le sentiment très vif encore de la nature s'adapte aux conventions savantes de la stylisation géométrique. Mais à supposer — ce qui est fort peu vraisemblable — que le style géométrique ait déjà pénétré dans la civilisation de Mycènes et ses centres ou elle avait rayonné quand le peintre cananéen de *Gaza* dessinait cette élégante frise, il vaudrait la peine de se demander si la polychromie cananéenne, indépendamment du groupe décoratif oiseau et poisson, trouvait à Mycènes sa véritable et première patrie. Bref il n'eût pas été superflu de tourner les regards vers l'Orient ou des voix si autorisées rappellent avec une prudence très circonspécte l'attention des spécialistes.

112, etc.). Ils jouaient déjà un grand rôle dans la céramique égyptienne, surtout celle du style ».

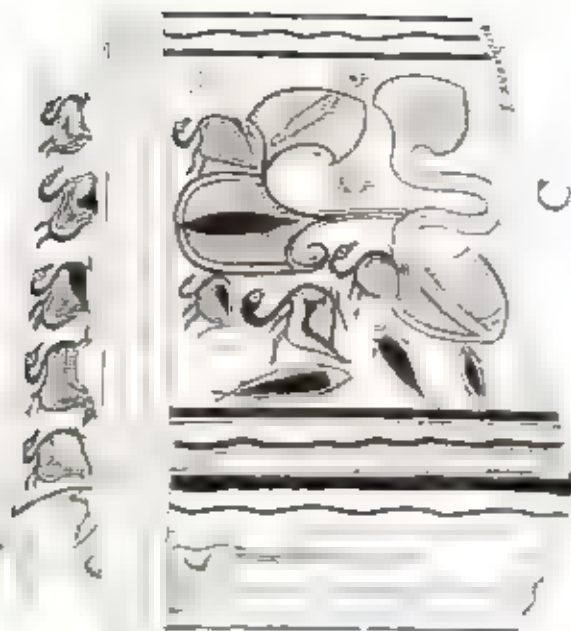
113, etc.). Il ne le dit pas explicitement de ce sujet mais de toute la série des bœufs peints dont celui-ci n'est qu'une variante.



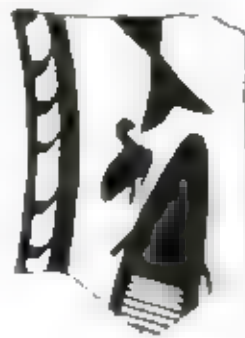
A



B



C



D



E



F



G



H



I



Sans nous arrêter à partager ce qui peut revenir en propre à la céramique « exotérique » et à la céramique « endotérique » dans l'évolution du thème concret qui nous occupe, allons droit à ses plus anciens attestations orientales, depuis longtemps signalées par M. Potliar avec une précision qui aurait dû mettre en doute les céramographies palestiniennes.

À propos d'un vase peint découvert dans une tombe de Phœstos, M. L. Savignoni consacra en 1901 une monographie très rude à l'interprétation du thème oiseaux et poissons dans la peinture égéocycladise. À sa très solide exégèse M. Potliar objecta surtout que les héros n'avaient pas été les inventeurs de ce groupement un peu étrange de l'oiseau et du poisson dans des attitudes variées, mais particulièrement étrange quand l'oiseau se présente « perché sur le dos d'un poisson »¹⁰. Bien avant l'époque où les peintres céramistes égéocyclades dessinaient cette composition sur le vase funéraire de Phœstos et sur un vase de destination indéterminée, à Phylakopi¹¹, un décorateur chaldéen l'avait gravée à la pointe sur un vase archaïque de Lajis = *Tellih* (pl. XLV, II)¹². Cet « échassier, heron ou grue, posé sur un gros poisson qu'il attaque de son long bec » n'a manifestement pas le même sens que l'oiseau de paradis égyptien perchant sur le dos du poisson sur le vase cycladique ou que l'oiseau triomphalement campé sur un dauphin dans le tessou cycladique de Phylakopi : l'idée singulière de ce groupement n'en a même pas le sens analogue et la priorité d'invention revient incontestablement à l'artiste chaldéen. Son tableau, charmant de naturel et de vie malgré la naïveté du dessin, paraît s'inspirer directement de la nature. Au bord des ruisseaux où florissait la pêche¹³, il avait pu sans doute observer le heron ou la grue hâtant le poisson, imprudemment aventure trop près de la surface. Le pêcheur, le chab avec l'ancêtre, ou le pout au cas de sa frise géométrique, de es que le tableau est empruntée aux

¹⁰ *Monumenti italici, route de del tunnel* XIV, 1905, col. 533, 570 et pl. 31 s.

¹¹ *Ceramic painting*, p. 87, mais surtout *ib. II*, 1907, p. 120 ss. Sur cette dimension d'exégèse archaïque, voir LEONARD, *La Grèce ancienne*, p. 140 ss.

¹² G. EUBAN, *The Pottery*, dans *Ege. et Prot. in Melos*, 1904, p. 121 fig. 98 (cf. pl. XLV, II).

¹³ HEUX, *Notes fouilles de Tellis*, 1910, p. 23 n. 7 cf. *Rev. d'assyriol. et d'arch. or.*, VI,

1904 p. 69 ss., pl. 113. Cette catégorie de vases à décor incise et incrusté n'est évidemment pas plus tardive que l'époque de Clouéon et pourrait être notablement plus ancienne. On trouvera dans *Arch. et Mus. de l'Égypte*, 1903, p. 14, quelques pièces plus récentes et découvertes par le *Service des Antiquités*.

¹⁴ Ainsi par l'attente pittoresquement à *Tellis Lemnien* « dépôt de poissons » découvert par M. le com. Gros (*Notes fouilles*, I, 81 s.)

spectacles les plus familiers de la vie quotidienne : « un faucon », une oie qui marche — enfin une barque aux extrémités très relevées⁴ ». En tout cas, puisqu'il s'agissait d'indiquer à quelle source le décorateur céramiste de Gezer aurait éventuellement puisé son inspiration, la frise de son cratère n'avait elle pas une affinité beaucoup plus étroite avec celle du vase mycénien chaldéen qu'avec un décor « mycénien » allégué sans aucune spécification ?

Et la Chaldée au temps de Sargon n'avait probablement pas inventé ce thème, puisqu'il figure déjà sur un tesson élamite du second style suseen (pl. XLIV, D). A vrai dire, l'oiseau n'est pas directement posé sur le poisson, dans le genre barbare de ce vieux dessin. Il demeure impossible de définir si le peintre a voulu représenter un oiseau et poisson nageant le conserve, ou ligaturer l'oiseau dans un vol parallèle au mouvement du poisson qui nage. En fait, la superposition très rapprochée rappelle avec vivacité l'association immédiate précédemment étudiée, et si le tesson suseen pouvait paraître insuffisamment explicite, ce splendide vase peut trouver au-dessus de la acropole ne laissera rien à désirer. Il faut noter que la paroi A. M. Pollard descendant les rapprochements à établir entre la céramique de Suse et celles de Crète et de Mycènes — une similitude plus extraordinaire encore vaut de la comparaison entre un vase peint de Suse du second style et certains vases mycéniens. Il s'agit de la grande jarre « zones » (pl. XLV, c), où l'on voit sur la panse une bande d'oiseaux nageant à la tête et, dans le bas, quelques poissons alternant avec des croissants et des plantes stylisées. On ne saurait douter que ce vase — ne soit fort antérieur à l'apparition de l'art crétois et, à plus forte raison, de l'art mycénien. Il pourrait en être séparé par une dizaine de siècles. Pourtant, sur

⁴ Huxley *See above*, p. 62. L'ensemble de cette composition remet en mémoire la coupe peinte (pl. LX, a) de l'Égypte (cf. *ibid.* p. 62). Adyos, I, 1992, pl. 11 et ci-dessus pl. XLIV). Parmi les éléments que nous avons laissés précédemment sans détermination, il en est un où M. Pollard propose de reconnaître « probablement deux variantes de filets à poissons » (*ibid.* op. cit., p. 23). À bien examiner la figure, on voit de ces deux types de forme bizarre un oiseau à la tête en perspective et une queue nouvelle, à extrémités relevées, avec gouvernail, paire de rames, voile au sommet d'un mât ou

autres encore, l'ensemble supportant un emblème ? Sans une interprétation graphique plus fruste on retrouverait un motif égyptien très familier aux époques primitives et proto-dynastique. Mais du même coup ce motif lointain de la barque dans une telle association symbolique et naturaliste encore accentuerait l'évidence d'une affinité avec le décor géométrique déjà, des vases iouaniens chaldéens — nouvelle illustration concrète des affinités si nombreuses entre les civilisations primitives d'Égypte et d'Élam Chaldéen.

fort avant dans le néo-naturalisme, qui expliquent la marche la direction et la fin naturaliste et géométrique du cercle balancé par inspiration les motifs animés qu'elle associe et par la polyphonie de deux tons haut et bas d'où elle en relève le traitement. On reviendra sur ce dernier détail.

[illegible][illegible][illegible]

6. *Bignellia* etc. sont au hasard quelques
 exemples que chacun peut aisément étacher à
 ce double point de vue. — 1. Sur un élégant
 lison de bois, à convexes bords, se dres-
 sent six ou sept (*fig.*) corbeilles en bois
 entières uniformément par le milieu, destinées
 pour former des amoncelles juxtaposées, une
 large bande rouge peignant horizontale-
 ment central de chaque groupe (*Macallister*,
Ann. Inst., pl. CLIX, 7, et CLXV, 7, *Soc. Pol.*
 pl. XL, 220; la même motif repris) posées dans
 l'ordre suivant : 1. blanc ; 2. rouge ; 3. vert ; 4. noir ; 5. blanc ; 6.
 65. Commencement par rapprocher les motifs des
 amoncelles à représentations animales (?) du
 Monogramme. *Ibid.*, VIII, fig. 283-5, 7
 2. Palmer rouge et noir au centre d'une me-
 tisse (*Macallister*, op. l., pl. CLXV, 5). Compara-
 res *Mém. Pol.*, VIII fig. 191 v. — 3. Biscotte

d'établir seulement le fait de ces affinités et lire la peinture céramique de Palestine et la vieille tradition esthético-orientale — il suffira l'en produire encore un dernier exemple, peut-être bien le plus impressionnant, sinon le plus décisif de tous.

3. *L'oiseau volant et l'angle héraldique.*

Sur tous les autres points de faire, viguement classés aux confins des âges du bronze et du fer, entre le xiv^e et le vi^e siècles, l'empreinte mesopotamienne s'imposait avec évidence. Avec une telle évidence que M. Macalister¹, dérogeant à sa persévérante abstention de toute rapacité vers l'Orient, soulevait ce propos — « sentiment assyrien » qu'il n'eût pu se permettre de spéculer davantage — comme s'il s'agissait de coïncidence fortuite ou d'anomalie complètement négligeable et isolée.

Le premier fragment (pl. XLV, A, infra) — l'oiseau tout à fait exceptionnelle et par son thème — incomplet — l'oiseau — dans l'angle — très bien exprimée du vol, la silhouette est *noir et incrustée de pâte blanche* — le corps est rouge — en terre plate sur un fond jaune clair². N'y avait-il pas une pointe d'exagération à souligner l'absolutisme de cette « exception », puisque on devait signaler par la suite un autre débris d'oiseau volant sur un tesson d'importation égyptienne? Il est vrai qu'on en était très proche — ces deux représentations — Elles diffèrent par le détail par la provenance — par le style — par le fait aussi que l'oiseau géométrique volait à droite — l'oiseau égyptien à gauche — mais la simple juxtaposition des deux pièces fait éclater l'identité du motif³.

Des deux autres fragments à nuance « assyrienne » on s'est borné à dire qu'ils nous présentent « une autre variété d'oiseau dont il est impossible de dire comment il était traité » — mais qui se reproduisaient plusieurs fois — sur le

¹ Cf. *Excav. at Jericho*, et *Assyria*. *Excav. at Jericho*, dessin noir et brun foncé sur engobe rouge (Macal., *op. l.*, pl. CLIX, 5). Comparer Suse (*Mém. Del.*, XIII, fig. 176 a. et la description tombée, p. 151 a. — 4. Quatre pièces d'oiseaux et plusieurs anneaux dans la description du vase appartenant avec grande (Macal., *op. l.*, pl. CLVII, 18; CLIX, 15; CLX, 3, 9; CLXV, 1 a.; CLXIII, 4, 1 B, p. 175 fig. 37) comparer les thèmes égyptiens similaires de Suse (*Mém. Del.*,

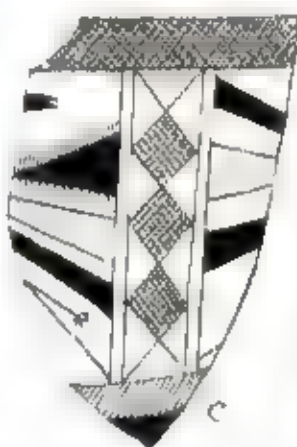
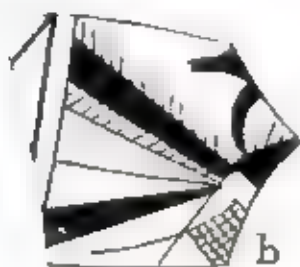
XIII, fig. 113; 114; 115; 116; 165; 168; pl. II, 2, 111 B) et de Monnaix (*Mém. Del.*, VII, fig. 250 a., 266, 265 a.).

² *Excav. at Jericho*, II, 103 a., pl. CLXXII, 13 et 13^b. Cf. *HP.*, 1914, p. 318 a. l.

³ *Macalister*, *op. l.*

⁴ Cf. pl. XLV, II.

⁵ Voir Macalister, *op. l.*, II, 206 et pl. CLXXIII, 12.



même vase » (pl. XLV, *b* et *c*). D'après les conventions usuelles traitant la polychromie dans les dessins de M. Macalister, on constate que l'oiseau figure deux fois avec certaines nuances d'allure, était dessiné en noir et rouge, la teinte rouge étant invariablement cernée d'un trait noir. Chaque image occupait une métope verticalement délimitée par une zone de losanges entre deux doubles filets; trois losanges noirs superposés et deux demi-losanges rouges aux extrémités, au sommet de la frise courante une large bande horizontale noire, au-dessous un bandeau moindre, de couleur peuprée et un autre noir contournant que l'amorce. L'état du fragment ne permet pas de discerner, à gauche de l'oiseau, la bordure divisionnaire des métopes, ou une séparation d'autre nature et l'amorce d'un nouveau sujet. On serait enclin à supposer un troisième oiseau dans le compartiment lacunaire, à droite du fragment. La hauteur des métopes étant d'au moins 0 m. 06, d'après l'échelle du dessin, laisserait supposer la décoration d'un assez grand vase si une indication quelconque sur le gâble des lessons éclairait tant soit peu sur le type général vraisemblable.

L'état déplorable de l'oiseau volant recréait fort peu cette toute spéciale, non sur sa forme exacte et sur la formule esthétique, mais il traversait ses mille et ses soixantes. Tel qu'il est, ce qui lui servit le plus compréhensible dans le domaine palésinien paraît être certain type d'oiseau sur les célèbres « estampilles royales » de quelques anses d'amphores des premiers siècles de la monarchie judaïque. Sans s'acharner à en poursuivre le vol, à le rompre ou le peindre dans et dans les diverses branches de la glyptique orientale, on relèvera seulement les curieuses particularités de son exécution. L'oiseau est peint et non dessiné; le dessin n'intervient que pour arrêter la silhouette par un cerné très vigoureux et teinté d'une nuance pittoresque dont l'effet lumineux tranche sur le fond et détache avec plus d'intensité le sujet peint, qu'on ne découvre ni de projeté plastiquement dans l'espace, ni même de détailler suivant la lecture. Mais au lieu d'un simple trait colore, l'artiste a voulu pas de simplification du mordant, il a obtenu ce résultat grâce à l'incrustation de pâte blanche dans un silicate rose qui a visiblement surpris M. Macalister sans l'aider à en évaluer la portée.

1. Même à défaut d'une indication, la couleur peuprée est bien apparue par les proportions des fragments. Nous allons retrouver le motif anywhere avec des dimensions plutôt moindres.

cours des frises à cinq compartiments de vol, pour sur l'espace de grands arcs clairs.

2. Cf. Macalister, *Exc. Inst. p. 151* et 152; Vincent, *Levi, son terrain*, pl. VIII.

foncée détachant le sujet s'y ren-contre assez fréquemment¹ pour que ce détail ait le ris-que rapprochement avec la ceramique mésopotamienne et chananéenne. On en trouvera plus ou moins l'effet direct ou réfléchi dans toute la céramique.

L'oiseau volant de *Gezer* est rouge. M. Macalister² en accorde l'indication, en ajoutant d'ailleurs que dans la peinture ceramique locale les oiseaux de petite taille sont invariablement dessinés à l'encre plate, sans silhouette, et de couleur unique ou bicolore. Pour les oiseaux de plus grande envergure sont réservés le trait de contour, le dessin plus ou moins stylisé ou le remplissage géométrique et la polychromie, au rouge prédominant. Surtout il accorde l'importance à ce détail de ces oiseaux à peindre dans le leur élément sur une des vases les plus typiques de Mousaïon — *neck-plate* de *Lejeu* et *Abd. Joch.* — pour une du second style sus-cité — MM. Gauthier et Lamy³ de même ont écrit : *ibid.* « Les oiseaux, niais ou volants employés, sont en la plupart peints en rouge, sauf la tête qui est de couleur blanche ou de couleur noire, ainsi que les cerques qui soulignent les cercles des yeux et des ailes ».

L'impression d'assymétrie que l'oiseau volant se sentit produisant sur l'esprit, le M. Macalister ayant donné l'illustration d'une telle ceramique, doit être analysée plus rigoureusement. Aussi bien l'Assyrien fut-ce qui ne s'élance en croisant l'aile l'oiseau peint à silhouette noire et l'oiseau enroulé d'ail dû prendre son vol de plus loin.

L'opéride de est la même orfèvre primordial et nul leon s'arrête au second

¹ V. g. MACALISTER, *Exc. Ges.*, pl. CLXX. 6, CLX, 4 ? ; CLXV, 6 ; CLXVII, 8, CLXVIII, 8, *Exc. Pal.*, fr. n° 138. Mousaïon, *Année*, P. E. F., II, 1913 (frataspies).

² *Op. l. II*, 198. C'est la contradiction entre d'un oiseau et d'un quadrupède. M. W. est citée dans *Exc. Pal.*, p. 191. Les oiseaux noirs en rouge, oiseaux en noir M. Macalister, qui estimait alors (1904) cette remarque à son premier universellement vérifiée. L. l. n. ne paraît pas être préoccupé de l'authenticité mise par sa nouvelle généralisation (1912). Il ne signale, dans ses constatations à *Gezer*, qu'une dérogation au principe des petits oiseaux rouges, à savoir « l'oiseau noir, du même type représenté pl. CLIX, 6 » (II, 193), restriction du reste assez peu intelligible, car il s'agit vraisemblablement d'un quadrupède fantaisique, en tout cas d'un oiseau et d'un quadrupède. M. W. est citée dans *Exc. Pal.*, p. 191. Les oiseaux noirs en rouge, oiseaux en noir M. Macalister, qui estimait alors (1904) cette remarque à son premier universellement vérifiée. L. l. n. ne paraît pas être préoccupé de l'authenticité mise par sa nouvelle généralisation (1912). Il ne signale, dans ses constatations à *Gezer*, qu'une dérogation au principe des petits oiseaux rouges, à savoir « l'oiseau noir, du même type représenté pl. CLIX, 6 » (II, 193), restriction du reste assez peu intelligible, car il s'agit vraisemblablement d'un quadrupède fantaisique, en tout cas d'un oiseau et d'un quadrupède.

blement d'un quadrupède fantaisique, en tout cas d'un oiseau et d'un quadrupède. M. W. est citée dans *Exc. Pal.*, p. 191. Les oiseaux noirs en rouge, oiseaux en noir M. Macalister, qui estimait alors (1904) cette remarque à son premier universellement vérifiée. L. l. n. ne paraît pas être préoccupé de l'authenticité mise par sa nouvelle généralisation (1912). Il ne signale, dans ses constatations à *Gezer*, qu'une dérogation au principe des petits oiseaux rouges, à savoir « l'oiseau noir, du même type représenté pl. CLIX, 6 » (II, 193), restriction du reste assez peu intelligible, car il s'agit vraisemblablement d'un quadrupède fantaisique, en tout cas d'un oiseau et d'un quadrupède.

³ *Fontes de Mousaïon, Mem. Delég.*, VIII, 1910.

héraklique de la Chaldée primitive à l'oriental primitif de l'Occident moderne.

À qui pourrait, au surplus, ne pas estimer assez décisive la comparaison du sujet peint sur les tessons de Tazer avec son prototype gravé à la pointe sur le vase d'Hamman, il serait facile aujourd'hui de trouver qu'une de ses lignes encore plus frappantes — comparées à la forme unique peinte de Hamman — l'ampleur suscitée sur laquelle on a vu paraître la curieuse association d'oiseaux et de poissons en offrant une variété remarquable. Mais le serait-il très réelle encore de ce rapport aux remarquables séries, aux « les robes » dont les vibrations engendrent la lueur au sein menaçant dans une tête qui on dirait de voir tout entière par un effet qui n'a échappé, l'assurant trop de marge entre le prototype et son dérivé palestinien. Cette marge est singulièrement réduite dans l'autre reproduit du point sur un vase du second style susien (pl. XLV, c) d'y aurait plus de marge du tout et les deux images emblématiques pourraient à peu près s'interchanger sur une jarre de Tepe My Abad (Moussian), contemporaine du second style de Suse. Elles s'interchangeraient d'autant plus aisément que l'ensemble même de la composition géométrique offre une plus étroite analogie¹⁰.

Beaucoup trop précise pour être fortuite, cette analogie n'aurait peut-être qu'une valeur portative si elle demeurait isolée. Assez d'autres viennent d'être indiquées pour que leur groupement — facile à développer le jour où il s'agitrait d'étudier d'ensemble et à fond les séries palestiniennes — oblige à reconnaître dans la peinture ceramique de Palestine des influences chaldéennes et susiennes non moins riches et non moins fécondes que les influences égyptiennes, égéennes et asiatiques, trop exclusivement envisagées par le passé.

Mais au lieu de présenter simultanément Ham et Chaldée comme le foyer commun d'un rayon, et ces influences primordiales, ne serait-on pas mieux

¹⁰ HUGUZY, *Les Amulettes chaldéennes de Suse*, dans *Monuments et Mémoires*, t. I, 1894, pp. 7-20; *Rec. en Chaldée*, p. 301-33. *Les Origines* etc., p. 312 ss. La conclusion de M. HUGUZY s'est imposée depuis longtemps à l'attention commune des savants. M. H. SCHWETZER, par exemple, a pu récemment se montrer excusé à rattacher à un style « syrien septentrional » les tessons de Tazer

qui reproduisent ce motif, il sait fort bien que le prototype réside à Suse et à Moussian (V. H. HUGUZY, 1910, p. 132). Voir maintenant les associations proto-chaldéennes de ce thème dans L. K. K. K., *Revue de la Méso-*, t. XVI, p. 247, 253. Cf. les empreintes cappadociennes du motif (g. et croquis (h. 3), p. 253).

¹¹ *Mém. Inst.*, VIII, p. 140, fig. 256.

fonde, mais devant à parler l'influence. Jamais tout court ! Aussi bien faut-il convenir que chez les Égyptiens, et c'est évident, est la poterie peinte d'Égypte qui livre le plus sûrement la station du sujet, sinon le point de départ absolu de son évolution.

Le problème est l'importance et la solution acquise, incomplète encore. Jusqu'aux dernières découvertes, les données la préconstruire est à la fois, ne s'opposant à l'absence d'argument positif, scientifique, par toute la documentation archéologique. Mais quand fut connue la céramique peinte de Suse et de Mossa, un maître non aveugle que M. Heuzey persistant résolument à considérer la civilisation comme « le premier foyer de l'unité raciale et des arts », continuait à croire aux antécédents égyptiens, le genre et le principe des éléments fondamentaux et la constitution de la culture et de la vie. Au point de vue spécial de l'art céramique, M. de Morgan avait beau jeu pour revendiquer l'antiquité plus haute et la maîtrise de la civilisation égyptienne. L'existence même d'un certain nombre de points en Égypte, accentuée, à l'époque de l'art, haute déjà en voie de renouveau dans un style géométrique, évolue vers l'art de la civilisation d'aldé, au premier quart du III^e millénaire. On ne verra qu'une échappatoire dans l'opinion que le hasard de formes plus heureuses pourrait livrer d'un jour à l'autre, enchaînée, une poterie peinte extrêmement rare jusqu'à ce jour, et capable de s'imposer comme un modèle indéniable de la céramique égyptienne. Ce qui n'est pas de l'expérience, car la céramique peinte, M. Heuzey ne le marchandait pas, le propos de la céramique, à d'ailleurs, se verra. Il la le fait, en effet, passer à l'assertion d'assertion historique, de l'art de l'Égypte, la conclusion sur laquelle, on peut croire, celle assertion fondamentale, d'une prévalence civilisation égyptienne, originale et conquérante, qu'elle est imposée à l'Égypte, est contraire à toute vraisemblance historique⁽¹⁾.

Suiva-t-elle les amercis à toute portée, se vendant, la route aux a l'insatiable trop fervente de la civilisation égyptienne. M. Heuzey se cessait, en France, de l'art de l'Égypte. Antérieurement, la voie, compacte et d'un art, quel art en est jamais le privilège ? Bien rares sont apparemment les cas où des arts, mais peuvent s'opposer, pour l'art, et se débiter, les arts, ne tendent, arts.

(1) Heuzey, *Nouveaux fouilles de Tell el-Amarna*, I, 40 (1910).

(2) *Op. cit.*, p. 39.

l'impact de son œuvre et l'œuvre, à la civilisation qu'elle nous donne à contempler. La civilisation humaine. Mais la sentence de M. Henze sera-t-elle moins excessive. Admettons qu'il y ait là, en fait, il avait dûment considéré toute la « vraisemblance historique » possible et supputer en ce temps les « partisans de la prépondérance artistique » clamée autour aussi de la ressource de l'adage :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

On l'aurait évoqué tout la spirituelle bonté de l'écriteur : « Quand une théorie paraît probable, soyez sûr qu'elle est fautive ».

Avec une prudence et un aplomb plus effrayés, M. Potbury a remis au point ces placoyers trop absolus pour l'un contre l'autre et pour l'un et contre l'autre. Mais surtout il nous la certifie que pour lui s'abstient de renverser les termes de l'argument ou par omission par M. Henze, mais il les sature avec rigueur au centre de des faits. Parmi les thèmes importants dans le répertoire artistique, certains, ceux conduits d'ensemble, précisement notre motif de « l'agave dans un triangle » pour établir solemnellement l'indirect de son attestation éminente. Quant à l'appeler pour la première fois dans la gravure et la sculpture chaldéennes, c'est déjà sous la forme esthétique savante et stylisée, qui suggère si correctement à M. Henze l'événement au Hason royal. Ici à peu près ce que l'on trouve sur les vases syriotes du second style, presque ceux d'empereurs par conséquent au blason de l'Égypte. Mais d'autres documents si sûrs permettent de reconnaître les étapes de son évolution, en ce motif jusqu'aux peintures égyptiques du premier style, qui lui donnent une physionomie plus réelle et plus rapprochée de la nature. C'est les lois en vertu du principe normal pour l'imitation de la nature, pour le relief ingénu d'une composition hiératique, c'est plus encore en vertu d'une chronologie évidente qui s'impose en ce cas l'antériorité de l'art élamite⁽¹⁾.

(1) Potbury, *Op. cit.*, p. 102. À ce premier motif élamite, on ajoute, d'ailleurs, toutes preuves, abondantes, de la même question ethnographique et croisée, que de tout ce peuple, le sud-est élamite se révèle comme la civilisation la plus ancienne de toutes ces régions. p. 133. Ceux qui ne redoutent pas

les théories aventureuses évoqueront peut-être pour le premier motif élamite, en fait, la civilisation pré-égyptique par M. Chantigny. À ce sujet, les recherches de la Turquie. Aussi d'ailleurs il est permis que la civilisation d'Elam septentrional remonterait au Xe millénaire. *Revue* 19

Proto-chamite devrait-on dire, avec M. Polhier, pour maintenir au-dessus de toute contestation cette origine primordiale — car de là s'ordonnent les événements politiques, s'enchevêtrent l'un l'autre le développement artistique de l'Élam et de la Chaldée. Le point de départ se gage clair et net une fois pour toutes, il soulèvera plus exot, dans notre sujet de parler d'influences chaldéennes et elamites — on se demanderait mesopotamiennes. Ce n'est pas, en effet, sous ses faces originelles absolues, et par suite d'une expansion elamite que cet art industriel a rayonné vers l'Ouest? Sans entreprendre une recherche à laquelle l'écriture chaldéenne a pu se marquer plus tard sur un dépôt proto-chamite — au-delà du coloris primitif, en blanc — appartient l'invention de la céramique peinte — ce sont les motifs à leur rayon émanant par d'abord au nord l'examen et l'étude postérieure des exceptions prédestinées catégories des arts parussent en établir le fait. La question ethnographique subséquente pourra être plus avantageusement indiquée par la suite.

II. VIXENT 611

(A suivre.)

Turkestan, 1906, t. I, p. 37 et le tableau chronologique pl. V publié en 1906) Traitant des relations entre les civilisations indiennes (et II) avec Sumère et Babylone, on conclut — très décalées car que ces dernières contrées auraient reçu de la Transoxiane tous les éléments fondamentaux de leur culture, à une époque antérieure au IV^e millénaire — ainsi la céramique indienne et elamite en général dérivent de la même source p. 72 ss. M. H. Schmidt, attaché comme archéologue à cette mission américaine a heureusement tenu la céramique dans un esprit plus rasé. À son avis, les premières influences de la culture à Anan en particulier se placent dans le III^e millénaire, la période II la plus brillante, s'étend jusqu'à vers 2000 avant notre ère et des influences venues de l'Ouest y sont représentées. En examinant quelque peu attentif des abondantes planches fera certainement prévaloir le point de vue technique de M. Schmidt (op. cit., t. I, 81 ss., 179 ss. et 180) contre l'hypothèse un

peu paradoxale du chef de la mission, cf. le résumé final par M. Pottier *op. cit.*, p. 70 ss. et p. 101.

Quand il s'agit surtout d'une composition décorative et d'arts en elle-même et indépendamment de tout procédé technique, il est difficile plus souvent fait malade de définir et l'imitation peut même se rattacher au prototype elamite et ne s'arrête pas à l'intermédiaire chaldéen. C'est fort bien que, pour le motif de l'agile hiéroglyphique de l'Egypte, une documentation copieuse permette de remonter jusqu'à la *céramique* — en effet, on a vu que le *proto-chamite* bien au-delà des attestations chaldéennes ; en beaucoup de cas le prototype peut se déceler et la dérivation ne se révéler que par l'intermédiaire leuoglyphique — sculpture, gravure, glyptique — le la Chaldée. Sur les rapports entre glyptique et céramique d'Élam et Chaldée, voir les remarques de M. Pézard, *Mém. Del.*, XII, 81 ss.



FRONTON D'UN COFFRE DE KHAGARON WASH
(Boite sculptée en bois de syrie)

L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHEOLOGIE ET D'ART MUSULMANS DE DAMAS

L'AB

LE D^r G. CONTENAI

La reine *Syria* a fréquemment souligné l'intérêt que le Général Gouraud a témoigné à l'archéologie, alors qu'il était Haut-Commissaire de la République française en Syrie et au Liban. Une des marques de cette sollicitude fut la création à Damas d'un Institut français d'archéologie et d'art musulmans dont la direction fut confiée à M. E. de Lorey. Cette œuvre a depuis trouvé en la personne du Général Weygand un protecteur aussi dévoué. La chère de Damas s'imposait pour une telle création en raison du rayonnement que cette ancienne métropole de la culture islamique exerce encore aujourd'hui sur tout le monde de l'Islam.

L'exposition de l'Institut français de Damas qui a eu lieu, à Paris, au musée des Arts Décoratifs du 29 septembre au 21 octobre 1921, fait le plus grand honneur à son directeur. En peu de temps, M. de Lorey a su mettre sur pied un organisme dont les résultats sont tangibles et pleins de promesses pour l'avenir.

Il fallait à l'Institut un cadre digne de la tâche qu'il se propose, mais les

anciennes maisons musulmanes sont rares à Damas aujourd'hui. Le palais Azem, splendide demeure du xvi^e siècle, élevé sur l'emplacement du Palais des Omeyyades, fut acquis par le Haut-Commissariat. Les bâtiments construits en pierres alternativement foncées et clanches donnent sur un jardin encadré de dallage ou des miroirs d'eau reflètent les élégantes arcades de la construction (pl. MVI). Une série de photographies montrait les restaurations que M. de Lorey dut effectuer pour lui rendre sa physionomie de jadis. Il a retrouvé sous les cloisons et le badigeon, datant du milieu du xix^e siècle, de ravissantes mosaïques, les pierres de couleur, des plafonds sculptés et peints, rendant ainsi aux salles leur véritable caractère. Il s'est efforcé de reconstituer la décoration et l'ameublement de certaines salles dans l'esprit de l'époque de restituer en un mot, le logis d'un grand seigneur damasquin du xvi^e siècle (pl. MVII) : la population musulmane est heureuse de se retrouver rassemblée à cette preuve de goût qui est en même temps un hommage rendu à ses traditions.

Le palais est assez vaste pour recevoir les pensionnaires que doivent lui envoyer l'Académie des Inscriptions et l'Académie des Beaux-Arts, qui ont accepté de lui prêter leur patronage de façon à en faire une sorte de Villa Médicis et d'École archéologique des Arts musulmans.

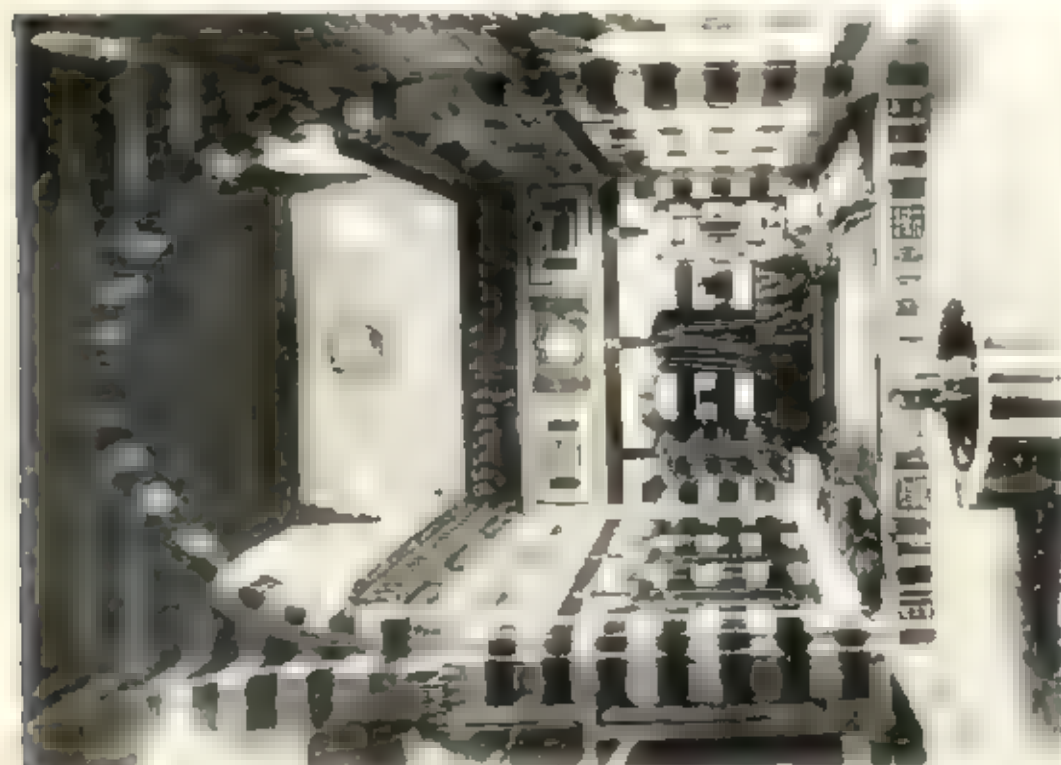
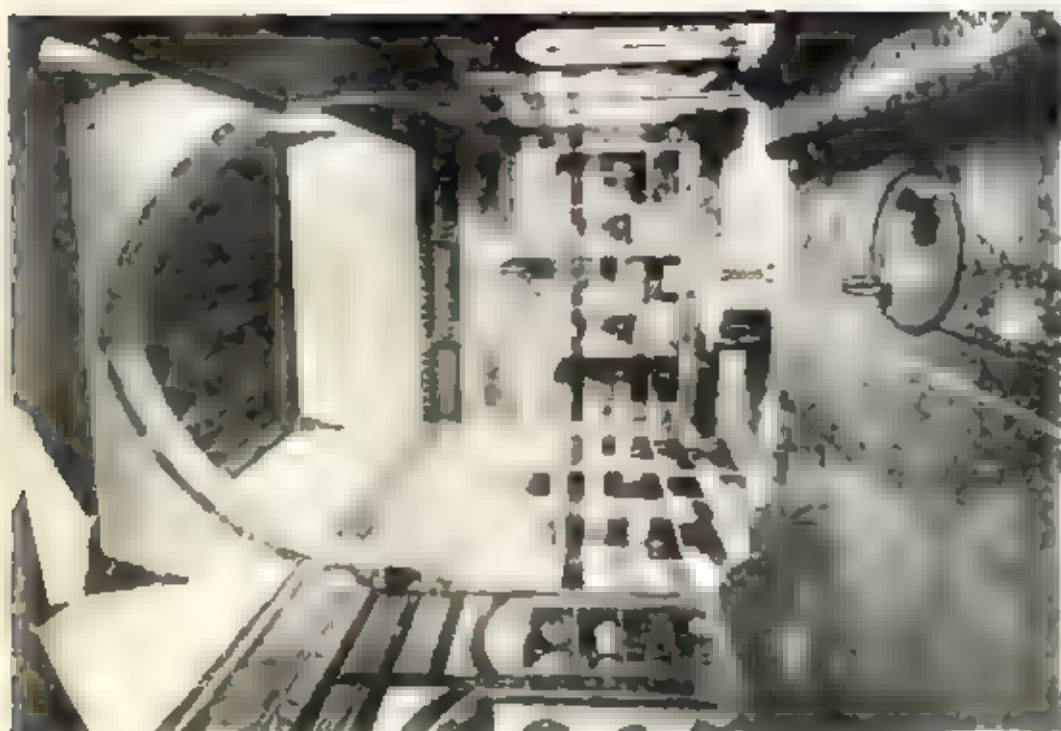
Dès maintenant, M. de Lorey a pu recruter le concours désintéressé de jeunes gens des meilleures familles de Damas, qu'il initie aux méthodes archéologiques. C'est une poignée de jeunes savants, formés selon les habitudes d'esprit françaises, ils seront un précieux témoignage de la valeur de notre culture intellectuelle et la propageront. Ils sont prêts à présent à exécuter de consciencieux relevés des monuments. Les copies de vitraux et de carrelages jusqu'ici inédits qu'ils ont envoyées à l'exposition attestent leur exactitude, en même temps qu'ils constituent de précieux documents archéologiques.

Dans les locaux de l'Institut, une école d'Arts décoratifs arabes a été créée. Des praticiens possédant encore une tradition donnent aux apprentis un enseignement technique. Ils leur apprennent le travail du verre, celui du bois, la coloration des étoffes. Les motifs proposés à l'imitation des élèves sont choisis parmi les œuvres des plus belles époques. Les échantillons réunis par l'Institut sont le début d'une rénovation de l'art musulman toute syrienne dans ces dernières années.

L'œuvre archéologique de l'Institut français est déjà importante. Avant



Vue de l'Institut syrien d'Archéologie et d'Art musulmans à DAMAS.



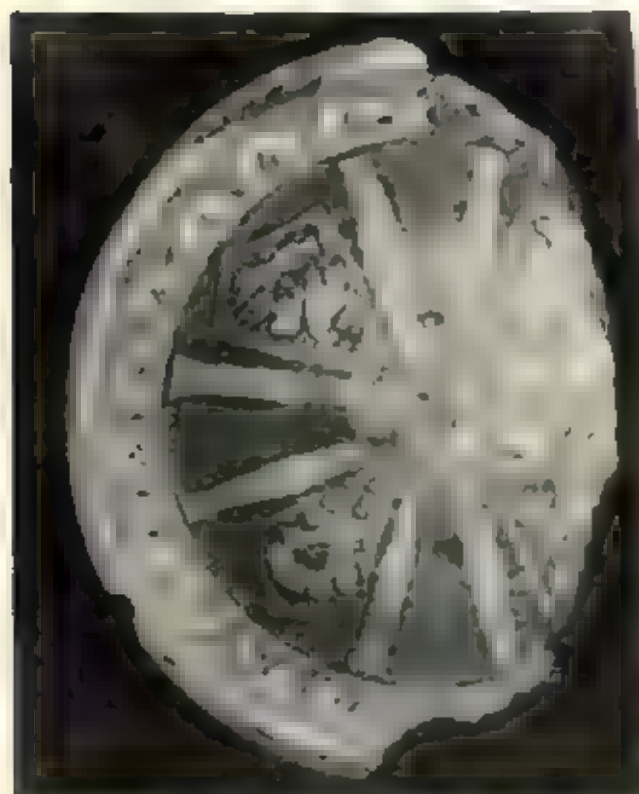
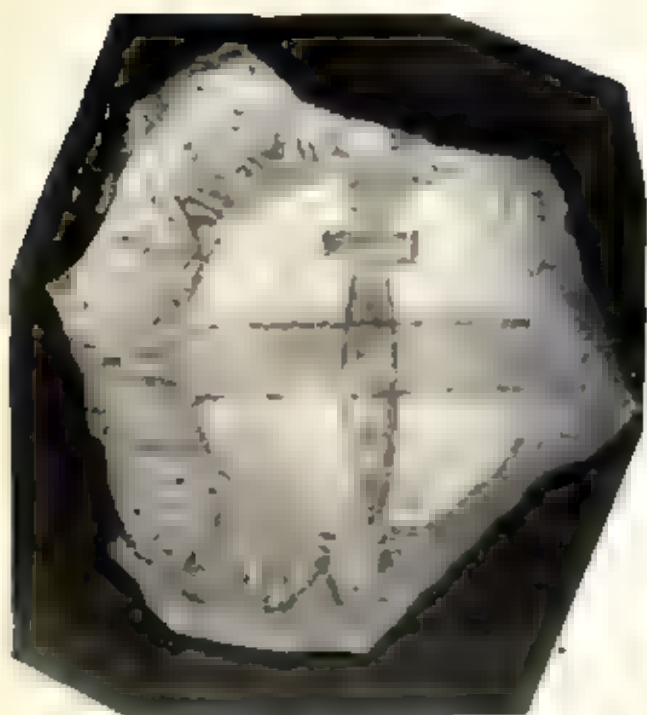
Vue de l'intérieur du tombeau de Sargon II et d'Assur-nirari II



Fig. 1. Temple of Hama, Syria.



Fig. 2. Temple of Hama, Syria.



Ceramique trouvee pres des Pours de Ras el-Sheiq

qu'il fut appelé à la direction du Palais Azem, M. de Lorey avait exécuté des fouilles à Damas, en un point appelé Hanamveh, situé près de la porte Esh-Sherqi. Là se levait autrefois l'église Sainte-Croix, ou plus exactement la Mousallaleh, une des églises dont Walid I^{er} rendit l'usage aux chrétiens en échange de la grande Mosquée. M. de Lorey en a retrouvé une, les absides (pl. XLVIII, 1) : ses sondages ont révélé que cette église succédait à un temple païen, comme le prouve une inscription grecque au « dieu céleste de Damas » et un autel on se voit un fragment à basse sous un dôme. L'arcade (tracée d'une façon ample et libre, de la belle époque romaine).

Dans un terrain voisin également de Babsesh-Sherqi, M. de Lorey a découvert deux fours de potier encore l'un conservés, avec leurs annexes, puits, bassins de lavage (pl. XLVIII, 2). D'après les déchets de fabrication qui y ont été recueillis, il semble que la poterie de vitrifiable de ces ateliers aille du xiv^e au xv^e siècle ou elle s'arrête brusquement. Jusque ici Damas était célèbre pour sa céramique du xiv^e siècle. Ces recherches nous prouvent, qu'aujourd'hui, ses ateliers pouvaient rivaliser avec les plus connus. Parmi les fragments de tous styles (pl. XLIX) qui sont bien de la pâte sablée et blanche particulière à Damas, les uns, à personnages, témoignent de l'influence persane de Ilkages, d'autres rappellent les céramiques récemment décrites par M. Péroz (pl. XLIX, 2). Sur certains plats se voit un rouge cerise de la plus belle coloration; le bleu turquoise était également utilisé à Damas. A côté d'échantillons de ces diverses époques, nous donnons en des huit panneaux de faïence qui décorent le mausolée de Derwich Pacha, gouverneur de Syrie à la fin du xvi^e siècle (pl. L, 1). Les plaques de revêtement d'une composition un peu asymétrique, mais bien équilibrée sont de la belle époque de Damas : elles trouvent des équivalents dans les collections de nos grands musées. L'influence qui y prédomine est celle de la Perse : tant dans la flore qu'elles reproduisent que dans le style et les tons où elles sont exécutées. Nous en y retrouvons aussi un discret rappel de l'influence extrême orientale, dans les feuilles stylisées que l'on nomme *roum*.

Dans une autre vitrine étaient exposées deux pièces intéressantes provenant des collections personnelles de M. de Lorey : un heurtoir de porte en fer niellé d'argent, un plat de bronze niellé fait pour un Mamlouk. Sur la bordure du plat court une frise d'animaux dont une bécotte en rapport étroit

avec la frise qui décore le « Baptistère de Saint-Louis ». Il est à souhaiter que M. de Lorey publie bientôt ces deux monuments dont l'un, le haut-relief, est agrémenté d'une inscription.

Depuis la création de l'Institut il nombreux monuments musulmans ont été retrouvés au même endroit : soit à Damas, soit en Syrie. À Damas, le tombeau de Lillak, compagnon du Prophète qui date du ^{viii}^e ^{siècle}, en stuc sculpté, ou subsiste une forte influence antique, par exemple dans le panneau que nous reproduisons (pl. I, 2). Sa décoration est une palme analogue à celles qu'affectionne l'architecture syrienne quelques siècles auparavant. D'autres panneaux de la coupole sont l'œuvre d'artistes qui ont fait arabe, il y a là une persistance curieuse de l'usage des motifs antiques, sinon un emprunt. D'ailleurs, cette utilisation du décor antique par l'art musulman se retrouve jusqu'au ^{xiii}^e siècle, au règne de Nour-Eddin, époque à laquelle, à vrai dire, le christianisme. C'est le moment où l'art de l'Islam s'affranchit des dernières influences antiques. Le Maristan de Nour-Eddin, devenu école de filles, avait été remanié au point d'en rendre le plan méconnaissable. Toutes les parties intéressantes de l'édifice avaient été recouvertes de plâtre et de badigeon. M. de Lorey a retrouvé, sous une chapelle, sur l'arcade en arabesque sculptée, la frise, ou des grappes de raisin et des feuilles tendant à l'arabesque se mêlent à des cornes d'abondance, à servi de modèle à certains travaux de bois envoyés par les élèves de l'Institut, elle est d'un style admirable. De chapiteau de la coupole étaient encastrées dans le mur deux tables d'autel de style romain, trophées de guerre pris par Nour-Eddin aux Croisés dont il fut un redoutable adversaire. Nous reproduisons d'abord des parties de ces médaillons dans les éléments de la flore au point de vue de l'architecture syrienne. Le dessin graphique des tiges des rinceaux nous éloigne cependant du rinceau antique (pl. I, 3).

Avec le monument anonyme (^{xiii}^e siècle) provenant du quartier de Soléhiyah (pl. I, 4) nous avons un décor purement musulman. L'arc polylobé qui dérive peut-être de la niche à encoche ou à palmette de l'antiquité, et les ornements en degrés de tradition orientale, sont le seul souvenir que ce superbe monument a gardé du passé. La plus grande partie de la décoration est fournie par une inscription fleurie qui fait le tour de la niche et par une décoration florale stylisée qui en occupe le centre. Le nouveau d'une grande richesse a toute l'exubérance de la sculpture sur bois de la même époque.



1 — Carrelage du mausolée de Derviche Pacha



2 — Mosaïque de Tadmor



3 — Mosaïque de Nour Bidin



4 — Monument anonyme de Sa el-yeh



1 - Détail du cénostache de Souke ash

2 - Détail du cénostache de Fethna



Ensemble des fragments de She au Sa'd

Parmi les autres monuments dont M. de Lorey envoyait les photographies citons le mihrab d'Abou-Edours, *xv-xvi^e siècle*, en stuc sculpté de belle époque fatimite et, provenant d'Hamid, un mihrab en bois sculpté de l'époque du Nour-Eddin. L'influence antique y est beaucoup plus faible qu'en mihrab de son Maristan.

M. de Lorey a retrouvé à Homs un précieux fragment de bois sculpté qui provient d'un cenotaphe du *xvi^e siècle* (*Jour du frontispice*, p. 203). Il avait été donné par Berbars au tombeau de Khaled-ibn-Walid, le conquérant de la Syrie. Le sultan Aloul Hamid, lors d'une restauration malheureuse du tombeau, fit remplacer le cenotaphe. Le monument fut démonté et brûlé en grande partie. Le fragment que possède l'Institut français est d'un travail exquis, il peut rivaliser en splendeur avec le cenotaphe de Soukennah découvert lui aussi par M. de Lorey et que les lecteurs de *Syria* connaissent bien⁽¹⁾ (pl. LI, 1). Dans les deux monuments, l'ornementation en plans superposés consiste en une inscription cunéiforme se détachant sur un fond de rinceaux. Mais le rinceau du cenotaphe de Soukennah a plus évolué que celui du cenotaphe de Khaled. Sur ce dernier l'ornementation garde davantage le souvenir du décor syro-perse.

Je joins à ces reproductions un détail du cenotaphe de pierre de Fatimah (pl. LI, 2), publié dans *Syria* en même temps que celui de Soukennah. Le décor plus sobre, se compose d'une simple inscription cunéiforme fleurie de rinceaux.

M. de Lorey ne s'est pas limité à la recherche et à la préservation des monuments musulmans. Il a fait entrer au Musée de l'Institut en mai dernier un lion de basalte provenant du village de Sakkle-Said, au sud de Damas, dans le Hauran. Le monument déterré, il y a plus de vingt ans, par les indigènes était bien connu des voyageurs; M. R. Dussaud notamment l'a signalé lors de sa mission en Syrie⁽²⁾.

Le lion est de style syro-hittite (pl. LII). Nous verrons, en effet, qu'il s'apparente aux productions similaires de Boghaz-Keui, de Zondjirli, de Sakpelenzi. Il garde un caractère bien personnel. Le monument taillé dans le basalte noir mesure environ 2 m. 50 de long sur 1 m. 40 de haut. On sait par les sculp-

(1) E. de Lorey et G. Wirt, *Cenotaphes de deux dames musulmanes à Damas* (Syria) II, 1931, p. 221-222.

(2) R. Dussaud et F. Maclean, *Mission dans*

les régions désertiques de la Syrie moyenne (Paris, 1903), p. 62. Voir aussi *Zeitschrift d. deutschen Palästina-Forschung* I, XXXVI (1914), p. 127 et pl. XXXVI.

lures retrouvées dans les sites hittites que les Hittites aimaient volontiers la basalte, mais qu'ils faisaient alterner dans la décoration les plaques de basalte et celles de calcaire, de laur à obtenir une opposition de couleurs. C'est sans doute à cette habitude tradition qu'obéissent les architectes musulmans quand ils emploient simultanément des parbres blancs et noirs dans leurs constructions.

Le lion qui est du type assyrien, c'est-à-dire à crinière courte, est représenté dans l'attitude de la marche vers la droite. La tête est située dans le prolongement du corps, moyennant très bien observé qu'un ferait les artistes assyriens¹, mais que connaissent aussi les Hittites sur dans la grande sculpture² sont dans la glyptique. Les artistes hittites ont reproduit le motif du lion assyrien. Toutefois, il est comme en un fort relief, tantôt engagé à un corps dans un bloc de pierre d'un l'avant-bras seul se soulevé. Quant le lion, comme à Sheikh Saïd, est représenté en bas-relief, la tête est à peu près entièrement dégagée, car de telles pierres sont destinées à des angles de monuments (à Sakje Geyzi par exemple)³. L'originalité du lion de Sheikh Saïd est dans son allure de marche, en quelque. Le plus souvent le sculpteur hittite ou assyrien représente l'animal en marche, sa tête est à demi dressée, comme s'il apercevait l'adversaire. Au contraire, le sculpteur a observé d'une façon pénétrante l'allure naturelle de l'animal en liberté. L'avant-train est encore traité en bas-relief, seule la tête est aux trois quarts dégagée de la plinthe. Dans les lions hittites comme ceux de Sakje Geyzi et de Mirash⁴ ou dans celui qui en dérive le lion d'Assurnasirpal⁵, l'avant-train est entièrement libre, les pattes de devant tendues sur le même plan.

La comparaison du lion de Sheikh Saïd avec les monuments similaires fait penser qu'il appartenait à un ensemble. Puisqu'il formait le coin d'un monument, il y a beaucoup de chances pour qu'il ait été accompagné d'autres bas-reliefs ou pour qu'il ait été l'adjoint existant un autre lion lui faisant vis-à-vis⁶. Le corps

¹ PERRON et CHIFFRE, *l'histoire de l'Art*, t. II, fig. 268.

² O. WILSON, *L'Art hittite*, Paris, 1921, pl. 40.

³ E. POTTIER, *L'art hittite Syria II* (1921) p. 18-25.

⁴ E. POTTIER, *l'histoire de l'Art*, t. II, fig. 268.

⁵ POTTIER, *l'histoire de l'Art*, t. II, fig. 268.

⁶ J. GARSTANG, *The land of the Hittites*, pl. XLII.

⁷ POTTIER et CHIFFRE, *l'histoire de l'Art*, t. II, p. 542.

⁸ Il y a lieu de signaler qu'à 4 km. (1/2 de

un peu lourd donne l'impression de force; le dessin des muscles est juste mais sobre — c'est pas encore la musculature stylisée, conventionnelle et exagérée de l'Assyrie. Il n'est pas jusqu'au mouvement de la queue lussée en arrière et dont l'animal attire ses flancs pendant la marche qui ne soit de bonne observation. La queue des lions en arrêt que nous citons plus haut est encore d'observation, entre les pattes de derrière. La tête de l'animal est d'aspect vraiment féroce. Les lions hittites ou assyriens, même lorsqu'ils portent la tête dans le prolongement du corps, ont le frontal plus haut que le nuchal qui est légèrement allongé. Celui de Sheikh-Said, au contraire, a le nuchal court, le frontal aplati — cette impression se trouve exagérée par l'attitude de la tête et l'épaisseur de la fourrure au niveau du cou. Si l'on y joint, ce fait que la crinière encollierait un grand tiers de la face, on s'expliquera cet aspect bestial et barbare de la tête de notre lion. La crinière est formée par petites mèches courtes à extrémités recourbées, comme on le retrouvera dans la technique assyrienne ou sur les lions hittites de l'Assyrie époque.

En somme, le nuchal de ce lion est fort différent de celui des lions de Zénodriol, Karakumsh, Marash, Sady, Stenzel et des lions assyriens; c'est plutôt aux lions de Sumér, à nuchal court, qu'il faudrait le comparer. Si l'on juge l'animal d'ensemble, il est certainement supérieur aux autres exemplaires connus. Le corps est une véritable œuvre d'art réaliste, et la tête, malgré son aspect un peu conventionnel, est d'un fort beau type.

Une telle découverte dans la région de Damas a rien qui doive surprendre. Maintenant que l'histoire des Hittites nous est mieux connue, nous savons que des monuments de leur art, ou apparentés à leur art, se rencontrent le long du centre de leur puissance politique — le quartier dit de Moab au Maroc; la Louvre en est un exemple. Les caractères particuliers au lion de Sheikh-Said sont le produit d'une école régionale dont nous retrouvons aujourd'hui un premier échantillon.

Quelle date peut-on attribuer au monument? En raison de la perfection relative du travail, du style de la crinière, mais aussi de la barbarie non sans expérience de la face, de la pose même de l'animal qui, la glyptique syro-

Sheikhsaid et présent par E. M. de ... au petit volage avec traces de ruines dont le

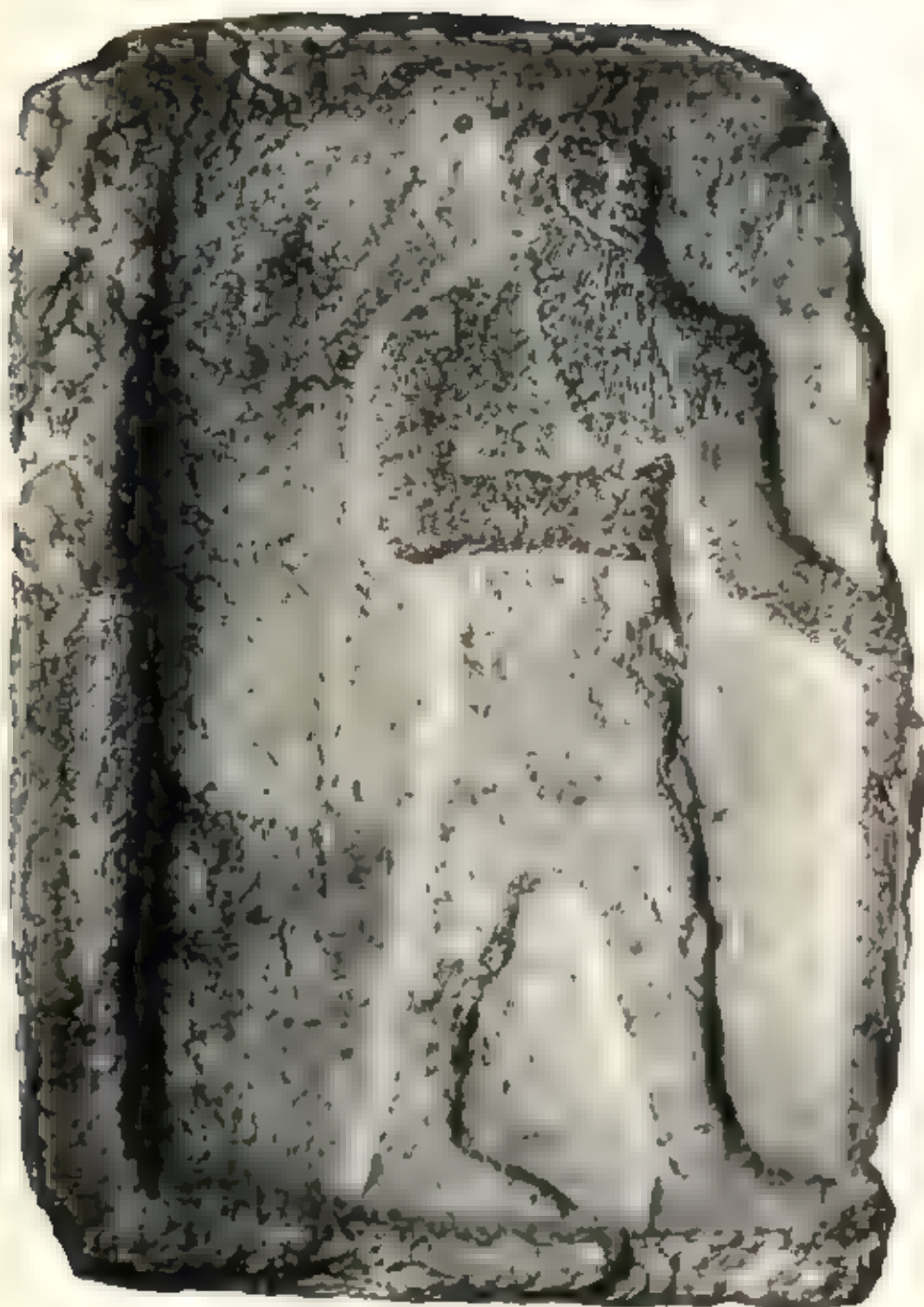
nam ... de ... le ... de la ...

littérature bien connue, je crois que le monument pourrait être late de la fin du xii^e ou du début du xiii^e siècle avant notre ère.

Puisque ce monument vient ouvrir une série d'art régional, j'en profiterai pour communiquer la photographie d'un monument conservé au British Museum photographique qui fut autrefois remise à M. Clermont-Ganneau (pl. LIII), qui s'était proposé de la publier. Il s'agit d'un bas-relief que J. L. Porter vit à son passage à Tell es-Salâhieh, localité située à une quinzaine de kilomètres à l'est de Damas dans la région des marécages du Barâda et qu'on lui dit provenir du tell qui se dresse au milieu de la plaine. Ce monument fut ensuite offert au British Museum par le Palestine Exploration Fund. Le tell est parsemé de débris de poteries d'époque romaine et les habitants de la contrée en ont extrait de la pierre pour leurs constructions. Il est donc permis de supposer que le bas-relief provient vraiment de cet endroit qu'il serait intéressant d'explorer.

Le monument est taillé dans une pierre calcaire jaunâtre dont la surface a été érudée de façon à ménager tout autour un rebord en saillie. Au milieu, un personnage en relief, debout, le buste presque de face, tient de la main gauche en bâton ou la hampe cassée d'une lance; il manque du côté droit, une partie, de largeur indéterminée, mais importante du bas-relief. Le personnage, une jambe avancée, est vêtu d'une tunique collante tombant à mi-cuisse. Ses chaussures paraissent du type assyrien; on aperçoit le quartier de la chaussure, qui va en diagonale du tendon d'Achille à la fice plantaire des doigts; un anneau de soutien devait être fixé aux doigts, tandis qu'un autre bien enserrant la cheville. De la main droite, le personnage, en sa main, tient un instrument terminé en forme de quatrefeuilles. La tête de profil est très mutilée; sa partie supérieure manque. Il semble qu'on aperçoive la cavité oculaire très évasée qui pouvait être jadis inscrite en arrière, l'oreille haut placée. Ce qui reste du nez donne l'impression d'un profil qui devait être fortement aquilin. La barbe du personnage est bien conservée; elle ne commence pas au menton, mais sous le menton et en arrière des joues, comme la portaient autrefois les matelots. Elle est rendue par des stries rectilignes que terminent des petits cercles simulant les boucles de la barbe. Cette interprétation est très diffé-

* J. L. PORTER *Five years in Damascus* 2 vol. Londres 1855 t. I p. 362 et suiv.



Bas-relief de Tell es-Sakhiyeh, près Damas. — Berlin Museum

rente de celle de l'Assyrie. A ce point de vue, le Louvre possède un monument qui peut lui être comparé. C'est une figurine de terre cuite d'un petit dieu, dont la barbe est rendue de même façon ⁽¹⁾. La provenance de cette figurine serait Chypre au dire du vendeur; la Syrie est peut-être son véritable lieu d'origine. Quelque mutilée que soit la figure de Salahveh nous en tirons l'impression d'un profil prognathe, au nez accentué, au front plutôt fuyant, celui qu'attribuent aux Syriens les monuments égyptiens. Ce bas-relief, qui pourrait dater du début du premier millénaire, est un témoignage de l'art syrien qui nous échappe en grande partie jusqu'ici. Malgré la gaucherie et la rudesse du style, c'est une œuvre intéressante où l'on retrouve les principes généraux de cet art mésopotamien auquel appartiennent les monuments hittites et les monuments assyriens.

G. COSTESAC.

(1) L. BÉLIER. A propos du dieu Terpan. *Revue d'Assyriologie*, IV (1898), p. 67.



SALA DE PRAYIR DE LA MÉSOPOTAMIE A DAMAS

PATÈRE DE BRONZE DE TAFAS

LXX

REVUE DE SYRIE

La recherche du Hammurabi nous demande que l'on s'efforce pour presser l'est pour que la époque d'origine, les architectes syriens ont trouvé à s'en employer activement en construisant ces maisons, temples, théâtres, colonnades, par les églises avec la pierre du pays et l'appareil à joint vit sans mortier propre à ces édifices tout la solide à resiste à toutes les causes de destruction et que le marbre d'Yggre est bien étalés que la mission américaine de Princeton a eu qu'a confirmer et à étendre ses recherches.

La petite bourgade de Tafas qui n'est pas inconnue des archéologues et en effet de Dora Adad a bien récemment une patère à manche en bronze de époque romaine. M. E. de Lavey, directeur de l'Institut français d'archéologie et d'art musulmans, en a vu immédiatement l'intérêt et il l'a fait entrer au musée qu'il constitue à Damas dans cette maison. Avez que M. Contreau vient de présenter à nos lecteurs.

L'objet a souffert de l'oxydation et le manche s'est détaché de la coupelle dont le diamètre mesure 0 m. 23 centimètres que la longueur du manche est de 0 m. 17. La planche IIV reproduit les photographies que nous devons à l'obligeance de M. de Lavey : une vue de la patère et de son manche détachés l'un de l'autre et une vue de détail de la scène figurée au centre de la patère. Au premier aspect il semble que l'on soit en présence d'une œuvre accidentelle importée en Syrie; nous verrons qu'il n'en est rien : la décoration de cette patère est de conception et de travail indigènes.

L'insensible à la main le manche en bois se terminant par une tête de bœuf, est du type classique. La patère à manche horizontal différant du vase à

¹ *Stellen van Oeverhoft d. d. Pat. V. x. x. x. XX, p. 215* et *166* (d'après *Journal de la Jérusalem* 1924, p. 155).

Le musée de la Jérusalem 1897, p. 19. *Le musée de la Jérusalem* 1897, p. 19. *Le musée de la Jérusalem* 1897, p. 19. *Le musée de la Jérusalem* 1897, p. 19.



1. Puits de Tadmor avec son couvercle



2. Dets

manche vertical — tel le siphon d'un cyathos — et ce qu'elle ne servant pas à puiser le liquide dans un vase (hydrie ou cratère), mais qu'on l'y versait au moyen d'une cruche à bec ou d'un *choia*. Pour ne pas sortir de Syrie, c'est ce que montre le bas-relief d'époque romaine conservé au Musée de Beyrouth et récemment publié par M. Virello (1). La patère à manches perdait la servante dans la main gauche à servi d'abord à recevoir le liquide que contenait le *choia* (ou tenue par la main droite) puis à le verser dans le ranthure que a défaut, représentée sur son flanc, élevée dans la main droite. Par ce moyen, on se rendait assez bien compte de la quantité de vin que l'on versait dans le ranthure. Si on l'évaluait en cyathes (2), c'est que cet instrument, d'usage plus ancien, dut devenir une unité de mesure, mais cela ne veut pas dire que l'on utilisait toujours à cet effet l'ustensile dit *epithus*.

Dans le creux de notre patère est figurée une scène dont nous ne connaissons pas d'analogue. Devant une colonne surmontée d'une statuette de Priape au déséquilibre caractéristique, un lion pose la patte intérieure gauche sur un objet que nous essaierons de déterminer, tandis que la patte antérieure droite est tendue vers un joueur de double flûte qui s'agit devant l'animal. En même temps, le lion tourne la tête vers une femme qui, debout, la poitrine découverte, joue du tympanon. Du moins est-ce ainsi que nous interprétons l'objet peu distinct qu'elle tient à deux mains. La pose du joueur de double flûte évoque l'usage du *skalellon* (instrument d'accompagnement, comme on le voit pour le musicien, portant le même costume, sur une mosaïque du Vatican³). Mais si le *skalellon* existe, il est sous la patte du lion.

Somme-nous en présence d'un simple montreur d'animaux, d'une danseuse et d'un lion ou bien la scène est-elle quelque rapport avec le culte ?

Les textes, les monnaies et les monuments attestent qu'en Syrie, le lion était en relation étroite avec la divinité, notamment avec la déesse syrienne Margaris⁴. Le Louvre possède, provenant du Hauran, une statuette certainement de fabrication locale, mais plus ancienne que la patère de Jafas, qui

(1) Syon (1924) p. 119 et pl. XXVII 3.

(2) E. Porrmann, dans SAGGIO, *Art. des Antiquités*, n. Cynthas.

(3) Figure reproduite dans SAGGIO-PORRMANN,

Art. des Antiquités, fig. 6162 (voir aussi fig. 6204).

(4) Voir nos *Notes de Mythologie syrienne*, p. 46 et suiv. ; p. 85 et suiv.

figure la déesse debout sur deux lions. Nous ne voulons pas rappeler les nombreux morceaux sculptés de la même région ou parait le lion (fig. 1) : nous



Fig. 1. — Murus de Souweida.

mais contenterons de signaler la curieuse statue d'homme provenant de Nodjran (sud du Lédja) et actuellement au musée de Souweida (Hauran). D'après les analogies fournies par l'Égypte, le personnage qui porte une peau de lion sur le bras gauche (fig. 2) ne peut être qu'un prêtre, vraisemblablement de la déesse syrienne.

Cependant la patère ne montre ni sanctuaire, ni personnages religieux. L'animal qui s'essouffle à jouer de la double flûte n'a rien d'un prêtre : le costume suffit à le prouver. Le lieu de la scène n'est caractérisé que par la colonne portant l'image de Priape et on pourrait penser qu'il s'agit d'une exhibition foraine : le lion aurait été dressé au son de la musique, à mettre la patte sur le scabellum. Nous aurions là, pris sur le vif, une représentation de ces jongleurs syriens prisés pour leurs talents, mais non point pour leurs mœurs.

À la réflexion, cette solution ne nous satisfait pas. S'il s'agissait d'un singe ou d'un ours, la banalité du sujet répondrait au terre-à-terre de l'explication. Mais un lion ! L'in vraisemblance de la scène nous transporte dans le domaine de la fiction. Même un sacrifice à Priape serait une explication insuffisante. Il nous faut trouver une fable, sinon un mythe. Voici celle que nous proposons de reconstituer d'après la patère de Tafas.

Quel est le rôle du scabellum ? De rythmer l'air de musique ou la danse. Or, c'est précisément le rôle du tympanum. Les deux instruments s'excluent l'un, l'autre. Place comme arbitre entre les deux musiciens, le lion pose la patte sur le scabellum, c'est-à-dire impose silence à cet instrument tandis qu'il tourne avec faveur la tête vers le tympanum. Suivant l'expression semitique, la *tympanitrus* trouve grâce aux yeux de l'animal, tandis que le joueur de double



Fig. 2.

flûte, pevue du scabellum, s'acharne à battre la mesure avec le pied. En moins dramatique, nous aurions là un pendant à la lutte entre Apollon et Marsyas, on se marquerait le triomphe du tympanum — «*vieil instrument national des Syriens*»¹ — sur le scabellum, cette ercecelle importée d'Occident.

Mais le rôle d'arbitre, tenu par le lion, ne peut s'expliquer que si cet animal est le représentant de la divinité, en l'espèce la déesse syrienne, et il en résulte que la scène figurée mettait en évidence la préférence que la déesse gardait pour le tympanum, au point qu'on la représentait souvent tenant elle-même cet instrument.² Nous savons par le traité *Sur la déesse syrienne* qu'on immolait à la déesse en chantant, en jouant de la flûte et des crotales.³ Il faut certainement ajouter le tympanum à ces instruments, car Lucien le mentionne comme accompagnant la flûte à l'occasion d'autres cérémonies à Héracopolis.⁴

La patère de Tafas nous montre que l'introduction tardive du scabellum ne fut pas accueillie avec faveur par les prêtres syriens attachés au culte d'Atargatis, et nous avons le bon témoignage non équivoque de la résistance des cultes indigènes à l'adoption des modes grecques et romaines. Cela explique que lorsque, au cours du III^e siècle de notre ère, l'art grec eut perdu son intransigance classique, les formes orientales du culte reparessent comme si elles n'avaient pas subi de changement notable.

Si notre interprétation est exacte, il en résulte encore que la patère de Tafas est de fabrication locale — ce que souligne le décor en opé qui entoure la scène figurée et qu'on retrouve sur des objets en métal fabriqués en Syrie comme le vase chalcéen en argent de Homs⁵ — et qu'elle a été déposée comme ex-voto dans un temple de la déesse syrienne.

RENE DUSSAUD

¹ Sur l'origine orientale et très ancienne du tympanum, voir AVENON, dans SANTI-PERRIN, *Dict. des Antiquités*, s. v.

² Sur ces monnaies notamment, voir nos *Notes de Myth. syrienne*, p. 98, LUCIEN, *De deo syro*,

§ 15. *ἰδοὺς, ὡς καὶ παλαιὰ καὶ ἀρχαῖα ἔχουσιν*.

(³) LUCIEN, l. c., § 44.

(⁴) *Ibid.*, § 50.

⁵ L'œuvre Dou Dur ghelle. Voir CH. DIEHL, *Syria*, 1921, pl. XII et XIII.

NOTES D'EPIGRAPHIE SYRO-MUSULMANE

PAR

GASTON WIEF

Les pages suivantes sont consacrées à l'analyse de certaines inscriptions arabes intéressant la Syrie qui ont été publiées au cours de ces dernières années. Ces textes dispersés dans divers périodiques, gagneront à être confrontés dans une étude l'ensemble destinée à fournir des matériaux à l'histoire des institutions musulmanes. Soixante-quinze documents nouveaux ont accru un domaine déjà riche. Bien que l'exploration méthodique en soit toute récente, ainsi l'active impulsion donnée par Max Van Berchem à l'épigraphie arabe porte ses fruits.

La répartition géographique de ces inscriptions historiques est la suivante : 1° 10 textes de Balbek et 2° de la citadelle de Dayras ont été publiés par M. Soderholm¹. Van Berchem avait donné le texte d'une inscription du Haram d'Hebron² ou L. P. Jussieu a eu l'honneur de découvrir quatre nouveaux et importants documents³. M. Mayer, annonçant pour un avenir prochain la publication intégrale des inscriptions de Gaza, a étudié les s

¹ Quatre inscriptions de Palmyre ont été analysées par M. Hoort dans le tome VIII du *Journal asiatique* et publiées et *Journal asiatique*, 1923, p. 232-233.

² Je n'ai pu que constater l'existence de la notice van Berchem, le M. Soderholm, in *Festschrift zu Lehmann-Haupt's 60. Geburtstag* (Niemeyer, 1921).

Dans sa notice sur *Enquête aux pays du Levant* I, p. 248, Maurice Barres signale à Qal'at une inscription que je n'ai pu voir, qui pourrait être toutefoix l'inscription du chateai in Kohl publiée par Van Berchem, *Ep. et numism.*, Journ. du 1896, I, p. 288.

³ Baalbek in *Islamischer Zeit.* I, p. 101 de

Zeitschr., *Festschrift der Vereinigung der Orientalisten zum 25. Jahrestag* 1897, pp. 120-121, vol. II, Berlin, 1922, cite Baalbek.

— *Die Inschriften der Zitadelle von Dayras* in *Zeitschr.* XI, p. 128 et 129. Dayras, I, v. 12, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.

⁴ *Les inscriptions arabes de Hebron d'Hebron* accompagnées d'un commentaire géographique de L. P. Mayer, *Revue biblique* 1923, p. 300-301. *Hebron* I. *Inscriptions arabes de la mosquée du martyr et d'Hebron*, *Revue biblique* 1923, p. 373-397. *Hebron* II.

textes de cette ville ¹. Les Inalites le Baisan, Qâri, Aqraba, ont procuré chacune une inscription ; nous en devons l'étude au P. Jaussen ² et à M. Giran ³. En outre, M. Migeon a publié une inscription mobilière qui intéresse Hama ⁴. Je donnerai plus loin ce que j'ai pu déchiffrer d'une inscription de Harran, dont M. Creswell m'a aimablement envoyé une photographie, et celle qui se trouve sur une boîte du Musée du Louvre, au nom d'un gouverneur général de la province d'Alep, d'après un dessin que je dois à l'aimable obligeance de M. Dussaud.

Ces soixante-quinze inscriptions s'étendent de l'époque fatimide (2) à l'époque ottomane (1), mais, à part deux textes au nom de Zanki et de son fils Nur-el-din, et quelques ayyoubades (12), la grande majorité nous reporte à l'administration des Mamlouks (28 des Bahrides et 30 des Circassiens).

Si l'étude qu'on peut en faire du point de vue chronologique n'est pas à dédaigner, l'intérêt que présente la matière de ces inscriptions est toutefois supérieur. La citadelle de Damas et la ville de Balock procurent une ample moisson de décrets mamlouks, ainsi que des textes de construction depuis Nur-el-din jusqu'à la fin de la dynastie circassienne, concernant des édifices militaires, c'est l'islam guerrier et administratif. Dans le Haram d'Hébron l'on va trouver des préoccupations plus pacifiques : un geste de piété chrétienne et des œuvres aumônières en faveur du sanctuaire d'Abraham et des pèlerins qui le visitent.

1. — Inscriptions du Haram d'Hébron.

Sauvage ⁵ et Van Berchem ⁶ avaient fait connaître quelques textes de cette ville, mais peu d'Européens jusqu'ici avaient pu pénétrer dans le Haram.

¹⁾ *Arabic inscriptions of Gaza, Journ. of the Palestine Or. Society*, 1923, p. 69-78.

²⁾ *Inscription arabe du Khda al-Ahmar à Beïtân, Bull. de l'Inst. Franç.*, XXII, p. 92-103.

³⁾ *Notes épigraphiques, Journ. as.*, 1922-1, p. 76-81. — Au cours du même article, M. Giran a publié trois textes laméaires des premières siècles de l'égire (p. 71-75).

⁴⁾ *Hama de Syrie, Syria*, II, p. 4-5.

⁵⁾ DE LÉVESY, *Voy. d'exploration à la mer Morte*, II, p. 185-197. On trouvera là treize textes, et notamment ceux qui sont signalés dans C. I. A., *Égypte*, I, p. 160, n. 2, 222, 224, 225.

Sept nouveaux textes sont publiés dans VAN BERCHEM et MICHAËL, *Hébron*.

⁶⁾ *Ar. Inschr. aus Syrien, Zeitsch. d. deutsch. Pal.-Ver.*, XIX, p. 111-112.

C'est d'après une photographie que Van Berchem avait publié en 1912, une inscription de la charre de la mosquée d'Hebron ou plutôt de la charre du tombeau construit à Ascalon pour la tête le Husam le martyr de Karbala. Ce texte au nom du calife Mustansir et de son tout-puissant ministre Badr Jamali, date de 484 et crée cette localisation d'une façon expresse : « pour le tombeau sacré dans la place frontière à Ascalon ». Mujir al-Din a exposé comment ce *mashaf* fut transporté à Hebron par ordre de Saladin, lorsque celui-ci fit démanteler Ascalon, en décembre 1187 septembre 1211¹. Les titres de Badr et du calife sont connus : ils sont, notamment, semblables à ceux qui devaient être gravés un an plus tard, en Égypte, dans l'île de Huda, sur la mosquée du Nilomètre².

Après des péripéties qui nous conte sans tarabaise hameur, le P. Jausen a pu estomper et photographier un autre texte plus long et plus important, grave sur cette charre, et dont Van Berchem n'avait pu connaître qu'une toute petite partie. Il a estompé, en outre, trois autres textes d'époques ayoubide et mamlouke, qui eux, appartenant au Haram d'Hebron, dont ils nous énumèrent les revenus.

Nous devons être reconnaissants au P. Jausen d'avoir fait connaître avec une extrême diligence ces inscriptions remarquables, dont il a donné pour deux tout au moins, l'excellentes reproductions. Avec une modestie tout le monde reconnaît des *Contes des Arabes de Mach* pouvait se passer. Le P. Jausen a bien voulu reconnaître dans une lettre particulière les efforts d'un décollage fort fatigant. J'ajouterai que le deuxième texte au nom de Badr est particulièrement difficile et que, si je ne m'abuse, c'est la première tentative épigraphique du savant dominicain. Avec une courtoisie dont je suis un grand admirateur, le P. Jausen, mes au courant de la présente étude, s'empressa de m'envoyer des photographies, qui m'ont permis de proposer de nouvelles lectures. Qu'il trouve ici l'expression de mes sincères remerciements !

¹ Cf. M. D. F. Dux, *Smouk*, p. 15, 214.

² Van Berchem trouve sa charre dans son *Tablet*. Avec le P. Vassant *Hebron* (1912, 242 et sq.), je ne crois pas le renseignement dénué de valeur. — Ce texte a été publié à

nouveau par le P. Vassant *Hebron*, p. 222 et par le P. Jausen *Hebron* (1912, 270).

³ Cf. A. J. Egypte I n° 19 et il importe de corriger *ش* en *ش*.

• •

1. SECONDE INSCRIPTION DE MEXBAR (*Hebron*, II, n. 2). — Cette inscription, en configuration fleuri, se déroule en douze lignes sur les montants de la porte et sur les deux côtés de la chaire (1). Le déchiffrement suivant a été fait à la loupe, pour les lignes 1-4 sur la planche XXXI de Vissers et Mackay, *Hebron*, et pour les lignes 5-12 sur des lances photographiques, laissant une lacune vers le premier tiers de la ligne 6. Il subsiste encore quelques passages douteux — je rancevo les leçons du P. Jaussen, me bornant à les souligner.

[illegible]

¹ Sur la disposition des lignes cf. *Hebron* II, p. 584-585 et pl. X-XL.

☛ Carlué come yge lamo de fer.

1. La conclusion entre les 2 et les 1000
 2. La conclusion entre les 2 et les 1000
 3. La conclusion entre les 2 et les 1000
 4. La conclusion entre les 2 et les 1000
 5. La conclusion entre les 2 et les 1000
 6. La conclusion entre les 2 et les 1000
 7. La conclusion entre les 2 et les 1000
 8. La conclusion entre les 2 et les 1000
 9. La conclusion entre les 2 et les 1000
 10. La conclusion entre les 2 et les 1000

Der Singkult, *Journal* A. Der d. Wiss. v. Ind.
dingen, N. Folg., XVI, p. 61

(4) Je n'ai pas été borné à vérifier une instance de Van Borchsen.

Le P. Jaussen lit ܠܪ et voit dans ܠܪ la syllabe ܠܪ et fleur la comparaison avec les autres et il interprète à tort. Il faut dire d'ailleurs que seule une ܠܪ se trouve par la ligne 6 est une répétition de la ligne 3 et des premiers mots de la ligne 6. Il faut alors supposer que le scribe a écrit ܠܪ à la ligne 3, 6, 9, etc. mais qu'il a pris d'écouter l'inscription et il a écrit la ligne 6 avec ܠܪ , 11, 14, 8, fig. 2).

* Comparatif au relative dans d'autres langues.

تبعته المومنين الذين علم منهم صديريهم في "لؤلؤة والدين واجدر الحجة على العالمين ودرواليه" [un mol] حتى مولاه وسيدا بعد أبي ميم الامام المصطفى عليه السلام أمير المؤمنين صلى الله عليه وعلى آياته وأبناؤه الطاهرين السيد الاحل أمير الحوش سيف الاسلام ناصر الامام كافل قتاد 7 المسلمين وهادي دعاة المومنين 8 نجم 8 بدر المتصري اظهاره في أيامه فاسترحه من مكانه وحضره بحلاله وكرمه مقامه وعنده بيته هدا بدر رسم ابنه الشريف اندي أشاد ودفن فيه هذا الرئيس في شرف محله فله الامر وصلاة انقلس وتفتح المستعفين والزائرين وباه من أنه الى عباده وسبح له الاملاك وحسن الله ما فيها على عمارته وسدته وحملته 10 موم ومعه عدة إلى أن يرث الله الارض ومن عليها وهو خير الوارثين وأعطى على جميع ذلك من فضل ما به الله من حد ماله وخالص ما ملكه انشاء وجه الله وطلب ثوابه وسبح رضوانه وإعلان شرف هدا الامام وشرا اعلامه بقوله تعالى إما مبر مساجد به من آدم به واليوم الآخر واقدم صلاة 11) وأنى تركاة ولم يحش لا لله 12) وقال النبي صلى الله عليه وسلم حجت فيكم الثقلين كتاب الله وعزيتي أهل بيتي وإني أنبئكم أني قد تركت فيكم هذا القرآن وما فيه من الهدى والنور واليوم الآخر تطهيرة وتسوية ونظرة في مصالحه وعماره ما يحتاجه 13) في أوامره وتطهيره وكان إنشاء هذا السفر في سنة أربع وتسعين وأربع مائة

L'hommage à Dieu seul qui n'a pas d'associé. Mahomet est l'envoyé de Dieu et Allah est le Dieu qui leur accorde sa benediction ainsi qu'à leurs pères et descendants. Il leur fait voir que celui qui a embrassé la religion de Mahomet les rendra leur lignage comme une gloire et comme un étendard à lever, et que c'est manifeste en tous temps par des miracles et des signes, distinguant ceux qui se sont montrés dignes d'une faveur et d'une grâce considérables. C'est un de ses prodiges que d'avoir fait paraître le chef de notre

commentaire intitulé des (Qalqachasol, X, p. 96, 116, 408).

(1) Voir des expressions presque semblables dans un arrêté syriaque, qui, par une curieuse coïncidence, se trouve au palais d'Ascalon (Qalqachasol, XI, p. 63).

(2) La lecture de ces deux mots me semble inévitablement et aboutit à une traduction semblable, « l'abondance de son gouvernement », sans compter que *hadi* n'est autre part appelé *wdi*, que le pronom affixe *ma-*

culte se rapporterait à Mualangir; or, *wdi* appelle un nom de localité. Enfin, il faut lire un verbe pour comprendre le reste de la phrase et pour expliquer *abd*, car si *abd* et *abi* perméant avec facilité en épigraphie, l'accusatif *abd*, pour *abd*, est bien rare. D'autre part, la première lettre n'est pas un *dal*, mais un *ra*.

J'avais pensé tout d'abord à *الله ورزق*, mais le sens se serait guère satisfaisant.

(3) Très douteux, car on attend *أيه* «ما يحتاج إليه».

seigneur l'imâm le martyr, Abû 3 Abd Allah el Mustafî, fils de Abî, fils d'Abû Tâlib — que Dieu lui accorde sa bienveillance ainsi qu'à son aïeul à son père et à leur famille' — à Ascalon, en un lieu où le cachaient les infidèles — que Dieu les mandasse' — pour dissimuler sa lumière, que Dieu avait promise comme signe de l'apparition de cette tête. Que la malédiction de Dieu s'étende sur les infidèles' Dieu — 3 — des demeures des hérétiques, et le fait apparaître aujourd'hui par un miracle pour ses bienheureux amis, élargissant ainsi le poitrin de ses partisans, les croyants, dont Dieu connaît les pieuses intentions dans les domaines de la fidélité et de la religion — Dieu a fait la grâce' à son serviteur de notre maître et seigneur Ma'adî Abû Tamîr, l'imâm el Mustafî bîllah, prince des croyants, — que Dieu lui accorde sa bienveillance ainsi qu'à ses ancêtres et descendants, les purs! — ce très haut seigneur, l'émir des armées, le prince de l'islam, le défenseur de l'imâm, le protecteur des pègres — des musulmans et le directeur des missionnaires des croyants. Abû l'Najm 8 (Hadî el-Mustafî) de faire apparaître cette tête pendant le temps de son autorité. C'est ce qui fit retirer de sa place lui donna des marques particulières de vénération et honora son *maqâm*. Il donna l'ordre d'exécuter cette chaire pour le sanctuaire sacré qu'il avait fondé, et l'enterra cette tête, dans l'endroit le plus noble de ce sanctuaire, pour servir de *qibla*, l'objet, de bienveillance à ceux dont la prière sera agréée, d'intercesseur en faveur de ceux qui solliciteront sa médiation et en faveur des pèlerins. Il a fait bâtir ce monument de la base au faite et a acheté pour lui des propriétés et lui a affecté, par son fondateur et les revenus à son entre-tien, à ses gardes et à son ornementation. 10 pour le présent et pour l'avenir, jusqu'au jour où Dieu fera de la terre et de ceux qui l'habitent' — car il est, le meilleur des heritiers' — il dépensa pour tout cela la fortune que Dieu lui avait abondamment accordée et dont il pouvait également disposer, et le plus par de ses biens propres dans le espoir de voir la face de Dieu dans la recherche de sa récompense et dans la poursuite de son bon plaisir pour rendre public l'honneur de cet événement et disperser ses étendards, conformément à la parole du Très Haut' — Seul bâtit les temples de Dieu celui qui croit en lui et au dernier jour se souvient la prière d'Il pour la dignité et ne craint que Dieu — (12 Le Prophète, — que Dieu lui accorde sa bienveillance' — a dit — J'ai misse parmi vous deux legs précieux le livre de Dieu et une posterité. Les gens de ma famille. En vérité vivre et postérité ne se séparent pas plus que vos deux doigts jusqu'à leur arrivée près de mon bassin. — Quiconque croit en Dieu et au dernier jour' a donc le devoir de traiter ce sanctuaire avec considération et tout pour, de veiller à ses intérêts de restaurer au moment voulu ce qui exigera réparation', et de le parer la construction de cette chaire a eu lieu en l'an 1091.

¹⁰ Allusion à Coran, XIX, 41

¹¹ Allusion à Coran, XXI, 39

¹² Coran, IX 18.

¹³ C'est une partie du verset coranique cité dans la note précédente. Cette périphrase, qui sert habituellement à désigner les bons croyants et qu'on lit dans les *hadith* des *Na'amat*, II,

p. 114, 267, 269, 321, III, p. 76, 93, 333; IV, p. 108; V, p. 69, 78, 201, 312; VI, p. 280, 287, 314-320, 323, 385, 426), se retrouve dans les documents officiels et en épigraphie (Quana'at, I, 1^{re} éd., p. 143; C. I. A., Égypte, I, n° 247; Sarrafin *Diwan*, de *Shama*, Jann. 22, 1894, II, p. 390).

Les lacunes et les obscurités qui laissent subsister quelques lectures douteuses, ne compromettent pas l'essentiel de ce document de premier ordre. Il peut être comparé à certaines manifestations épigraphiques des Chutes de Bagdad, qui les chroniqueurs nous font connaître et qui furent parfois plus agressives contre le sunnisme que ne l'est celle de Badr Jamālī. Une d'entre elles est typique et illustre ce qu'un doctrinaire chiite venant d'écrire quelques années auparavant : « La foi en Dieu implique le renoncement de ses adversaires » (F, fol. 962, le Beauvidé Mu'izz et darda l'écriture le texte suivant sur les murs de certaines mosquées de Bagdad) : « Que Dieu maudisse Mu'awiya fils d'Abū Sufyan¹ qui il maudisse ceux qui ont freiné l'Alīma de l'Adak²... ceux qui se sont opposés à l'ensevelissement d'el-Hasan dans le cimetière de son grand-père, ceux qui ont exilé Abū Dharr el-Ghaffar, ceux qui ont élué el-Yahs du Conseil³... ». Les inscriptions ayant été effacées durant le nuit, le vizir Muḥallabī conseilla à son maître de ne pas les retoucher dans leur intégrité, mais de s'en tenir aux paroles survivantes, auxquelles on ne put nier que le nom de Mu'awiya⁴. « Que Dieu maudisse ceux qui se sont montrés injustes envers la famille de l'Envoyé de Dieu⁵ ! » C'était donc devenu une tradition, chez les Chutes, d'appliquer aux sunnites ces mots qu'on retrouvait chez le Coran⁶, au mot *Uḥab al-l' Zālimin*, et qu'on lit dans l'inscription de Badr (L, 3).

C'est également au Livre saint qu'est empruntée l'adbe d'*abīgha* la patrie des croyants⁷ (cf. L et 6) — adbe fréquent dans la littérature arabe⁸.

Le verset coranique (IX, 16), cité dans les lignes 10-11, se retrouve dans presque tous les textes de construction — il était souvent addis par les pred-

¹ Cf. *Uḥab al-l' Zālimin* *Dogme*, t. I, p. 100-101; *Art*, p. 174, 189.

² Sur el-*paḥḥāḥ* voir *L'Annuaire*, t. I, p. 112-113; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. II, p. 186-187.

³ Il s'agit du Conseil des six — chargé de le élire le successeur de l'imam.

⁴ Cf. *Uḥab al-l' Zālimin*, t. I, p. 351; *Maqar*, p. 358.

⁵ *Coran*, VII, 32, XI, 23.

⁶ *Coran*, VI, 125; XV, 26; XXXIX, 23; XCIV, 1, cf. *les Hachsh*, I, p. 36, 48; V, p. 180; *Goussin*, *Dogme*, p. 74.

⁷ *Uḥab al-l' Zālimin*, t. I, p. 100-101; *Art*, p. 174, 189; *Maqar*, p. 358; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. II, p. 186-187; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. III, p. 281, 282; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. IV, p. 351, 352; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. V, p. 401, 402; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. VI, p. 451, 452; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. VII, p. 501, 502; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. VIII, p. 551, 552; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. IX, p. 601, 602; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. X, p. 651, 652; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XI, p. 701, 702; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XII, p. 751, 752; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XIII, p. 801, 802; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XIV, p. 851, 852; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XV, p. 901, 902; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XVI, p. 951, 952; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XVII, p. 1001, 1002; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XVIII, p. 1051, 1052; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XIX, p. 1101, 1102; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XX, p. 1151, 1152; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XXI, p. 1201, 1202; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XXII, p. 1251, 1252; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XXIII, p. 1301, 1302; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XXIV, p. 1351, 1352; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XXV, p. 1401, 1402; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XXVI, p. 1451, 1452; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XXVII, p. 1501, 1502; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XXVIII, p. 1551, 1552; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XXIX, p. 1601, 1602; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XXX, p. 1651, 1652; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XXXI, p. 1701, 1702; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XXXII, p. 1751, 1752; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XXXIII, p. 1801, 1802; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XXXIV, p. 1851, 1852; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XXXV, p. 1901, 1902; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XXXVI, p. 1951, 1952; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XXXVII, p. 2001, 2002; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XXXVIII, p. 2051, 2052; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XXXIX, p. 2101, 2102; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XL, p. 2151, 2152; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XLI, p. 2201, 2202; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XLII, p. 2251, 2252; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XLIII, p. 2301, 2302; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XLIV, p. 2351, 2352; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XLV, p. 2401, 2402; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XLVI, p. 2451, 2452; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XLVII, p. 2501, 2502; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XLVIII, p. 2551, 2552; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. XLIX, p. 2601, 2602; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. L, p. 2651, 2652; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LI, p. 2701, 2702; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LII, p. 2751, 2752; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LIII, p. 2801, 2802; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LIV, p. 2851, 2852; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LV, p. 2901, 2902; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LVI, p. 2951, 2952; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LVII, p. 3001, 3002; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LVIII, p. 3051, 3052; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LIX, p. 3101, 3102; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LX, p. 3151, 3152; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXI, p. 3201, 3202; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXII, p. 3251, 3252; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXIII, p. 3301, 3302; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXIV, p. 3351, 3352; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXV, p. 3401, 3402; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXVI, p. 3451, 3452; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXVII, p. 3501, 3502; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXVIII, p. 3551, 3552; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXIX, p. 3601, 3602; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXX, p. 3651, 3652; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXI, p. 3701, 3702; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXII, p. 3751, 3752; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXIII, p. 3801, 3802; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXIV, p. 3851, 3852; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXV, p. 3901, 3902; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXVI, p. 3951, 3952; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXVII, p. 4001, 4002; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXVIII, p. 4051, 4052; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXIX, p. 4101, 4102; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXX, p. 4151, 4152; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXI, p. 4201, 4202; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXII, p. 4251, 4252; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXIII, p. 4301, 4302; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXIV, p. 4351, 4352; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXV, p. 4401, 4402; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXVI, p. 4451, 4452; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXVII, p. 4501, 4502; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXVIII, p. 4551, 4552; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXIX, p. 4601, 4602; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXX, p. 4651, 4652; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXI, p. 4701, 4702; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXII, p. 4751, 4752; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXIII, p. 4801, 4802; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXIV, p. 4851, 4852; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXV, p. 4901, 4902; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXVI, p. 4951, 4952; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXVII, p. 5001, 5002; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXVIII, p. 5051, 5052; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXIX, p. 5101, 5102; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXX, p. 5151, 5152; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXI, p. 5201, 5202; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXII, p. 5251, 5252; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXIII, p. 5301, 5302; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXIV, p. 5351, 5352; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXV, p. 5401, 5402; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXVI, p. 5451, 5452; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXVII, p. 5501, 5502; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXVIII, p. 5551, 5552; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXIX, p. 5601, 5602; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXX, p. 5651, 5652; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXI, p. 5701, 5702; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXII, p. 5751, 5752; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXIII, p. 5801, 5802; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXIV, p. 5851, 5852; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXV, p. 5901, 5902; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXVI, p. 5951, 5952; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXVII, p. 6001, 6002; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXVIII, p. 6051, 6052; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXIX, p. 6101, 6102; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXX, p. 6151, 6152; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXI, p. 6201, 6202; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXII, p. 6251, 6252; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIII, p. 6301, 6302; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIV, p. 6351, 6352; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXV, p. 6401, 6402; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVI, p. 6451, 6452; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVII, p. 6501, 6502; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVIII, p. 6551, 6552; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIX, p. 6601, 6602; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXX, p. 6651, 6652; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXI, p. 6701, 6702; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXII, p. 6751, 6752; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIII, p. 6801, 6802; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIV, p. 6851, 6852; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXV, p. 6901, 6902; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVI, p. 6951, 6952; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVII, p. 7001, 7002; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVIII, p. 7051, 7052; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIX, p. 7101, 7102; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXX, p. 7151, 7152; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXI, p. 7201, 7202; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXII, p. 7251, 7252; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIII, p. 7301, 7302; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIV, p. 7351, 7352; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXV, p. 7401, 7402; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVI, p. 7451, 7452; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVII, p. 7501, 7502; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVIII, p. 7551, 7552; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIX, p. 7601, 7602; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXX, p. 7651, 7652; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXI, p. 7701, 7702; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXII, p. 7751, 7752; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIII, p. 7801, 7802; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIV, p. 7851, 7852; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXV, p. 7901, 7902; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVI, p. 7951, 7952; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVII, p. 8001, 8002; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVIII, p. 8051, 8052; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIX, p. 8101, 8102; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXX, p. 8151, 8152; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXI, p. 8201, 8202; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXII, p. 8251, 8252; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIII, p. 8301, 8302; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIV, p. 8351, 8352; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXV, p. 8401, 8402; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVI, p. 8451, 8452; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVII, p. 8501, 8502; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVIII, p. 8551, 8552; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIX, p. 8601, 8602; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXX, p. 8651, 8652; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXI, p. 8701, 8702; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXII, p. 8751, 8752; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIII, p. 8801, 8802; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIV, p. 8851, 8852; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXV, p. 8901, 8902; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVI, p. 8951, 8952; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVII, p. 9001, 9002; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVIII, p. 9051, 9052; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIX, p. 9101, 9102; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXX, p. 9151, 9152; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXI, p. 9201, 9202; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXII, p. 9251, 9252; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIII, p. 9301, 9302; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIV, p. 9351, 9352; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXV, p. 9401, 9402; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVI, p. 9451, 9452; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVII, p. 9501, 9502; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVIII, p. 9551, 9552; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIX, p. 9601, 9602; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXX, p. 9651, 9652; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXI, p. 9701, 9702; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXII, p. 9751, 9752; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIII, p. 9801, 9802; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIV, p. 9851, 9852; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXV, p. 9901, 9902; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVI, p. 9951, 9952; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVII, p. 10001, 10002; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVIII, p. 10051, 10052; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIX, p. 10101, 10102; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXX, p. 10151, 10152; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXI, p. 10201, 10202; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXII, p. 10251, 10252; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIII, p. 10301, 10302; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIV, p. 10351, 10352; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXV, p. 10401, 10402; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVI, p. 10451, 10452; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVII, p. 10501, 10502; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVIII, p. 10551, 10552; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIX, p. 10601, 10602; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXX, p. 10651, 10652; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXI, p. 10701, 10702; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXII, p. 10751, 10752; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIII, p. 10801, 10802; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIV, p. 10851, 10852; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXV, p. 10901, 10902; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVI, p. 10951, 10952; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVII, p. 11001, 11002; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVIII, p. 11051, 11052; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIX, p. 11101, 11102; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXX, p. 11151, 11152; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXI, p. 11201, 11202; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXII, p. 11251, 11252; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIII, p. 11301, 11302; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIV, p. 11351, 11352; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXV, p. 11401, 11402; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVI, p. 11451, 11452; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVII, p. 11501, 11502; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVIII, p. 11551, 11552; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIX, p. 11601, 11602; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXX, p. 11651, 11652; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXI, p. 11701, 11702; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXII, p. 11751, 11752; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIII, p. 11801, 11802; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIV, p. 11851, 11852; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXV, p. 11901, 11902; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVI, p. 11951, 11952; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVII, p. 12001, 12002; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVIII, p. 12051, 12052; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIX, p. 12101, 12102; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXX, p. 12151, 12152; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXI, p. 12201, 12202; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXII, p. 12251, 12252; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIII, p. 12301, 12302; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIV, p. 12351, 12352; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXV, p. 12401, 12402; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVI, p. 12451, 12452; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVII, p. 12501, 12502; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVIII, p. 12551, 12552; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIX, p. 12601, 12602; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXX, p. 12651, 12652; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXI, p. 12701, 12702; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXII, p. 12751, 12752; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIII, p. 12801, 12802; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIV, p. 12851, 12852; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXV, p. 12901, 12902; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVI, p. 12951, 12952; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVII, p. 13001, 13002; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVIII, p. 13051, 13052; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIX, p. 13101, 13102; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXX, p. 13151, 13152; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXI, p. 13201, 13202; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXII, p. 13251, 13252; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIII, p. 13301, 13302; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIV, p. 13351, 13352; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXV, p. 13401, 13402; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVI, p. 13451, 13452; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVII, p. 13501, 13502; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVIII, p. 13551, 13552; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIX, p. 13601, 13602; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXX, p. 13651, 13652; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXI, p. 13701, 13702; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXII, p. 13751, 13752; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIII, p. 13801, 13802; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIV, p. 13851, 13852; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXV, p. 13901, 13902; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVI, p. 13951, 13952; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVII, p. 14001, 14002; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXVIII, p. 14051, 14052; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIX, p. 14101, 14102; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXX, p. 14151, 14152; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXI, p. 14201, 14202; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXII, p. 14251, 14252; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIII, p. 14301, 14302; *Uḥab al-l' Zālimin*, t. LXXXXXXXIV, p. 14351, 14352;

rateurs lors de l'inauguration d'une mosquée¹, des savants musulmans modernes s'exercent en core à en composer des commentaires².

Le *hadith* cité au commencement de la dernière ligne est bien connu. On le trouve notamment dans le *Musnad* d'Ibn Hanbal, qui le cite six fois, avec des variantes qui n'en modifient pas la signification générale. Les garants en sont Zaid ibn Thabit et Abū Sa'īd al-Khudrī, et c'est à ce dernier qu'est empruntée la version suivante, dans laquelle j'ai groupé les variantes principales : « Je laisse parat vous de six choses précieuses, l'une plus importante que l'autre : le livre de Dieu, bien qu'il soit au ciel et à la terre³ ; et ma descendance, les gens de ma famille. — Le Dieu bon, omise-ent en'a informé qu'elles ne se sépareraient plus avant de parvenir à mon bassin. — Telle est la forme chûite d'une prophétie disant que l'on met dans la bouche de Mahomet à l'occasion du Pèlerinage d'adieu, et dont le Prophète mourant encore un commentaire auprès du syntropeque étang de Khumm⁴. On estime, bien entendu, dans le camp sunnite, que Mahomet prononçait des paroles bien différentes : « Je vous ai laissé deux choses qui ne vous égarent pas l'un que vous vous y attacherez : le livre de Dieu et la *sunna* de son Prophète⁵. » D'ailleurs, les *Sunnites*, à ne considérer que le *Sahih* de Boukhari, semblent attester surtout au le livre de Dieu véritable testament de Mahomet⁶. En tout cas, la version chûite du *hadith*, qui n'est pas la moins vraisemblable, fut certainement la plus populaire : c'est celle que citent les textographes pour illustrer la signification du mot *ḥaṭṭān*⁷ ; et c'est à elle que se réfère le premier ministre sunnite de plusieurs souverains ayyoubides, Qayā' al-dīn Ibn al-Aḥlir¹⁰⁰.

⁽¹⁾ Cf. G. L. A., Jérusalem, I, p. 361, n. 3; Ali Pasha, *Khatib*, IV, p. 61.

⁽²⁾ Cf. Ali Pasha, *Khatib*, IV, p. 42. — Son utilisation dans les pléons de chancellerie. QALQACHAND, X, p. 72, 147, 237, 257; XI, p. 169, 257; XIV, p. 313.

⁽³⁾ Ibn HANBAL, III, p. 14, 47, 26, 30, V, p. 182, 189-190.

⁽⁴⁾ Cf. QALQACHAND, XI, p. 248.

⁽⁵⁾ Dans la littérature des *hadith*, il en est une variante employée par Mahomet pour *ad-dīn* (cf. Ibn HANBAL, III, p. 36).

⁽⁶⁾ Cf. Yaqut, *Hist.*, II, p. 124-5.

⁽⁷⁾ Texte d'Ibn Hishām, trad. dans GUYOT, *Annali*, II, p. 307. — Cf. QALQACHAND, XIII, p. 9; *Hébron*, II, p. 500.

⁽⁸⁾ HANBALI, *Trad.*, fr., III, p. 346, 352-353.

⁽⁹⁾ QAMUS, III, p. 332, *Gloss.*, XIII, p. 93.

⁽¹⁰⁾ QALQACHAND, X, p. 135. — Voir aussi p. 125 sous la plume du QADĪ et FADĪL, ainsi celle d'AdĪL, et IX, p. 391.

Le sens de *thaqibim* est ici en plein accord avec celui de la racine *thaqala* ou général. On s'explique moins bien, *a priori*, que dans d'autres traditions du Prophète, *thaqatim* soit à traduire par *hommes et genres* ¹⁾, d'où le titre de *zayyidat-thaqatim*, donné parfois à Mahomet ²⁾.

Le Prophète fit, au cours de ses prêdications, de maintes allusions à son bassin *thandi*, à après d lequel il attendra les croyants, qui viendront s'y désaltérer avant d'entrer définitivement au Paradis ³⁾.

L'expression *hātām* s'applique aux deux doigts, l'index et le majeur. Très fréquente dans les *hadith* ⁴⁾, employée notamment par Mahomet dans la tradition célèbre sur la proximité de « la fin du monde » elle est parfois commentée par le traditionniste, ce qui ne laisse aucune place au doute ⁵⁾ et, en même temps, le Prophète faisant signe avec ses deux doigts qu'il étendait ⁶⁾. C'était, d'ailleurs un geste assez familier de Mahomet.

Il résulte, en somme, de cette inscription, que la tête de Ifsam fut miraculeusement découverte à Ascalon, et qu'un sanctuaire fut édifié, avant 484, puisque le moine grec porte cette date pour conserver cette relique chère aux Chrétiens par les soins du vizir de Mustansir, Badr Jamāl. L'intérêt se pose que les frais n'en furent pas supportés par le gouvernement fatimide, mais qu'il y consacra sa fortune personnelle.

La tête du martyr de Karadā, enlevée de son corps suivant une habitude dont Van Berchem ⁷⁾ et le P. Jausser ⁸⁾ ont noté de nombreux exemples, fut

¹⁾ Coran, LV, 31; les HANBAL, II, p. 272; III, p. 4, 120, 234; IV, p. 296; V, p. 197; 253; BUKHARI, I, p. 631, 444; *Isa*, XIII, p. 92; FREYTAG, *Lex.*, p. 10.

²⁾ Qatir al-Hanbal, VII, p. 48; XII, p. 258-270.

³⁾ Cf. les HANBAL, I, p. 8, 460, 487, 425, 439, 453, 485; II, p. 95, 300; III, p. 4, 18-27, 62, 140-171, 178, 224, 230, 231, 321, 343, 381; IV, p. 43-454, 492-312, 349, 351, 382, 410, 421, 426-427; V, p. 48, 50, 86, 88, 89, 111, 250, 275, 282, 333, 339, 390, 393; VI, p. 121, 410; BUKHARI, I, p. 604; II, p. 535; III, p. 401, 418, 496, 107; IV, p. 315-318, 471-472; 605; Qatir al-Hanbal VIII, p. 400; XII, p. 267; ALBU, *Paradis de Mahomet*, p. 30; GABRIEL, *Les Prophètes*, Institut musulman, p. 62.

⁴⁾ Cf. les HANBAL, V, p. 220, 265, 333; VI, p. 29; MAQRIZI, *éd. inst. fr.*, IV, p. 190, n. 9.

⁵⁾ Cf. MAQRIZI, *éd. inst. fr.*, IV, p. 199, 204; les ASAKIR, III, p. 140, 144; les HANBAL, III, p. 218, 223, 237, 278, 279, 283, 314, 349; V, p. 92, 108-124, 130, 131, 240, 495; BUKHARI, III, p. 495, 496-497.

⁶⁾ Cf. les HANBAL, III, p. 148; IV, p. 309; V, p. 331, 338; VI, p. 29; BUKHARI, III, p. 485-496, 627; IV, p. 296; les ASAKIR, IV, p. 106.

⁷⁾ Cf. les HANBAL, I, p. 46, 36, 43, 50, 51; II, p. 44; IV, p. 46, 57; V, p. 74; BUKHARI, I, p. 224; III, p. 157, 625, 627.

⁸⁾ *La chaire de la mosquée d'Hebron*, loc. cit.; DIES, *Churcanische Denkmäler*, p. 92-93.

⁹⁾ *Hebron*, II, p. 590-591.

d'abord portés à Kafsa puis à Damas¹, ou les auteurs signalent au *Ma'bad el-Ris*². Selon Maqrizi, pendant le règne des Omeyyades « elle fut conservée en divers points de leur capitale, suivant l'humeur et la peste des cables, les Abbassides la prirent en même temps qu'ils devastaient les emietières de Damas, et « Dieu seul sait ce qu'ils en ont fait »³. Il est donc inutile de chercher un texte nous relatant le transfert de cette tête à Ascalon⁴ : d'après les termes de l'inscription, l'y eut la ou événement soudain, devant du musulme⁵. De fait, ni Moqaddasi ni Nassir Khosro⁶ antérieurement à l'inscription du minbar, n'en font mention dans leurs notices sur Ascalon⁷. Ainsi, rien ne contribue à élucider le mystère de cette inscription et on ne peut même formuler aucune conjecture⁸. A la suite d'événements dont le détail nous échappe, écrit le P. Jaussen⁹ le premier ministre de Maskinir Iuhad¹⁰ qui avait dû traverser mille fois le territoire d'Ascalon, trouve une occasion favorable de donner aux aspirations politiques de son maître un état solide, appuyé sur une tradition religieuse locale¹¹. Aucun texte ne vient confirmer ni infirmer cette assertion.

Le monument lui-même est signalé par Harawi, qui visita Ascalon pendant l'occupation franque¹², mais il nous faut aller un siècle plus loin pour trouver à ce sujet quelques précisions. Ibn Khallikan¹³ écrit que le *Ma'bad el-Ris* d'Ascalon fut bâti *hina* par Badr. De son côté, Ibn Muyassar cité par Maqrizi¹⁴ mentionne bien que le mausolée d'Ascalon fut commencé par Badr,

¹ Cf. Eutropeus, II, p. 38, *Epiphani*, trad. Amer, p. 187; Michaux, I, p. 428, Lactance, *De div.*, p. 471-473, Ibn Asakin III, p. 203, IV, p. 343-340, 342.

² Cf. Zaidi, p. 45; Hartmann, *Geogr. Nachr. d. Paganen*, p. 51; Nöldeke in *Selimgber. Abt. Akad. Wien*, V, p. 351; Vincent et Maqrizi, *Hébron*, p. 226-227; Savary de Breteuil de Damas, *Journ. de*, 1846, I, p. 285, 286. Voir aussi *Journ. de*, 1846, II, p. 435, mais il est bon d'ajouter qu'on ne possède qu'une copie du *Ma'bad el-Ris* (II, p. 222) qui, lui, parle de la tête de 'Ali, fils de Husain. — Yâqûti (II, p. 606) parle d'un sanctuaire d'el-Husain près du *Ma'bad el-Ris* ne donnant aucun renseignement sur la tête. Goysehman (II, p. 97) ; Goysehman-Denoum, *Egypte*, p. 30, signalent la tête de Husain.

³ Maqrizi, II, p. 130.

⁴ Sur la mention d'une chronique anonyme de basse époque (*Zabrunnâs, Beitr. Gesch. d. Vandalen*, p. 293).

⁵ *Al-Hî* (II, p. 61) semble ne pas ajouter foi à l'authenticité de cette tête, pas plus que Maqrizi (II, p. 214), et Vincent et Maqrizi, *Hébron*, p. 226.

⁶ Moqaddasi, p. 174, trad. Hankin et Azou, p. 285; Nassir Khosro, p. 109.

Hébron, II, p. 395.

⁷ *Yâqûti de l'Égypte*, I, p. 608; Yâqûti (III, p. 673-674) ne parle pas.

⁸ Les Khawarizmî (texte ar., I, p. 77).

⁹ Les Moqaddasi, p. 30; Maqrizi, I, p. 187, *Al-Bach*, IV, p. 91; voir Vincent et Maqrizi, *Hébron*, p. 226.

donc avant 487-493, et que son fils Afjal (Isham) achève l'édifice. Mais il n'y avait guère *as-sifâ* et de lire qu'en 491-498, « Afjal découvrit dans un endroit en ruines la tête de Husayn, l'avait tirée de là, il l'emballa et la transporta dans une boîte à la plus belle maison de la ville, puis il fit construire une mosquée, et, dès que ce sanctuaire fut achevé. Afjal s'y rendit à pied, portant lui-même la tête, qu'il déposa à l'endroit qu'il lui avait destiné. » Et, à la suite de ce texte, tous les orientalistes avaient naturellement daté de 491 l'invention de la tête de Husayn⁽¹⁾.

Les deux inscriptions viennent établir que cet événement narratif se produisit avant 484 puisque tel est la date de l'achèvement de la chaire. Le second texte précise en outre, que c'est Badr qui *fonda* le sanctuaire : le verbe *anchan* s'applique toujours à la création et n'offre pas l'ambiguïté de *anana*. En des pages que ne sont pas les meilleures de son remarquable ouvrage, le P. Vincent⁽²⁾ essaie d'atténuer la portée de l'inscription du minbar, sans autre référence que la célèbre substitution de nom à la Sakhra de Jérusalem, le P. Vincent écrit : « Chacun sait aujourd'hui comment se doivent souvent entendre, dans les documents épigraphiques les plus solennels, ces assertions pompeuses fusant laanour à un personnage d'avoir *créé* de la base au faite des édifices vaguement restaurés par ses soins⁽³⁾. » On aimerait que cette prémonition, solennelle aussi, soit éclairée par des preuves. L'ouventant une autre inscription d'Ascalon, le P. Vincent se montre plus circonspect : « Et, après tout, la restauration dans ce cas adaptation d'un édifice antique, modifiant assez profondément la physionomie et le caractère du monument antérieur pour qu'on put en revendiquer la construction pure et simple⁽⁴⁾. » De fait, Van Berchem a noté cette signification du verbe *anchan* — qui, en l'occurrence, ne s'appliquerait pas à l'édification d'un monument nouveau, mais à l'installation du sanctuaire de Husayn.

Mais la question de substitution de culte n'est pas en cause dans mon esprit car le P. Vincent n'a pas prouvé qu'il existait à Ascalon, avant 484, un

⁽¹⁾ R. LEVY, *Katib al-Fihri*, et la 1^{re} page du Livre, *Mém. Mus. fr.*, III, p. 80-81, *Вспомогател. Сообщен.*, p. 255, *Древности, Омидия*, II, part. fr., p. 131, *Rev. de l'islam*, I, p. 495; ГАЛАНДЕР-БРАУНШТЕЙН, *Syrie*, p. 40, n. 2.

⁽²⁾ VINCENT et MARCOT, *Hebr.* n. p. 22, 243.

⁽³⁾ *Op. cit.*, p. 229.

⁽⁴⁾ *Op. cit.*, p. 242-243.

⁽⁵⁾ Cf. G. L. A., *Égypte*, I, p. 28-29.

sanctuaire que Badr aurait romanisé. Je ferai même au P. Vincent le reproche de « mettre au pluriel ce qui est au singulier », car, après de longues recherches, je suis en mesure d'affirmer que l'inscription de la chaire d'Hébron est presque unique dans l'épigraphie musulmane — je ne connais qu'un autre texte lapidaire¹, dans lequel il s'agit dit aussi nettement qu'un édifice ait été « creé de la base au faite ». L'inscription de la collection Ashmole, que le P. Vincent essaie timidement d'identifier², est en dehors du procès : elle représente la stèle d'un individu, encore malaisé à déterminer, qui mourut en 390.

Quoi qu'il en soit de ce problème, la tête de Husun ne devait pas rester à Ascalon — son transfert au Caire, en 348 H. est un fait connu sur lequel il est inutile d'insister³. La chaire devant, près de quarante ans plus tard, être dirigée sur Hébron, mais le mausolée subsistait et Il n Baḥlūla vit encore sur sa porte une inscription en attribuant la fondation à un Fatimide⁴. Il n'y a pas de raison de suspecter le témoignage du voyageur africain⁵. Maqrizī montre, dans son *Satāh*⁶, comment Ascalon résista aux efforts de Salāḥ, qui « la rasa, l'incendia, et la détruisit complètement », puisque Malik 'Azīz, en 594 H. (1198), dut « la démanteler, en raser les fortifications et en jeter les maisons par terre ». Les Francs, durant leur occupation éphémère d'Ascalon, travaillèrent avec ardeur à en relever les ruines et à en rebâtir la cité toute⁷. En 645 H. (1247), l'ayyūbide Malik Salih ayant à nouveau pris la ville « en fit raser les fortifications », travail jugé insuffisant par Bāḥūr, qui, en 669 H. (1271), fit raser la citadelle et les murailles jusqu'à terre⁸. Certains monuments im-

¹ *Amida*, n° 12.

² VINCENT et MACGAY, *Hebron*, p. 236-237.

³ Voir les sources citées n. 60-61, *Pāriqī*, in *les Qadīm*, p. 322 et 3, in *las* 1 p. 67; *Wiener Sitzungsberichte*, V, p. 317. RAVALDON, *Sur trois mihnats*, *Mém. Inst. éq.*, II, p. 648. QADACHANDI, III p. 169. XI p. 264 et seq. trad. Wāḥid al-Dīn, p. 79.

⁴ In *las* BAY, 74. 1 p. 125. et VINCENT et MACGAY, *Hebron*, p. 236. Une liste peut être pas désespérer de la retrouver (*ibid.*, p. 236). Maqrizī conserve — certainement en référence — une inscription que Badr avait fait graver sur le *Surf el-dām*, d'Ascalon (ibid.,

Hist. d'Egypte, p. 205). En voici le texte (Paris, m. n. 4726, f. 38 b) :

مما أمر بعمارة السيد الاحل اسر الجيوش
على يد عمه ووليه خطنغ في شحان

⁵ BUCHER, *Hist. d'Egypte*, p. 204-205. 247.

⁶ In *las* KHALILAS, *ibid.*, II p. 527. MAQRIZI, II p. 283. *Wiener Sitzungsberichte*, V, p. 14. ZETTERSTEIN, *Beitr. Gesch. d. Musl.*, 102, p. 235.

⁷ Cf. BUCHER, *Hist. d'Egypte*, p. 180. MAQRIZI, *ibid.*, I, p. 181 et seq. Cf. BUCHER, *Hist. d'Egypte*, p. 502-503.

ties au point de vue militaire, dont le Muehlbad de Hama, auraient donc échappé à cette quadruple destruction ⁽⁹⁾.

2.

2. LES WAQFS DE HAMA A HAMA. — TEXTE DE CONSTRUCTION ET FONDATION AU NOM DE MAÏK MU'AZZAM 133 642. — Cette inscription est gravée sur la porte centrale de la mosquée dite Bab-el-Hader. Onze lignes en *naskh* arabe du type Corbula — petits caractères. De laffre sur *Hebron*, I, pl. I, n° 1.

1. بسم الله هذا ما عمل مولانا السيد حاجت الله اعظم شرف الله وادب الله
 2. اشرافه على بن مولانا اميرت محمد بن سيف الدين أبي بكر بن أبو جند امير
 3. المؤمنين آدم ابنه دونهما 4. وأعلى كلتهما بمصر بن 5. وفيه وجهه وصدق 6
 7. على المقام 8. اشراف المشتمل على طرح (sic) الاله عليهم سلام وذلك جميع
 9. القريش 10. احمروعين بنورا وكفر بربك محمد وخدمتهما المشتمل 11. عليها
 12. كتب انوقف صدارة المشهد المذكور واراق حذانه ورأسهم 13. ميفة رارة وكونه
 14. ووقوده وقد مؤيدا وجه معمر 15. بن أن برت الله لا ير ومن عليها وهو حر
 16. الوارث 17. فقد الله من وعمر له ولوالده وجميع المسلمين وصلى الله 18. على
 محمد خاتم النبيين وذلك في غرة المحرم سنة اثنا عشر وستمائة

(1) Voir ce que a ordonné de faire notre maître le sultan el-Malik 2. el-Mu'azzam, Charaf el-dunyâ wal-dîn, Abû l-Azâm bâ-bis de notre maître el-Malik el-Adil 3. Saïd el-dîn, Abû Bakr bds l'Assâb, l'un d'eux prince des croyants, — que Dieu fasse durer leur règne 4. et qu'il se leur parole — en addition à ce qu'il a *waqf*, un *diqâq* et donne en monnaie, en faveur du mausolée 5. saint qui renferme les tombeaux des Prophètes, sur eux soit la paix 6. Les *waqfs* comprennent la totalité des deux villages d'appelés Hôr et Kâf et harâ dans l'ombrière de leur territoire et avec leurs dépendances, défrées 7. dans l'acte de *waqf* et tant les revenus seront affectés à l'entretien du *ausd* sanctuaire et aux gages de ses employés, n° 8. l'hospitacle de quiconque le visitera, au voile du tombeau et à l'entretien 9. est un *waqf* éternel, une fondation sacrée qui du-

Quatanaire *Muséum* I 6 p. 84. M. excusé
 in *Proc.* I, p. XII p. 84 '26.

* Voir Borclach a écrit de semblables
 destructions, qu'on peut tirer d'exagération
Journ. de Syrie M. n. l'iv. 1903, III

p. 132-133. G. I. A., *Jerusalem* I, p. 133.
 131, les *beroum* et *fatou* *Lev. en Syrie* I
 I 10, n° 3, cf. Vincent et Murad *Hebron*,
 p. 228, n° 15.

* Voir G. I. A. *Jerusalem* I p. 133 n° 3.

rom) et jusqu'au jour où Dieu visitera de la terre et de ceux qui l'habitent⁽¹⁾, car il est le meilleur des heritiers. — 10. que Dieu agré de lui cette œuvre et lui pardonne ainsi qu'à ses père et mère, et à tous les musulmans. Que Dieu accorde sa benediction à l'émir Maloumet, le serviteur des P^{ro}phètes⁽²⁾. Cette construction a été achevée le 1^{er} muharram de l'année 612 (2 mai 1213).

Avant d'aborder le commentaire détaillé de cette inscription, il paraît nécessaire d'en expliquer succinctement l'objet. Malik Mo'azzam ordonne l'édification *canal*, une partie de l'édifice qui n'est pas définie, peut-être le Babel-Hadra lui-même, si l'inscription est *in situ*⁽³⁾. Cette construction fut terminée au premier jour de l'an 612. L'inscription rappelle en outre une fondation pieuse que le sultan de Damas venait de faire en faveur du Haram. Ces détails sont brièvement confirmés par Mijir el din : « Il restaura la mosquée d'Hebron et lui constitua en vief les deux bourgs de Dura et de Kafar Barik. »

Ligne 2. — Malik Mo'azzam, lsa porte ici la kunya *Abū'l-ʿAzīm*, qu'on retrouve, à Jérusalem, dans trois textes mores anciens⁽⁴⁾. Van Hercken a noté que ce souverain portait dans ses inscriptions jusqu'à quatre kunya différentes se succédant chronologiquement, et n'a pu en découvrir la raison. Abū'l-Munir, Abū'l-Fatih, qui semble seul se rencontrer dans les chroniques⁽⁵⁾, Abū'l-Muzaffar⁽⁶⁾, et Abū'l-'Azām.

Lignes 3-4. — L'éloge s'adresse aux deux sultans, Malik Mo'azzam et son père Malik Adil, en effet, ce dernier ayant associé son fils au pouvoir à la fin de 596 (1200), lui octroyant spécialement le gouvernement de la Syrie⁽⁷⁾.

⁽¹⁾ Allusion à Coran, XIX, 41.

⁽²⁾ Allusion à Coran, XVI, 58.

⁽³⁾ Van Hercken a recueilli à l'ocle de nombreux exemples de cas qui lui font donner à *madhalika* (C. I. A., *Egypte*, I, p. 263, 303, 324-356, *Jérusalem*, I, p. 172-173).

Le texte le plus net est le n° 108 de C. I. A. *Egypte*.

⁽⁴⁾ On verra, plus loin, que c'est le cas pour l'inscription de Barak.

⁽⁵⁾ Trad. Sauvaire, p. 67.

⁽⁶⁾ C. I. A. *Jérusalem*, I, n° 35 et p. 171 et 1.

⁽⁷⁾ *Revue d'Égypte*, p. 329.

⁽⁸⁾ Je n'ai même eu un essai d'élucider

cette question (C. I. A., *Jérusalem*, I, p. 463). Présomment j'ai lu un peu vite l'inscription d'Hebron de la v. 58, *Uy... l'ha... Mar...* (I, p. 101).

Sauvaire a lu الملك المعظم شرف الدين (reproduit tel quel dans Vincent et Massey *Revue*, p. 204), ce qui n'est pas possible.

On pourrait songer à remplacer المعظم par المعظم ou plutôt à retoucher le texte ainsi :

المثلث [المعظم أي] المعظم

Il occure *Revue d'Égypte*, 264. Sauvaire *Revue de l'Égypte*, I, A. 1893, II, p. 248. Van Hercken, *Ar. inscriptions d'Ordina*, *Zeits.*

Il existe d'ailleurs d'autres inscriptions avec une eulogie double intéressant les mêmes princes¹⁹⁾.

Ligne 5 — طرح est pour صرح²⁰⁾, que je lis *durah*. Cette forme de pluriel du mot *durh* est inconnue des dictionnaires, mais déjà le pluriel *ansir* de *ansr*, était dans le même cas et on ne peut plus en nier l'existence²¹⁾. Cette forme de pluriel n'a d'ailleurs rien d'extraordinaire : *sarar*, pl. de *sarir*, *sa'an*, pl. de *sa'ina*, *subul*, pl. de *subil*.

Ligne 6 — Le P. Abel a donné un commentaire très exact des noms géographiques cités dans cette inscription et les deux suivantes²²⁾. Je me bornerai à ajouter quelques renseignements complémentaires. — *Durâ* est une localité très ancienne, puisqu'on la trouve non seulement dans l'Ancien Testament, mais aussi dans les listes géographiques du temple de Karnak aux noms de Thoutmoseïs III et de Shesbonq²³⁾ — elle existe en core — *Kafar Bartk* est l'ancien nom du village actuel de Beit Nair — l'identification est facilitée par la tradition du tombeau de Loth²⁴⁾.

On ne peut guère lire autre chose que *habl* et *hablul*, bien que l'emploi simultané du singulier et du pluriel ait de quoi étonner. Je prends le premier dans le sens de *haute* et je traduis *hablul* par *dépendances*, ce qui a déjà été établi par Van Berchem²⁵⁾. Lecture et traduction me semblent confirmées par le passage suivant qui relate la fondation de Saladin en faveur des descendants du calife Umar ibn el-Khattab : *habbatu nathayata shabas el-mith wa-an-na alhi pon'a l'atana bi-habluh wa-ha'buldu na parihuh wa-ba'ulhi*, « il nomma le village de *Alanos el-Mith* et ce qui en dépend — le tout avec ses limites et dépendances, proches ou lointaines »²⁶⁾.

d. d. Pal.-Ver., XV, p. 80. VAN BERCHEM, *Sur la route des villes saintes*, J. A., 1910, II, p. 152, C. I. A., Jérusalem, I, p. 113, 179.

(1) C. I. A., Jérusalem, I, n° 158, ad p. 180, n. 1.

²⁰⁾ Voir plus haut, p. 210 n. 3, et طرح in C. I. A., Égypte, I, n° 164.

(2) Cf. C. I. A., Égypte, I, p. 87.

(3) *Revue Biblique* 1923, p. 92-96.

(4) Cf. MASUREO, *Et de mythol. et d'archéol.* V, p. 52-53, 114.

(5) Cf. KAMPMEYER, *Z. d. d. Pal.-Ver.* XVI, p. 13-14.

(6) Cf. MUSEO ET-OUX, p. 23-24; LES BARTETS, I, p. 117-119; ZAHBI, p. 21; HARTMAN, *Geogr. Nachrichten*, p. 32-33; NABULUSI, in *Wiener Sitzungsberichte*, V, p. 349 et Z. D. M. G., XXXVI, p. 308.

(7) Cf. C. I. A., Égypte, I, p. 39-41.

(8) Sur le nom de *ma ma'a*, cf. C. I. A., Égypte, I, p. 508 note.

(9) QALQACHANDI, XIII, p. 41. Le village en question, situé dans la partie occidentale du Delta, à proximité de Basij, était un waqf des descendants du Prophète à la fin du VIII^e siècle (nos 22-23 et 24, p. 81).

Lignes 6-7 — Les extraits d'actes de waqf graves sur pierre font assez souvent mention de la minute de l'acte de waqf *naqfiya* — le document épigraphique n'est qu'un simple témoin, contenant certaines clauses essentielles, devant parer aux chances de destruction de l'acte «*ort*» — Sous des formules diverses, — *wa 'al-muchtanah alaha katib el waqf*, — l'épigraphie rappelle ce titre qui était seul authentique parce que revêtu des signatures du donateur, du for honoraire de l'administration des fondations et des témoins ¹ — le texte grave insiste même quelquefois pour affirmer que la minute a été legalisée d'une façon solennelle en chambre du tribunal du qadi — Dans le texte authentique, les villages, ou leurs parcelles cadastrales, étaient désignés moins sommairement, et les biens meubles soigneusement localisés et délimités. Certains de ces titres sont de véritables volumes : je n'en veux citer pour exemple que les copies d'actes de waqf de Qadibay, qui se trouvent à Paris, à la Bibliothèque Nationale ² — Le titre original était déposé aux archives du diwan des Waqfs et des copies en sont délivrées à l'établissement foncier et au tribunal du grand qadi ³ — si ce document venait à être perdu ou dressait, en cas de besoin, un procès-verbal de la fondation, legalisé par le qadi ⁴, et c'est alors que les extraits graves sur pierre pouvaient rendre des services.

Lignes 7-8 — Les revenus des deux villages sont affectés d'une façon expresse — ils devaient contribuer d'une manière générale à l'entretien du sanctuaire, et notamment à l'éclairage et à l'achat des voiles recouvrant les tombeaux. Le mot *kisra* comporte des acceptions multiples, il pourrait

¹ Un des extraits les plus longs, celui de la madrasa Anshariya du Caire, a été gravé « pour servir de mémorandum ou *tadhkira* » (C. I. A., *Egypte*, I, n° 247).

² On lit dans l'inscription de la Mirjantiya, à Bagdad (Massignon, *Mission en Mésopotamie*, II, p. 11-12, « ainsi qu'il est exposé dans l'acte de waqf, qui a été scellé des sceaux des qâdîs de l'islam, orné des attestations de notables émir et vizirs. » Pour le reste du texte M. Massignon croit, à tort semble-t-il, que c'est la *waqfiya* elle-même (voir une remarque de Van Berchem, C. I. A., *Jérusalem*, I, p. 6, n° 2).

³ Cf. C. I. A., *Egypte*, I, n° 247, *Syrie du*

Nord, I, n° 49, et c'est ainsi qu'il faut comprendre, au lieu de *ayant fait l'objet d'un jugement*, dans Sautain, *Diwan de Damas*, I, A., 1895, II, p. 370.

⁴ *Id.* n° 4118.

⁵ Encore aujourd'hui, au Caire, le ministère des Waqfs et la Mahkama al Char'iya possèdent dans leurs archives d'anciens titres de waqf, ou devraient les posséder (cf. C. I. A., *Egypte*, I, p. 350, n. 4; *Jérusalem*, I, p. 10, 191; *Bulletin du Com. de cons. de l'Art ar.* XXXII, p. 77, 165).

⁶ Cf. Mejer ni-D. n. p. 158, 163, C. I. A., *Jérusalem*, I p. 128-319.

designer les nattes et les tapis qu'on trouve encore à profusion sur le sol de la mosquée ⁽¹⁾. Mais il ne faut pas oublier que c'est par ce terme de *hacca* que l'on désigne habituellement le voile qui recouvre le cenotaphe d'Abraham ⁽²⁾. Ces voiles sont encore aujourd'hui nombreux sur les cenotaphes : sur celui d'Abraham, le pèlerin Aly-hy en compte neuf étendus l'un sur l'autre ⁽³⁾. C'est enfin sur ces revenus qu'étaient pris les salaires des employés et les dépenses inhérentes à l'hospitalité des pèlerins. Nous verrons plus loin quelle acception il convient de donner au mot *diqâf* sous Malik Ma'azzam, et nous gardons ici le terme vague et général d'*hospitalité*.

...

3 ACTE DE WAQF ANONYME ET SANS DATE. FIN DU VII^e SIÈCLE. — Plaque de marbre encastree au dessous de l'inscription précédente. Cinq lignes en *naskh* musulman ancien. Ce texte a été correctement publié par le P. Jausson (*Hebron*, I, n° 2, voir pl. II, n° 1, a part deux ou trois inadvertances, je crois devoir le donner à nouveau afin de justifier une traduction différente.

١. سلمه. هذا م أوقفه وجه وأبدته وصندوق به ثمنه وجه لله على وجهه نومه
ملوك المسلمين تمنعهم الله بترحمه م يذكر من مبيع الوقت جميع ٢. حدودهم
على إمام الشريف المستعمل على مبيع سدة بحيل ولأسماء عبيم السلام وهي قرية
دورا وكفر بريك ودير صفون وحرسا ودنا وحاحول كمالهم ١. ومن قرية حبة الاسم
وحارجها دير عشتين من ساحل صفون ثمانية أسهم وحمى سهم من أربعة وعشرين
قرايط ١٥١٤ وصف قرية ذكره من عمل القدس الشريف على مصانع الحرم
الشريف ١ وأررق حدامه وبساطه وسبابة رورة وكوته ووقوده وتمدته وتمدته
مشاهد لوط ويوسى وايصين عبيم السلم ووقودهم وأوراق خدمهم وكذلك قرية
٢. ارطاس من عمل القدس قرية الأقر وقفا على إمام الشريف ورباطه ويحارسته

⁽¹⁾ Cf. VINCENT et MACRAY, *Hebron*, p. 18.
Voir, pour cette signification, MACRAY II,
p. 274.

⁽²⁾ Cf. JANSOHN II, p. 16-17, p. 182-183.
C. I. A., *Byzance*, I, p. 346, n. 1.

⁽³⁾ Cf. LAMBERT, *Hist. de l'Orient, Syrie*,
p. 223. VINCENT et MACRAY *Hebron* p. 5-6.
n. 26-28.

⁽⁴⁾ Voir le formulaire d'oukuf dans QALQANISHI, XIV, p. 351.

وطهرته وقت موته وحاً محروماً إلى أن برث الله الأرض ومن عليها وهو خير الوارثين
تقبل الله منهم برحمته

4. Voici ce qui est consist le waqf, immolé et consacré à perpétuité et donné en aumône, dans le dessein de vous faire de bien et dans l'espoir de se récompenser les exactions maléfiques, qui l'ont les exactions le sa misse terre. Ce sont les villages du Waqf, qui, en 1200, dans l'intégrité de 2 fous hantes, constitués en faveur du sanctuaire sacré qui se trouve le tombeau de notre seigneur l'Ame de Dieu et ceux des Prophètes. Sur eux sont la paix et la sécurité, les villages de Dier, Kafar Barak, Barak Salwan, Kharsa, Idub et Hara, tout entiers, et le village de Jayyid et Isma, ainsi qu'un autre de Dier Asfin, appartenant du district maritime. Le Waqf lui-même, par ses dix-cinq ou ses vingt quatre parts, est la moitié du village de Zakarya, dépendant de la province de Jérusalem et d'un autre pour les besoins du sanctuaire sacré et, les gages de ses employés. Le repas (pour) est donné, l'hospitalité, les pèlerins le verser au tombeau. L'endurage et le logement, l'entretien du sanctuaire et des amulettes de Lourde Jour et de la nuit sur eux sont la paix. De même, ils ont consist le waqf le village d'Idub, appartenant de la province de Jérusalem et le village de Hara, en faveur du sanctuaire sacré de son espace. C'est le puits et le sanctuaire maléfiques, c'est que l'endurage perpétuel et sa robe jusqu'au jour où Dieu l'extirpe de la terre et de ceux qui l'habitent, car il est le médecin des hérétiques. Que Dieu, en sa miséricorde, daigne agréer leur œuvre).

Nous avons une liste des villages considérés en waqf, pour subvenir à des frais divers du Haram d'Hebron, par les « rois des musulmans ». La troisième inscription, et donc celles qui ne mentionnera ni nouveau village, elle est donc postérieure au présent texte, et nous verrons qu'elle est datée de 796 (1394). Il s'agit maintenant de trouver une date *post quam*, j'ai pu y arriver, mais non sans laisser une marge de plus d'un siècle.

La formule *« bey des musulmans »* pourrait tout aussi bien convenir aux souverains *« vassaux »* qu'aux sultans musulmans. Mais il nous faut bien noter la fréquence de *« bey du même genre »* au début de la dynastie bahare. Chojari « doit son nom à « bey des musulmans » le fait est attesté par les chroniques ». Plus tard, on trouvera pour Lajou le titre de « seigneur des

cf. G. I. A., *Jerusalem*, I, p. 304.

de Tayyibat al-Ism, et le mot serait mis là pour leur présence et la localisation d'un tel pas une dévotion. Cf. l'expression *ay-*

$$\text{SIMP.} \rightarrow V_1$$

PAGE 60-78-94 **SUBJECTS** 13
ID (ID)

YOUR COPY-BOOK 1 234 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120 121 122 123 124 125 126 127 128 129 130 131 132 133 134 135 136 137 138 139 140 141 142 143 144 145 146 147 148 149 150 151 152 153 154 155 156 157 158 159 160 161 162 163 164 165 166 167 168 169 170 171 172 173 174 175 176 177 178 179 180 181 182 183 184 185 186 187 188 189 190 191 192 193 194 195 196 197 198 199 200 201 202 203 204 205 206 207 208 209 210 211 212 213 214 215 216 217 218 219 220 221 222 223 224 225 226 227 228 229 230 231 232 233 234 235 236 237 238 239 240 241 242 243 244 245 246 247 248 249 250 251 252 253 254 255 256 257 258 259 260 261 262 263 264 265 266 267 268 269 270 271 272 273 274 275 276 277 278 279 280 281 282 283 284 285 286 287 288 289 290 291 292 293 294 295 296 297 298 299 300 301 302 303 304 305 306 307 308 309 310 311 312 313 314 315 316 317 318 319 320 321 322 323 324 325 326 327 328 329 330 331 332 333 334 335 336 337 338 339 340 341 342 343 344 345 346 347 348 349 350 351 352 353 354 355 356 357 358 359 360 361 362 363 364 365 366 367 368 369 370 371 372 373 374 375 376 377 378 379 380 381 382 383 384 385 386 387 388 389 390 391 392 393 394 395 396 397 398 399 400 401 402 403 404 405 406 407 408 409 410 411 412 413 414 415 416 417 418 419 420 421 422 423 424 425 426 427 428 429 430 431 432 433 434 435 436 437 438 439 440 441 442 443 444 445 446 447 448 449 450 451 452 453 454 455 456 457 458 459 460 461 462 463 464 465 466 467 468 469 470 471 472 473 474 475 476 477 478 479 480 481 482 483 484 485 486 487 488 489 490 491 492 493 494 495 496 497 498 499 500 501 502 503 504 505 506 507 508 509 510 511 512 513 514 515 516 517 518 519 520 521 522 523 524 525 526 527 528 529 530 531 532 533 534 535 536 537 538 539 540 541 542 543 544 545 546 547 548 549 550 551 552 553 554 555 556 557 558 559 560 561 562 563 564 565 566 567 568 569 570 571 572 573 574 575 576 577 578 579 580 581 582 583 584 585 586 587 588 589 590 591 592 593 594 595 596 597 598 599 600 601 602 603 604 605 606 607 608 609 610 611 612 613 614 615 616 617 618 619 620 621 622 623 624 625 626 627 628 629 630 631 632 633 634 635 636 637 638 639 640 641 642 643 644 645 646 647 648 649 650 651 652 653 654 655 656 657 658 659 660 661 662 663 664 665 666 667 668 669 670 671 672 673 674 675 676 677 678 679 680 681 682 683 684 685 686 687 688 689 690 691 692 693 694 695 696 697 698 699 700 701 702 703 704 705 706 707 708 709 710 711 712 713 714 715 716 717 718 719 720 721 722 723 724 725 726 727 728 729 730 731 732 733 734 735 736 737 738 739 740 741 742 743 744 745 746 747 748 749 750 751 752 753 754 755 756 757 758 759 760 761 762 763 764 765 766 767 768 769 770 771 772 773 774 775 776 777 778 779 780 781 782 783 784 785 786 787 788 789 790 791 792 793 794 795 796 797 798 799 800 801 802 803 804 805 806 807 808 809 810 811 812 813 814 815 816 817 818 819 820 821 822 823 824 825 826 827 828 829 830 831 832 833 834 835 836 837 838 839 840 841 842 843 844 845 846 847 848 849 850 851 852 853 854 855 856 857 858 859 860 861 862 863 864 865 866 867 868 869 870 871 872 873 874 875 876 877 878 879 880 881 882 883 884 885 886 887 888 889 890 891 892 893 894 895 896 897 898 899 900 901 902 903 904 905 906 907 908 909 910 911 912 913 914 915 916 917 918 919 920 921 922 923 924 925 926 927 928 929 930 931 932 933 934 935 936 937 938 939 940 941 942 943 944 945 946 947 948 949 950 951 952 953 954 955 956 957 958 959 960 961 962 963 964 965 966 967 968 969 970 971 972 973 974 975 976 977 978 979 980 981 982 983 984 985 986 987 988 989 990 991 992 993 994 995 996 997 998 999 1000 1001 1002 1003 1004 1005 1006 1007 1008 1009 1010 1011 1012 1013 1014 1015 1016 1017 1018 1019 1020 1021 1022 1023 1024 1025 1026 1027 1028 1029 1030 1031 1032 1033 1034 1035 1036 1037 1038 1039 104

¹⁰ H. J. BURNETT, *Bases in Egypte p. 1612*, MEXICAN II, p. 297.

šarī et du *Bladrišāhī Manṣūrī*, rédigés par Qalāwān, respectivement en 679 et en 680/1280¹⁶. Cette dernière date semble être la plus reculée que puisse fournir une analyse du texte : à prendre à la lettre l'épithète qui le mentionne des « rois des musulmans », on pourrait encore atteindre la mort de Qalāwān (689/1290) compris parmi ces rois comme successeur de Ḥaspa et de Ḥaṣṣad.

Le document offre en outre l'intéressante liste des nombreuses localités mentionnées. On connaît déjà Hama et Kaṣr Barīk, citées dans l'inscription précédente, et je viens de parler de Ṭayyibāt al-Ism. Par contre, Dair Ḥafwān a résisté à tout effort d'identification : je n'ai, d'autre part, rien à ajouter aux développements du P. Abel au sujet de Kharsa d'Iblā et de Dair Asn et de Ṭuḡar.

Hallat est citée dans le *Lezāz al-Jawā* XV (8) est l'écrit, comme des voyageurs et des géographes arabes — qui visitent le bonheur de l'homme.

Le P. Abel a surtout étudié la Qāqūn franque, mais la localité arabe n'a pas moins d'importance. Elle était défendue par une citadelle qui fut reconstruite en 665/1267, quelque temps après la prise de La sirée¹⁷, mais qui ne put résister en 670/1272 à un raid des Français¹⁸. Au point de vue politique, Qāqūn était, sous les Mamlouks, au-delà le poste sur la route de Carre à Damas, via Gura¹⁹, et on y trouvait un colombier pour la poste aux pigeons²⁰, ainsi qu'une route de charrettes pour le transport de la cargaison de Syrie en Égypte²¹.

¹⁶ MULLER AL-DIK, p. 222-223, 242; QUATREMERIE, *Mamlouks*, I, b, p. 241; DE LUYCKE, *Expédition de la Mer Morte*, II, p. 103.

¹⁷ YAGHI, II, p. 246; MARIANI, I, p. 244; ZAHIRI, p. 24; HARTMANN, *Geogr. Nachr.*, p. 32; MULLER AL-DIK, p. 13-14, 112, 203; MARIANI, in *Wiener Sitzungsber.*, V, p. 449; et Z. D. M. G., XXXVI, p. 398, 399; QUATREMERIE, *Mamlouks*, I, b, p. 250; BASSOT, *Nécessaire*, p. 188. — Voir, en outre GARNIER, *Historiées*, p. 243, 398, 433; KAMRANIAN, *Alte Asien*, II, p. 39.

¹⁸ Cf. la notice de QUATREMERIE, *Mamlouks*, I, b, p. 254-256; YAGHI, IV, p. 18; MARIANI, II, p. 380; QALQACHANDI, IV, p. 100, 190; ZAHIRI

p. 334; GARDINER-DEGENHART, *Syrie*, p. 89-178.

¹⁹ QUATREMERIE, *Mamlouks*, I, b, p. 10.

²⁰ Idem, p. 91.

²¹ Cf. ZAHIRI, p. 118-119; HARTMANN, *Geogr. Nachr.*, p. 7. — Voir, en outre, PÖPPER, *V. d. 233*; GARNIER, *Historiées*, II, p. 111, p. 258; QALQACHANDI, XIV, p. 379; GARDINER-DEGENHART, *Syrie*, p. 243.

QUATREMERIE, *Mamlouks*, II, a, p. 60; GARNIER, *Historiées*, XIV, p. 253; GARDINER-DEGENHART, *Syrie*, p. 233; HARTMANN, *Geogr. Nachr.*, p. 84-86.

GARNIER, *Historiées*, XIV, p. 253; GARDINER-DEGENHART, *Syrie*, p. 239.

de la Dame Sarah, du côté du Levant * — Cinq lignes en naskhi manloek, petits caractères.

الحمد لله الذي وفقه وجهه وسله رحمه للثواب والنعمة لما عبد الله في
 آخر يوم جدي له المتدفين ولا جمع آخر لمحسن مولانا الحسن الثالث المحدث
 اعظم سبب دنيا والدين سلطان الاسلام والمسلمين محيي العدل في العالمين صاحب
 صل القسب حرم الحرمين الشريفين سيدك الملوك والسلاطين قسم أمه الحومس
 ابو سعيد برقوق بن السيد الشهيد شرف الدنيا ودين بني معالي أس جلد الله تعالى
 سلطانة وحر حوشه وحيوده وسوانه وقدر على الكافة حوده وبره وحسنه في
 صدقة صالحه وطلوة لا في فعل خير خاتمة ودين جميع دار القربة معروفة
 بدير امطيا من عمدة الناس المعروفة على اسماء حرم الحرمين الشريف حرم سيد
 العدل عليه الصلاة والسلام محض بما يجمع إليه سلطان المشرق إليه من اعمون
 الامامة وهي اتمج والهدى ونزلت حكم أول عريف من ربح الوقت في المدكود
 انهم الترد في غير ذلك بعد عباد ما كتب له لرب ربوب بني سرية المدكورة
 وغيرهم من رب له عليه شيء من الجنة الكوفة وقد سجدت سرية مصر مؤيد محله
 على مر الشهور والآلاف وليس ولا يوم لا يغيره عدد في ولا ولا ولا يده
 اختلاف الناس والتهار فمن به حد ما سمع فيما إليه على الدين بقلوبه ان الله
 سمع عام حسب احب شريف واراد على في الحق السفي اما السفي الحكيم
 الصغري على الحق السفي حتم الصغري من الحرم شريف من الله بغيرها
 وصلى الله على سيد محمد وآله من ربح عشر من ربح لاول سنة
 وسمي وسع مائة

Voulez-vous que ce soit le waft au mobilisé et consacré — dans l'espoir de la récompense et dans la certitude certaine — qui est auprès d'Allah un lieu du rendez-vous, le point

* Par contre, nous ne pouvons pas vouloir le mot *alif* servant à l'écriture et à l'usage (cf. G. F. A., *Jerusalem*, I, p. 147, n. 1).

* Suggestion de F. Janssen.

* La phrase en phrase le nom d'une dans l'acte de consécration de la Mère de la Bagdad Mawarrah, Mawarrah ou Mawarrah.

(cf. p. 87) — nous ne pouvons pas vouloir le mot *alif* servant à l'écriture et à l'usage.

de Page en page et le présent ad suggestion du P. Janssen, rendue véritablement par la phrase — les deux mots — nous ne pouvons pas vouloir le mot d'une phrase.

La phrase de F. Janssen — voir page bas le commentaire.

À autres sultans de la dynastie bahride, l'intérêt de ce texte est d'un double, puisque le titre est décoré à un souverain arcaissien, et que nous en voyons une variante. — *siyah subal et qabbatani* — invent se peut-être par Ali el-din karaki, qui fut secrétaire de la chancellerie de Barmak¹¹.

Ligne 2. — Détail plus remarquable encore, le père de Barqûq, Anas, porte un surcoton en *djupé* et *dja*. En principe, ces surcotonis sont souverains et ne sont portés que par un prince régnant. Les exceptions à cette règle, sous les Mamlouks, pour n'être pas très nombreuses, arguaient tout au plus, et il semble intéressant d'en fixer un classement provisoire ⁴³.

Ces surnoms sont, en fait, sous les Mamelouks, parfois donnés au *sultan* *procedent defunt* — ou encore à l'héritier *presumptif* *apparentement designé* : Mais voici des cas tout à fait spéciaux. Je prendrai pour exemple du sultan Malik Zahir Babars, nommé dans un texte raconté le soussousalee, au Caire, Mâ el-dhavya wal-hu Andakou — le beau-frère du même Babars — Muhammad I du Barakat-*khân*¹⁴⁹ ; enfin, le tout-puissant vice-roi de Syrie, Tankiz¹⁵⁰.

Le cas d'Anas, père du sultan Barisq, vient s'ajouter aux précédents : Anas n'a pas regnè, mais il a joué, à compter de son arrivée en Égypte, d'une situation assez honorable. Néanmoins le géographe qu'on lit sur la porte d'entre-

On la trouve dans une lettre qu'il écrivait, adressée au sultan de Tunis (q. v. n. 17, p. 389). Il est remarquable qu'on y rencontre les analogies employées par le rédacteur de l'inscription d'Alghou.

Ca măsuri de precauție dinaintea unei
variante noului model al populației (1944)
cristian, VI, p. 126, VII, p. 177.

¹⁰ Voir, sur cette question, J. J. A. Egypte, I, p. 161. Des 1904.

331, 382; 1. *J. A. Egypte*, 1^{re} 403, 412, 474, 476; *Serapias*, 1. n° 44, 81; *Syrus du Nord*, 1. n° 30.

On connaît même des exemples ayrobiles du même fait (cf. L. A., *Égypte*, t. IV, 48; *Mex. et Am. s. et t.*, t. I, 13; *Jordanien*, I, p. 162).

10 Cf. Van Dierckx, *Insér. ar. de Syrie*, Mon. Inst. égypt., III, p. 428-434, C 1 A, Égypte.

1. n° 85, Syrie du Nord 1. n° 6; Cf. Damas
1. 9, Q. VIENNE, Moutons, H. n. p. 107, 172.
1. 9 Q. QACHANOL, X. p. 100. 172; Ali Fadda.
XIV 1. 80

⁽⁵⁾ C. I. A., *Egypte*, t. 6^e 80

10 Buvance, *Descr. de l'Égypte*, t. A., 1893.
t. p. 274 et C. I. A., *Égypte*, t. p. 113.
not — de commanda sept lexica au nom de
Tachia, dont cinq postérieures à celui-ci, qui
est daté de 1350/1330.

Il est à priori besoin d'insister sur la situation exceptionnelle de Tadmor, qui fut un véritable royaume de la Syrie, avec des prétentions à l'autorité sur les gouvernements des provinces syriennes autres que Damas. Les écrivains d'histoire s'accordent à Tadmor sur l'importance exceptionnelle de son rôle. L., p. 171, C. 1 V. 1, p. 223-224, 185; Syrie du Nord, I, p. 39; Jérusalem, I, p. 257-258; Surville, *Revue de Damas*, I A. 1894, I, p. 314-315; 1895, II, p. 292.

de son tombeau lui donne des titres modestes et le considère surtout comme père de Barquq, qui n'était alors que général en chef du dernier sultan balide¹.

J'ai pu m'être la main sur un texte qui traite précisément de la mention dans les documents officiels du père d'un sultan. Maqrizî affirme que sur certaines pièces qu'il examine le sultan faisant écrire son nom et le nom de son père si ce dernier avait régné sur son œuvre, par exemple, Muhammad ibn Qalawūn ou Chaïk ibn Husām ou encore Faraj ibn Barquq mais si son père n'avait pas été sultan, — et ce fut le cas de Barquq et de Chaïk, — il ne faisait écrire que son nom seul ment, par exemple Barquq, ou Chaïk². C'est une constatation de fait qui n'est pas toujours exacte et l'inscription d'Helwan apporte un démenti, précisément en ce qui concerne Barquq. Il semble qu'il y ait, et outre dans ce passage un, le côté facile de psychologie, à moins que l'on envisage un certain manque de liberté chez les écrivains de l'époque mamlouke. Les Mamlouks eurent à peu près tous l'origine inconnue, et l'accession au sultanat les laissait bien indifférents en matière de noblesse ancestrale. Si donc dans les documents officiels, certains sultans ne font pas mention de leur père, c'est bien parce qu'ils ne le connaissent pas et non parce qu'eux-mêmes n'ont pas régné. D'ailleurs l'exemple de Chaïk est assez mal choisi, puisque son père, Husām, n'a jamais régné³. Pour le cas contraire, en dehors de l'inscription d'Helwan, on connaît quatre inscriptions dans lesquelles Muḥammad Zahir Barbars est appelé « fils de Muḥammad Allah »⁴.

Ligne 3. — Que Ishya est connu au sud-ouest de Niplose⁵ — il paraît difficile de retrouver celle localité — comme la suppose Quatremère⁶ dans la liste des apanages consécutifs à la prise de Césarée.

Simât est le terme par lequel on a désigné en Syrie et en Égypte les repas solennels donnés par le souverain ou ses représentants — le mot évoque et le

¹ Cf. I. A., *Égypte*, I, n° 189.

² Maqrizî, II, p. 311.

³ On lui connaît cependant un surnom en turc, et lui et un frère en arabe et que s'expliquent XIII p. 350. Cf. I. A., *Égypte*, I, p. 283.

⁴ De Van HANCKEN, *Itinér. ar. de Syrie, Mém., Inst. éq.*, III, p. 473 ; De LOISEL, *Voyage*, II, p. 192, 397. Cf. LERMONT-HANSEN, *B. A. O.*, I, p. 353.

⁵ *Helwan*, I, p. 95.

⁶ *Mamlouks*, I, b, p. 44, 454 ; voir M. F. ABDEL-RAHMAN, *Palat. ar.*, XII, p. [142] 384.

⁷ Cf. voir dans Bibliographie.

⁸ *Descript. géogr. de l'Égypte*, I, p. 432 et p. 473 ; *Les Iyas*, I, p. 44.

⁹ *Palladius* : Maqrizî, I, p. 474, 388, 387, 388, 390, 399, 400, 402, 412, 431, 432, 436, 437, 441, 443, 444, 446, 452-456,

Table 5. — Les dispositions sont placées sous la sauvegarde de Dieu par la mention d'un verset coranique qui fait revêler à propos les successions, et qu'on retrouve les suivit dans les actes de waqf et dans les décrets. Un autre verset, appelant sur ceux qui se rendraient coupables d'altérations la « malédiction du Dieu, des anges et de tous les hommes¹⁰ », est également d'un emploi fréquent. On lit aussi une simple invocation, qui remonte parfois jusque à l'arrière-grand-père d'un contrevenant éventuel. Enfin il est également simple, par un acte formel, par celui-ci trouvera au Paradis Dieu et Mahomet comme observateurs et qui le secourra tout entier. En tout cas les épigraphes, qu'ils sont trait à des décisions juridiques ou à des mesures administratives, ne portent jamais de sanction pénale à proprement parler. À cette règle je ne connais jusqu'ici qu'une seule exception, concernant d'ailleurs un décret militaire. Les dispositions sur les actes de waqf, assuétudes, par le rite et d'infirmités, aux prescriptions religieuses, deviennent exposés surtout les contrevenants à des sanctions dans l'au-delà.

Il ne peut être question d'étudier : les vicissitudes diverses des biens de communauté dans l'islam. Les volontés des particuliers résistent mal aux révolutions politiques. Il n'est pas douteux cependant que certaines familles ont pu conserver assez longtemps des revenus par le moyen de waqfs constitués en faveur d'une œuvre charitable. Ce fut l'administration leur incombant par la

L. I. A., *Égypte*, I, n° 70, 373; *Syrie du Nord*, I, n° 44, *Jérusalem*, I, p. 40, II n° 108. *Mossoul*, *Histoire de Mossoul*, II, p. 14. *Imam Samarra*, p. 90, 93; *Imam-Faqih*, p. 250, *Qazwini*, VIII, p. 63-114, p. 170, 281; X, p. 45; XI, p. 28, 135, 182, 197, 198, 199, 207, 400, XII, p. 84, 312, 546, 638, 390, 470, XIII, p. 37, 63, 67, 126, 128, 141, 148, 233, 371, XIV, p. 22, 42, 44, 70, 97, 107. *Mossoul*, *de l'ant. fr.*, IV, p. 280.

(10) *Coran*, II, 456. — La formule se lit déjà dans les hadiths, *de l'ant. fr.*, I, p. 400, IV, p. 370, 371, *Imam Samarra*, I, p. 4, 81, 119, 124, 136, 181, 318, 328; III, p. 183, 190, 230, 242, IV, p. 35, 56, 238, 239, 300, 431, 434, 544, *Imam*, II, p. 125, et, d'après le hadith, et dans des documents musulmans, *de l'ant. fr.*, XIII, p. 120, 22.

(11) Pour tous ces cas il serait facile de mul-

tiplier les références. Je me borne à renvoyer à des épigraphes renfermant des formules de malédiction, ou de « *waqf* » sur ceux qui ont de l'ant. fr., I, A., 1208, II, p. 270. *Imam Samarra*, *de l'ant. fr.*, I, A., 1017, II, p. 224, 1018, II, p. 227, G. I. A., *Égypte*, I, n° 325; *Syrie du Nord*, I, n° 41, 44, *Mossoul*, *de l'ant. fr.*, II, p. 6.

(12) Le décret de la capitale d'Alexandrie condamnant à la strangulation quiconque fera sortir un objet de la capitale (G. I. A., *Égypte*, I, n° 321).

(13) Cf. *Mossoul*, *de l'ant. fr.*, II, p. 27. — Cf. *Ibid.*, p. 16 : « waqf pour toujours existant, au même titre que tout ce que Dieu a déclaré saint, comme la mosquée, la mosquée al-Haram, l'Angle yéménite du laïc et le maquis d'Abraham ».

decision la foy labier. Mais, en face de la doctrine, j'ai proclamé l'inaltérabilité des biens-épis, qui relevait aussi d'un état satisfait de la loi de l'endurance, qu'une modification des clauses. L'histoire montre comment, en fait, on faussait la loi, en observant en apparence des formes légales.

Les pouvoirs publics ayant la facilité de faire disparaître les jetons de waxfl, et ils ne s'en privent pas, c'est précisément à poques d'Hebron que Mayre fait un vote d'absence, les titres de waxfl et de bode inda s'enqui nent sur leur trace, et signale que les cabosses n'ont pu être trouvées pour la plupart, abandonnées et désagrégées. Mais, lorsque les grands que les confabulations s'y prêtent, le titre de waxfl cessent d'être un obstacle. On trouve, en outre, l'indication de quelques titres latins sur certains titres dont les historiens se font l'écho. L'inscription au titre de Barquet prouve un danger qui n'est pas toujours évité. Il arrive que les « bords froids d'un waxfl soient détournés et passent aux mains de gens les détournant à titre de « monnaie locale » ou en toute propriété ».

du mot *mitha* par *moite* et cela semble établi par quelques textes et d'essais de prononciation pas que ce mot signifie parfois, dans la langue amazulwe les Marabouts, *le moine* ou *moine*. Mais il paraît impossible de retrouver des traces antérieures de conservation *mitha* cette dernière signification. Le *moine*, qui en page rapport de l'école ou se trouve à la résidence d'un haut fonctionnaire de province, et sur le vu de laquelle ce dernier fait graver un texte sur pierre, se peut et se peut d'ailleurs en avoir *moite* le la signature du sultan ⁽¹⁰⁾.

Je compte et nous, nousth la physionomie d'Yllaga salient, qui figure ici

© 1997 C. I. A. Appleton Ltd. 255.

* Tella est interpretat usque ad morientem de
 domo h. budzuba et h. garyora et G. 1. A.
 Jdrasiewicz, t. p. 78, p. 4, 74 et B. 114).

(19) 2001年11月10日，第15次

Mormonula, l. b., p. 30, ff. n. p. 30, 97; *Salmagundi*, *Mem. de Balthaz.*, t. A. (1824), l. p. 290; *Cat. A. d'Europe*, l. p. 34; *Mammals of Europe*, en deux volumes, t. I. G. — *Naturalist's Magazine*, p. 67.

(7) Cf. MADDUX, *Id.*, p. 457; QUINTANILLA.

Миндаль, I, 2, p. 161, note; E. I. A., *Égypte*
I, p. 724; *Hyrie du Nord*, I, p. 61; *Les mi-
nérals du désert libyen*, Hyrie, p. 241 et 242.

19. Völk. Landeskunde, VI, p. 167, VII, p. 107.
20. 201, 202, 203; VIII, p. 37, 343, 207, 204, 205.
21. 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230; Ann. v. Mainz, ed. Poppo, VI, p. 91, Qu. 1000000, 1000000, 1, 2, p. 210.
22. 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000, 10

(7) C. J. A., *Byzantion*, II, commentaire des inscriptions de la mosquée el-Azhar

ou ne page d'« sultan » par ce titre et par sa date, cette inscription offre un caractère intéressant, car la principale biographie d'Yhugâ ne prend ce personnage qu'en 797¹. Les pages étaient souvent envoyées en mission pour les affaires importantes du sultan — et notamment pour transmettre des décrets².

La date n'est pas gravée très clairement, mais elle peut être rétablie sans laisser place au doute. En effet, l'occupant des deux sanctuaires Jantamar-Zakir ne fut en fonctions que pendant quelques années, dans la première moitié de l'an 796³.

On trouve dans cette inscription deux titres qu'il importe de ne pas confondre. L'un, *khâdim el-charamm el-charifan*, parement sultanien et monarchique porté par les Avoulodes, les Maïnloks et les sultans ottomans — l'autre, *na'ir el-haramm el-charifan*, titre du fonctionnaire syrien qui administrait les revenus des sanctuaires de Jérusalem et d'Hebron et qui cumulait ces fonctions parfois avec celles du gouverneur de Jérusalem⁴. Il fut ainsi tout au moins jusqu'au règne de Faraj : ce souverain fit sceller à côté du Bab el-Silsila, à Jérusalem, une dalle, sur laquelle était gravé un décret interdisant le cumul des deux fonctions, et ce, pour donner plus d'indépendance au Na'ir — qui, vers la même époque, fut nommé par le sultan et cessa de relever du gouverneur de Damas⁵.

5.

5. LES DISTINCTIONS D'HEBRON — Hebron est appelé en arabe *el-khatib* par abréviation de *Madinat el-khatib*, la Ville de l'Imam de Dieu, la cité d'Abraham⁶.

¹ MAQARÏ II, p. 291. — L'intéressé n'a aucun lien de parenté avec Yhugâ Tamar, le maître du saint Barqâ (voir Hebron, I, p. 91-92).

² MAQARÏ II, p. 234, l. 1 A., Jérusalem, I, p. 280, 330-331, 333, 362.

³ MAQARÏ II, p. 233.

⁴ MAQARÏ II, p. 230, 268.

Cf. GALVACHIO, IV, p. 199, VI, p. 187, 59), p. 179; XI, p. 141, 143, 147, 331, p. 105. Cf. A., *Égypte*, I, p. 127, n. 2, 4 G, n. 1 Jérusalem, I, p. 177-194, n. 6, 231, n. 6, 232 n. 1, 234; GALVACHIO-BENOMIANS, *La Syrie* p. 179.

⁵ MAQARÏ II, p. 231, VI, p. 183; Hebron, p. 194.

⁶ MAQARÏ II, p. 183.

⁷ Sur ce surnom, cf. les Hebron, I, p. 4; les Sams, I, p. 22, Tanaur, trad. Zolouberg, I, p. 146, 195, *Pratras d'Or*, I, p. 34; TITULI, *Tikrar el-Qulub*, p. 15 (trad. in Z. D. M. G., V, p. 179); les ASSAD, II, p. 130-134, et AHD, Paris, ms. ar. 4723, I, 70, DE SACY, *Christ. r.* II, 76; DE LAMAR, *Voyage*, I, p. 277, DE LAMAR, *La légende d'Abraham*, *Revue d. rel.*, XXII, p. 16, 72, BARON DE METZSKO, *Sarum*, p. 83, Cf. A., Jérusalem, I,

le verset coranique qui consacre ce surnom du patriarche se trouve colligé en plus sur un tableau pendu à côté du mihrab¹⁶.

Le Haram confirme, d'après une tradition que les musulmans n'ont pas inventée, son honneur ainsi que ceux d'Isaac et de Jacob et ceux de leurs épouses¹⁷.

C'est près d'Hebron qu'une tradition, également ancienne, place l'arbre à l'ombre duquel Abraham eut l'occasion d'offrir l'hospitalité — et c'est à ce souvenir biblique — paraphrasé dans le Coran¹⁸ — que se rattache un autre surnom par lequel les Arabes qualifient Abraham, *Abū l-ḥa-ṣ-ṣabīḥ*, le « père des hôtes ». Des distributions solennelles de vivres ont et fautes — laque jour pendant longtemps au sanctuaire d'Hebron, pour commémorer cette proverbiale hospitalité du patriarche, qui, au dire des écrivains musulmans, prenait rarement un repas sans avoir convié à sa table les pauvres qui se verraient, dans ce but et par son ordre, rassemblés sur les chemins.

Il me a paru intéressant de grouper ici quelques textes ayant trait à cette pieuse coutume.

La première mention des ressources affectées par des libéraux au Haram d'Hebron nous reporte au début du iv^e siècle de l'hégire/x^e de notre ère : un certain Abū Bakr el-Iskaf, constitué, en faveur des serviteurs et du sanctuaire, des waqfs nombreux s'élevant à près de 4 000 dinars.

p. 23. V. aussi el-Muḥṣṣ *Hebron*, p. 117 n. 2 160, n. 1. Cette expression *ḥamm al-ḥaṣ*, s'appliquant à Abraham se rencontre d'ailleurs dans l'Ancien et le Nouveau Testament et dans la littérature chrétienne des premiers temps (cf. NOLDEKE-SCHWALBE, *Gesch. d. Araber*, I, p. 117 n. 2, les Scs, II, b, notes, p. 15).

¹⁷ Cf. *Siḥr al-ḥaṣr al-ḥaram*, 2. B, p. V, XVI, p. 240. V. aussi el-Muḥṣṣ *Hebron*, p. 46. — V. l'inscription de Samsan, in: LAUREN, *Pouage*, II, p. 185.

¹⁸ Cf. NASSIRI-KHOSSA, p. 100-102. M. S. *Hebron et Hebron*, III, p. 54-55. I. Y. *Hebron*, p. 145. HARTMANN *Geogr. Anst.*, p. 134. M. S. *Hebron*, p. 2-7, 17-18, NABULSI, in *Wiener Sitzungsber.*, V, p. 448; ABU 'L-FUJA, *Geogr.* II, b, p. 10. HASSAN *Yacoub*, p. 160.

160. HASSAN *Sing-dar de*, p. 323. MICHAE, *Hist. des Croisés*, I, p. 512, et les voyageurs cités dans *Geogr. Anst.* *Yacoub*, I, b, p. 249-252.

¹⁹ *Geogr. Anst.* XVIII, I, p. 105-106. I. Y. *Hebron*, p. 310-322, 362.

²⁰ *Qurtub*, II, 24-27.

²¹ Cf. TAYM, I, p. 312, 317, trad. ZAKENBERG, I, p. 171; ABU 'L-FUJA, *Ed. du Qurtub*, I, p. 15. les Scs, I, a, p. 21-22. les Qurtub, *Qurtub*, I, 16. *Qurtub*, p. 2. TAYM, *Hebron et Qurtub*, p. 43, 195. trad. le Z. B. M. G. VI, p. 17. *Qurtub*, p. 11-12. M. S. *Hebron*, p. 200. les Scs, II, p. 138, 143-145. *Qurtub*, I, p. 121. *Qurtub*, I, 1^{re} ed., p. 258.

²² M. S. *Hebron*, p. 8; NASSIRI-KHOSSA, p. 100 n. 1. V. aussi I. Y. *Hebron*, p. 600, n. 58.

On ne doit songer au texte le plus ancien, relatif aux distributions d'Helwan celui de Maqaddas, 1171-98 (1178-1184). Helwan est le bourg d'Abraham l'Ange. L'école était qui renferme les tombeaux des patriarches, a été convertie en mosquée, et on a bâti tout autour des maisons pour héberger les pèlerins. Dans cette école se trouve une maison d'école *dipti* constamment ouverte, où des enseignants, des boulangers et des scribes apprennent qui offrent à tous les pauvres qui se présentent les *lentilles à l'huile*. On en donne aussi aux riches s'ils desireraient en prendre. Les gens croient, en général, que c'est le repas de l'hospitalité offert par Abraham. En réalité, c'est le résultat du waqf de Tannuhar ou d'un autre. *Un prince le waqf est le waqf absolu*.¹⁰ Un des manuscrits de cet ouvrage ajoute les détails suivants : « La prince du Lymanas... qui se Fies-Hat affirmé son gouvernement... avait donné l'ordre d'offrir chaque année cette distribution que seigneur de mille dirhems. D'autre part, le Chac Vid... a constitué ~~et~~ en faveur une fondation la parlante. Je ne connais aujourd'hui dans l'Islam, aucune œuvre de charité et d'aumône plus établie que celle-ci : elle consiste en un repas convenable que mangent les voyageurs qui ont faim et vivent perpétuer une coutume d'Abraham qui se plaisait à offrir l'hospitalité pendant sa vie. »

L'arabe fait cette note adhésive d'un copiste, qui semble pointer contre la réserve de Maqaddas, parce qu'il est remarqué de voir qu'il n'y a rien de l'histoire des pèlerins. Le Trésorier s'indignent à un certain point. Le texte du géographe mentionne les *autres à l'huile* que l'on retrouvera dans ces éditions postérieures, et dans l'inscription de Barquq. Mais la partie la plus curieuse, sans explication, c'est le rattachement du repas au waqf de Tannuhar. On connaît la célèbre fondation que le Prophète fit

(1) Maqaddas, p. 172-173; trad. Bankier, *Asie*, t. 222-223; *Islam*, p. 11-12; *Q. A. K. M. C.*, *Wanlanha*, t. 5, p. 246-247; *Levantine*, *Islam*, p. 12 n. 2. n. 2.

(2) *Levantine*, *Islam*, p. 172 n. 2. *Islam*, p. 173 n. 2.

(3) *Maqaddas*, p. 172 n. 2. *Islam*, p. 173 n. 2.

(4) Un prince Samouir de Hachira.

(5) Un prince du Garjistan (cf. Bankier, *Asie*, t. 222-223; *Islam*, p. 11-12; *Q. A. K. M. C.*, *Wanlanha*, t. 5, p. 246-247; *Levantine*, *Islam*, p. 12 n. 2. n. 2).

(6) Voir les textes réunis par Goldziher, in *Z. D. M. G.*, t. 32, 1878. Voir aussi *Maqaddas*, *Islam*, p. 173.

à ce héros de légende⁽¹⁾ que fut Taimm Dard⁽²⁾ nous n'avons pas à nous en occuper ici, sauf à signaler que l'acte de donation a été écrit en 900/1495. Les descendants de Taimm Dard, qui formaient alors une communauté nombreuse, nommée les *Dard*⁽³⁾ et qui vivaient sur les revenus de la ville d'Hebron, probablement en qualité de serviteurs du sanctuaire, ont manqué à Nijar el-dî⁽⁴⁾ un morceau de pont provenant de la batture du *solih* Alî, sur lequel était écrit l'acte de donation dont les Dardes possédaient en outre une copie authentifiée par le calife al-Bass de Masyaf⁽⁵⁾.

Au total, il semble avoir pu y avoir au début de l'installation musulmane en Syrie, une section de servitude à Hebron, et la tombe d'Abraham peut n'y être pas étrangère. En consultant les auteurs qui s'occupent sur la donation du Prophète à Taimm Dard, on verra que les successeurs de Mahomet l'ont renouvelée. Un auteur contemporain de Maqaddasi s'attachait à éclaircir le texte du géographe et expliquer comment on pouvait alors rattacher les distributions à Taimm Dard. Tabarî en 1007⁽⁶⁾ prétend que le calife Umar confirma la possession, mais avec les stipulations suivantes : un tiers en terre propre à l'immu, un tiers consacré à l'entretien du waqf, et un tiers réservé aux voyageurs, *aboul Isâdîl*⁽⁷⁾.

La description de Nasser Khosrau mérite une attention particulière : le séjour du voyageur persan à Hebron date de 418-1017 et chaque détail de l'époque pré-latine est précieux. « Les revenus de fondations pieuses, écrit-il⁽⁸⁾, ainsi que ceux d'un grand nombre de villages sont affectés à l'entretien du tombeau d'Abraham. Les nattes et le souf de l'enchâssement, le souf

⁽¹⁾ Voir Basset, *Les aventures merveilleuses de Taimm ad Dard*, *Geogr. d. Soc. As. B.*, vol. V; et Ibn Hekkal, III, p. 419; VI, p. 418; Maqaddasi, II, p. 272. Cf. aussi *Le Livre de la Ville*, p. 458; Qatqachamani, I, 1^{re} éd., p. 292, 293.

⁽²⁾ Cf. Maqaddasi, éd. Inst. Le., II, p. 50, 56, 180; III, p. 229, n. 11; Ibn Hekkal, p. 230; Ibn Asakir, III, p. 351-353; Yaqut, II, p. 195-196; Qatqachamani, IV, p. 40. — Vol. p. 118-12. Ibn Hekkal, I, p. 374; Nasser Khosrau, I, p. n. 2; Gaster, *Annali*, II, p. 288-291; et *Le néographe*, I, p. 92; Gaster, *Neog. de Mesopotam. Syrie*, p. 62. — Voir Gaster, *Neog. de Mesopotam. Syrie*, p. 62. — Voir Gaster, *Neog. de Mesopotam. Syrie*, p. 62.

LXXXI, p. 244 et seq., 250, réimprimé dans H. A. O., vol. VIII.

⁽³⁾ Ils donnaient leur nom à un quartier (Maqaddasi, p. 220, 223, 227; Qatqachamani, *Hamd*, I, b, p. 244). L'appellation est encore connue de Nablus (cf. *Neog. de Mesopotam. Syrie*, p. 835; cf. Maqaddasi, *Der Sindikat*, *Abhandl. k. Ges. d. Wiss. z. Göttingen*, Neue Folge, XVI, p. 85).

⁽⁴⁾ Nijar el-dî, p. 22-239.

⁽⁵⁾ Cf. Ibn Asakir, III, p. 553. — Cf. aussi *Neog. de Mesopotam. Syrie*, p. 104.

⁽⁶⁾ Nasser Khosrau, p. 99-104.

couverts de tapis d'un grand prix et de nattes du Magreb plus précieuses que le brocart. J'ai vu là une natte qui servait de tapis de prière et qui avait été envoyée, me fut-il dit, par l'*amir al-jaych*¹¹, esclave du sultan d'Égypte. Elle avait été achetée à Mgr... mille par je n'ai vu une natte aussi belle... Sur la terrasse de la *maysâra* qui se trouve dans l'intérieur de l'enclos du sanctuaire, on a construit de petites chambres pour y loger les hôtes. Les revenus de l'égp. p. xxv consistant en villages... en propre et son nom... Jérusalem permettent de pourvoir aux dépenses... On fait à tous les étrangers, voyageurs ou pèlerins, une distribution de pain et d'olives. Quiconque vient à Hébron reçoit par jour un pain rond et un bol de *lentilles cuites à l'huile*; on donne également du raisin sec. Cette coutume remonte au temps d'Abraham et elle subsiste jusqu'à présent. Il y a des jours où l'on voit arriver cent cents voyageurs et chacun d'eux trouve préparé le repas dont nous venons de parler... »

Le pèlerin Al Harawi passa à Hébron pendant l'occupation franque, en 607/1173 et ne parle pas des distributions et du conseillement dont plus loin on peut conclure qu'elles avaient été supprimées, peut-être faute de ressources. Le seul fait curieux noté par Harawi est la découverte des corps des patriarches enterrés à Hébron, en 513, 1119, et ce recit du pèlerin musulman peut être confronté avec des relations occidentales.

L'occupation franque cessa en 583/1187¹², et les Ayyoubides songèrent à mettre de l'ordre dans les revenus d'un sanctuaire que les chrétiens avaient certainement respecté. L'inscription de Malik Mu'azzam 'Isa est une preuve de cette sollicitude. Le mot *ṭuṭṭa*, qui se trouve ne s'applique probablement qu'à l'hospitalité à donner aux pèlerins pendant les trois jours réglementaires, et non aux distributions. Et, quelques années plus tard, en 623/1126, le géo-

¹¹ Le personnage ainsi désigné ne peut être que le gouverneur ou Baḡdā al-ḥabīb al-Dīn (cf. Ibn al-Qaṣāṣ, p. 74 et seq.).

¹² Cf. *Arch. or. lat.*, I, p. 606-607; Ibn al-Qaṣāṣ, p. 202 et *pref.*, p. 29; Yaqut, II, p. 468, Abū'l-Fidā et Ibn al-Aṣḥr, I, p. 163; M. al-Bīḥārī, p. 1213; Quatremère, *Quinténaire*, I, p. 245; Kassar, *Knosan*, p. 161, n. 1; al-Rūḥ, *Sur l'histoire d'Antioche*; *Patrologien-jahres*, Z. D. P. V, XVII, p. 238 et seq.; *Annuaire*

Annuaire de la papauté, des Patriarches, *Arch. or. lat.*, II, p. 411-421; VINCENT et MACCARY, *Hébron*, p. 166 et seq.

¹³ *Hist. or. des Croisades*, I, p. 697, IV, p. 103 et *La Bible et l'Égypte*, p. 178; MEYER, II, p. 234; GORDON, in Z. D. P. V, XVII, p. 116; DUBROVSKY, *Le d'Ormann*, p. 290, n. 3; SCULCHER, *Le d'Ormann*, p. 189-203, 304; VINCENT et MACCARY, *Hébron*, p. 189.

graphique Yaqut n'a peut-être pas visé autre chose en écrivant ¹⁰ : « Il y a là un sanctuaire, on y vient des pèlerins et on résident des gens qui s'y retirent. Les pèlerins y trouvent l'hospitalité (*diqâf*) ». En effet, on possède sur cette question un texte formel : « En 662-1264 on reçut la nouvelle que, dans la ville d'Hebron, on avait rétabli le repas et les distributions destinées aux habitants et aux voyageurs. Cet usage avait été interrompu depuis un grand nombre d'années ¹¹ ».

Quatre ans plus tard, Baïbars ordonnant de rebâtir la ville d'Hebron et sa principale mosquée, il précisait que « le repas (*khawâd*) doit se donner à quelque distance de la mosquée ¹² ». La reconstruction de la ville indique que celle-ci avait souffert de l'occupation mongole qui précéda la bataille de 'Ain-Jalut. On manque de détails à ce sujet ¹³, mais on sait notamment qu'en 699-1300, les Mongols massacrèrent les musulmans et les chrétiens qui se trouvaient à Jérusalem et à Hebron, et on les accuse en outre de pillages et de destructions ¹⁴. Entre-temps, on interdisait des deux sanctuaires, Ydugud Bekim († 691-1294, grand bâtisseur ¹⁵), fit augmenter les distributions journalières de 1/10 ¹⁶.

Il nous faut faire un saut de près d'un demi-siècle pour lire une protestation plus ferme que celle de Murqablast contre les pratiques ayant cours à Hebron, celle du *Makhalâ* d'Imâm Hâjî el-Makrî, (737-1337) ¹⁷ : « On doit faire attention au fait que certains disent, à propos des *lentilles* que l'on a l'habitude de distribuer : « Voici l'hospitalité de l'Ani ! » Ils considèrent donc les *lentilles* comme le *chawâd* d'Alcaban et on pourrait en conclure que l'écart borne la distribution des *lentilles* alors que le Prophète avait tellement regorgé du bled pour ses holes. On doit donc interdire à tout le monde l'usage de cette expression. On doit en outre s'abstenir d'écouter, de regarder, ou même seulement d'approuver ce qui se produit chaque jour au moment de l'après-midi

¹⁰ Voir II, p. 468, reproduit par Qazwini, *I Z. D. P. V.*, XVII, p. 421 n. 4.

¹¹ Qazwini, *Umd-ul-ukh*, I, p. 24.

¹² Quatremère, *Monarchie*, I, p. 18-51 et les bas I, p. 119, *Arch. et Hist. d'Al.*, p. 291-420.

¹³ Voir *Arch. or. lat.*, I, p. 836; VIGNERY et MAHAT, *Hebron*, p. 189-190.

¹⁴ ZIEVERSELY, *Crusade et Musulmans*, p. 66.

¹⁵ *Idem*, —, V.

¹⁶ LACROIX, *la Palestine*, XIV, p. 503, 667. Cependant les sources mongoles assument que Gâziâ, arguant des dettes du couvent d'Al-Ruhne, se le fit accorder, I, p. 610.

¹⁷ Cf. *El-Akharoun*, I, p. 198-199.

¹⁸ *Idem* *ibid.*, p. 266.

¹⁹ Traduit de GELMANEN, *Das Patriarchat griech. in Hebron*, *Z. d. P. V.*, XVII, p. 11, 12.

On bat le tambour, on sonne de la trompette et on joue d'autres instruments, et de plus quelques individus se livrent à la danse, on appelle cela la parade musicale de l'Ami *nahbat et-khalil*. Ce sont là de vaines sornettes et un scandale manifeste. Et il sera encore plus tard de consacrer ces tambours et ces trompettes comme un moyen de se rapprocher de la divinité.

Peut-être cette para le dimanche veut-elle commémorer la tradition, notée ci-dessus, qu'Abraham faisant chaque jour recueillir les pauvres qui erraient par les chemins et les invitait à sa table. Signalée ici pour la première fois par un casuiste sévère, elle sera notée par les voyageurs postérieurs⁽¹⁾. À ce propos Golzner⁽²⁾ et Clermont-Ganneau⁽³⁾ ont rapproché de l'expression *nahbat et-khalil* le mot *khalīlīya* qui était jusqu'alors resté inexplicable. M. Casanova s'est rallié mal à cette théorie qui faisait de *khalīlīya* un équivalent de *ṭabakhāna*, par abréviation d'une expression du genre de *nahbat khalīlīya*, que j'ai eu la chance de trouver⁽⁴⁾.

C'est environ à la même époque que furent écrits les *Marātib et-ḥijā*, ou en lit : « Les tombeaux... sont dans une caverne souterraine... que recouvre un édifice entouré d'une muraille circulaire, occupant une large superficie. Il se trouve des religieux qui y vivent en permanence, et il y a là une *digfa* pour ceux qui y viennent en pèlerinage, ainsi que pour les habitants du pays qui y font leurs dévotions. Il est un office qui se produit chaque jour⁽⁵⁾. »

Un siècle plus tard vers 832-1438, Khadil Zāhri⁽⁶⁾ note que le sanctuaire est riche de nombreux waqfs, et qu'on y donne chaque jour un repas (*ṣawmī*) « si tous les habitants du monde, ajoute-t-il, se rendaient en ce lieu, la benédiction attachée à ce repas permettrait de donner à chacun de quoi se rassasier ». Deux ans après, un intendant réparant et accrussait les waqfs. On servait (alors) dans la nuit du jeudi au vendredi, pour le *sawmī* de notre seigneur l'Ami, du pilau (*ṣawmī mafṣūf*) et des grains de grenades; tous les jours, on

(1) J'ai à peine vu le signaler à l'époque dans Vincent et Macal, *Itinéraires*, p. 317, n. 2. Ce texte y est mentionné, et portant un attribut à Baqqāq. Pléiades de ces batteries de tambour.

(2) Z. D. P. V, XVII, p. 319, n. 3.

(3) *Rev. archéol.*, 1894, p. 133, note.

(4) *Maqām*, I, p. 381, II, p. 204, trad. Casanova, IV, p. 91; VAN DERHAEGH, *Notes d'archéol.*

Levant, J. A. 1891, I, p. 451-452, 1892, I, p. 403-407.

(5) *Cat. du Centre, Mem. Mus. fr.*, VI, p. 379, 608-609, 777-778.

(6) *Qalqandari*, XII, p. 315.

(7) *Harab*, I, p. 305.

(8) *Zāhri*, p. 24; HARTMANN, *Theogr. Nachr.*, p. 34.

apprêtait des lentilles, et les jours de fête, on préparait les mets les plus recherchés⁽¹⁾. » Ce fut vraiment une ère de prospérité qui ne fit que s'accroître sous le règne de Yûsuf (857-861-1431-1440), il y eut une nouvelle organisation du *amâl*, et si Majir el-dîn ne donne pas de détails, les termes dont il use font songer à une amélioration⁽²⁾.

Je n'ai pas fait de recherches spéciales parmi les relations des pèlerins occidentaux, qui « parlent tous des immenses revenus du sanctuaire⁽³⁾ ». Les citations suivantes sont, à une exception près, faites de seconde main.

« Fabri 1484 nous fait part de la terreur qu'il éprouva, lui et ses compagnons, au bruit de cette formidable symphonie, terreur qui se dissipa à la vue d'une cortèille remplie de jeûnes apportée à leur Khan, sans qu'ils eussent rien demandé⁽⁴⁾. » Il ajoute⁽⁵⁾ : « Post muscheam et duplicem speluncam considerationem, descendimus paululum et ad fores hospitalis pauperum ventimus, quod sub muschea est. Introducti autem, vidimus offeras pulchras et in coquina et pistoria grandem praeparationem pro peregrinis Saracenorum, quorum cultidie magna multitudo advenit ad visibendam speluncam duplicem, sepulchrum Patriarcharum. Habet hoc hospitale annuis reditibus ultra XIII milia ducatorum. Inde singulis diebus coquantur in cibano mille ducati panes, qui distribuuntur petentibus, et nulli peregrino denegatur elemosyna, sit cuiuscunque gentis vel fidei vel sectae qui petit, accipit panem, oleum et menstrum quod nos pulmentum vocamus. »

Et Breidenbach écrit de son côté à la même date⁽⁶⁾ : « Saint Abraham nun y a un hospital bel et nobile souz la seigneurie des Sarrasins auquel a tous allans et passans de quelque pays et nation qui soient, on donne du pain et de l'huile et du polage, la tous les jours ou envt mille et deux cens pains pour donner aux povres. La despence qui se fait la tous les ans en annuïes se monte jusques à XIII mille ducats. »

Ces deux témoignages sont cités ici pour montrer que la relation de Majir el-dîn, rédigée vers l'an 900-1401, ne peut guère être taxée d'exagération, « À côté du Masjed Jaûl, vers le sud-est la cuisine où l'on préparait

(1) Majir el-dîn, p. 254.

(2) Majir el-dîn, p. 256-257.

(3) Nassiri Khosravi, p. 89, n. 2.

(4) Vincent et Mackay, *Helwan*, p. 193.

(5) Nassiri Khosravi, p. 101, n. 1.

(6) *Ibid*.

(7) Majir el-dîn, p. 20-21. Cf. Quatremère *Mamlouks*, I, p. 218-219, Nassiri Khosravi.

la *jachicha* ¹⁾ pour ceux qui sont en retraite et pour les voyageurs. À la porte de la cuisine, chaque jour après la prière de l'*asr* (après-midi), on bat la *fabkhâna* (batterie de tambour), à l'occasion de la distribution du repas. Le repas est une des choses les plus merveilleuses du monde. Les habitants de la ville et les arrivants en prennent leur part. Il consiste dans du pain que l'on fabrique chaque jour et dont on fait trois distributions. Le matin et après l'heure de midi, la distribution est faite pour les habitants de la ville; après l'*Asr* elle a lieu en faveur des habitants et des étrangers indifféremment. La quantité de pain qui se fait journellement s'élève à quatorze mille *ragîf* (petits pains ronds et plats), et va parfois jusqu'à quinze mille. Les fondations instituées pour cet objet produisent une somme presque incalculable. Personne, riche ou pauvre, n'est exclu du repas. Quant à la cause de ce battiment de tambour (*fabkhâna*), chaque jour après l'*Asr*, au moment de la distribution du repas, on en fait remonter l'origine à notre seigneur Abraham, quand il avait préparé le repas destiné aux hôtes qui lui étaient venus, comme il se en étaient dispersés dans les logements qu'il leur avait repartis, il leur battait du tambour pour les prévenir que le repas était prêt. En entendant ce signal, tous s'empressaient d'accourir et de se reunir, afin de prendre part à ce noble festin. Cet usage devint, après la mort du patriarche, une pratique de tradition (*sunnâ*), qui se répète quotidiennement, au moment de la distribution du repas, en son auguste présence. À la porte du Masjid, où l'on bat la *fabkhâna*, se trouvent les bâtiments destinés à la préparation du repas; ils se composent de fours et de moulins. C'est un vaste emplacement qui renferme trois fours et six moulins à moulin à grain. Au-dessus sont les greniers où l'on dépose le blé et l'orge. En voyant ce lieu, tant en haut qu'en bas, on est ravi d'admiration: en effet, le blé qui y entre n'en sort que sous la forme de pain. Pour ce qui est de l'empressement déployé dans la confection du repas par cette foule d'hommes occupés à moudre le froment, à le pétrir, à le convertir en pain, à disposer le bois à brûler et autres accessoires, ainsi qu'à préparer tout le nécessaire, c'est là encore une merveille dont on ne remonterait pas facilement l'équivalent chez les plus puissants souverains de la terre, tandis qu'elle ne constitue qu'un des moindres miracles de ce noble prophète.

p. 104, n. 1; Vercor et Macart, Hébron, p. 195

(1) Cf. G. J. A., Égypte, I, p. 408

J'aurais pu m'en tenir là et terminer par ce morceau qui renferme un peu plus de vie qu'on n'a coutume d'en trouver chez un chroniqueur d'Orient. À vrai dire, les trois courtes notices suivantes, qui s'échelonnent sur l'époque ottomane, n'apportent rien de bien nouveau.

C'est d'abord l'auteur du *Hitkas ka-ghât*, écrit en 1537 : « Tous les jours, le matin et le soir, ils distribuent du pain et de la nourriture, en mémoire de notre père Abraham, et, dans le même moment, ils manifestent leur joie par des cantiques, par le son du tambour et par des chœurs, tous en honneur d'Abraham notre père ⁽¹⁾. »

Le chevalier d'Arvieux visita l'Orient dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, il fait à propos des lentilles d'Hebron un rapprochement biblique que nous n'avons pas vu dans les traditions précédentes. « Il y a à l'entrée, dit-il, une grande cuisine, où l'on fait tous les jours du polage aux lentilles et autres légumes, que les derviches distribuent libéralement aux passans et à tous ceux qui en ont besoin, en mémoire de ce qui se passa en ce lieu entre Jacob et Esau. Nous en mangeâmes ⁽²⁾. »

Enfin, le pèlerin Nabulusi (1691-1699) a connu les batteries de tambour et les distributions de bouillie de froment, mais il n'ajoute aucun détail nouveau ⁽³⁾.

GASTON WURT.

(A suivre.)

⁽¹⁾ *Chirkouli Hicretleri*, p. 434; cf. DE LUYSEN, *Voyage*, I, p. 346.

⁽²⁾ Cité dans VINCENT et MAUKAY *Hebron*, p. 196.

⁽³⁾ *Saldemolier* (in *Z. D. M. G.* XXXVI, p. 396-397).

PEINTRES-VOYAGEURS EN TURQUIE AU XVIII^e SIECLE

J-B HILAIR

PAR

GASTON MIGEON

L'Orient méditerranéen a depuis longtemps exercé un grand prestige et une étrange fascination sur l'imagination occidentale. Si les Croisés y furent attirés par d'autres buts que d'y goûter le charme du climat et la beauté de la lumière, il n'en est pas moins vrai que beaucoup y demeurèrent, envoûtés par les délices d'une vie facile, large et libre, qui devait réserver à beaucoup d'entre eux de terribles réveils.

Il en fut de même au XVI^e et au XVII^e siècle, époques où les monuments de l'antiquité révélés attiraient de nombreux voyageurs curieux et cultivés. Les rapports de Cours avec l'Orient devinrent aussi plus étroits, et de fréquentes ambassades rendaient réciproquement visite aux souverains de France et de Turquie, auprès desquels elles trouvaient un accueil des plus favorables.

Parmi les ambassadeurs qui contribuèrent le mieux à établir notre prestige à la Cour du sultan de Constantinople, était le comte de Chausseul-Gouffier. Il vint s'installer le 27 septembre 1784 au Palais de France, qu'achevait de restaurer M. de Saint-Priest.

L'Orient ne lui était pas inconnu. Quelques années auparavant, en 1776, il y avait fait sur *l'Atalante* un grand voyage qui l'avait conduit en Grèce. Il avait visité Corfou, Salante, Santorin, Paros, Antiparos, Chio, Patmos, Rhodes, puis en Asie Mineure, Smyrne, Mityla, Milet, Ephèse, Pergame, les Dardanelles, Lampsaque, Parium et Constantinople. Il était accompagné d'un jeune artiste qui dessina en cours de route les sites les plus fameux, et utilisa ses dessins pour les gravures d'un grand ouvrage, *Voyage en Grèce*, paru en 1782, sous le nom de Goussier de Gouffier, qui ouvrit à ce dernier les portes de l'Académie et le désigna pour l'ambassade de France à Constantinople. Les trois volumes in-folio renferment près de cent planches signées J.-B. Hilair, et les

dessins, gouaches et sepias eurent, après l'apparition de l'ouvrage, un assez grand succès auprès des amateurs, car il est peu de catalogues de vente du XVIII^e où ne se trouve pas mentionnée quelque-une de ces œuvres. Un 4^e volume parut même encore sur les notes de l'artiste, après sa mort en 1822.

Il était donc tout désigné pour illustrer un grand ouvrage paru en 1787, *Tableau général de l'Empire ottoman*, par Mouradja d'Ossou, drogman du ministre de Suède à Constantinople, M. Galsingo, qui s'y consacrait depuis vingt ans. Hilair n'y avait pas travaillé seul, des artistes indigènes y avaient même collaboré. Leurs compositions avaient été arrangées par le Barbier et l'impression à Paris se poursuivait sous la direction de Moreau le Jeune et de Cochin.

C'est assez dire l'activité artistique qu'avait apporté à Constantinople tout un groupe d'artistes français : Castellon, Melling, Carulle, Prevault ou Cassas, en dehors d'Hilair¹. L'ambassade de France en était le centre très accueillant. Ce n'était partout que marbres antiques, apportés de Grèce ou d'Asie Mineure. Et les réunions du soir se passaient souvent autour de portefeuilles bourrés de dessins ou de gravures. Le libéralisme des sultans Abdul Hamid I^{er} et Selim III avait facilité aux artistes l'accès des provinces où ils pouvaient circuler assez librement².

Cet Hilair, après la vogue qu'il avait connue de son vivant, était assez oublié des écrivains et critiques d'art, bien que les amateurs n'aient pas négligé, au cours du XIX^e siècle, de recueillir toutes les feuilles signées de son nom. Les catalogues des ventes Mahbacher, Lelong, Destailleur et Bryas mentionnent des œuvres de lui. M. Roppo en avait lui-même recueilli un certain nombre.

Quand M. Henri Marcel, un des premiers, fit revivre sa mémoire³ et tenta le classement de son œuvre, il déclarait ignorer tout de sa vie, si ce n'est que les catalogues des salons de 1780, 1782, et de l'an V, mentionnaient des œuvres exposées par lui sous son nom, comme élève de J.-B. Leprince.

M. Louis Reau, par un tant de recherches et de trouvailles heureuses, vient de relever son nom sur le registre d'inscription des élèves de l'ancienne Académie royale de peinture à la date de mars 1768. Bibliothèque

⁽¹⁾ BONNE. *Art des Peintres du Basileus au XVIII^e siècle*. Paris : Hachette, 1911.

⁽²⁾ PREVIAUX (Ch.-S.), *la France en Orient sous Louis XVI*. Paris, 1887, in-8.

⁽³⁾ MARCEL (HENRI). *Revue de l'art ancien et moderne*, septembre 1902. *Petits maîtres du XVIII^e siècle* (Hilair).

de l'École des Beaux-Arts), avec la date et le lieu de sa naissance ¹.

« Jean-Baptiste Hilaire P... de Volan le Tichu, pres de Metz, âgé de quinze ans. Protège par M. Le Prince. Demeure chez M. son oncle, M^r à écrire au Collège des Grassins ».

D'où il ressort deux faits importants, qu'il naquit en 1753, et qu'il était d'origine lorraine. Comme son protecteur J.-B. Leprince l'était aussi, et qu'il voyagea lui-même en Orient, on peut se demander si le jeune Hilaire n'y fut pas dirigé par son aîné.

Son œuvre, assez nombreuse, ne comporte pas seulement des sujets de la vie orientale. Deux tableaux de lui, exposés dans les salles du XVIII^e siècle au Musée du Louvre, sont deux allégories de la Lecture et de la Musique datées 1781, qui représentent des figures de femmes infiniment gracieuses dans des poses. La collection Sardou possédait deux lavis en couleurs de vues du Jardin du Luxembourg 1793. Et le Cabinet des Estampes recueillit de la Collection Destailleurs douze aquarelles de vues de Paris, entre autres du Pantheon et du Jardin des Plantes 1794.

Mais l'orientaliste seul nous intéresse ici, comme il avait intéressé M. Beppe qui en possédait des peintures et dessins gouachés. Le Musée du Louvre conserve aussi (à la réserve des Dessins) plusieurs peintures d'Hilaire, léguées par Mme Flury de la Fosse, dont une très jolie vue de Constantinople que nous reproduisons ici (Pl. LV). Et le beau cabinet d'amateur de M. Marius Paulme renferme une autre délicate gouache représentant la vallée du Méandre en Asie Mineure (Pl. LVI).

Quelque œuvre qu'il entreprenne, J.-B. Hilaire reste toujours un dessinateur précis, maniant avec une égale usance le pinceau, la plume ou le crayon de couleurs. Il est évident qu'il fut très sensible à la beauté de l'Orient, à la douceur des vallées tranquilles et heureuses de l'Asie Mineure, au charme lumineux du Bosphore, à la vie si simple des demeures turques, à l'animation des ruelles et des bazars de Stamboul, au sens pittoresque et toujours exact des costumes, et à la vérité des attitudes. Et ses dons très réels d'illustrateur ne l'ont jamais détourné de rendre avec exactitude et respect les paysages si beaux que les voyages lui avaient permis de contempler.

GASTON MIGEON.

¹ *Bibl. Louis*, *Bulletin de la Société de l'art français*, 1923, 1^{er} fasc., p. 291.



Vue de CONSTANTINOPLÉ, vue prise par HIZAR - Leys PERRY et la femme Musée du Louvre



vue de la Vallée du MEANJIE, à gauche par H. A. B. à droite par M. A. B. par H. A. B.

BIBLIOGRAPHIE

SENZAT SMITH. — Babylonian historical texts relating to the capture and downfall of Babylon. Un vol. de viii et 159 pages avec 19 planches. Londres, Methuen, 1924

Cette importante publication de six textes en écriture cunéiforme, dont quatre sont inédits et les deux autres fort améliorés par le savant assyriologue, apporte de remarquables précisions sur la période qui s'étend depuis la reconstruction de Babylone par Assurhaddon, vers 685-684, jusqu'au transfert de la population à Séléucie (273-274). Nous nous attacherons plus particulièrement à signaler les points qui intéressent les régions syriennes.

I. Chronique d'Assurhaddon s'étendant de 680 à 667. L'incertitude sur la date de la prise de Sidon — détruite, elle fut reconstruite à quelque distance sous le nom de Karassurhaddon — et la date de la mise à mort de son roi est levée. Abdumukot n'a pas tenu deux ans comme le pensait Winckler ou été emprisonné quatre ans comme le suggérait Maspero. La ville de Sidon fut prise en 677 et la tête de son roi expédiée en Assyrie dès 676.

Les historiens modernes ne s'accordent pas sur les campagnes menées par Assurhaddon contre l'Égypte, bien que la chronique babylonienne en ait déjà fixé

exactement les dates. Il y eut une expédition en 675 et une autre en 674. L'insuccès de la première est souligné par le fait que les inscriptions d'Assurhaddon lui passent sous silence; la nouvelle chronique note qu'en 673 les troupes assyriennes, entrées en Égypte, durent battre en retraite à cause d'une grande tempête. Cela amène M. S. S. à comparer les informations qu'on trouve chez les auteurs classiques et qui ont trait à un échec de Sennacherib. Malgré la différence des noms royaux, il semble que nous soyons en présence du même événement que vi-serait également la prophétie d'Isaïe dans II Rois, xix, 7.

Les événements se suivraient ainsi : 678, Tichazq entraîne le roi Baou de Tyr à la révolte; 675, Assurhaddon marche vers la Palestine, ordonne le siège de Tyr et de Jérusalem, et se rend devant Peluse avec le gros de son armée. Alors survient une grande tempête qui détruit l'équipement de l'armée assyrienne (récit d'Hérodote) et oblige Assurhaddon à se replier sur Jérusalem et bientôt, par suite de l'état sanitaire, à rentrer en Assyrie; 673, reprise presque immédiate des opérations. Toutefois, ce n'est qu'en 671, comme l'indiquent les inscriptions du roi d'Assyrie, que l'Égypte fut conquise.

II. Chronique des années 680-623, ré-

sonné des événements enregistrés par la Chronique babylonienne et le texte ci-dessus.

III. Fragment d'une tablette, malheureusement fort lacunaire, concernant Nabonide. Elle a été composée probablement sous le règne de Cyrus, d'où l'hostilité qu'elle témoigne au dernier roi de Babylone. M. S. S. compare ce texte avec les documents cunéiformes déjà connus, avec les récits des historiens grecs et le livre de Daniel, pour aboutir à la conclusion que ce pamphlet politique a une réelle valeur historique. On savait déjà la vénération portée par Nabonide pour le grand temple de Harran et les travaux de réfection qu'il engagea; on était moins renseigné sur son long séjour à Tema (552-544) que M. S. S. identifie avec la Tema d'Arabie d'où provient la célèbre stèle araméenne du Louvre découverte par Huber. Toutefois, il n'est pas exact de tenir cette stèle pour contemporaine du séjour de Nabonide à Tema, car, contrairement à la notice du *Cyrus* sur laquelle s'appuie M. S. S., l'écriture du texte araméen ne peut être plus ancienne que le 7^e siècle.

IV. A cette occasion, M. S. S. a repris l'étude de la chronique de Nabonide et nous en donne, après Pinches, Winckler, Schrader et Hagen, une édition sensiblement meilleure. Les pages 107-110 offrent un résumé chronologique du règne de Nabonide avec renvois aux diverses sources.

V. Chronique babylonienne concernant les diadoques, 321-312 av. J.-C., écrite sur deux fragments de la même tablette qui ne se rejoignent pas. Ce nouveau texte fait apparaître une divergence marquée avec le récit de Diodore concernant la campagne d'Eumène (318-316).

VI. L'auteur réédite le fragment publié

déjà par Strassmaier et divers assyriologues concernant les années 276-274 d'Antiochus 1^{er} Séler. On y trouve la mention du transfert des habitants de Babylone à Séleucie.

R. D.

C. J. GARD. — *The fall of Nineveh, the newly discovered babylonian chronicle n°21901, in the British Museum*. Londres, British Museum, 1927.

Le texte du British Museum publié par M. Gadd appartient à la classe des Chroniques; c'est le récit des événements survenus entre la dixième et la dix-septième année (soit 614-610), du règne de Nabopolassar, le fondateur de l'empire néo-babylonien. Nous apprenons que la chute de Ninive ne fut pas un événement soudain, mais qu'elle fut précédée d'une guerre de plusieurs années, dans laquelle les Scythes, les Mèdes et les Babyloniens agirent de connivence. Voici, d'après cette nouvelle Chronique le sommaire des faits qui ont précédé la prise de Ninive.

616. — Nabopolassar attaque les Assyriens et rentre à Babylone chargé de butin.

615. — Siège d'Assur par les Babyloniens. Les Assyriens repoussent Nabopolassar. Incursion mède dans l'Est de l'Assyrie.

614. — Siège de Ninive et d'Assur par les Mèdes. Prise d'Assur. Alliance formelle des Mèdes et des Babyloniens.

613. — Campagne indécise des Babyloniens en Assyrie.

612. — Prise de Ninive par les Babyloniens, les Mèdes et les Scythes. Assur-Uballit, roi d'Assyrie, s'enfuit à Harran.

611. — Progrès des Babyloniens et des Scythes vers Harran.

610. — Prise d'Harran, que conservent

les Scythes. Assur-Uballit s'enfuit en Syrie pour continuer la lutte.

1900. — Tentative infructueuse d'Assur-Uballit aidé des Egyptiens pour reprendre Ninive.

Nous retiendrons de ce nouveau document : 1° Que la prise de Ninive est de 612 (et non de 606), comme on l'estimait jusqu'ici; 2° Que la puissance assyrienne ne s'écroula pas tout d'un coup, et qu'Assur-Uballit, roi d'Assyrie, cédant le terrain pied à pied, résista pendant plusieurs années aux envahisseurs.

A. COINTEAU

PETER THOMSEN. — Die Palästina Literatur, eine internationale Bibliographie, t. III, *Die Literatur der Jahre 1901-1914*. Un vol. in-8° de 22 et 788 pages. Leipzig, Hinrichs, 1916.

Le tome premier de cette très utile bibliographie a paru en 1908 et comprenait les publications des années 1895-1900. Le tome deuxième, sorti en 1911, celles des années 1901-1909. Ce tome troisième enregistre environ 4.200 numéros, volumes, brochures ou articles de périodiques. Une grande place est prise par les questions modernes comme le sionisme, mais l'histoire, l'archéologie, la géographie historique et la topographie ont été l'objet d'un dépouillement très soigné et on peut dire complet. Depuis le tome II, M. Peter Thomsen est assisté de plusieurs collaborateurs et les divisions de l'ouvrage ont pris leur forme définitive. Le classement méthodique; un copieux index, qui compte 42 pages dans le tome III, facilite les recherches. Enfin, on notera que dans le tome III, on a pris le parti d'étendre la bibliographie à la Syrie entière.

JAMES GEORGE FRAZER. — *Le Rameau d'Or*, édition abrégée. Nouvelle traduction par Lady Frazer. Un vol. in-8° de 722 pages. Paris, Geuthner, 1924.

Ainsi ramassée, grâce en partie à la suppression des notes, l'œuvre maîtresse de sir James Frazer prend un singulier relief. On peut l'embrasser d'un regard et on perd toute crainte de s'égarer dans le voyage d'exploration à travers le monde auquel l'auteur nous convie. Toutes les coutumes décrites servent à trouver une réponse aux deux questions posées : « Pourquoi était-il exigé du prêtre de Diane à Nemi, le Roi du Bois, qu'il tuât son prédécesseur ? Ensuite, pourquoi, avant de perpétrer ce meurtre, lui fallait-il rompre la branche d'un arbre spécial, qui, chez les ancêtres, passait pour être le Rameau d'Or de Virgile ? »

Cet ouvrage intéressera nos lecteurs en premier lieu parce qu'il utilise largement les cultes orientaux : Adonis, Osiris, Atys, etc., mais en ce qui concerne la première de ces divinités, la traduction intégrale que nous avons annoncée (*Syria*, 1922, p. 81) et qui est due également à Lady Frazer, fournit des détails plus circonstanciés. En second lieu, on trouvera dans ce volume, sans que l'auteur ait visé ce résultat, mais simplement par l'abondance des matériaux mis en œuvre, tous les éléments d'un manuel sur les religions primitives.

GAL DEBBOY-DEROMPNEY. — *Le Pèlerinage à la Mekka. Étude d'histoire religieuse*, avec 1 planche. (Annales du Musée Guimet. Bibl. d'études, t. XXXIII.) Un vol. in-8° de viii et 332 pages. Paris, Geuthner, 1924.

Le sous-titre délimite nettement l'objet

de cet ouvrage et en souligne l'originalité. Pour la première fois, en effet, les rites qui s'accomplissent chaque année dans le grand sanctuaire de l'Islam sont l'objet d'un exposé systématique du point de vue de l'histoire des religions. Pour cela l'auteur a recouru aux sources et n'a négligé aucun détail : il a particulièrement cherché à mettre en évidence l'évolution de certains rites. À ne la considérer que sous cet aspect, cette étude d'histoire religieuse offre une des plus riches collections de faits religieux de caractères élémentaires. On conçoit qu'il soit indispensable d'en connaître avec précision le détail avant d'en aborder l'explication qui ouvrira la voie à l'intelligence de rites plus complexes. On sait la part qu'a déjà eue Robertson Smith des pratiques arabes, mais il y a encore beaucoup à apprendre dans cet ordre d'idées. Cet ouvrage y aidera grandement.

En outre de la description, aussi minutieuse qu'il convient, des rites qui se déroulent autour de la Ka'ba, M. Gaudesroy-Demombynes est amené à recueillir nombre d'opinions erronées. Nous ne citerons qu'un exemple, celui qui concerne l'ablution (*Wudu* ou *Wassou*) qui consiste, non point comme certains le pensent, à se saupoudrer le corps de sable-poussière, mais à passer ses mains sur les parties du corps qu'il s'agit de purifier, après les avoir posées sur le sol.

Tout à tour, l'auteur envisage le territoire sacré *haram*, ses limites et les interdictions auxquelles il est soumis, la Ka'ba et la pierre noire, les petits édifices qui l'entourent, la mosquée même de la Mekke qui embrasse cet ensemble

et dont le plan, très différent de celui des mosquées ordinaires, conserve les dispositions essentielles de l'ancien sanctuaire sémitique.

M. Gaudesroy-Demombynes n'a pas reculé devant les difficultés qu'offre une étude archéologique du sanctuaire. Dans les chapitres qui traitent de l'enceinte de la mosquée et de ses portes, il a réuni toute la documentation accessible à un savant occidental.

La deuxième partie de l'ouvrage décrit le départ du pèlerin, sa sacralisation dès qu'il arrive en vue du territoire sacré, la visite des lieux saints de la Mekke, les tournées rituelles à la Ka'ba, la course entre es-Safa et el-Marwa, le *hadj* ou pèlerinage proprement dit, enfin le retour du pèlerin.

La clarté de l'exposition, jointe à l'intérêt des questions traitées, rend très attachante la lecture de cet ouvrage qui mérite d'être lu non seulement par ceux qui entrent en contact avec l'Islam, mais aussi par tout historien des religions.

R. D.

MICHAEL BRIGGS. *Muhammadan Architecture in Egypt and Palestine*. Grand in-4°, 255 pages, 252 figures. Oxford, Clarendon press, 1924.

C'est un magnifique sujet dont depuis longtemps de nombreux architectes et savants avaient abordé l'étude mais qu'il était nécessaire de reprendre à la lumière des faits nouveaux, en en faisant la synthèse, après une analyse serrée de toutes ses parties. Il y fallait une investigation personnelle et directe des monuments, une énorme lecture, et un jugement sûr. M. Briggs y a apporté toutes ces qualités,

une connaissance des monuments qui lui permettait de contrôler et de discuter l'avis de ceux qui en ont parlé avant lui, et une richesse de documentation personnelle dont il nous fait profiter. En même temps qu'un bon livre, c'est un beau livre, qui fait honneur au photographe aussi bien qu'au graveur, qui nous restituant parfaitement des monuments qui sont parmi les plus beaux que la main des hommes ait édifiés.

Sans prétendre le suivre, en cette courte analyse, dans le développement continu d'un sujet, dont il ne semble pas avoir ignoré ou négligé aucune partie même secondaire, nous nous arrêterons plutôt sur les points de vue nouveaux par lesquels il l'a rattaché aux découvertes les plus récentes. Il ne faut toujours revenir à ceci, qu'il n'y a pas, dans ce domaine de la création humaine, de génération spontanée, et qu'un monument est déterminé par des influences parfois lointaines dans le temps et dans l'espace.

La question des origines, qui occupe un long chapitre, a été fort bien traitée par M. Briggs, qui établit une fois de plus et définitivement que, dépourvus de tout sens architectural, les Arabes, au début de l'islamisme, ne firent qu'adapter à leur nouveau culte les monuments qu'ils trouvaient dans les pays nouvellement conquis, ou bien, utilisant la main-d'œuvre qu'ils concentraient, ils créèrent peu à peu un nouveau style de tous les éléments que les arts antiques de ces pays leur apportaient.

C'est des Byzantins qu'ils reçurent les premières formes de leur architecture, en même temps qu'ils subissaient les influences des églises chrétiennes, dont au vi^e siècle s'était convertie la Syrie, à

Edesse ou à Antiochie, ou bien l'Arménie, où les découvertes récentes n'ont pas mis en complet accord les archéologues sur la datation de monuments qui, s'ils sont tardifs, n'auraient pu avoir cette influence. En Egypte, l'art copte-chrétien, avec ses innombrables églises et couvents de moines, imposa aux Arabes un sentiment décoratif incontestable. Et les méthodes de construction des Iranien de la Mésopotamie et de la Perse, le principe de la voûte et l'emploi de la brique furent chez eux un facteur puissant sur la formation de l'art des architectes musulmans.

Dans l'étude analytique que M. Briggs fait de la Qubbet as Sakhrat, ou mosquée d'Omar à Jérusalem très complète, il n'a pu malheureusement utiliser le dernier état de la question qu'on donne le grand et regretté savant Max Van Berchem dans l'admirable ouvrage sur Jérusalem, en cours de publication à notre imprimerie de l'Institut français du Caire.

De même pour la grande mosquée de Damas, monument d'une importance capitale, il en est resté dans l'état de ses transformations successives au plan de Diehlé (1897), semblant avoir ignoré tout ce qu'on a pu dire M. Descaud, reprenant avec autorité la question dans la Revue Syria. C'est que M. Briggs a écrit en 1923 son livre qui sort des presses avec la date de 1924, et qu'à cette dernière et récente date il n'aurait pu continuer à souhaiter que les efforts des historiens de l'art pussent enfin se porter sur les monuments musulmans de la Syrie, notre mandat syrien nous ayant dicté le devoir de le faire, et les efforts de notre Revue Syria y tendant résolument. Il déplore par ailleurs que des sites anciens, d'une

aussi fameuse mémoire qu'Antioche, ou aussi riche encore en splendides monuments qu'Alep, a été tout à fait négligée. Satisfaction va lui être donnée, quand l'éminent professeur, M. Perdrizet, aura pris pied à Antioche, et quand les monuments d'Alep seront classés historiquement, décrits et publiés, ce qui ne tardera guère.

Excellente étude et très poussée de l'admirable mosquée d'Ibn Tulun au Caire, en s'appuyant sur les récents et sagaces travaux de S. Flury et de Creswell, quant au décor ornemental, et au relevé du plan et des méthodes constructives; l'accord est définitif pour reconnaître ses analogies avec les monuments de Samarra, la vieille capitale abbasside du ix^e siècle, au nord de Bagdad sur le Tigre, constatation qui paraît maintenant toute simple, après la publication de Samarra par la mission allemande Sarre-Hersfeld, la connaissance historique et psychologique qui nous confirme en ceci qu'Ibn Tulun, né en 835, vint à Samarra, comme jeune *amirlik*, son instruction militaire, y connut ces beaux monuments avant de venir au Caire, où sa grande foi se délinça.

Très attendantes aussi sont les pages consacrées aux jolis monuments funéraires du Caire, dont certaines petites mosquées sont d'une révélation assez récente. M. Briggs apporte à ces discussions une science profonde de l'architecture, de la construction même, et ce qui est plus rare dans le même homme, des détails de l'ornementation qu'il analyse avec maîtrise.

L'art oriental musulman est de plus en plus goûté, compris, admiré. Le livre de M. Briggs sera précieux pour tous ceux

qui s'arrêteront à travers ce vaste monde devant les monuments mêmes, et désireront les comprendre, les pénétrer.

GASTON MUGEN

Abbé E. WETTERLÉ. — En Syrie avec le général Gouraud. Un vol. in-12 de 258 p. et 12 gravures hors texte. Paris, E. Flammarion (1924)

Agreable récit de voyage écrit par un observateur bien documenté, qui a saisi immédiatement quelles ressources offrait le pays syrien tant au point de vue des possibilités agricoles et commerciales qu'à celui du développement intellectuel des habitants. A côté des descriptions pittoresques on trouvera quelques notes intéressantes sur les antiquités. C'est ainsi qu'on y voit la façade de la cathédrale de Tortose avec le dégagement du portail effectué par M. Enlart.

Les conclusions de l'abbé Wetterlé sont, à juste titre, optimistes. Il a vu ce qui a été fait en quelques années; il a parcouru les routes dont aujourd'hui le pays est sillonné; il a pu juger de la sécurité qui transforme des régions hier encore désolées par la guerre ou le brigandage. Certes, il reste beaucoup à entreprendre, mais un gros effort se poursuit qui a déjà abouti à des résultats inespérés. A ne compter que le coton — dont la Syrie est assurée de produire d'ici peu de grosses quantités — la soie, dont la production double d'année en année, et le blé, on ne peut plus nier que cette belle contrée est appelée à un grand avenir. Ce qu'elle a été dans l'antiquité est le meilleur gage de ce qu'elle deviendra bientôt.

PÉRIODIQUES

Journal of the Manchester Egyptian and Oriental Society, XI, 1924. Londres, Longmans Green, 58 p.

La Société Orientale de Manchester publie un journal annuel (si l'on peut ainsi parler, qui témoigne de son activité scientifique. Le dernier tome contient trois notes intéressantes de M. Calder, qui y montre une fois de plus sa profonde connaissance de la religion anatolique.

L. Persée en Lycannie. — A propos d'une épitaphe d'Iconium où Persée apparaît comme le gardien du mort ⁽¹⁾, M. Calder apporte de nouvelles preuves du culte que l'on rendait en Lycannie au héros grec et de la diffusion de sa légende. Cependant Persée n'est point indigène dans le pays, mais s'est substitué à quelque déité anatolique dont il a pris les fonctions.

II. *Nannakos et Ennch*. — Une inscription qui mentionne un habitant de *Nannakosay*, prouve que le roi d'Iconium qui joue un rôle dans la légende locale du déluge, s'appelait bien Nannakos, non Annakos, et qu'il ne doit pas être assimilé à Ennch.

III. — *Une tombe-sanctuaire et un martyrien chrétien*. — Dans toute l'Asie Mineure, la tombe est en même temps un sanctuaire. Cette idée a trouvé une expression curieuse sur une pierre sépulcrale de Laodicée Combusta. Au-dessus de l'image de deux enfants défunts, se voit, dans une niche cintrée, un grand

buste de Cybèle. La même conception apparaît dans une épigramme de saint Grégoire de Nazianze (*Anth. Pal.*, VIII, 118).

Le même tome du *Journal* contient un exposé par M. Parker des idées développées par M. Karlgren dans un livre récent sur « le son et le symbole dans l'écriture chinoise », et une étude de M. John Lewis sur le culte de la déesse mère dans l'ancienne Égypte.

F. G.

R. MONTAUDO. — Publications de Princeton University, dans *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, t. VIII, pp. 431-434. Beyrouth, Imprimerie catholique, 1924.

Nous signalons ici vos comptes rendus à l'ouvrage de G. A. Harter, *Studies in the History of the Roman Province of Syria et à Syria*, Publications of the Princeton University Archaeological Expeditions to Syria in 1905 a. 1909, parce qu'ils constituent une étude critique très soignée et fondée sur une documentation sûre qu'on aura profit à consulter.

R. ALIBRAN. — Arabie, dans *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, publié sous la direction de Mgr Baudrillart, t. III, col. 1338-1339. Paris, Letouzey et Lel, 1924.

Nous devons signaler cette importante monographie qui remplit 182 pages gr. in-8° en petit caractère. Dans les paragraphes consacrés à retracer l'activité du christianisme dans la province romaine d'Arabie, on trouvera une utilisation minutieuse des inscriptions qui signalent tant d'érections de monuments chrétiens,

⁽¹⁾ Je crois que dans cette inscription il faut ponctuer après *ἀδελφῶν* (v. 6). *Εὐνοίας* se rapporte au mort et au lieu de la forme verbale « je lirais plutôt *εἶς*, employé, comme au grec moderne, pour l'article indéfini.

parfois avec la date, et qui font connaître nombre d'évêques et de sièges épiscopaux (ignorés des listes de Le Quen). On notera ce qui est dit (col. 1185-1189), d'accord avec le P. Vailhé au sujet du *Synecdemus* d'Héraclès compilé vers 535 et de la *Descriptio orbis Romani* de Georges de Chypre vers 905. Des érudits aussi avertis que Barthé et Galzer ont pris à tort ces recueils pour de véritables listes épiscopales. Un utile résumé met au point l'histoire des Arabes nomades chrétiens, notamment celle des Ghassanides, et ex prime très justement : « Il n'est pas exagéré de dire que la politique de Byzance envers les Ghassanides et les Arabes chrétiens de Syrie, de Palestine et de la province d'Arabie (ils étaient monophysites, autrement dit jacobites) fut une des causes qui contribuèrent au succès de l'Islam, en développant chez ces Arabes le haine pour le christianisme orthodoxe, identité par eux avec la cause de l'Empire ».

Les rapports que le royaume de Hira entretenait avec les chrétiens, comme toutes les questions que soulève, dans l'Arabie moderne, l'influence chrétienne soumise à difficile à distinguer du judaïsme, l'ont n'ont pas été traités sur Mahomet et l'islamisme, enfin l'histoire des Arabes chrétiens sous les premiers khalifes et les Omeyyades, sont traités avec une pleine connaissance du sujet et une judicieuse critique. Les cartes de la province romaine

d'Arabie depuis Diocétien et un carton figurant l'Arabie au VII^e siècle, éclairent le texte, tandis qu'une abondante bibliographie termine cette étude.

R. D.

Byzantion, Revue internationale des études byzantines. — On nous prie d'annoncer l'apparition prochaine de cette revue d'histoire, de philologie et d'art byzantina dont le siège est à Bruxelles, 12, rue Royale. C'est la réalisation d'un vœu exprimé par le V^e Congrès des sciences historiques (Bruxelles, 1923). Les subventions de la Fondation impériale de Belgique, des gouvernements hellénique et français, de l'ambassade et du consulat général d'Italie à Bruxelles, ainsi que les dons généreux de Mme Isabelle Eberhard et de M. Nicolaïdès ont permis au comité provisoire de se mettre au travail. Ce comité se compose de MM. Andrianiotis, Hides, Gellinek, H. Delbays, Ch. Dahl, Estlin-Hogwood, de Francisci, Gruber, Grunwaldt, H. Grégoire, Jorga, Molot, P. Peeters, Pernot, sir W. M. Ramsay, Rostovtzeff.

Byzantion paraîtra deux fois par an, en fascicules de 200 à 300 pages et comprendra : 1^o des articles de fond, 2^o des comptes rendus critiques, 3^o des bulletins périodiques où seront analysées les publications récentes sur toutes les études byzantines. Le premier fascicule doit sortir en octobre 1924.

Le Gérant : PAUL GEUTHNER.

CINQ JOURS DE FOUILLES A 'ASHARAH

7-11 SEPTEMBRE 1923

PAR

M. FRANÇOIS THURÉAU DANGIN ET LE R. P. DHORME.

Les fouilles à 'Asharah n'ont été qu'un court épisode dans notre long voyage à travers la Haute-Syrie, la Mésopotamie et l'Iraq. Elles ont eu tous les caractères d'une improvisation sur place. Nous n'aurions même pu songer à les entreprendre si nous n'y avions été encouragés par l'excellent et efficace surveillance du général Weygand, Haut-Commissaire de la République Française en Syrie, et du général Billotte, qui commandait la région d'Alep. Nous sommes heureux de leur exprimer notre reconnaissance ainsi qu'au colonel André, commandant les troupes de la région de Darses Zor, et à son officier adjoint le capitaine Lamoult, qui voulurent bien mettre à notre disposition la mieux dotée œuvre militaire, sans laquelle nous eût été difficile de nous letter.

• •

Quel intérêt attachons-nous à copier et un premier sondage à 'Asharah ?

'Asharah est le nom d'un village qui couvre le sommet d'un tell situé sur la rive droite de l'Euphrate, à un chemin entre Darses Zor et Abou-Kemal. Ce nom est emprunté à la tribu des *'Asharah* qui, des deux cotés du fleuve, occupe un vaste territoire. On dit aussi *tell 'Asharah* « le tell des *'Asharah* ».

Dans l'antiquité, la route qui menait le long de l'Euphrate vers la Babylonie passait plutôt sur la rive gauche (orientale). Mais les rois assyriens, soit que, comme Tukulti-Ninurta II (890-883 av. J.-C.), ils remontaient du sud-est vers le nord-ouest, soit qu'ils fassent le trajet inverse, comme Assurnasir-pal II (884-860), avaient grand soin de noter les villes qui étaient en face sur la rive droite (occidentale) et leurs ruines témoignent précisément que c'est sur cette rive droite que se situaient les cites les plus florissantes. La pe-

pulation pouvait, comme aujourd'hui, se répartir sur les deux territoires, celui de Shammyeh « Syrie » à l'ouest du fleuve et celui de Djézirah « Ille, la Mésopotamie » à l'est. Mais les points d'attache au sol étaient surtout du côté de Shammyeh. Parfois la ville s'élevait dans une île. Les annales ne manquent pas de préciser que, dans ce cas, la ville est « au milieu de l'Euphrate ». Des agglomérations, qui finirent par constituer des royaumes, se formèrent autour de ces centres d'elles ou d'eux, qui jalonnaient la fertile vallée. Parmi ces centres de civilisation il en est un qui, ces dernières années, a pris une certaine actualité dans le monde assyriologique, c'est celui de Tirqa, qui, ainsi que nous allons le voir, était située sur le tell occupé aujourd'hui par 'Asharah.

En 1908, le P. Landmann publiait dans la *Zeitschrift für Assyriologie* (XVI, p. 247 ss.) une tablette du roi d'Assyrie, Samst-Adad I, ainsi conçue : « Samst-Adad, roi du monde, lieutenant du dieu Echl, revérant le dieu Dagan, Isakku du dieu Assur, constructeur de l'E-kis-gal, son elabou fort, temple du dieu Dagan à Tirqa ». Cette tablette qui est depuis entrée au Louvre (AO 4628), provenait de 'Asharah.

A cette occasion, l'un de nous rappela¹ qu'il avait autrefois, dès 1897, publié une tablette provenant aussi de Tirqa². Cette tablette, conservée au Louvre (AO 2673), est un acte de donation par lequel Isarim, roi de Hana, fils d'Idin-kakka octroie au terrain de construction « dans la nouvelle ville qui se trouve à Tirqa ». Le terrain est contigu au palais par trois de ses côtes et à la grand-place par le quatrième côté. C'est un bien fonds qui était propriété des dieux Samas, Dagan, Barmer et du roi Isarim. La tablette est datée de « l'année où le roi Isarim a construit la grand-porte du palais de la ville de Kaschah ». Le sceau du roi est ainsi libellé : « Isarim, roi du pays de Hana, fils d'Idin-kakka, chéri du dieu [Samas] et du dieu Dagan ».

Une double conclusion s'imposait. La ville de Tirqa était la capitale du pays de Hana et elle était située sur l'emplacement de 'Asharah.

Un autre document publié en 1907 par C. H. W. Johns dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology* (XIV, p. 177 ss.) et récemment réédité par Albert L. Clay dans la quatrième partie des *Babylonian Records in the*

¹ *Revue Assyriologique Internationale*, 1908, col. 193.

² *Revue Assyriologique*, vol. IV, fasc. 3.

² *Soziale Letters et Texts*, n. 23. Voir, en dernier lieu, Schorr, *Altassyrl. Rechtsurkunden*, n. 213.

Library of J. Pierpont Morgan, n° 12, est un contrat de mariage ⁽¹⁾ daté de l'année où le roi *Hummanraqi* a creusé le canal *Hahur-dat-lugai* depuis la ville de *Dûr¹⁰-šarlim* jusqu'à la ville de *Dûr¹¹-šutim* *. Dans le nom de ce canal entre celui de la rivière voisine, le *Khabor*, et le nom de l'une des villes dont comme second élément le nom du roi *šarlim* que nous reconnaissons déjà comme souverain du pays de Hana.

L'unique témoin dans le contrat que nous venons de mentionner, est un certain *Pa-qi-rum*. Le nom de *Pa-qi-rum* figure dans un texte qui nous amène encore à *Tirqa*. C'est un acte de donation, publié par Arthur Ungnad ⁽²⁾. Cette tablette, acquise à *Deir-er Zôr* par le professeur Sarre, proviendrait, au témoignage du vendeur, de la région de *Rahbah*, au S.-O. de *Mayadin*, à environ 40 km. au S.-E. de *Deir-er-Zor* *. D'après la carte de Herzfeld ⁽³⁾, *Rahbah* est à peine à une quinzaine de kilomètres N. O. de *Asharah*. Nous sommes donc toujours au pays de Hana. Les dieux, par lesquels on prête serment, sont *Šamaš*, *Dagan* et *Ilumner*, c'est-à-dire exactement les mêmes que sur la tablette du Louvre. Le roi n'est plus *šarlim*, mais *Am-mi-ša-il* fils de *Šu-mu-ah-ra-mu-mu*. Le bénéficiaire est précisément *Pa-qi-rum*, fils de *Ba-ki-lum*, probablement identique au *Pa-qi-rum* de la tablette de Johns. La tablette est datée de « l'année où le roi *Am-mi-ša-il* est monté sur le trône de la maison de son père ». Les terrains qui sont cédés à *Pa-qi-rum* se trouvent situés partie dans la ville de *la-ab-mu-šar-gan*, partie dans la ville de *Tirqa*.

Nous venons de voir que *Paqurum* était fils de *Baklum*. En 1909 l'un de nous publiait dans le *Journal asiatique* (40^e série, t. XIV, p. 149 ss.) une tablette analogue à celle du Louvre et à celle de Berlin. Il s'agit d'un achat de terrain. L'acheteur est « *Ba-ki-lum*, fils de *Šu-mu-ah-ra-mu-mu* ». Il est probable que ce *Ba-ki-lum* était bien le père du *Paqurum* de la tablette de Berlin. Les 14 arpents de terrain achetés par ce personnage se trouvent dans la ville de *Tirqa*. Les dieux invoqués sont encore *Šamaš*, *Dagan*, *Ilumner*. Mais le roi est, cette fois,

¹ Sur l'exact correspondance, au ligé de ce texte, voir les récentes observations de Kouchakov dans *Zeduvienijf Assyrii*, XXXV, p. 107.

⁽²⁾ Lecture certifiée par Clay.

⁽³⁾ Texte dans *Fordezas, Schrifttatenkatalog*,

VII n° 204. Étude dans *Recht der Assyriologie*, VI, 2, p. 26 ss.

⁴ Sur cette localité et *Šamaš Ilumner*, *Archäologische Reallex.*, II, p. 382 ss.

⁽⁵⁾ *Ibid.*, p. 387.

Tels étaient les textes de Tirqa jusqu'ici connus. Lors de notre passage à Dêr-êz-Zor, le capitaine Brunout, qui avait entre les mains quelques tablettes provenant de Ashàrah, voulut bien nous les montrer. Ces tablettes sont récemment entrées dans les collections du Louvre, où elles sont inventoriées sous les n° AO 9050 à 9052. D'autre part, le lieutenant Ternier vient de faire généreusement don au Musée de quatre tablettes de Asharah, qu'il a recueillies alors qu'il était officier de renseignements à Maou-kemal. Ces tablettes ont reçu les n° d'inventaire AO 9053 à 9058.

AO 9050 est un contrat par lequel un certain Idin-Sin se loue pour une année. Cette tablette porte l'empreinte d'un cylindre où on distingue le personnage à la misse d'armes en face de la deesse qui eleve les mains, et les traces d'une légende de trois lignes.

Idin-Sin a-t-il e-ne-ma ni-en
a pu-uy-ri-ri su
Gi-mil-Nin-kar-ra-ak mdr Ar-êl-a-ye
a-ma sal-lu-ur-ur-su

5 I-di-la-at-ti-m 2 a-ma sam

I-di-la I (ku e-qlum i-pu-la-ak

3 mi-ne il-pu-um a-tu hu u u
pâr-tu-um lu-bu a-tu a-tu 2 a-tu

6 a-tik I-di-la I a-a-a-hu

10 I-di-la I a-a-a-hu a-a-a-hu

a-ma a-tu a-tu a-tu

a-tu a-tu a-tu

I a-tu

10 a-tu a-tu

localité, voir *Mémoires de la Délégation en Perse*, X, p. 87, col. I, 1, 3). Au sujet de l'extension de Sûhi jusqu'à Bapîq, c'est-à-dire jusqu'à la Babylonie, voir les observations de Horn, *Zi'ach u' l'Asyriyya*, XXXIV, p. 133 s.; voir en outre l'inscription de Tê-gahli-phalaser I, publiée par SCHRAMME, *Heftschrifftexte aus Assur histor. Inf.*, n° 74, 20 s.; et depuis Tadmor du pays d'Amorru, Aul (Ana) du pays de Sûhi, jusqu'à Bapîq

Idin-Sin, à lui-même

et à sa propre personne

Gimil-Ninkareak fils d'Ar-êl-êl,

pour une année l'a loué.

Son salaire pour une année est de 2 a-qui⁽¹⁾ de grain.

Pour son salaire (Gimil Ninkareak lui) dé-
limitera un arpent⁽²⁾ de terre.

3 mines de laine pour son vêtement,
un pot d'huile, son vêtement et ses chaus-
sures

dont ses parents n'ont pas l'équivalent⁽³⁾,

et 5 ha-tu-ma (Idin-Sin) a reçu.

Lorsqu'il aura rempli son temps,

le reste de son salaire

il recevra.

10 jours de congé

du pays de Karduniaš (Babylonie) (Cf. *Rev. Biblique*, 1924, p. 107).

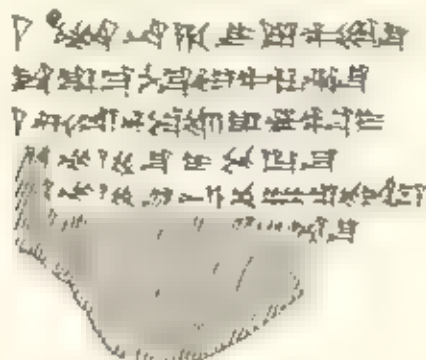
⁽¹⁾ Même terme (mesure Cyl. A. V, 8; VI, 9, a-tu) comme mesure, équivalait probablement à 10 gur (cf. ci-dessous AO 9055, l. 5: 1 a-ma a-tu).

⁽²⁾ Un peu plus de 35 ares: cf. *Revue d'Assyriologie*, XVIII, p. 131.

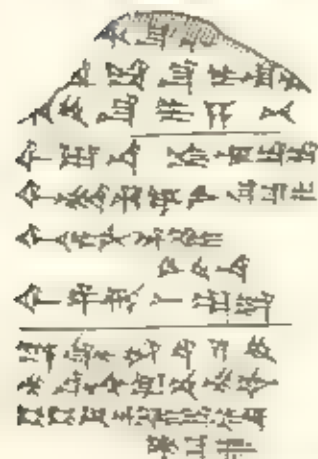
⁽³⁾ Êrêl a-ir (pour *kaš*) e-ir 7.

⁽⁴⁾ Moi à moi a s'approchant peu s.

112 5055 (0,037 x 0,036)



112



112

112 5055 (0,037 x 0,036)
 112 5055 (0,037 x 0,036)
 112 5055 (0,037 x 0,036)
 112 5055 (0,037 x 0,036)
 112 5055 (0,037 x 0,036)

Mul naha (ils d'ippalson,
 à l'instinct et à sa propre personne
 Gm d'Nukarra, l'archevêque
 pour une année l'a lue
 Son les lue pour une année est l'a lue
 8 gur de grain son salaire
 son salaire

l'archevêque

Lorsqu'il aura rempli son temps,
 le reste de son salaire il recevra.
 10 jours de congé il prendra

Devant Hualum le tuteur,
 devant Mul habur le k.é,
 devant Sili Dagan, le chariotier,
 devant Pagurum le scribe.

Mes de k.é, 2^e jour.
 Année où Samsarum, le roi,
 offrit un sacrifice à Dagan de

AO 9156 (5", 108 x 9", 107)

1 本本本本本本
 2 本本本本本本
 3 本本本本本本
 4 本本本本本本
 5 本本本本本本
 6 本本本本本本
 7 本本本本本本
 8 本本本本本本
 9 本本本本本本
 10 本本本本本本
 11 本本本本本本
 12 本本本本本本
 13 本本本本本本
 14 本本本本本本
 15 本本本本本本
 16 本本本本本本
 17 本本本本本本
 18 本本本本本本
 19 本本本本本本
 20 本本本本本本

*Gu-a-tum marat
 180 am-hu e *He et-ta-nt
 181 Sa-am-hu u *He et-ta-nt
 182 hu va u *am-me-nt
 183 Gu-mil-^a No kar-ra-nt
 184 mar Ar-^a a-hu

Gustum, fille
 de Samin et Héthul,
 de Samin et Bistam
 son père et sa mère
 Gilmil N karrek
 fils d'Aréi-shha

10 *šūm*
ana šūmāda gaurim
šūm me-ana hašparim
 10 *šūmādam*
 11 *šūm me-ana hašparim*
 12 *šūm me-ana hašparim*
 13 *šūm me-ana hašparim*
 14 *šūm me-ana hašparim*
 15 *šūm me-ana hašparim*
 16 *šūm me-ana hašparim*
 17 *šūm me-ana hašparim*
 18 *šūm me-ana hašparim*
 19 *šūm me-ana hašparim*
 20 *šūm me-ana hašparim*
 21 *šūm me-ana hašparim*
 22 *šūm me-ana hašparim*
 23 *šūm me-ana hašparim*
 24 *šūm me-ana hašparim*
 25 *šūm me-ana hašparim*
 26 *šūm me-ana hašparim*
 27 *šūm me-ana hašparim*
 28 *šūm me-ana hašparim*
 29 *šūm me-ana hašparim*
 30 *šūm me-ana hašparim*

a acheté
 pour son prix complet
 6 de mine d'argent
 et lui (leur) a payé,
 en outre 1 sicle d'argent
 en supplément à a déposé
 à savoir 1 sicle d'argent à 100 (sicle)
 Il, lui, a payé
 pendant un mois en cas d'opération, pen-
 dant deux jours en cas de recherche,
 à l'égard de toutes ces ventes, selon le
 montant, selon la loi royale
 le vendeur se sera responsable
 Devant Ištu-Dagan le percepteur,
 devant Šamas-ana, le devin
 devant Iluši Ma de Ša-ana-ja

Mois d'Igi-kur-ra
 tel jour
 Année où...

Le roi Šuzubramnu, sous le règne duquel ont été rédigés deux des trois contrats qui précèdent (AO 9050 et 9051) est le père du roi Ammibail, mentionné sur la tablette de Berlin (voir ci-dessus, p. 267).

Le cylindre empreint sur AO 9051 représente une divinité debout à gros chignon double, tournée à droite et tenant le sceptre d'Ishtar de la main gauche. La main droite abaissée tenant peut-être une harpe. Une autre divinité est tournée à gauche. Traces d'une légende *It-m-š*.

Nous retrouvons sur cette tablette, suivi du titre de scribe, le nom propre *Paprum* déjà relevé sur une tablette datée de Hammurapi et sur une tablette datée de Ammibail. Il est probable que dans les trois cas ce nom désigne le même personnage, un scribe qui aurait exercé son métier successivement sous trois règnes.

C'est peut-être encore sous le règne de Šuzubramnu qu'a été rédigé le troisième contrat, AO 9056 (le nom royal présenterait ici une variante *ru* pour *nu*). Le cylindre empreint sur cette tablette représente l'offrande du chevreau à un

(1) Écrit en lecture incertaine.

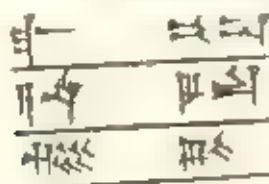
(2) Au sujet de cette clause, voir S. N. N. N.,
*Die Schlussklauseln der altbabyl. Kauf- und
 Tauschverträge*, p. 210 ss.

1912, — V.

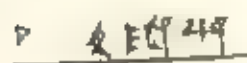
(3) Probablement la forme complète *It-m-š*
 du premier témoin *It-m-š*.

avec d'autres villes du pays d'*Īdāna*¹⁾ dépendant auparavant du Mitanni. Il est assez vraisemblable qu'il s'agit de notre Tirqa.

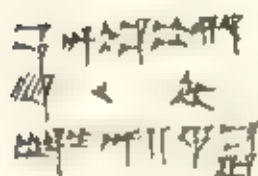
vet 0052 (0'057 x 0'077) (Voir page précédente.)



à cet *akkarum* 1 s
à cet *hadurum*
quelq.²⁾
(10'057)
après *ḫetp-ku* et
des *ḫur*
le m.³⁾ à *kur-mu* ou



à sūt (10' de bère de telles) qualité
à *hadurum*,
Dépense
Hauri.⁴⁾
Mois de Bēit bēl,
10^e jour,
épouse de l'Assur-nāḫk



Le nom de Tirqa semble ensuite disparaître de l'histoire. Mais les annales de Tukulti-Ninurta II (890-883 av. J.-C.) et d'Assur-nāsir-apal II (883-860) font mention d'une ville de *Sirqa* dont l'emplacement correspond à celui de Tirqa. Dans le premier des itinéraires⁵⁾, l'armée assyrienne remonte la rive gauche (orientale) de l'Euphrate. La dernière étape avant d'atteindre « la prairie de l'Euphrate où se trouve la ville de *Rammānu* » (endroit où est situé le canal du fleuve *Ḫabur*)⁶⁾ est précisément *Sirqa*. Or nous avons vu que le roi Hammurabi, qui régnait à Tirqa, avait creusé un canal pour les eaux du *Ḫabour*. On a soin de spécifier que la station précédente, *Sirqa* « se trouve » de l'autre côté de l'Euphrate. Il existe donc un tell, qui sert de point de repère, sur la rive droite. La ville est importante. Son prince, *Anda-la* « le

¹⁾ Sur ce pays, cf. Gassman, *Index of Mitite Names*, I, p. 8.

²⁾ Écrit *si-ga*. Pour le sens de ce terme, voir *Revue d'Assyriologie*, XVI, p. 433 et pour la lecture voir LAMPERTH, *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, LXXIX, p. 506, et LXXIV, p. 442.

³⁾ Pour cette mesure de capacité (singulier *akum*), voir *Revue d'Assyriologie*, XVI, p. 433.

⁴⁾ Nom du fonctionnaire.

⁵⁾ Dans SCHAE, *Annales de Tukulti-Ninurta II*, verso, l. 4 m. Pour la lecture des ll. 43-44, cf. HORN, *Zeitschrift für Assyriologie*, XXIV, p. 161.

Sirgôn », apporte un tribut considérable : 3 mines d'or, 7 mines d'argent, etc. C'est à Sirgû que le prince du pays des Éapens apporte aussi son tribut. Pour ce qui est de la distance entre Sirgû et le Khabour, nous constatons que dans son voyage à cheval Miss Bell franchit, en une étape d'un jour, la route du Khabour à *el-Hosna*, qui est située sur la rive gauche de l'Euphrate en aval de *Ischirah*¹. En droite ligne la distance de *Ischirah* point de départ de Miss Bell, et *el-Hosna* est d'environ 25 kilomètres. Notons que les étapes de somme ont pris six heures du Khabour à *el-Hosna*. Notons encore que l'étape qui suit celle de *el-Hosna* est la suivante : de *el-Hosna* à *Amurrah*. Il est le village *Sarr* de *Bit Hadippe*. Or cette ville est certainement connue (comme le suggère le L. Scheil²), le tell *Sarr* sur la rive droite occidentale du Khabour. Il y a là une colline imposante et couverte de ruines, tout à côté de l'affluent de l'Euphrate. La distance entre *Sarr* et par exemple *Rasrah* (près du confluent du Khabour et de l'Euphrate) est d'environ 40 kilomètres. L'itinéraire du monarque assyrien ne cite pour tout « station intermédiaire » entre son campement près du canal du Khabour et son campement à *Sarr*. On ne pourrait donc arguer de la distance entre *Ischirah* et le Khabour contre son identification Sirgû *Tirqa* *Ischirah*.

Les mêmes observations sont à faire au sujet de l'itinéraire d'Assur-âd-issapal II. Dans ses annales, col. III L. 6 ss., ce roi déclare qu'il est allé de la « ville du pays de Bit Hadippe » à la ville de Sirgû, où il reçoit le tribut des Sirgôens. À la ligne 28, il compare la ville de Bit Hadippe, où campent les armées assyriennes, qu'elles viennent de l'est ou du sud. Cette ville est *Sarr*, comme l'aas l'itinéraire de *Takult-Ninurta* II. La route de l'Assyrie à l'Euphrate allant donc de *Sarr*, sur le Khabour, à un point en face de Sirgû avec une étape intermédiaire à *el-Hosna*, on voit que sans doute celui-ci le Khabour à l'Euphrate, canal précisément mentionné sur une tablette de Tirqa.

Ces constatations suffisent à justifier l'identification de Tirqa et de Sirgû.

¹ *Amurath to Amurath*, pp. 77-78.

² Carte de Beekfeld lors l'expédition

Sarra-Hannan, II, p. 367.

³ *Amurath to Amurath*, p. 78.

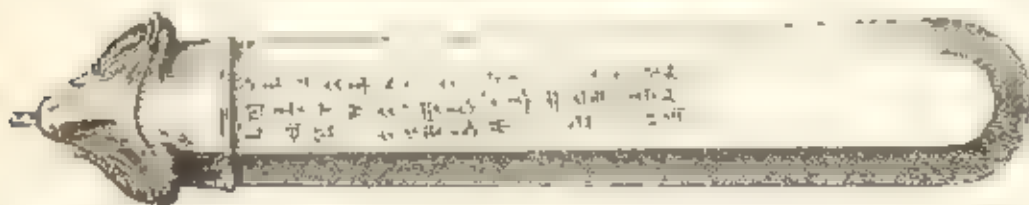
⁴ *Annales de Takult-Ninurta II*, p. 49.

⁵ Voir également le vol. d'août 1924 à notre retour de Mossoul.

suggérée par Herzfeld⁽¹⁾. S'il restait encore quelque doute, il est levé aujourd'hui par un liste géographique publiée par Schroeder dans les *Zeitschrift für Assyriologie und Vorderasiatische Archäologie* (p. 183). Cette liste mentionne trois lieux du nom de *Is-sip-qan* (II, 14, 16). La première est « face au *Latidim* », la seconde est « face à la montagne », c'est-à-dire à l'est, la troisième est identifiée avec *Sipqa sa-pa sa-st* (3) « Sipqaq est face aux *Satû* », c'est-à-dire aux *Lédoums* du désert de Syrie.

Rappelons enfin qu'une inscription d'un roi de Hama a été trouvée en Babylone. Parmi les antépièces découvertes par Rassam à Abou-Habba (Sippa), sur l'emplacement du temple de Samâ, et maintenant conservées au British Museum se trouve un *carreau* objet votif dont M. Pinches s'est autrefois donné dans les *Transactions of the Society of Bible Archaeology* (vol. VII, Part I, 1885) la description suivante : « The next ornament worthy of notice brought by Mr. Rassam from Sippa is an oblong instrument, the greater part of green stone, rather flat, rounded off at the broader end, and having the edges also levelled off. It tapers gradually from the broader end, and is fixed into an ornamental bronze socket cast or worked into the form of a ram's head, the eyes of which are inlaid with some white composition, the nose terminating in a small ring from which something formerly hung. At the end to which the bronze part is fixed, and partly covered by it, is engraved upon one of the broader surfaces, six lines of inscription in two columns : » M. Pinches s'étant alors contenté de publier l'inscription au moyen de caractères typographiques, nous l'avons prise ce l'objet au crayon, en crepus, fort poussé, qu'il a bien voulu nous communiquer et d'après lequel nous avons fait exécuter le dessin reproduit ci-dessous :

4 H. 82, 134, 170. D. 36, 140. L. 200. H. 250.



(1) *Rev. d'Assyriologie*, XI, p. 138.

(2) L'assurien a attiré l'attention sur ce

passage dans *Zeitschrift für Assyriologie*,

XXXV, p. 134, n. 2.

L'inscription se lit comme il suit.

Col I 1^{re} *ana Šamāš sar šama a trāt šama*
 231

1. Tukulti-Hamār sar mat Ha-ša
 abul-Hamār sar mat Ha-ša

Col II a-na „kabim (?) mull-ša
 a na-ša ar ba-ša sa
 i-ki u

A Šamāš, roi du ciel et de la terre, son
 roi,

Tukulti-Mer, roi du pays de Haou-
 sile et Sin-akiss, roi du pays de Haou-
 pour... la sauvegarde de son pays
 et la conservation de sa vie
 a vu ce ci

Au moment où il a publié cette inscription, M. Pinches inclinant à la placer vers le temps de Salmanassar II-III, c'est-à-dire au ix^e siècle. Cette date pourrait être de plusieurs siècles trop basse.

..

C'est le mardi 4 septembre 1923 que nous quittons Alep pour gagner l'Euphrate. De grand matin, l'auto nous emporte à travers cette plaine maudite qui descend lentement vers le lit du fleuve. La piste que nous suivons correspond assez bien à l'ancienne route des caravanes. Nous laissons à notre droite l'intéressant village de *Arach*, où furent trouvées en 1891 les deux stèles araméennes des prêtres de la Lune. Au passage, nous relevons les noms des villages : *Dybrin*, *Hir-Husemah*, *Bitkayeh*, *Tell-ibâ-Zinnah*. Ils figurent tous sur l'itinéraire suivi par la mission Sarre-Herzfeld en 1907-1908. Après avoir traversé un ruisseau qui porte le nom poétique de *Nahr-ed-dihab* « rivière de l'or », nous sommes à *Qacares*, petit village, dont le nom se retrouvera, mais avec une prononciation différente *Kacurash*, sur l'emplacement de l'antique Babylone. Une petite halte au gros bourg de *Der-Hijar* et au *Hir-Mahdâm*. A 9 heures du matin nous étions à *Meseneh* et, pour la première fois, nous pouvions saluer le Fleuve par excellence, cet Euphrate aux eaux bienfaisantes et douces qui, sur des milliers de kilomètres, porte à travers le désert la vie et la fertilité. Nous avons mis exactement trois heures pour franchir l'espace que la mission Sarre-Herzfeld avait parcouru en trois jours (16-18 oct. 1907). C'est à peu près la différence de rapidité qui existe entre les anciens et les nouveaux modes de locomotion. Le pittoresque y perd ; mais souvent la fa-

(1) Marqué par la douille de métal

ligue et la manœuvre des voyages. L'unique salut des voyageurs est un moyen plus prompt de traverser ces lacs et les étangs, ou d'en ne restreindre l'intérêt du passant. Le temps gagné par la vitesse sera utilement dépensé en stations plus longues sur les sites les plus intéressants et les plus évocatrices. Nous pourrions notre tour, par *Esra Meskench* et la vieille *Meskench*, qui occupe l'emplacement de la *Bab* du moyen âge. La *Harbarsan* (le *Leptis* gréco-romaine), et par *Dibek*, qui fut peut-être *Thapsacus*, la *Fisab* du temps de Salomon. Au khau d'*el-Hammim* nous nous arrêtons une heure pour déjeuner, pendant que le chauffeur va réchauffer le dîner. Voici maintenant *Ilappa*, qui apparaît de l'autre côté du lac. Nous finissons cette excursion pour notre retour. Nous pensions pouvoir atteindre *Der-er-Zor* avant la nuit. Mais les jours sont courts en septembre. Après avoir dépassé *es-Sahkka*, où grouillent des nuages massifs, nous arrivons à *Der-er-Zor* à l'aube d'un jour vers *Hamdan*. C'est là que nous sommes surpris de le coucher du soleil. Sur la terrasse classique d'un vieux khau nous nous mettons à goûter les charmes des nuits en plein air. Jusqu'à notre dernière nuit de Mossoul (le 1^{er} octobre) nous n'aurons plus à nous enclôser dans une chambre pour nous livrer au sommeil réparateur. Toujours nous aurons sur nos têtes ce ciel profond et étincelant de l'Euphrate et du Tigre, ces constellations qui dessinent en quelques points d'or les personnages mythologiques et les animaux fantastiques qu'y reconnurent les Babyloniens et dont les noms nous sont familiers.

Le lendemain, à la première heure, nous sommes sur la piste de *Der-er-Zor*. Nous passons successivement à *Tifra*, *Tiraf* et *Tahat*. A *Schirada* matin nous sommes à *Der-er-Zor*. Depuis les berges de l'Euphrate et à la hauteur de *Khappah* de la rive gauche jusqu'à petite distance de *Der-er-Zor*, la route est particulièrement accidentée. Les rochers et les saules ont servi à rendre impraticable une voie à peine tracée. Mais des travaux sont en cours et nous aurons, dans un mois, la consolation de constater que nos successeurs auront moins de peine. Les troupes du génie se mettent à améliorer le chemin de la rive droite (occidentale) de l'Euphrate, le seul qui peut servir actuellement les voyageurs, qui vont d'Alep à *Der-er-Zor*.

Nous sommes pour quelques heures les hôtes du capitaine Grinnard. Il nous promet de mettre à notre disposition une bonne équipe de soldats de la Légion étrangère. Mais ils ne pourront nous rejoindre que le lendemain. Nous

avons hâte d'arriver à Asharah et nous partons, à 1 heure de l'après-midi, à travers une atmosphère embrasée. C'est la vague de chaleur qui nous le sauvera plus tard, à déferlé sur Alep au lendemain de notre départ. Nous voici à *Megadin*, où le caennan nous fait le plus gracieux accueil. Il nous confie à un homme de police qui doit nous indiquer la route de 'Asharah. Ce village, en effet, ne se trouve pas sur la grande piste des autos. Celle-ci s'écarte de la rive droite de l'Euphrate, afin d'éviter les nombreux coules que trace le fleuve en ces parages. Nous devons donc, à un moment donné, obliquer vers la gauche à travers les terres de culture, que les nécessités de l'irrigation ont transformées en une suite de compartiments séparés par des caniveaux aux rebords durcis. Ce sont d'interminables cahots que la « Ford » subit sans fatigue. En fait, il y a une voie plus praticable. Nous ne la connaissons que lorsque nous quittons le village quelques jours plus tard. Mais la vue du tell qui se profile avec sveltesse au-dessus du lit du fleuve, attire notre garde et nous-mêmes. Râti nous voit à Asharah et nous allons savoir ce que nous pourrons faire.

Malgré son peu d'élévation, 20 à 25 mètres en moyenne au-dessus du niveau de l'Euphrate et sa situation relative, 800 mètres environ du N.-O. au S.-E. sur une 600 mètres du N.-E. au S.-O., le tell sur lequel s'élève Asharah se perd presque d'office à l'attention du voyageur. Toute surprise surprend dans cette plaine qui, des deux côtés du fleuve, s'étend avec monotonie.

Un mur aux coteaux se dessine au sommet de la colline et, quoique décapité, demeure encore les maisons d'alentour. Parvies mesurer en longues sections, avec leurs terrasses en terre battue, elles s'échelonnent dans la poussière des ruelles étroites, surchauffées par le soleil de septembre. La plus spacieuse de ces habitations est celle qui sert de résidence au moult. Elle est à pic sur le fleuve. De sa terrasse, qui sera notre refectoire pour le repas du soir et notre dortoir pour la nuit, nous voyons courir sous nos pieds les Rots infatigables de l'Euphrate qui, en cette maison de basses eaux, courent une largeur de 400 mètres. De ce côté le tell offre l'aspect d'une falaise presque verticale. Les pluies d'hiver n'ont cessé de faire ébouler la terre meuble et le fleuve a rongé le tal et le sol vierge. Si l'on veut une vue caractéristique de *Asharah*, c'est de l'autre rive ou du milieu des eaux qu'on

pent l'obstacle. Il est trop tard, agone et lui pour fréter l'embarcation *shakhrab* qui sert au transit entre les deux rives. Cette barque est, d'ailleurs, d'un usage peu fréquent. Les indigènes, fidèles à l'ancienne tradition des riverains du Tigre et de l'Euphrate, préfèrent se servir de l'outre individuelle, gonflée par leurs robustes poumons. Leurs vêtements roulés en paquet sur la tête les font ressembler à d'énormes boucheons flottants. Sûrement, ils dirigent l'outre devant eux et vont aderrer, toujours en aval du point de départ, à quelque endroit de la berge opposée, où ils pourront se recroquer tout en laissant se dégonfler l'outre qui les a soutenus. Nous nous présentons aux autorités. Voici le moultre (*Abd-er Samet*) qui est le lien entre les nomades et le gouvernement. Il se charge de nous introduire près du shekh de la tribu des 'Asharah. Celui-ci est un type de bedouin du Hedjaz. C'est de là que sa famille est venue jadis et, d'étape en étape, a gagné l'Iraq, puis la Mésopotamie. On l'appelle «*Tourki*», «*le Turc*». Il a servi dans l'armée ottomane, a séjourné à Constantinople, a parcouru l'Egypte et la Tripolitaine. Il nous reçoit avec le geste large du chef arabe, qui met à la disposition de ses hôtes tout le confort dont se contente le nomade et dont nous devons aussi nous contenter.

La matinée du 6 septembre est consacrée à la visite du village et à la traversée du fleuve. La *shakhrab* fait eau de toutes parts et aggrave d'un bain de pieds forcé le passage d'une rive à l'autre. Nous pouvons avoir une juste idée du tell et de sa position abrupte sur le fleuve. Cheminant, nous cherchons à avoir des renseignements sur le pont précis où ont été découvertes les quelques tablettes cunéiformes qui ont mis en vedette le nom de 'Asharah. Tous nos informateurs s'accordent pour nous signaler un espace non bâti, contigu à la maison du moultre. C'est le même endroit qui a été indiqué au lieutenant Terrier comme le lieu de travail des tablettes qu'il a acquises. Il y a là un trou qui paraît avoir été creusé pour en tirer de la terre à briques. Le trou est peu profond et, comme nous le constaterons par la suite, ne descend pas au-dessous de la couche archaïque. Le fait est que nous serions assez embarrassés pour fouiller ailleurs. Le village recouvre en entier l'ancienne cité. Force nous est donc de nous restreindre à ce petit terrain vague. Même en ce point nous aurons à lutter face aux récriminations d'une vieille femme «*plorée*» qui craint pour sa maison contiguë. Nous décidons que nous nous contenterons de creuser un puits vertical du haut en

les des li collins, afin d'avoir une notion des diverses couches de débris que le temps y a entassées. Dans l'après-midi arrivent les légionnaires qui doivent exécuter ce travail. Ils sont 13 hommes, commandés par un sergent et un caporal, de la 15^e compagnie du 1^{er} régiment étranger. A tour de rôle ils fouilleront, de la pioche et de la pelle, les divers paliers qui nous permettront de passer du haut de la colline jusqu'au niveau du fleuve. Les décombres ont en effet versé tout trouvés. Le fleuve lui-même les charriera dans sa course et nous les ramènera. Mais, comme le travail commença le 7 septembre à la première heure et se poursuivit jusqu'au soir du 11, grâce à l'activité et à l'initiative des légionnaires, il nous fut possible de descendre, par gradins successifs, jusqu'au sol vierge.

Ce n'est pas en la population semi-sédentaire semi-sédentaire de Asharab que nous aurons pu compter pour exécuter ce travail dans le peu de temps dont nous disposons. Une paresse à toute épreuve caractérise la population riveraine de l'Euphrate, tout au moins la partie riveraine de cette population. Il a été bon pour nous d'assister à ce spectacle. Bien arabe d'un homme ramble et vague faisant tout à la courte paille la distribution de la besogne entre la goélette et moi, le bédouin. C'est ce qu'il appelle le *qasim*, le brage au sort. Sauf l'exception de la loi commune au pauvre nautique, dont le monde arabe et le syrien appartiennent, à travers les trous de son sieu, évoquant le Saint Jean-Baptiste de Bédouin. Il passa ses journées à peiner des pains et des pains la raide argile qui se transforme en briques seches dans des cadres de bois, sert à la construction des pavées murettes du village. Parfois aussi les bédouins font un effort, quand il s'agit de traverser le courant ou de mettre la barque à sec sur le rivage. Ajoutons que l'irrigation des terrains de culture nécessite la présence de deux hommes auprès de la *adhyqeh* (*adhyqeh*) ou *anabeh*, cette machine à charrue à traction animale périlleuse et lente dans le rapport de la maison de construction de l'Euphrate (1922, p. 78-8). Il va sans dire que, au moment des semailles ou des récoltes, la contagion du travail se gagne peut être. Mais, durant les chaudes journées que nous avons passées à Asharab, nous avons eu maintes fois l'occasion de constater la stupeur répugnante des indigènes devant l'ardeur pour le travail des légionnaires chargés d'exécuter les fouilles.

Outre le sondage, qui fut l'objectif principal de notre fouille, nous fîmes



1



1 - Ashburayya - fortification - 1 - 13 April 1945 - 2 - The ruins of the city of Ashburayya

amenés à faire exécuter un petit travail sur un autre point de la paroi verticale du tell. Le mouché nous avait montré quelques perles qui provenaient probablement d'une tombe. Sur ses indications, le capitaine Daval et deux hommes commencèrent à gratter dans l'après-midi du lundi 10 septembre la terre qui remplissait une sorte de niche située à une certaine distance au sud de l'endroit où avait porté l'effort des travailleurs et à près de 7 mètres au-dessus du niveau du fleuve. Les premiers résultats furent très encourageants. Le lendemain 11 septembre nous revenons sur ce point au chantier. Le capitaine et ses aides, avec de gentilles préparations, extrayaient de la terre des vases, divers objets de pierre fine, une seal cylindrique en lapis lazuli. La cavité était dégagée, elle avait une ouverture de 2 m. 40 et était haute par deux murs en briques qui se rencontrent à environ 1 mètre de la paroi de la falaise. La plus courte colonne de gauche avait une élévation et s'élevait à S. 45° E. - N. 40° O. et était formée de 14 assises de briques de 0 m. 27 de longueur sur 0 m. 20 de largeur (0 m. 05 d'épaisseur). L'autre mur, dirigé vers le N. N. E., était surmonté des restes d'une voûte ou encorbellement. Selon toute vraisemblance ces murs étaient les débris d'une tombe voûtée tout à fait semblable à celle que Backs a trouvée et décrite à Basmya (voir le dessin qu'il a publié à la page 174 de son ouvrage sur *Hama or the Lost City of Idah*). Le revêtement latéral de la construction fut un haut de doute par la découverte de quelques briques contenus dans une jatte basse (voir ci-dessous, p. 291).

Nous décrirons successivement les objets trouvés dans le puits que nous avons creusé pour explorer les différentes couches du tell, puis ceux qui provenaient de la tombe voûtée et enfin quelques objets que nous avons eu l'occasion d'acquies sur place.

Le point que nous avons choisi pour y creuser un puits se trouve dans la partie la plus élevée du tell. Le bord de la falaise est à cet endroit à une hauteur d'environ 13 m. et au-dessus du sol naturel (ce qui, lors de notre séjour, dans la première moitié de septembre, en temps de basses eaux, correspondait à environ 18 m. au-dessus du niveau du fleuve). Du bord de la falaise le sol monte vers la ville pour atteindre au pont le plus élevé une hauteur d'environ 18 m. et au-dessus le sol naturel est à 23 m. au-dessus du fleuve. Cette couche supérieure est entièrement aride, elle est en terre légère et se compose de strates inclinées dans la direction du fleuve, mais tendant peu à peu

vers l'horizont de 0 mesure, qu'elles se rapprochent du niveau du bord de la falaise. La couche arabe cesse brusquement vers 12 m. A cette hauteur le sol devient compact et les débris qu'il contient appartiennent visiblement à une tout autre civilisation. Vers ce niveau nous avons mis au jour une brique mesurant 0 m. 12 à 0 m. 13 de côté sur 0 m. 06 d'épaisseur. C'est la brique l'un pied carré bien connue en Babylonie. On trouverait difficilement dans les ruines babyloniennes une brique à deux coudes, en terre plus fine et plus compacte.

Un point acquis est qu'il y a séparation de contrainte entre l'établissement antique et l'établissement arabe. Les Arabes se sont installés sur un tell abandonné qui s'élevait à environ 12 mètres au-dessus du sol naturel. Il est plus malaisé de déterminer l'époque à laquelle le tell a été abandonné. En dehors de la brique dont il vient d'être question, nous n'avons guère trouvé dans la couche supérieure du tell autre que, d'autres témoins que des débris de poteries, difficiles à dater dans l'état de nos connaissances. Nous donnons ci-dessous quelques silhouettes, prises à main levée des tessons les plus caractéristiques. Voici, par exemple, des fragments de grosses poteries, trouvés vers le niveau de 11 mètres :



D'autres recueillis aux environs de 9 et 10 mètres :



D'autres vers 8 mètres :



Un peu au-dessus du niveau de 0 mètres apparaît la partie supérieure d'une



OLD PROVINCE OF ASSYRIA

jarre dont l'ouverture était fermée par un bouchon renversé dont on ne recueillit que des fragments. La jarre put être retirée à peu près dans l'état où, apparemment, elle avait été mise en place. Elle mesure 0 m. 40 de hauteur. D'un beau gobe ovale, elle est décorée un peu au dessous du col, qui est brisé, de deux filets en léger relief; la base et la partie supérieure de cette jarre sont recouvertes d'un enduit noirâtre, la panse est ornée d'une croix grecque de la même couleur (voir pl. LVIII, fig. 3). A l'intérieur se trouvaient des ossements qui nous ont paru être des ossements d'enfant. Dans son voisinage immédiat les légionnaires recueillirent la partie inférieure mesurant 0 m. 19 de hauteur, d'un vase semblable à celui qui est reproduit ci-dessous (pl. LIX, fig. 4), ainsi qu'un élégant gobelet à pied court et élancé (pl. LIX, fig. 2, hauteur 0 m. 07). L'état et la nature des objets destinés au mort enseveli dans la jarre. En approfondissant notre fouille, nous avons continué à trouver des objets à destination probablement funéraire. Il se note que dans cette partie du tell les tombes aient été entassées sur une hauteur d'un moins 1 m. 50 mètres. Entre 7 et 8 mètres nos fouilleurs retirèrent du sol un vase en forme de potiche à panse légèrement renflée (pl. LIX, fig. 6, hauteur 0 m. 305, largeur de la panse = 0 m. 117). Dans la même couche, se trouvaient un gobelet en forme de petite marmite, à pied bas et étroit (pl. LIX, fig. 1, hauteur 0 m. 10) — un autre de forme analogue en terre fumigée mais dont le fond a disparu (pl. LIX, fig. 4, hauteur = 0 m. 06) — un petit vase sans pied fait à la main (pl. LIX, fig. 3; hauteur: 0 m. 07) et un fragment de grand récipient enlaid de bitume sur les deux faces et renforcé extérieurement par des cercles parallèles en relief. Vers 8 mètres nouveau vase genre potiche, mais dont le col est brisé (hauteur de la partie conservée 0 m. 28) et nouveau gobelet en forme de petite marmite, semblable au précédent, mais plus petit (pl. LIX, fig. 5; hauteur = 0 m. 063). Dans la même couche se trouvait une robe appartenant à l'un de ces petits chars vetifs en argile dont de si nombreux exemplaires ont été recueillis aussi bien en Babylonie qu'en Assyrie ou en Elam (pl. LX, fig. 12; diam. = 0 m. 108). Les derniers mètres ne fournirent aucune trouvaille notable. Notre fouille permit seulement de constater que les lessons de la couche la plus voisine du sol naturel témoignent déjà de l'usage du four.

Il est à noter que toute cette céramique est entièrement dépourvue d'anses.

Les petits vases qui reproduit la pl. LIX, fig. 1-2, 4 et 5 et que ont été trouvés dans la couche comprise entre 1 et 9 mètres, se rattachent à des types dont il se trouve dans le *travaux* kish des exemplaires, apparemment moins anciens, qu'il fait remonter jusqu'aux premiers temps babyloniens (voir *Premières recherches archéologiques à Kish*, p. 22; pl. III et pl. 48, 51, 53). Si l'on tient compte de la date probable et du niveau de la tombe qui nous reste à décrire, il semble bien que le niveau moyen du tell corresponde à une époque comprise entre la dynastie d'Agadé et la première dynastie babylonienne.

La tombe visible que nous avons explorée dans une autre partie du tell est à une hauteur de 2 mètres à 2 m. 50 au-dessous du sol naturel. C'était la tombe d'une femme comme le montre son mobilier dont voici l'énumération et la description.

Deux fragments de chaînettes et une perle en or (pl. LX, fig. 8, 9 et 10). Les chaînettes sont du type que les arabes appellent « colonnes » et mesurent respectivement 0 m. 15 et 0 m. 20 de longueur. La perle est creuse et formée de deux petits cônes opposés par leurs bases, sans soudure (diam. = 0 m. 018, ces cônes ont 1 de diamètre légèrement inégal, le moins large est en quelque sorte surmonté par le bord rebattu, la plus large). Des perles d'or de forme semblable ont été trouvées par Gaster, Criss à Tellé (voir *Monuments puniques de Tellé*, p. 113).

Un fragment de petite tige cylindrique en argent légèrement incurvée (longueur = 0 m. 022; diamètre 0 m. 004).

Épingle en cuivre dont la tête est formée d'un bouton en arcs lauzls, de forme hémisphérique et décoré de côtes. La tige a en pour effet de rendre adhérentes à la tête de l'épingle quelques petites perles en lapis lazuli, carneline et on voit pl. LX, fig. 7; longueur: 0 m. 203).

78 perles en carneline ou lapis lazuli, de différentes dimensions, en forme de double cône, disque, olive, olive taillée à facettes, losange, cylindre, pain, etc. — sans doute les éléments d'un seul et même collier. Voir quelques spécimens reproduits pl. LX, figure 4.

Une perle en forme de lentille, en pâte émaillée de couleur blanchâtre (diamètre = 0 m. 01, 3 fragments de petites perles en pâte émaillée granuleuse et devenue très friable. Il est à noter qu'à Assour dans la



couche présargonique (couche G), il a été trouvé une grande quantité de ces perles en pâte emallée (cf. W. ANDER, *Die archaischen Ischtar-Tempel in Assur*, p. 82).

Quatre anneaux et onze fragments d'anneaux en argille. Deux de ces anneaux sont reproduits en grandeur réelle (pl. LX, figure 6).

Scène cylindrique en lapis lazuli, divisée en deux registres par un double trait horizontal. Registre supérieur: angle aux ailes déployées, de face, la tête tournée à gauche; deux lions dressés et crânes, attaquant des chèvres; scène complétée à droite par un autre groupe dont les éléments sont indistincts. Registre inférieur: deux personnages assis de profil, l'un en face de l'autre, sur des sièges enlignés à traverses croisées, tendant les bras en avant; entre deux, à droite, un rectangle orné de dessins géométriques, figurant peut-être une porte; à gauche une table reposant sur des pieds en X, sur la table trois traits horizontaux figurant peut-être des pains, au-dessous des pains une plante. Ce cylindre qui est reproduit pl. LXIII, figure 1 et mesure 0 m. 038 de hauteur et 0 m. 011 de diamètre se rattache à une famille commune de cylindres présargoniques. La division en deux registres, dont l'un représente des divinités assises se faisant face, l'autre des combats d'animaux se retrouve par exemple sur des cylindres reproduits dans les catalogues de Delaporte (*Liban*, pl. I, n° 2 et 3; *Bibliothèque Nationale*, n° 14). Pour le rectangle à décor géométrique voir *Catal. du Louvre*, pl. I, n° 8 et 9, pl. 72 fig. 3 et 4; *Catal. de la Bibl.* n° 76 et 77; pour l'angle aux ailes déployées associé aux deux personnages assis et se faisant face, voir *Catal. du Louvre*, pl. 60, n° 1.

Deux amulettes en nacre, à forme incurvée (reproduites en grandeur réelle, pl. LX, fig. 5); quatre débris d'objets semblables.

Cinq minces plaquettes, légèrement bombées, à silhouette periforme, qui semblent découpées dans une coquille d'œuf d'autruche. Elles sont percées en haut d'un trou de suspension et plus bas ce deux trous plus larges, symétriques, ménagés pour y placer des yeux rapportés. Ces yeux ont disparu sauf un seul qui est en nacre: la prunelle est figurée par une petite cavité colorée en brun. Ces amulettes sont l'image très schématisée d'une tête à forme humaine. Une amulette, semblable aux précédentes, s'en distingue par les yeux qui ne sont pas rapportés: la prunelle est figurée par une cavité creusée dans l'épaisseur de la coquille au milieu d'une tache de peinture dont il ne reste que les

traces peu visibles. Voir pl. LX, fig. 11, où ces anneaux sont figurés aux trois quarts de la grandeur réelle¹⁹.

Fragment d'un objet en brique cuite de petits triangles en terre (pl. LX, fig. 1, grandeur réelle). Pour cette brique, comparer les objets trouvés par Gautier dans une tombe de Moussian (*Mémoires de la délégation en Perse, Recherches archéologiques*, 3^e série, p. 79, fig. 100).

Deux vases glorieux en terre cuite. Le plus grand (pl. LX, figure 7) haut 0 m. 168 et large 0 m. 162. Le plus petit (pl. LX, fig. 8) haut 0 m. 104. Fond d'un troisième vase semblable à celui du plus grand (un vase du même type mais plus petit. Des vases tout à fait semblables ont été trouvés par l'ingénieur A. Kish dans une tombe présargonique (fouilles de 1924 encore inédites).

Partie supérieure d'un vase de même forme, mais en terre fine (pl. LX, fig. 8; hauteur 0 m. 082).

Deux fragments d'un vase en terre fine cuite décoré de rainures horizontales (pl. LX, fig. 17; hauteurs respectives: 0 m. 035 et 0 m. 04).

Élegant petit vase en terre cuite, de forme ovale et à fond pointu (pièces du fond trois petits trous de suspension) (pl. LX, fig. 13; hauteur 0 m. 09).

Trois coupelles en terre cuite (pl. LX, fig. 10, 11 et 12; hauteurs respectives: 0 m. 058, 0 m. 052, 0 m. 045) et fragments d'une quatrième.

Un fragment cylindrique en terre cuite, à rainures horizontales (pl. LX, fig. 18; hauteur 0 m. 206; largeur 0 m. 179). Ce type de vase très répandu se retrouve à Hamza (cf. Buxis, *Hamza*, p. 349), à Eura, dans les couches les plus profondes du tell, et à Assur dans la très ancienne couche Q (cf. Assur, *Die archaischen Schichten Assur*, p. 40).

Deux fragments en terre cuite bleue. L'un menue objet ou fragment semblable dont la destination est assez énigmatique (voir pl. LX, fig. 14 et 16; longueurs respectives: 0 m. 19 et 0 m. 146).

Fragment de coquille d'un œuf d'outre-mer. La pellicule superficielle, toute en brun, est partiellement dépecée, de manière à laisser apparaître des zones de couleur blanche. Cet échantillon de coquille d'outre-mer est attesté dans un autre spécimen de tendre (voir la table de MO 1370) qui provient de Tellé. *Revue de la préhistoire*, n. 220. — Parmi divers objets précieux, mention n'est faite

¹⁹ Le dessinateur a voulu dans un cas de figurer le tout de suspension.



d'un « œuf d'autruche moucheté et sertí d'or ». Un fragment de vocabulaire, conservé au Musée d'Ethnologie et publié par Schöder (*Zeitschrift für Assyriologie* XXIII, p. 292), mentionne un vase « pour l'usage d'autruche » (*supra et infera*). Dans l'ancienne Assyrie et au sud, semble-t-il, assez commune dans le désert de Syrie aux environs de Turja 'Assur-nâsir-apal II rapporte dans ses *Années* (col. III, l. 49, qu'au cours d'une expédition il tua dans cette région vingt autruches et en captura vingt autres.

Petit gal (perce) : une extérieurement (pl. LIX, fig. 33) hauteur 0 m. 0700.

Au témoignage du capitaine de val qui a restitué tous ces objets de la terre et s'y est employé avec le amour de son et d'intelligence, seuls les petits objets, aux autres, et ne d sur le sol ou la d'autre funéraire. Les autres objets, s'exceptés la jarre contenant les ossements et ne l'a des niveaux plus élevés. La jarre était couchée sur le côté dans la direction du nord: trop brisée pour qu'on pût en reconnaître la forme, elle avait une épaisseur de 0 m. 023, le s'autre vase était debout. Le récipient cylindrique se trouvait près de l'orifice de la jarre.

Ainsi que ce témoignage nous fait bien le entendre, que la civilisation, celle tombe remonte à l'époque protohistorique. Il est intéressant de constater que, des cette époque reculée, la région de l'embouchure du Khabour est sous une et elle dépendait de la civilisation de Sumer et d'Accad.

Durant notre séjour à Ashrafi nous avons eu l'occasion d'acquiescer les quelques objets suivants:

Figurine très ardue, en terre cuite, représentant un animal dont le visage doit à un modèle très sommaire l'apparence d'un bec d'oiseau. Deux trous profonds figurent les yeux. Au cou, ornement consistant en deux rangées horizontales de traits obliques et opposés. Ornement semblable au sommet de la tête. Les mains sont écartées et la poitrine. Le corps, brisé par en bas, est figuré par un simple prisme rectangulaire aux arêtes arrondies sans motif (AO 9017; voir pl. LIX, fig. 10; hauteur: 0 m. 008).

Autre figurine en terre cuite, très sommairement modelée, paraissant représenter deux idoles jumelles: celle de droite ramène la main droite sur le sein gauche et celle de gauche la main gauche sur le sein droit. La partie inférieure est mutilée (AO 9018; voir pl. LIX, fig. 20; hauteur: 0 m. 10).

Laissé d'un petit chat volt en terre cuite, sur ces chats et Hecay, *Revue*

d'Asyriologie, VII, p. 113 ss. AO 9019, voir pl. LX, fig. 11, hauteur : 0 m. 06.

Bouton hemisphérique en os, percé d'un trou central et orné, sur la partie convexe, d'un dessin géométrique incisé (AO 9020, voir pl. LX, fig. 2 ; diamètre : 0 m. 026).

Élegante pendeloque triangulaire en lapis lazuli (AO 9021, voir pl. LX, fig. 13 ; hauteur : 0 m. 033 ; largeur 0 m. 056).

Hache plate en bronze (AO 9022, voir pl. LX, fig. 15, longueur : 0 m. 265).

Fragment d'une autre hache plate en bronze (voir pl. LX, fig. 14, longueur : 0 m. 112). L'analyse du métal faite par M. Valli Douan, chimiste à la section technique de l'artillerie, a donné les résultats suivants : cuivre : 91,150 ; étain : 6,944 ; plomb : 0,132 ; fer : 0,150 ; nickel : 0,532 ; arsenic : 0,071 ; manganèse : 0,120 ; soufre : 0,010 ; oxygène : 0,967. Cette composition est celle d'un bronze normal. Il faut pourtant remarquer une proportion appréciable de nickel, due à un affinage incomplet du cuivre. L'alliage est très cassant, il se pulvérise très facilement : il est oxydé et sa structure est cristalline.

Le heauryliatre reproduit planche LVIII, figure 2, a été acquis par le Louvre du capitaine Grimaud qui l'a eut du sheikh Fouke, n° d'inventaire AO 9040. Selon le capitaine Grimaud, il provient certainement de Asharah. Il est en hemite (mesure 0 m. 031 < 0 m. 013). À gauche le dieu à turban, vêt d'un chalcoult, la jambe gauche en avant, la main gauche ramené à la ceinture et tenant une massé d'armes, le bras droit pendait le long du corps. Lui faisant face à droite une déesse vêtue d'une longue tunique de kaunakes et faisant le geste d'intercession. Entre deux, dans le champ, le croissant lunaire surmonté du disque solaire et le bâton recourbé. Légende :

Šu-mu-ur-ku-
mu-ur-ku-
warad-
d-Adad

Sumeru-ku-
fil-ku-
serviteur du dieu Šu-
et du dieu Adad

L'autre clypeus, reproduit planche LVIII, figure 1, a été donné au Louvre par le lieutenant Ferrier qui l'a acquis dans la région d'Abou Komal, comme provenant de Asharah, mais dont il ne peut garantir la provenance, n° d'inventaire : AO 9053. Il est en hemite et mesure 0 m. 028, 0 m. 018. Un adorant leve la main droite, le coude reposant sur la main gauche ramené à la ceinture,

devant un dieu qui tient de la main droite abaisser un objet en forme de cloche dont la pointe est dirigée en avant. Entre deux, dans le champ disque solaire, mouche et cérocopithèque. Derrière l'adorant un personnage vêtu du châle court tient de la main gauche une haute hampe ornée d'un double gland et surmontée du croissant. Légende :

» Šamut «A-a.

(dieu) Šamut, (libérateur) Aya

Ces deux cylindres sont de pur style accadien, de l'époque de la première dynastie babylonienne.

...

Les résultats pu à l'encre, notre modeste sondage, les découvertes fortuites dont les érosions du fleuve faisaient aux habitants la fréquente occasion, montrent l'intérêt que présenteraient à 'Asharah, des fouilles méthodiques. Vers le nord du tell un grand pavé en briques cuites carrées, d'un pied de côté, apparaît dans la paroi de la falaise, à une douzaine de mètres au-dessous de la crête. Là devait se trouver un palais, une forteresse, peut-être un temple. Mais les maisons se sont superposées aux décombres. Il faudrait exproprier la majeure partie du village pour sonder le sous-sol et arracher le secret de cet édifice dont la ligne de base se poursuit sur une longueur considérable. Nous ne pouvons songer à prolonger, et de sejourner à entreprendre des travaux plus étendus. Le soir du 11 septembre, il fallut fermer le chantier. Le lendemain, à la première heure, nous prenons congé des braves légionnaires dont le concours nous avait été si précieux. Nous étions heureux de rendre hommage à leur endurance et à leur habileté. Malgré une chaleur torride, ils n'avaient cessé de travailler avec ardeur, le torse nu, la peau brûlée par le soleil implacable. Les indigènes ne pouvant croire leurs yeux : « Nous devenons nous mettre à vi-ger pour exécuter ce que font quatre de vos ouvriers ! » nous disaient-ils en souriant. Et nous leur répondions : « Voilà ce que c'est que le soldat français ! » Entre parenthèses, il y avait qu'un Français et il était d'Algérie ! Mais nous n'avons pas menti : ils étaient tous vraiment « des soldats français ».

FR. THUREAU-DANGIS et P. DUBOIS.

* On ne distingue aucune trace des darts ou des figures durs d'autres représentations du même objet.

LA PEINTURE CÉRAMIQUE PALESTINIENNE

PAR

LE P. L. H. VINCENT

Troisième article

III. TRANSMISSION ET MODALITÉ DES INFLUENCES MÉSOPOTAMIENNES

Les exemples concrets qui viennent d'être passés en revue si rapidement malheureusement éliminés par la formule stéréotypée de « *similitudes superficielles* », les affinités orientales qui se révèlent n'ont pas la fragilité de ces vaines apparences qu'un examen précis fait évanouir, en dégageant une autre inspiration esthétique ou un concept original : elles affectent vraiment ce concept même, aussi bien dans le cas des bouquets affroutés avec symétrie devant l'arbre sacré, que dans le groupement quelque peu étrange des oiseaux et des poissons, ou dans l'exemple torpide de l'aigle à calotte. Cette analogie intrinsèque se renforçant, s'il en est besoin, des analogies techniques tout aussi concluantes pour qui veut bien les étudier avec la minutie indispensable. Aux yeux des spécialistes celles-ci forment même, en réalité, les plus décisives, et M. de Morgan n'a pas manqué de les relever avec insistance comme la justification scientifique de ses vues sur la diffusion de la céramique peinte de l'ancien Élam¹ sans entrer dans la discussion ardue de ces détails de métier, rappelons seulement que le plus caractéristique et le plus expressif, la peinture à deux tons, concorde précisément avec les affinités intrinsèques pour mettre nos exemples palestiniens sous la mouvance esthétique de l'Orient mésopotamien. Les plus compétentes autorités s'accordent sur ce point « que la polychromie double, en noir et en rouge, est spéciale à l'Asie² » terme qui

¹ Voir par exemple : *Observez sur les vases des motifs élamites*, *Ann. Éc. Archéol.*, XVII, 1907, p. 103 ss. 40.

² P. FRIEDLÄNDER, *Die Kunst*, p. 78. Les mots M. Myer en avait déjà fait la constatation en

trouvant la « chromie d'Asiatika et les éléments de la chromie en Asie (la chromie en Asie) ». Cette polychromie spéciale à deux tons (en rouge et en noir) ou (en rouge et en noir) se retrouve également dans une seule province asiatique la

paraissait, il est vrai, se restreindre aux diverses provinces de l'Asie antérieure. La spéculation qu'entretenaient vaguement M. de Morgan dans cet axiome consistait uniquement à placer dans les régions chamites l'origine — tout au moins le point de départ actuellement connu — de cette polychromie *assotique*. La nuance était motivée par une priorité chronologique incontestable dans l'état présent de notre information.

Il est à croire que les savants n'auraient pas opposé si longtemps une fin de non-recevoir aux affirmations ventruses qui leur étaient déguisées, s'ils ne les avaient estimées impossibles d'emblée, et justement à cause de la priorité chronologique trop considérable de la céramique élamite. Comment penser qu'un art modestement florissant en Élam à une époque dont les rois de Sargon d'Agade et de Narâm-Sin manqueraient déjà le décret, ait pu revivre dix siècles après le point de Palestine? Et tant plus que la civilisation chamite paraît si bien morte dès les origines babyloniennes qu'on cherchait vainement, à ce jour, une empreinte quelconque de son art admirable sur la céramique contemporaine d'Hammourabi. Babylone était pourtant bien voisine de Susse qu'elle venait de supplanter dans l'hégémonie orientale¹⁰.

poterie peinte de Cappadoce et de Syrie, celle de Palestine paraissant à autre part un succédané des produits syriens. Voir aussi B. SEUWERTHE, *Atthen. Mittheil.*, 1918, p. 130.

(¹⁰) La céramique babylonienne demeure tout aussi pauvre de décor peint que celle de l'Égypte (Chaldée, malgré l'abondance de sa documentation actuelle (cf. R. KOENIG, *Das vorder-östliche Babylon*, 1913, p. 2-230.) Il y a certainement là un phénomène d'autant moins accidentel que l'influence élamite sur les formes de vases paraît évidente à d'incertains appréciateurs (POTT, *Über Kunst*, p. 72). Il serait périlleux, à coup sûr, de spéculer avec rigueur sur cette lacune chaldéo-babylonienne: on sait trop quel démenti flagrant les découvertes de la dernière génération infligent au dédain de M. RAYET pour la « double douzaine de tessons » qui représentaient de son temps — du moins l'estimaient-il ainsi — le décor céramique peint en Asie (cf. POTT, *op. cit.*, p. 96).

À supposer toutefois en Chaldée, plus tard en Babylone, un développement de la céramique peinte comparable à celui de l'ancien Élam, n'est-il pas surprenant que les innombrables fouilles de Tellik, de Nippour, de Babylone, en exhumant tant de vases ne nous aient livrés si peu de vases ou de tessons peints? On serait donc tenté d'en chercher une raison plausible, et peut-être se trouve-t-elle dans ce caractère indifférentiel essentiel de l'art chaldéo-babylonien que le P. LAGRANGE définit, « un art royal » (*Le Miracle grec et les rythmes de l'art. Mélanges d'hist. rel.*, 1913, p. 237). La peinture céramique requiert, en même temps que le goût du beau, le sentiment très vif de la nature et le libre jeu de l'imagination catholique. Si merveilleusement doués que puissent paraître les artistes de Babylone et de Chaldée, sensibles aux spectacles de la nature, habiles à en fixer l'inspiration, jamais pourtant ils n'eurent l'air de travailler pour le plaisir des yeux,

Cette difficulté est apparemment au fond de toutes les hésitations, nulle part toutefois elle n'a le myse d'expression plus nette que chez M. Dussaud. Et l'objection formulée par l'historien très distingué des *civilisations préhelléniques* révèle un caractère impressionnant surtout par le fait qu'elle se produisait après le Mémoire où M. Pottier avait mis au point le vrai caractère de la céramique peinte de Susse et signalé, entre elle et les diverses céramiques de Syrie-Palestine et de l'Égée, des rapprochements aussi peu superficiels que peu faciles à mettre au compte du hasard. Éliminant toute réelle similitude, M. Dussaud consentait tout au plus « à admettre que des éléments décoratifs se sont transmis de proche en proche » — encore cette parcimonieuse concession demeurait-elle conditionnelle, car il ajoutait : « elle ne sera elle-même justifiée que si l'on retrouve, dans le temps et dans l'espace, les étapes de ce transport⁽¹⁾ » — restriction dont le sens manifeste était que ces *étapes* ne sont retrouvables, en tout cas retrouvées ni dans l'espace ni dans le temps. C'était par conséquent la faillite absolue des ressemblances — estimées toujours « problématiques » — signalées par M. de Morgan pour établir que, de la céramique élamite « par étapes successives, serait sortie la céramique mycénienne⁽²⁾ ».

avec la seule préoccupation de répandre de la beauté sur les plus humbles choses, familières dans la vie de tout le monde : une écuelle de ménage ou le gobelet du premier buveur venant. Pour cette vaisselle commune, tout décor sera bon sans qu'on y gaspille le temps et les ressources de la véritable peinture : l'art est au service des dieux et du roi. Et quand il faudra, pour le mobilier du palais et des temples, produire cependant aussi de la vaisselle, au lieu de la modeler vulgairement en argile, on aura soin d'y employer un métal précieux ou les plus somptueuses pierres. Dans la décoration de tels vases ce n'est plus le plumeau ni ses fragiles couleurs qui interviendront, ce sera le bariol, le stylé, le cloison. Mais l'inspiration esthétique, le répertoire surtout ne lui seront pas moins les mêmes : les serpents enroulés sur la coupe de Goultés et mieux encore l'aigle hiéroglyphique sur le vase d'argent d'Inlémenon sont-ils autre chose que les succédanés de la vieille peinture céramique, naturaliste et fami-

lière, de l'Élam primitif ? Ainsi en sera-t-il plus ou moins de toute la céramique orientale, jusqu'au jour où l'influence de civilisations plus émancipées y fera revivre le décor peint, c'est-à-dire un sens artistique libéré des entraves d'une symbolique éternelle.

⁽¹⁾ Dussaud, *Les Civil. préhell.*, p. 206.

⁽²⁾ Dussaud, *op. cit.*, p. 214. Ces derniers mots paraissent bien le simple écho d'une phrase de M. Pottier (*Cér. peinte*, p. 93) citée d'ailleurs aussitôt après. Mais cette phrase avait-elle le sens absolu qui lui est prêté dans ce contexte ? On hésite beaucoup à le croire, puisque la monographie tout entière de M. Pottier vise précisément à montrer que la céramique élamite est désormais un élément dont il faut tenir un compte — pendant à coup sûr — mais un compte exigeant dans l'histoire générale de cet art. M. Pottier, au surplus, ne semble avoir répudié nulle part — sans erreur — la conviction si nette qu'il exprimait quelques années plus tôt (*ACH.*, XXXI, 1907) quand il

J'ignore si M. de Morgan reconnaîtra son interprétation des faits dans le raccourci analytique de M. Dussaud. On a déjà constaté ci-dessus que je la voyais sous un autre jour, précisément dans les *Observations sur les origines des arts céramiques dans le bassin méditerranéen* à laquelle on renvoie en bloc. Sans doute on y peut lire tout au début cette formule généralisée : « les arts céramiques, dans les régions qui furent grecques, aurais été pris naissance par contact des peuples nouveaux venus avec les goûts artistiques et les techniques des Asiatiques »¹. Mais la formule est donnée comme thème initial de l'enquête : les Anglais diraient d'un mot plus commode : *certain hypothesis*. On la voit promptement dépouiller ce caractère absolu : « éclairer de constatations positives et sauvegarder avec soin toutes les autonomies artistiques particulières. Aucun art local indigène, à travers le bassin de la Méditerranée orientale et l'Asie Antérieure ne perd son indépendance primordiale : les peuples nouveaux venus, Indo-Iraniens en particulier, ne sont frustrés d'aucune parcelle de leur inspiration esthétique et de leur genre créateur. Il est si peu question, si je ne me trompe, de porter atteinte à ce genre des peuples étrangers et autres qu'après les avoir mis en contact avec les données artistiques originales et les procédés techniques spécifiques de la très vieille céramique orientale. M. de Morgan plus que nul autre fera ressortir que ces disciples ont surpassé leurs maîtres. Ce qu'il tient à marquer dans l'évolution de leur culture, ce sont « des traces de l'art asiatique » vivifiées et transformées par des conceptions parfaitement originales et abondantes » qui plus tard se développeront dans l'art grec jusqu'à la perfection². On est, en tout ceci, le concept d'une « céramique classique » le genre voyageant par étapes au fil des siècles pour venir enfin aux finsières de la Méditerranée l'industrie du vase peint »³.

reconnaissons autre « céramique » que le « réemploi et exécuté de Suse des « ressemblances... trop précises pour être absolument fortuites » « ressemblances qu'il n'apparaissent alors explicables par le fait que « des motifs... créés fort anciennement » en Élam ou en Chaldée » ont voyagé à travers la région asiatique et abouti aux îles de la Méditerranée » (p. 239). Serait-ce donc l'inverse de l'avis exprimé en 1913? Nullement, et il n'y a ni correction tacite ni contradiction, puisqu'en signalant de telles

« ressemblances » d'influences, M. Pottier avait pris soin d'observer : « Ceux qui croient aux influences venues de l'Orient ne prétendent nullement que les Orientaux aient tout appris à des peuplades entièrement sauvages qui ne savaient rien » (op. I, p. 421). L'autorité de M. Pottier n'avait donc guère la nuance que lui fait revêtir la citation de M. Dussaud.

¹ Dr. Moussa, *Rev. Ét. Archéol.*, XVII, 1907, p. 401.

² Op. I., p. 415, cf. 417.

Le problème se réduit donc, en définitive, à chercher si, entre l'apogée des arts céramiques méditerranéens et « les premiers pas » réalisés dans l'ancien Élam l'espace et la durée sont infranchissables.

Pour le jeune et séduisant école où prévalent les *rythmes artistiques* ce problème n'existe évidemment pas : puisque l'art industriel du vase peint, comme l'Art en soi, n'est plus qu'« un perpétuel recommencement de formules déjà connues » — soit évolué, en universelle demeure assujettie — à un *déterminisme* constant amenant les mêmes résultats à des siècles d'intervalle, suivant un rythme « dont on estime avoir fixé les oscillations » — Gardons-nous de méconnaître le mérite et les heureux fruits de cette ferme réaction contre les engouements systématiques — les hypothèses exclusivistes et les démonstrations trop rigides en l'honneur de l'art ou en archéologie — La théorie ne serait pas moins fallacieuse que beaucoup d'autres si elle négligeait d'envisager les contacts. M. Deonna insiste donc tout le premier sur la nécessité de prendre en considération les analogies artistiques et leurs causes —, par conséquent aussi, et cela va de soi, leurs modalités.

Le contact géographique et les interférences politiques sont à n'en pas douter, des conditions normales de contamination ou d'influences réciproques dans le développement de l'art : elles ne sont ni les seules ni probablement les plus efficaces. La Grèce continentale par exemple, dans l'ère mycénienne, présente plus d'affinités avec l'Égypte ou le littoral d'Asie Mineure qu'avec l'Europe, dont elle n'est qu'un prolongement au cœur de la Méditerranée orientale. De même l'invasion conquérante et la domination des Hyksos en Égypte ne marquent ni progrès ni transformation appréciable dans l'art égyptien¹⁰, et la conquête de Canaan par les Israélites inaugure franchement une décadence esthétique absolue. Tout le monde a en mémoire le cas célèbre entre tous d'une nation politiquement subjuguée imposant néanmoins sa culture

¹⁰ W. Deonna, *L'Archéologie, sa valeur, ses méthodes*, T II) *Les Rythmes artistiques*, 1912, p. 231 s. Voir sur cette théorie LACHARRE, *Le Miracle grec*, « *Mét. d'hist. rel.* », p. 230 ss.

¹¹ Deonna, *op. cit.*, II) *Les Lois de l'art*, p. 29 ss. — *Les Causes des analogies*.

¹² Si tant est qu'elle n'y marque pas une régénérescence, au moins dans les rares élé-

ments nouveaux dont elle est responsable, comme les représentations de la femme en dressée nue. Comparer par exemple avec les stèles-femelles de l'Ancien Empire les bidoux magenta publiés en groupes par M. GARANT, *Recueil de monum. égyptiens, assyriens, phéniciens*, pl. LXXI s. (coll. Petrie) et les annotations dont il les accompagne.

au vainqueur *Secunda capta ferum victorem cepit* enfin quand la Renaissance s'agit de l'Antiquité, s'acharnant à la copier, non parfois sans la travestir, nul contact géographique nouveau, ni révolution politique, ni particulièrement ni le contact des peuples n'intervenaient dans une transformation artistique pourtant si profonde. Que de fois les historiens avisés n'ont-ils pas insisté sur la multiplicité et la complexité des voies ouvertes à la pénétration de l'art ? Or il résulte déjà que la distance et la durée n'ont certainement pas dans notre problème la portée décisive qui leur est souvent encore attribuée.

Après quoi, il n'est que juste de le reconnaître : le temps et l'espace conservent néanmoins leur rôle dans la délicate question des influences esthétiques. Des imaginations audacieuses pourraient s'acharner à découvrir des similitudes entre l'art décoratif de Mycènes et celui des Péruviens : il ne saurait venir à la pensée d'aucun historien circospect de s'embarrasser de ces apparentes similitudes, encore moins de chercher par quelle voie commerciale aurait pu s'établir un véritable contact¹.

Tout autres sont les relations entre Chaldée-Elam et Méditerranée orientale, spécialement entre Chaldée-Elam et Palestine, depuis les origines de l'Histoire. Qu'on veuille bien le remarquer : il n'est pas question des origines tout court, c'est-à-dire des manifestations initiales de l'art en ces contrées. Quelque lumière que projettent déjà sur ce point les brillantes découvertes de la génération présente, il est sage néanmoins de respecter les obscurités qui subsistent encore. En escomptant les conquêtes scientifiques de demain, soyons satisfaits de pouvoir supputer le développement de la peinture céramique depuis le début du IV^e millénaire avant notre ère, époque approximative où dut fleurir le premier style syrien lui-même notablement évolué. Après l'esquisse magistrale de M. Pottier, il serait parfaitement téméraire de prétendre retracer ce développement technique, mais il peut n'être pas superflu de résumer en quelques traits généraux les conditions extrinsèques dans lesquelles ce développement s'est produit.

¹ A moins qu'en dépit de la distance et des milleux artiques disparates on n'arrive à d'écarter quelque voie de communication positive, telle la route de la soie, qui aurait pu d'assez bonne heure occasionner des contacts entre le monde mycéénien et la Chine archaïque.

et REICHERT, *Memnon* 1, 1907, p. 54 ss. Mais de tels contacts ne doivent être admis qu'à bon escient et sans doute furent-ils toujours assez rares et passablement superficiels.

Partout du III^e millénaire, afin de nous assurer une base ferme et communément admise, en pleine lumière historique. Aux deux poles du monde antique — Elam et Egypte, on constate des les deux foyers également prospères d'art céramique. Trop d'affinités s'y révèlent pour qu'on soit en droit de proclamer avec confiance leur indépendance réciproque. Ils diffèrent aussi par trop de nuances dans l'inspiration, dans le sentiment esthétique, dans les procédés matériels pour légitimer l'hypothèse d'une tenace ou de totales influences qui subordonneraient l'un à l'autre.¹ Ainsi qu'il est naturel, ces deux foyers rayonnent, et tout de suite naît la difficulté d'apprécier le caractère et l'intensité de leur expansion. Les observations persévérantes de M. de Morgan ont cependant fait ressortir que la céramique égyptienne, comme en général tout l'art de l'Ancien Empire, paraît se développer sur son propre fonds, elle est autant moins exposée aux contaminations qu'elle a plus de fécondité intrinsèque et que nulla céramique étrangère — excepté celle de l'Elam trop

¹ Problème depuis longtemps défilé sans avoir reçu de solution définitive. Dans le chapitre final de son *Histoire de Babylone* et *l'Assyrie antérieure*, 1910, pp. 321-328, M. L. W. King interprétait une note au point de cette inconnue discussion. Elle est d'un très précieux secours, aujourd'hui encore, à qui veut s'éclaircir sur le sujet, mais il est aisé de s'apercevoir que M. King avait une tendance à restreindre les affinités et à diminuer leur portée. Dans une controverse théorique si nécessairement ouverte, c'est précisément la faiblesse de déclarer inexistante, ou accidentelle, ou peu convaincante une analogie qui la grossissait gravement au contraire et requiert une toute autre explication si l'on prend soin de revenir aux monuments eux-mêmes. La brève *Égypte au Chaldée* (Les Origines, p. 245 sq.) n'est pas exempte de ce défaut. Quant aux monuments sans hâte d'en extraire une conclusion, c'est du problème qu'il s'agit. Ce n'est pas le caractère d'une « démonstration » par principe, elle perd de suite son parfum de sa valeur; c'est l'échec des nombreuses conjectures, d'ailleurs fort érudites que M. Rou-

ssel a intitulées *Der babylon. Ursprung der ägypt. Kultur*, et les éditions au même titre dans la revue *Monist*, I, 1907, p. 80 sq.; 207 sq. La thèse d'une unité ethnique primordiale, qui expliquerait de façon très satisfaisante la parenté manifeste des deux civilisations, développée par M. de Morgan, l'une de l'autre en des milieux très différents paraît de beaucoup la plus plausible. C'est à quel se range M. Poitiers dans son résumé très documenté de la discussion (*Idr. princ.*, p. 83; et *Op. Monist*, Les Premiers civil., p. 102, 211). À la suite de M. Langdon, qui vient de reprendre le thème, M. Albright continue espérant à tout pour certain que l'Égypte pré-dynastique fut profondément influencée par la Mésopotamie, tandis que, par un choc en retour, c'est la civilisation égyptienne plus brillante des premières dynasties qui aurait marqué son empreinte sur la Babylone (*Ann. of the Oriental Society*, II, 1922, p. 111; et p. 112). Dans le domaine particulier de la céramique on ne voit pas de fondements solides à cette conclusion.

² Voir surtout *Les Premières civil.*, p. 220, 247.

fontain — ne lui saurait offrir un perfectionnement quelconque ou un thème assez nouveau pour exciter la curiosité de ses artistes et provoquer son assimilation.

De cet individualisme artistique et de cet esprit autonome il serait manifestement erroné de conclure à une Égypte casanière, ignorante du monde qui l'environnait et poursuivant avec intolérance une évolution en vase clos. Aux attestations littéraires et archéologiques déjà groupées pour faire la preuve que les Égyptiens, les premières dynasties franchissaient volontiers leurs frontières et ne redoutaient même pas les périls de la mer, on joindra maintenant la lumière produite par les belles découvertes de M. Montet à Byblos¹⁾. Il n'est plus douteux que dès le début de l'Âge en Égypte les Égyptiens aient fréquenté Byblos, en tout cas, dès la VI^e dynastie, soit vers le milieu du III^e millénaire, ils semblent bien y avoir possédé quelque établissement religieux, sinon des comptoirs de commerce et des installations privées. C'est l'époque où les vases peints de style géométrique dans une sépulture de Jérusalem témoignent aussi des accointances entre la céramique locale paléstinienne et celle de l'Égypte²⁾.

Mais les Égyptiens proto-dynastiques ne furent point les seuls étrangers qui fréquentèrent la Syrie-Palestine. Dès cette époque reculée, des potentats mésopotamiens se targuaient d'avoir poussé le ars euphraté jusqu'aux rives de la Méditerranée³⁾. De compte fait de l'incertitude qui pouvait planer sur l'un

¹⁾ Temple égyptien archaïque; cylindre d'époque hittite; vases au nom d'Osiris (V^e dyn.) et de Pépi (VI^e dyn.); incense de Mykérinos (IV^e dyn.), etc. Voir le compte rendu préliminaire Syria, II, 1931, p. 333 s.

²⁾ Vincent, *Jérusalem sous terre*, p. 31, pl. IX-XI.

³⁾ Tant qu'elle fut attestée seulement par les textes dits des *Prémices*, l'historicité de la conquête de « l'Occident » par Sargon d'Agadé, au premier quart du III^e millénaire, pouvait se heurter au scepticisme souvent trop radical des modernes. Confirmée par les documents postérieurs des chroniques néo-babyloniennes, elle prenait déjà très solides consistance, malgré certaines obscurités dans la détermination

chronologique précise de l'événement. Sur l'ensemble de la discussion voir Kinn, *Sumer and Akkad*, p. 225-237 ss. Le héros akkadien ne faisait du reste, que rebattre la vole frayée déjà par un raid victorieux du monarque Lougal-agal, roi d'Our et d'Uruk (Kinn, op. cit., p. 197 s.). Aussi l'activité de la grande dynastie akkadienne en Asie occidentale et Syrie n'est-elle plus contestée sérieusement. Elle compromettait certainement en Syrie l'égémonie tranquille de l'Égypte proto-dynastique et ouvrait la contrée aux influences mésopotamiennes de toute nature. M. Albright estime aujourd'hui qu'un conflit direct entre les deux grands pouvoirs primitifs a dû se produire sur le sol paléstinien à l'époque un peu ultérieure,

ou l'autre de ces bulletins de victoire, il est acquis aujourd'hui que cette conquête fut positive : les preuves s'en accumulent jour à jour, grâce aux bienfaits de l'assyriologie, et M. Woidner vient précisément de fournir la plus décisive en établissant le bien-fonde de l'épopée babylonienne qui promenait les triomphes de Sargon d'Agade par les « contrées occidentales jusqu'à leur extrémité ». Une fois de plus il est donc avéré que la geste plonge ses racines dans les lointains de l'histoire. Une autre épopée babylonienne — celle-là d'apparence toute religieuse, l'épopée de Gilgames, n'atteste pas moins clairement à sa façon, que dans les relations du temps de paix les Mesopotamiens pratiquèrent de très bonne heure les routes de Syrie. En étudiant de près la recension hittite nouvellement découverte de ce poème, le P. Dhorme a établi que le « célèbre épisode de la lutte de Gilgames et de son compagnon contre Humbaba » ne doit pas se localiser en Elam mais bien à l'Amannus, et que tous les détails fournis par le conteur nous ramènent vers l'Occident syrien¹. En tout ceci, du reste, on ne voit rien que de parfaitement conforme au génie entreprenant et à l'instinct dominateur des vieilles monarchies orientales, très conforme tout autant à ce qu'on appellerait volontiers le caractère nomade, aventurier, trafiquant des Orientaux à toutes les époques de l'histoire².

Et voici au surplus des liens plus intimes que ceux d'une conquête à main armée — plus stables que ceux établis accidentellement par une randonnée militaire. Entre la Basse Mésopotamie et les régions côtières de la Méditerranée,

sous Norani-Sîn qu'il date de 2875 environ et fait probablement contemporain de Ménéso en Égypte (*Journ. Pal. Or. Sem.*, 1922, p. 115). La relativité des chiffres chronologiques est très secondaire pour notre objet, le fait de l'intervention assyrienne en Syrie dès les jours de Sargon est au contraire de haute importance.

¹ E. V. WEINER, *Der Zug Sargons von Akkad nach Kinnalen. Die alttest. gesch. Beziehungen zwischen Babylonien und Hatti*, dans *Hogheh-Kü-Studien*, VI, 1922, p. 37 ss.

² DHORME, *ibid.*, 1922, p. 438 ss., 402. C'est de l'Amannus d'abord, et plus tard seulement du Liban, que les anciens *patéists* chaldéens tirèrent leurs bois de construction. Tout le monde a eu mémoire, pour ne rappeler qu'un

exemple fameux, Gendéa, palais de Lagab, faisant venir de « la montagne de cèdre » à Tellah le bois nécessaire à ses pieux et grandioses édifices (Statue B (architecte au plan), col. V, 24 ss., cyl. A, col. XVI, 12 ss., etc.). La « montagne de cèdre » — l'Amannus. Voir aujourd'hui dans le même sens WEINER, *op. cit.* p. 61.

³ On sait le judicieux parti que les historiens de l'art occidental aux époques chrétiennes ont pu tirer de cette habitude voyageuse des Orientaux pour expliquer maints affinités artistiques. Il est d'autant plus singulier qu'on paraisse refuser de prendre en considération la même cause dans un domaine esthétique où elle a dû s'exercer beaucoup plus facilement encore.

voire même le plateau central d'Asie Mineure, des relations étendues se nouèrent à une époque fort reculée. On ignore la date exacte de la première invasion sémitique en Syrie-Palestine, mais des Semites nomades erraient certainement à travers le Sinai, le Negeb et la marche orientale de l'Égypte au temps des premières dynasties¹. Bientôt des peuplades nouvelles, émigrant de Chaldée, s'approprièrent la Syrie depuis le Taurus jusqu'à l'entrée du delta, vague ethnographique formidable qui amena les Phéniciens et les Cananéens et à laquelle d'autres plus ou moins puissantes allaient succéder sous la pression continue de l'Orient instable, vague toujours indéterminée sous la rubrique de Hyksos qui domina sur l'Égypte, vague araméenne, longtemps errante faute d'un territoire libre ou facile à conquérir et qui dut sembler pour trouver finalement un habitat².

Ce qu'on ignorait presque jusqu'à nos jours, c'est que bien avant toutes celles-là une vague chaldéo-babylonienne refoulée par la haute vallée de l'Euphrate

¹ Voir la documentation groupée par Ed. Meyer, *Gesch. des Altertums*, I, n. p. 318 s., § 330.

² D'après le P. LAUNAY, *Études sur les rel. semit.*, p. 28 s., Phéniciens et Cananéens étaient déjà fixés sur le littoral syrien et dans les meilleurs districts de Palestine vers 2500. Ed. Meyer semble même admettre une date plus haute (*Gesch.*, I, n. p. 380 ss., § 185). On assignait certainement beaucoup plus tardivement environ l'immigration de nouvelles peuplades venues pour sembler et désignées sous le nom de Hyksos par les Égyptiens subjugués (LAUNAY, *Et. rel. semit.*, p. 59 et n. 1 [sous le rappel 2]). MASPERS, qui admettait la même date, inclinait à considérer les Hyksos comme un mélange de Semites et de Hittites. Ed. Meyer estime lui aussi, que les Hyksos, originaires probablement d'Asie Mineure, s'associèrent à des groupes hittites et que ces bandes, grossies chemin faisant de quelques éléments cananéens, conquièrent l'Égypte sous la XIII^e dynastie. Le royaume égyptien des Hyksos, inauguré vers 1680, aurait duré un siècle environ (*op. cit.*, p. 29) ss., §§ 304 s., cf. trad. fr. par A. Moret, II, 1914, p. 351 ss.). Ces dates sont

à peu près tel désormais parmi les savants, cf. v. g. DESSAU, *Les Cueil. préhel.*, pl. XIII, tableau synoptique, ANCIENS, *Journ. Pal. Or. Soc.*, I, 1921, p. 63 ss., 79. Ce dernier suggère les régions Transsophréniques comme point de départ des bandes Hyksos. L'expédition Pompéï, *Explor. in Turkestan*, I, 219, 226 a signalé dans le Kurgan, et surtout dans la région de Merw, quantité d'enceintes fortifiées par des remparts de terre. M. ALBRIGHT y voit les prototypes du camp retranché des Hyksos en Égypte, à Avaris (*Journ. Pal. Or. Soc.*, II, 1922, p. 122 s.). On voudrait un argument plus solide pour appuyer cette théorie très séduisante sur l'origine des Hyksos. Il semble d'autre part que M. Ed. Meyer ait un peu trop rabaisé l'époque de leur migration. Cette vague était certainement éparpillée sur l'Égypte à l'époque où y parvinrent les premiers éléments de la migration araméenne, c'est-à-dire les Patriarches hébreux, entre le 22^e et le XVIII^e siècle, car il y a plus de vraisemblance à rattacher Abraham et sa lignée à la migration araméenne (LAUNAY, *Et. rel. semit.*, p. 61) qu'à celle des Hyksos.

pirate à travers les gorges du Taurus était venue s'étaler sur les hauts plateaux galates et cappadociens et dans le bassin de l'Halys. Fixée dans ces terres planuriennes, à l'écart des grandes artères mondiales, la colonie mésopotamienne développa sans bruit son existence prospère et sa culture originale adaptée aux conditions d'un milieu sensiblement différent. C'est l'une des plus heureuses et fécondes conquêtes de l'histoire contemporaine d'avoir attiré à l'oubli l'existence de cette colonie archaïque de Semites au cœur de l'Asie Mineure. Cette conquête date presque d'hier et suffirait à illustrer les maîtres de l'assyriologie qui en ont précipité les étapes, tandis qu'autour d'eux on s'enlisait dans un engouement exagéré pour les flithiles envahissantes ou pour des Assyriques plus obscurs — encore que le rôle des uns et des autres ne doive pas être perdu de vue.

Quand les tablettes cunéiformes cappadociennes commencent à livrer leur secret, on n'osa pas d'abord soupçonner d'oubliée leur antiquité vénérable en dépassant l'horizon des Hittites. Ce fut le mérite des assyriologues français de vaincre ces hésitations et de fixer, assez avant déjà dans le III^e millénaire, quelques jalons pour l'histoire précise de la colonie mésopotamienne en Cappadoce. On allua tout au moins le XX^e siècle par de précieux synchronismes littéraires; et le P. Dhorme, tenant compte de toutes les suggestions historiques accessoires, n'hésitait pas à reporter l'existence de cette colonie « au milieu du III^e millénaire »¹. M. Albright² se montrait même enclin à faire fond sur les tablettes *Pro-sages* pour attribuer à Sargon d'Agade la fondation de cette colonie spécifiée par le nom de *Ganis* ou *Kanes*. Une linéaire inespérée vient d'éclaircir la recherche et de reculer plus haut encore les origines de la colonie cappadocienne. Aux jours de Sargon d'Agade elle était relativement vieille déjà, puisque sa prospérité l'exposait aux tracasseries de voisins rapaces contre lesquels ses ambassadeurs suppliants virent implorer la protection du monarque akkadien³. Sans doute la démarche de ces colons partriques — gens

¹ *Duham. Hitt.* 1921, p. 627, et 1.21, p. 301.

² *Journ. Pal. Orient. Society*, 1922, p. 115.

³ Voir WATSON, *Der Zug Sargons...*, p. 62 et., d'après une tablette cappadocienne examinée par les bouillies allemandes à Tell el-Amarna et que ce savant déchiffre et commente avec beaucoup de sagacité. On connaît seule-

ment sous le vocable *le ka-ni-ka-nez* la capitale de la colonie; auj. *Kal-tepe*, le document nouveau définissait la contrée comme le « pays de *ka-la-ka* », nom qui phonétiquement se ramènerait sans grande difficulté à *Ganis* (WATSON, p. 83). Le nom de la capitale est trop bien attesté par d'autres textes pour qu'il y ait lieu de le modifier sur cette base. C'est

de trêve et non de guerre, aussi qu'ils se plaisent à se définir eux-mêmes¹ — était motivée par la renommée belliqueuse du héros — mais n'y avait-il pas au fond quelque chose du sentiment même qui, dans l'angoisse, tourne instinctivement vers la mère-patrie lointaine le regard de l'étranger ? Desormais c'est donc certainement au premier quart du III^e millénaire qu'on peut assigner la transplantation de la civilisation chaldéo-babylonienne et élamite au cœur de l'Asie Mineure grâce à la colonne sémitique de Cappadoce². Les historiens de l'art, qui avaient discerné par une critique si pénétrante des affinités assez profondes pour grouper en une même province artistique la Palestine, la Syrie et la Cappadoce seront reconnaissants aux philologues émérites qui donnent à leur brillante théorie l'évidence décisive des textes.

Donc il ressort que M. de Morgan ne spéculait pas dans le vide quand il émettait l'hypothèse d'un centre secondaire d'art céramique ou se serait élaborée comme une synthèse d'éléments originaires de Mésopotamie, de vieux éléments locaux et d'influences égyptiennes³. À ce centre intermédiaire, développé dans la seconde moitié du III^e millénaire, il donnait le nom de « foyer cananéen ». La tradition technique chaldéo-élamite y était très naturellement prépondérante, puisqu'elle y avait été directement importée en un temps où la céramique peinte de l'Élam n'avait pas encore vu s'étendre sa production.

L'objection est spontanée : dans cette période lointaine la céramique peinte de Canaan est beaucoup trop insignifiante en apparence pour autoriser des rapprochements d'une telle portée. Cette difficulté est-elle concluante sans appel ? À coup sûr, elle est spacieuse, mais pour en établir la fragilité deux observations peuvent suffire : la première, fondée sur la nature jusqu'ici inconnue jusqu'ici de notre documentation céramique scientifiquement utilisable ; la seconde, déduite du caractère général de la plus ancienne civilisation cananéenne en Palestine.

À la réserve de Gezer — aucun site palestinien de quelque importance n'a

d'ailleurs la lecture même de *Canan* comme nom de la contrée qui demeure sujet à caution. Mais la situation générale de cette contrée n'est pas douteuse et cela s'il faut s'en rapporter

¹ Face, l. 13 et 18 et le com. de Wiedner (p. 27).

² Rev., l. 27 s., date l'expédition de Sargon

5122. — V.

le « la trouvant au moment de son règne » que Wiedner fixe entre 2684-2636 p. 99.

³ Rev., *Ét. d'archéol.* I 90, p. 113 et fig. 181. Cf. *Les Premiers*, p. 204 : « La province appartient sans conteste à l'Asie mineure et le sud de la Cappadoce et la Syrie ont été rapidement ses élèves ».

encore et méthodiquement exploré dans ses couches profondes, à Gézer même, des conditions fâcheuses ont limité les diligentes recherches de M. Macalister et l'écrapule primitive, qu'il lui était à peu près interdit d'aborder, cache encore son mystère archéologique sous le crin et les couchettes qui l'environnent. On ne peut tout se flatter de connaître des maintenant avec une intégrité satisfaisante les aspects variés de la culture cananéenne primitive. Et en ce qui concerne la céramique en particulier, force est bien de convenir que le hasard des fouilles — pour ne pas nommer quelque peu la doctrine céramographe — n'a pas livré de séries peintes bien archaïques. Est-ce à dire qu'il ne s'en verra jamais ? La découverte on peut bien dire accidentelle et l'engouement plus accidentel en ore de la série funéraire abrite par le vieux rempart de Jérusalem primitive autoriserait déjà l'espoir contraire. Ajoutons, du reste, que les données apparentes de cette dénomination pourraient provenir en grande partie d'erreurs considérables. L'ins la classification chronologique accordée sur ce point — erreurs dont je me suis rendu coupable moi-même, au temps où j'étais en une première synthèse de la céramique de Canaan¹⁰ —. Aussi bien aurais-je dû percevoir combien il est anormal, ayant revendiqué pour d'autres branches de la civilisation cananéenne telles que l'architecture et la fortification une origine aussi haute que le milieu du III^e millénaire, de releguer à peu près en abas la céramique peinte presque dix siècles plus bas. La révision qui s'impose à ce sujet ne saurait évidemment créer, dans les séries connues des éléments qui font encore défaut — elle permet néanmoins de reporter souvent beaucoup plus haut qu'on n'avait continué de le faire des pièces à décor simple qui prennent un nouvel intérêt. Cet humble décor géométrique de la première période — même — celle du bronze I, 2.000-2.000 — a déjà l'air de présenter une technique bien différente de la technique égyptienne. Quant l'apparaissent vers la fin de cette période, les ébauches d'une véritable composition décorative, c'est tout de suite la polychromie à deux tons, rouge et noir, qui en font les traits — nouvelle empreinte de ce que les maîtres proclament un caractère asiatique.

¹⁰ Canaan, 1907, p. 303 ss. Voir RB., 1914, p. 290 s.

¹¹ Ce caractère essentiellement polychromatique se voit généralement en rouge et en noir

avaient été remarqué par M. Macalister, loc. cit., II, 173 qui ne paraît pas y avoir attaché d'importance.

Ainsi envisagée la première céramique de Canaan ne s'harmonise que plus parfaitement à l'ensemble d'une civilisation tout imprégnée d'influences chaldéo-babyloniennes dans les plus anciennes phases de son évolution. Si l'exégèse archéologique est juste qui montre clairement en Élam, en Chaldée, en Babylonie archaïque le prototype des constructions cananéennes, remparts, forteresses, simples édifices privés¹¹, qu'y aurait-il d'étrange à constater que des influences de même origine s'exercent sur les potiers comme sur les architectes ? La religion elle-même trahissant dans une large mesure les mêmes accointances, il n'y a pas lieu de s'étonner que ses concepts et son mobilier liturgique apparentes à ceux de l'Orient mésopotamien soient devenus l'occasion de similitudes analogues dans le décor céramique¹².

Il peut demeurer ardue la tâche qu'aucun vase peint en Canaan dans la période primitive ne présente une véritable composition picturale expressive comme le serait l'un ou l'autre des sujets étudiés ci-dessus et qui entraînerait apparemment l'évidence d'un rayonnement chaldéo-élamite. Mais elle n'est jamais comblée par le plus heurteux des découvertes : cette lacune est impuissante à faire systématiquement refuser une influence fondamentale dont les preuves sont loin d'être négligeables. Plus que tout autre l'art n'industriel requiert, pour son entier développement, un ensemble de conditions fort complexes et variables suivant la matière accessible, suivant l'expérience et le talent de la production, suivant l'intensité et le goût de la demande et quantité de circonstances accessoires. Il est donc aisément concevable que les plus anciens ateliers cananéens n'aient produit qu'une céramique assez banale dans ses types et dans sa décoration. L'essentiel est de constater que, même dans ce stade amorphe, l'ornementation cananéenne trahissait des attaches mésopotamiennes.

Même constatation dans la peinture céramique de Syrie et dans celle de Cappadoce, où l'information est plus lacuneuse encore qu'en Palestine. Mais du moins, en cette extrémité septentrionale de notre « province artistique » générale, la peinture céramique s'inspire-t-elle d'un sentiment naturaliste bien accusé dans le style géométrique du premier âge du bronze et la polychromie

¹¹ Cf. GARDNER, p. 83 ss.

¹² En toute exaltation sémitique se vérifie le fait mieux prouvé par M. Helleg au sujet des Phéniciens de sa production : « Nous savons

que l'on emploie bien souvent comme motifs la décoration d'un objet qui ont rapport au culte » *Sur la question Myrienne et Aram. Acad. Inscr. et B. L.* t. XXV 1886 p. 350.

s'y montre encore plus développée qu'en Syrie-Palestine. Si M. L. Curbius, étudiant le matériel de l'expédition H. Grothé, hésite à prendre résolument parti pour une date archaïque de cette poterie¹, M. Chantre paraissait bien l'attribuer correctement aux débuts de l'ère du bronze dans l'installation cappadoenne d'un peuple dont il pressentait, par une excellente intuition, les attaches avec la « Babylone ». Ses deductions n'étaient pas moins perspicaces quand elles l'amenaient à fixer vers le *xxv*^e siècle la date de cette colonisation et le premier épanouissement d'une peinture céramique ou les éléments locaux s'inspiraient d'un « sentiment mésopotamien primitif ». Une voie tout autre nous a conduits à la même conclusion, applicable non plus aux seuls plateaux cappadociens mais à toute la zone en bordure de la Méditerranée, du Taurus à l'Égypte.

L'étape initiale dans l'espace et dans le temps qu'on réclame pour justifier le rayonnement de la vieille céramique chaldéo-élamite vers l'Occident n'est donc pas une introuvable chimère ; pas davantage un artifice précaire échafaudé pour les besoins d'une cause désespérée. Ce qui pourrait manquer à des séries céramiques trop peu développées encore pour mettre en pleine évidence le lien étroit entre la civilisation mésopotamienne archaïque et la province Canaan-Syrie-Cappadoce, d'autres séries artistiques le fournissent avec abondance : nous avons mentionné déjà l'architecture ; la glyptique serait plus explicite encore. Tellement explicite qu'il serait oiseux de s'attarder à rappeler ici des rapprochements qui sont dans toutes les mémoires².

¹ L. Curbius, *Klein Funde aus Kleinasien*, dans H. Grothé, *Meine vorderasi. Expedition 1906-7*, I, 1911, p. CCLXXVIII.

² E. CHANTRE, *Mission en Cappadoce, 1892-4*, *Rech. arch.*, (1898), p. 58, 85, 89, 203, 205 s.

³ M. Monant paraît avoir été l'un des premiers à soupçonner l'importance de la glyptique d'Asie Mineure, spécialement celle des régions littorales; cf. De CENCO-MONANT, *Catal. Coll. de Clercq*, I, Cyl. or., 1888, p. 8, 23, 158 ss. ; PRADOT-CHIRIAZ, *Ital.*, IV, 763 ss. ; HEUZÉY, *Orig. orient.*, p. 137 ss. ; 172 ss. Toutes les publications des grandes collections de cachets, intailles et cylindres orientaux comprenant aujourd'hui d'importantes séries

syro-cappadoennes dont la dépendance vis-à-vis de la 2^e yph. (ou mésopotamienne archaïque) n'est plus mise en doute. Au profit du spécialiste qui entreprendrait quelque jour la confrontation très délicate de la glyptique paléstinienne avec celles de Syrie-Cappadoce, de Chaldéo-Élam et de Babylone, voici quelques indications qui faciliteront sa recherche à travers les comptes rendus de fouilles récentes. — SENEZ, *Uzes*, fig. 126 a. (p. 79). — SENEZ, *Tell Malsellim*, fig. 212 et pl. XLIV c. — SENEZ-WATZINGER, *Jericho*, pl. 42, n. 1, n. 2 et surtout le groupe autolithique des bouquelles et arbre sacré. — SENEZ, *Ta'annaak*, fig. 98 (p. 27 s.) ; fig. 98 (p. 74 gr. autithét. des bou-

Ce lien initial une fois établi, puisqu'il n'y a pas à proprement parler d'« étape », mais un prolongement virtuel de technique et de sentiment artistique nuancés par des peuples différents dans un habitat nouveau, la suite du raisonnement se passe de laborieuse justification. A condition qu'on veuille bien abandonner toute idée en quelque sorte mécanique d'un art chaldeo-claude ambulant qui serait venu, par longues et lentes étapes, initier à la ceramique peinte des peuples qui n'auraient pas su l'inventer, il est aisé maintenant de concevoir que sa technique supérieure et des motifs particulièrement féconds de son admirable répertoire aient pu se transmettre de proche en proche et agir à la manière d'un ferment dans les centres ceramiques indigènes.

Tandis que son action s'exerçait sur la Syrie-Lappudoc dans la seconde moitié du III^e millénaire, de puissantes civilisations méditerranéennes montaient sur l'horizon de l'Histoire. Avant l'an 2000 les céramiques peintes minoenne, cycladique, minoenne surtout, avaient pris un brillant essor. Ce serait une erreur de supposer entre elles d'une part, comme aussi entre elles et le monde oriental des cloisons étanches. Les preuves sont d'ailleurs tangibles et constamment multipliées de relations très actives entre la Crète et l'Égypte¹. Est-

quelles, *Nicholson* fig. 41 pl. 27 — *Blaise*
Maculistes *Exc. Pot.* pl. 83, fig. 2 et 3, et
fig. 16 — *M. aster* *Exc. Pot.* pl. XXXI
15 LXXX 19 LXXXVII 44-50 où l'on remar-
quera surtout les motifs de larges anneaux
employés et des bouquets alternés — et 15
19 LXXXII 4 12 6 et 5 LXXIV presque
toute la série des cylindres.

Il y a de ça de très bonnes raisons d'admettre avec M. de Morgan que « Les vaseaux égyptiens de la IV^e dynastie s'achèvent ni de la fin à une Égée » (Proc. 1911 p. 26) et E. Meyer (Gesch. Alt. 1. 1. 1. 262 et p. 291. Mais pour démontrer que on (certain) la (certain) est (certain) acquis, on se contentera de remonter à l'époque de la IV^e dynastie. La découverte d'un splendide vase de Kamareh (certain) dans une tombe (certain) d'Abydos dont tout le mobilier est « caractéristique de la XII^e dynastie » (Gaston, *Annals of Arch. Liverpool* V 1903 p. 147-148) et XIII atteste suffisamment la pratique

[illegible]

il concevait que les navigateurs cretois n'aient jamais pratiqué en ces temps lointains le littoral syrien (comme ils le firent certainement dans une période un peu plus brève²). Les peintres crétoises et helladiques avaient incontestablement plus à donner qu'à recevoir. Mais précisément en raison de leur sens artistique affiné et de leur virtuosité native, ils étaient plus prompts à absorber les ressources d'une technique nouvelle et les avantages d'un répertoire étranger, plus enclins aussi à se les assimiler. Le moment viendra où ces artistes ne lâcheront pas absorbant dans leur merveilleuse expansion toutes les provinces de l'Asie Antérieure y renverront sous une physionomie transformée, des éléments primordiaux de l'antique culture mésopotamienne qu'ils avaient eux-mêmes empruntés⁽¹⁾.

Dans l'intervalle, au surplus, les influences indo-européennes pénétrant par toutes les voies d'Asie Mineure ont déjà contaminé le premier amalgame

p. 187 ss.) a pris soin de rechercher encore sur ces derniers pour en relever fort tard dans le II^e millénaire les premiers contacts égyptiens avec l'étranger. M. King s'était déjà persuadé que la mer aurait établi jusqu'à des époques assez basses « *communication* » entre les influences asiatiques (Journ. of the Egypt. Soc., p. 317). Le temps devait pourtant bien venir où les navigateurs triompheraient de ce solidaire obstacle. L'erreur de cette perspective consistait à exagérer l'isolement causé par la mer, sans considérer qu'elle est bien souvent une voie de communication, ou plus commode que les routes de terre, le littoral déshabité de l'Asie Mineure était guéridé ses franges dans la direction des îles de l'Égée, et par temps était les habitants de la côte syrienne septentrionale pouvaient apercevoir le haut promontoire chypriote du *Karpas*, rendu comme une antenne vers leurs rivages. Est-il dès lors si nécessaire de s'acharner à éliminer radicalement la portée que pourraient avoir les trouvailles — isolées sans doute mais suggestives quand même — de cylindres ou cylindres orientaux archaïques en Chypre, à Marone, à Lamosa et ailleurs? Jour à jour une documentation révélatrice nous aide pour attester l'existence de ces contacts égypto-syriens dès le premier quart du

milieu, et probablement dès le début du II^e millénaire. Voir aujourd'hui surtout les belles découvertes de Byblos, Syria, III, 1922, p. 200 (Virelleux) et p. 208 ss. (Pothier).

(1) Si l'on admet que, dès le 2^e siècle avant notre ère, les Égyptiens ayant adopté quelques procédés techniques et certains éléments décoratifs mésopotamiens les ont régénérés par leur propre vitalité artistique, on pourra se demander dans quelle mesure leur réapparition dans la céramique paléstinienne dépendent directement de la tradition orientale plutôt que d'une influence égyptienne synchrétique. La diagnose définitive ne pourra évidemment s'établir que moyennant une classification chronologique très attentive. Mais ces choses en retour n'ont plus de quoi surprendre dans l'histoire de l'art et il faut de plus en plus être en garde contre tout hypothèse de l'influence d'un quelconque voisinage. La thèse de M. de Morgan était si peu nouvelle-là, qu'elle fut volontiers reprochée (V. J. Huxton, J. Technol., II, 193 ss.), qu'elle préconisait justement, dans la céramique paléstinienne, des influences exotiques, dès le 2^e siècle, à par la Méditerranée indo-européenne nouvellement entrée en scène (Journ. of the Egypt. Soc., p. 310).

local et mésopotamien que représente la plus ancienne céramique d'art en Cappadoce-Syrie-Palestine. Au contact des Hittites et par relations avec la Troad, la peinture céramique a reçu, jusque dans les cantons les plus reculés de Canaan, des inspirations dérivant de son fonds primordial et qu'elle s'est plus ou moins habilement incorporées¹³.

Par le fait de circonstances politiques déplorables dans ce pays «ternellement agité», l'art céramique n'eut jamais une vitalité bien puissante, capable de trier les apports étrangers et de s'épanouir en créations originales. Peut-être aussi la race elle-même ne fut-elle jamais que médiocrement douée du sentiment esthétique et du goût qui sont les nécessaires causes de développement pour tout art industriel. Toujours est-il que même à l'apogée de son évolution, la peinture céramique cananéenne fait mesquine figure en présence des productions méditerranéennes qui affluent sur son propre marché dès la seconde époque du bronze. Mesquine figure artistique, mais non sans intérêt pour l'historien soucieux de scruter les causes et la portée de ce caractère.

Un déclin morne s'inaugure presque subitement à l'époque du fer et il est significatif que le commencement de ce déclin coïncide avec l'asservissement des Cananéens à des races conquérantes nouvelles. Une de ces races prolongera quelque temps, sur divers points du littoral, un intéressant et représentatif des influences méditerranéennes sous le faucon égyptote. Mais cette céramique dite «philistine» n'est qu'un épisode éphémère. La peinture céramique paléstinienne a pratiquement cessé d'être dès les premiers siècles de la monarchie israélite — du moins ne représente-t-elle plus véritablement un art. Ce sera la tâche de l'avenir de s'appliquer à démêler avec plus de soin, en chaque phase

¹³ Sur ce point, il n'est pas à craindre que les éléments aryens soient intervenus dans le développement artistique de Canaan. Les Aryens n'ont jamais eu vocation pour l'art et les arts industriels européens. Du reste, *Hist.* I, 121 p. 578 et II, 121 p. 459, il est naturel que l'art hitite ait été en grande partie importé de l'Asie mineure et de la Syrie-Palestine. Mais en ce qui concerne spécialement la céramique

peinte, on se documente assez bien sur cet art industriel. Dans le *produit en fait* ? Il y a moins d'incertitude sous ce rapport. Le M. W. *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1911, p. 87, est, en fait, le seul qui n'ait été accessible. Or la peinture n'y est qu'assez médiocrement représentée, surtout elle n'est guère que dans les exemples produits non originaux qui ont dû servir à peindre et à émailler qu'on n'a parfois attribués sur la peinture céramique paléstinienne.

de son évolution l'apport respectif des influences complexes que nous venons de voir s'y exercer. Mais si on a quelque souci de se l'expliquer avec méthode, on ne devra pas omettre la perspective mesopotamienne dont il a été fait si curieusement abstraction jusqu'à ce jour.

Allons-nous conclure à la possibilité de créer jamais, dans la classification de la peinture céramique palestinienne, une phase « orientalisante », ou un « style mesopotamien » ? Si il a paru indispensable de rappeler très explicitement l'attention sur des influences mesopotamiennes pour le moins aussi efficaces que celles de l'Égée ou de la Troade, toute hypothèse de cristalliser aujourd'hui ces influences dans une période, dans un centre, dans une « école » n'en est pas moins estimée chimérique¹. Lorsque il s'agit d'un art aussi pauvre et aussi fou, les catégories quelque peu rigides sont toujours dangereuses. Pratiques voire même nécessaires pour l'histoire d'un grand art tel que le représentent les céramiques peintes de l'Égée préhellénique et de la Grèce, elles sont d'utilité très accessoire dans un art local, envisagé surtout comme élément d'information pour l'histoire générale d'une civilisation. C'est essentiellement à ce point de vue que la peinture céramique de Palestine offre de l'intérêt. Et parce que ses productions peuvent révéler un sens nuancé selon qu'elles dériveraient du sol palestinien, de l'Égypte, des centres méditerranéens, des centres asiatiques et indo-européens ou du très ancien Orient mesopotamien, l'historien a le devoir d'examiner avec la même probité chacune de ces derivations et la mesure de leur influence possible. La plus sommaire application aux exemples produits comme particulièrement typiques d'influences chaldéo-élamites rend cette observation plus concrète.

Le thème des bouquetins affrontés devant un arbre n'aura certainement pas la même valeur suivant son attribution de fortune à une source égéenne, crétoise ou égyptienne qui pourrait être théoriquement envisagée. Mis sous la dépendance de l'art égyptien de l'Ancien Empire, son caractère le plus vraisemblable sera la réplique négligente et triviale d'un petit tableau naturaliste qu'un maître helléen primitif avait saisi sur le vif dans le cadre d'une vie pastorale traduite avec une heureuse fraîcheur. Derive d'un modèle égéo-crétois,

¹ On sait avec quelle rigueur si ce n'est avec qu'ilque non-sens exagératif M. Drowka

L'Archéol. I 413 ss. critique les écoles en général.

il ne sera plus guère que la mauvaise copie d'un tableau de genre composé avec hâte et adresse et pour le seul plaisir des yeux. Rattaché — comme il nous a semblé juste de le faire, à la tradition iconographique d'Éléon-Helbe, tout imprégnée de symbolisme religieux, il pourra n'être qu'une transposition peu adroite, une forme vide, mais ce serait-il pas plus normalement l'écho d'une conception symbolique analogue ? En ce cas le vague palmier et les bouquets, dont l'espèce scientifique est de tous points indifférente, figurent à titre d'emblèmes sacrés. L'humble tableau du vieux peintre cananéen devient à sa manière un document utilisable pour l'histoire religieuse de ce pays.

Dans le groupement d'écureuil associant des oiseaux et les poissons, nulle source égyptienne n'intervient avec beaucoup de vraiesemblance. À supposer le motif palestinien inspiré par un pontif cycladique ou crétois, quelle que puisse être la signification du modèle, la copie, cette fois assez bonne, conservera difficilement une valeur autre que celle d'une association pittoresque et, si l'on veut d'un tableau de genre, d'ailleurs dépourvu du sentiment réaliste et du hero qui animent les compositions méditerranéennes. Restitué à sa véritable patrie orientale, il sera du moins intelligible, même s'il fallait — ce qu'absolument on n'imagine — lui donner toute survivance de son symbolisme primitif. Aussi bien, quand on étudie les producteurs de l'art antique dans l'Orient qui fut toujours essentiellement préoccupé de concepts religieux, sera-t-il toujours hasardeux de prétendre fixer le nomment ou l'artiste incapable de se muer de « signifier des sentiments et des idées... par des images existantes... ne donnant plus à ces images qu'une valeur symbolique ».

Avec l'aigle hiéroglyphique, dont le prototype élamite ne pourrait être sérieusement mis en question, si l'image conserve un sens, c'est à coup sûr l'expression d'un message dominatrice quelconque. Il n'est cependant pas inutile et de constater qu'en pays cananéen, vers le VI^e siècle, c'est-à-dire en un temps où la domination égyptienne s'exerçait le plus efficacement grâce à l'activité béliquesse des grands Pharaons de la XVIII^e dynastie, l'autre tradition chaldéo-élamite demeurait vivace dans la peinture céramique locale.

Helbig a écrit quelque part : « C'est une des tâches les plus élevées de l'histoire que de rendre justice à des peuples... à la mémoire desquels la pos-

P. G. LEBOUX, *Lagynae*, p. 116 s., à propos de céramique hellénistique.

terité a fait tort à ce principe local qui inspirait à ce savant un zèle chevaleresque pour la réhabilitation artistique des Phéniciens. Les peuples primitifs de Chabée et d'Elam n'ont, à la vérité, pas souffert d'une telle injustice de la postérité, puisqu'elle se flatte aujourd'hui à proclamer leur maîtrise esthétique, parfois même à usager ~~de~~ presque trop leur rôle dans la diffusion des arts céramiques. Mais l'art chaldéen-clamite auquel nous sommes rappelés n'était déjà que le creuset où se mélangeaient les éléments de civilisations disparates. Pour aller jusqu'au bout de sa tâche, l'Histoire devra maintenant analyser ce syncrétisme et déterminer à quel ~~à~~ quel groupe ethnique revient le mérite ou ~~le~~ l'origine. Une brève allusion antérieure indiquait assez que les matières en jeu sont pour lui dès à cette obligation. C'est ici plus seulement entre Sumeriens et Sémites que se dispute aujourd'hui la prépondérance : l'art clamite, ou, pour mieux préciser toute ambiguïté, l'art *proto-clamite* est entré « en scène avec une scénographie remarquable » et il se présente « comme un facteur essentiel dans l'histoire des origines de la civilisation orientale ».

Est-ce un élément ethnique qui a fait naître cet art nouveau qui introduit sa complication dans le vieux problème suméro-akkadien, ou suméro-sémitique ? Il ne semble pas d'abord qu'il en soit ainsi, puisqu'aussi bien s'offre la ressource d'apparenter les Proto-clamites aux Sumeriens comme le suggèrent M. de Morgan et M. Poebel. Mais la doute nouvelle que fournit la révélation de cet art *proto-clamite* — sumérienne ou non — est ce déplacement du bassin mésopotamien pour le reporter vers les bords pléistocènes et persan le stade historique primordial d'actuellement connu de cette civilisation. Rien n'autorise encore à dire d'emblée les origines ; les plus anciens monuments reconquis, lesseins peints, ~~statues et vases~~ poteries, portent et reflètent une évolution déjà séculaire. Ils nous apparaissent surtout comme un « héritage de la religion chaldéenne » et la fois mayédo-assyro-élamite et élamite dont on a fait depuis longtemps l'appui des Sumeriens, par opposition à la religion israélite, assyrienne et souvent terrifiante des Sémites¹. Et dès lors il est aisé de voir que la

¹ *Revue de l'Assyriologie*, XXXV, 186 p. 372.

² Poebel, *Levan. poterie*, p. 103.

³ *Revue de l'Assyriologie*, XLII, 2.

⁴ Cf. LAMBERT, *Éléments de l'art*, p. 4-8 et p. 446 et. — THOMAS, *La Religion assyro-babylonienne* (1910), p. 122.

porter le ces monuments de passe de beaucoup un simple état d'archéologie ou d'histoire de l'art.

Pour rester néanmoins dans ce domaine, on observera combien l' nouvelle perspective ouverte sur les origines de l'art oriental est capable de faciliter l'intelligence des affinités qu'on ne peut autrement plus méconnaître l'art, d'abord, et particulier avec la glyptique et la céramique de l'Asie Antérieure et la basse de la Méditerranée orientale, caractérisées par un sentiment naturel si profond. Sans doute, en ces contrées l'intervention de l'élément européen a été le principal d'une vitalité féconde. Il était donc légitime d'y mettre en relief des influences venues de l'Occident et du Nord, il l'était moins d'occulier systématiquement celles de l'Orient, sans aucun se demander si les premiers contours de la brillante civilisation aryenne n'auraient pas leur source dans le lointain Elam et les régions septentrionales de la Perse, trop communément encore envisagées comme pays du mystère ou des lugubres images. Gardons-nous de méconnaître que la peinture céramique palestinienne ait reçu d'heureuses inspirations indo-européennes; ce ne sera qu'une raison de plus d'examiner avec la même circonspecte attention l'appareil de l'antique Orient. Et peut-être découvrirai-on demain que les affinités artistiques signalées entre la céramique de Palestine et celle de l'Elam archaïque et de Mésopotamie dérivent d'un premier courant de civilisation aryenne sans qu'il faille lui imposer un dérivé immense par l'Occident.

Poussée jusqu'à la terreur, la crainte du *Marqas*, n'est plus le commencement de la sagesse.

Jérusalem, Revue archéologique française.

(r 23 mars 1911)

L. H. VINCENT, O. P.

INSCRIPTIONS GRECQUES DE SYRIE

PAR

BERNARD HAUSSOLLIER et HARALD INGHOLT

L'épigraphie grecque continue, pour sa part, aux heureux résultats et au bon renom du Service des antiquités et des monuments de Syrie. M. Virel-Beaud, qui se dirige avec exactitude et sûreté, a droit à la reconnaissance de tous les épigraphistes.

Sa première tâche — et non la moindre — consistait à recueillir toutes les inscriptions, connues ou inconnues, inédites ou déjà publiées, qui se trouvaient dispersées dans son vaste domaine. La bonne volonté et le zèle de collaborateurs dévoués, notamment d'officiers du corps d'occupation et de médecins militaires, ne lui ont jamais fait défaut — on verra plus loin qu'il leur doit de précieuses indications et des copies, parfois des estampages et des photographies. Ces textes une fois retrouvés, il lui a fallu les mettre en sûreté, soit dans le musée de Beyrouth, et dans des musées régionaux, celui de l'Etat du Djebel Druse, par exemple, qu'il a créés. Au nombre des officiers qui ont bien mérité de l'épigraphie antique, citons le commandant en retraite Capdevielle, qui s'est rendu, au premier de l'importante collection d'antiquités formée à Saïda par le Syrien Choukeï Abela (mort en 1923) et qui l'a offerte libéralement à M. Virelbeaud.

Si old grammar et que M. Virelbeaud nous ait communiqué les textes ainsi rassemblés par ses soins, et si nombreux qu'ils soient, le moment n'est pas venu d'en dresser et d'en publier la liste : nous n'avons pas entre les mains les éléments d'une bibliographie suffisamment complète. Ce travail, lent et difficile, a été préparé, au cours de plus de six années par un des professeurs de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth — le P. René Monterde, dont le nom et les services sont bien connus de tous les lecteurs des *Mélanges de la Faculté orientale* et de *Syria*. Il appartient au P. Monterde de nous donner, sous telle forme qu'il vaudra, les cadres de cette bibliographie dont nous avons tous l'esoin pour y classer les textes nouveaux, pour les éclairer aussi et les

expliquer. Il le recense ennumérant table et texte, tant après de M. Virolleaud que des auteurs de cet article, bonne volonté et aide effrénées ⁽¹⁾.

Ce que nous nous proposons aujourd'hui, c'est de montrer, par un certain nombre d'exemples choisis, l'intérêt et — le mot n'est peut-être pas trop ambitieux — l'avoir de l'épigraphie grecque syrienne.

Pour plusieurs des douze inscriptions qui suivent, nous ne sommes pas en mesure de donner un texte définitif. Nous avions pensé que, lors de son dernier séjour en Syrie où l'appelaient les fouilles de Palmyre, l'un de nous pourrait examiner sur place quelques pierres, contrôler des lectures ou vérifier des restitutions faites sur des copies ou des estampages : le temps lui a manqué et nous ne voulons pas tarder davantage à faire connaître quelques-unes des heureuses trouvailles du Service des antiquités.

N° 1

Chypre. — Dédicace à la reine Berénice III

* Trouvée à Beyrouth chez les Sœurs de Saint-Joseph, dans un mur en démolition. — Virolleaud, lettre du 21 mars 1921. Musée de Beyrouth. Photographie. — Communiqué à l'Académie des inscriptions dans la séance du 3 août 1923, *Comptes rendus*, 1923, p. 332.



L'inscription est complète en haut et en bas, lueuse à gauche et à droite.

⁽¹⁾ Le nombre des inscriptions de la Syrie a été considérablement accru depuis sa publi-

cation en 1876 du *recueil* de Waddington. Des 1876 M. J.-B. Chabot s'était proposé

La restitution est d'autant plus sûre que la pierre était un peu plus complète à gauche quand elle a été copiée par le premier éditeur, Waddington (*Le Bas-Waddington. Inscriptions d'Asie Mineure*, 2784). Seulement c'est dans l'île de Chypre que Waddington l'avait trouvée en 1861, à Buffa, l'ancienne Paphos. Il est impossible, en effet, de douter que l'inscription de Beyrouth soit la même que le n° 2784 : le même nombre de lignes, même disposition caractéristique — soigneusement notée par Waddington — de chaque ligne où les noms de Bérénice, Ptolémée, Cléopâtre sont précédés d'un blanc qui les met en vedette (mêmes caractères, même cassures à droite). Waddington lisait seulement quelques lettres ou fragments de lettres de plus à gauche, on les trouvera soulignées d'un trait dans la copie qui suit et dont la lecture va nous convaincre que celle de Beyrouth n'a rien à voir avec Beyrouth, qu'elle provient en réalité de Chypre, d'où quelque coupe partant sur l'est l'a transporté sans grand dommage, en Syrie (1).

[ΒΕΡΕΝΙΚΗΣ] 22	[ΒΕΡΕΝΙΚΗΣ] 22
[ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ] 23	[ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ] 23
[ΚΛΕΟΠΑΤΡΗΣ] 24	[ΚΛΕΟΠΑΤΡΗΣ] 24
[ΦΙΛΙΠΠΟΥ] 25	[ΦΙΛΙΠΠΟΥ] 25

La reine Bérénice — en l'honneur de qui a été gravée la dédicace, est la fille de Ptolémée X Soter II qui a régné de 116 à 81 av. J.-Ch. Elle a régné d'abord avec son oncle et époux Ptolémée XI Alexandre I^{er} au moins depuis l'année 107 puis avec son père de 88 à 81, puis seule pendant six mois, enfin dix-neuf jours avec Ptolémée XII Alexandre II. C'est à Chypre qu'elle a passé la plus grande partie de son règne (2).

de réunir dans un supplément les inscriptions de la Syrie publiées depuis 1870 dans différents recueils, et de corriger, lorsqu'il y avait lieu, d'après les nouvelles publications, les textes établis par Waddington ». Il n'a pas donné suite à ce projet et s'est contenté de faire paraître en 1886, dans la *Revue archéologique*, le précieux *Index alphabétique et analytique des inscriptions grecques et latines de la Syrie* publiées par Waddington.

M. R. Dronow et le P. Montard ont annoncé la publication, dans le tome XI de la *Biblio-*

thèque archéologique et historique, du *Corpus des inscriptions grecques et latines de la Syrie*.

(1) Nous avons un autre exemple de pareil déplacement. Le n° 1103 des *Inscriptiones graecae ad res nummatis pertinentes*, III, 1903, a été ainsi apporté d'Alexandrie à Tyr.

(2) Sur Bérénice III, voir SKRZYŃSKI, *Revue archéologique*, 1903, II, p. 35 et suiv. L'inscription de Chypre est citée à la page 35 et l'auteur se borne à dire que l'on ne saurait en préciser la date.

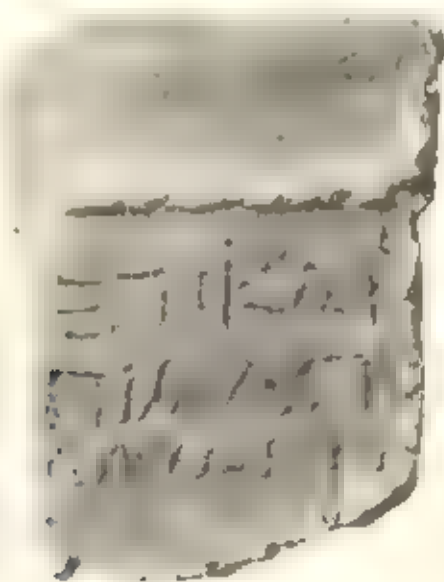
L'inscription a été publiée, depuis Waddington, par W. L. Strick, *Die Dynastie der Ptolemäer*, 1897, p. 264, n° 139, W. Dillendörfer, *Grieches papyri aus Egypten und Syrien*, I, 1904, n° 174 et Seymour de Ricci, *op. cit.*

N° 2

Chypre? — Inscription funéraire.

Trouvée au même endroit que le n° 1. Musée de Beyrouth. — Voir photographie.

Petite stèle funéraire quadrangulaire, couronnée par un large bandeau en saillie,



Αἰσώτης
 ἡμεῖς
 ἀναθήκαμεν

Le nom de femme Αἰσώτης, qui est aussi rare que celui d'Αἰσώτης, est fréquent, ne fournissant ni renseignements sur la provenance exacte de la pierre. Il a été porté à l'époque romaine par deux Αἰσώτιδες enterrées à Athènes (*Inscriptiones graecae*, III, 2, n° 2662-2663).

Sidon. — Panakeia dans le temple d'Esculapion.

Le A été acquis il y a deux ans déjà par notre Musée. Au dire du marchand, proviendrait de Helalye, près Saida, tout près de Bostan-e el-Cherki où se dressent les ruines du temple d'Esculapion * (Virolleaud, lettre du 30 novembre 1923). Musée de Beyrouth. Estampage. Le fragment est brisé de tous les côtés. Haut max. 0 m. 17. Large max. 0 m. 12. Épaisseur de 0 m. 007 à 0 m. 008. Gravure soignée.

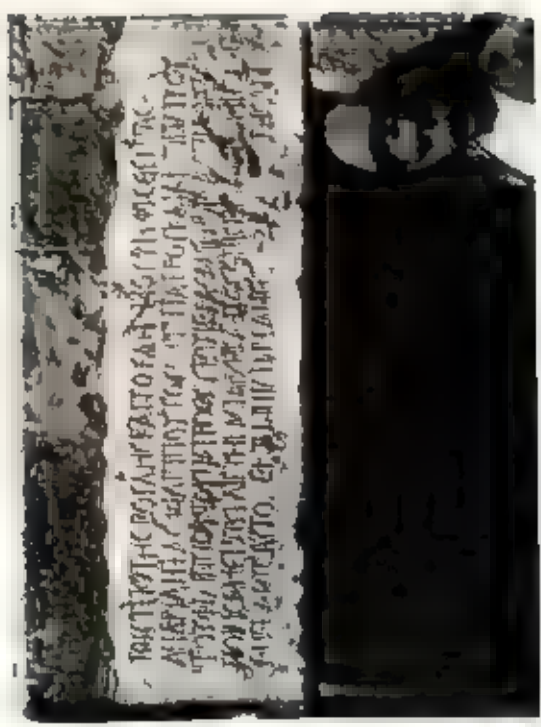
Voir Pl. LMI n° 3⁰⁰.

Nous pouvons affirmer que le marchand a dit vrai et que le fragment provient bien des ruines du temple d'Esculapion, c'est-à-dire de l'Asklépieion de Sidon : le nom de Πανακεία se lit en entier à la l. 5. Bien mieux, si nous ne nous trompons pas, il y a ici question de travaux faits dans l'enceinte même du temple et nous avons là une preuve nouvelle de l'influence grecque à Sidon, de l'effort fait par les Grecs pour helléniser le culte d'Esculapion ¹⁰. Nous lisons :

5. $\mu\alpha\gamma\alpha$
 $[\kappa\alpha\lambda\eta\delta\epsilon]\delta\iota\delta\alpha\iota$
 $[\kappa\alpha\lambda\eta]\delta\iota\delta\alpha\iota$
 $\tau\epsilon\text{ }[\delta\epsilon]\text{ }[\kappa\alpha\lambda\eta]\text{ }[\delta\iota\delta\alpha\iota]$
 $\tau\epsilon\text{ }[\delta\epsilon]\text{ }[\kappa\alpha\lambda\eta]\text{ }[\delta\iota\delta\alpha\iota]$
 $\tau\epsilon\text{ }[\delta\epsilon]\text{ }[\kappa\alpha\lambda\eta]\text{ }[\delta\iota\delta\alpha\iota]$
 $\tau\epsilon\text{ }[\delta\epsilon]\text{ }[\kappa\alpha\lambda\eta]\text{ }[\delta\iota\delta\alpha\iota]$
 $[\kappa\alpha\lambda\eta]\text{ }[\delta\iota\delta\alpha\iota]\text{ }[\kappa\alpha\lambda\eta]\text{ }[\delta\iota\delta\alpha\iota]$
 10. $[\kappa\alpha\lambda\eta]\text{ }[\delta\iota\delta\alpha\iota]\text{ }[\kappa\alpha\lambda\eta]\text{ }[\delta\iota\delta\alpha\iota]$
 $[\kappa\alpha\lambda\eta]\text{ }[\delta\iota\delta\alpha\iota]\text{ }[\kappa\alpha\lambda\eta]\text{ }[\delta\iota\delta\alpha\iota]$
 $[\kappa\alpha\lambda\eta]\text{ }[\delta\iota\delta\alpha\iota]\text{ }[\kappa\alpha\lambda\eta]\text{ }[\delta\iota\delta\alpha\iota]$
 $[\kappa\alpha\lambda\eta]\text{ }[\delta\iota\delta\alpha\iota]\text{ }[\kappa\alpha\lambda\eta]\text{ }[\delta\iota\delta\alpha\iota]$
 15. $[\kappa\alpha\lambda\eta]\text{ }[\delta\iota\delta\alpha\iota]\text{ }[\kappa\alpha\lambda\eta]\text{ }[\delta\iota\delta\alpha\iota]$

* La photographie, faite sur la verso de l'estampage, n'a pas été retournée et le texte doit être lu de droite à gauche.

¹⁰ Voir déjà Hannas, *Mission de Phénicie*, 1895, p. 392.



126



127



128

Qu'était donc l'inscription qui relate tous ces travaux ? Vraisemblablement une inscription honorifique destinée à commémorer les bienfaits d'un puissant personnage. Nous doutons en effet qu'il faille s'arrêter à l'idée d'une chronique grecque du temple d'Ésclépius-Asklépios. Les Sidoniens ont voulu plus simplement témoigner leur reconnaissance à un grand bienfaiteur, un roi peut-être, un Séleucide probablement.

En somme ce petit fragment du Musée de Beyrouth est précieux. Le voyageur Pausanias a rapporté, dans sa description de l'Asie, une conversation qu'il eut avec un Sidonien dans le sanctuaire d'Asklépios à Aigion. Le Sidonien tenait pour l'originalité de son dieu qu'il s'efforçait de distinguer de l'Asklépios des Grecs. Mais plusieurs siècles ayant été entretiens, les Grecs avaient commencé à lier Esclépius à eux. Le petit fragment du Musée de Beyrouth nous montre comment ils agitaient-ils le temple et la famille du dieu de Sidon.

N° 4.

Sidon. — Dédicace en l'honneur d'Apollophanès.

Estampée en 1920 par le docteur Guéneau « dans les jardins de Saida » et publiée par lui dans *Syll.* IV, 1923, p. 281. Nous reproduisons ici une excellente copie due à M. Virolleaud. Lettres : AΣΩ.

Ο θεῶν δ',
 Ἀπολλοφάνης Ἀπολλοῦ
 υἱὸς [?] Νικηφόρου πατρὸς
 ἡμῶν ἀγαθὰ καὶ ὠφέλεια [?] ἐποίησεν
 δ. καὶ ἐγχαρμόσται[?]...

La ligne 1 est brisée à gauche et vraisemblablement dans le bas, la pierre est brisée à droite, on il ne manque — semble-t-il — que quelques lettres, car la ligne 4 se complète aisément et il faut seulement ajouter un adverbe, *πιστάτως* par exemple, à la ligne 5.

Dédicace en l'honneur d'Apollophanès, fils d'Apollon, petit-fils de Nikon. À la ligne 3, après πατρὸς, le dieu leur tendent au 2 que n'a plus

(1) VII, 23, 7.

(2) Le nom d'Ἀπολλοφάνης s'est déjà ren-

contré à Sidon : L. JALABERT, *Mélanges de la Faculté orientale*, II, 1907, p. 300, n° 6.

traces inférieures de quelques lettres. Encore l'examen de la pierre permettra-t-il de les mieux distinguer. Le sigma au commencement est certain. A la fin nous lisons $\delta\alpha\gamma\delta$, la lettre qui précède l'alpha est soit un delta, soit un sigma, mais non un pi: $\sigma[\delta\alpha\gamma\delta]=\delta\alpha\gamma\delta\rho[\delta]$ est possible.

L. 9 — la dernière lettre copiée par M. Virolleaud est un τ qu'il faut compléter en $\tau[\omega]$. Cf. Waddington, n° 2305 (Secia = Dittenberger, *Orientalis graeci inscriptiones selectae*, 1903, n° 119, l. 2; et Waddington n° 2533, Helban = *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, III, n° 1090).

M. Virolleaud ne nous a transmis aucun renseignement sur la provenance exacte de ce texte intéressant: on lui a dit seulement qu'il provenait des environs de Souveida. Le Musée dans lequel il est entré — sans doute en même temps que notre n° 6 — est dans l'état du Djebel Druze, en pleine région du Hauran. Nous noterons aussitôt que notre n° 6 provient, à n'en pas douter, du Hauran. Waddington, qui l'a publié le premier, l'avait copié à Deir es Smeudj, et en 1909 l'Américain Magie le retrouvait et le copiait à el-Mefaleh, au nord de Kanavat et de Souveida. Il est infiniment probable que le n° 5, qui est de dimensions plus considérables, a lui aussi peu voyagé et qu'il provient également du Hauran, où nous allons retrouver le centarion Obadimus.

A — La gens Otridia est parmi les plus obscures et elle est peu représentée dans les recueils épigraphiques. Pourtant en 1905 le professeur Euseb Lattmann communiquait au regretté Clermont-Ganneau un fragment d'autel quadrangulaire découvert par la Mission américaine dans le Hauran, à Si' (Secia), dans l'avant-cour du temple de Dushara. De l'inscription gravée sur l'autel il ne restait, sur deux faces contigües, que les lettres suivantes, publiées par Clermont-Ganneau dans la *Revue archéologique* 1905, I, p. 442, n° 13:

$\alpha\omega\delta\alpha$	$\delta\alpha\tau\omega\tau$
$\alpha\omega\delta\alpha$	$\tau\pi\epsilon\tau\epsilon\tau\epsilon$
$\alpha\omega\delta\alpha$	$\tau\pi\epsilon\tau\epsilon\tau\epsilon$

Lattmann restituait: à gauche $\alpha\omega\delta[\alpha]$ $\tau\pi\epsilon\tau\epsilon\tau\epsilon[\epsilon]$ et à droite $\delta\alpha\tau\omega\tau[\alpha/\tau]$, que Clermont-Ganneau complétait aussitôt en $\delta\alpha\tau\omega\tau[\alpha\gamma\tau\alpha]$ $\tau\pi\epsilon\tau\epsilon$ $\Delta\delta\tau\omega\tau\tau\alpha$.

Mais quelques années plus tard, en 1916, dans la publication définitive de la Mission américaine (*Publications of the Princeton University Archaeological Expe-*

Pendant son séjour dans la région il a visité le sanctuaire de Dushara à Seida, et il y a élevé un autel.

Se fondant sur les caractères, notamment sur le Σ, de la dédicace de l'autel, Littmann l'attribue au 1^{er} siècle de notre ère⁽¹⁾. L'inscription nouvelle lui donne raison, mais nous permet d'être plus précis. On y lit en effet à la ligne VIII une double date. De cette date il reste au regard l'art. I le signe L qui correspond au mot *ἔτος* et s'est déjà rencontré en Syrie sur des inscriptions et des monnaies contemporaines d'Agrippa II⁽²⁾. 2^e deux nombres séparés par l'article *καί*. On attendrait *xxi* après l'article mais la conjonction manque. Les deux lignes qui suivent ont été martelées et sont entièrement illisibles; nous pouvons toutefois affirmer qu'on y lisait le nom d'Agrippa II *Ἄγριππας*. En effet c'est à Agrippa II que se rapportent les deux seuls d'indites dates que nous puissions rapprocher des nôtres. Ces deux doubles dates sont gravées : l'une sur une monnaie de Néronas (l'ancienne Césarée de Philippe, l'ancienne Pannas), où on lit *ἔτος α' τοῦ καὶ τ'*⁽³⁾; l'autre sur une inscription de Samnecem, dans le Hauran, qui débute par les mots *ἔτος ι' τοῦ καὶ ι'* *Ἄγριππας*. Le rapprochement justifie pleinement la restitution proposée pour les deux lignes martelées. Entre les deux doubles dates de Néronas et de Samnecem l'écart est de cinquans il en est de même dans l'inscription le souvenia. Au nombre 21 correspond en effet le nombre 16. Seulement le chiffre 6 présente ici une forme rare, qui nous est pourtant connue par plusieurs inscriptions d'Athènes, de Salomque, de Smyrne, d'Attaleia ou Pamphylie⁽⁴⁾.

(1) P. 366 de l'ouvrage cité plus haut : *Princeton University, Greek and Latin Inscriptions*.

(2) Par exemple, dans une dédicace du Sûr : *Birkmannschonk, op. cit.*, n° 1225 = *Inscr. gr. ad rectum part.*, III, n° 1146. Cf. la monnaie datée de la 14^e année d'Agrippa et contemporaine de Titus, publiée dans la *Numismatische Zeitschrift* de Vienne, III, 1871, p. 89 = G. Macdonald, *Catalogue of greek coins in the Hunterian collection*, III 1906, p. 291, n° 3.

(3) *Ta Momente* dans la *Numismatische Zeitschrift* de Vienne, III, 1871, p. 431.

(4) *Inscr. gr. ad rectum part.*, III, n° 1127.

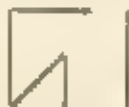
(5) Athènes : *Inscr. gr.* III, 1, n° 405. —

Salomque, G. I, G., n° 1974. — Smyrne, *Ibid.*, n° 3208. — Attaleia : G. HANSEN, dans les *Berliner Monatsberichte* 1875, p. 711 *Revue*, X, 1876, p. 492-492 G. Hansen).

Pour dresser cette liste nous avons trouvé plus de secours dans le *Traité d'épigraphie grecque* de SALOMON BRISACQ 1885, p. 222, que dans les ouvrages plus récents de J. WESSIG *De Graecorum nomina numeralibus*, 1886, p. 41, où il faut corriger Clg. II, 197 en 1071, ou de W. LANGE *Handbuch d'Éwan von Müller, Griechische Epigraphik*, 1892, p. 548. Malheureusement ces chiffres rares, ces épigrammes sont reproduits assez exactement dans les recueils, et il n'est pas toujours aisé

En somme c'est en l'année 21-16 d'Agrippa II que L. Obulmus a surveillé les travaux relatés dans l'inscription de Souveida et visité le temple de Dûsharâ. A quelle année de l'ère chrétienne correspond l'année régnale 21-16 d'Agrippa II. On sait combien est compliqué le problème de la chronologie d'Agrippa II, et cela parce qu'inscriptions et monnaies nous font connaître au moins deux ères qui sont employées, tantôt l'une ou l'autre, tantôt l'une et l'autre concurremment. Ce problème a été abordé par les plus savants des numismates et des historiens, Eckhel, Th. Mommsen, G. Macdonald¹, et nous leur devons de précieuses indications, de vifs traits de lumière, mais non la solution complète de toutes les difficultés. Pour nous en tenir aux doubles dates, deux monnaies étudiées par Mommsen en 1871 nous fournissent une base solide. L'une, frappée sous Neron et déjà citée plus haut (voir au tableau 5) ; l'autre, frappée sous Domitien, ou l'année 26 d'Agrippa II correspond au XII^e consulat de l'empereur, c'est-à-dire à l'année 86 de l'ère chrétienne. La monnaie frappée sous Domitien nous fait donc connaître une ère d'Agrippa dont la première année est 61 de l'ère chrétienne. Dans la monnaie frappée sous Neron, cette ère ne peut être que celle qui est nommée en second lieu. L'année 6 d'une ère commençant en 61 correspond en effet à l'année 66 de l'ère chrétienne et tombe dans le règne de Neron. L'année 11 de cette même ère correspondrait à l'année 71 de l'ère chrétienne et ne tomberait plus dans le règne de Neron. L'ère commençant en 61 est généralement appelée la seconde ère d'Agrippa II, l'autre, qui commence cinq ans plus tôt, soit en 56, est appelée la première. Donc l'année 21-16 de l'inscription de Souveida correspond à l'année 76 de l'ère chrétienne.

don abstrait estampage ou photographie. L'inscription de Suryus est conservée à Oxford, mais elle a été tellement endommagée que l'estampage de la l. 5 où se lisait le nombre 16 ne donne absolument rien. Voici, d'après un calque pris sur l'estampage, les deux chiffres de notre ligne :



¹ Eckhel, *Doctrina numorum veterum*, III, 1794, p. 494. — Th. Mommsen, art. cité

plus haut de la *Numismatische Zeitschrift* de Vienne. — G. Macdonald, *op. loc. cit.* Tableau V. Huet, dans la deuxième édition de son *Historia numorum*, 1911, p. 109, n'a pas étudié spécialement la question et s'en rapporte aux conclusions de Macdonald. L'article de Roussneau, dans *Paul-Wissowa, R. E.*, XIX, 1917, p. 146-150 (M. Julius Agrippa) est embarrassé et confus. Souhaitons que le nouveau professeur de numismatique ancienne au Collège de France aborde quelque jour le problème et le résolve.

C'est en 78 après Jésus-Christ que L. Obulanius a séjourné dans le Hauran.

La *στρατις Αἰγυπτιακή*, à laquelle appartenait Obulanius, ne pouvait figurer dans la liste des *cohortes Augustae* dressée en 1901 par Cichorius ¹⁾, mais on y trouve : 1^{re} la *στρατις Αἰγυπτιακή* mentionnée dans une inscription contemporaine d'Agrippa II, qui a été copiée par Waddington en Béthanie, à el-Hil l'ancienne Eitha ²⁾, 2^e la *coh. Iug. I.*, nommée dans une inscription latine de Beyrouth, du temps d'Auguste ³⁾. L'officier qui l'avait commandée comme *πρωτοκ.* Q. Aemilius Secundus, étant sous les ordres de P. Sulpicius Quirinius, gouverneur de la Syrie. Cichorius est tenté d'admettre que la cohorte nommée dans les deux inscriptions de Beyrouth et d'Eitha est la même, et la supposition n'a rien d'in vraisemblable. Il est possible aussi que les deux inscriptions de St. et du Musée de Souvenda se rapportent à ce même corps. Mais il faut écarter l'hypothèse plus séduisante de Waddington, qui identifie la cohorte nommée dans l'inscription d'Eitha avec la *στρατις Σεβαστῆς* des *Actes des Apôtres* (27,1). On sait que le centurion Julius, qui fut chargé vers l'an 60 de conduire l'apôtre Paul à Rome appartenait à cette dernière cohorte, mais c'est à Césarée de Palestine que Julius embarqua ses prisonniers, et, comme l'a fait remarquer Lattmann, les *cohortes Augustae* sont assez nombreuses pour qu'il en ait existé une en Syrie et une autre en Palestine, probablement à Césarée ⁴⁾. De toute façon, les inscriptions de St. et de Souvenda nous fournissent de précieux renseignements sur l'activité d'une cohorte au 1^{er} siècle de notre ère et, à ce titre encore, elles sont les bienvenues.

B. — Le second texte, gravé sur la plaque du Musée de Souvenda immédiatement après les deux lignes effacées, date de l'année 28 d'Agrippa II. entendons l'année 28 de la seconde ère qui est devenue prédominante et qui est seule employée ici, c'est-à-dire l'année 88 après J.-Ch. Les quatre

(¹) Dans PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopädie*, s. v. *Cohors*, IV, 1904, p. 249-250.

(²) WADDINGTON, I^{er} 2112 = DITTENBERGER, *Ori. gr. inscr. sel.*, n^o 421 = *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, III, n^o 1135.

(³) *Corp. inscr. Lat.*, III, Supplém. n^o 6287 = PATI, *Suppl. Ital.*, n^o 475. L'inscription a été retrouvée à Venise, mais on admet qu'elle provient de Beyrouth.

STRAU. — V

(⁴) LATTMANN, ad Division III, Section A, Part 6, n^o 769, p. 366.

Nous avons dit que la gravure du texte II était moins soignée. Notons aussi que les deux chiffres du la I, 6 (II K) sont sensiblement plus hauts que les autres lettres.

On possède une monnaie de l'année 20 d'Agrippa (*Numismatische Zeitschrift* de Vienne, III, p. 89). Trouvée au fa. 'Agrippa. A

L'inscription a été copiée par Waddington à Deir es-Sinuh, dans la vallée au-dessous de Kaicvat et publiée par lui sous le n° 2170, revue et copiée le nouveau a el-Melakh par David Magie Jr en 1909 et publiée par lui en 1911 (*Greek and Latin Inscriptions*, A, 5, n° 76.c).

Η ἀπὸ τοῦ Σ-
 ἡμετέρου ἀγ-
 γελίου τοῦ Ἀνδρα

A la ligne 3 les copies de MM. Vialleand et Magie portent, entre l'epsilon du mot *Ἀνδρ* et le chiffre, une barre inclinée que Magie prend pour un chiffre. Il lit donc : LA et interprète : *le 11 du mois Loos*. Il peut sembler surprenant que le lapicida ait commis une erreur sur un chiffre, c'est-à-dire sur la date même de la fête, et mieux vaut admettre que la barre inclinée sert seulement à séparer le dit chiffre du nom du mois.

N° 7.

Banias — Dédicace en l'honneur de Philéas et d'Antipatros

« Marbre blanc formant le linteau de la porte d'un moulin du Nahr Banias » Copie prise en décembre 1921 par l'évêque Deyr-dé, au bas-ref de l'Ét des Mandates et correspondant du Service des Antiquités. Excellent photographié due à l'obligeance du général Naudin. — Lettres hautes de 0 m. 04 à 0 m. 056. La gravure est serrée et en trois endroits (l. 1, 2, 4) il y a des lettres liées.

« Cette inscription me paraît être celle-là même que van Berchem a signalée (*Voyage en Syr.*, I, 1911, p. 292), mais qu'il n'a pu en le temps de relever » Vialleand, lettre du 28 décembre 1921. Le voyage fait par Max van Berchem et Edmond Fatah remonte à l'année 1896. Il a été publié en quatre fascicules et deux tomes dans les *Mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire*, tomes XXXVII et XXXVIII (1913-1915). On lit, à l'endroit cité par M. Vialleand : « A cinq minutes au-dessus du bourg, au bord du Nahr Bamyās, que longe le chemin montant, el-Marqab, se trouve une maison dont la porte a pour au-dessus un linteau antique sculpté d'une belle inscription grecque. »

Voir Pl. LXI n° 7.

L'inscription est complète et se lit sans difficulté

Τοῖς ἐκ τῆς πόλεως καὶ τοῖς δήμῳ ψηφισάντας
ἀντίπατρον, Φίλιππον καὶ Ἀντίπατρον καὶ Ἀντίπατρον
τοῦ Φιλίππου τοῦ πατρὸς αὐτοῦ ἱεροταμίαν καὶ ἐπιδέξαν
ἐκ τῆς πόλεως καὶ τοῦ δήμου ἀνίστησαν.

3. ἔπειτα ἐς αὐτὰ ἐκ τῶν ἰδίων ἀνίστησαν.

A la ligne 3 il y a un blanc d'une lettre apres *αὐτὰ* et un blanc de neuf lettres entre *αὐτὰ* et *αὐτὰ*. En ce dernier endroit le lapicide a simplement passé un défaut du marbre.

Dedicated assez gauchement rédigée par Philippos et son fils Antipatros et gravée sur la base de deux statues qui leur avaient été décernées par le Conseil et le peuple de Césarée Pannas. Elle a surtout pour objet de rappeler ce double honneur et en même temps les titres qui l'avaient motivé, mais aussi de faire savoir que les deux statues avaient été élevées aux frais des deux personnages ainsi récompensés. L'accusatif *τοῦ πατρὸς αὐτοῦ* dépend en réalité de *αὐτὰ* et non *ἀντίπατρον*, mais avant ces cinq derniers mots les rédacteurs ont inséré un relatif *ἐκ τῆς πόλεως καὶ τοῦ δήμου ἀνίστησαν*, qui embarrasse la construction et laisse en quelque sorte en l'air la phrase principale. Le sens n'en est pas moins très clair. On sait le reste que les finances des petites — et aussi des grandes — cités antiques ne répondaient pas toujours à leur bonne volonté. Elles décernaient plus d'une fois statues, bustes ou images sans être en état de les faire exécuter et se bornaient à graver le décret honorifique. Le titulaire se contentait souvent de la prose municipale : s'il lui plaisait d'aller plus loin et de dresser son image, il le faisait à ses frais. Philippos et Antipatros n'ont pas hésité.

Les services rendus par le père et le fils sont rappelés aux lignes 3 et 4, mais la part du père semble plus considérable puisqu'on se cite que les fonctions qu'il a remplies et ses largesses. Il a été prêtre et gymnasiarque deux

¹⁾ Comment admettre par exemple que la cité de Termessos en Péninsule avait fait les frais de toutes les statues élevées sur les bases qu'on y a retrouvées en si grand nombre. B. H. H. H., *Gymnastic and other Agones in Termessos Paphlagonia*, dans les *Anatolian Studies* en l'honneur de Sir W. M. Ramsay, 1913, p. 195 suiv. ? N'est-il pas vraisemblable que

plus d'une fois la dépense avait été supportée par les vainqueurs eux-mêmes et peut-être par les fondations dont M. Heberday a dressé la longue liste (p. 198-199) ? L'auteur n'a pas abordé la question. Nous notons que deux des 36 inscriptions honorifiques avaient été simplement gravées sur les murs d'un portique et de la rue des Portiques (p. 196)

charges que les fêtes et les concours pouvaient rendre singulièrement lourdes. de fait, il a contribué par des dans volontaires (*ἐθέλων*) à l'éclat des unes et des autres ¹⁰. En associant le fils au père, le Conseil et le peuple flattent la vanité de l'un et encourageant le zèle de l'autre.

Pour la date, nous ne pouvons l'indiquer que très approximativement nous pensons qu'on ne peut guère descendre plus bas que le ^{II} siècle de notre ère. Notre n° 4 est sensiblement plus ancien. On notera qu'Antipatros porte, selon l'usage, le nom de son grand-père.

N° 8

Syrie du Nord. — Lattaquieh (Laudikeia).

Borne d'un jardin d'Adonis.

• Stèle de calcaire grossier, trouvée dans les canaux de canalisation d'eau, dans la partie sud-est de la ville. Hauteur approximative 0 m. 65. • Communiquée le 20 octobre 1921 au Service des antiquités par le docteur Deyrolle à qui nous empruntons les renseignements ci-dessus. Copie, reproduite ci-dessous, et estampages du docteur Deyrolle. Communiquée à l'Académie des inscriptions dans la séance du 13 août 1921.

La stèle et l'inscription sont complètes. Lettres hautes de 0 m. 04 à 0 m. 07.



Ο. ΟΥ

ταβ. κ.

κ.η.τ.τ.α.δ.ω.

νεω.

π.η.χ.π.

¹⁰ Le nom de Georges Pantazis a été ajouté à la liste des cités grecques car c'est un site usagé (les *κωμμοί*). Voir la liste dressée pour une dissertation récente de M. Apostolou Kokori.

¹¹ *Verzeichnis Sammlung freiwilliger Beiträge zu Zeiten der Noth in Athen mit einem Anhang: Epitaphien und anderen griechischen Stätten*, Bonn, 1923.

L'inscription est remarquable par le grand nombre d'abréviations qu'elle renferme. De tous les mots qu'on y lit, un seul est écrit en entier : le plus important, il est vrai, puisque c'est un nom de dieu, aux lignes 3-4, en effet, il faut lire *Ἀδωνίδης* : l'Adonis. Peu importe que ce gentil *Ἀδωνίδης*, ou l'on attendrait *Ἀδωνίδας*, ne se soit pas encore rencontré. Nous avons la preuve matérielle en quelque sorte de l'exactitude de notre lecture : les lettres *αα*, qui forment la ligne 4, ne sont pas au même alignement que les lignes 1 et 2, elles sont légèrement en retrait, elles font, à n'en pas douter, partie du mot qui commence à la ligne 3, du mot *Ἀδων* | *ίδης*.

La lecture *Ἀδωνίδης*, entraîne la restitution du mot qui précède et dont on ne peut avoir que les trois premières lettres : *ααα*. Il faut lire *ααα γα* ou *ααα ααα* *Ἀδωνίδης*, du jardin ou des jardins d'Adonis. Entendons de vrais jardins : plants d'arbres fruitiers et de fleurs, et non ces minuscules jardins artistiques, connus dans l'antique sous le nom de « jardins d'Adonis », que l'on faisait pousser hâtivement dans un plat de terre ou un pot de fleur lors des fêtes du *do-a*¹⁵. Nous verrons plus loin que le jardin de Laachkeu est un jardin de rapport.

Il devient plus facile maintenant de compléter la ligne 1 qui ne compte que deux lettres rondes, largement séparées l'une de l'autre. Si la lecture exacte copie du docteur Deyrolle, et les estampages ne portent trace d'une lettre intermédiaire, le mot qu'on attend et qui ne peut manquer est le mot *ομοι*, *forme*. Ainsi nous lisons sur une stèle athénienne du IV^e siècle avant J.-Chr., retrouvée à Athènes en double exemplaire¹⁶ :

Ὅμοι Μουσίου κήπου. — *Forme du jardin des Muses*.

Admettons donc que la première lettre de notre ligne 1 corresponde à *ο* (*οο*). De fait, la borne de Laachkeu a exactement la même forme que les bornes kilométriques dans nombre de nos départements de France. Pour la seconde lettre,

¹⁵ On trouve de même *Ἄδων* au lieu d'*Ἀδωνίδης* dans une inscription métrique d'Athènes, du IV^e ou III^e siècle de l'ère chrétienne. *Bull. Gr. Ep. 1*, n° 112 = *Klein, Epigrammata graeca*, 1878, 122, 4.

¹⁶ Sur les « jardins d'Adonis » voir le texte classique de Platon, *Phédre* 215 b. On trouvera les autres textes cités par Deyrolle

dans les articles de la *R. E.* de Paul-Wisowski, I, 1894 s. v. *Adonis*, *Adonia*, *Adonium*. Nous ajouterons seulement un article récent de Aram Kaper Movses dans *Islyehats*, sept. 1923, p. 82-92 : *Les Jardins d'Adonis* : en non *manera degli fiori d'Adonia*.

¹⁷ *Bull. Gr. Ep.* 2, n° 106-106G.

elle reste incertaine. Les estampages dont nous disposons ne nous sont sur ce point d'aucun secours et M. Virelleau nous a communiqué au mois d'août 1924 une copie plus récente qui porte un oméga très net. Attentions au nouvel examen de la pierre (Voy. p. 341).

En tout cas, la ligne 4 achève de nous prouver que nous avons affaire à une borne. On rencontre souvent des chiffres sur les bornes, par exemple sur les bornes milliaires le nombre des milles ¹², sur les bornes-léontes le nombre des pieds. Ainsi, sur une inscription du Hauran publiée par la Mission au début du siècle ¹³,

Κάτω Παύωνα | πῶς, ἔξ

De borny de Rhemmonat 7,026 pieds.

Les nous trouvons des coudées $\pi\epsilon\pi\tau\alpha$ $\pi\epsilon\pi\tau\alpha$ $\pi\epsilon\pi\tau\alpha$ = 80 coudées. Entendons que le jardin d'Adonis s'étendait le long de la route sur une longueur de 80 coudées soit 120 pieds, soit plus de 36 mètres. Le point de départ, la borne même sur laquelle était gravé ce chiffre. Rien de plus ordinaire que le mesurage par coudées. Nous voyons par exemple d'inscriptions funéraires de l'Asie Mineure qui l'en ayant soigné, quand on achetait un terrain pour y constituer une sépulture, de faire transcrire l'acte de vente au bureau des titres. Sur l'acte de vente on inscrivait très exactement la superficie du terrain, et plusieurs inscriptions rappellent cette utile précaution prise contre les voisins ou les nouveaux venus — on y lit, par exemple, la formule $\kappa\alpha\tau\omicron\upsilon\epsilon\iota\tau\epsilon\iota\varsigma$ $\pi\epsilon\pi\tau\mu\epsilon\tau\alpha$ $\delta\iota\alpha$ $\pi\iota\varsigma$ $\sigma\tau\epsilon\phi\alpha\iota\iota\varsigma$ $\delta\epsilon\iota\sigma\tau\alpha\iota$, « conformément au mesurage par coudées qui ressort de l'acte d'acquisition ¹⁴ ».

Le jardin d'Adonis, à Laodikeia, faisait partie du domaine du dieu, et le dieu en tirait profit. Le prêtre était tenu de l'affermir et les laïques grossissaient les revenus sacrés. Dans une inscription, malheureusement très mutilée de l'édicule des Ros, il est parlé de « ceux qui ont pris à bail les jardins

¹² Voir H. LANGE, *Levant. Epigraphie latine*, 6^e éd., p. 232.

¹³ *Arch. and other inscriptions*, Sect. A, Part 2, 1910, p. 62-63.

¹⁴ L'inscription citée provient d'Héraclée et a été publiée par W. Dörpfeld dans le *Jahrbuch der deutschen archäologischen Institut*, Festschrift IV, 1898,

n^o 262 p. 151 et le n^o 88 p. 102 ($\kappa\alpha\tau\omicron\upsilon\epsilon\iota\tau\epsilon\iota\varsigma$ $\pi\epsilon\pi\tau\mu\epsilon\tau\alpha$ $\delta\iota\alpha$ $\pi\iota\varsigma$ $\sigma\tau\epsilon\phi\alpha\iota\iota\varsigma$ $\delta\epsilon\iota\sigma\tau\alpha\iota$) et le n^o 218, p. 133 ($\kappa\alpha\tau\omicron\upsilon\epsilon\iota\tau\epsilon\iota\varsigma$ $\pi\epsilon\pi\tau\mu\epsilon\tau\alpha$ $\delta\iota\alpha$ $\pi\iota\varsigma$ $\sigma\tau\epsilon\phi\alpha\iota\iota\varsigma$ $\delta\epsilon\iota\sigma\tau\alpha\iota$). Sur cette série d'inscriptions funéraires voir B. Keil, *Hermes*, XLIII (1878) p. 558 et H. Steinert, *Die griechischen Grabinschriften Kleinasiens* (1909), p. 42.

sacres et l'établissement de bains : « το, ὑπερβολικῶς, τὰς ἡμέρας καὶ τὸ ἔσπερον »¹. En même temps que les jardins sacres on donnait donc à Baal un établissement de bains qui y était attenant et qui appartenait au dieu ou à la déesse. A Laodikeia, au jardin d'Adonis étaient annexées des «*ἐσπερα*», car nous ne voyons pas d'autre mot à restituer à la ligne 2. N'entendons pas des boutiques, mais, pour nous servir d'un mot moderne qui nous vient de l'Orient, des cafes où l'on trouvait, à l'ombre des arbres, la fraîcheur, le calme et quelques boissons. Les vignes de Laodikeia étaient célèbres dans l'antiquité². Nous avons rappelé plus haut le jardin des Muses d'Athènes, aujourd'hui encore, non loin de l'endroit où a été retrouvée l'une des deux urnes attiques, sur la rive droite de l'Ilissos, à l'extrémité de la ville, se élevaient des «*ἐσπερα*» qui sont très fréquentées pendant la saison chaude³. Il en allait de même à Laodikeia, vers le sud sur la rive droite de notre cône : c'est en effet dans cette période qu'il faut placer approximativement notre inscription⁴.

Ajoutons que nous n'avons pas encore connaissance du culte d'Adonis à Laodikeia et terminons par le texte complet de l'intéressante inscription que nous devons au zèle attentif du docteur Beyrolle :

Οὐρανὸν
 **ἐκ τῆς ἀρχῆς* καὶ τῆς
ἐκ τῆς ἀρχῆς Ἀδὸν
 ἡμέρας
 τὸν ἡμέρας

N° 9-12.

Inscriptions funéraires de Saïda et de Tyr.

Des quatre inscriptions funéraires qui suivent trois sont conservées à

¹ Cf. MURRI, *Re d'inscr. gr.*, n. 710.

² STRABON, XVI, 751-752 C.

³ On ne sait en vérité où on dressait dans l'antiquité les deux herbes du jardin des Muses, mais il est certain que le quartier des jardins (ἑζον) s'étendait à Athènes le long de l'Ilissos, sur la rive droite. Voir W. JOHANN, *Topographie von Athen*, 1903, p. 374, note 45.

⁴ Le texte nouveau semble fournir un argument en faveur du maintien du mot *taberna* dans l'inscription latine de Baal el-Qal'a (CLEMENS-GARRAUD, *Recueil d'archéologie orientale*, V, 1903, p. 81 suiv.). On y lit *taberna obligatorum* I. O. M. B., et le premier mot a été corrigé en *tabula* ou *labelle*. Mais peut-être s'agit-il d'une *taberna* dépendant du domaine du dieu Baal Marcond.

Saida, dans la collection du commandant Caplegelle (en même collection Choukri Alola déjà mentionnée plus haut). Sur la provenance exacte de ces pierres nous n'avons aucun renseignement.

9 — Saida, sur le dessus d'un fragment de console en marbre blanc, dont le dessous est orné de cannelures. Haut : 0 m. 20, larg : 0 m. 25b. La gravure est très fine et très soignée, ajoute le docteur Deyrolle, à qui nous devons une excellente copie, de la grandeur de l'original. Hauteur des lettres de 0 m. 012 à 0 m. 016. ΑΣΩ

Les sept lignes forment deux distiques. A la fin de la ligne à où finit le vers 1 est gravée une feuille qui comble un vide. Une autre feuille plus grande est gravée sous le dernier mot du vers 4. Nous lisons :

Τὸν ἐπὶ τῇ ἀντίτῳ, Διόνυσος | ἐπὶ τῇ ἀντίτῳ ἐπὶ τῇ ἀντίτῳ
 γὰρ τὸν | ἐπὶ τῇ ἀντίτῳ ἐπὶ τῇ ἀντίτῳ ἐπὶ τῇ ἀντίτῳ |
 δακρυῶν ἐπὶ τῇ ἀντίτῳ καὶ ἐπὶ τῇ ἀντίτῳ, [ἐπὶ τῇ ἀντίτῳ, |
 μετὰ τῇ ἀντίτῳ Μουσῶν τῇ ἀντίτῳ Αἰσχύλῳ

Épithète de Dionysos que recommandaient la douceur de son caractère, sa jeunesse et son éloquence (1).

Au vers 1 on attendait l'indicatif ἐπὶ au lieu du participe ἐπὶ, mais il est évident qu'on peut. Il faut donc s'entendre ainsi :

V. 4, cf. le n° 10.

10 — Bourdj-el-Hawa, près de Tyr, dans une grotte funéraire, Copie de M. Virolleaud.

Lettres : ΑΕΕΩ.

Αἰσχύλῳ
 Κίττιος

L. 1 : Αἰσχύλῳ = Αἰσχύλῳ = Αἰσχύλῳ[ς].

L. 2 : le lapicide a gravé par erreur un Α au lieu d'un Κ.

De ce graffiti, qui n'est qu'un souvenir mythologique bien à sa place dans une grotte funéraire, nous nous garderons de conclure à un culte local des

L'épithète ἐπὶ τῇ ἀντίτῳ au v. 1 est déjà un hommage à son éloquence (voir ci-dessus). Et le début d'une épithète métrique de Termes-

nos publiée par R. HERBERT (n° 264 de l'article cité plus haut), τῇ ἀντίτῳ Μουσῶν ἐπὶ τῇ ἀντίτῳ...

Mérid. On sait d'ailleurs que la mention des Mérid est en accord avec les inscriptions syriennes¹¹.

11. — **Saida** Plaque de calcaire jaunâtre, brisée en quatre fragments que l'on a pu rassembler. Copie de M. Vissolmiod. Photographie, Estampage. Longueur: 0 m. 47; épaisseur: 0 m. 09. Hauteur des lettres: de 0 m. 007 à 0 m. 018.

Voir Pl. LVI n° 11.

Les neuf lignes forment quatre distiques: 1-2 vers 2-6 finissent avec une ligne. A la ligne 2 un blanc sépare le v. 2 du v. 1. A la ligne 8 une barre horizontale sépare les vers 7 et 8. La restitution ne présente de difficultés qu'au milieu du v. 2 où les lettres ont disparu et à la fin du v. 3 où il n'en reste que des traces. Nous lisons:

Κρίστου, Κρίστου καὶ μητρὸς ἐκείνης | Κρίστου,
 μητρὸς ἐκείνης (καὶ οὐ) μητρὸς ἐκείνης,
 Δουλῶν δ' αὖτε τοῦτο τοῦ | πλὴν ἡμεῖς
 αὐτοῦ Παισάρχου ἐκτετακέντες τοῖς, |
 γινώσκοντες ὅτι Ἡρόκλητος αὐτοτελέσθαι ταύτας |
 αἰδέσθαι καὶ διατάττειν Εὐρυγὸς εἰς Ἀἰδῶ |
 καὶ ἡμεῖς οὖν ἐκείνους ἐκτετακέντες | ἐκτετακέντες
 καὶ ἡμεῖς οὖν ἐκείνους ἐκτετακέντες | ἐκτετακέντες

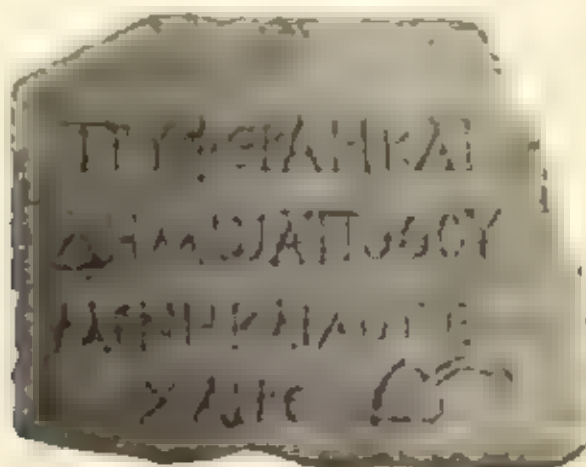
Comme toutes les inscriptions néo-chrétiennes de basse époque, celle-ci est assez contournée pour qu'il soit nécessaire de la restituer d'abord. Elle était placée sur un tombeau de famille. La famille était grecque et le chef avait, semble-t-il, parmi ses noms celui de Crispus (Κρίστου), puisque deux de ses fils sont désignés par ce surnom. Le père ne paraît d'ailleurs pas dans l'inscription. La mère se nommait Ploïdarcha, et elle vivait encore au moment où furent gravés ces vers: survivaient aux deux les plus jeunes. La tombe renfermait en effet: 1° quatre de ses fils, d'abord un Crispus mort à l'âge de onze ans, puis son homonyme Crispus mort à sept ans, Eudoros à neuf ans, enfin

¹¹ Voir Pa. Courty, *Certaines inscriptions* (1951) p. 323, note 1. Le mot Mérid se lit sur une cuve de sarcophage à Marnab, Marcap (12), mais il est bûlé et l'explication reste

incertaine. Voir aussi l'inscription publiée par A. J. Lippert, *Die haramischen Inschriften der Palästina* (Leipzig, 1921) n° 39, p. 21.

et le commentaire du n° 12, plutôt qu'à l'idée si ancienne et si souvent exprimée du retour à la poussière¹.

12 — Saida. Petite plaque de marbre blanc grisâtre complète. Hauteur : 0 m. 156 largeur : 0 m. 207 épaisseur : 0 m. 03. Hauteur des lettres : de 0 m. 015 à 0 m. 022. Gravure assez irrégulière : cf. par exemple l'alpha, l'épsilon et l'éta de la ligne 1 avec ceux des lignes suivantes. — Excellente copie, de la grandeur de l'original due au docteur Devrolle, et photographiée



Τυρέα καί ναι

Διαδάτους

αρχήραδε

Σαίτε

Tout l'intérêt de l'épithaphe est dans le participe *αρχήραδης* = *ἀρχήραδης* et dans le rapprochement avec une inscription du Hauran, dont l'interprétation n'est pas encore fixée². On y lit aux lignes 6-7 les mots *Νεκρῶν τῶν ἀρχήραδων*

¹ Sur l'idée du retour à la poussière, voir les textes cités par David M. Robinson, *Insurrection Studies in l'honneur de Ramsay*, p. 352, notes 3-5.

² L'inscription, connue sous le nom d'inscription du l'Hermos parce qu'elle a été découverte au pied du Mont Hermos près de Qalana, est aujourd'hui conservée au Musée du Cinquantenaire à Bruxelles. Voir Pa. Co-

mont, *Catalogue des sculptures et inscriptions antiques (monuments lapidaires) des Musées royaux de Cinquantenaire*³, 1913, p. 160, n° 141 où l'on trouve la héliographie complète. Il nous suffira, pour le texte, de renvoyer à DITTENBERGER, *Or. gr. inscr. vol.*, n° 611, et GAGNAT, *Inscr. gr. ed. res. rom. parl.*, III, n° 1073.

10th article M. Fossey, suivi jusqu'à mi-chemin par Dittenberger, entend que Neteiros a été, après incinération, enseveli dans le vase sacré ¹, Dittenberger dit seulement, *urna in qua cineres corporis combusta condantur*. M. Drexler, vers lequel incline M. Camont, rappelle que dans le culte de Lencothœa, en l'honneur de qui est faite la dédicace, l'enfant plonge dans le chaudron sacré et est assis sur la déesse ². Si grande que soit l'autorité de M. Camont en matière de religions orientales, nous pensons qu'il faut s'engager dans la voie tracée par M. Fossey. Les inscriptions funéraires d'Aphrodisias auxquelles il se rapporte nous semblent proclamer *ἀφ' ἧς ἀποθανόντος τοῦ πατρὸς ἀφ' ἧς ἀποθανόντος* et *ἀφ' ἧς ἀποθανόντος* veulent simplement dire *après l'ensevelissement des sous-sapins* ³. Dans quelle mesure ces grands mots revêtaient-ils une croyance à l'héroïsation? Dans quelle mesure servent-ils à couvrir des termes plus brutaux qu'on évite? Il est difficile de le dire. Admettons sans plus, pour l'inscription de Sanda, que Tryphera-Démô, morte avant l'heure, a reçu des siens les derniers devoirs et le dernier adieu.

BERNARD HAUSOELLER et HAROLD ISCHOLT

Saint-Prix et Copenhague, août 1924.

[Au moment de donner le bon à tirer de cet article (décembre 1924) nous recevons de M. Viradbaud les renseignements complémentaires suivants sur l'inscription n° 8. « La pierre a été ramassée à proximité de la colonnade (vase Benetew, p. 200 du *Cyprus en Syrie* citée plus haut sous le n° 7) que les gens du pays appelaient, je ne sais pourquoi, le temple de Bacchus ». La seconde lettre de la ligne 1 est bien un oméga; il n'y a pas d'hésitation possible ».

Dans un second article sur une nouvelle série d'inscriptions grecques de Syrie nous reprendrons, M. Ingault et moi, l'étude de la Borne de Lattaquié. — R. II.]

¹ Bulletin de correspondance hellénique, XIX, 1895, p. 303 suiv.

² W. DREXLER, dans W. H. RUSCH, *Lexikon der gr. und röm. Mythologie*, III, 1, p. 7, Neteiros.

³ *Revue de philologie*, II, 2831 à 2832 et 3. Dans le n° 2850 et Ad 1, *τῶν ἀποθανόντων* à la 1^{re} est une restitution; *ἀποθανόντων* est également possible.

UNE DÉDICACE A DES DIEUX SYRIENS TROUVÉE A CORDOUE

PAR

FRANZ CUMONT

Le 11 octobre 1921, comme l'on procédait à la démolition d'une maison, 6, *calle de Torrijos*, à Cordoue, pour y construire la *Casa provincial de Exponos*, on découvrit, en employant dans la construction du mur extérieur du bâtiment, un fragment d'un autel de marbre blanc portant une inscription grecque.

Le 22 février suivant, on mit au jour, quelques mètres plus loin, les restes d'une construction romaine avec trois bases de colonnes, une de marbre et deux de pierre calcaire, dont on ne peut dire si elles ont appartenu à l'édifice où se dressait l'autel. L'inscription a été publiée récemment avec un commentaire érudit dans *Der Arch für Religionswissenschaft* (*), mais les quatre savants qui s'étaient associés pour cette publication disposaient malheureusement d'un simple croquis qui ne leur a pas permis de se rendre un compte exact de la mutilation subie par ce petit monument. Nous en avons sous les yeux une bonne photographie qu'a la demande de M. Pierre Paris, M. J. de la Torre, conservateur du Musée historique de Cordoue, a fait exécuter avec le plus amiable empressement, et que M. Dussard a bien voulu me communiquer. Les quelques observations qui suivent m'ont été suggérées par son examen.

Comme on la voit clairement sur la figure ci-après, la partie supérieure de l'autel se composait d'un fronton triangulaire entre deux coussinets, forme fréquente. Le fronton contenait un arbre (cyprès ?) ou une palme; la face antérieure du coussinet est décorée d'une rouelle, cercle ou s'inscrit une croix. Le sommet du fronton marque donc le milieu de la pierre et si l'on lire la ligne

* R. LIEB VON CALATRES EN LITOMAN. *Über den Weinstock, syrische Götterden auf einem Altar bei Cordus* — *Arch. für Religionswiss.* XXII, 437-438. Le Père Moutier a consacré

à la même question dans la *Revue et Revue* du 1^{er} mai 1924 p. 337-344, un article sur l'en arabe que je regrette de n'avoir pu lire (cf. p. 344 n. 3).

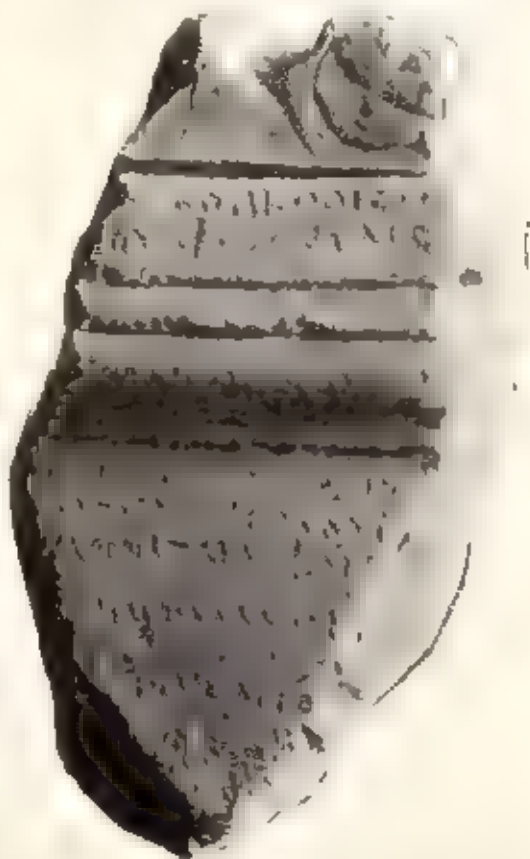
machine de ce triangle en la prolongeant à travers le texte : celui-ci sera partagé en deux parties égales. Cette ligne passe dans le μ de $\mu\epsilon\gamma\alpha\lambda\omega$, à la ligne 3, dont une lettre paraît manquer à droite, de sorte qu'à gauche de cinq à six lettres ont disparu et d'ailleurs aux lignes suivantes. Ceci oblige à modifier considérablement l'interprétation qui a été proposée de la dédicace.

De plus, on remarquera qu'entre les lignes 3-6 et 6-7 il y a un espace vide. Peut-être ces interlignes n'étaient-ils pas entièrement occupés et quelques lettres de lignes incomplètes se trouvaient-elles sur le morceau perdu de l'autel. Mais, de toute façon, le texte était divisé en trois alinéas nettement distincts.

Nous restituons donc le début gravé sur le listel $\theta\epsilon\omega\varsigma \epsilon\pi\eta\kappa\omicron\sigma\iota\varsigma$, puis l. 2 une épithète comme $\pi\alpha\tau\rho\omega\varsigma$ ou $\sigma\omega\tau\eta\rho\epsilon\iota\nu$, avant $\iota\delta\epsilon\rho\gamma\epsilon\tau\iota\varsigma$.

La dédicence reprenait l. 3 : $\text{Κυ-} \mu\epsilon\omega \mid \text{Πλω} \mid \mu\epsilon\gamma\alpha\lambda\omega \Phi\rho\eta\nu \mid \dots \mid \text{Έλαγαβέλω}$. Les éditeurs allemands ont interprété $\Phi\rho\eta\nu$ comme le nom du dieu solaire égyptien Ra, qui apparaît dans les papyrus sous la forme $\Phi\rho\epsilon\tau$ — P-re. Seulement le χ reste inexpliqué. Après le χ , on ne voit pas clairement s'il y a un point ou le reste d'une lettre, peut-être γ , et il en manque six au début de la ligne suivante. Je ne hasarderai aucun supplément.

Après Έλαγαβέλω , ΚΑΙ ΚΥΠΙ semble devoir se compléter nécessairement $\chi\alpha\iota \text{Κύπρι}[\rho\iota\delta\epsilon]$. Le commencement de la ligne 4 ne doit pas être lu



Fragment d'inscription grecque trouvé à Cordoue (Espagne).

¹ $\text{Κυ} \mu\epsilon\omega$ et Πλω cf. Roscher, *Lexikon*, s. v. Κυμω , et mon mémoire sur le Soleil vengeur des crimes, dans *Memorie della Pontif. Acca-*

demia Romana di Arch., série III, t. I, p. 81 et p. 14, n° II as.

YAPI, mais certainement XAPI. Il semble donc qu'on ne puisse rétablir que εὐχαριστία, datif d'εὐχαριστός, que l'iotacisme a fait confondre avec εὐχαρισ, -ιστός, épithète souvent donnée à Cyprien ou Aphrodite¹. Toutefois, si le point, qui paraît précéder le Ν, n'était en réalité que le bout d'une fissure qu'on remarque dans la pierre (ce qu'il faudrait vérifier sur celle-ci), la restitution la plus naturelle serait la formule [εὐχῆς] χάρις.

Nαζαία, ou l'on a cherché une épithète de l'Aphrodite syrienne², nous paraît être le nom d'une des deux femmes qui ont fait une dédicace à Elugabal et à sa parèdre, identifiée avec Aphrodite. Je ne puis citer d'autre exemple de ce nom, mais il paraît bien sémitique (cf. Ναζαία, Ptol. 5, 15, 19, Nazala près de Palmyre, Ναζαία, Ναζαία). On peut songer à un hypocoristique, par exemple, de Nasrallah, nom répandu chez les Syriens à basse époque (I, D). D'autre part, si l'on adoptait la lecture εὐχῆς χάρις le nom deviendrait 'Αζαία et il prendrait une signification intéressante. *Aza* est une autre forme de *Gaza*, usitée chez les Syriens³. 'Αζαία serait donc équivalent à 'Αζαία, ethnique employé comme nom propre (cf. *Romanos*, 'Αθήναϊος, etc.). Il en résulterait la présomption que les marchands de Gaza qui avaient une colonie et un temple à Ostrin⁴, s'étaient aussi établis dans la Bétique.

Comme l'ont vu les premiers commentateurs de l'inscription, la ligne suivante mentionne une dédicace à Athena, assimilée à la déesse arabe Allath⁵. On pourra suppléer au commencement de la ligne soit un autre nom, soit Κυρία. A la fin, le Α ou Ν qui subsiste près de la cassure est probablement l'initiale du nom du consécuteur.

Pour la ligne suivanteΚΕΙΚΑ.ΚΑΙ.ΤΕ ... je n'ai rien de plus vraisemblable à proposer que ... [Καί.τ.α.εἰς.α. καὶ τ'ε.υα(ς)], ce à quoi on a déjà songé. *Ανοδίατατα*, au lieu de *Ανοδίατατα* me semble inadmissible.

À la ligne 6, *αἰοίς* a été complète immédiatement *ἐπηκόοις* et il faut lire

¹ *Bonnet-Milnes* 632. *Εὐχῆς, ἡδὴ ἡδὴ* καὶ εὐχῆς ἡδὴ ἀγαπᾷς ὅτι, *Hieracida*, 894. *Εὐχῆς, ἡδὴ ἀγαπᾷς* *Appollon* Cf. *Anth. Pal.* IX, 666, 1. *Εὐχῆς, ἡδὴ ἀγαπᾷς*.

² L'Archéol. (p. 122) l'interprète comme *Al-Uzza* ou comme la déesse du bœuf de *Nazara*. Le père Montierd avait songé à *Nazara* conjecture ingratissime mais que la netteté du Z sur la photographie ne permet pas

d'adopter à moins d'admettre une erreur du lapidaire.

³ *Strabo* III, 2, v. 1 *καὶ τὰς αἰῶνας καὶ 'Αζαία* *καὶ τὰς αἰῶνας καὶ 'Αζαία* *καὶ τὰς αἰῶνας καὶ 'Αζαία*.

⁴ I, 4, XIV, 296, cf. *Inscr. ad res Rom. pert.*, I, 387. Culte l'Aphrodite à Gaza. *Μαννέας* *Διακ.* VII *Porph.*, p. 49, 18 ss., 52, 5.

⁵ Cf. *Dussault* *Les Arabes en Syrie*, p. 129.

probablement θεοῖς πατρίσιν⁹⁾ ἐπηκόοις car le Θ et le Ε qui suivent sont surmontés d'un petit trait horizontal, et semblent donc être des chiffres. Peut-être est-ce l'année de la dédicace, 422 = 209 le l'ère de la province (138 av. J.-C.) correspond à 171 après J.-C., c'est-à-dire que le culte du grand dieu d'Éphèse aurait été introduit en Espagne dès l'époque des Autoniens, bien avant le règne d'Héliogabale.

Pour l'ensemble de l'inscription, nous proposons donc, sous toute réserve :

θεοῖς] ἐπηκόοις] [σωτήρσιν?] εὐεργέταις.

Καρῖος] Πάριος μεγάλου φερρη/... Ἐξαγορεύων καὶ Κυπρί|βι εὐ|χραις ἱ
Ναζαία (ou [εὐχῆς] χάριν Ἐξ|α| και [η ἀ|εί|α]

[Κυρία? Ἐ|β|η|νῆ Ἐ|λ|α|ν Ἐ|

[... Βαίτο?] καὶ καὶ Ἐ|ναίω? ὁ δεῖνα].

θεοῖς πατρίσιν? ἱπ|ρ| κ|ο|ις ἑσ|, ἑ|τ|, ἐ|β|η|ν| και εὐ|χ|η|ς γ|α| ριν

Cette dédicace, comme le font observer M. Weinreich et ses collaborateurs, n'est pas seulement importante pour l'histoire du paganisme sémitique. Elle nous apporte aussi une preuve nouvelle de l'établissement de colonies syriennes dans la Bétique. Nous savions déjà que les marchands de Syrie formaient une association dans le port de Malaga, probablement avec ceux d'Asie Mineure¹⁰⁾. Les inscriptions latines de Cordoue contiennent un bon nombre de noms grecs ou sémitiques. Mais, de plus, la découverte qui vient d'être faite dans la capitale de la Bétique donne une nouvelle valeur à un renseignement qui nous est fourni par les actes des saints Juste et Rufina pour la ville voisine d'Hispalis (Séville) : le culte de la déesse syrienne Salambol, dont on portait la statue dans des processions, y était pratiqué, suivant le récit hagiographique, au moins jusqu'à l'année 287 de notre ère.¹¹⁾

FRANZ GUMONT

⁹⁾ I. O., XIV, 2040 : Ἐκκερέτης τοῖς [ἑ] Μεγαλῶν, Σελήνης καὶ Ἀρτέμιδος.

¹⁰⁾ Thaddäi, CIL, II, 2332.

¹¹⁾ Cf. ROSENBERG, *Lexikon n. v. Salambol*.

UNE DÉDICACE DE DOURA-EUROPOS, COLONIE ROMAINE

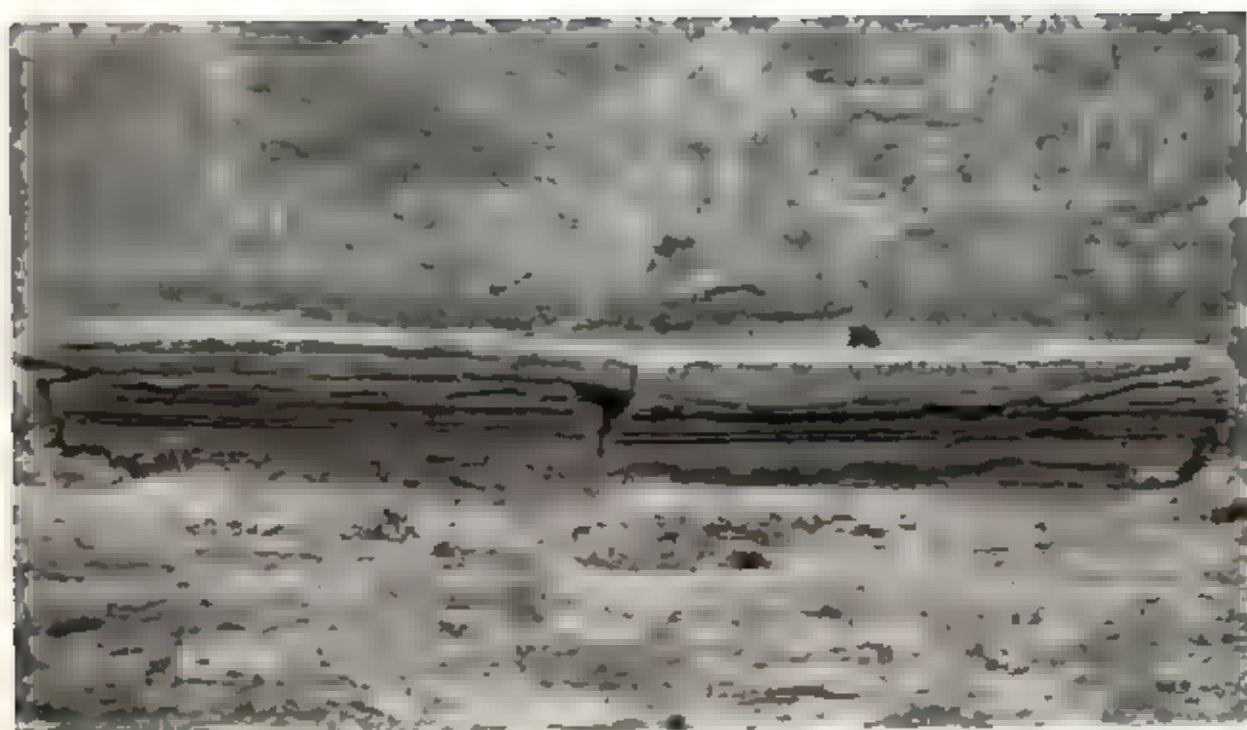
PAR

M. FRANZ CUMONT

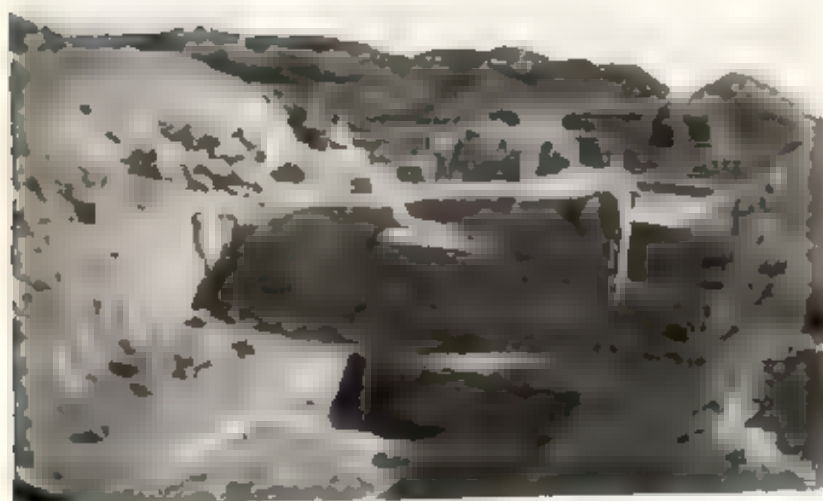
Parmi les inscriptions trouvées à Sadhiych au cours de nos dernières fouilles, il en est une qui, malgré son état de mutilation, offre un intérêt si particulière qu'elle m'a paru mériter d'être publiée sans retard, bien que la portée n'en soit pas entièrement éclaircie. Dans mes rapports sur nos travaux de 1922 et 1923¹, j'ai signalé la découverte d'un petit édifice à sept gradins semi-circulaires qui s'élevait au sud d'une place rectangulaire, en face des salles consacrées au culte d'Artémis, occupant le côté nord de la même place. Dès la première découverte, notre regretté maître Clermont-Ganneau, suggéra l'idée que cette construction ou hémicycle pourrait être un théâtre sacré où l'on assistait à certaines cérémonies du culte, et nous aurons à revenir (p. 174) sur cette explication, que tout semble confirmer.

Le long du mur ouest de ce théâtre court une étroite rueille de 1 m. 94 de largeur et, au delà, deux salles sont disposées sur le même alignement que le théâtre du côté sud de la place, où s'ouvrent leurs portes. La seconde, qui mesure presque exactement 6 m. de large sur 6 m. de profondeur, est entourée complètement par un podium large de 1 m. 17 le long des murs du sud, de l'est et de l'ouest et de 65 cm. à droite et à gauche de l'entrée. La base de maçonnerie, qui est plus élevée de 18 cm. que le centre de la chambre, paraît avoir servi de siège aux assistants, sa faible hauteur s'augmentant de celle des consueils qu'on y plaçait. Au fond de la salle, ce podium est coupé en son milieu par une grande base taillée dans le calcaire du pays (Pl. LXII, fig. 1). Elle ne mesure pas moins de 1 m. 80 de longueur sur 1 m. 24 de largeur, mais sa hauteur au-dessus du pavement n'est que de 23 cm. Sa trachée, ornée de trois moulures creusées entre deux bandes plates, va et se retire vers le bas, qui s'en-

¹ *Comptes rendus Acad. Inscr.* 1923 p. 31, 1924 p. 26 s. et *Syria*, 1922, p. 12 et pl. XI, 2.



1 — Sock portant une dalle — Artémis — Tombe d'Artémis à Sour-Efepos



2 — Bassin ducs à Sour-Efepos



3 — Cimetière à Sour-Efepos

veut dire *colonus*, et l'on complètera alors : « *de summantum colonis* ». Seulement, le mot serait nouveau et son sens ne pourrait être deviné que par conjecture. Serait-ce *sumantū colonū*, c'est-à-dire des colons qui avaient acheté leurs biens fonds pour une certaine somme d'argent ? Nous savons que des soldats avaient coutume d'acquiescer ainsi des champs sur leur pecule et des colons de vétérans établis sur ces terres *coloniis* sont connus en Egypte ⁽¹⁾. Faut-il, au contraire, comprendre *summantum colonum* ⁽²⁾, la chapelle appartenant aux principaux colons ? Le choix à faire entre ces hypothèses dépendra en partie de l'interprétation qu'on donnera à la fin du texte.

Nous n'avons pas les années d'iles pour la suite immédiate. Nous y trouvons ennumérés trois *Aureli* qui avaient pu d'être reçu le droit de cité de Marc-Aurèle ou Lucius Verus, plus probablement de Caracalla, Héliogabale ou Alexandre Sévère. Leur *cognomen* à tous trois est purement oriental. *Ozobazda*, est un nom perse analogue à Tiribazos, Pharnabazos, Orabazos, Bagabazos qui signifient « Bras » ou force d'arme, de Tir, de la Fortune, d'Almoura ou « des dieux » ⁽³⁾. Le nom divin, dont *Ozobaz* est une déformation, est probablement celui de Verethraghna, l'Héroïne mazdaïenne, qui apparaît sur les monnaies indoscythes de Bactriane sous la forme *Ophraz* et s'y retrouve dans le nom d'un roi *Ophraz* ⁽⁴⁾, est appelé dans l'inscription du Némroud-Dagh *Azazpaz* et devient en syriaque Vazahrân, Vahram ⁽⁵⁾. La confusion de *z* et de *s* est fréquente dans les inscriptions syriennes ⁽⁶⁾. Le *g* est remplacé par un *s* dans deux actes sur parchemin encore inédits, trouvés à Doura, dans lesquels apparaît un nom commençant par *Opros* ⁽⁷⁾.

Epaz se rencontre ailleurs dans les inscriptions de Syrie ⁽⁸⁾. Un frère de

(1) Lacqueur, *L'armée romaine d'Égypte d'Auguste à Dioclétien*, 1916, p. 329.

(2) Cf. Gf. Theod. XII, 5, 32 *Alexandriense et Carpathiense classis summantis et nonnullis alios navesibus*.

(3) Justi, *Iranische Namenbuch*, p. 439, *pasin*.

(4) Gansser, *Coin Brit. Mus., Bactria*, p. 409 et pl. XIV.

(5) Cf. Justi, *op. cit.*, p. 7, « Verethraghna » et *Des Monuments rel. aux mystères de Mithra*, t. I, (4) ca.

(6) Cf. mes *Études syriennes*, p. 338.

(7) Un Artababdat figurait sur les monnaies de la Perse propre, cf. Justi, s. v. d'après Zellerhr. *für Numism.*, IV, 1817, pl. II, 17.

(8) PACTIUM, *Præcedens exp.*, *South Syria*, Part 1, p. 425, n° 791, 2: *hîs l'ôpa Za'arou surîsien*, cf. n° 783, 1 et l'ôpa, n° 801, 3. M. Haussoullier me signale un texte inédit de Karth, au sud de Hama, où on lit: l'ôpa Mépaz. Gorn ou Goursa semble bien être le nom perse Warha, Wara, Bara, ap. Justi, *Iran, Namenbuch*, s. v. « Warha », cf. Justi, *Iran, Namenbuch*, s. v. « Warha ».

Tigrane I d'Arménie et commandant d'Artaxata, s'appelait *Pourax*,¹⁰ et le nom apparaît d'ores et reviens orientaux sous la forme *Gura, Gur*.¹¹

Quant à Ζεβέδα, qui se répète dans deux autres inscriptions du temple d'Artémis¹² c'est un nom semitique, dont le premier élément se retrouve dans *Zabida* = *Danabao*¹³ et dans une série de théophores formés avec Bel, Atô, El. Il répond à peu près à notre « Dandabao » et signifie « donne par Adad ».

Orthomachos porte le titre de *κατασκευαστής*, plus correctement, *κατασκευαστής*. L'abréviation est analogue à celle de *κατασκευαστής* dans une inscription de Sakhuyeh publiée par le Père Julabert.¹⁴ On sait que le trésor des rois de Perse, comme plus tard celui des Parthes¹⁵ était appelé *κατασκευαστής* par les Grecs et le nom de « gazophylax » fut conservé pour le trésorier royal par les dynasties qui prétendaient garder la tradition des Achéménides, en Syrie¹⁶ comme dans le Pont et même dans le Bosphore.¹⁷ Mais c'est la première fois, croyons-nous, qu'on trouve ce titre donné à un caissier municipal, remplissant les fonctions du *ταμίας* des villes grecques et du questeur des cités romaines. Il se retrouve peut-être dans un acte de vente de Doura date de 195 av. J.-C.¹⁸ « Gura » désignant toujours le trésor public, il ne paraît pas qu'il puisse s'agir ici du caissier du temple d'Artémis.

Le commencement de la deuxième ligne a complètement disparu, mais il semble qu'après une vingtaine de lettres manquantes on puisse lire le mot

¹⁰ P. 17, l. 10, 32-4.

¹¹ Joubert, op. cit. p. 17.

¹² La première est publiée Syria, 1923, p. 220, n° 37, mais doit être lus Ζεβέδα|δ.α|δ.α, l'autre est inédite et se termine par τῶ Ζεβέδαδου γυναικὶς λίθου λίθιστο.

¹³ מְדַבֵּר, de דַּבַּר (parler) = donner, trauverai en grec Ζεβέδα, en latin Zabidas (gdn.), Voeltz, *Inscr. sémit.*, 4; CLERMONT-GALLAND, *Monet. arch. or.* IV 65, 183; V, 79.

¹⁴ Bel : Ζεβέδαλος (Arabe), Polybe, V, 70; 8; Zabidol CIL, III, Suppl. 12.387, 14.216; VIII, 2.508 (dans trois Palmyrénien) : זבדל זבדל זבדל זבדל זבדל, CIL VII, p. 12.50, V, p. 95. — 'Atô et El : Voeltz, *l. c.* p. 5. מְדַבֵּר זבדל זבדל זבדל זבדל זבדל en grec Ζεβέδαλος.

(gdn.) Ζεβέδα (gdn.), Voeltz, op. cit. 15. מְדַבֵּר זבדל זבדל זבדל זבדל זבדל.

¹⁵ Cf. Syria, 1923, p. 221.

¹⁶ En aval de Doura, le royaume de Chanaan, c. 4, mentionne l'île de Thibabou dans l'Euphrate : τὴν ἡ γὰρ ἡμεῖς.

¹⁷ Ainsi le trésor militaire d'Antiochus II porte dans une inscription le nom de κατασκευαστής (DITTENBERGER, *Op. Inscr.*, 225, 10).

¹⁸ Les textes ont été réduits par Howton, *Antiochian studies presented to Sir William Mitchell*, 1923, p. 287, n. 4. — Par contre, les Lagides d'Égypte et les Attalides de Pergame ont eu des caissiers pour garder leur trésor privé.

¹⁹ Cf. Howton, *op. cit.*, I, XLVIII 1923, p. 410.

220. Outre Orthombazos et Zebadadados Goras aurait donc eu un troisième fils dont le nom ferait aujourd'hui défaut.

Il faut rapprocher notre dédicace d'une signature d'artiste qui se lit sur une corniche de plâtre, ornée d'une série de petits sujets en relief empruntés à des modèles grecs¹ dont les fragments ont été retrouvés dans les ruines de plusieurs constructions de Salbitveh² et notamment dans une salle voisine de celle où se trouve notre inscription. L'auteur de cette décoration l'a fièrement signée Μάρκος Οὐρανίου, Έκκος³. En Grèce, comme à Palmyre, le nom du grand-père paternel passait d'ordinaire à l'aîné des petits-fils. D'autre part, Orthombazos ne s'appelle point ici Aurelios, c'est-à-dire que sa famille n'a pas encore reçu le droit de cité. Il faut donc probablement reconnaître dans cet Orthombazos, fils de Goras, le père d'Aurelios Goras, qui devint trésorier de ville. Le décorateur avait dû s'entacher et son fils put aspirer aux charges municipales. Mais, s'il en est ainsi, la date de la corniche historique peut être fixée au milieu ou à la deuxième moitié du II^e siècle, selon l'empereur dont Aurélios Goras porte le nom.

Sautons provisoirement la partie mutilée au milieu de la pierre et passons aux quelques mots, bien conservés, qui terminent l'inscription. Ce sont les plus importants de cette dédicace : *αἰώνιος, σωτηρίας καὶ εὐφροσύνης*, [β]εζ, Αὐτοκρατορ. Le titre de *αἰώνιος* est rare dans les inscriptions grecques, mais partout où on le trouve il désigne un citoyen d'une colonie romaine. *Colonia* a donné *αἰώνιος* comme *patronus* *πατρίων*⁴. Une inscription de Palmyre nomme un *αἰώνιος* Βεζαῖος⁵, une autre, de Laodicee, un *αἰώνιος* Αὐτοκρατορ *αὐτοκρατορ*⁶, une troisième de Thespie un *αἰώνιος* Αὐτοκρατορ. Bérabe, Laodicee, Autocrate de Pischie (car c'est de celle-ci qu'il s'agit) étaient des colonies romaines. Notre dédicace nous apprendrait donc que la ville celtomacedonienne de Doura Europos aurait été élevée au même rang après l'occupation romaine.

¹ Cf. *Comptes rendus Acad. Inscr.*, 1921, p. 25.

² Μάρκος Μ., pour Μάρκος est une déviation fréquente à Doura. — Cf. CHANOT, *Études d'inscriptions de Palmyre*, p. 69 : « Qu'on se souvienne du sculpteur Jarhal ».

³ Cf. *Syria*, 1913, p. 209, n. 1.

⁴ Cf. DITTENBERGER, *Orient Inscr.*, 588 n. 1.

On trouve de même *αἰώνιος* à côté de *αὐτοκρατορ*.

⁵ DITTENBERGER, l. c.; *Inscr. Or. Rom.*, III, 1055. Cf. LÉONARD GARNIER, *Revue archéol.*, I, p. 301. Le texte palmyrénien donne קרין ברתא.

⁶ Waddington, 1839, qui complète à tort Κελαιότα, Cf. *I. O. Num.*, III, 1012.

⁷ *I. O. Sept.*, I, 1776, 3.

Ce fait ne serait pas pour nous surprendre, car la même faveur fut accordée par Marc-Aurèle-Commode ou les Sévères à la plupart des villes de Mésopotamie, Carrhæ, Balasse, Nisibis, Rhessaena, Singara ⁽¹⁾. Palmyre reçut, non seulement le titre de colonie, mais le *ius Italianum* ⁽²⁾ qui, en donnant à ses habitants la pleine propriété romaine de leurs biens, les exemptait de l'impôt foncier.

La politique des Césars voulut céder à ces villes qui défendaient la frontière une position privilégiée afin que le souci de leur intérêt assurât davantage leur fidélité à l'Empire. La dynastie des Sévères, surtout, que ses origines rattachaient à la Syrie, se montra prodigue envers les villes de ce pays d'un statut juridique qui semblait les égaler à Rome ⁽³⁾. Aussi prouvent-elles dans les monuments épigraphiques leur loyalisme envers cette maison. La distinction qu'elles obtinrent parait d'ailleurs n'avoir guère été qu'honorifique⁴. Surtout après que la Constitution de Caracalla eut étendu le droit de cité à presque tous les habitants de l'Empire, on accorda souvent aux cités le titre de colonie, sans qu'on y eût nécessairement établi des vétérans comme colons. Il semble même que l'organisation intérieure de ces villes ait été à peine modifiée en Orient pour l'adapter aux lois municipales romaines. Du moins tous les magistrats et fonctionnaires que nous trouvons mentionnés à Doura — y compris le gazophylax — sont ceux des anciennes cités helléniques.

Ce serait la plus première interprétation, que recommande le sens de *colonia* — « citoyen d'une colonie » dans toutes les autres inscriptions où il se rencontre. Les « colons » seraient donc à Doura-Europus l'ensemble des citoyens, le *δῆμος*, nommé à côté de la boule. Mais les aurait-on alors placés avant celle-ci ?

Une autre explication reste donc possible. Il peut s'agir de vrais colons, distincts des anciens habitants de la ville. La vie d'Alexandre Sévère rapporte

(1) *How's Towns and the East of Arabia Mesopot.*, 1922, p. 20, 209, 210, 22, 221. — *Marquardt, Organes de l'Empire romain*, II, p. 305 et la *Rechtsverhältnisse der Colonie* p. 304 y ajoutent à tort Zuythas. La boueig vaine de Doura, n'est probablement qu'un *genio* local sans aucune importance. Cf. *Holl.*, I, 2, 221. — Si Mûnse [Nîmus], et Maizonave n'ont été davantage des colo-

nies romaines. Leurs noms ont été lus à tort sur des monnaies d'autres cités.

(2) *Hogate*, I, 15, 4, 6.

(3) Cf. *Revue des études latines* p. 352 Colonies de Septime Sévère : Laodicee, Tyr, Sebaste, Samarra, Palmyre. — Caracalla : Antioche, Héraclée, Emèse, du Liban. Selon — d'Alexandre Sévère : Damas.

(4) Cf. *Ibid.*, p. 306, 38 ss.

que cet empereur distribuait des terres le long de la frontière aux officiers et aux soldats à la condition que, comme eux, leurs héritiers servissent dans l'armée⁽¹⁾. Ces « champs voisins de la barbarie » *pariter vicina barbariae*⁽²⁾ se trouvaient probablement en partie dans la vallée de l'Euphrate et peut-être précisément à Doura. Mon ami M. Rostovtzeff attire mon attention sur le fait qu'on trouve au III^e siècle, en Égypte, des *κατασκευαί* de vétérans établis sur le territoire d'un bourg qui n'est pas pour ce motif élevé lui-même au rang de colonie⁽³⁾. C'est ce que nous a appris notamment un papyrus de Paris publié par M. Hausoullier en 1910. On voit que Septime Sévère et Caracalla avaient ainsi assigné des terres à l'anciens soldats dans le Fayoum⁽⁴⁾. Il se peut qu'il en ait été de même à Doura-Europos et que les vétérans, pourvus d'un domaine, aient continué à y former un groupement séparé. Des découvertes ultérieures pourront seules nous permettre de choisir entre les deux possibilités et de fixer en même temps la signification restée douteuse de *μυρταί* à la première ligne. Elles nous apprendront aussi ce qu'il faut entendre par les *coloni*, qui servaient au deuxième, peut-être même au premier siècle, dans la cavalerie impériale en Judée et si l'on doit y voir des recrues fournies par les colons romains de Syrie⁽⁵⁾.

(1) *Vita Alex.*, 58 : « *landulae deditas et militibus, ita ut eorum essent, si heredes eorum militarent* ». — L'habitudo de conférer aux soldats des terres pour assurer leur subsistance remonte à dans la vallée de l'Euphrate au temps d'Hammourabi ; cf. *Revue de philologie*, t. XLVIII, 1924, p. 105. On la retrouve chez les Hittites, cf. *Cat. Les Lois hittites dans laassy. revue hist. de Drail*, 1924, p. 33 ss.

(2) Cf. *Deuotus* L, 15, 4, 6 : *Palatium civitas prope barbaras gentes constituit*.

(3) Cf. *Kontowasson*, *Alto*, XI, 1911, p. 310 ss. ; *Lesquier*, *L'Armée romaine d'Égypte*, 1918, p. 331 ss.

(4) Hausoullier, dans le *Florilegium Melchior de Vogüé*, 1910, p. 183 ss. Cf. *Wilmann Grundzüge und Chronothia der Papyruskunde*, n° 461 et (Grundr.) p. 408. — Il en a été de même dans d'autres provinces, notamment en Afrique. Cf. *Cat. Comptes rendus*

Acad. des Ins., 1920, p. 344 et l'article de M. Carcopino sur la colonisation syrienne qui paraîtra bientôt dans *Syria*.

(5) Une inscription de Saura dans la Trachonite, datée de 75 ou 80 ap. J.-C. mentionne un *στρατοδραχμης ιερων καλονιστων*, qui fut plus tard général d'Agrippa II (*Dixenhausen*, *Or. inscr.*, 125 = *Inscr. Op. res Rom. port.* III, 1144). Schürer (*Gesch. des Jüdischen Volkes*, I^{er} p. 595, n. 37) croit qu'il s'agit des colons établis par Hérode le Grand en Trachonite et en Balaute. Cependant un Cornelius Dexter, décoré par Hadrien dans la guerre de Judée, était *praefectus alius* l'Aug. *gentium coloniarum* (*IGL*, VII, 2933 = *Dixenhausen Inscr. sel.*, 1400). Peut-être est-ce la même ville de cavalerie qu'on trouve en 133 dans l'armée de Cappadoce (*Arrian*, *Hel.* 1 : *ὁπλ. ἡ ἑσπερ. καλονιστων*) et plus tard en Arménie (*Cicronius*, dans *Revue de phil.*, n. 1, 1924, col. 1238).

Les *δούλοι* ou, nommés à côté des colons, sont les membres du Conseil municipal, assises, aux cérémonies des rites d'Occident. Comme tels, ils conservent, comme par le passé⁽¹⁾, la plus large part dans le gouvernement de la colonie, si la ville avait obtenu ce titre.

Enfin, à côté des bouleutes, apparaissent les « prêtres de la déesse Artémis », un clergé nombreux desservant le vaste temple qui avait sans doute une administration propre, distincte de celle de la cité⁽²⁾.

A quel titre ces colons, bouleutes et prêtres sont-ils nommés dans la dédicace? La lacune du texte rend difficile de le savoir. Les traces des lettres qui subsistent permettraient de lire à la fin *ἐκ κοινῆς* pour *ἐκ κοινῆς πόλεως*, allusion possible, au bassin dont nous parlerons tantôt. Mais il est plus vraisemblable que le texte portait une date *ἡ' Ἀρτέμιος*, c'est-à-dire le deuxième jour du mois macédonien Ἀρτέμιος, ou Novembre-Décembre. Cette date est probablement celle de la consécration de la chapelle, à laquelle assisterent les notables civiles et religieuses. Il faut alors restituer une expression comme « *ἐκ κοινῆς πόλεως* ». Cette consécration se déroulait des temples et des images sacrées devant, en Orient, être célébrée à certains moments favorables déterminés par le cours des astres⁽³⁾.

Cette inscription, intéressante par son contenu, l'est aussi par le lieu où elle a été découverte. Nous avons dit en commençant qu'elle se trouvait dans une chambre située au nord d'une place dont le côté sud était occupé par des salles consacrées au culte d'Artémis. Nous voyons donc que le temple s'étendait plus loin qu'il n'était permis de l'affirmer jusqu'ici. Il entourait, nous le voyons maintenant, tout cet espace qui traugulaire, n'en est point une place publique, mais une vaste cour, telle qu'on pouvait s'attendre à la trouver dans un grand

(1) On sait que Scévère du Tarsus était administré par un sénat, le *βουλή* ou *βουλὴ* des romains (Tacite, *Annales* VI, 32). « Trecenti optibus aut septuaginta electis et sacerdotibus... » (celle cité VII est représentée sur des monnaies qu'on a bien trouvées, GARDNER, *Coins grecs romains*, Paris, p. xxvi et xxvii, HILL, *Museopolitana*, p. xxvii).

(2) Cf. sur cette autonomie de l'administration des temples en Orient, PICARD, *Éphèse et Claros*, 1922, p. 135 ss. — Terres apparten-

nant à des temples et destinées au domaine municipal en Syrie et Liban, GASSIOT, *Revue*, V, p. 80 ss.

(3) Sur l'extension du sacrifice de Douan et l'usage du *ἡ'* (cf. *Revue*, 1923, p. 40).

(4) Voir aussi dans l' *Antiquité grecque* (VII) 4 p. 252 un chapitre de J. J. de laodécie sur les sacrifices, Cf. Ponton, *De philologia ex orientis haur.* éd. Weiff., p. 207.

sanctuaire syrien. Un autel s'élevait probablement au milieu de cette cour, comme dans celle qui s'ouvrait devant le temple des dieux palmyréniens ¹, mais nous n'en avons pas constaté l'existence, le dallage de cette partie du terrain ayant été à peine amorcé.

Mais si la prétendue place publique est en réalité consacrée au culte d'Artemis, il en est de même du petit théâtre dont l'entrée donne sur cette cour. Ainsi se trouve définitivement confirmée l'interprétation proposée par Clermont-Ganneau pour cet édifice en hémicycle ². C'était un théâtre sacré permettant d'assister commodément assis à des cérémonies religieuses. Hérodien décrivant un sacrifice solennel offert par Héliogabale à Rome selon le rite syrien, nous dit que « tout le Sénat et l'ordre équestre disposés comme au théâtre, se tenaient autour des officiants » ³. Quelque chose d'analogue a pu se passer en petit dans notre lointaine colonie.

Aux exemples que nous avons déjà cités dans *Syria* ⁴ de ces théâtres sacrés on peut en ajouter un particulièrement curieux. La ville de Tiersa (Djersa) ne comptait pas moins de trois théâtres dont le plus grand était à côté d'un temple, mais c'est le troisième, situé en dehors de la ville, vers le nord, qui se rapproche le plus de celui de Douara par ses dimensions : il mesure seulement 19 m. de diamètre, le nôtre environ 12 m. 50. Devant ce théâtre, s'étendait une terrasse, soutenue par des arcades, qui donnait deux grands bassins rectangulaires, alimentés par des sources jaillissant en cet endroit (fig. 4) ⁵. Or, une inscription gravée sur un pilier du théâtre rappelle que l'illustrissime empereur Paul a célébré pendant plusieurs années « le très agréable Manonmas » et que

¹ Cf. *Syria*, 1923, p. 36 et pl. XV.

² Il est possible d'ailleurs que ce théâtre ait servi simultanément de local pour les réunions de la Boule. Les boucliers sont nommés dans notre inscription à côté des prêtres d'Artemis et la boucléristion de Milet, construit entre 175 et 184 par Antiochus IV, ressemble à l'imitation de celui d'Antioche, ayant la forme d'un théâtre. Cf. WILHELM, *Milet, Ergebnisse der Ausgrabungen*, II, *Das Rathhaus*, p. 29. — Il en était à peu près de même à Priène. Cf. *ibid.* *Das Theater*, p. 26, n. 2.

³ *Ἡρώδιος*, V, 9: *Ἰσχυρότερον δὲ πᾶσι καὶ*

ἀνδράσιν καὶ γυναιξὶν ἐκείνην ἡμετέραν.

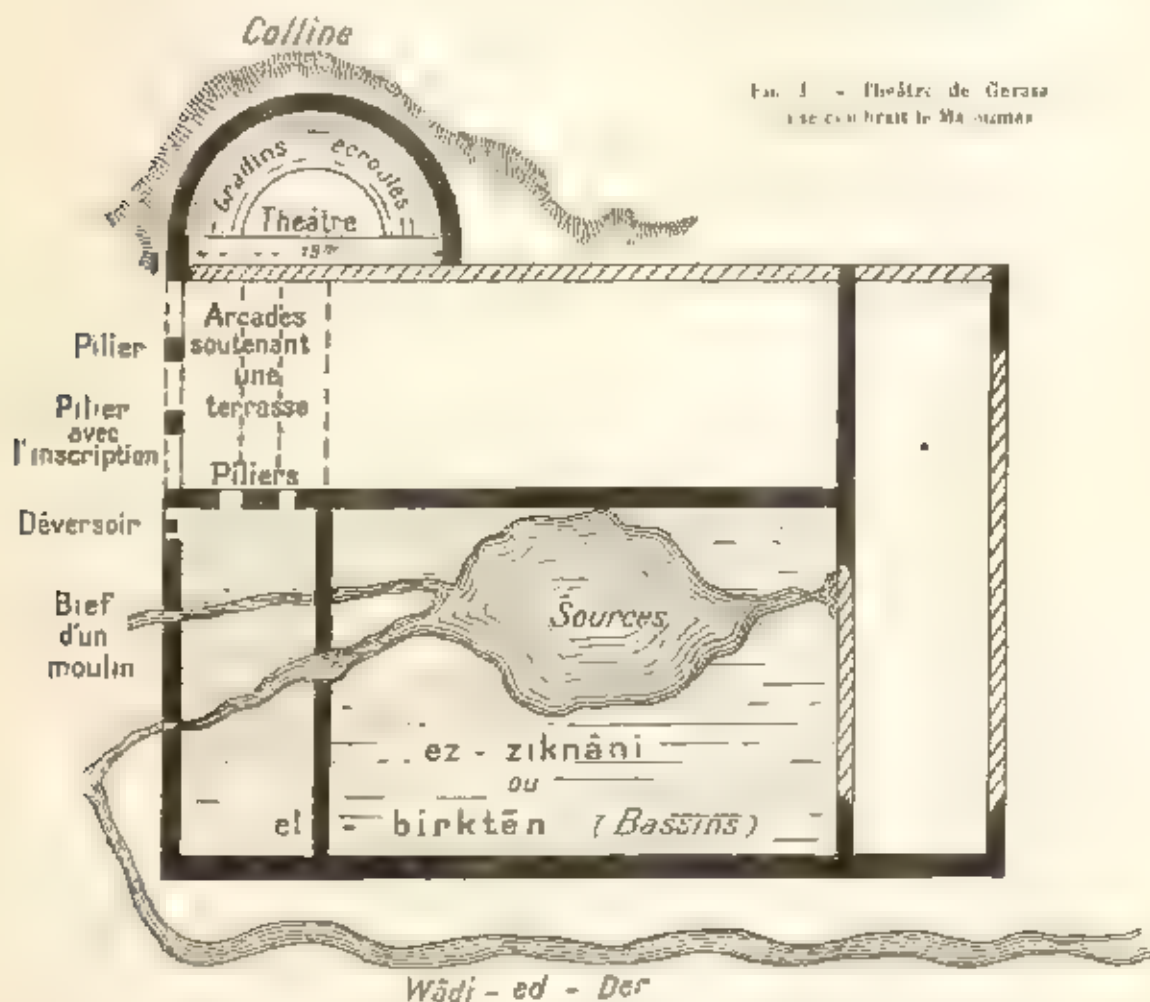
Il ne semble pas qu'on puisse traduire ici « en costume de théâtre ».

⁴ *Syria*, 1923, p. 306 s.

⁵ Description, avec plan et coupe, par SCHEU-MAKUS, *Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins*, XXV, 1903, p. 107 ss. Cf. GUTH, *German*, 1919, p. 46. M. ROZLOVSKII me a signalé aussi une inscription de Canatha (Caquar, *Inscr. Gr. du res. Rom. pers.*, III, 1235) où il est question de la fondation des *εὐερκεστέων*. Ce petit théâtre n'était probablement pas une salle de concert, mais l'annexe d'un temple.

compte Auto lycées. Il a pareillement célébré en l'an 368 (= 536 ap. J.-C.).

À l'époque où ce texte fut gravé, le Maioumas n'était plus qu'une fête profane, occasion d'un grand désorgandonage qui fut tour à tour interdite et tolérée.



par les empereurs chrétiens¹². Elle était fort en honneur à Antioche ou plutôt

(*) LUGAN, MLL. und Vertriehen des Deut-
schen Pol. Ver., 1901, p. 58, n° 21. A lire
Ἐστὶ τοῦ μεγάλου(αυτο) καὶ ἐνδοξ(ατάτου) |
ἐκείνου θεοῦ καὶ ἀφ' αὐτοῦ Ἰησοῦ || (ἀπὸ-
κατὰ τὴν ὁ γὰρ (αὐτο)) πνευματῇ, ὅτι οὗτος ὁ
ἐκεῖνος εἷς καὶ αὐτὸς καὶ οὗτος καὶ οὗτος, ὁ αὐτός

l'inscription se rapporte certainement à la fête elle-même, non au théâtre où elle avait lieu.

² Texte répété dans *Boström, Lexikon*, s. v. « *Momonas* », — la *Momonas* est souvent mentionnée dans le Talmud, cf. S. Kautz.

longueur sur 2 m. 25 de largeur et profonde d'environ 70 cm. (Pl. LVI, fig. 2). Dans une ville où l'eau était rare, on ne pouvait s'attendre à découvrir un plus vaste bassin¹⁾. Dans le sable qui remplissait cette cavité, on découvrit d'abord un gros vase de terre grise qui contenant un morceau de soufre — les fumigations de soufre passant pour cathartiques — puis le crible grossièrement modelé que reproduit la Pl. LVI, fig. 3. Une plaque de terre cuite épaisse de 4 cm., munie d'un rebord de 4 cm. de haut, est percée de neuf rangées de petits trous et de cinq autres un peu plus grands, qu'on pouvait au besoin boucher. Le rebord, dont le sommet est légèrement concave, est renforcé aux angles par des parties planes qui en coupent les coins intérieurs. Elles sont percées de cavités où devaient être fixées des cordelles ou chaînettes pour suspendre le crible ou le saisir. Sur la tranche supérieure du rebord on lit, tracée à la pointe, la dédicace :

ΜΑΠΟΜΑΔΩΡΩΣ ΕΡΕΤΕΚΜΟΥ
ΜΕΝΟΥ ΔΑΥΙΔΟΥ

Μαπὸμ Δαυιδῶς Ερετέκμου Δαυιδῶς

Au nom grec du personnage et au joual son nom semitique, malheureusement peu lisible, comme dans une autre inscription de Sakhivah ou on lit *Λαυιδῶς | Ουρῶς²⁾ | Αἰνῶντος, Αἰσῶντος | Ερετέκμου | Μαπὸμ³⁾ | Μαπὸμ* etc. Nous connaissons un Daniel palmyrénien et d'autres Orientaux paraissent s'être appelés de même.

Il est peu vraisemblable que le fabricant ait voulu signer un produit aussi grossier que ce réceptif et le graffite trace après la cuisson sur le rebord de celui-ci rappelle probablement par la forme le *Μαπὸμ* une dédicace d'un fidèle. Ce même verbe se retrouve à Douara au début d'un grand nombre de

¹⁾ Comparer les bassins de la pour du temple de Baalbek. L'Euphrate, qui coule au pied de la montagne de Doure, a un courant trop rapide pour qu'on puisse s'y baigner sans danger. Cf. cependant *Leveau, Mésopotamie*, c. 6.

²⁾ C'est la forme que prend parfois le nom du roi macedonien Δαῖος. Cf. *Waddington*.

Waddington, Catal. Greek coins Br. Mus., Part III, p. 121.

³⁾ *Comptes rendus Acad. Inscr.*, 1923, p. 24.

⁴⁾ *Yonah, Inscriptions sémit.*, n° 59 𐤁𐤓𐤕; cf. *Aramaica Madaica*, XXX, 1, 14, 17 : *Danielus et Nazanathas*.

proscynèmes¹⁰. Ce crible serait donc un objet liturgique et aurait servi à des ablutions rituelles - peut-être à l'occasion de quelque fête analogue au Maïoumas. Mais il y aura lieu de revenir sur ce point quand nous décrirons le temple d'Artemis et les menus objets qui y ont été mis au jour.

FRANZ CUMONT.

¹⁰ Cf. *Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions*, 1924, p. 21.

¹¹ L'usage du crible dans la divination est bien connu. Cf. BOUCHÉ-LATREUVE, *Histoire de la divination*, t. I, p. 183; PAULY-WISSOWA, *Realencyclop.*, s. v. *Κορυμβομαντεία*. — Crible

pour faire passer le sang dont on arrosait l'initié (?). BOUTRICHARD, *Une tablette thraco-mithracique*, dans *Mém. présentés par divers*, à l'Acad. des Inscr., t. XIII. 2^e partie, p. 9 [393]; 19, 403], planche I, 4.

BEYROUT, CENTRE D’AFFICHAGE ET DE DÉPÔT DES CONSTITUTIONS IMPÉRIALES

PAR

PAUL COLLINET

En recherchant dans notre *Histoire de l’École de Droit de Beyrouth*, dont l’apparition est prochaine les raisons qui ont déterminé la création de cette École, probablement des le ^{iv} siècle nous avons été conduit à étudier le pres la question de savoir si la fondation de l’École de Droit n’aurait pas eu quelque rapport avec l’existence à Beyrouth d’un dépôt des constitutions impériales.

La réponse à cette question, négligée par les rares auteurs qui se sont occupés ou de l’École même ou des constitutions impériales, nécessitant l’établissement préalable du premier terme du rapport, la démonstration, à l’aide d’arguments de vraisemblance ou de preuves tirées les textes, du fait historique que la ville de Beyrouth avait dû être, du ^{iv} au ^{vi} siècle, le siège d’un dépôt auquel étaient transmises, pour l’affichage et la conservation, les constitutions intéressant l’Orient ou intéressant au moins certaines de ses provinces ⁽¹⁾.

L. - Mommsen a été attiré à deux reprises par ce problème sans le poser d’une façon aussi nette.

Une première fois, en s’occupant du Code Theodosien ²⁾, il a remarqué que treize constitutions de ce code ont été affichées à Beyrouth (*proposita*) *Beryto*, comme le portent leurs souscriptions ⁽³⁾.

(1) Nous remercions très vivement la Direction de Syrie d’avoir bien voulu en accueillant cet article d’histoire juridique nous aider à faire mieux connaître la plus célèbre École de Droit de l’Orient aujourd’hui restaurée dans l’École française de Droit de Beyrouth.

²⁾ TH. MOMMSEN, *Das Theodosianische Gesetzbuch*, dans Z. S. S. t. XXI, 1900, p. 168-169 =

Gen. Schr., t. II, p. 387-388. Et aussi les *Prolegomena*, p. XXIX, de l’édition de ce Code par TH. MOMMSEN et P. M. MEYER, *Theodosianus A.D. 438*, t. I, Berlin, 1905, in-4°.

³⁾ MOMMSEN, *loc. cit.*, p. 168, relève ces constitutions dans l’ordre chronologique 325 - VICARIUS Orientis (7), *Cod. Theod.* 15,

Sans entrer dans les détails, il a alors supposé que l'attachage à Beyrouth s'expliquait par l'hypothèse suivante : « Beryte, quoique n'étant pas le chef-lieu de la province de Phénicie (le chef-lieu étant la ville de Tyr), et n'étant pas même pour ce petit district le lieu principal de publication (ce lieu étant Tyr), Beryte conservait non seulement les rescrits qui portent la suscription *proposita Beryto*, comme aussi ceux dans lesquels Tyr est nommée *metropolis*, mais, selon toute apparence, d'autres nombreux encore concernant avant tout cette partie de l'Empire l'Orient] peut-être la masse principale des ordonnances impériales adressées à des fonctionnaires autres que ceux de Constantinople ⁽¹⁾. »

D'après lui, les constitutions du Code Théodéen qui ne viennent pas des archives de Constantinople — peu importe leur nature — viennent de là et sans doute de collections faites pour l'École de Droit de Beryte ⁽²⁾.

Mommesen revint à nouveau sur le sujet, en recherchant quel pouvait être le pays où Grégoire avait composé le premier Code, le Code Grégorien ⁽³⁾. Il est incontestable que l'auteur a rassemblé les constitutions qui forment son œuvre dans la moitié de l'Empire soumise à Proclète l'Orient ⁽⁴⁾ ; mais, disait Mommesen, on n'a pas encore remarqué que la moitié des constitutions de ce Code qui ont conservé leurs textes plus complets sont adressées soit à des *praesides Syriae* soit au *praeses provinciae Phoenices* ⁽⁵⁾. Et il ajoutait de cette remarque que Grégoire avait été professeur à l'École de Droit de Beyrouth

12, 1 = Cod. Just. 41, 44, 1 (*Maximo pp.*).
 382 *Comes Orientis*, Cod. Theod., 12, 1, 34 = Cod. Just. 10, 32, 23. 383 *Profectus praetorio*, Cod. Theod. 6, 37, 2, 365 sans de titulature, Cod. Theod. 7, 22, 7, 368 (ou 369 *Comes Orientis*, Cod. Theod., 6, 19, 6 = Cod. Just. 4, 61, 7, 370 (ou 373) *Profectus praetorio*, Cod. Theod. 12, 1, 63 = Cod. Just. 40, 24, 26; 372 *Profectus praetorio*, Cod. Theod. 12, 9, 1 = Cod. Just. 41, 44, 2, 372 *Consularis Phoenices*, Cod. Theod. 13, 1, 8; 381 *Magister officiorum*, Cod. Theod. 10, 24, 2, 382 *Comes Orientis*, Cod. Theod. 8, 3, 61 = Cod. Just. 12, 30, 10, 382 sans adresse, dans *Tyro metropoli*, Cod. Theod. 7, 13, 11 = Cod. Just. 12, 43, 2 (*Eutrope pp.*); 384 sans adresse, Cod. Theod. 11, 1, 18-19, 2, 4-11, 15 z,

389 *Profectus praetorio*, Cod. Theod. 4, 39, 7

(1) Mommesen, *loc. cit.*, p. 160

(2) *Loc. cit.*, p. 173. En ce sens aussi, P. NOAILLON, *Les Collections de Vavares de l'Empereur Justinien, origine et formation sous Justinien*, thèse de Bordeaux, 1912, p. 63-64, 65 (à la p. 64, l. 1, supprimer le mot *en core* vj).

(3) Th. Mommsen, *Die Heimath des Gregorians* dans *Z. S. R.*, t. XXII, 1901, p. 139-144 = *Gr. Schr.*, t. II, p. 366-370.

(4) P. KALHMANN, *Gesch. d. Quellen des röm. Rechts*, 2^e éd., Munich, 1912, p. 322, trad. franç. de la 1^{re} éd. par Brissaud, Paris, 1891, p. 378.

(5) *Præses Syriae* Charinius (390), Cod. Just. 8, 41, 9; *Præses Syriae* Primus (393), Cod. Just. 7, 38, 6; *Præses Syriae* Varians

Paul Krueger continuait-il, à soutenir récemment ¹ que le compilateur avait tiré ses matériaux des archives impériales, cette opinion doit être écartée par ce que nous savons maintenant de la publication (par voie d'affichage) des constitutions impériales. Pour celles qui sont adressées à des fonctionnaires, elles sont publiées aux lieux de leur réception, cela ressort du Code Théodosien comme du Code Grégorien. En ce qui concerne la Phénicie que ce ne soit pas Tyr, ou siège le gouverneur de la province, mais Beyrouth qui soit le lieu de la publication, l'exception doit s'expliquer par ce qu'on assimile cette ville à la capitale de la province en considération de son École de Droit. Pour les constitutions adressées à des particuliers, l'idée de Mommsen était moins ferme : elles ne sont pas en principe soumises à publication, pourtant il n'a dû arriver souvent qu'elles fussent portées à la connaissance du public par les autorités qui avaient tranché les procès d'après ces rescrits, et les professeurs de l'École de Droit de Beyrouth ont pu facilement se procurer les copies des constitutions publiées de la sorte ².

En résumé, Mommsen croyait que la ville de Beyrouth avait été un centre privilégié de publication des constitutions par voie d'affichage, même des rescrits adressés à des particuliers, aussi bien au Haut-Empire déjà (d'après le Code Grégorien) qu'entre 325 et 489 (dates extrêmes des lois affichées à Beyrouth d'après le Code Théodosien), le motif d'une telle faveur aurait été, selon lui, l'existence dans cette ville de l'École de Droit.

II. — Des deux seuls auteurs qui, à notre connaissance, ont fait allusion aux vues de Mommsen, l'un, M. Paul Krueger, a, malgré l'autorité du maître, maintenu sa propre opinion en continuant d'affirmer que Gregorius avait pris les matériaux de son Code aux archives impériales ³. Car, croit-il, 1° les rescrits aux particuliers n'auraient pas pu être rassemblés par un autre moyen, opinion discutable et nous le prouverons dans un moment. 2° l'affichage facultatif des rescrits aux particuliers, suppose par Mommsen, n'a jamais été opéré, autant que nous le sachions, à un autre lieu que celui de leur émission.

(191, *Cod. Just.* 2, 12, 20. *Præses provinciae Phœnicæ Crispinus* 212. *Cod. Just.* 1, 23, 3.

(²) Kuzozsa, *op. cit.*, p. 316; trad. franç., p. 274.

³ Mommsen, *loc. cit.*, p. 114.

(⁴) Kuzozsa, *op. cit.* p. 318 n. 12 (passage nouveau de la 2^e édition).

Quant au second auteur, Robert Liégeois ne se prononce pas sur le fond de la discussion. Il indique avec une saine rigueur la composition du Code Gregorien, dont il place l'achèvement en l'an 291¹⁴, il s'est borné à recueillir d'après ses propres démonstrations les idées de Mommsen. Pour lui, les trois constitutions adressées à l'empereur par le gouvernement de Phœnicie¹⁵ datant de 293 ne faisaient pas partie du fonds originaire du Code Gregorien : elles sont de simples additions au Code Gregorien d'origine probablement byzantine. Quant aux deux constitutions émises par Mommsen en faveur de sa thèse¹⁶, puisque elles datent de 234 et 294 elles appartiennent plutôt, comme il est de règle pour les constitutions de ces années-là au Code Hermogénien¹⁷.

Mais, ajouterions-nous, Rodolphe ne touche pas à la première des constitutions citées par Mommsen laquelle remonte à 200¹⁸ et par sa date entrant dans le plan chronologique de Gregorius par conséquent, Rodolphe ne détruit pas la thèse de l'historien que Gregorius aurait pu composer son recueil à Beyrouth. Par ailleurs, Rodolphe a découvert que plusieurs constitutions du Code Justinien comprises dans les dix années 293-304 et émises dans des cités orientales sont des additions de rigueur orientale au Code Gregorien¹⁹. Des constatations de Rodolphe nous tirent vers le moment venu.

III. — Les faits qui ont frappé Mommsen comprennent beaucoup mieux à notre sens, à la lumière d'une autre idée, c'est que la ville de Beyrouth a été un centre de dépôt des constitutions adressées tant aux fonctionnaires qu'aux particuliers de l'Orient, un centre intermédiaire de transmission de ces constitutions entre la Chancellerie impériale et les provinces ou certaines provinces d'Orient²⁰.

Voilà l'hypothèse, d'abord, cadre parfaitement avec le fait incontestable que Beyrouth a été le lieu de publication par voie d'affichage, soit de constitutions

¹⁴ G. Ruyssens, *Scripta jurídica*, t. I, Milan, 1922, p. 100.

¹⁵ Mommsen s'était signalé que la constitution du *Cod. Just.* I, 13, 3, Rodolphe en ajoute deux autres (*Cod. Just.* 7, 32, 5 et 9, 2, 14) dont le destinataire Crispinus, malgré l'absence de la désignation de sa charge, est, selon toute vraisemblance, le même personnage (Rodolphe, t. I, p. 126, n. 3).

¹⁶ Rodolphe, t. I, p. 135.

¹⁷ *Cod. Just.* 7, 32, 6 (293); 9, 12, 20, 194).

¹⁸ Rodolphe, t. I, p. 136, n. 4.

¹⁹ *Præsentia Syriacæ Christianæ* (190) *Cod. Just.* 9, 41, 9.

²⁰ Rodolphe, t. I, p. 140-141.

²¹ Nous préciserons davantage *infra*, p. 167.

intéressant la Phénicie, de préférence à Tyr, chef-lieu de la province soit de constitutions adressées à des fonctionnaires de l'Orient¹. Mais, pour que ces lois pussent être affichées à Beyrouth, il fallait bien qu'elles y fussent envoyées à cette fin à des personnes chargées de l'affichage. En ce qui concerne Beyrouth, Mommsen ne s'est préoccupé en aucune façon de ce côté pratique du problème qui a pourtant son importance.

Il s'agit, d'autre part, tout naturel que ces personnes gardent dans leurs archives trace des lois qu'elles allaient avoir à publier. Le centre de publication, comme l'était certainement Beyrouth au moins au Bas-Empire, est vraisemblable d'un centre de dépôt des lois. Les autorités qui procédaient à l'affichage étaient donc, selon nous, les conservateurs mêmes du dépôt des lois de Beyrouth, sur lesquels nous reviendrons plus bas.

En second lieu, quant aux rescrits adressés aux particuliers, notre hypothèse croirons-nous, rend mieux compte que celle de Mommsen de la façon dont les compilateurs de tous genres — Grégorius, les *anonymes*, *ardentes*, les *appendices* au Code Grégorien — ont pu se procurer les constitutions de cet ordre pour les introduire dans leurs recueils. Les allégations de Mommsen à leur égard paraissent difficilement acceptables. Comment comprendre que ces constitutions adressées aux particuliers soient venues à la connaissance des professeurs de Beyrouth — si Grégorius enseignait vraiment à l'école de Urant — alors qu'en principe elles n'étaient pas publiées ou alors que quand elles l'étaient exceptionnellement, elles l'étaient par les autorités saïres des provinces des destinataires des rescrits². Ces autorités judiciaires résidaient toutes en dehors de Beyrouth. Il faudrait donc supposer que les professeurs avaient dans tout l'Empire d'Orient des correspondants qui présentaient pour eux copie des rescrits affichés.

Comme les choses sont plus simples si l'on admet que, comme les constitutions adressées aux fonctionnaires, les constitutions d'ordre privé étaient envoyées au centre de dépôt des lois de Beyrouth pour être communiquées aux intéressés et que trace des constitutions de l'une et de l'autre espèce était

¹ Mommsen et après p. 316) ajoute en dehors de ceux de Constantinople. Les adresses des lois et rescrits plus haut p. 212 n. 1, montrent que les constitutions n'étaient pas

seulement adressées au siège central pontifical et à des autorités de la capitale. Pour les provinces, voir p. 212.

² *Idem* p. 316.

gardée au centre de dépôt de Beyrouth. Le rédacteur du Code Grégorien, les auteurs des appendices à ce code, — qui ne sont pas nécessairement des professeurs, on discutera ce point tout à l'heure — auraient eu alors les plus grandes facilités pour en lever copie, en faire un recueil ou compléter le recueil original.

Une telle solution présente l'avantage de ne pas heurter de front le principe, reconnu par Mommsen, que les constitutions adressées aux particuliers ne recevaient aucune publication — elle ne contredit pas non plus l'assertion de M. Paul Krueger que celles qui, par exception, étaient affichées l'étaient au lieu de leur émission. L'affichage des rescrits d'intérêt privé, ou qu'il ait eu lieu en dehors de Beyrouth, est une pratique absolument indépendante de la réception de ces mêmes rescrits en un « centre distributeur », Beyrouth, en l'espèce.

Par ailleurs, la célèbre inscription de Scaptoparone (238), dont Mommsen lui-même a signalé l'importance⁽¹⁾, montre que les rescrits aux particuliers étaient, avant leur affichage, enregistrés à Rome dans le *Liber libellorum rescriptorum et propositorum* du préfet de la ville (sans doute), dont les parties tiraient la copie qui les intéressait. Il n'y a aucune raison d'imaginer qu'à Beyrouth, siège d'affichage des constitutions, un enregistrement n'eût pas existé comme à Rome, et, comme il arrivera plus tard, à Constantinople. Mommsen, au reste, l'a reconnu implicitement en écrivant que Beryte « conservait » une masse de matériaux dont certains devaient être utilisés lors de la rédaction du Code Théodosien⁽²⁾. Son seul tort est de n'avoir pas étendu son idée, si juste et si logique, jusqu'aux constitutions du Haut-Empire, sources du Code Grégorien.

L'existence probable à Beyrouth d'un dépôt des lois fertile dont la conjecture de Mommsen que le Code Grégorien a été composé à Beyrouth. Elle permet même de détruire l'objection de M. Paul Krueger que le compilateur du Code Grégorien n'aurait pu rassembler les rescrits aux particuliers qu'en consultant les archives impériales. Grégorius a pu, tout aussi facilement, recueillir à Beyrouth les éléments de son œuvre.

Rotondi nous semble également avoir apporté un argument favorable à

(¹) Mommsen, *Corollaria Decret von Scaptoparone*, dans *Z. S. S. G.*, XII, 1892, p. 244-267; *Gra. S. Gr. L.* II, p. 172-179; cf. P. V.

Günther, *Textes*, 5^e éd., Paris, 1923, in-16, p. 202-203.

(²) *Suprà*, p. 360.

notre manière de voir. En acceptant l'origine probablement égyptienne d'additions faites au Code Grégorien en 202 ou après 202 — il s'agit là des trois constitutions de 202 adressées à Crispinus, gouverneur de Phénicie ¹⁾, — en reconnaissant comme des « éditions de provenance orientale au même Code les constitutions de 293-304 ²⁾, — l'auteur italien est venu par avance en dis aide, car, pour que de telles additions aient été possibles, c'est que les anonymes qui ont complété le Code Grégorien avaient eu le moyen de se procurer à Beyrouth même les textes des appendices. La source de ces documents avait été le dépôt même des constitutions destinées à l'Orient.

Que le Code Grégorien ait pour patère d'origine Beyrouth, faut-il tirer de là avec Mommsen la conclusion que Gregorius a été un professeur de l'École de Droit de Phénicie ? En aucune façon. Il se peut qu'il ait enseigné à Beyrouth et qu'il ait composé son Code dans l'atelier de ses élèves pour rendre son enseignement plus facile ³⁾. Mais il se peut aussi, et non moins vraisemblablement, qu'il ait été un conservateur du dépôt des lois, et qu'il ait corrigé son projet pour le plus grand profit de lois, professeurs ou praticiens.

Quant au Code Hermogénien, il serait tout aussi facile, en transportant à son examen le raisonnement de Mommsen, de faire presumer son origine beyrouthine. Ce Code, au jugement personnel de Rolandi, ne renfermait que des constitutions des deux années 293-294, et a été composé au début de 294; les rescrits des autres années sont des annotations ⁴⁾. Les constitutions dont les souscriptions subsistent sont toutes datées de l'Orient et Dioclétien en est l'auteur, Hermogénien, donc, vivant dans cette partie de l'Empire ⁵⁾. Nous ajouterons que, comme Mommsen l'avait remarqué pour le Code Grégorien plusieurs des lois provenant du Code Hermogénien dont les inscriptions ont été conservées — sont adressées à des *praesides Syriae* ⁶⁾ — ou, tout digne d'attention,

¹⁾ *Supra*, p. 362 n. 2.

²⁾ *Supra*, p. 362.

³⁾ Les compilateurs les plus anciens des *Novellae de Justinien* ont été des professeurs de Constantinople (*Novellae*, loc. cit., p. 120-121, 121).

⁴⁾ Rolandi, *op. cit.*, t. I, p. 118-122, 122-134 (sur les additions de 314 et de 364-365, ces dernières d'origine occidentale, les premières d'origine orientale).

⁵⁾ Rolandi, p. 121-122 (trad. franç. p. 378-379).

⁶⁾ Notre tableau est dressé d'après l'Index des noms des destinataires des constitutions de Dioclétien, établi par Rolandi, t. I, p. 268-283.

⁷⁾ Crispinus (sans son titre, mais qui n'est pas douteux : *Supra*, p. 362, n. 2) (293) *Cod. Just.* II, 2, 25; 40, 62, 3; (294) *Cod. Just.* I, 3, 10-1, 49, 12; l'arceps Syrien Primogène (293),

à des étudiants en droit de l'École de Beyrouth¹. La conclusion serait donc, pour ce Code comme pour le précédent, qu'il a pour « patrie » Beyrouth. Rotondi, adoptant de confiance l'opinion de M. Paul Krueger², écrit que l'auteur du Code Hermogénien a dû « sûrement » tirer ses matériaux des archives impériales³, en se servant des deux *codices* officiels de 293 et 294⁴. Pour-suivant le parallélisme avec le Code Grégorien, rien ne nous interdit de penser autrement et de supposer qu'Hermogénien aurait transcrit dans son *Code* les constitutions de ces deux années qu'il trouvait au dépôt des lois pour l'Orient installé à Beyrouth soit en qualité de professeur, soit en qualité de conservateur de ce dépôt.

IV — En faveur de notre idée que la ville de Beyrouth a été le siège d'un dépôt des lois pour l'Orient, intervient, croyons-nous, un texte qui a échappé à Mommien.

L'*Expositio totius mundi*, opuscule géographique du Bas-Empire, parle au § 25⁵ de Beyrouth *civitas valde deliciosa et auditoria legum habens*. Elle relate que de cette ville (unde enim les *riti docti in omnem orbem terrarum* assistent les juges et des personnages appelés par elle les *scientes leges* surveillent les provinces auxquelles sont envoyées les ordonnances impériales (et *scientes leges* custodiunt provincias, quibus mittuntur legum ordinationes). Quelque vague que soit l'expression *scientes leges* qui n'est pas moins imprécise que les termes « juristes » ou *voxitoxi*, il est clair pourtant qu'elle ne désigne ni le gouverneur de la province de la Phénicie maritime (puisque le *praeses Phoenices maritimae* réside à Tyr, non à Beyrouth, et puisque l'auteur du passage se sert du pluriel), ni des professeurs de l'École de Droit, auxquels on pourrait songer à première vue, en raison du pluriel employé et parce que, dans l'ordre des *scientes leges*, ils occupent le rang le plus élevé. L'identification des « juristes » en question et des professeurs ne saurait être retenue, attendu que les maîtres de l'École de Droit sont visés formellement au § 25 sous leur titre de *riti docti in omnem orbem terrarum* correspondant au titre connu de

Cod. Just. 7, 33, 6. *Praeses Syriae Verinus* (294), Cod. Just. 2, 12, 20; le même (sans son titre) (294), Cod. Just. 7, 10, 40.

(1) Severinus et ceteri scholastici Anab. sans date), 293 selon Rotondi, Cod. Just. 10, 30, 1.

(2) Krueger, p. 329, trad. franç. p. 379.

(3) Rotondi, l. I, p. 123.

(4) *Ibid.*, l. I, p. 131.

(5) Rédigé par Th. Sévère dans *Arch. f. latein. Lexikogr.*, t. XIII, 1904, p. 549-550.

τῆς οἰκουμένης διδασκῆται¹ : à eux donné par leurs successeurs du vi^e siècle sous l'expression vague de *scientes leges*, l'auteur du passage a donc entendu parler d'un groupe de personnages d'un autre ordre, « juristes » certes, mais exerçant des fonctions techniques particulières, qui ne se confondent ni avec l'enseignement, ni avec le rôle d'assesseurs des juges.

Les fonctions propres de ces juristes sont d'ailleurs indiquées au § 25; elles consistent dans la surveillance des provinces auxquelles sont envoyées les ordonnances impériales.

Malheureusement le texte ne donne aucun détail plus précis, son caractère de « guide géographique » légitime sa brièveté : notre Joanne serait-il plus explicite ? Il ne dit ni la nature de la surveillance et ses modes, ni par qui les ordonnances sont envoyées aux provinces, ni quelles sont ces provinces.

Pour commencer par ce dernier point, les provinces surveillées de Beyrouth ne sauraient être que celles de l'Asie : en dehors de l'Asie Mineure, cette dernière région étant par sa proximité avec Constantinople placée plus aisément sous le regard direct des agents de la capitale. Ce seraient sans doute, avec la Syrie, les provinces de l'arrière-pays, l'Arabie, la Mesopotamie.

Quant à la nature de la surveillance exercée, elle ne saurait revêtir une portée générale, les gouverneurs étant les surveillants légitimes des provinces : il semble bien, d'après le contexte, que la surveillance des « juristes » de Beyrouth se borne au contrôle, dans leur ressort, de l'exécution des lois, c'est-à-dire des diverses sortes de constitutions en vigueur au Bas-Empire, après la suppression des rescrits aux particuliers depuis Constantin.

Mais, si les *scientes leges* surveillent l'exécution des ordonnances dans certaines provinces de l'Asie, la raison même de leur mission de contrôle ne viendrait-elle pas du fait que les ordonnances seraient expédiées à ces provinces par eux-mêmes ? Autrement, et au cas où les lois eussent été par hypothèse dirigées sur ces provinces par Constantinople, comment les « juristes » de Beyrouth auraient-ils connu la teneur des lois dont leur rôle effectif consistait à surveiller l'application ? De toute nécessité, pour qu'ils pussent exécuter leur mission, le pouvoir central aurait dû leur communiquer ses décisions législatives. N'est-il pas plus simple de supposer que l'administration byzantine,

¹ L'identité des deux titre a toute manifeste qu'elle apparaisse est établie dans notre volume, chap. iv.

en dépit de ses excès bureaucratiques s'est épargné un double envoi, l'un direct aux provinces en cause, l'autre pour mémoire aux « juristes » de Beyrouth, et, pour parler net, n'est-il pas plus simple de penser qu'elle adressait aux *scientes leges* de Beyrouth les *legum orationes* pour qu'elles parviennent par leurs soins aux provinces qu'ils surveillaient ?

En définitive, la détermination des fonctions spéciales devolues aux « juristes » de Beyrouth nous amène à reconnaître en eux les fonctionnaires préposés à la direction d'un bureau chargé de transmettre en Orient les lois impériales et, par la même, d'un dépôt des lois établi dans la ville.

Le passage de l'un à l'autre s'écrit se déduit d'eux encore de la remarque suivante.

L'insertion au Code Théodosien de treize constitutions affichées à Beyrouth et s'étendant de 325 à 389 (*) — c'est-à-dire jusqu'à une date assez voisine de celle où fut écrite, selon nous, la phrase du § 25 consacrée aux *scientes leges* — apporte une pleine lumière sur la présence à Beyrouth d'un office central de distribution et de conservation des lois. Mommsen l'a reconnu. En premier lieu, les adresses en-dessus du Code Théodosien prouvent que la Chancellerie y envoyait non seulement des lois destinées au *Consularis Phoenices* ou données à Tyr, mais encore des lois (ce sont les plus nombreuses) destinées à des *Præfetti prætorio* ou *Vicarius Orientis* (†), à des *Comites Orientis*. Cela revient à dire que toutes les lois intéressant l'Empire d'Orient passaient par le bureau de Beyrouth pour être notifiées à certaines provinces de l'Asie et cela démontre le caractère d'organe distributeur de ce bureau. Mais, en second lieu, si treize des lois affichées à Beyrouth sont entrées au Code Théodosien, probablement parce qu'elles n'avaient pu être retrouvées à Constantinople, c'est qu'elles avaient été gardées dans des archives existant à Beyrouth et cela démontre l'existence dans ce même bureau d'un dépôt des lois. Les *scientes leges* de l'*Expositio totius mundi* § 25 en étaient les conservateurs, en même temps qu'ils étaient les surveillants de l'exécution des ordonnances dans les provinces de leur ressort, parce qu'ils en étaient les expéditeurs.

Ainsi le § 25 du guide universel du Bas-Empire, malgré son laconisme,

(*) *Supra*, p. 329, n. 2.

(†) *Cl. Rev. hist. de droit*, 1924, p. 188-190.

fournit l'appui d'un argument de texte aux conclusions antérieurement obtenues par des arguments de l'ordre logique.

V. — Enfin, l'existence d'un dépôt des lois à Beyrouth est rendu plus vraisemblable encore par la constatation de deux faits certains qui paraîtraient difficilement explicables sans l'existence de ce dépôt.

a) Le premier fait est celui-ci : Les maîtres de l'École de Droit professant au ^v^e siècle ont donné dans leur enseignement une large place au commentaire des constitutions. Au témoignage des *Scolies des Basiliques*, ils ont pris pour base de leurs explications les lois rassemblées dans les trois Codes, Grégorien, Hermogénien et Théodosien, mais ils ont également utilisé les lois « extravagantes » de ces Codes, ainsi que le prouve un texte de la plus grande clarté.

Du chapitre cxxiv du livre XXIII, titre III des *Basiliques*⁽¹⁾, il ressort en effet que le célèbre professeur de droit de Beyrouth, Patricius, commenta la constitution d'Honorius et Théodose (424) sur la prescription trentenaire des actions personnelles, *des son émission*, et parlant, ajouterons-nous, sans attendre la promulgation du Code Théodosien (438) qui renferme cette loi fameuse⁽²⁾. Pour que Patricius ait été capable de donner aussi vite une interprétation de la loi de 424, c'est qu'il lui avait été possible de se procurer son texte tout de suite. Entre les diverses hypothèses qui se présentent à l'esprit pour rendre compte d'une telle diligence, la plus plausible n'est-elle pas de songer à la copie que le maître en aurait levée au dépôt des lois, aussitôt l'arrivée du texte à ce dépôt ?

Au surplus, les maîtres de l'École de Droit ne pouvaient pas se borner à interpréter seulement les lois réunies dans les trois Codes. Pour distribuer à leurs élèves une instruction juridique profitable et qui les rendit capables de se mêler, en sortant de l'École, à la pratique des affaires ou d'accéder aux carrières judiciaires et administratives, les maîtres ne pouvaient se dispenser de commenter encore, au fur et à mesure de leur promulgation, les lois nouvelles dont la connaissance est indispensable au juriste de tous les temps. Durant la période qui couvre près d'un siècle, entre 438, date de la promulgation du Code Théodosien, et les années 529 et 534, dates de promulgation des deux éditions du Code de Justinien, les professeurs devaient donc être à même de

(¹) Ed. HENRICI, t. II, p. 730.

STRA., — V.

(²) *Cod. Theod.* 4, 14, 4 = *Cod. Just.* 7, 39, 3.

se procurer aisément les textes des constitutions. La consultation des exemplaires adressés au dépôt des lois leur permettant de se tenir au courant de l'activité législative des Empereurs.

4^e Le second fait est tout aussi démonstratif. Zacharie le Scholastique, en écrivant l'apologie de son ami Sévère d'Antiochie, le plus illustre des élèves de Beysouth qui nous soit connu, et voulant mettre en évidence l'ardeur exceptionnelle au travail de son ancien condisciple, de l'époque « Sévère etu la les lois auta d qu'en peut le faire, examina et approfondit tous les édits impériaux, y compris ceux de son temps » et faisait, comme des *στοιχειώματα* à ceux qui voudraient après lui, ses livres et ses notes ¹⁴.

Pour que Sévère ait pu approfondir tous les édits impériaux, y compris ceux de son temps, — la fin du V^e sur le, c'est-à-dire une époque intermédiaire entre le Code Théodisien et le 1^{er} Code de Justinien, — il a fallu qu'il en consulte les exemplaires, et un lieu où ils étaient accessibles, le dépôt des lois.

VI. — La date à laquelle le centre de dépôt des lois aurait été établi à Beysouth nous échappe. Si l'on étudie sur quoi toutes les constitutions du Code de Justinien antérieures au mois de mai 529 proviennent du Code Grégorien, comme la plus ancienne de ces constitutions a été rendue par Hadrien (117-138) ¹⁵, il s'ensuivrait que le dépôt aurait été organisé par cet Empereur. Mais, en réalité, les plus vieilles de ces constitutions du Code de Justinien ne sont pas issues du Code Grégorien — plus probablement, elles ont été prises par les commissaires, soit dans les ouvrages des jurisconsultes qui en rapportaient le texte ¹⁶, soit dans des recueils de constitutions antérieurs au Code Grégorien. Le premier connu de ces recueils est celui de Papirius Justinien renfermant en majorité des constitutions de Marc Aurèle et Verus (169-169) et une seule de Marc Aurèle après la mort de Verus (169-180) ¹⁷ et qui fut élaboré sous Marc Aurèle (169-180) ou sous Commode (180-193) ¹⁸.

La plus ancienne des constitutions qui figuraient au Code Grégorien serait de

¹⁴ Vie de Sévère par Zacharie le Scholastique, § 25 (trad. de l'abbé Valéry dans *Recueil de l'Ép. chrét.*, t. V, p. 84 (trad. de M. A. Rousselle dans *Ép. chrét. orient.*, t. II (1903), p. 91 (qui est reproduite tel).

¹⁵ *Code Just.*, 6, 23, 4 (sans date).

¹⁶ *Justinien*, t. 3, 8 (trad. franç., p. 374-375).

¹⁷ *Texte des lois de Justinien*, t. I, Leipzig 1889, in 4^e, col. 947-952, reproduit les 48 fragments de lois dont le son ouvrage est 20 livres.

¹⁸ *Justinien*, p. 217; trad. franç., p. 257.

l'année 196⁽¹⁾. Cela ne veut pas dire que ce Code n'en renfermait pas d'antérieures, car les éléments de sa reconstitution sont des plus defectueux. Sur la base de cette date l'établissement du dépôt des lois à Beyrouth remonterait au plus tard à 196. Encore est-il permis de supposer que Gregorius n'a introduit dans sa compilation que les lois manquant aux recueils de ses prédécesseurs, qu'il s'est proposé seulement de continuer le travail de Papirius Justus, par exemple (les dates de l'un et de l'autre ouvrage se correspondent). En ce cas, Gregorius a très bien pu laisser de côté des constitutions déjà transcrites par celui-ci ou par d'autres, et n'avoir commencé son travail qu'à la date où Papirius Justus avait arrêté le sien, pour éviter le double emploi. En conséquence, rien ne prouve que le dépôt de Beyrouth ne renfermât pas pour le Haut-Empire d'autres textes que ceux du Code Grégorien : rien ne nous interdit de penser que le dépôt aurait été créé assez longtemps avant sa date de la première constitution insérée dans ce Code, quelques dizaines d'années avant 196.

On pourrait faire remonter l'établissement du dépôt des lois à l'époque de Marc-Aurèle (regnant seul 169-180) ou de Commode (181-192) en imaginant que Papirius Justus aurait remis ses matériaux à Beyrouth. En effet, d'ordinaire, Papirius supprime les noms des destinataires des constitutions parce qu'il redoutait un strict minimum la teneur de ses textes. Le nom d'un destinataire ne paraît que dans la constitution unique de Marc-Aurèle seul⁽²⁾ ; or, ce destinataire est un légat propriétaire de Syrie bien connu, Avidius Cassius, qui occupa le poste de 170 à 175, avant de se faire proclamer Empereur en Syrie et d'y être assassiné. Est-ce le hasard qui nous a conservé le nom d'un gouverneur de Syrie ? serait-il vrai que Papirius, professeur ou conservateur du dépôt, aurait puisé les éléments de son œuvre aux archives de Beyrouth, dépôt nommé d'une loi adressée à un gouverneur de Syrie ? ou encore le texte unique, qui donne un nom au destinataire, émanant de Marc-Aurèle seul, viendrait-il d'une loi tout byrothine au recueil de Papirius Justus, si celui-ci avait été composé à Rome ? Nous n'osons nous prononcer. Pourtant Mommsen n'a pas fondé sur des arguments d'une autre espèce sa thèse que le Code Grégorien avait été élaboré à Beyrouth et que Gregorius y e travaillé.

(¹) *Consult.* 4, 6 ; *Enacoma*, p. 317, 1191, franq., p. 378.

(²) *Dig.* 2, 14, 60.

Il resterait à chercher pourquoi les Empereurs avaient choisi Beyrouth plutôt que Tyr ou Antioche, par exemple, pour siège du dépôt des lois. La raison déterminante nous paraît se trouver dans l'importance politique et économique que posséda, dès la conquête romaine, la ville de Beyrouth et qui essort de preuves multiples et connues ⁽¹⁾.

PAUL COLLINET.

(1) Voy notre volume, p. 33-35.

JACQUES DE MORGAN

PAR

EDMOND POTTIER

Avec Jacques de Morgan la France a perdu au mois de juin dernier un de ses archéologues les plus réputés et un de ses plus habiles fouilleurs. Nous devons un hommage tout spécial de reconnaissance à celui qui a enrichi nos collections de monuments aujourd'hui célèbres et dont l'énergique activité a fait sortir de l'ombre plusieurs siècles d'histoire. Après les découvertes de Sarzec, de Gros et de Dieulafoy, il acheva de porter la lumière sur les périodes antiques de cette terre d'Asie où, plus que jamais, nous avons le droit de rechercher les origines de notre civilisation et vers laquelle tournent leurs yeux tant de savants en quête de vérités nouvelles.

Né en 1837 dans le Blosois à Huissieu-sur-Cosson, Loir-et-Cher, J. de Morgan était entré à l'École des Mines d'où il sortit en 1862 pour aller explorer, en qualité de prospecteur, certaines régions d'Angleterre, de Belgique, d'Allemagne, d'Autriche, de Scandinavie et de Bohême¹, il alla même jusque dans les Indes et à Malacca. C'est en faisant son métier de géologue qu'il prit le goût de l'archéologie et en particulier de la préhistoire, pour laquelle il conserva toute sa vie une prédilection particulière. En France même, tout jeune encore, il avait étudié les principaux gisements préhistoriques. Il y acquit l'habileté, qui ne le quitta jamais, de dessiner lui-même à la plume les documents intéressants et il eut dans ce genre une maîtrise qui faisait l'admiration de tous. La plupart de ses ouvrages sont illustrés de sa main.

Ses premières missions scientifiques le conduisirent au Caucase d'où il rapporta un livre (*Mission scientifique au Caucase*, 2 volumes, 1880), puis en Perse où il séjourna deux ans (1889-1891) et où il pensa plus tard la matière

¹ Sur ces travaux voir la Bibliographie dressée par M. de Morgan lui-même dans *His-*

toire et travaux de la Délégation en Perse, 1903, p. 159.

d'un ouvrage considérable en 7 volumes (*Mission scientifique en Perse*, 1893-1901), sorte de prélude aux grandes entreprises qui devaient plus tard fonder sa renommée.

Mais déjà ses travaux, son intrépidité de voyageur, ses connaissances variées avaient attiré sur lui l'attention. En 1892, comme Maspero, engagé dans la publication de son *Histoire des peuples de l'Orient classique*, hésitant à reprendre son poste en Egypte, le Directeur des Missions au Ministère de l'Instruction publique, Xavier Charmes, pensa résoudre la difficulté en cherchant un intérimaire qui occuperait le poste réservé à un Français jusqu'au moment où le maître pourrait revenir au Caire. Il se trouva que ce s'appliquant était lui-même : de telle façon les premiers résultats ne tardèrent pas à venir, on apprit que le nouveau directeur avait mis la main, à Dakhla, sur un trésor royal d'une incomparable richesse, appartenant à la XVIII^e dynastie. *Fouilles de Dakhla*, (1894-1895), puis qu'il avait retrouvé la plus ancienne sépulture de la grande pharaonique à Nagada. Son livre, intitulé *Recherches sur les origines de l'Égypte* (1896), a été posé les principes d'une théorie qui aujourd'hui est acceptée par tous : la liaison de l'histoire avec les premières dynasties des pharaons, le début de l'histoire d'Égypte au delà des limites marquées par le nom de Mènes. On peut dire que J. de Morgan est le fondateur des études sur la préhistoire égyptienne : « Ce sera lui, dit notre collègue Georges Bonod, son titre le plus incontesté à la reconnaissance des égyptologues » (*Journal des Débats*, 3 juillet 1924).

Ces remarquables succès allaient de consacrer la réputation de Morgan. Quand le Ministère chercha à profiter les dispositions amicales du monarque persan pour reprendre et continuer les fouilles de Susse, naturellement menacées par M. et Mme Darneloff, on songea tout naturellement à celui qui avait déjà exploré et exploré le pays. Au mois de décembre 1897, J. de Morgan vint planter sa tente sur le tell fameux d'où étaient sortis les archers de Darius et, le 1^{er} janvier 1898, il commençait à creuser les fondations du château fort qui, pendant de si longues années, abrita la mission, son matériel et ses magasins : il les abrite encore aujourd'hui. On peut lire dans le petit volume paru en 1902, la *Députation en Perse*, le résumé des travaux de l'équipe réunie sous la direction du Délégué général qui annuaire tout de son enthousiasme et donnait l'exemple de la plus ferme endurance. Il y énumère

les savants, artistes et ingénieurs qu'il avait groupés autour de lui, l'égyptologue Jéquier, l'orientaliste E. Gauthier, M. et Mme Lampro, L. Watelin, l'archéologue E. André, et au premier rang, l'assyriologue V. Scheil, qui devant dans le trésor des textes cunéiformes mis à sa disposition trouver la matière de ses magnifiques travaux et le fondement de sa glorieuse carrière — puis tout d'un coup s'adjoignant R. de Mecquenem, P. Tassinier, Maurice Pizard.

Ce petit livre fut écrit pour les visiteurs de l'Exposition qui eut lieu à Paris en 1902, afin de faire connaître les résultats des fouilles de six années. On y voyait déjà les pièces principales qu'on admirera aujourd'hui au Louvre et qui ont placé les trouvailles de Morgan au rang des grandes découvertes archéologiques du XIX^e siècle : la précieuse céramique de la nécropole, antérieure à 1000 av. J.-C., la couronne du roi Manichtésou, la stèle de Naramsin, les fibules d'or de l'époque kassite, la statue de femme en ivoire, la table de bronze bordée de serpents, le bas-relief des guerriers, le relief de la femme filieuse, les bijoux de la sépulture achéménide, l'osselet du sanctuaire d'Apollon Didyméen, mais complétés les innombrables textes sur tablettes de terre cuite, les briques à inscriptions, les cylindres et cylindres, etc. On venait de découvrir le monument qui est devenu le plus fameux de tous, le talon de Hammurabi, mais il n'avait pas encore été transporté en France. Quand la collection entière eut été introduite au Louvre, un nouveau petit volume, *Histoire et transport de la Découverte en Perse* (1903), présenta l'ensemble des objets au public.

Morgan devait donner un autre témoignage de sa féconde activité. On reproche souvent aux grandes fouilles les trop longs délais de publication, les savants sont impatients de profiter des documents nouveaux, mais le fouilleur desirant d'en conserver la propriété et sûr d'en tirer profit ne les édite sans une étude approfondie, or après d'ailleurs par les recherches qui continuent sur le terrain, est souvent amené à différer pendant longtemps son travail de rédaction. Homme l'action avant tout, Morgan eut peu court aux atermoiements et décida de publier au fur et à mesure ce qu'il trouvait. Secondé par le labeur diligent de ses collaborateurs, dès 1902 il avait fait paraître ou mis sous presse six gros volumes des *Mémoires de la Découverte en Perse*, quatre d'épigraphie dus au Père Scheil, deux d'archéologie rédigés par lui-même, Lampro et Jéquier. Cette rapide allure se maintint dans la suite, en 1912, treize volumes

étaient éditées. De plus, le directeur y avait joint un *Bulletin de la Délégation* (1910-1911) contenant des études sur la faune malacologique (mollusques) de l'Asie antérieure par M. Louis Trémann et des *Annales d'Histoire naturelle* (1908, 1911-1913) avec des notices de paléontologie par J. de Morgan et R. de Merqueneta, d'entomologie par L. Bouvier et Le Cerf. L'expédition d'Égypte seule, au temps de Bonaparte, avait osé envisager un programme aussi étendu. Enfin, au milieu de si grands labeurs, J. de Morgan ne perdait pas de vue ses premières et chères études sur le préhistorique. Ses fouilles en Asie lui avaient appris beaucoup de choses nouvelles, il voulut en faire profiter ses lecteurs dans un gros livre sur les *Premières Civilisations* (1909).

La situation officielle de Morgan était solidement assurée : le gouvernement lui avait décerné la croix de Légion d'honneur. Tout semblait lui sourire et lui promettre une suite d'années tranquilles pour achever les fouilles de Nuse, mais la Nemesis avait l'œil sur lui. M. Maurice Péllet, dans deux livres fort bien documentés (*Akouchah*, 1918, *Expédition de Mesopotamie et de Mésopotamie*, 1922) a retracé les malheurs tragiques des deux missions de Place en Assyrie et de Fresnel à Babylone, en montrant quels maladroits malentendus entre la métropole et les fouilles amèneront la ruine ou même la mort de ceux que les autorités responsables avaient dû encourager et protéger. Tout le mal est imputable à la nécessité de faire respecter des règlements qui sont faits pour l'intérieur du pays et qui ne sont pas applicables à des nationaux travaillant à l'étranger. À la stricte répartition des budgets par année, ni la production de pièces comptables pour le contrôle des dépenses faites ne sont des mesures qui s'adaptent aux exigences de la vie en Orient⁽¹⁾. Le climat ne permet d'y travailler en général que de décembre à avril. Or, en France, les fonds votés pour une année ne peuvent pas se reporter sur l'année suivante, il en résulte que les envois d'argent se font très péniblement ou ne se font pas du tout au début d'une année, surtout quand le budget tarde à être voté. Si l'on attend le retour des pièces justificatives pour renouveler les envois de fonds, ce sont des délais prolongés et préjudiciables à tout travail sur le terrain. C'est ce qui perdit l'expédition Fresnel, si même on consent à attendre le retour des missions pour apurer leurs comptes et si l'on veut les

(1) Voir les réflexions de M. de Morgan à ce sujet dans sa lettre de démission au Ministre (Ser Arch., 1911, B, p. 436).

soumettre aux règles usuelles de la comptabilité avec production de quittances et de reçus : on se heurte à des impossibilités matérielles, car un oriental ne sait pas ce que c'est qu'un reçu et le considère comme un acte de méfiance envers lui. Les ouvriers indigènes sont à peu près tous illettrés et incapables de donner une signature ; enfin, dans nombre d'opérations, les cadeaux et le *bakchich* sont indispensables et ne peuvent donner lieu à aucun accusé de réception. Le « forfait » qui fait contracter au fouilleur pour toutes ses dépenses est la seule méthode pratique. C'est ainsi que M. de Morgan avait compris le contrat qui lui assurait une subvention annuelle de 10.000 francs pour l'ensemble des travaux affectés à sa mission. Après l'avoir laissé libre de ses actes pendant plusieurs années, vers 1904 des fonctionnaires zélés de la Cour des Comptes et du Ministère jugèrent qu'il faisait trop bon marché des formidables administratives et prétendirent le soumettre à une enquête, pensant qu'on soupçonnait son intégrité. Le Délégué général se cabra et reçut fort mal les observations. Il était de caractère peu enflammé et des heurtées survenues avec quelques uns de ses anciens collaborateurs avaient suscité entre lui de fortes animosités, beaucoup de gens se trouveront intéressés à envenimer la querelle, qui resta pourtant à l'état latent pendant quelques années. Mais en 1908, la presse s'en empara, puis le monde politique. Un jour on annonça qu'une interpellation allait se produire au Parlement.

Les événements se précipitaient et le déménagement ne tarda pas, mais il ne fut pas celui qu'espéraient les ennemis du courageux explorateur. On vit un matin arriver à l'improviste au Louvre le Président du Conseil lui-même : c'était M. Clemenceau, qui dit à brûle-pourpoint au Directeur des Musées : « Qu'est ce que c'est que M. de Morgan ? Je ne le connais pas et on me demande sa tête. Vous allez me montrer ce qu'il a fait. » M. Hamolle s'empressa de donner satisfaction à son illustre visiteur qui, au bout d'une heure de promenade et d'explications, prit congé et partit, le chapeau en bataille, disant : « Je sais maintenant qui est M. de Morgan, on peut venir me parler de lui : ma réponse est prête. » A la Chambre, le Ministre de l'Instruction publique, M. Doumergue, répondit à l'interpellateur en termes mesurés et fort dignes, montrant le désintéressement de M. de Morgan et les résultats incomparables de ses découvertes.

Le calme se rétablit après ces puissantes interventions et les travaux de la

mission parent reprendre comme à l'ordinaire. Mais le coup avait porté et les luttres soudées continuaient. Au bout de quelque temps la rupture vint de Morgan lui-même. Hébreu, las d'avoir à combattre d'insaisissables malveillances, fatigué aussi par sa dernière expédition qui avait été particulièrement pénible, il donna brusquement sa démission de Délégué général en octobre 1912 et quitta même Paris pour prendre, disait-il, « sa retraite à la campagne ». Sa carrière d'explorateur et de fouilleur était close : après avoir parcouru les routes du monde entier, le voyageur passionné de mouvement et d'exercice ne devait plus quitter son cabinet de travail.

Un homme de cette trempe ne pouvait pas se reposer, et d'ailleurs il n'avait que cinquante-cinq ans. Une nouvelle existence commença pour lui, mais subordonnée à un état de santé qui lui imposait souvent de grandes gênes et des souffrances inquiétantes, laissant intacte son activité cérébrale. Elle demeura prodigieuse pendant les douze années qui lui restèrent à vivre. Dans les quelques mètres carrés de sa chambre, il montra le même entraînement et déploya la même ardeur impétueuse qui avait fait de lui une sorte de *conquistador* sur le terrain des fouilles. J'ai reçu de lui au cours de cette période de nombreuses lettres où il juge les gens et les choses avec une acuité et une severité redoutables, comme un homme qui a été moralement blessé et qui dans la solitude se repaît de souvenirs amers. Il ne se consolait qu'en se plongeant à corps perdu dans les travaux les plus variés : articles de journaux sur la guerre dans *l'Éclair* de Montpellier, histoire politique *Essai sur les nationalités*, 1917, livres d'archéologie *L'Humanité préhistorique*, 1921 (*Manuel de numismatique orientale*, en cours d'impression), études de géologie et de paléontologie, de chronologie historique, etc. (1).

* Je ne donne pas ici une bibliographie complète des articles de J. de Morgan, qui serait considérable. Je cite seulement ceux dont j'ai eu connaissance et qui sont postérieurs à 1905, pour tous les travaux antérieurs à cette date, voir la liste établie par l'auteur lui-même, *Vie et Travaux de la Délégation*, 1925, p. 159.

Note sur les procédés techniques chez les scribes babyloniens *Rec. des trav. relatifs à la philol. et arch. égypt. et assyr.*, 1905).

Le dolmen rance pendant l'époque néolithique (*Revue École d'anthropol.*, 1907). — Les origines des arts céramiques dans la Méditerranée (*ibid.*, 1907). — Note sur les anciens vestiges de la civilisation assyrienne (*Revue d'assyriologie*, 1909). — Le développement de la civilisation dans la Sicile préhistorique (*Revue École d'anthropol.*, 1910). — Les stations préhistoriques de l'Alogheux (Arménie russe) (*ibid.*, 1911). — Les stations préhistoriques du Sud Turkestan (*ibid.*, 1912). — Les

Sa curiosité l'esprit embrassait les sujets les plus divers; le roman historique le tentait et il pensa l'y valoir ses vastes connaissances en même temps que ses dons d'imagination. peut-être comptait-il un peu trop sur son talent littéraire. En 1914 il publiait *Tharé*, description truculente du sac de Rome en 610; il avait écrit un autre roman, *Pyrrus*, sur les établissements grecs en Gaule à l'époque d'Annibal. Il eut aussi le projet de se servir du cinéma pour l'éducation du public auquel il aurait présenté dans des scènes pittoresques une suite d'épisodes liés de l'antiquité. Le scénario de *Sybaris* était achevé et une compagnie anglaise avait annoncé la mise à l'étude de plusieurs films de ce genre. Cette fièvre de production absorbait tous ses moments et il ne quittait pas la plume, mais les accès d'asthme qui le suffoquaient devenaient de plus en plus fréquents et pour y remédier il usait de médicaments dangereux qui achevaient de miner son organisme. À la fin de 1923 ses lettres se firent de plus en plus rares; son admirable et nette écriture s'altéra; il avait dû entrer dans une clinique pour se soigner. En novembre 1924, un de nos amis passant par Marseille l'avait trouvé dans un état de dépression physique et morale qui faisait prévoir une fin prochaine. Il mourut le 12 juin.

J. de Morgan n'appartenait pas à l'Académie des Inscriptions et c'était pour plusieurs d'entre nous une cause de véritable chagrin; il semblait qu'il y eût beaucoup d'injustice et quelque ingratitude à ne pas ouvrir les portes toutes grandes à celui qui avait tant fait pour la science et pour la France. À plusieurs reprises des tentatives eurent lieu pour le présenter comme correspondant, puis comme membre libre. Bien qu'il souffrît visiblement de ne pas recevoir les honneurs auxquels il avait droit, il résista le plus souvent ou

hors des classes des ruines assésides de Porto Ricco (*Nouvelles Antiquités*, 1913). — Essai de lecture des légendes préhistoriques des monuments Champs-Élysées (*Nouvelles Antiquités*, 1920). — Les origines naturelles de l'homme (*Revue de Synthèse*, 1920). — La barque des morts chez les Égyptiens (*Revue anthropologique*, 1920). — Notes d'archéologie préhistorique (*L'Anthropologie*, 1920 et 1921). — Les premiers temps de l'Égypte (*Mon et Mémoires*, Fondation Plot, XXV, 1921-1922). — Influences

exotiques sur l'Afrique (*L'Anthropologie*, 1921 et 1922). — Des origines des Sinites (*Revue de Synthèse*, 1921). — Les catalyses préhistoriques et leurs conséquences (*Revue anthropologique*, 1922). — L'Égypte et l'Asie (*Revue anthropologique*, 1923). — Observations sur la chronologie égyptienne (*Revue de Synthèse*, 1923-1). — La Mésopotamie et le monde d'aujourd'hui (*La Géographie*, 1923). — L'industrie néolithique et le proche Orient (*Syria*, IV, 1923).

même se déroba ouvertement aux propositions qu'on lui faisait, sachant qu'il n'avait pas que des amis dans la place, il craignant sans doute un échec ou de longues candidatures qui lui auraient été insupportables. Je rappelle ici ce que j'ai dit à l'Académie en annonçant son décès : « Comme Botta et comme Fresnel il aura connu l'amertume d'une disgrâce qui par une sorte de fatalité malheureuse s'est attachée à beaucoup de nos explorateurs. Mais son souvenir et son nom sont assés de vivre tant qu'ils élèveront dans nos salles du Louvre les monuments inéliminablement précieux qu'il a su conquérir par son énergie, par son intelligence, et dont il a enrichi son pays ⁽¹⁾. »

E. POTTIER.

⁽¹⁾ Sur les travaux et la vie de M. de Morgan on consultera avec profit les *Annales du Journal des Débats*, 14 mai 1913 (J. de K.), 20 juin 1914 (G. Schlumberger), 3 juillet 1924

(le *Démocrate*) et surtout la notice très détaillée de S. Reinach *Revue archéologique* 1924, II, p. 204 à 221.

BIBLIOGRAPHIE

S. LANGEON. — *The Weld-Blundell Collection*, vol. II *Historical inscriptions, containing principally the chronological Prism W-B. 445* Oxford, 1921.

Ce prisme qui porte une liste des rois de Suméro-Akkad, des origines jusqu'à la dynastie d'Isin (xxix^e s. av. J.-C.), est un monument du plus haut intérêt. Il fournit une contribution précieuse à la chronologie; pour la première fois, nous possédons une liste royale sans lacunes, et nous avons ainsi un argument de plus en faveur de la chronologie dite « courte ». Sur la foi d'une inscription de Nabonide qui notait qu'un événement s'était passé 3,200 ans avant son règne, beaucoup d'archéologues avaient été conduits à attribuer au début du 1^{er} millénaire celui de la période historique du Suméro-Akkad (chronologie longue).

Depuis, de nouvelles découvertes ont prouvé que le scribe s'était trompé de 1.400 ans et que 2.200 ans seulement séparaient Nabonide de l'événement en question. Les listes royales découvertes dans ces dernières années conduisent à la même conclusion, car les lacunes qu'elles présentaient n'étaient pas assez considérables pour militer en faveur de la chronologie longue. Ce nouveau document est

une preuve de plus du bien-fondé des corrections qu'on a fait subir à la chronologie de Suméro-Akkad. Le texte de M. Langeon modifie, en outre, le nombre d'années de certains règnes que nous connaissions par les listes précédentes. Mais en raison des discordances de quelques années qui contiennent toujours les textes de ce genre, il convient de faire surtout état de la rectification principale: la dynastie d'Agadé ne saurait être datée du xxix^e ou xxviii^e siècle, mais du xxix^e ou xxvii^e siècle avant notre ère.

G. CONTENEZ.

L. SPALDECK. — *Le vêtement en Asie antérieure ancienne*. Wetteren, 1921.

M. Spaldeck a fait œuvre utile en réunissant les documents que nous fournissent les monuments sur le costume des Suméro-Akkadiens, en les comparant aux noms des diverses parties du costume que nous donnent les textes, et en appuyant ses références de croquis ou, pour les monuments principaux, de reproductions complètes. Dans l'introduction M. Spaldeck nous dit ce qu'en connaît des tissus mésopotamiens et de la façon dont le sculpteur, qui représentait le corps dans une attitude conventionnelle, a rendu le

viement. Puis il décrit chaque pièce du costume, ses accessoires (couvre-chef, chaussures, etc.), et s'attache à rechercher ce que le costume assyro-babylonien doit aux influences étrangères. Toutes ces deductions ont été faites d'après les monuments figures puisque aucun fragment de tissu ancien n'est parvenu jusqu'à nous. Au chapitre de la coiffure, mentionnons outre les exemples que rapporte M. Speleers, la coiffure féminine qui se compose d'un voile couvrant la chevelure et fixé sur la tête par un bandelet circulaire comme en portent aujourd'hui les Orientaux (*keffiyeh* et *ugaf*). Sur les sceaux des tablettes cappadociennes on remarque fréquemment des personnages coiffés comme à la figure 110 : des traits verticaux inégaux garnissent le sommet de la tête. Il me semble que, dans beaucoup de cas, il ne s'agit pas de la couronne appelée *adris*, mais d'une façon conventionnelle de représenter la chevelure. Le travail du M. Speleers, très documenté et très clair, rendra de grands services à qui s'occupe d'archéologie assyro-babylonienne.

G. GUTHNER.

FRANÇOIS MACLE. — Documents d'art arméniens. *De Arte illustranti Collectanea diversa*, avec 26 figures et dessins et un atlas de CIII planches. Paris. Paul Geuthner, 1924.

Le savant professeur à l'École des Langues orientales nous donne, en une fort belle édition et soigneusement commentée, un nouveau lot de documents dus à l'activité artistique des Arméniens. Une particularité remarquable de cette publication, c'est que les éléments en sont

presque tous empruntés à des collections particulières, ce qui atteste avec quel souci pour les Arméniens modernes recueillent et conservent les vestiges de leur passé.

Après avoir ainsi mis à la portée du public tant de pièces ignorées, de date et de style divers, M. Macle nous doit une étude des influences qu'ont subies les enlumineurs arméniens. Les deux planches en couleur insérées dans le texte montrent l'intérêt de cette recherche.

La figure 1 (lavement des pieds) révèle l'influence byzantine tandis que la figure 2 (frontispice et ornement marginal) souligne à quel point, sur le tard, l'art persan a pénétré le décor arménien. D'ailleurs, M. Macle remarque, à propos des conseils aux miniaturistes : « les expressions techniques arméniennes sont empruntées à l'arabe et au persan ; celles qui sont empruntées à l'arabe ont subi l'influence de la phonétique turque, celles empruntées au persan sont presque toujours pures ou fort peu altérées. On ne relève aucune trace d'éléments gréco-byzantins dans les termes de chimie, non plus que dans les noms des plantes et des minéraux ». Cela tient à la basse époque des textes invoqués, qui ne remontent pas au delà du xvi^e siècle. Ainsi sont mises en lumière les facultés d'adaptation des peintres arméniens dont le talent est moins original que celui de leurs émules les arabes et les persans.

Profitons de l'occasion pour signaler que les miniatures syriaques sont aujourd'hui moins connues que les miniatures arméniennes et cependant l'intérêt qu'elles présentent, au point de vue de l'histoire de l'art, est plus grand.

R. D.

PAUL PIC. — *Syrie et Palestine. Mandats français et anglais dans le Proche-Orient*. Préface de M. le général Gouraud. Petit in-8° de ix et 73 pages avec dessins et une carte. Paris, K. Champion, 1924.

Après un bref rappel des accords passés de 1916 à 1922, l'auteur publie le texte des mandats du 12 août 1922 arrêtés par la Société des Nations et en discute la portée. Dans cet exposé, M. Paul Pic double son autorité juridique de l'expérience qu'il a acquise au cours d'une enquête personnelle de trois mois en Orient.

Le lecteur trouvera dans ce petit volume une définition très claire de la nature véritable du lien de droit qui, depuis le traité de Versailles, unit la Syrie à la France et la Palestine à l'Angleterre. En dressant le bilan des travaux que la France a poursuivis en Syrie, depuis cinq ans à peine, l'auteur apporte la justification la plus nette aux conclusions de laquête de 1919 dirigée par le regretté professeur Rivet. Un paragraphe, appelé à s'étendre considérablement et, comme nous l'espérons, une deuxième édition devient bientôt nécessaire, est consacré à l'enseignement, aux Beaux-Arts et à l'archéologie.

PERIODIQUES

EDMOND CAY. — *Les lois hittites* extra de *Revue Indoeuropéenne de droit français et étranger*, (juillet-septembre 1924). Paris, Librairie du recueil Sirey, 1924.

Le savant professeur à la Faculté de droit de Paris a exercé sa science juridique sur les recueils de lois hittites, qui ont été traduits presque simultanément

par M. Zimmermann (Leipzig) et par M. Hroany Prague, les traductions étant concordantes dans l'ensemble, M. Cay a pu faire fonds sur elles.

Les traducteurs sont d'accord pour reporter ces lois, conservées dans la bibliothèque royale de Boghaz-Koi, aux xix^e et xii^e siècles. M. Cay est d'un avis différent. Il estime que « les lois qui nous sont parvenues ne forment ni une législation entièrement nouvelle, ni une législation homogène ». Une première rédaction peut s'isoler grâce à cette remarque qu'elle ne vise pas encore la Syrie. L'annexion d'une partie importante de la Syrie entraîne une seconde rédaction.

IS. SIDERSKY. — *L'inscription hébraïque de Siloé*. Essai bibliographique. *Revue archéol.*, 1924, 1, p. 117-131.

Pour être moins importante que la stèle de Mesa, dont M. Sidersky a récemment mis à jour la héliographie, l'inscription, gravée à l'entrée du canal-tunnel de Siloé, a été l'objet de nombreuses études dont il était utile de réunir les titres. En tête de cette héliographie, on retrouvera une reproduction du texte, la traduction de Clermont-Ganneau n'est excessif de dire que le texte ne présente plus de difficultés. La première ligne est difficile à restituer et l'on hésite sur le sens de *šēbi* à la ligne 3; un commentaire et un historique de la découverte où il eût été bon de signaler que l'original détaché du roc est aujourd'hui conservé au musée de Constantinople. Il n'est pas exact de dire que « l'écriture de l'inscription de Siloé ressemble à s'y méprendre à celle de la stèle de Mesa avec de très légères différences pour certaines lettres ». La différence est au contraire très marquée. Tandis que la

première est purement et simplement l'écriture phénicienne, la seconde nous met en présence d'une écriture proprement hébraïque.

ẖirjath Sepher. — *A quarterly bibliographical Review The organ of the Hebrew University Library in Jerusalem*, edited by HUGO BERGMANN and HENRICH PICK, with the constant collaboration of S. Assaf, B. Dinaburg, L. A. Mayer, G. Sholem and A. Tauber. In-8° B., n° 1 (avril 1924), pp. 1-84; n° 2 (juillet 1924), pp. 85-168.

Les bibliothécaires de l'Université hiérosolymite ont entrepris l'édition d'une Revue bibliographique trimestrielle, rédigée en hébreu moderne, dont les deux fascicules, qui viennent de paraître, nous démontrent l'intérêt général.

Quelques pages (1-5 et 85-87) contiennent des renseignements concernant la Bibliothèque Universitaire (dont le nombre de volumes dépasse déjà 78.000); puis, vient la *Bibliographie* (pp. 7-44 et 88-116), suivie de *Notes et extraits de manuscrits* (pp. 45-84 et 117-148), rédigés par divers savants.

La *Bibliographie* contient une liste complète des périodiques intéressant la Palestine, en hébreu et en diverses langues européennes n° 1-52 et 125-129 d), plus 16 périodes palestiniennes en langue arabe; une liste de livres nouveaux (53-124 et 130-175) classés suivant leurs genres différents: *ancient Hebrew et Judaica* (1-107 et 108-261) dont les titres, pour les ouvrages importants, sont suivis de *comptes rendus analytiques* rédigés par des spécialistes.

Les *Notes et Extraits de manuscrits* intéressent surtout l'histoire juive.

La seule critique qu'il convient de faire à cette intéressante publication, est relative à l'orthographe des noms propres, en hébreu non vocalisé. Lorsqu'on y trouve un nom composé de seules consonnes, par ex. *ḥurimān*, on peut lire aussi bien *ḥurymān*, *Hurigman* que *Bergmann*.

D. SIEGERSKY

LIAMONNÉNAIX. — Les orientalistes Desgranges dans le Liban, en 1815 et 1816, dans *Journal des savants*, 1924, p. 116-124.

Les frères Antoine-Jérôme Desgranges et Alix Desgranges, le premier mort en 1864 après avoir été premier secrétaire interprète, le second mort dès 1831 premier secrétaire interprète et professeur de langue turque au Collège de France, passèrent à Zouk Mikael, au pied du Liban, la fin de 1815 et une partie de 1816, dans l'intention d'apprendre l'arabe. M. Lionel Deherain publie des lettres des deux frères et groupe autour de leur mission d'intéressants renseignements qui attestent l'utilité qu'eut ce séjour au Liban et les bonnes relations qui s'ensuivirent avec leurs hôtes libanais.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

Missions en Syrie

La Société française des fouilles archéologiques, que préside M. Théophile Hamelle, a subventionné cette année deux missions en Syrie. C'est ainsi qu'aidé également par le Ministère de l'Instruction publique, M. de MARIIL DE BOURASSON a pu reprendre l'étude topographique de l'ancienne Beryte et, en même temps, opérer

d'honnêtes sondages à Meshrifî ou Meshrîfî (18 km. au nord-est du Hama), site signalé par Van Berchem, exploré ensuite par le R. Honzoville qui projetait d'y entreprendre des fouilles. Muni des indications d'un savant archéologue, M. du Mesnil du Buisson s'est trouvé en présence d'un site complexe qui comporte, en quelques uns de ses parties, au moins au deuxième millénaire avant notre ère (1). Un sondage qui avait dû être abandonné par M. du Mesnil, a été repris, en septembre dernier, par M. de Virey sur les indications de M. du Mesnil. On est arrivé au bout d'un creux profond et l'on s'est trouvé en présence d'une grande dalle qu'il ne reste plus qu'à soulever pour avoir le mot de l'énigme.

La seconde mission subventionnée par la Société française des fouilles archéologiques est celle de M. Paul Pennequin, professeur à l'Université de Strasbourg, dans les environs d'Antioche. M. Sarras, membre de l'École d'Athènes a rejoint en Syrie M. Perdrizet. Cet automne, le principal effort a porté sur Séleucie de Piérie où deux temples grecs ont été découverts ainsi que des textes et de nombreux morceaux sculptés.

La mission téléostoraque dirigée par M. Eugène Hrozya est revenue cet automne en Syrie où elle a fouillé Tell Arfad, l'antique Arpad, au nord d'Alep. Trois cents ouvriers y ont travaillé pendant deux mois et ont ouvert six grandes tranchées. D'épaisseurs murs en brique, un escalier monumental, des fragments d'inscriptions diverses (phénicienne ou araméenne, assyrienne, hittite), des terres

cuites, etc., sont le premier butin annoncé.

Le Service des Antiquités a entrepris les fouilles de Palmyre avec MM. Durant et Lemaire. Ce dernier, jeune savant dans aujourd'hui membre de l'École archéologique américaine de Jérusalem, avait obtenu des crédits de son gouvernement. Il ne compte d'inscriptions nouvelles dont plusieurs bilingues ont été découvertes ainsi que de nombreux objets divers, morceaux de sculptures, statuettes de plâtre, mêmes des peintures. En dehors de nombreux tombeaux explorés, du théâtre déblayé, on a dégagé les restes d'une maison particulière (fin du II^e ou début du III^e siècle) qui offrait une riche décoration intérieure rappelant les découvertes de MM. Breasted et Cunnort à Doura sur l'Euphrate.

M. Pierre Montet a engagé, dès le 25 août de cette année, sa quatrième campagne de fouilles à Byblos, toujours avec l'appui de l'Académie des Inscriptions. Il s'est adjoint M. Dumort.

Les nouvelles tombes reconnues par M. Montet ont été pillées dès l'antiquité. Les quelques objets abandonnés par les violateurs antiques attestent la richesse du mobilier qu'ils ont emporté.

Si jusqu'ici on ne signale pas de découverte sensationnelle, cependant un travail archéologique important a été accompli cette année sur le champ de fouilles de Byblos. M. Montet en rendra bientôt compte à l'Académie des Inscriptions.

M. Vinet a exposé devant la même Académie l'activité archéologique du Service des Antiquités qu'il dirige. Comme le savant directeur veut bien réserver à Syrie la publication des parties les plus nouvelles de sa communication, il n'y a pas lieu d'y insister ici.

(1) Du Mesnil dans *Bulletin de la Soc. des fouilles archéologiques*, t. V, p. 121 et suiv.

L'inscription du sarcophage d'Ahiram

Syria, 1924, p. 185-187

M. René Aube-Gimon, premier Secrétaire interprète à la Légation de France au Caire, nous envoie, à la date du 7 octobre 1924, d'intéressantes observations que nos lecteurs liront avec intérêt. Voici la traduction qu'il propose de ce que nous avons appelé la ligne 2 :

- (1) Et si un roi d'entre les rois,
 (2) un gouverneur d'entre les gouverneurs,
 (3) un chef (?) d'armées
 s'enquerra de Gebal et ouvre ce sarcophage,
 (1) que soit brisé (?) le sceptre de sa justice
 (2) que soit renversé le trône de sa royauté
 (3) et que la destruction s'abatte sur Gebal

C. et quant à :

« Jusqu'à A 3, ma traduction, écrit M. Girou, suit celle qui a été proposée. Il me semble que l'expression A 3 constitue un troisième sujet et qu'après avoir visé le pouvoir royal, puis civil, il s'est fait allusion au pouvoir militaire (les chefs ? d'armées, lire au pluriel *mahwot*).

Après ces trois sujets la phrase continue par *yt* qui semble être un verbe et non une préposition. Pour la préposition, le yod fait difficulté. Ce verbe est suivi de son complément, Gebal.

L'ensemble de A peut donc se résumer : si telles personnes commettent tels actes. Les malédictions que ces actes attireront sur leurs auteurs sont énumérées par B, l'apodose, qui comprend trois propositions optatives dont les deux premières (B 1 et 2) présentent un parallélisme évident. En B 1 la lecture *qprw* est indiquée par le texte lui-même qui donne ce groupe comme un tout. Quant au sens de ce

verbe, il n'est appuyé que sur le contexte et des rapprochements avec d'autres langues sémitiques.

yt dont l'emploi en cananéen paraît nouveau, ne semble pas susceptible de représenter ici le nom de la déesse Hathor. Ce nom que l'araméen rend encore au V^e siècle avant J.-C. par *ḥtrn* (il s'agit du nom d'Athyr en séparant la dentale de l'aspirée qui suit, paraît difficilement avoir pu être orthographié avec *yt* = *n* + *n* même en Phénicie, à une époque aussi haute que celle d'Ahiram. Je crois préférable de traduire le *lyphthal* de B 1 et B 2 par la passif. Pour obtenir l'expression, le trône de sa royauté, il faut supposer que le lapicide, tel comme en A 2, a oublié de graver un caractère ; on attend, en effet, *ḥtrn* *yt*.

Le sceptre et le trône se retrouvent cités ensemble en plusieurs passages de la littérature des sémites. Je citerai seulement le poème de la Création, tablette IV, 26, l'épilogue du Code de Hammurabi et le *Psaume*, XLV, 7. L'image du « sceptre brisé » apparaît fréquemment dans la Bible ; cf. par exemple Jérémie, XLVIII, 17, et Isaïe, XLV, 5. Pour le « trône renversé » Acoën, II, 22 et Si, n. 4, n. V, 14 emploient, mais au qal, le même verbe que le texte d'Ahiram.

Enfin pour C, je crois que la lecture n'est pas bien établie et je réserve pour plus tard l'examen de ce membre de phrase.

MM. les professeurs Luschütz (Göttingen) Lutz Dittus Vinn (Rome) et H. Rieu (Belle nous ont aussi communiqué de judicieuses observations. M. Lidzbarski vient de publier sa communication du 24 octobre 1921 (1). Voici sa traduction :

(1) *Epigraphisches aus Syrien II. Nachr. d. Gesellschaft der Wissensch. zu Göttingen, Phil.-hist. Klasse*, 1923, p. 43 et suiv.

Diesen Sarkophag hat manchen lassen
Etchbal (?) Saka des Ahiram, König
von Gebal, für seinem Vater Ahiram
Hier setze er ihn hin für die Ewigkeit

Bei Gott! Sollte ein König unter den
Königen, ein Statthalter unter den Statthaltern
oder wer ein Heerlager über Gebal
befehligt, diesen Sarkophag hinsetzen,
so zerbreche das Szepter seiner Hieherge-
walt, es stürze um der Thron seiner Kö-
nigsherrschaft, und der Friede fliehe von
Gebal. Und wer diese Inschrift ausbleichen
wird.

Le savant sémite ne renonce à tra-
duire la fin. Pour l'établissement de sa
lecture nous renvoyons à la publication
qui vient de paraître. Notons, cependant,
que dans le mot מִלְכָּה , il voit un abstrait
tel que l'arabe *moult*; cette suggestion
nous a également été proposée par
M. William Marçais dans une lettre par-
ticulière. La traduction « der Friede
fliehe von Gebal » s'expliquerait par un
autre recours à l'arabe : « Da die Präpo-
sition mit der sicheren Bedeutung » auf »
vorher לְפָנַי ist, habe ich erwogen, ob לְפָנַי
hier nicht dem arabischen *عن* ent-
spreche ».

M. Levi Della Vida s'écarte comme MM. Giran
et Luthiers la mention de la déesse Hathor
pour adopter le sens de « sceptre » (voir Ha-
dal 3 et 40).

מִלְכָּה correspondrait à l'hébreu :
 מִלְכָּה « le sceptre de la royauté »
c'est-à-dire l'autorité de la puissance
royale. מִלְכָּה pouvait avoir en phénicien
le sens de « gouvernement », précisé-
ment comme מִלְכָּה « celui de » magistral
suprême ». Le verbe est constitué par le
mot qui précède, huitième forme de la
racine מלך qu'on retrouve en arabe *خَف*

avec le sous-général d'« enfoncer, annu-
ler ». Je comprends, écrit M. Della Vida,
« le sceptre de son autorité sera annulé ».
J'entends מִלְכָּה comme un substantif. Par
conséquent וְיָ serait à traduire, non
pas « contre », mais « sur, au-dessus
de ».

D'autre part, je prendrai וְיָ dans le
sens ordinal qui il a en phénicien et וְיָ
dans celui qu'il a en hébreu. On s'attend,
il est vrai, à וְיָ ou וְיָ plutôt qu'à וְיָ .

Ce qui suit n'est pas moins difficile.
ajoute le savant professeur de Rome. La
difficulté tient à l'expression obscure
formée par les deux derniers termes.
Quant à la phrase qui précède, je ne
pense pas qu'elle vise la punition du
violateur, mais plutôt qu'elle reprend la
période hypothétique. Je traduirai donc
la ligne 2 :

Et si un roi parmi les rois, ou un gou-
verneur parmi les gouverneurs, et celui
qui aura le commandement militaire sur
Gebal, découvre ce sarcophage, le sceptre
de son autorité sera annulé, la trône de
son roi se renversera et la tranquillité
s'éloignera de Gebal. Tout ceci lui arri-
vera s'il efface cette inscription sur le
bord du couvercle (?).

Après les développements qui précèdent, la
lecture que M. le professeur U. Badier nous
communiqua par lettre du 6 novembre est
facilement intelligible.

2. Und was anlaugt (לְפָנַי) einen König
oder Statthalter, der ein Lager gegen
Gebal aufschlägt und diesen Sarg hinsetzt,
das Szepter seiner Regierung soll
erschwinden (וְיָ), der Thron seiner
Herrschaft soll umstürzen, und Ruhe soll
kommen über Gebal, er aber soll ausge-
tilgt werden (וְיָ *niphath*). Ihm hat ges-

christian Pp SRL (Wörtlich Diese Inschrift ist con. .

Nous nous engageons à l'opinion unanime de nos correspondants qui lisent *hater*, *sup* *tre*. Quant aux autres points controversés, la discussion en serait trop longue, nous dirons seulement que la parallélisme tripartite du début de la ligne 3 nous paraît illustrer :

Le nom de Byblos dans la Bible.

Nous avons vu (*Syria*, 1923, p. 388) qu'abstraction faite de l'éthiique, le nom de Byblos n'apparaissait que dans *Exécuciel*, XXVII, 9, sous la forme *GIL*, *melis* : à l'envers des tablettes d'El-Amarna qui vocalisent *Goublu*, de l'assyrien *Goublou*, même du grec *Byblos*, les massorètes ont vocalisé *Gobul*. Il y a là une anomalie telle qu'on est conduit à penser que les massorètes ont commis une erreur, intentionnelle ou non. On sait, en effet, qu'ils prenaient soin de dénaturer la prononciation des vocables qui rappelaient des cultes réprouvés. Au moment où ils établissaient leur travail de vocalisation, un mot anciennement prononcé *goubil* était devenu *gobul*, ainsi *gobul* avec *segol* sous la douchième radicale, la vocalisation *gobul* est inadmissible et il y a lieu de la rejeter. Cette conclusion est confirmée par Ewald qui, dans son *Grammatica* (éd. Klostermann, p. 58, 5-6) nous signale, précisément à propos d'*Exécuciel*, XXVII, 9 et de la ville phénicienne de Byblos, que le texte hébraïque se lisait *Gobul*, et *hōlā zōv l'pā l'pā*.

À propos des comptes d'ouvriers Israélites.

(*Syria*, 1923, p. 241-249.)

La *Revue biblique*, 1924, p. 473, n'a pas accepté notre interprétation des graffiti de

Bethphagé, gravés sur des couvercles d'ossements juifs, où nous proposons de reconnaître des comptes d'ouvriers d'une entreprise funéraire juive et où nous avons signalé l'usage de chiffres, jusqu'ici inconnus à l'épigraphie juive. De plus, les collaborateurs de ce savant périodique ont émis l'opinion que les deux textes, le texte Orfoll publié par la *Revue biblique* elle-même et le texte du Louvre étaient suspects, autrement dit l'œuvre d'un faussaire. Nous attendons en toute confiance les résultats de l'enquête ouverte par le P. Vincent. Pour nous, le texte du Louvre n'est pas l'œuvre d'un faussaire parce que l'intervention de ce dernier se trahit par quelque incorrection d'écriture et par des erreurs dans le texte même. Or, si cette écriture est difficile à lire parce que cursive, tous les caractères en sont corrects et d'une franche venue. D'autre part, les difficultés d'interprétation ont peu à peu été élucidées. Comme aucune inscription de ce genre n'était encore apparue, il faut admettre qu'en moins un des deux textes publiés est authentique. Il suffit de jeter les yeux sur la pierre exposée dans la salle Judaique du Louvre pour se convaincre que s'il n'y en a qu'un de bon, c'est certainement celui-là. Nous ne pouvons, ne l'ayant pas vu, émettre une opinion sur le texte resté à Jérusalem (*Revue bibl.*, 1923, p. 257). Il est certainement d'une autre main, moins alerte et elle-même et plus familière avec l'hébreu carré, alors que le texte du Louvre contient des formes rappelant parfois le nabatéen, tel le *hup*. Il n'y a pas là de « diagnostic subtil », mais une observation que tout le monde peut vérifier en prenant la peine de regarder les textes. Hâtons-nous d'ajouter que, sans l'examen du texte

Orfali permettrait de donner à cette remarque une valeur pratique contre son authenticité. M. Sakenik qui veut à ce nouveau de collationner ce texte (*Journal of the Pal. Orient. Soc.*, IV, p. 171 et suiv.) n'y a rien relevé de suspect.

Une seconde note vient de paraître, toujours à propos de nos textes, dans la *Revue bibl.*, 1924, p. 634; elle contient au moins deux erreurs flagrantes que nous devons relever. Ainsi, il est dit que M. Lidbarski *Epigr. aus Syrien*, I dans *Notch doctoresell d. Museum* (c'est-à-dire phil. hist.), Klasse séance du 2. février 1921, a fait valoir contre notre lecture à peu près les mêmes objections que la *Revue biblique*. Or, M. Lidbarski adopte notre interprétation et ne se reconstruit avec la *Revue biblique* qu'en ce qui touche le *lamed* d'appartenance au début des lignes. Nous nous étions appuyé sur les *compes* de Citiun rédigés de la sorte: M. L. et aussi M. Sakenik préfèrent y voir un signe conventionnel qui a dû cependant avoir primitivement un sens comme dans les papyrus d'Éléphantine. D'ailleurs, cela ne change rien au sens ni à l'interprétation. Plus grave est l'affirmation, à propos des signes figurant des chiffres, que M. Lidbarski « attribue à tel ou tel de ces signes une valeur fort différente de celle que propose M. Desand, par exemple ⁽¹⁾ 5 au lieu de 30 pour le signe comparable à un *zamek*, et 1, 2 au lieu de 2 pour celui qui ressemble à un *phé*. » Le « par exemple » ne peut être mis là que pour indiquer que M. L. a encore trébuché la valeur d'autres signes. Or, non seulement il n'en est rien,

mais le savant professeur de Göttingen ne donne pas un signe comparable au *zamek* la valeur 5, ce qui serait tomber, à cause du rang même affecté à ce chiffre, dans une erreur évidente; il accepte la valeur 20 que nous avons proposée. Par contre, il a tout simplement expliqué le signe en forme de *phé*, où nous avons vu à tort deux traits liés, comme étant l'abréviation de *phé* moitié. C'est donc un signe nouveau à ajouter à ceux que nous avons établis. Et ici se pose une question: un faussaire ou un scribe a-t-il dû inventer jusqu'à chercher ce mot dans le vocabulaire araméen et à l'abréger? Il paraît bien difficile de l'admettre.

(1) D

La date de l'inscription grecque du juif Théodote. — Dans son savant mémoire sur une inscription trouvée à Brouse (*Bulletin de corresp. hellén.*, XLVIII, 1924, p. 137, M. Maurice Holleaux (p. 640 et 7) est amené à donner son opinion sur la date controversée de l'inscription découverte par M. Raymond Weil dans sa première campagne de fouilles à Jérusalem.

M. Clermont-Ganneau l'a publiée ici même (*Syria*, 1920, p. 192) en l'accompagnant d'un commentaire fonde sur une date assez reculée, celle du règne d'Hérode le Grand. M. Holleaux souscrit à la date proposée par M. Clermont-Ganneau en relevant la forme de l'épsilon qui « suffirait à prouver qu'il est impossible de faire descendre cette inscription, comme on l'a témérairement proposé, jusqu'au 1^{er} siècle de l'Empire, et qu'elle n'est point ou est à peine postérieure au commencement de notre ère ».

(1) C'est nous qui soulignons.

TABLE DES MATIERES DU TOME CINQUIÈME

I. — ARTICLES

	Pages.
Léonard BRUGNOT, Note additionnelle	41
René GARNIER, Inscriptions latines de Syrie	108
PAUL CHATEL, Beyrouth : centre d'affichage et de dépôt des constitutions impé- riales	150
GEORGES L'OTTEVAUX, Deuxième mission archéologique à Sidon (1920, l'Institut français d'études orientales et d'art musulmans à Damas	123
FRANZ CLEMONT et le commandant BESSEY, Les fortifications de Boura-Europos	24
— Une dédicace à des dieux syriens trouvée à Cordoue	342
— Une dédicace de Boura-Europos, colonie romaine	346
R. P. DUBOIS et FRANÇOIS THURET (DARQIS), Cinq jours de fouilles à 'Asherah (7-11 septembre 1923).	263
RENE DUBOIS, Les inscriptions phéniciennes du tombeau d'Ahiram, roi de Byblos	135
— Patère de bronze de Tafas	212
SAMUEL F. COLE, Une formule épigraphique de la cérémonie archaïque de l'Islam	53
BENJAMIN HANSEN, (et HANSEN INGHOLT), Inscriptions grecques de Syrie	318
HANSEN INGHOLT, voir HANSEN	
GASTON MORGAN, Poésies voyageuses en Turquie au XVIII ^e siècle (J. D. Hilar	251
EDMOND PORTIER, L'art hindu, V, Sakjé-Gour	1
— Jacques de Morgan	173
Commandant BESSEY (et FRANZ CLEMONT), Les fortifications de Boura-Europos	24
F. SACSSEY, La cérémonie phénicienne	168
FRANÇOIS THURET (DARQIS) (et R. P. DUBOIS), Cinq jours de fouilles à 'Ashi- rah (7-11 septembre 1923)	265
P. L. H. VASSEUR, La peinture céramique paléoenne	81, 180,
CHARLES VERILLIAT, Les travaux archéologiques en Syrie en 1922-1923	44,
GASTON WIER, Notes d'épigraphie syro-musulmane	210

II. — COMPTES RENDUS

	Pages
B. AIGRAIN, <i>Arahie (R. D.)</i>	207
ALFRED BOISSIER, <i>Not. sur deux cylindres orientaux (R. D.)</i>	190
MARTIN S. BRIGGS, <i>Mohammedan Architecture in Egypt and Palestine (London Migan)</i>	200
British School of Archaeology in Jerusalem, <i>Index of Hebraic names (Contenau)</i>	67
Byzantion.	254
CALDER, voir <i>Journal of the Manchester Egypt. and Or. Society</i>	
CH. CHERMONT-GANNON, <i>Revue d'archéologie orientale</i> , t. VIII	159
G. CONTENAU, <i>La Glyptique syro-hittite (R. D.)</i>	158
— <i>Éléments de bibliographie hittite</i>	150
EDOUARD COQ, <i>Les Lois hittites</i>	185
HENRI DUBOIS, <i>Les oracles des Desgeances et de le l'at in</i>	184
PAUL DICTIONE, <i>L'emploi métaphorique des noms de parties du corps en hébreu et en akkadien (R. D.)</i>	68
— <i>Palmyre dans les textes assyriens</i>	75
JUAS EBERSOLT, <i>Les Arts somptueux de Byrrance (J. Margart de Lussel)</i>	74
GUSTAVUS A. EVANS, <i>The Great Chalice of Antioch (R. D.)</i>	60
CAMILLE FALANT, <i>La solle limite du Cénacle à Jérusalem</i>	164
JAMES GEORGE FAYER, <i>Le flammé d'or</i>	259
C. J. GARD, <i>The fall of Nineveh (G. Contenau)</i>	258
GABRIEL DE MONROY, <i>Le Pélerinage à la Mekke (R. D.)</i>	259
HENRI GUTHRIE, <i>Le nouveau décret en langue ptolémaïque</i>	164
YVES ARNÉ GUYON, <i>Glaucures de mythologie syro-égyptienne (R. D.)</i>	75
R. DE GUYOT D'ARON, <i>Comment la France s'est installée en Syrie (1918-1919) (G. Wiet)</i>	79
HAROLD ISCHOLT, <i>Bibliographie de Charles Chermont-Gannon</i>	78
CHARLES F. JAY, <i>La culture biblique avant Jésus-Christ. II. La littérature</i>	100
G. DE JEREMIAS, <i>Le rôle de la Syrie et de l'Asie mineure dans la formation de l'hébreu chrétien</i>	77
<i>Journal of the Manchester Egyptian and Oriental Society</i> , XI (1921)	263
Kirjath Sepher, (<i>D. Sidersky</i>).	384
S. LAYARD, <i>The Weld Blundell Collection, vol. II. Historical inscriptions containing principally the chronological Prism WB 444 (G. Contenau)</i>	181
RAYMOND LARRIER, voir <i>Lucie Porrasot</i> .	
FREDERIC MACLER, <i>Documents d'art arménien (R. D.)</i>	382
E. J. H. MAAZAT, voir <i>L. H. Visschers</i> .	
Commandant MAXIMILIO, <i>Guide de l'interprète en Syrie (Gabriel Ferrand)</i>	164
G. MIGRON ET ARHÉNAG BÉY SAKISSAY, <i>Études d'art musulman. La Céramique d'Asie Mineure et de Constantinople (G. Contenau)</i>	72

	Pages
R. MOUTON, Publication de Princeton University	263
PAUL PIC, Syrie et Palestine.	383
LOUIS POISSOT et RAYMOND LANTIER, Un sanctuaire de Tanit à Carthage (<i>R. D.</i>)	26
ALEX. RAYMOND, L'art islamique en Orient, 1 ^{re} et 2 ^e parties (<i>G. M.</i>)	162
ARMENAG BRY SARISIAN, voir G. MUGNOT.	
D. SIDERSAY, L'inscription hébraïque de Siloé.	383
SIDNEY SMITH, Babylonian historical texts (<i>R. D.</i>)	237
L. SPELERS, Le vêtement en Asie antérieure assyenne (<i>G. Conleau</i>)	381
PETER THOMSEN, Die Palaestina Literatur, III.	259
L. H. VINCENT et E. J. H. MARY, Hébron (<i>R. D.</i>)	161
E. WITTEBÉ, En Syrie avec le général Gouraud.	261

III. — NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES.

Les Fouilles en Palestine (*R. Weill*; Macalister; N. Slousch), p. 78. — La Syrie à travers les âges, conférences Continon, Montet, Cumont, Collinet, Enlart, Dussaud, p. 79. — Sarcophage d'époque romaine découvert près de Césarée (Palestine), p. 163. — Les Fouilles d'Ophel (*R. Weill*; Macalister), p. 163. — Sheikh Sa'd fouilles de Hrozy, p. 166. — Les Fouilles de Palmyre (Dunand et Ingholt), p. 166. — Deuxième campagne à Doura-Salhiyé (*Fr. Cumont*), p. 166. — Recherches à Beyrouth (Du Mesnil du Buisson), p. 167. — A propos d'un texte de Doura, p. 168. — L'exposition des Fouilles françaises en Syrie, au Musée du Louvre, p. 168. — Missions en Syrie (du Mesnil du Buisson, P. Perdrizet, *Fr. Hrozy*, M. Dunand, H. Ingholt, P. Montet), p. 384. — L'inscription du sarcophage d'Abiram (communications de MM. Girou, Lédzbarski, Levi della Vida, Bauer), p. 386. — Le nom de Byblos dans la Bible, p. 388. — A propos des comptes d'ouvriers israélites, p. 388. — La date de l'inscription grecque du juif Théodotos, p. 389.

Nécrologie: ERNEST BARCELON, p. 80; HOWARD CROSBY BUTLER, p. 89.

TABLE DES MATIÈRES 389

1167/1168



Le Gérant: PAUL GEUTHNER.

8734. — Tours, Imprimerie E. ARRAULT et C^{ie}.



Central Archaeological Library,
NEW DELHI.

34194

Call No. 705/Syr.

Author—

Title— Syria.

"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY
GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book
clean and moving.

L. B. 148, N. DELHI.